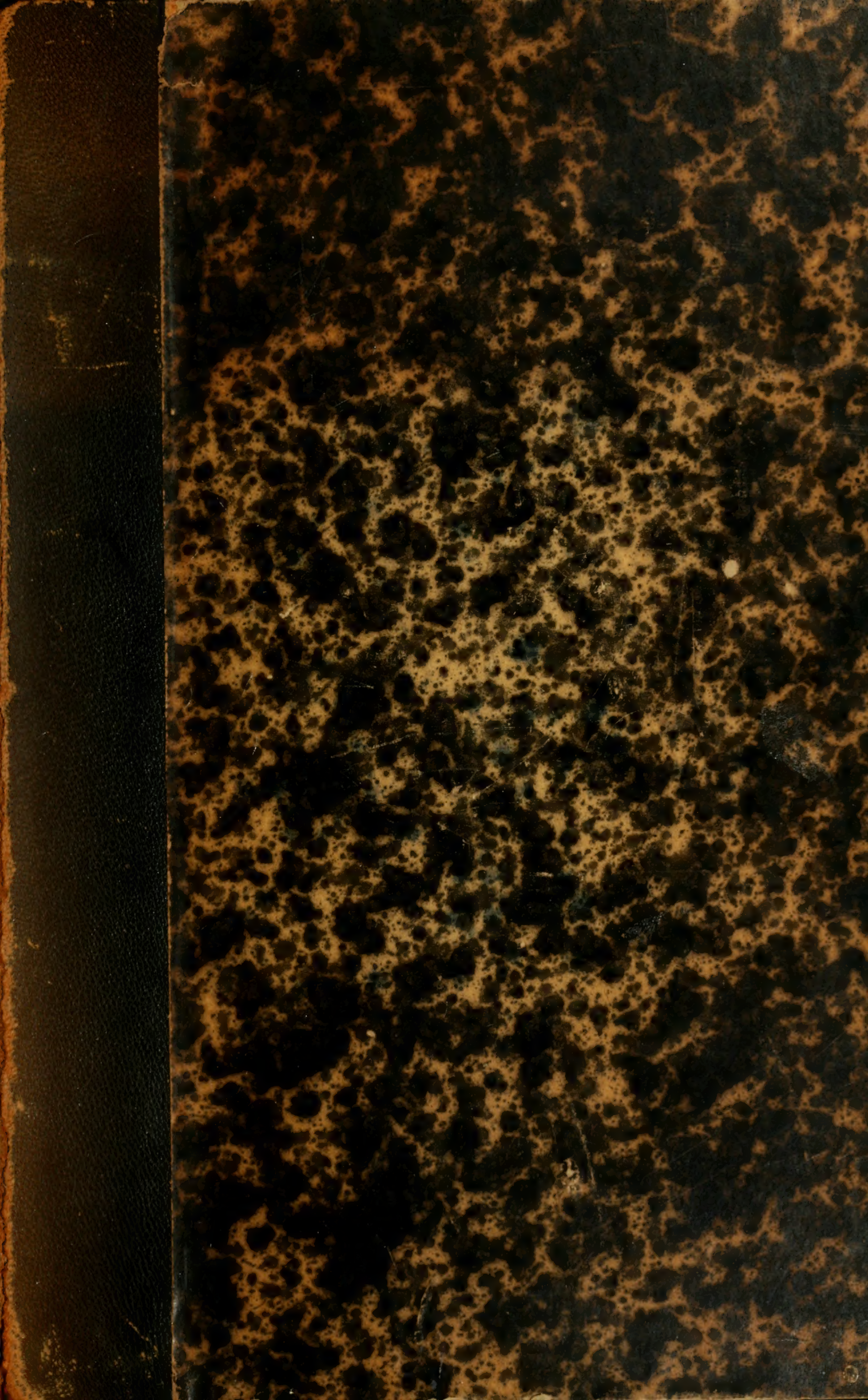
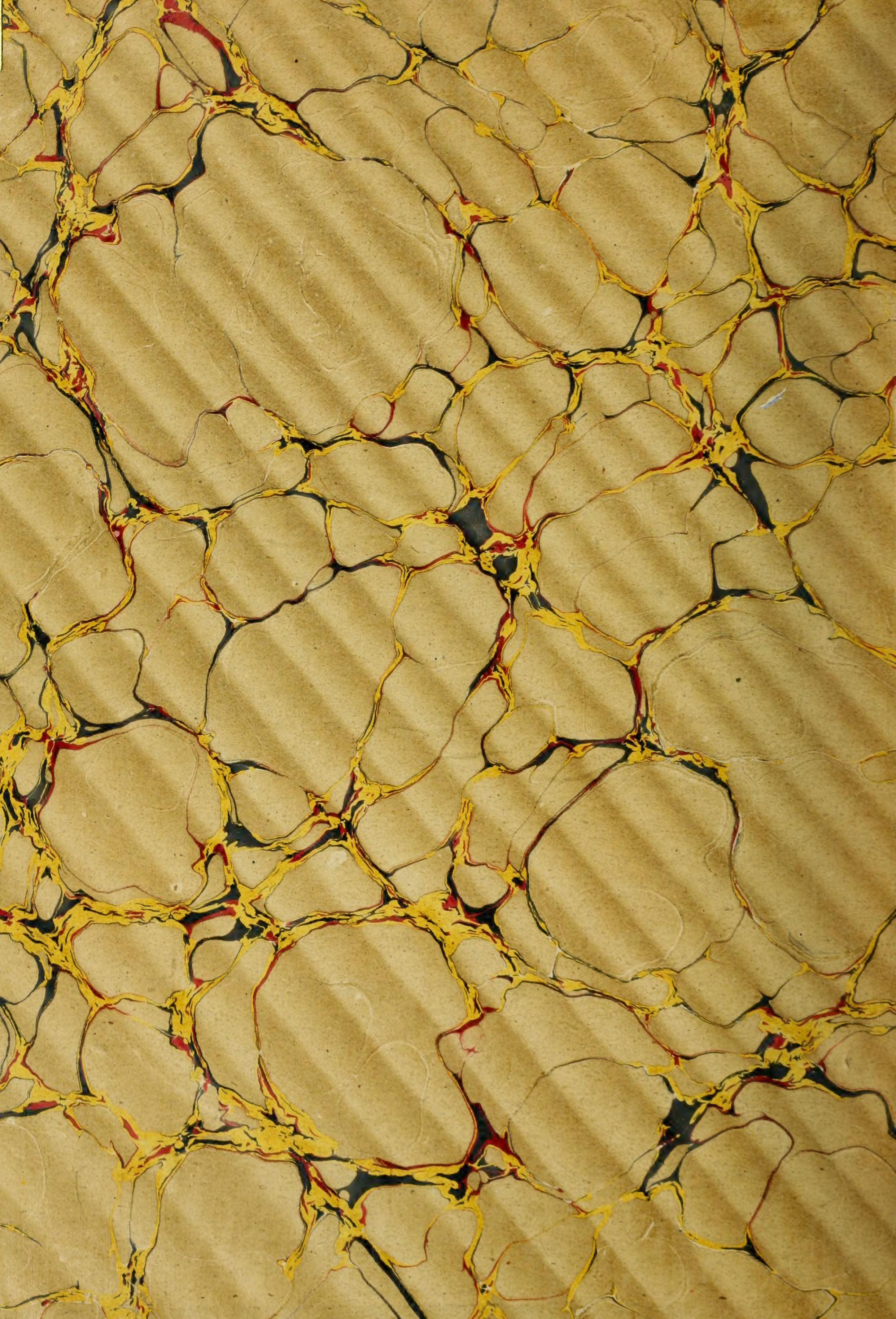








Basile Modestov

Introduction à l'Histoire Romaine

TRADUIT DU RUSSE
PAR MICHEL DELINES

PRÉFACE DE M. SALOMON REINACH, DE L'INSTITUT

Avec 39 planches hors texte et 30 figures dans le texte

Paris, FÉLIX ALCAN, éditeur, 1907

INTRODUCTION

À

L'HISTOIRE ROMAINE



Statue en bronze de Minerve, trouvée en 1554 à Arezzo (Musée archéologique de Florence).

INTRODUCTION

À

L'HISTOIRE ROMAINE

L'ETHNOLOGIE PRÉHISTORIQUE
LES INFLUENCES CIVILISATRICES A L'ÉPOQUE PREROMAINE
ET LES COMMENCEMENTS DE ROME

PAR

BASILE MODESTOV

Ancien professeur de littérature romaine.
Chargé d'une mission scientifique en Italie par le Ministère de l'Instruction publique de Russie

ÉDITION TRADUITE DU RUSSE PAR MICHEL DELINES

REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE DE M. SALOMON REINACH, DE L'INSTITUT

Avec 39 planches hors texte et 30 figures dans le texte.

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1907

PRÉFACE

Les savants des deux premiers tiers du XIX[e] siècle, qui, depuis Niebuhr jusqu'à Mommsen, essayèrent de jeter quelque lumière sur le passé le plus lointain de l'Italie, ne disposaient guère, à cet effet, que de textes grecs et latins, tous très postérieurs aux mouvements de peuples qu'ils rapportent, et de listes de noms propres, tant de personnes que de lieux, dont l'analyse n'a pris un caractère scientifique qu'au cours de ces trente dernières années. Au moment où Mommsen publiait le premier volume de son *Histoire romaine*, on ne savait pas, que l'Italie eût traversé deux âges de la pierre, un âge du cuivre, un âge du bronze ; la distinction des deux âges du fer n'a été établie qu'après 1880 ; la connaissance des stations lacustres et des terramares est postérieure à 1860. L'impulsion vint de la France, où l'école préhistorique, fondée par Boucher de Perthes et Lartet, venait de célébrer ses premiers triomphes sur le dogmatisme clérical, le scepticisme universitaire et le conservatisme académique. Depuis 1875, date de la fondation du *Bullettino di Paletnologia italiana*, sur le modèle des *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme* de Mortillet (1865), les études préhistoriques et protohistoriques ont pris un essor extraordinaire dans la péninsule. Un des créateurs de la palethnologie italienne, M. Pigorini, est encore plein de vie et d'activité au moment où j'écris ces lignes. MM. Pigorini, Chierici, Brizio, Issel, Orsi et beaucoup d'autres, parmi lesquels des jeunes gens de grande espérance qui viennent de débuter sous nos yeux, ont conduit une foule de recherches et de fouilles méthodiques dans les riches stations préhistoriques de l'Italie ; leurs relations, les discussions auxquelles elles ont donné lieu dans les Sociétés savantes et

ailleurs, forment déjà une vaste bibliothèque, dont le *Bullettino* rend à mesure les résultats accessibles, mais sans dispenser les savants spéciaux d'y recourir.

On a été très vite, on a beaucoup et bien travaillé, à tel point même que l'archéologie classique, si cultivée autrefois dans l'Italie de Visconti, semble fort délaissée aujourd'hui par les Italiens. « Sous l'influence dominante de Luigi Pigorini, écrivait tout récemment M. Michaelis [1], les jeunes archéologues de l'Italie se sont presque entièrement consacrés aux recherches préhistoriques qui sont très florissantes dans toute l'Italie. » L'éminent professeur de Strasbourg laisse entrevoir ici, mais sans le montrer, ce qu'on peut appeler le revers de la médaille. N'est-il pas singulier que de tous les grands musées de marbres antiques qui existent en Italie — à Rome, à Florence, à Naples, à Mantoue, à Turin, etc. — aucun, je dis *aucun*, n'ait été catalogué scientifiquement par un Italien ? Dans ce domaine essentiellement archéologique, c'est l'Allemagne qui a tout fait, et là où les archéologues allemands ont peu travaillé, comme à Naples, il faut avouer avec quelque confusion qu'il n'y a rien.

Cet immense effort de l'Italie vers l'élucidation des époques les plus anciennes de son histoire est loin d'avoir obtenu en Europe, et particulièrement en Allemagne, l'attention à laquelle il a tous les droits. Publiant, en 1889, dans le *Manuel de Philologie* d'Iwan Müller, un chapitre sur les peuples italiques et la préhistoire romaine, M. B. Niese ne cite pas, à l'appui de son résumé d'ailleurs très rapide et incolore, *un seul* ouvrage italien. Le livre le plus récent qu'il allègue est le tome Ier de l'*Italische Landeskunde* de M. Nissen (1883). Or, lors de la publication du tome II de ce volumineux ouvrage, en 1902, il fallut qu'un des rares professeurs allemands qui se tiennent au courant des travaux de l'Italie savante, M. von Duhn, protestât hautement et publiquement contre l'indifférence de M. Nissen à l'égard de toutes ces recherches italiennes qu'il semble ignorer [2]. Voici un exemple caractéristique. A la page 17 de ce tome II, M. Nissen écrit : « Que la Sicile

1. Michaelis, *Die archäologischen Entdeckungen des XIXten Jahrhunderts*. Leipzig, 1906, p. 213.

2. *Deutsche Literaturzeitung*, 1902, p. 224.

ait été autrefois couverte de forteresses, c'est ce qu'atteste une tradition digne de foi. » Et, à l'appui, il cite Diodore de Sicile (V, 6), alors que des explorateurs italiens de la Sicile ont depuis longtemps décrit et figuré ces forteresses, dont les ruines semblent plus « dignes de foi » et, à coup sûr, sont plus éloquentes que le témoignage d'un écrivain grec du Ier siècle ! « Pour M. Nissen, écrivait M. von Duhn, les découvertes faites sur le terrain n'existent pas. » Quand on a observé de près, dans les publications et les revues spéciales, cette attitude de la science allemande à l'endroit de la science italienne, on comprend mieux, sans les excuser davantage, les représailles exercées par des savants italiens dans certaines controverses récentes soulevées par les fouilles du Forum romain et de Narce.

Il serait pourtant injuste d'accuser les historiens d'au delà des Alpes d'ignorance voulue et de dédain systématique. L'Italie a sa part de responsabilité dans cet irritant malentendu. Elle produit énormément, mais ne se donne pas la peine de filtrer sa production. Combien de bibliothèques possèdent les séries du *Bullettino*, des *Notizie degli Scavi*, des *Monumenti antichi*, de tous les *Atti* et *Memorie* où la science et la faconde italienne éparpillent des études souvent instructives, trop souvent aussi moins riches de faits que de mots ? Combien de savants, même ayant ces volumineux recueils sous la main, ont le temps ou la patience de les parcourir ? C'est cependant l'unique moyen d'être informé ; la science italienne n'en offre pas d'autre. Il n'existe qu'un seul album archéologique du protohistorique italien : cet album, avec texte français, est l'œuvre d'un Suédois, M. Montelius. Il n'y a que trois ouvrages sérieux, quoique tous dépassés, sur l'Étrurie : ils sont l'œuvre d'un Allemand, d'un Anglais et d'un Français. Il n'y a qu'un livre récent sur les stations lacustres et les terramares de l'Italie : il a été écrit en anglais par un Écossais. D'esquisse générale, bien informée et pourvue de références, pouvant orienter le savant spécialiste ou le débutant dans le vaste domaine de la préhistoire de l'Italie, on n'en pouvait pas, hier encore, nommer une seule, ni en italien, ni en anglais, ni en allemand. En France, les travaux italiens ont toujours été suivis avec sympathie et aucun pays ne pourrait citer de *Revues* qui les aient analysés avec autant

de soin et d'exactitude que les *Matériaux*, la *Revue d'anthropologie* et l'*Anthropologie ;* cela tient en partie à l'influence de Gabriel de Mortillet, qui avait passé en Italie une partie de sa jeunesse, qui découvrit les stations lacustres italiennes et, devenu directeur des *Matériaux*, tourna vers l'Italie l'attention de ses collaborateurs et de ses élèves, en particulier de MM. Ernest Chantre et Cartailhac. L'école opposée, celle des archéologues philologues, dont le chef fut longtemps Alexandre Bertrand et l'organe la *Revue archéologique*, se préoccupa également des choses italiennes, en particulier des nécropoles de l'Italie du nord, à cause des traces nombreuses qu'y a laissées la civilisation celtique. Toutefois, il n'y a là qu'une longue série d'articles et d'analyses ; même chez nous, l'œuvre synthétique a fait défaut.

Cette œuvre a enfin tenté l'ambition d'un savant russe, M. Modestov. Ancien auditeur de Ritschl à Bonn, professeur de langue et de littérature latine dans une université russe, M. Modestov est, si l'on peut dire, philologue d'origine ; on s'en aperçoit à la façon correcte dont il cite et utilise les textes anciens, matière où les préhistoriens de profession, même les plus éminents, trahissent toujours quelque inexpérience. Une mission du ministère russe de l'Instruction Publique lui permit de séjourner pendant plusieurs années en Italie ; il s'y lia avec MM. Pigorini, Brizio, De Cara, Colini, etc., et, guidé par leurs écrits et leurs conseils, entreprit d'analyser et de présenter au public les résultats de la science italienne touchant les origines de l'histoire de l'Italie. En 1902 et en 1904, il publia à Saint-Pétersbourg deux volumes richement illustrés, intitulés *Introduction à l'histoire romaine ;* ces volumes sont écrits en russe, mais accompagnés de résumés détaillés en langue française. Guidé par ces résumés, je pus faire connaître au public français, dans l'*Anthropologie* (1902, p. 371-376), les grandes lignes du travail de M. Modestov ; M. Hoernes en fit autant, dans le *Globus*, pour le public de langue allemande. Mais, en dehors d'une notice insignifiante de M. P. Cauer dans la *Philololgische Wochenschrift* de Berlin, je ne sache pas que l'œuvre considérable du savant russe ait trouvé d'autres échos dans la presse scientifique de l'Europe occidentale ; évidemment, les résumés annexés aux deux

volumes n'étaient qu'un pis aller ; l'intérêt du sujet, l'absence de tout ouvrage analogue motivaient suffisamment une traduction intégrale. Il faut remercier la librairie Alcan de nous l'avoir donnée et se féliciter qu'elle ait paru en français.

M. Modestov n'est pas un compilateur. S'il s'inspire volontiers de MM. Pigorini et Brizio, il ne les suit servilement ni l'un ni l'autre et, sur des questions importantes, il s'écarte de leurs doctrines et les réfute. D'autre part, il ne s'est pas contenté de lire la littérature italienne, bien que sa familiarité exceptionnelle avec ces ouvrages constitue le mérite le plus incontestable du sien. Il a lu et il combat volontiers les écrits des Allemands, en particulier ceux de M. Helbig ; il n'ignore pas les Anglais, tels que Munro, Evans et Conway ; enfin, il a tenu grand compte des travaux français de MM. Bréal, Gsell, Martha et Pottier. Rédigeant cet *Avant-propos* à la demande de M. Modestov, que je remercie de cette marque flatteuse d'estime, je n'ai ni à discuter ici ses conclusions (que l'on trouvera résumées dans mon article de l'*Anthropologie*), ni à soumettre au feu d'une polémique nouvelle les polémiques fréquentes et parfois acerbes où il s'est complu. Je crois toutefois, à ce sujet, devoir présenter quelques observations dans l'intérêt de la vérité. M. Modestov me paraît très indulgent pour les savants italiens, à l'exception de MM. Pinza et Pellegrini, qu'il maltraite outre mesure ; mais ceux qui connaissaient les théories aventureuses de MM. Sergi, De Cara, Milani, s'étonneront que M. Modestov leur ait témoigné tant de faveur. Il semble se rallier à l'hypothèse téméraire de M. Sergi sur le peuplement de l'Europe méridionale et centrale par des émigrants venus de l'Afrique tropicale ; il accepte des affirmations mal autorisées de certains anthropologistes touchant la dolichocéphalie ou la brachycéphalie de tels groupes ethniques, Aryens, Ligures, etc., alors que toutes ces assertions ont besoin de correctifs et, prises à la lettre, sont irrecevables. Envers les Allemands, en particulier Mommsen, M. Modestov me paraît souvent injuste ; il n'est vraiment pas équitable de reprocher plusieurs fois à Mommsen l'ignorance du préhistorique italien dont témoignent les éditions successives de son *Histoire romaine*, alors que la seconde édition du tome I[er] de ce chef-d'œuvre, publiée en 1856, *avant* la

découverte du préhistorique italien, n'a cessé d'être réimprimée sans modifications importantes, les six dernières éditions de l'*Histoire* n'étant que des *Titelausgaben*, motivées par les besoins de la librairie. Engagé dans de colossales entreprises qui assurent à son nom l'immortalité du Capitole, Mommsen avait autre chose à faire que de tenir au courant ce qu'il appelait lui-même une fois, parlant à ma personne, une « œuvre de jeunesse ». D'ailleurs, il est certain que ce grand homme était, à divers égards, d'une ignorance incroyable (c'est peut-être une condition pour être un grand homme dans sa sphère propre). En 1886, au cours d'une conversation, j'eus l'occasion de lui dire que la Scandinavie, l'Allemagne du Nord, l'Écosse et d'autres pays de l'Europe avaient été recouverts autrefois par les glaces du pôle. Il n'avait jamais entendu parler de cela et se montra sceptique jusqu'au moment où j'allai chercher dans ma bibliothèque, pour la lui mettre sous les yeux, la carte de l'Europe glaciaire dressée par le géologue autrichien Penck. « C'est singulier, me dit-il, je n'en savais rien. » Cette ignorance et d'autres — il méprisait le préhistorique, qu'il appelait la science des *analfabeti* — n'empêche pas le génie d'être le génie; M. Modestov ne l'a-t-il pas un peu oublié? D'autre part, si le savant russe connaît bien les livres français, il n'a pas suffisamment dépouillé notre littérature périodique et a commis, par ce motif, quelques injustices. La première réfutation et la plus autorisée de la grande erreur de Corssen n'est pas due à un Allemand, mais à M. Michel Bréal (dans la *Revue critique*, 1874, II, p. 321 ; 1876, I, p. 81). Il n'est pas exact de dire que la doctrine de M. Helbig sur les Étrusques, acceptée par MM. Martha et Gsell, n'ait pas trouvé d'adversaires en France (p. 424). Témoin ces quelques lignes d'un long article publié en 1889 dans la *Revue critique*, sous ma signature (t. II, p. 495) : « M. Martha reproduit toute la théorie singulière que cet homme infiniment spirituel, mais parfois paradoxal [M. Helbig], a développée dans les *Annali* de 1884... Voilà ce qu'un des savants les plus ingénieux de notre temps a enseigné à M. Martha, qui a pris cette explication presque enfantine pour une découverte et qui vient nous l'enseigner à son tour. » Puisque je viens de me citer moi-même, M. Modestov me permettra d'ajouter que la doctrine de l'origine orientale des Étrusques, acceptée et déve-

loppée par lui avec toute raison, n'a pas eu en France, depuis vingt ans, d'avocat plus convaincu que moi. Je l'ai même justifiée par une série d'arguments que M. Modestov ignore, alors que feu Pauli leur a donné son approbation, en montrant que les noms de lieux anatoliens en-*etta* sont des diminutifs analogues aux diminutifs latins en-*itta*, dont l'origine étrusque, dans la langue latine, a déjà été soupçonnée par M. Schuchardt. Mon travail à ce sujet a paru en anglais dans une *Revue* oubliée, le *Babylonian and oriental Record* (*Lydian origin of the Etruscans*, 1892, p. 85-90); mais j'y suis revenu à plusieurs reprises dans la *Revue archéologique* et les *Chroniques d'Orient* (t. I, p. 127, 375, 554), où M. Modestov aurait pu s'en informer.

De même — et ce sera ma dernière critique — M. Modestov n'a pas dépouillé comme il eût fallu l'*Anthropologie*, recueil absolument indispensable à tous ceux qui s'occupent de préhistorique. Il y aurait trouvé, avec des motifs de se défier des théories de M. Sergi, beaucoup d'informations récentes et de première main sur l'exploration des grottes dites de Menton, auxquelles il a consacré des pages intéressantes, mais peu au courant des derniers résultats de la science.

Toutes ces objections de détail, et bien d'autres que l'on pourrait ajouter sans peine, n'enlèvent rien au mérite, disons plus, à l'immense utilité du travail de M. Modestov, dont la place est marquée désormais, et pour longtemps, dans toutes les bibliothèques historiques et ethnographiques. La science sans épithète et la science italienne en particulier lui doivent une vive reconnaissance, l'une pour l'avoir enfin dotée d'un instrument de travail commode et digne de confiance, l'autre pour avoir mis en œuvre et en pleine lumière ses belles découvertes, pour l'avoir tirée de la demi-obscurité où elle semblait condamnée à se mouvoir. Désormais, aucun savant ne sera excusable d'ignorer les résultats des labeurs d'hommes aussi méritants que MM. Pigorini, Brizio, Colini, etc. ; ceux qui les ignoreront seront de mauvaise foi, ou devront être qualifiés tout court d'ignorants. Ce ne sera pas le moindre service rendu par M. Modestov à nos études d'avoir fourni comme un répertoire des faits et des idées nouvelles qui constituent l'apport de la science italienne du XIXe siècle à

l'anthropologie et à l'ethnographie du xxe et d'avoir ainsi suggéré et facilité aux esprits curieux l'exploration directe d'une vaste littérature où les Transalpins ont encore tant à glaner.

Salomon Reinach.

Musée de Saint-Germain-en-Laye, octobre 1906.

AVANT-PROPOS

Il y a quelques années, je me suis efforcé, dans une des séances de la « Société de Philologie classique et de Pédagogie de Saint-Pétersbourg » qui m'a élu membre honoraire, d'exposer comment mes recherches scientifiques à Rome m'ont amené à concevoir cet ouvrage. Désireux d'aborder l'étude de l'histoire romaine de l'époque la plus reculée, ambition qui me tentait dès ma jeunesse, je vins dans ce but à Rome en 1891. Je fus d'emblée frappé par l'immense matériel archéologique et palethnologique qui depuis vingt ans a été réuni à la suite des nombreuses fouilles pratiquées à Rome même et dans d'autres parties de l'Italie. Je me suis appliqué à l'étude de ce matériel, et plus mes recherches avançaient, plus le point de départ de l'histoire romaine reculait devant moi. Ainsi, lorsqu'après avoir examiné les fouilles opérées dans les collines orientales de Rome, et qui ont donné les documents les plus anciens pour l'étude de l'histoire de la ville de Romulus, je suis allé aux monts Albains, j'ai trouvé un matériel archéologique qui révélait une période en grande partie antérieure à la vie historique de l'Esquilin et du Quirinal. Lorsque je me suis rendu dans la partie sud-ouest de l'Étrurie, j'y ai trouvé l'époque des Falisques, les plus proches parents des Latins et dont la cohabitation avec ceux-ci révélait une période encore plus ancienne. Cette dernière période me conduisait tout naturellement dans les terramares de

la vallée du Pô, où les habitations sur pilotis en terre ferme, avec les palafittes des lacs Vénètes, présentaient les premières colonies aryennes sur le sol italien. Une question se posait : qui avait occupé ce territoire avant l'arrivée des gens de race indo-européenne ? La tradition notée par les anciens historiens indiquait les Sicules comme les premiers habitants du Latium et des localités situées au nord-est. Alors une autre question surgissait : qui étaient ces Sicules qui avaient habité l'Italie à l'âge de la pierre ? Ainsi j'ai été amené à étudier l'Italie de l'époque néolithique et à pénétrer en Sicile, où les remarquables fouilles de M. Orsi, pratiquées à l'est de l'île, lieu de résidence des Sicules, avaient révélé une civilisation très intéressante. Présentant sur plusieurs points des analogies avec la civilisation de l'époque néolithique de l'Italie et de ses îles, ainsi qu'avec la civilisation de la presqu'île pyrénéenne et celle de la France méridionale, cette civilisation faisait surgir la question très curieuse d'une grande race *ibéro-ligurienne* qui formait la population néolithique non seulement de l'Italie, mais de tout le sud-ouest et encore d'autres parties de l'Europe. Enfin, comme les découvertes accidentelles et les fouilles dans les environs de Rome et de la campagne romaine, dans le Picenum, sur le Tibre supérieur, sur le versant nord des Apennins, dans les pré-Alpes Véronaises, en Ligurie et dans différentes localités de l'Italie méridionale, ont révélé la présence de l'homme dans la Péninsule dès la période quaternaire ou l'époque paléolithique, j'ai été amené à m'intéresser aussi à cette période.

Ainsi peu à peu, je suis arrivé à la conclusion qu'il faut commencer à étudier l'histoire de Rome dès la première apparition de l'homme dans la vallée du Tibre, pour rentrer dans la ville de Romulus, non pas les mains vides, non pas avec des contes légendaires et mythiques, transmis et en partie inventés par les anciens historiens et mis *à toutes sauces* par les historiographes

modernes, mais avec des faits de la vie préhistorique qui s'est développée successivement en Italie sous des influences civilisatrices venues du dehors pendant des siècles.

Telle est selon moi la *nouvelle direction* que doivent prendre les études de la plus ancienne histoire de Rome. C'est la seule qui soit tout à fait scientifique et qui pourrait de notre temps donner des résultats. Cette direction peut seule, comme je l'ai dit dans la séance de la « Société de Philologie classique et de Pédagogie de Saint-Pétersbourg », mettre fin « à la fantaisie arbitraire avec laquelle les épigones de l'école critique, fondée si glorieusement par Niebuhr, ont transformé les premiers siècles de l'histoire romaine en une arène où le subjectivisme le plus effréné s'est donné libre carrière et s'est intitulé, comme par dérision, critique scientifique. »

L'ouvrage que je présente est le fruit de la persuasion que le travail destructif dont l'histoire romaine a été l'objet a fait son œuvre et qu'il faut commencer le travail de reconstruction, non pas en acceptant de confiance les assertions des anciens écrivains, mais en reconstituant l'histoire, en se fondant sur les monuments immédiats de la vie passée qu'on peut voir et palper. Mon travail est, pour ainsi dire, un premier essai, qui, je le souhaite, provoquera peut être des travaux plus solides et plus complets.

Cet ouvrage a été précédé par les études spéciales suivantes qui ont toutes paru dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique à Saint-Pétersbourg* : *La vie savante à Rome* (1892) ; *Les Falisques* (1895) ; *L'ancienne période de Rome* (1895) ; *La poésie dans l'histoire romaine* (1897) ; *Sur l'origine des Sicules* (1897) ; *D'où sont venus les Latins et qui étaient-ils ?* (1898) ; *Encore les Sicules, les Ombriens et les Latins* (1899) ; *Les Monuments de la période des Rois et l'ancienne inscription du Forum Romain* (1900) et un second article sur le même sujet (1900).

Je dois exprimer ma vive reconnaissance pour l'œuvre des palethnologues italiens qui ont si bien déblayé la voie au milieu de ces matériaux préhistoriques réunis par les fouilles, que lorsque je me suis aventuré sur ce champ sans bornes, j'ai pu, avec un peu de circonspection et de prudence, y diriger mes pas sans crainte de me trop fourvoyer.

Les travaux de M. Pigorini sur les terramares, de M. Brizio sur la civilisation de Villanova, de M. Orsi sur la Sicile préhistorique, de M. Colini sur l'époque néolithique et principalement sur sa partie énéolithique, indiquent les remarquables conquêtes accomplies par la science italienne et lui font le plus grand honneur. Si parfois il m'arrive de n'être pas d'accord sur des points importants avec ces piliers de la palethnologie italienne, c'est surtout dans des questions que la palethnologie n'est pas capable de résoudre toute seule et sur lesquelles il faut écouter la voix des philologues et des historiens. En outre, je ne peux pas traiter les questions de palethnologie de la même façon que les palethnologues; j'ai tout subordonné à l'idée que les données de la palethnologie doivent avant tout me servir pour l'étude des origines de Rome, but principal du travail que j'ai entrepris. Aussi, je ne mets en avant que les faits qui me conduisent à ce but laissant de côté beaucoup de particularités, qui n'auraient pour moi de l'importance que si je me proposais de donner un tableau complet et détaillé de la vie préhistorique en Italie.

Je reconnais parfaitement qu'en présence de ce matériel scientifique, qui, bien que considérable, est encore insuffisant, mon travail dans son entier ne peut pas être considéré comme définitif. Les nouveaux documents qu'on découvre chaque jour m'obligeront sans doute à modifier certains points, mais la vie de la science consiste précisément dans une incessante revision des travaux précédents.

Je trouve de mon devoir d'exprimer en terminant cette préface ma vive reconnaissance à toutes les personnes et aux institutions qui, de façon ou d'autre, m'ont facilité ma tâche.

Avant tout, je dois exprimer ma chaleureuse et sincère reconnaissance aux savants italiens qui pendant mon séjour à Rome m'ont rendu des services si efficaces : pour leurs savants entretiens, l'envoi de plaquettes et de mémoires, pas toujours faciles à se procurer, et enfin pour l'amabilité avec laquelle ils ont facilité mes recherches dans les musées et les bibliothèques. Je dois remercier tout particulièrement MM. Pigorini, Colini, de Cara, Sergi, Mariani, Gamurrini, Comparetti, Brizio, Patroni, Giovenale, ainsi que deux représentants de l'Institut archéologique allemand, MM. Petersen et Hülsen. Je ne sais vraiment comment exprimer mes remerciements à M. le professeur Colini, inspecteur du Musée Préhistorique de Rome, qui non seulement m'a secondé dans le choix des pièces archéologiques que j'ai reproduites dans cet ouvrage en me sacrifiant beaucoup de son temps, mais qui a poussé l'amabilité jusqu'à m'indiquer le lieu d'origine de chacune de ces pièces et le numéro d'inventaire sous lequel elle est classée dans le Musée. Je suis heureux de pouvoir annoncer également que la plupart des phototypies qui ornent mon livre sont inédites. Enfin, je dois encore adresser l'expression de ma profonde reconnaissance au Ministère de l'Instruction publique russe, sans l'aide matérielle duquel la publication de cet ouvrage eût été considérablement retardée. Je dois aussi quelques mots de reconnaissance aux directeurs de la Bibliothèque publique et des Bibliothèques de l'Académie et de l'Université de Saint-Pétersbourg, auprès de qui, ainsi que de leurs auxiliaires, j'ai trouvé toujours la plus grande complaisance.

Saint-Pétersbourg, 31 octobre (13 novembre) 1901.

INTRODUCTION

À

L'HISTOIRE ROMAINE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'AGE DE LA PIERRE EN ITALIE

I. — ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE

OPINION ERRONÉE DE MOMMSEN SUR L'AGE DE LA PIERRE EN ITALIE.

« L'Italie est étonnamment pauvre en monuments de l'époque primitive et contraste sous ce rapport avec les autres pays civilisés. Nous ne rencontrons pas en Italie des vestiges de races refoulées, comme les Finnois et les Lapons dans les régions celto-germaines et les peuplades noires dans les montagnes des Indes; nous n'y trouvons pas non plus des traces d'héritages du peuple primitif disparu que nous révèlent les squelettes caractéristiques, les lieux de festins et de sépulture de l'âge de la pierre de l'antiquité germanique. Jusqu'à ce jour rien ne nous donne le droit de supposer que l'existence du genre humain en Italie est plus ancienne que la culture des champs et le travail des métaux. Et si, dans les limites de l'Italie, l'homme a jamais vécu à l'état primitif, celui que nous appelons sauvage, en tout cas toutes traces de cet état ont disparu ».

Ainsi s'exprimait Mommsen[1] dans les premières éditions de sa célèbre *Histoire de Rome* en 1850 et 1860, et nous lisons les mêmes affirmations dans les éditions subséquentes dont la dernière a paru il y a tout au plus quinze ans.

Cependant, les choses se présentent tout autrement.

1. *Römische Geschichte*, 3e éd., Berlin, 1861, t. I, p. 8-9; 8e éd., t. I, Berlin, 1888, p. 8-9.

Pendant les dernières quarante années, les fouilles et les recherches des archéologues et des palethnologues italiens ont mis au jour dans leur patrie un si grand nombre de monuments de l'époque préhistorique, qu'actuellement l'Italie peut rivaliser avec la plupart des pays sous le rapport de l'abondance des vestiges qui démontrent la présence sur son sol de l'homme aux époques les plus lointaines de son existence sur notre planète. L'âge, dit de la pierre, se présente actuellement dans la presqu'île apennine, ainsi que sur les îles qui l'entourent, avec la plus grande évidence et avec une remarquable diversité de ses manifestations. Si l'on ne peut affirmer que l'Italie ait vécu toutes les périodes de l'âge de la pierre que M. Gabriel de Mortillet a établies pour la France dans son célèbre ouvrage *Le Préhistorique* (p. 13), les investigations approfondies de toute une phalange de savants démontrent avec évidence que l'homme a vécu en Italie dès l'époque quaternaire, qu'il y a chassé l'ours des cavernes (Ursus spelaeus) et le bœuf primitif (Bos primigenius), qu'il a été le contemporain de l'hyène des cavernes, et d'autres animaux de cette époque géologique. M. Gabriel de Mortillet[1] l'a établi le premier dans son *Mémoire sur la géologie des environs de Rome*, et son affirmation a été démontrée par les nombreux outils de pierre des types les plus anciens qu'on a découverts dans différentes parties de l'Italie. Un grand nombre de ces témoins de la vie de l'homme à l'époque quaternaire, qui correspond en archéologie à l'époque paléolithique, se trouvent dans le *Museo Preistorico* à Rome, où sont rassemblés toutes sortes de modèles de pierres taillées ou grossièrement travaillées provenant de divers endroits du royaume, et aussi dans les musées régionaux dont l'Italie est si richement dotée.

L'ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE DANS LE LATIUM

Avant 1860 déjà, l'attention à Rome et à Naples s'est portée sur les nombreuses traces de la vie de l'homme à l'époque la plus reculée de l'âge de la pierre, qui sont restées dans les environs immédiats de Rome. L'attention des savants fut piquée en 1866 par une lettre de

1. Géologie des environs de Rome dans *Atti della Società Italiana di scienze naturali*, Milano, vol. VI, 1864, p. 530-538. Voici la conclusion de l'auteur : « L'homme, dont les restes ont été trouvés dans le travertin, avec des ossements d'animaux divers, entre autres de l'hyène et du bos primigenius, espèce de bœuf éteinte, aurait été contemporain de la dernière période de l'époque quaternaire. »

M. Luigi Ceselli[1], adressée à M. Pigorini, et confirmée par les débats qui eurent lieu la même année à l'Institut de Correspondance archéologique au Capitole[2], où les rapports de MM. Ponzi et Pigorini furent discutés.

Dans la séance du 16 février 1866, M. Ponzi signala six dents humaines, découvertes par l'abbé Rusconi en 1859, dans les couches de travertin aux Caprines (sous Monticelli, près de Tivoli), ainsi que des restes d'animaux, les uns d'espèces disparues ou qui ont émigré et d'autres qui subsistent encore, et enfin divers outils de pierre, trouvés au même endroit, appartenant à l'époque néolithique et à celle qui précède.

Dans la séance du 23 mars, M. Pigorini compléta les déclarations de M. Ponzi en signalant une découverte faite en 1810, par M. Boucher de Perthes[3], dans une grotte près de Palo, où des ossements d'animaux ont été trouvés à côté d'outils de pierre grossièrement taillés. Il présenta en même temps aux membres de l'Institut une riche collection de pierres recueillies à Ponte-Molle (près de Rome), par les soins de M. Ceselli; ces outils, selon M. Pigorini, appartiennent à l'époque la plus reculée de l'âge de la pierre, quand l'homme avait pour contemporains les grands mammifères aujourd'hui disparus. Il signala en outre les outils néolithiques trouvés à Porto d'Anzio et à Palestrina, toujours dans la province de Rome. La même année, M. Ponzi publia deux mémoires[4] consacrés aux outils de pierre trouvés dans la campagne romaine. En 1867, M. Pigorini publia son rapport, présenté au ministère de l'Instruction publique, sur « La paletnologie à Rome, Naples, les Marches et les Légations », dans lequel il parle avec plus de détails des pierres taillées par la main de l'homme, et trouvées à 15 et 20 mètres de profondeur dans les dépôts diluviens

1. Stromenti in silice della prima epoca della pietra della Campagna Romana. Lettera diretta al Prof. Luigi Pigorini. Roma. 1866.

2. Compte rendu des séances du 16 février et 23 mars dans *Bollettino dell' Instituto di corr. archeol.*, 1866, p. 35-36 et 97-98.

3. *L'homme antédiluvien et ses œuvres*, Paris, 1860.

4. Sugl'istrumenti in pietra focaia, rinvenuti nelle cave di breccie presso Roma, riferibili all'industria primitiva dans *Atti dell' Accadem. Pontif. de' Nuovi Lincei*, séance du 8 mars 1866, et Sui manufatti in focaia, rinvenuti all'Inviolatella nella Campagna Romana, e sull'uomo all'epoca della pietra dans les mêmes *Atti*, t. XX, séance du 8 déc. 1866. Plaquette, 1867. En outre, *Dell Aniene e suoi relitti*, brochure citée par M. Et. de Rossi et que je ne connais pas.

du Tibre, près de Ponte Molle, avec des ossements d'animaux disparus; en même temps il fait remarquer que des outils semblables ont été trouvés près d'Acqua Traversa, de Tor di Quinto et de Ponte Mammolo, c'est-à-dire aussi dans les environs immédiats de Rome[1]. En 1867 et en 1868, M. Et. de Rossi[2] publia deux rapports sur les vestiges de l'âge de pierre des périodes archéolithique et néolithique, et d'autres documents préhistoriques qui ont été retrouvés dans la campagne romaine; il ajouta ainsi aux gisements déjà connus ceux de Orte, Viterbe, Montefiascone et Alatri. Il signala encore des traces de la période néolithique dans une caverne près de Ponte Salaro à deux milles de Rome, ainsi que des outils de la même époque, répandus en divers endroits de la campagne romaine; entre autres, il attira l'attention sur la station de Cantalupo-Mandela, dont nous parlerons plus tard comme représentant la fin de la période néolithique, désignée actuellement comme période *énéolithique*. Le premier rapport est accompagné d'une description détaillée des objets trouvés, qui ont été reproduits dans les *Monumenti inediti* de l'Institut (vol. VIII, pl. XXVII). Une planche lithographique, jointe au second rapport, reproduit quelques outils paléolithiques et néolithiques et un nucléus de silex. En 1868, le professeur Nicolucci[3] rendit compte, dans une séance de l'Académie de Naples, de la découverte d'outils de pierre dans des dépôts de l'époque quaternaire, dans la campagne romaine, et signala que ces dépôts alluviaux atteignent 30 mètres au-dessus du niveau actuel du Tibre, dans les environs de Rome. Enfin, en 1878, M. Nardoni[4] publia une lettre adressée à M. Chierici, dans laquelle il assurait que près du lac de Nemi, où l'on avait trouvé un certain nombre d'outils de silex et dés vases d'argile, a dû exister, aux époques paléolithique et néolithi-

1. *La Paleoetnologia in Roma, in Napoli, nelle Marche e nelle Legazioni.* Relazione del dottore Luigi Pigorini a S. E. il ministro della Publica Istruzione. Roma, 1867, p. 9, 16.

2. Rapporto sugli studi e sulle scoperte paleoetnologiche nel bacino della Campagna Romana dans *Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica*, 1867, p. 11 sq. Secondo rapporto sugli studi e sulle scoperte paleoetnologiche nel bacino della Campagna Romana dans *Giornale Arcadico*, t. VIII, juillet 1868. Plaquette, p. 1-14.

3. Antichità dell'uomo nell'Italia Centrale dans *Rendiconti*, de l'*Académie des sciences physiques et mathématiques de Naples*, séance du 1er août 1868. Napoli, 1868, p. 130-135.

4. Dans *Bullettino di paletnologia italiana*, 1878, a. IV, p. 91 sq. L'auteur a parlé de l'atelier qu'il prétend avoir trouvé à Monte Cagnolo près de Civita Lavinia, dans le *Bullettino*, 1876 (II), p. 199.



Pl. I. — Époque paléolithique, outils de silex du type à forme d'amande

que, une fabrique d'outils de pierre, qui est selon lui la seconde fabrique de ce genre dans le Latium.

L'ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE DANS L'ITALIE ADRIATIQUE

L'attention que les savants sus-nommés ont porté aux antiquités préhistoriques de la province romaine a conduit à de nouvelles fouilles dans le Latium et dans d'autres parties de la presqu'île. La découverte de Scarabelli [1], faite en 1850, était restée jusque-là un fait isolé. Ce savant avait découvert dans le nord-est de l'Italie, dans les environs de Goccianello, dans la province d'Imola (Bologne), de grands outils de silex, du type à forme d'amande, qui correspondent aux types chelléens, semblables à ceux que nous reproduisons planche I, lesquels, ainsi que nous l'avons déjà dit, représentent dans la classification de Mortillet la plus ancienne industrie quaternaire.

Après 1870 les découvertes de traces de l'homme paléolithique se succédèrent surtout dans l'Italie orientale du versant adriatique. En 1872, Angelo Angelucci découvrit près de Foggia, au pied de la montagne de Gargano, de grands outils de silex; on trouva aussi beaucoup de vestiges paléolitiques dans la Capitanata. Macchia découvrit et signala dans la province de Chieti (Abruzzes) des silex taillés de grandes dimensions (pl. I, fig. 1, 2, 4, 7) qui attirèrent l'attention de plusieurs savants. Ceux-ci ont confirmé leur caractère paléolithique et leur ressemblance absolue avec le type chelléen [2]; tout récemment ces outils ont été de nouveau étudiés dans un ouvrage consacré aux objets de l'époque de l'âge de la pierre, dans les Abruzzes, par M. Colini [3], inspecteur du Musée préhistorique, à Rome. Ce savant hésite en ce qui concerne la chronologie des outils du type moustérien en Italie, mais ne met pas en doute que les outils du type chelléen [4] appartiennent aux couches de la vraie époque paléolithique. Pourtant, l'affir-

1. Intorno alle armi antiche di pietra dura, che sono state raccolte nell'Imolese dans *Nuovi Annali delle scienze naturali di Bologna*, 1850.

2. Voir particulièrement l'article de M. A. de Mortillet dans la *Revue mensuelle de l'École d'Anthropologie de Paris*, vol. I, 1891, p. 330 sq., fig. 78-80.

3. Oggetti litici degli Abruzzi Chietino ed Aquilano conservati nel Museo Preistorico di Roma dans *Archivio per l'Antropologia* di Firenze, vol. XXVI, 1896, p. 318-343.

4. Le Dr Giac. Checchia décrit dans le *Bull. di paletn. ital.*, 1902, XXVIII, p. 63-65, des outils qui ont l'air d'appartenir au type chelléen ou acheuléen, mais qui sont sans doute de l'époque néolithique, laquelle dans certaines localités perpétuait des formes survivantes de l'époque paléolithique.

mation de Bidou[1] que l'homme a habité la province de Chieti en même temps que les grands animaux qui ont émigré plus tard en Afrique, ne lui semble pas confirmée. Les études et les fouilles les plus fructueuses sont celles que Concezio Rosa a pratiquées dans les cavernes de l'ancien Picenum, surtout dans la vallée de la Vibrata. L'âge de la pierre apparut avec elles pour la première fois en Italie dans son entier développement, à commencer par les plus anciens habitants des cavernes montagneuses de l'époque de la pierre grossièrement taillée, jusqu'au plein épanouissement de l'époque néolithique dans les vallées fertiles qui vont des Apennins centraux jusqu'à la mer Adriatique. M. Rosa a exposé le résultat de ses recherches dans deux ouvrages soigneusement préparés[2] et consacrés principalement à la vallée de la Vibrata; les objets qu'il a recueillis se trouvent dans le Musée préhistorique de Rome. Quelques-uns d'entre eux offrent de la ressemblance avec les outils paléolithiques de la campagne romaine. M. Rosa découvrit dans la montagne de Civitella del Tronto 45 cavernes à peu de distance l'une de l'autre, et en décrivit avec beaucoup de détails quelques-unes, comme la Caverna di Salomone et la Caverna di S. Angelo. Mais, comme M. Rosa y avait trouvé non seulement de rudimentaires outils de pierre, mais aussi de la poterie grossière, ainsi que des traces de charbon et de cendres, et, dans la caverne de Sant-Angelo, des traces de foyer avec des restes d'ossements et des débris de poterie, dont plusieurs pièces présentaient des ornements graphiques, il est évident que ces cavernes ont été habitées non seulement à l'époque paléolithique, mais aussi plus tard. Ce même fait a été signalé par M. de Rossi pour les cavernes de la campagne romaine; plus tard, MM. Issel et Morelli l'ont observé également dans les cavernes liguriennes qui ont servi d'abri jusqu'aux temps préromains; actuellement il est acquis que les cavernes naturelles en Italie ne peuvent pas être considérées comme les seuls lieux d'habitation de l'homme quaternaire et comme n'ayant été habitées que par celui-ci, mais seulement comme des refuges occupés à différentes époques.

1. *Les restes de l'âge de pierre dans la province de Chieti (Abruzzes)*. Siena, 1879, p. 3-4.

2. *Ricerche di archeologia preistorica nella valle della Vibrata nell'Abruzzo Teramano. L'età della pietra*, con X tavole. Firenze, 1871. *Scoperte paletnologiche nella valle della Vibrata ed in altri luoghi del Teramano*. Firenze, 1873.

1 2 3 4 5 6

7 8 9 10

11

Pl. II. — Outils de silex de l'époque néolithique

M. 2.

D'ailleurs, en ce qui concerne les cavernes du Picenum, l'industrie paléolithique, ou, selon l'expression de M. Rosa, l'industrie archéolithique, s'y relie si étroitement à celle du commencement de l'âge néolithique, que les outils des types chelléens et moustériens, qu'il a trouvés dans la vallée de la Vibrata (pl. I, fig. 3, 5, 6), et qui se rapportent à l'âge paléolithique [1], peuvent être pour la plupart rattachés à la première période de l'époque néolithique. Dans cette partie de la presqu'île, cette période se présente comme le développement naturel de l'époque précédente, se manifestant dans la même race, qui peu à peu est sortie des cavernes pour aller habiter la vallée, et qui, entrant en communication avec d'autres habitants, a élaboré une autre civilisation. C'est ainsi que M. Rosa envisage la marche de cette évolution; il ajoute que bien observée dans le passage de l'époque paléolithique à l'époque néolithique, elle se manifeste clairement dans la période paléolithique elle-même, de sorte que les outils de ses plus anciens habitants nous révèlent le commencement et la fin de l'époque paléolithique [2]. En tout cas, les musées d'Ancône et d'Ascoli, si intéressants pour tous ceux qui s'occupent d'archéologie préhistorique, possèdent des preuves évidentes que les vallées du Picenum ont été habitées de façon ininterrompue par l'homme, dès l'âge le plus reculé [3], jusqu'aux temps historiques et depuis.

Nous avons vu des vestiges de l'époque paléolithique dans le Latium, sur le versant nord des Apennins, ainsi que sur leur versant oriental, dans les vallées qui se dirigent vers la mer Adriatique en partant des Abruzzes inférieures et supérieures, et enfin près du cap Gargano. Des vestiges de cette époque ont été trouvés également dans la Basilicate [4]. Nous devons encore signaler la présence de l'homme paléolithique dans les régions du Tibre supérieur. M. Giuseppe Bellucci a trouvé à Sant-Egidio et à Sant-Angelo di Celle, province de Pérouse, dans les dépôts de l'époque quaternaire, des outils de silex du

1. « Certo è, che nella nostra valle sono stati trovati avanzi d'industria umana, che sono da riferire *al cominciare* del primo periodo dell'età della pietra ». *Ricerche*, etc., p. 27.

2. *Ricerche*, p. 30.

3. Le Dr Pascucci a trouvé dans la province de Macerata aussi une arme du type chelléen et une centaine de lames, des pointes de flèche, des racloirs de type moustérien. Voy. *Bull. di paletn. ital.*, 1902, année XXVIII, p. 144.

4. *Bull. di paletn. ital.*, 1901, a. XXVIII, p. 146 et *Notizie degli scavi*, 1897, p. 177.

type à forme d'amande que nous connaissons déjà par des découvertes faites à d'autres endroits (pl. I). Ces outils ont été décrits par M. Bellucci en 1877 et 1878[1].

En 1883, le professeur Strobel[2], naturaliste et palethnologue distingué, que nous aurons maintes fois l'occasion de citer, a recueilli au nord des Apennins, dans la vallée du Pô, dans le bourg de Traverestolo, dans la province de Parme, une grande quantité de grands silex grossièrement travaillés, d'aspects variés et destinés à différents usages. A côté, il découvrit les nucléus dont ces silex ont été détachés ainsi que des fragments de pierre qui indiquent que les objets trouvés ont été fabriqués à cette place. Ce type d'*outils macrolithiques*, qui appartient en propre à l'Italie, où il a été d'abord décrit en 1878 par Chierici, à propos des découvertes faites dans la province de Chieti, n'entre pas dans le système de M. de Mortillet, mais indique une certaine indépendance dans le développement de la période paléolithique dans la presqu'île apennine, où d'autre part les types solutréen et magdalénien, qui abondent dans la France paléolithique, sont absents totalement. Enfin, en nous dirigeant à l'ouest vers la mer, nous rencontrons les cavernes de la Ligurie, une des plus remarquables oasis où ait séjourné l'homme aux temps les plus reculés.

LES CAVERNES DE LA LIGURIE

Les cavernes de la Ligurie attirèrent pour la première fois l'attention des archéologues entre 1850 et 1860, lorsque quelques ingénieurs et archéologues français pratiquèrent des fouilles dans les cavernes de *Balzi Rossi* (les roches rouges). La première description de ces fouilles, avec une courte nomenclature des objets découverts, fut faite par le Dr Forel et l'ingénieur Fournet[3], mais l'attention fut attirée sur elles par l'un des maîtres de l'archéologie préhistorique, M. Ernest Chantre, et surtout par les études de M. Rivière et de MM. Schultze et Orsini.

1. Selci lavorate dall'uomo dans *Archivio per l'antropologia e la etnologia*. Firenze, 1877 et 1878.

2. Oggetti di silice macrolitici nel Parmegiano dans *Bull. di paletn. ital.* (IX), 1883.

3. Fournet, *Du mineur. Son rôle et son influence sur les progrès de la civilisation d'après les données actuelles de l'archeologie et de la geologie*. Lyon, 1862. Cet ouvrage est cité par M. A. Issel dans sa Liguria geologica e preistorica. Genova, 1892, II, p. 78. Quant aux communications de M. Forel nous ne les connaissons pas et M. Issel n'en parle pas.

Le professeur Issel expose en détail les travaux de ces trois savants, dans le second volume[1] de son œuvre capitale : *La Liguria geologica e preistorica* (Genova, 1892). Dix ans plus tard on entreprit des fouilles dans d'autres cavernes de la Ligurie. En 1864, M. Issel publia[2] le compte rendu de ses fouilles de la caverne connue actuellement sous le nom d'*Arene Candide* (les sables blancs), et M. Ramorino[3] ses travaux sur le contenu de la caverne *Veressi* près de Final ; enfin, entre 1860 et 1870, on étudia une des plus importantes cavernes de la Ligurie, *Pollera,* qui se trouve aussi dans le district de Final ; le classement des matériaux obtenus par ces fouilles a été fait en 1885 et en 1886 par M. l'abbé Morelli[4], à qui l'on doit encore la belle collection de planches qui accompagne l'ouvrage d'Issel. *Pollera, Arene Candide* et *Balzi Rossi* sont, parmi les nombreuses cavernes qui abondent dans la Ligurie et les Alpes-Maritimes, les mieux explorées et les mieux étudiées. Les résultats de ces fouilles sont d'une extrême importance pour l'archéologie historique et la palethnologie de l'Italie.

De ces trois cavernes ou plutôt de ces séries de cavernes, les Roches Rouges (Balzi Rossi) sont celles où l'on a trouvé les vestiges les plus anciens du séjour de l'homme, bien qu'il existe en Ligurie des cavernes appartenant à une époque antérieure, comme delle Fate, del Rio, di Martino, di Galusso, di Pastore, Tana del Colombo, dell' Albarea, Giachera, que M. Issel rattache à l'âge éolithique, quand les vestiges de l'espèce humaine sont mélangés à des restes d'animaux disparus (l'ours et le lion des cavernes, une variété de panthère connue sous le nom de *felis antiqua* et d'autres espèces). Mais dans ces dernières cavernes on n'a trouvé que quelques fragments de squelettes humains et très peu d'outils appartenant à une époque reculée ; en général les vestiges de la cohabitation de l'homme avec les mammifères disparus n'y est pas très évidents, tandis qu'on y trouve des traces incontestables de l'habitation de l'homme à l'époque néolithique.

1. P. 230-267.

2. D'una caverna ossifera di Finale dans *Atti della Società Italiana di scienze naturali*, vol. VII, Milano, 1864.

3. Dans *Memorie della R. Accademia delle scienze di Torino*, 2e série, vol. XXIV, Torino, 1866.

4. Voir *Memorie della R. Accademia dei Lincei*, vol. IX, Roma, 1888.

et même à l'âge du bronze. Dans les Balzi Rossi, cavernes étudiées sur la frontière actuelle de l'Italie et de la France, et qui présentent une série d'excavations creusées dans les rochers rougeâtres des côtes maritimes, à 27 ou 28 mètres au-dessus du niveau de la mer, on a découvert une foule de vestiges d'animaux, qui sont des restes de cuisine dans le genre des *Kjökkenmödings* danois. On distingue parmi ces débris des restes d'espèces disparues comme celles du lion des cavernes (*Felis spelaea*), de la chèvre primitive (*Capra primigenia*), du bœuf primitif (*Bos primigenius*) et du porc (*Sus larvatus*). On y trouva aussi quelques squelettes humains. L'un d'entre eux, découvert par M. Rivière dans la plus petite des cavernes, celle de Barma du Cavillou, à $6^{m},55$ sous le niveau primitif, est dans un état de conservation parfaite, comme nous le voyons dans les planches de l'ouvrage de M. Issel ; c'est le squelette d'un homme de grande taille, haut de $1^{m},80$ avec les traits caractéristiques du type de Cro-Magnon ; il était entouré des restes du lion et de l'ours des cavernes, du bœuf primitif, de différentes espèces de cerfs (*Cervus elaphus, Cervus canadensis, Cervus corsicanus, Cervus capreolus*), de la chèvre primitive et du chamois. Son crâne était entouré de plus de deux cents coquillages de mer qui étaient artificiellement troués et qui se rattachent à la variété des *Cyclonassa Neritea*, et de vingt dents de cerf ordinaire, trouées de même. Dans d'autres parties de la caverne on trouva les ossements de l'ours des cavernes, de l'hyène ainsi que du *Felis antiqua* et de l'*Arctomys primigenia*, et, à côté, des ossements d'aigles et de variétés de moineaux et de gallinacés. Parmi les soixante variétés de coquillages, il s'en trouve qui proviennent de l'océan Atlantique et qui n'ont pu être transportés que par les soins de l'homme. Les os des carnassiers portent tous la marque évidente qu'ils ont été cassés par l'homme afin d'en extraire la moelle. Les cornes de chèvres et les bois de cerfs ne sont jamais retrouvés dans leur entier, mais dans un état qui indique qu'ils ont été taillés grossièrement pour en faire des outils ou des armes. Dans cette quatrième caverne des Roches-Rouges, on a recueilli des pointes de flèches et de lances, des aiguilles, des alènes, des ciseaux, des polissoirs, le tout de bois de cerf, et en outre un grand nombre d'objets de silex et de jaspe au milieu de beaucoup de débris.

L'attention de l'archéologue est également retenue par la présence de disques de silex de dimensions diverses et des pointes de flèches de forme triangulaire, irrégulière, à deux pointes, puis par une pierre ovale de serpentine, avec des traces d'ocre rouge sur les parties limées, et enfin par les fragments d'un disque d'argile, troué au milieu, unique objet d'argile cuite[1], appartenant évidemment à une date postérieure. M. Rivière mit au jour, dans cette caverne, encore trois squelettes d'hommes. En 1883, le professeur Orsini pratiqua des fouilles dans la cinquième caverne, surnommée *Barma-Grande*, où M. Louis Julien découvrit, à la profondeur de 8^{m},50 sous le niveau primitif, des squelettes humains dans les mêmes conditions à peu près, couchés presque dans la même position et orientés de l'est à l'ouest; tous appartiennent au type dolichocéphale et l'un d'eux n'avait pas moins de 2 mètres de longueur. En tenant compte de la couche géologique dans laquelle ces squelettes ont été trouvés dans les deux cavernes, ainsi que du caractère des ossements et des autres objets qui les entouraient, M. Issel arrive à la conclusion que nous touchons ici à une antiquité qui remonte jusqu'à l'époque paléolithique.

La caverne Verezzi, dont nous avons parlé plus haut et qui est située au bord de la mer entre les stations Borgio-Verezzi et Finál-Marina, par sa faune et certains vestiges d'activité humaine, entre dans la même catégorie, bien qu'elle n'offre pas de traces d'habitations humaines, mais plutôt de séjours temporaires effectués par des habitants du voisinage. En effet, les preuves du séjour de l'homme dans ces endroits à l'époque paléolithique sont des os artificiellement brisés de certains mammifères, quelques coquillages de la variété *Mytilus*, quelques fragments de quartz et deux cailloux de serpentine, pierre qui n'existe pas en cet endroit et qui n'a pu y être apportée que par la volonté de l'homme[2].

En général, les cavernes de Balzi-Rossi présentent des habitations de troglodytes, qui, s'ils ne sont pas les plus anciens habitants de ces endroits, appartiennent en tout cas à l'époque paléolithique. Ils ne savent pas encore polir les outils, ils n'usent pas de poterie, bien

1. M. Issel. *Liguria geologica e preistorica*, t. II, p. 252-259.
2. *Ibid.*, p. 267-268.

qu'ils sachent utiliser les os des animaux comme armes tranchantes, sous forme de stylets ou de pointes de lances. Ils ne possèdent pas d'animaux domestiques. Ils vivent du produit de la chasse, ignorent complètement l'agriculture et se nourrissent de gibier, de poissons et de mollusques. Ils aiment à se confectionner des ornements avec des coquillages et des dents d'herbivores, les enfilant sans doute sur un lien quelconque tenant lieu de fil pour s'en faire des pendants d'oreilles, et peut-être aussi pour en parer leurs vêtements, fort sommaires du reste. On ne trouve chez eux aucune trace de foyer, ni d'action quelconque du feu ; en tout cas, si ces traces existent, elles ne sont pas évidentes. Les cavernes qu'ils habitaient leur offraient un abri contre les bêtes féroces, qui à l'époque quartenaire y ont sans doute précédé l'homme, de sorte que les ossements d'ours, de lions, d'hyènes des cavernes, et de *felis antiqua* figurent plutôt comme des restes de l'habitation primitive de ces cavernes par les animaux, avant l'arrivée de l'homme, que comme des traces de victimes immolées par lui. Il est vrai que cette hypothèse est en contradiction avec le fait qu'on a trouvé à côté des ossements de ces animaux des outils fabriqués par la main de l'homme et cela dans des couches qui, jusqu'aux fouilles pratiquées par M. Rivière, n'ont pas été remuées. Dans ce cas nous devons rester émerveillés devant le courage, la force et l'intelligence des habitants primitifs des cavernes, qui, avec leurs armes d'os et de silex, si rudimentaires [1], ont su vaincre des bêtes d'une férocité et d'une force extraordinaires. D'ailleurs cette question : les outils d'os découverts dans ces cavernes appartiennent-ils à l'époqe paléolithique ou au commencement de l'époque néolithique ? est encore discutable ; quant aux outils de pierre, à côté de ceux du type moustérien et magdalénien, on en trouve aussi de néolithiques [2].

Les célèbres cavernes du district de Final, *Pollera* et *Arene Candide*,

1. M. Issel exprime aussi quelques doutes sur l'existence de l'homme à Balzi Rossi en même temps que les grands mammifères de l'époque quartenaire, mais ne présente aucun argument sérieux.

2. Les différentes opinions, parmi lesquelles celles de M. Rivière, exposées dans son ouvrage *De l'Antiquité de l'homme dans les Alpes-Maritimes*, Paris, 1877, sont les plus importantes, ont été discutées au Congrès géographique de Paris en 1875, et examinées par M. Colini dans son article : Scoperte paletnologiche nelle caverne dei Balzi Rossi dans *Bull. di paletn. ital.* (XIX), 1893, p. 117-161.

d'après les vestiges d'habitations qu'elles présentent, appartiennent à une autre époque. Il serait plus exact de dire, *à d'autres époques*, car elles ont été habitées non seulement aux temps reculés de l'âge de la pierre, mais encore à des époques postérieures, jusqu'à l'ère romaine inclusivement. Les deux cavernes ont été habitées et abandonnées par leurs occupants à plusieurs reprises et avec de longs intervalles. Après chaque occupation, la couche archéologique formée a été recouverte par les eaux, des apports de terres, de pierres, de sorte que chacune de ces couches est séparée des autres. On en compte à Pollera 9, et à Arene-Candide 6 ou 7. A Pollera la couche archéologique supérieure se compose de restes appartenant à l'époque romaine (tuiles, fragments d'amphores) tandis que la couche inférieure, sur la base rocheuse de la caverne, contient des ossements d'animaux d'espèces disparues, comme celles dont abondent les cavernes des Roches-Rouges, et en même temps des os d'animaux qu'on voit encore en Italie, bien que quelques-uns n'existent plus dans la Ligurie, comme l'ours noir (de l'Apennin méridional), le sanglier et le cerf (des Maremmes et de la Sardaigne) [1]. Il est évident que la couche archéologique primaire de Pollera est plus récente que celle des Roches-Rouges, et a commencé à se former vers la fin de l'époque quaternaire. Comme les vestiges de civilisation de la caverne Pollera et de celle d'Arene-Candide commencent à l'époque néolithique [2], nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment.

LES PRÉ-ALPES VÉRONAISES.

Il y a sur le continent italien encore un endroit qui a gardé des traces évidentes de l'époque paléolithique et qui est remarquable par le fait que l'occupation humaine y a persisté depuis cette époque lointaine, sans interruption, jusqu'aux temps de la République romaine. Ce sont plusieurs stations paléolithiques dans les Pré-Alpes Véronaises (Rivolé et commune de Bréonio) où, à la hauteur de 1.000 mètres, on a trouvé des ateliers pour la fabrication d'outils paléolithiques des types acheuléen ou chelléen, solutréen. Les formes de ces outils ont pu per-

1. Seul le mouflon qu'on ne trouve actuellement qu'en Sardaigne n'existe plus sur le continent de la presqu'île. D'autres animaux, comme l'ours et le chamois, ont eu gîte dans les Alpes.

2. Les matériaux des grottes de Pollera et de Arene Candide étudiés dans la *Revue d'Anthropologie*, 1889 (*L'âge de la pierre en Italie*, p. 589-598), par M. Castelfranco, ont été examinés d'une manière plus détaillée par M. Issel dans *Liguria geol. e preist.*, t. II, 158-259.

sister pendant l'époque néolithique [1], car cette population a vécu isolée pendant des milliers d'années, la nature chétive de ce pays n'étant pas propre à tenter les envahisseurs qui se répandirent en Italie dès le commencement de l'époque néolithique. En général, cette population avait peu de rapports avec le monde extérieur. Mais la naissance de cette industrie, dont nous trouvons les produits à côté d'objets appartenant certainement à l'époque néolithique, doit être tout de même reportée à l'époque paléolithique ou tout au moins à sa fin [2], ou au plus tard vers l'aube de la période néolithique, ce qui en réalité revient au même, surtout lorsqu'il s'agit d'un endroit aussi isolé.

LA SICILE. Quant aux îles italiennes, ce n'est qu'en Sicile, principalement dans le nord et le nord-ouest et dans les îles Lipari, qu'on a rassemblé un nombre suffisant de documents sur l'existence de l'époque paléolithique. Ces documents ont été classés, dans l'intervalle de 1860 à 1870, par le palethnologue allemand, M. Andrian [3], qui décrit le contenu des cavernes dans les environs de Palerme, de Termini Imerese, de Trapani et de Syracuse. Il indique que les ossements des animaux appartiennent à l'époque quaternaire ou même à une époque plus récente, et donne une brève description des outils paléolithiques, avec leur reproduction sur trois planches. Ces outils, de différentes variétés de quartz, se composent surtout de pointes de flèches et de lances, de couteaux, de grattoirs, d'alènes et de haches.

La Sicile, déjà par sa situation géographique, doit être considérée comme un des points de l'Europe où l'homme a séjourné à l'époque la plus reculée. Ainsi que l'assurent les géologues [4], cette île à l'époque quaternaire faisait encore partie du continent africain qui a dû fournir à la Sicile sa population primitive. Mais même après que l'île fut isolée du continent noir, ses liens avec lui n'ont pas été entièrement rompus; l'île de Pantellaria, qui est si proche de Tunis, que la

1. Ainsi pense M. Pigorini dans *Bull. di paletn. ital.*, a. XIV, 1888 p. 139 ; a. XVII, 1891, p 49 ; a. XXI, 1895, p. 98 ; a. XXVIII, 1902, p. 162. Cf. Pelligrini, *Officina preistorica a Rivoli Veronese*, p. 23, 29, 30, 57, 58 et *passim* ; puis, Colini, *Bull. di paletn. ital.*, a. XXV, 1899, p. 279-283.

2. Castelfranco, Age de la pierre en Italie, *Revue d'Anthropologie*, 1889, p. 609.

3. *Praehistorische Studien aus Sicilien*. Berl., 1878, *Zeitschrift fur Ethnologie*, 1878.

4 Theobald Fischer, *Beiträge zur physischen Geographie der Mittelmeerländer, besonders Siciliens*. Leipzig, 1877, p. 21.

côte africaine, à ce qu'assure Orsi[1], y est tous les jours visible et qu'on y accède facilement en canot, offre un pont naturel qui unit la Sicile à l'Afrique. Bien que l'époque paléolithique ne se manifeste pas très nettement dans l'île de Pantellaria, sa primitive industrie de silex, qui a duré pendant toute l'époque suivante, et qui présente jusqu'à un certain point la survivance des types chelléens et moustériens (d'après Orsi), prouve que la population primitive de cette île y est venue avec des outils de l'époque paléolithique[2]. Enfin, la distance par mer entre la Sicile et l'Afrique, qui entre les caps Bon et Boeo, les points les plus rapprochés entre la Tunisie et la Sicile, est actuellement de 120 kilomètres, ne pouvait pas être un obstacle à l'émigration venant d'Afrique, à l'époque lointaine où elle s'est produite sur l'île de Pantellaria. Nous parlerons plus loin des liens qui unissent la population de la Sicile à l'Afrique.

LA SARDAIGNE.

Les traces de l'époque paléolitique ne sont pas aussi évidentes en Sardaigne qu'en Sicile. Bien que M. Orsoni[3], qui a étudié la palethnologie de cette île, trouve que le type des squelettes de l'âge de pierre y est commun avec celui des stations paléolithiques de Cro-Magnon, Solutré, Balzi-Rossi, etc., etc., ce qui jusqu'à un certain point est confirmé par le matériel archéologique de silex grossièrement taillé, il ne pense pas, quand même, que l'homme soit venu dans cette île dès l'époque quaternaire. Il incline plutôt à croire que l'apparition de l'homme en Sardaigne correspond au temps où l'île a été formée telle que nous la voyons maintenant ou aux approches de cette époque.

M. Pinza, dans son travail sur les anciens monuments de la Sardaigne[4], remarque qu'il « n'a pu trouver aucune trace de l'époque paléolithique en Sardaigne ». Il invoque les travaux de M. Marcialis, qui soutient qu'à l'époque quaternaire les plaines de l'île étaient sous l'eau. M. Cartailhac nie aussi l'existence de la période paléolithique en Sardaigne, combattant les affirmations contraires de M. Ardu-Onnis[5].

1. *Monumenti antichi*, vol. IX, p. 500.

2. Orsi, *ibid.*, p. 466.

3. *Dei primi abitanti della Sardegna*, Bologna, 1881, p. 50, 10, 11, 26.

4. Monumenti primitivi della Sardegna, *Monumenti antichi del Acc. dei Linc.* t. XI, n° 8.

5. Ardu-Onnis, *Per la Sardegna preistorica*, Roma, 1903. *Atti della Società Romana di*

On sait que l'époque paléolithique correspond à l'époque postpliocène ou quaternaire de notre planète. Cette période a en partie précédé la période glaciaire en Europe qu'elle embrasse en entier et dont elle a vu la fin. La presqu'île des Apennins, tout au moins au sud du Pô, n'a pas connu cette période, bien qu'elle ait dû subir une température inférieure à celle qui y règne aujourd'hui ; c'est pourquoi le séjour permanent de l'homme y était plus facile que dans d'autres parties de l'Europe. Il est naturel après cela que l'homme ait laissé des traces de sa présence à l'époque la plus reculée de l'âge de la pierre au nord, à l'est, à l'ouest et au midi de la Péninsule.

Nous connaissons les outils (voy. pl. I) que l'homme primitif du pays dont nous nous occupons nous a laissés, mais nous ne connaissons presque pas l'homme de l'âge paléolithique. Il nous a légué quelques squelettes plus ou moins complets, quelques os isolés et quelques crânes, d'après lesquels nous pouvons approximativement déterminer les caractères physiques de la race à laquelle appartenait l'habitant des Balzi-Rossi sur la rive ligurienne. Il nous a aussi laissé quelques restes de la nourriture dont il vivait habituellement, ce qui nous met à même de conclure qu'il était chasseur et un peu pêcheur; en tout cas, il aimait les mollusques et se servait des coquillages pour s'en faire des ornements, de même que des petits cailloux et des dents d'animaux. Mais avait-il des représentations religieuses, des notions de famille et de vie sociale? Pensait-il à se construire un simulacre d'habitation? Ou ne connaissait-il pas autre chose que les cavernes et les grottes où il cherchait un refuge contre les bêtes féroces et les éléments? Il n'a laissé aucun vestige qui nous permette de répondre à ces questions, et il faut croire qu'il est resté absolument étranger à cet ordre d'idées. Nous ne savons pas davantage, comment s'est opéré le passage de cet état tout à fait sauvage à celui de l'époque néolithique qui accuse déjà une certaine civilisation, non seulement superficielle, mais profonde, dont nous pouvons suivre les différentes phases depuis le travail grossier des outils de silex jusqu'au moment où ces outils devenus polis et même

Antropologia, vol. IX, fasc. I-II. Cartailhac écrit dans l'*Anthropologie*, 1904, mars-avril, p. 211 : « Je n'ai rien vu dans son île qui permette de prononcer le mot de *paléolithique* ».

élégants, commencent peu à peu par être remplacés par des outils d'abord de cuivre, puis de bronze. Ici le lien avec les époques subséquentes est visible et nous pouvons le suivre jusqu'à l'époque historique.

Cependant tout nous fait supposer que l'âge néolithique a été introduit en Italie par une nouvelle population[1], comme plus tard une nouvelle population a apporté dans l'Italie du Nord l'âge du Bronze et finalement l'âge du Fer.

1. Telle est l'opinion de M. G. de Mortillet (*Formation de la nation française*, Paris, F. Alcan), 1897, p. 252 et de M. Pigorini, (*Bull. di paletn. ital.*, 1902, t. XXVIII, p. 182 ; aussi le più antiche civiltà dell' Italia, Discorso alla seduta solenne dell' Accademia dei Lincei, 7 Giugno, 1903, p. 62, réimprimé avec quelques corrections dans *Bull. di paletn. ital.*, 1903, t. XXIX, p. 195.

CHAPITRE II

L'AGE DE LA PIERRE EN ITALIE

II. — ÉPOQUE NÉOLITHIQUE

INFLUENCE CIVILISATRICE A L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE.

L'âge néolithique, qu'on appelle aussi l'âge de la pierre polie, terme qui ne s'applique pas exactement à la péninsule apennine, a été une période de grande importance pour la vie préhistorique de l'Italie. Pendant sa durée s'est développée cette civilisation variée et poussée à une certaine perfection, qui a été léguée à la race latine (dans le sens large de ce mot) par les habitants qui l'ont précédée sur la presqu'île et les îles qui l'entourent. Cette civilisation embrassait tout l'ensemble de la vie humaine et, par sa simplicité même, ne pouvait manquer de s'imposer aux émigrés venus du Nord et du Nord-Est, dont elle s'emparait dès leur apparition. La vie domestique, la vie économique et sociale et même la vie religieuse des Aryens venus dans la presqu'île, a subi une influence analogue à celle sous laquelle a été placée la race russo-slave, qui a occupé aux temps préhistoriques une grande partie du territoire de l'Europe orientale, précédemment habitée par les Tchouds au nord, au nord-ouest, au nord-est et dans le centre de la Russie contemporaine, et les races turques au sud-est. Les langues des peuples ombro-sabello-latins elles-mêmes ont subi une transformation radicale, dès qu'elles sont entrées en contact avec celles des représentants de la civilisation néolithique. Avec le temps les immigrés et ces populations se sont mélangés organiquement.

EXTENSION DE L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE SUR TOUT LE CONTINENT ITALIEN.

Approximativement quatre mille ans avant notre temps, lorsqu'il se produisit, ainsi qu'on est en droit de le supposer, une grande crise dans la vie de la presqu'île, toute l'Italie se servait encore d'outils de pierre. A eux se mélangeaient déjà, dans une certaine mesure, des outils de cuivre, mais la base de la civilisation du pays était encore

complètement néolithique. Les monuments qu'a laissé cette civilisation qui se termine par la période énéolithique, se retrouvent dans toutes les régions de la presqu'île et de ses îles. Ce sont surtout des monuments funéraires, bien que cette antique population nous ait aussi légué, enfouis dans la terre, des *fondi di capanne* (des fonds de cabanes) et en outre des vestiges de son activité industrielle. Le nombre des monuments de la civilisation néolithique, laquelle dura en Italie des milliers d'années, ne doit pas être regardé comme petit, ainsi que le prouvent les multiples musées d'Italie ; mais ce nombre va toujours croissant, et grandirait encore plus, si les fouilles archéologiques étaient poussées avec plus d'activité sur le territoire italien. Le fait qu'en certains endroits la civilisation néolithique est amplement représentée par des monuments, et qu'en d'autres points elle l'est plus pauvrement, tient aussi au plus ou moins d'importance des fouilles selon les localités, et à des causes diverses. Ainsi telle région a été moins peuplée à l'époque néolithique que plus tard, ou bien les endroits les plus habités à cette époque ont été recouverts aux époques suivantes par des couches si épaisses, ou ont subi des bouleversements du sol si profonds, que les traces des habitations plus anciennes ont été effacées, perdues ou totalement supprimées. En effet comment retrouver des vestiges sérieux de la civilisation néolithique (à supposer qu'elle y ait existé) dans le sol romain qui a subi de si profondes métamorphoses, puisqu'il est difficile d'y découvrir des traces de l'époque des Rois, à cause de l'intensité de la vie romaine sous la République, et surtout en raison de la fièvre de construction qui a sévi sous l'Empire, puis enfin par l'effet des couches qui l'ont recouvert pendant les quinze siècles subséquents? Mais tout cela ne veut pas dire qu'il n'y ait jamais eu sur le sol romain d'habitations néolithiques. Comme nous voulons nous maintenir sur le terrain des faits, nous allons étudier les monuments qui nous parlent de la vie en Italie à l'époque des outils de pierre polie.

AGE NÉOLITHIQUE DANS LE LATIUM

Il est à remarquer que dans le Latium, à l'exception de Rome et d'une partie des monts Albains (la nécropole albaine), on n'a pas pratiqué de fouilles archéologiques systématiques comme en Picenum, en certains endroits de la Lombardie, en Ligurie, en Sicile, en Sardaigne, Pianose, etc. Aussi les découvertes y ont-elles été plutôt for-

tuites, survenues inopinément dans des carrières en exploitation, ou lorsqu'on creusait le sol pour planter des arbres, etc. Ainsi en 1873, en exploitant une carrière dans les environs de Tivoli, près de Monticelli, on mit à découvert plusieurs crânes humains et à côté l'on trouva une hache, des pointes de flèches, un grattoir, autant d'outils néolithiques de silex, ainsi que des fragments de poterie grossière, des restes de charbon, des os de brebis et de cerfs [1]. Nous avons déjà parlé des outils de l'époque néolithique, trouvés à Porto-d'Anzio, à Palestrina et sur d'autres points du Latium. En 1898 et 1900 on a trouvé des armes néolithiques, sur la colline Farnesina, sur la pente de Monte Mario. En 1901 on a découvert près de Grotta Ferrata une tombe néolithique qui contenait un vase d'argile en forme de cône tronqué et une pointe de flèche à ailerons et pédoncule [2]. Mais ces découvertes sporadiques ne peuvent servir de base à nos conclusions.

LES TOMBES DE SGURGOLA ET DE CANTALUPO-MANDELA.

D'une tout autre valeur sont les tombes qui non seulement indiquent qu'une localité a été habitée à une certaine époque, mais qui, par leur structure et leurs ornements intérieurs, caractérisent l'époque elle-même dans ses traits distinctifs. Ainsi les tombes découvertes sur les pentes des monts Lépines, dont un versant descend dans la vallée du Sacco (anc. *Trerus*), près du bourg de Sgurgola, et sur les pentes des monts Sabins, près de Mandèla ou Cantalupo, comme on désigne généralement cet endroit, ont attiré en leur temps et attirent toujours l'attention des archéologues. Les deux tombes appartiennent, il est vrai, à cette époque transitoire qui termine l'âge néolithique et que les archéologues italiens désignent par le nom de énéolithique, parce qu'à cette période les outils de silex étaient déjà mélangés à des outils de cuivre, mais presque jamais avec des outils de bronze. Comme le caractère de la civilisation de cette période transitoire (outils, rite funéraire) est néolithique, c'est à l'époque néolithique qu'elle doit être rattachée. Les tombes de Sgurgola et de Cantalupo ont été mises au jour fortuitement, la première lors d'une plantation d'arbres, la seconde en détachant des pierres de construc-

1. Ceselli, Scoperta di un sepolcro dell'epoca neolitica alle Caprine, Roma, 1873, dans *Buonarotti*.

2. Voir *Bull. di paletn. ital.*, 1902 (XXVIII), p. 55.

tion ; aussi n'avons-nous pas une description exacte de la position dans laquelle on les a trouvées. Ces tombes ont été l'objet de nombreuses études, à commencer par celles de Michel Et. de Rossi[1] et en finissant par celles du professeur G. A. Colini, inspecteur du Musée Préhistorique de Rome, dont le dernier ouvrage sur le cimetière Remedello-Sotto, dans la province de Brescia, et sur la période néolithique en Italie[2], peut, par la richesse des documents recueillis et examinés, servir d'excellent manuel pour l'étude de cette période. De tous ces écrits il ressort que les deux sépultures appartiennent au type des tombes construites dans des grottes artificielles, type qui a trouvé son plein épanouissement en Sicile. Quant au matériel archéologique mis à jour par cette découverte, on peut le voir actuellement dans le Musée Préhistorique de Rome, où, dans une vitrine, est également conservé le fameux squelette trouvé dans une tombe de Sgurgola. La renommée de ce squelette tient à ce qu'il porte sur lui jusqu'à ce jour une éclatante coloration de cinabre, ce qui indique la coutume qui existait en certaines localités de l'époque néolithique de peindre en vermillon les squelettes ; cet usage est intimement lié à la cérémonie qui consistait à enlever les chairs du cadavre, coutume qui nous est révélée avec évidence par les cavernes tombales de la Sicile orientale[3]. Un des squelettes de Cantalupo se trouve dans une position un peu repliée. Cette position accroupie, généralement sur le côté gauche, et qui est le signe caractéristique de l'ensevelissement aux temps néolithiques, non seulement en Italie, mais dans plusieurs parties de l'Europe, la

1. Rapporto sugli studi e sulle scoperte paletnologiche nel bacino della Campagna Romana, dans *Annali de l'Inst. di corresp. archéolog.*, 1867, p. 25, sq. A la fin de ce rapport se trouve un traité sur les squelettes d'hommes et les os d'animaux trouvés dans les tombes de Cantalupo par le professeur Pronzi (Appendice Osteologica), p. 54 sq.

2. Il Sepolcreto eneolitico di Remedello-Sotto nel Bresciano e il periodo eneolitico in Italia dans *Bull. di paletn. ital.*, 1898, 1900 (XXIV, XXVI). Ce travail est riche en faits et contient une bibliographie complète de la question, grâce à l'excellente bibliothèque du musée, mise à la disposition de M. Colini.

3. La question des squelettes décharnés peints à propos de la tombe de Sgurgola a été traitée par M. Pigorini dans le *Bull. di paletn. ital.*, 1880, (VI), p. 33 et par M. Colini qui donne aussi la bibliographie de la question en Danemark, Grande-Bretagne, France, Crimée, Algérie, Amérique dans le même *Bullettino*, 1893 (XIX) ; Scoperte paletnologiche nelle caverne dei Balzi Rossi, p. 117-161, 233-350. M. Colini a reproduit un crâne peint dans le *Bull. di paletn. ital*, 1898, (XXIV) avec pl. XVI. Virchov croit que le crâne a pu être peint aussi bien exprès qu'inintentionnellement (*Zeitschrift fur Ethnologie*, 1897, Verhandlungen, p. 537 ; 1898, p. 70). Cf. Petersen, *Mittheilungen de l'Inst. de Rome*, 1898, p. 160 sq., 1899, p. 166 sq. M. Petersen doute que le crâne ait été peint exprès et attire l'attention sur ce fait que deux pointes de flèches ont été peintes aussi.

Russie inclusivement, et même en Asie et en Afrique[1], commence déjà à tomber en désuétude à l'époque néolithique du Latium, et on lui substitue en une certaine mesure la position horizontale, sur le dos, ou inclinée sur le côté droit. Mais les cadavres des tombes des monts Sabins, à ce que *suppose* Ceselli, devaient être assis, position qu'on rencontre d'ailleurs en d'autres endroits (à Mellili et à Cozzo-Pantano en Sicile et à Remedello). Le mobilier funéraire de Sgurgola se composait d'un vase d'argile, d'une hache de silex avec une ouverture, de seize pointes de flèches de silex, de forme triangulaire isocèle et d'un stylet de cuivre du type le plus archaïque. Le mobilier funéraire de la tombe de Cantalupo, disposé autour d'un squelette, se composait d'un vase grossier et d'armes de silex, lances, stylets, couteaux et flèches (voy. pl. VIII, fig. 1-4). Auprès il n'y avait que des flèches; trois autres squelettes étaient dépourvus d'ornements et n'avaient autour d'eux que des restes de différents animaux, porc, cheval, chien domestique, cerf (*Cervus elaphus*) et bœuf[2]. Il faut ajouter aux tombes de ce type le tombeau d'Alatri, qui a conservé de beaux échantillons de pointes de flèche en silex, dont quelques-unes ont été brisées dans un but rituel[3].

LES TOMBES EN TOSCANE ET EN OMBRIE.

On a jusqu'à ce jour retrouvé peu de tombes néolithiques et énéolithiques en Toscane, bien que des objets appartenant à cette époque y aient été recueillis en divers points, au nord et au sud, en assez grand nombre. On voit beaucoup de ces objets dans le musée Chigi à Sienne, provenant non seulement de cette province, mais aussi de celles d'Arezzo et Grosseto[4]. Dans certaines localités, comme dans les environs du lac Trasimène, il y a des vestiges évidents de l'habitation de l'homme néolithique et même des ateliers dans lesquels il fabriquait ses outils et ses armes de silex. L'abondance de ces armes et des rebuts indiquent que l'homme a demeuré longtemps en ces lieux. Des pièces de ce genre se trouvent en grand nombre dans le musée d'Arezzo[5]. M. Colini[6] signale

1. Wosinsky indique les lieux de semblables sépultures en Europe, Asie et Afrique (Das praehistorische Schanzwerk von Lengyel, III, p. 184 sq.

2. Voir de Rossi, Rapporto, etc., dans *Annali de l'Inst. cor. arch.*, 1867, p. 29, 65 et Colini, *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXXIV), p. 208 sq., 1899 (XXV), p. 296.

3. Colini, *Bull. di paletn. ital.*, 1903 (XXIX), p. 151-152.

4. Voir Pellegrini, *Studi di archeolog. e numism.* (II), 1902, p. 218.

5. Après Bellucci (*Archivio per l'Antropologia e l'Etnol.*, VII), M. Colini parle de ces stations dans *Bull. di paletn. ital.*, 1900 (XXVI), p. 135.

6. *Bull. di paletn. ital.*, 1899 (XXV), p. 299.

une tombe néolithique à fosse, à Camigliano (province de Sienne), et une caverne funéraire énéolithique à Monte Bradoni (province de Volterra). La première appartient au type des tombes *all'aperto*, creusées dans le sol, comme nos tombes modernes, et qui sont entrées en usage en même temps que l'inhumation. La seconde était une tombe de caverne, comme on en voit beaucoup en Italie, par exemple, dans les cavernes liguriennes, et comme nous en verrons encore dans d'autres localités de la Toscane. Dans la première tombe on a trouvé une céramique très curieuse : des poteries de forme cylindrique et ovale ornées en entier ou en partie de bas-reliefs. Les poteries cylindriques offrent une certaine ressemblance avec le matériel trouvé à Sgurgola et à Cantalupo dans le Latium ; les poteries ovales nous ramènent d'une part dans la Ligurie, dans les dolmens du midi de la France, et de l'autre dans les terramares des deux rives du Pô. Ce dernier fait prouve que certaines formes et ornements de céramique, qui étaient en usage à l'âge de la pierre, se sont perpétués à l'âge du bronze. Quant au matériel découvert dans la grotte de Monte Bradoni, outre les objets de cuivre (entre autres trois poignards, voy. p. 149, pl. X, fig. 1-3), on trouva trois boutons coniques d'étain, ce qui prouve que l'homme connaissait ce métal à cette phase de l'époque néolithique, et, parce qu'il était rare, ne s'en servait que comme ornement. La céramique de cette tombe, d'après les observations de M. Colini [1] qui l'a étudiée de plus près, ressemble à la céramique néolithique et énéolithique des Alpes Apouanes, des monts Pisans, de l'île Gorgone et des Maremmes de la Toscane.

Dernièrement, aux découvertes que nous venons de signaler, s'est ajoutée, dans la Toscane méridionale, la découverte d'une tombe à Poggio-Aquilone, dans la commune de Marsciano, près de Pérouse, en Ombrie. On y a trouvé un poignard de silex rouge, pareil à celui qu'on peut voir au musée de Bologne, lequel, d'après Brizio [2], a été découvert également dans les environs de Pérouse et qui est aussi de silex rouge, ce qui caractérise la forme et la matière des poignards en usage en cette localité à l'époque néolithique. En même temps la forme du manche accuse une parenté entre ces poignards et ceux de Cantalupo-

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1889 (XXV), p. 304.
2. *Notizie degli scavi*, 1899, p. 286.



Pl. III. — Armes et outils de l'époque néolithique

Mandéla ; la même analogie se remarque dans la forme des flèches : la différence n'est que dans la couleur de la matière employée. Quant au marteau de pierre avec un grand trou au milieu, d'après Brizio[1], il ressemble à celui qu'on a trouvé à Vallibona dans la province de Florence et qui est conservé dans le Musée Préhistorique de Rome. Parmi les objets de cuivre découverts à Poggio-Aquilone, on signale surtout une hache plate du type chypriote, et un poignard triangulaire, avec cinq petits trous, qui ressemble au poignard de Sgurgola qui a six petits trous et dont le type est pourtant plus ancien.

Les découvertes d'armes et d'outils néolithiques dans le Latium, dans la Toscane méridionale et l'Ombrie ont été fortuites et peu nombreuses. Elles peuvent seulement témoigner que la civilisation de l'âge de la pierre polie n'était pas étrangère à ces régions de l'Italie et qu'elle s'y est développée non pas isolément en chaque localité, mais, d'après la forme et les ornements des outils qui nous sont parvenus (il est vrai qu'ils appartiennent à sa dernière phase), dans toutes ces régions uniformément. Des liens ont existé, comme nous le verrons plus tard, à l'âge de la pierre, entre des endroits éloignés et même très éloignés l'un de l'autre, et, ce qui est plus étonnant, entre différentes parties du monde. Pour le moment, il est important pour nous de signaler seulement l'existence et le développement de la civilisation néolithique dans des localités où elle s'était le moins manifestée jusqu'à ce jour, mais où sa présence et son développement ont pour nous une signification spéciale. Nous apprenons ainsi que le sol où s'est développée plus tard la vie de la race latine et celle de ses voisins n'a jamais été désert, mais toujours habité, tant à l'époque des outils de pierre grossièrement taillés de l'homme primitif, qu'à celle où la civilisation de l'âge de la pierre touchait à sa fin et entrait dans la période du passage à la civilisation de l'âge des métaux. Cette région est restée toujours en relation à la fois avec la civilisation des populations établies au nord et au sud du Latium, et avec celle de l'Étrurie méridionale, géographiquement reliée au Latium.

1. *Notizie degli scavi*, 1899, p. 287.

L'AGE NÉOLITHIQUE EN PICENUM.

Nous étudierons maintenant les centres de la civilisation néolithique là où, grâce à des fouilles archéologiques plus systématiques, elle s'est plus complètement manifestée. Sous ce rapport, notons avant tout la côte orientale de l'Italie, l'antique Picenum, les Marches de nos jours. Cette région est d'autant plus remarquable qu'on peut y suivre l'existence de la population préhistorique des temps les plus reculés jusqu'au commencement de l'âge du fer, inclusivement. Ici, en passant des outils grossiers de l'époque paléolithique, trouvés dans des cavernes naturelles, aux objets de pierre polie, nous rencontrons des grottes artificielles creusées le long des pentes des Apennins Abruzziens, qui descendent en terrasses vers la plaine riveraine de la mer.

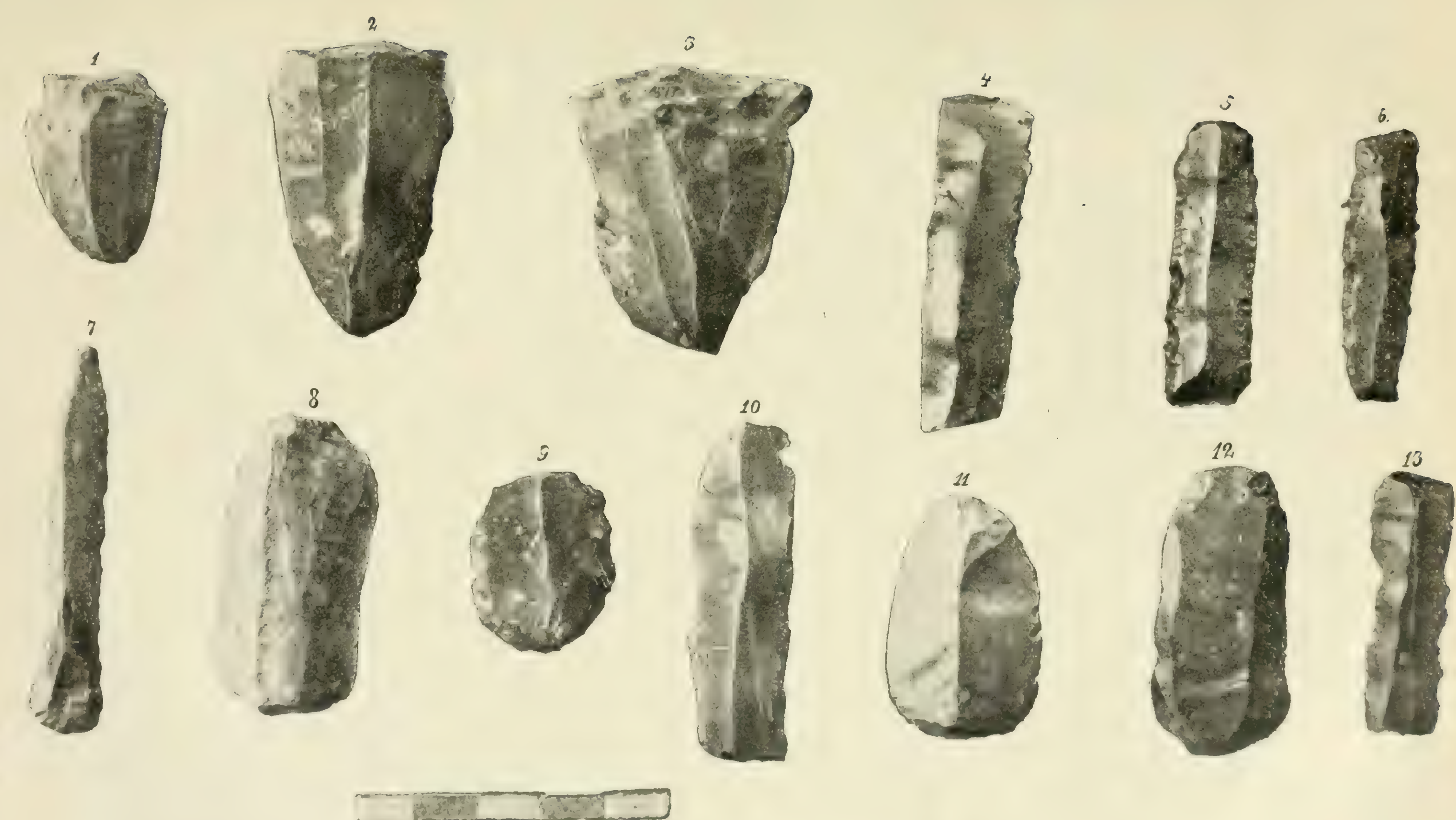
LES GROTTES ARTIFICIELLES.

Les grottes artificielles, qu'on rencontre en si grand nombre en Italie et surtout en Sicile, étaient creusées principalement en vue des inhumations, mais il est probable qu'elles servaient avant tout à l'habitation. Telle la grotte artificielle située dans la vallée de la Vibrata sur la colline *della Badia*. M. Rosa, à qui nous sommes redevables des principales fouilles pratiquées dans le Picenum, pense[1] que cette grotte « était une des premières habitations élevées par l'homme lorsqu'il passa des montagnes sur les cimes des collines », et que « la vallée de la Vibrata peut être considérée comme un anneau de la chaîne qui relie les grottes artificielles aux cabanes néolithiques ».

LES CABANES EN PICENUM.

La population néolithique a surtout habité des cabanes, dont des vestiges profondément enfouis dans la terre, et que les archéologues italiens désignent sous le nom de *fondi di capanne*, se trouvent en grand nombre dans la vallée de la Vibrata. M. Rosa a découvert les vestiges de 281 cabanes dispersées dans 15 villages. Il y a découvert une grande quantité d'outils de silex : 3 890 pointes de flèches, 694 pointes de lances, 50 poignards, 156 pierres polies pour frondes, 40 instruments de pêche (un hameçon, poids pour le filet), 29 haches archéolithiques 523 néolithiques, en outre une quantité de couteaux, de marteaux, de scies, etc., etc., en tout 15.121 objets[2]. On voit parmi eux aussi des outils en os, des alènes, ainsi que des ornements de coquillages et

1. *Archivio per l'Antropologia*, etc., vol. IV, 1874, p. 192.
2. *Ibid.*, p. 196, 198, ou dans *Ricerche*, p. 67-73.



Pl. IV. — Outils de l'époque néolithique.

1, 2, 3, nucléus de silex. — 4, 5, 6, 10 et 13, cinq lames de couteaux ou de scies (10, 13) de silex. — 7, alène de silex. — 8, 9, 11, 12, quatre grattoirs de silex.

de pierre, de la poterie de couleur sombre ou noire, pétrie d'argile locale, mêlée à du sable et à des grains de quartzite.

ATELIERS POUR LA FABRICATION DES OUTILS DE PIERRE.

Il y a dans ces régions, habitées de temps immémorial, beaucoup d'ateliers pour la confection des outils de pierre. M. Rosa, qui a recueilli tant d'objets de l'âge de la pierre dans une des vallées situées entre les Abruzzes et la mer Adriatique, nous indique encore dans cette vallée les principaux endroits où l'on a fabriqué les diverses armes et outils pour la chasse et la pêche. Ces emplacements sont : Gabbliano, Ravigliano, S. Giuseppe, Castagna, Ferrari, Ripoli, Piane, Mindoli et Garrufo. Il nous donne une description détaillée des objets trouvés dans chacune de ces localités et dévoile le procédé de fabrication des différentes haches, ciseaux, coins, cognées, marteaux, flèches de formes variées (plates, ovales, triangulaires, lunaires, avec queues et ailerons), lances, javelots, pierres pour frondes, appareils pour la pêche, couteaux, scies, alènes, grattoirs [1], etc., etc.

Des vestiges des ateliers, c'est-à-dire des lieux où sont amoncelés avec la matière brute, des tas d'objets travaillés, ébauchés ou même usés, ont été trouvés dans différentes localités de l'Italie longtemps avant les dernières découvertes. M. Rosa cite ceux de Scarabelli qui prouvent que déjà en 1850 on avait reconnu l'existence de tels ateliers dans l'arrondissement d'Imola. Bonnuci en a découvert à Ruvo en Apulie, sur l'île d'Elbe en 1865; M. Cocchi en a trouvé aussi à Chianti, en Toscane, en 1865; M. Et. de Rossi en 1867 au pied des monts Corniculans près de Tivoli; Nicolucci à Sora, sur Liris, en 1867 et Ballucci dans les environs de Pérouse. Toutes ces trouvailles ne constituaient que de faibles indications à côté de l'abondance d'objets qu'on a recueillis dans la vallée de la Vibrata, qui a pris une place prépondérante parmi les localités préhistoriques de l'Europe. Tout récemment M. Orsi [2] a découvert des mines en Sicile dans les monts Tabuto, d'où les Sicules extrayaient le silex, qu'ils travaillaient aussi sur place. M. Cafici [3] signale l'existence d'un atelier semblable à S. Cono, près de la Lycodie eubéenne. La confection des outils de pierre en Sicile,

1. *Ricerche, etc.*, p. 48-75.

2. *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV) et mon article dans la *Revue du Ministère de l'Instruction publique*, 1899, mai, p. 114 sq.

3. *Bull. di paletn. ital.*, 1899 (XXV), p. 53 sq.

comme dans la vallée de la Vibrata, était pratiquée non seulement pour satisfaire aux besoin locaux, mais pour l'exportation aux endroits qui ne possédaient pas de silex.

RELATIONS COMMERCIALES POUR L'ÉCHANGE DES MATÉRIAUX.

Nous avons une preuve que des relations commerciales actives existaient à cette époque, dans l'abondance d'objets en obsidienne qu'on voit dans la vallée de la Vibrata ; ce verre volcanique ne se trouve pas dans les Abruzzes et a dû y être apporté à l'état brut ou travaillé dans d'autres régions. Mais, en tout cas, l'obsidienne ne pouvait pas venir de l'Ombrie, comme le suppose M. Rosa, car sa présence dans cette province n'est nullement prouvée ; elle devait plutôt provenir de l'Italie méridionale ou de l'île d'Elbe ou de la Sardaigne, ou même d'une des îles de l'Archipel Pontin, ainsi que le suppose Nicolucci [1], car l'Ombrie ne pouvait être qu'un lieu de transit. Ainsi l'existence de relations commerciales à l'époque néolithique est établie avec évidence, et si nous considérons que les objets d'obsidienne sont répandus dans toute l'Italie, tandis que ce verre volcanique ne se trouve que dans quelques localités, sur l'île Pantellaria, les îles Lipari, d'Ischia, de Procida, sur les champs Phlégréens près de Naples, sur les îles de l'archipel Toscan, en Sardaigne, en Sicile, près de l'Etna, nous devons arriver à la conclusion que les relations commerciales devaient être à cette époque très actives. M. Colini en déduit justement [2] la raison de la ressemblance qui existe entre tous ces objets, ainsi qu'entre les coutumes et le caractère de la civilisation des habitants de l'Italie à l'époque néolithique, indépendamment de l'unité de race dont nous parlerons plus loin.

CABANES DE L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE EN ITALIE.

Les fonds de cabanes, *fondi di capanne*, disséminés des Alpes au cap Gargan dans la direction sud-est, sont les monuments les plus précieux de la population de l'époque néolithique. Ces fonds ont à peu près tous la même forme, ronde ou ovale ; ils sont situés profondément dans la terre et possèdent au milieu un trou pour le foyer. Cette similitude de forme, qui se manifeste sur une si vaste étendue, devait se continuer au delà du cap Gargan, comme

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1876 (II), p. 83.

2. *Ibid.*, 1899, p. 231. Dans cet article (p. 227 sq.) M. Colini donne la liste des ouvrages qui ont parlé de la diffision de l'obsidienne en Italie.

le révéleront sans doute les nouvelles fouilles en Apulie, dans la Basilicate et en Calabre ; cette même forme a dû se propager jusqu'à la mer Ionienne. En effet, des vestiges de ces habitations néolithiques ont déjà été révélés dans l'antique Lucanie, ainsi que nous l'apprend M. V. di Cicco[1] qui parle de fonds de cabanes de forme ronde, à 2 kilomètres et demi du village « *in contrada Paolina tra i valloni la Terra e il Pesco* ». Mieux encore, nous retrouvons cette forme en Sicile, bien que moins fréquemment[2]. Ce fait nous fournit un des points d'appui de nos conclusions sur l'unité de la population de l'époque néolithique en Italie. Mais avant tout, ces restes des plus anciennes habitations nous indiquent nettement quelles étaient les localités peuplées de la Péninsule, soit au temps où l'homme ignorait encore totalement les métaux, soit à celui où il utilisait pour tous ses usages les outils de pierre, tout en commençant à connaître les outils de cuivre qu'on apportait de loin, comme une marchandise, et aussi les outils de bronze coulés, qui étaient alors, il est vrai, très rares. En nous dirigeant du Picenum vers le nord, nous voyons ces fonds de cabanes, avec les outils de pierre qu'ils renferment, dans la vallée du Pô : sur la rive droite, dans les provinces de Reggio et de Piacenza, sur la rive gauche, dans les provinces de Crémone et de Mantoue, et dans le nord-ouest de la Lombardie, dans la province de Brescia. Au midi du Picenum, près du lac Lésine dans le Capitanata, ils ont été découverts par Nicolucci. A l'ouest des Apennins on a mis au jour une cabane néolithique sur le territoire des Falisques à 3 kilomètres à l'ouest de Falériès[3]. En 1898 des vestiges de cabanes semblables ont été trouvés dans le Latium même, à Palestrina[4].

L'honneur d'avoir le premier découvert des fonds de cabanes revient à M. Rosa, comme nous l'avons déjà dit. En 1871, il en découvrit plusieurs dans les collines de la vallée de la Vibrata. Ils apparurent sous des taches noires du sol, où en creusant on mit au jour

1. *Notizie degli scavi*, 1900, p. 32.

2. A Catane (*Notizie degli scavi*, 1898, p. 222), et à Canatello, province de Girgenti (*Bull. di paletn. ital.* 1897 (XXIII), p. 111 sq. Pour la forme de la cabane dont M. Orsi a trouvé des vestiges à Monteracello, voir *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), p. 204, et mon article dans le *Journal du ministère I. P.*, 1899 : « Encore sur les Sicules » etc.

3. Voy. dans *Bull. di paletn. ital.*, 1897 (XXIII), p. 154.

4. Voy. *Notizie degli scavi*, 1900, p. 89.

du charbon, des outils de silex taillé (voy. ces outils de forme romboïdale sur la planche III, fig. 1, 3, 4, 5, 6, 10) et des débris de vases. Une de ces taches, sur la colline du Belvédère, qui appartenait à l'ancienne abbaye de Corropoli, a paru plus intéressante que les autres. Cette fosse, que le soc de la charrue n'a jamais effleuré, contenait divers objets de l'âge de la pierre, mais pas d'armes. A côté se trouvaient d'autres taches, c'est-à-dire d'autres fosses. Il a donc existé ici autrefois un village. M. Rosa compte dans la vallée de la Vibrata 15 villages semblables. Après M. Rosa, les découvertes les plus intéressantes furent opérées par M. Chierici, dans la province de Reggio en Emilie. En cette localité également les cabanes n'étaient pas isolées, et dans une des communes, à Razza de Campeggine, M. Chierici découvrit en 1876 une telle quantité de ces fonds de cabanes, qu'on doit en conclure que nous sommes en présence non d'un village isolé, mais de toute une série de villages dans lesquels une tribu entière a vécu. Les cabanes à en juger par leur grand diamètre étaient orientées du nord au sud; la largeur de quelques fosses est de 4 mètres. Autour de la plus grande cabane se groupaient des plus petites. Elles sont toujours de forme ronde. Plusieurs présentent des vestiges de foyer, souvent au milieu de la fosse; tout au fond se trouve une autre fosse, plus petite, et qui servait sans doute de lieu d'inhumation[1].

Nous trouvons des sépultures dans l'intérieur des cabanes dans l'Orchomène néolithique, découverte récemment en Béotie[2]. Seulement M. Friedlaender, qui a pratiqué ces fouilles avec le professeur Bulle et le Dr Riezler, se trompe en reconnaissant dans cette population néolithique la race grecque, à laquelle ces coutumes étaient étrangères. La position repliée des squelettes et les crânes dolichocéphales indiqueraient une certaine parenté avec la race ligurienne.

LES GROTTES ARTIFICIELLES EN ITALIE COMME LIEUX DE SÉPULTURE.

Les fonds de cabanes sont en effet des monuments précieux de l'époque néolithique : ils nous révèlent non seulement les loca-

1. Voy. surtout les articles de M. Chierici : Villaggio dell'età della pietra nella prov. di Reggio dell'Emilia dans *Bull. di paletn ital.*, 1877 (III, p. 1-12, pl., I (dans notre ouvrage pl. VI); et Capanne sepolcri dell' eta della pietra. *Bull.*, 1879 (V), p. 97, 114, pl. VI; (chez nous pl. VIII). Nous avons reproduit les planches de Chierici, car la plupart des objets en ont été perdus.

2. Voy. le compte rendu des fouilles à Orchomene dans les *Mem. de l'Acad. de Munich* 1903 et dans la *Berlin. Phil. Wochenschrift*, 1903, p. 1215.

lités peuplées, mais le genre des habitations ; ils correspondent évidemment à la forme des huttes qui recouvraient ces fosses, lesquelles se composaient de branches et de mousse fixées sur des perches. M. Castelfranco[1] compare ces cabanes avec celles des Phrygiens décrites par Vitruve, et qui de loin ressemblaient à des meules de paille. Les traces de ces habitations ne pouvaient pas subsister en grand nombre jusqu'à ce jour, car elles étaient élevées dans des endroits découverts, et, par leur nature même, vouées à une destruction inévitable au cours des siècles. De nouvelles habitations, qui ont été plusieurs fois édifiées sur les mêmes emplacements et formées de matériaux plus solides, comme le bois et la pierre, puis les travaux agricoles et enfin l'action de l'atmosphère et d'autres agents naturels ont détruit non seulement la matière fragile qui a servi à la construction de ces cabanes, mais jusqu'aux fosses qui servaient de fondements aux demeures des hommes de l'âge de la pierre. Aussi les cavernes artificielles ou les grottes sont-elles pour nous une source plus abondante d'indications sur les localités habitées à l'époque néolithique et sur les vestiges de leur population. Cette source de renseignements, qui a pu mieux se conserver parce qu'elle était dérobée aux regards de l'homme, subissait moins l'action des éléments et par conséquent était moins exposée à la destruction, bien qu'autour d'elle la vie du pays suivît son cours. Les cavernes artificielles sont disséminées dans l'Italie centrale et méridionale partout où le sol montagneux et la nature des roches a permis à l'homme d'établir, dans les montagnes ou les collines, des lieux de sépulture. Les tombes étaient construites comme des cabanes, car l'homme de l'antiquité croyait que les morts devaient être logés comme les vivants : d'après sa conception, l'homme après la mort conservait les mêmes besoins que de son vivant, et il fallait y pourvoir. Aussi déposait-on dans la tombe les objets familiers du défunt : ses armes, ses ornements et les vases dont il se servait pour boire et manger. En raison de ces idées, la forme des grottes sépulcrales d'une époque correspond à la forme des habitations. Quand les cabanes ou les maisons étaient rondes, les grottes l'étaient aussi ; dès que surgit la coutume de construire des maisons quadrangulaires, les grottes aussi furent carrées.

1. Dans *Revue d'Anthropologie*, 1899, p. 601.

On pénétrait dans les habitations par un puits cylindrique, on entrait de la même façon dans les cavernes sépulcrales. Déjà M. Chierici[1] fut frappé par cette ressemblance, lorsqu'il pratiqua des fouilles dans l'île de Pianose, dont les grottes artificielles revêtent la même forme que les fonds de cabanes retrouvés dans les provinces de Mantoue et de Reggio. Actuellement, c'est un fait acquis non seulement pour l'Italie, mais aussi pour les autres pays de l'Europe. Montelius a mis ce fait remarquablement en relief dans son excellent ouvrage, qui a été tout récemment traduit en allemand : *Der Orient und Europa* (Stockholm. 1899).

LES GROTTES ARTIFICIELLES EN SICILE ET DANS L'ÎLE DE PIANOSE.

Les grottes artificielles ne se trouvent pas seulement sur le continent italien, mais encore sur les îles qui l'entourent à l'ouest et au midi. Parmi les premières, il faut citer celle de Pianose, dont les grottes artificielles appartiennent à l'époque néolithique pure. Parmi les secondes, nous mentionnerons la Sicile, où l'industrie néolithique pure ne s'est conservée que dans les grottes de la partie occidentale de l'île ; celles de la Sicile orientale, que M. Orsi[2] a découvertes par milliers, commencent à l'époque néolithique, qui évidemment s'est manifestée plus tôt dans cette partie de l'île qu'à l'ouest de la Sicile, et se continuent aux époques suivantes en modifiant consécutivement leurs formes et les détails de leur arrangement. Les plus anciennes ont une ouverture, qui rappelle celle d'un four (à forno) et forme l'entrée ; elle est fermée par une pierre. L'entrée conduit dans un couloir d'où, par une autre ouverture fermée au moyen d'une dalle, on a accès dans la chambre sépulcrale, qui est ronde ou elliptique. Le couloir ou le canal, δρόμος, comme le nomme M. Orsi en employant un terme grec, était plus long ou plus court selon l'inclinaison plus ou moins verticale de la montagne dans laquelle était construite la chambre, qui était quelquefois double. Ainsi se présentent les grottes sépulcrales de la nécropole de Bernar-

1. Gli Iberici in grotte arteficiali, in fondi di capanne e in caverne, dans *Bull. di paletn. ital.*, 1882 (VIII), p. 5, 6.

2. Voy. particulièrement ses articles dans *Bull. di paletn. ital.*, 1890-1894, qui ont été réunis en volume : « Quattro anni di esplorazioni sicule nella provincia di Siracusa »; voy. encore ses articles dans *Bull.* de 1897 et suiv., et aussi dans *Monumenti Antichi de l'Ac. dei Lincei*, t. VI, IX, et dans *Notizie degli scavi* de ces dernières années.

dina près de Mellilli et de Castelluccio. Les chambres de ces tombes sont exiguës et comportent un diamètre de $0^m,95$ à 2 mètres, ou en moyenne de $1^m,50$. La voûte est horizontale avec des murs concaves, ou tout à fait curvilignes. Les chambres sont très basses, pas même hautes d'un mètre ($0^m.70$ à $0^m.90$) et un homme ne doit jamais avoir pu y tenir debout.

Avec le temps, lorsque l'on commença à remplacer les outils de silex par ceux de métal, les tombes furent construites plus hautes et plus larges, et de rondes ou elliptiques devinrent quadrangulaires. Il en est de même des habitations où la forme carrée se substitue à la forme ronde, d'abord en Orient, ensuite dans l'Europe méridionale (avant tout dans les îles grecques de l'Archipel [1]), et finalement dans toute l'Europe. A Pianose, les grottes artificielles sont tantôt rondes, tantôt carrées, comme en Sicile. Mais, tandis que sur la première île, comme en Sardaigne, un petit puits (pozzetto) sert d'entrée à la grotte sépulcrale, dans la Sicile orientale ce puits est plus ou moins une exception ; quelquefois le manque de puits tient à la forme de la montagne, comme dans la nécropole de la presqu'île Madeleine, la Plemmyrion des Grecs, près de Syracuse. Ce puits est beaucoup plus fréquent dans la Sicile occidentale, comme près de Capaci, à proximité de Palerme ou près de Girgenti. L'entrée *a pozzetto* se retrouve encore dans les tombes du « village sicule » que Patroni [2] a découvert dans la Basilicate près de Matera. Il est cependant à remarquer que cette entrée par un puits vertical est un système d'architecture tombale très ancien [3], et en même temps fort répandu [4]. Nous le voyons encore en Égypte sous la XIIe dynastie, dans les îles de Chypre et de Rhodes, en Phénicie, dans l'île de Malte, dans les îles Lipari et aussi

1. D'après Montélius, les maisons quadrangulaires de Santorin (Théra), qui se sont conservées sous les éruptions volcaniques, datent de 2 000 av. J.-C. (*Orient und Europa*, t. I, p. 186.)

2. Un villaggio Siculo presso Matera nel l'antica Apulia, dans *Monumenti Antichi*, t. VIII 1898, et en plaquette : voir mon article dans le *Journ. du M. de l'I. P.*, 1899, mai, p. 125-137

3. Voy. Montélius : *Orient und Europa*, I, p. 163-168. Cet ouvrage contient la reproduction de cette forme de tombes à commencer par l'Egypte jusqu'à la France.

4. Mais le système *par couloirs* est encore plus répandu à l'époque néolithique et énéolithique. De l'Asie Mineure et de l'Égypte, en traversant l'Italie et l'Europe occidentale, il s'étend jusqu'à la Scandinavie. Ce système, selon M. Montelius, s'explique uniquement par l'influence de l'Orient (*Orient und Europa*, t. I, p. 35 sq.) Malheureusement l'auteur a tout à fait oublié l'Italie et la Sicile.

en Sicile, à Pianose et en Sardaigne, comme nous l'avons déjà indiqué. Nous voyons plus tard ce système servir de base aux chambres tombales des Étrusques, qui sont les sépultures les plus perfectionnées d'Italie.

GROTTES NATURELLES EN ITALIE DANS LES ÎLES, COMME LIEUX DE SÉPULTURE.

Les habitants de l'époque néolithique enterraient leurs morts non seulement dans des grottes artificielles, mais aussi dans des grottes naturelles, sur le continent italien et dans les îles. Dès que l'homme eut appris à se construire des cabanes, les grottes naturelles de l'époque néolithique et de l'époque transitoire antérieure, qui lui avaient servi jusque-là d'habitations, devinrent principalement des lieux de sépulture. Je dis *principalement*, car certains vestiges indiquent que ces grottes ont été habitées à l'époque néolithique : tels sont les restes énormes d'aliments et les nombreuses traces de foyer, les résidus de charbon et de cendres. Ces restes témoignent avec évidence que ces grottes ont été habitées pendant très longtemps. M. Rosa[1], parmi les quarante-cinq grottes naturelles qu'il découvrit dans la vallée de la Vibrata, en trouva un grand nombre qui conservaient des traces évidentes de l'habitation humaine. Ces grottes, peu distantes l'une de l'autre, étaient toutes tournées vers le midi. M. Et. de Rossi[2] signale aussi des restes qui montrent que l'homme a habité les grottes naturelles du Latium, à l'époque néolithique. Il est non moins certain que les grottes de la Ligurie aussi étaient habitées à cette époque. MM. Issel et Morelli, auteurs du beau livre *Liguria geologica e preistorica* (Gênes, 1892), pensent que ces grottes servaient tour à tour de lieu d'habitation ou de sépulture et parfois à ces deux fins en même temps.

EN PICENUM.

M. Rosa, parmi les grottes du Picenum, en a particulièrement décrit deux, connues sous le nom de *Grotte de Salomon* et de *Grotte Saint-Ange*. Des ossements humains s'y trouvaient pêle-mêle avec des os de mammifères, à côté de mollusques et d'autres restes d'aliments, ce qui, selon M. Rosa[3], indiquerait plutôt que nous sommes en présence

1. *Ricerche*, etc., p. 33.

2. Terzo Rapporto sugli studi e sulle scoperte paleoetnologiche nell'Italia Media, *Bullettino Universale della corrispondenza scientifica di Roma per l'avanzamento delle scienze* Anno XXIII, nº 5, décembre 1870, plaquette, Roma, 1871, 2ᵉ édition, dans *Il Buonarotti*, ser. III, vol. VI, Maggio, 1871, vol. VII, Marzo, 1872.

3. *Ricerche*, etc., p. 35, 37.

de restes d'anthropophages et non de sépultures. M. Colini combat cette interprétation [1] et ne voit aucune trace d'anthropophagie dans ces cavernes, ni dans aucune autre en Italie, ni à *Arene Candide* en Ligurie, ni dans la caverne du *cap Saint-Elie* en Sardaigne, ni dans la caverne du *Diable* près d'Otrante, dans la mer Ionienne, ni dans la caverne de *Lazare*, près de Modica, en Sicile.

LA LIGURIE.

Outre les Roches-Rouges dont nous avons déjà parlé, deux, parmi les cavernes de Ligurie, celles de *Pollera* et d'*Arene Candide*, sont les plus connues. Elles ont été étudiées en détail par plusieurs savants, entre autres par l'abbé Morelli [2] et décrites dans le livre sur la Ligurie que ce savant a publié en collaboration avec M. Issel. En général, la chronologie de ces cavernes, qui présentent plusieurs couches de civilisation, comme nous l'avons déjà vu, s'étend de l'époque des animaux qui ont disparu de la Ligurie, bien qu'ils subsistent encore dans d'autres localités italiennes, jusqu'à l'époque romaine inclusivement. Chacune de ces couches présente une certaine période de stage d'habitations, et à Pollera, se compose de trois strates disposés dans l'ordre suivant, de bas en haut : d'abord une fine couche de terre jaunâtre sur laquelle souvent se sont formés des stalactites atteignant parfois une hauteur de 20 centimètres ; ensuite venait une couche composée de cendres et de charbons foulée et durcie, et enfin une couche de terre de couleur foncée mélangée d'os parfois carbonisés et de fragments de vases et de rebuts divers [3]. Cette dernière couche est celle de la civilisation. Par-ci par-là, en différents endroits, on trouva des ossements humains disséminés. M. Morelli réussit à découvrir tout au fond trois tombes, dont l'une se trouvait à une profondeur de 3 mètres; elle contenait un squelette d'homme d'un certain âge ; il était couché sur le côté gauche avec les jambes fortement repliées, il tenait sa main gauche sous la tête et la droite allongée, ses pieds étaient tournés du côté de

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1898, a. XXIV, p. 247 sq.

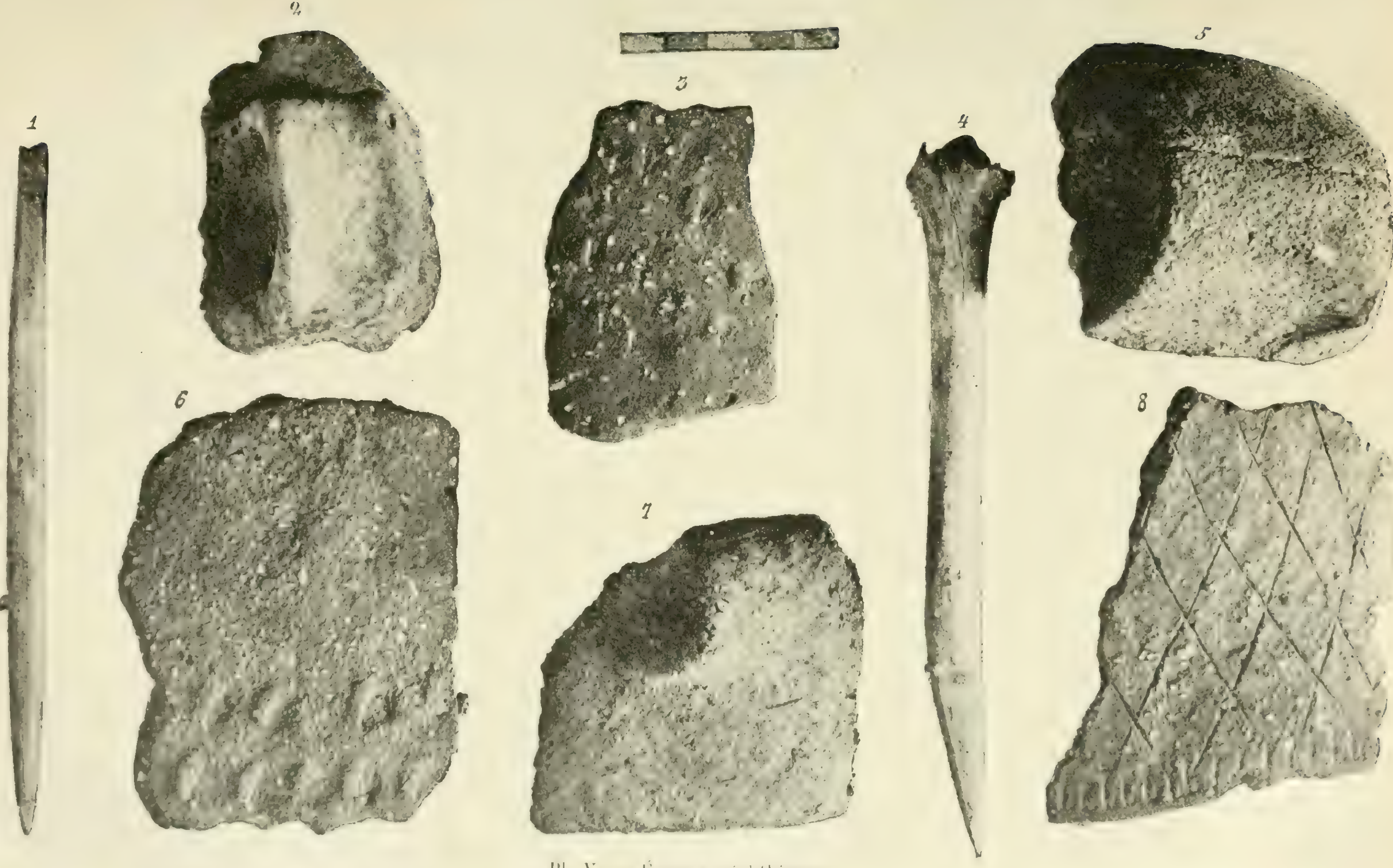
2. Les descriptions de Pollera par Morelli, voy. *Memorie della R. Academia dei Lincei*, vol. IV, 1888 ; sur Arene Candide voy. *Atti della società ligustica di scienze naturali e geografiche*, vol. V, Genova, 1890, histoire des recherches sur ces cavernes ; voy. dans l'ouvrage de M. Issel.

3. Voy. Morelli dans *Memorie d. Ac. Lin.*, et Castelfranco, *Revue d'Anthropologie*, 1889, p. 589 sq.

l'ouverture du tombeau. Dans le fragment de vase placé près de la tête du mort se trouvait un morceau d'ocre rouge, ce qui révèle la coutume de se peindre, et confirme le fait que le visage du squelette trouvé à Sgurgola et conservé dans le Musée Préhistorique de Rome était réellement peint. A côté de la cuisse droite, se trouvait une hache triangulaire, de pierre verte, fortement usée; à gauche, était une tête de bouc et un peu plus bas des ossements de cerf. Mais ni la tête de bouc ni les ossements ne portaient des traces de feu. Sur le couvercle de la tombe, formé de dalles grossières, gisaient des vestiges de cendres, de charbons, d'ossements calcinés et de tessons, ce qui indique un festin funéraire. Nous nous trouvons donc en présence d'une inhumation de l'époque néolithique, avec ses rites funéraires nettement indiqués. L'importance de cette tombe est d'autant plus grande que le squelette est bien conservé. Son crâne est dolichocéphale avec des arcades sourcilières saillantes, surtout dans la partie moyenne du front et avec des orbites presque carrées. Les épaules sont grandes et fortes, et d'autres signes indiquent que le squelette est celui d'un homme d'âge mûr. Le squelette trouvé dans l'autre tombe, dont la disposition est la même que celle de la précédente, mais qui ne contient aucun outil, appartient à la même race, mais le sujet est plus jeune, avec des arcades sourcilières encore plus saillantes, et un prognathisme très prononcé; seulement, le crâne a été déformé par la chute d'un corps lourd. Dans la troisième tombe on a trouvé un enfant moins bien conservé, au crâne dolichocéphale. Nous devons porter notre attention sur cette forme des crânes des cavernes liguriennes[1] qui caractérise la population néolithique de toute l'Italie et de ses îles, et ne cesse d'être générale qu'à la fin de cette époque, lorsque de nouveaux éléments ethnologiques vinrent de l'autre versant des Alpes et se répandirent dans la péninsule apennine. Nous tirerons nos conclusions de ce fait quand nous aborderons les questions ethnographiques relatives à cette époque.

Quant aux objets industriels trouvés dans la caverne de Pollera,

1. Il est à remarquer qu'on a trouvé à Pollera pas moins de 22 squelettes et à Arene Candide non moins de 50 (*Liguria geologica e preistorica*, t. II, p. 239). Actuellement il y en a peut être un plus grand nombre, car ces fouilles des cavernes liguriennes continuent



Pl. V. — Époque néolithique.

1, 4 poignards de la caverne de Pollera. — 2, 3, 5, 6, 7, 8 fragments de poteries de la station d'Alba (Cuneo).



la plupart sont en os, entre autres 64 pointes de flèches et de lances, dont une avec ailerons, découverte à une profondeur de 3 mètres, une aiguille à coudre percée d'un trou, trouvée à la profondeur de 4 mètres et demi, 5 poignards très effilés (voy. pl. V, fig. 1 et 4 ; pl. III, fig. 7, 8, 11, 12, 13, 14), 3 couteaux spéciaux pour décharner les animaux et beaucoup d'autres objets, petites pelles, polissoirs, et des dents percées de sangliers, de loups, d'ours, de chiens, qui servaient évidemment d'ornements. Parmi les objets de pierre, on remarque beaucoup plus de haches que de couteaux et parmi les premières, 3 pièces de jadéite, pierre qui n'appartient pas aux roches locales, et qu'on ne trouve pas en Europe. Une de ces haches reproduite dans les planches de Morelli (pl. XXVII, fig. 4) qui accompagnent l'ouvrage d'Issel, est surtout précieuse : elle nous est parvenue avec le manche en corne de cerf, objet très curieux. On distingue également une hache à deux tranchants, des anneaux dont un de marbre blanc et l'autre de pierre calcaire, puis enfin des objets qu'on retrouve dans d'autres stations de civilisation énéolithique. Nous parlerons plus en détail des objets d'argile quand nous nous occuperons d'Arene Candide, où l'on a trouvé une grande proportion d'objets de même sorte et des ornements semblables. Pour Pollera nous devons citer un vase double trouvé par Morelli à la profondeur de 4 mètres, et qui, selon lui, ressemble au vase double exhumé par Schliemann, à Troie [1], et en Italie, dans la province d'Este [2]. En outre, mentionnons un petit pain d'argile rouge qui porte l'empreinte visible de cinq doigts humains, et enfin un objet ressemblant à ce que les Espagnols appellent *pintadera* (voir pl. III, fig. 15) ; c'est un objet de forme oblongue, qui servait en Espagne, chez les Guanches des îles Canaries et chez les anciens Mexicains, à tracer avec de la couleur des signes sur le corps humain. On peut voir cet objet dans le Musée Préhistorique de Rome ; un autre, tout semblable, a été découvert dans une cabane néolithique de la province de Reggio (Emilie). On a trouvé encore quelques objets de cuivre et même un de fer, mais nous ne nous y arrêterons pas à présent. Il nous reste quelques mots à dire sur les ossements d'animaux trouvés dans la caverne. D'après

1. *Ilios* (Paris, 1885), p. 278, 283, 427, 429.
2. *Bull. di paletn. ital.*, 1887 (III), pl. VII.

Issel [1], ils appartiennent aux espèces suivantes : le porc-épic, le loup, le chien, le chat, le lynx, l'ours, le blaireau, la martre de forêt et la fouine, le putois, le sanglier, l'aurochs et le chamois, puis la chèvre, la brebis ordinaire et celle des marais (ovis palustris), le mouflon, le bœuf, le lièvre et le lapin. On a recueilli encore les ossements de onze espèces d'oiseaux parmi lesquels M. Issel a discerné *corvus corax*, *pyrrhocorax alpinus* et *figula fusca ;* en fait de mollusques on a trouvé différentes variétés maritimes, mais surtout le *pectunculus*. Comme nous l'avons déjà observé plus haut, deux espèces de quadrupèdes : le lynx et le mouflon, n'habitent plus la Ligurie actuellement et ce dernier ne se voit plus qu'en Sardaigne.

La caverne d'Arene Candide, située à l'ouest de la petite ville de Final-Marina, présente les vestiges d'une immense habitation de 70 mètres de longueur, 15 mètres de largeur aux points les plus écartés, et environ 5 mètres de hauteur (la longueur de Pollera est de 28 mètres, sa largeur de 18 mètres et sa hauteur moyenne de 6 mètres). La caverne d'Arene Candide a aussi, comme Pollera, sa couche archéologique composée de plusieurs strates (6 ou 7) qui se distinguent nettement l'une de l'autre et indiquent que cette caverne a été à plusieurs reprises habitée et abandonnée. Comme Pollera encore, elle a servi non seulement de lieu d'habitation, mais aussi d'inhumation. Cette constatation a été faite en 1864 par M. Issel, lorsqu'il pratiqua avec les professeurs Peretz de Nice et Ramorino de Gênes, les premières fouilles, et découvrit à une certaine profondeur des ossements dispersés qui n'indiquaient nullement qu'on se trouvât en présence de restes d'anthropophages. D'ailleurs, en 1874, il mit au jour la première tombe trouvée intacte à $1^{m},60$ de profondeur. Comme celle de Pollera, elle était recouverte de dalles grossières et recélait divers objets ayant appartenu au défunt, entre autres des morceaux d'ocre rouge, déposés d'abord dans un vase, et une petite hache de jadéite. Le crâne du défunt, un adulte, est dolichocéphale, mais de petites dimensions, déprimé aux tempes et élargi derrière, le front bas et étroit. La mâchoire inférieure, à l'emboîtement, forme une courbe, et le menton est très saillant. Parmi les squelettes

1. *Liguria, etc.*, II, p. 220.

trouvés à cette même époque par don Ferrando, on remarque celui d'une femme à petite tête, à l'occiput développé et de même dolichocéphale, puis un autre à crâne extrêmement long teint en ocre rouge (194 millimètres sur 155), avec des arcades sourcilières encore plus saillantes que celles des autres squelettes. En 1876, on découvrit une nouvelle série de tombes recélant des squelettes présentant à peu près les mêmes particularités anatomiques, mais non sans quelques variantes. Nous avons estimé d'autant plus nécessaire de signaler ces particularités, que dans les cavernes de la Ligurie nous trouvons des spécimens de la plus ancienne population, non seulement de la presqu'île italienne, mais d'une grande partie de l'Europe. Quant au type des squelettes découverts dans les Arene Candide, nous devons noter que le Dr Incoronato[1] le considère comme négroïde : ce crâne dolichocéphale et de forme ogivale, ce front étroit et fuyant, les épais sourcils touffus, sans doute toujours froncés, le visage large du bas et étroit du haut, le nez large et la bouche charnue, armée de terribles dents, le menton aigu et triangulaire, tous ces traits des habitants de ces cavernes devaient, selon le Dr Incoronato, être plus repoussants que le type du nègre actuel. Le professeur Issel[2] ne parle pas du type nègre des troglodytes d'Arene Candide, mais il trouve aussi que lorsque « ces hommes teints d'ocre, revêtus de peaux de bêtes, brandissaient leurs terribles haches de silex, en chassant les ours et les loups sur les rochers abruptes de Caprazonna, notre imagination nous les peint hâves, maigres, les cheveux touffus et embroussaillés, le front bas, les pommettes saillantes, les mâchoires prognathes, le menton en avant, les yeux enfoncés et le visage portant l'empreinte d'une sauvage énergie ».

La couche de civilisation de la caverne d'Arene Candide a livré en somme des objets pareils à ceux qui gisaient dans la couche correspondante de la caverne de Pollera, bien qu'en général elle soit un peu plus récente que cette dernière. Parmi les objets d'os, outre les pointes des flèches et des lances, des poignards, des stylets (?) etc., etc., on remarque des épingles à cheveux, des pendeloques, et même des fusaïoles; parmi les coquillages, arrangés de préférence en colliers, on remarque un

1. Cette opinion est citée par Castelfranco dans *Revue d'Anthropologie*, 1889, p. 597.
2. *Liguria, etc.*, II, p. 350.

bâtonnet formant un arc, qui, selon M. Issel[1], devait traverser les narines, ornement qui est encore en usage chez les sauvages de la Nouvelle-Guinée et que M. Mantegazza reproduit dans l'ouvrage qu'il a consacré à ce pays[2]: on trouve aussi des hameçons, des chalumeaux de *Triton nodiferum*, un talisman de crâne humain, une cuiller. Parmi les objets de pierre abondent des haches ordinaires, mais pour la plupart de petite et même de toute petite dimension; deux principalement, en jadéite, se distinguent par leur beauté; l'une d'elles très fine est conservée dans le Musée Préhistorique de Rome. M. Issel[3] note encore un disque percé d'un trou, aussi de jadéite, et qui devait servir de pommeau de canne, des polissoirs, des couteaux dont un d'obsidienne noire bien que le verre volcanique n'existe pas dans la Haute-Italie, des pointes de flèches en silex de formes de préférence pointues et ovales, un racloir, des meules, des pierres de touche vertes, des pendeloques et des perles, puis, le plus remarquable de tous ces objets, un fragment de vase de pierre, travaillé au tour, ce qui indique une époque plus rapprochée, l'époque romaine, ou peut-être même encore une époque plus avancée, l'époque barbare selon M. Pigorini[4]; appartiennent encore à cette série un nucléus de silex, des éclats de silex et d'autres roches, des morceaux de pierre ponce, d'ocre rouge et jaune et des cristaux de quartz. Une partie des objets d'argile appartient à l'époque romaine; nous n'avons pas à nous en occuper ici. Les vases de type néolithique fabriqués à la main étaient pour la plupart, d'après M. Issel, cylindriques, puis d'un ovale conique avec le fond plat; certains fragments indiquent des formes demi ovales avec des fonds arrondis. Tous les vases de ce genre ont *une* anse qui a souvent la forme d'une petite oreille trouée. Les ornements de ces vases ne sont pas uniquement sur les côtés, mais aussi sur les bords et sur les anses. Sur les parois, les ornements sont estampés avec le doigt en lignes droites ou en zigzags, ou incrustés avec les ongles

1. *Ibid.*, p. 188.

2. Studi antropologici et etnografici sulla Nuova Guinea. Firenze, 1877, p. 55. Voy. deux photographies d'Australiens dans la *Revue d'Anthropologie*, 1887, p. 228. Ces Australiens ont été photographiés pendant leur séjour en Europe; ils ont des bâtonnets dans leurs narines; on n'en distingue qu'un, mais il n'a pas la forme d'un arc.

3. *Liguria, etc.*, t. II, p. 200.

4. *Bull. di paletn. ital.*, 1876 (II), p. 147; 1883 (IX), p. 16 et 206.

ou à l'aide de petits bâtons. Sur les bords, ils sont façonnés de la même manière ou dentelés au moyen d'un outil. Les anses sont rarement ornées, mais leur décoration forme une série de lignes parallèles, perpendiculaires de chaque côté, et au milieu une série de lignes creuses. Il y a aussi des lampes qui ont la forme de pipes à tabac ordinaires, des verres, des cuillers, des *pintaderas*, un objet qui a la forme d'un gâteau, comme celui de Pollera a celle d'un pain. Enfin, on trouve encore des ébauches sculpturales telles que de petites idoles et deux figurines rudimentaires ; l'une a la partie supérieure du corps presque entière, les bras sont cassés et la bouche et le nez ne sont pas même indiqués. L'autre figurine n'a conservé que le buste sans tête, avec des seins de femme très marqués[1]. Cette dernière a des formes plus régulières et, d'après M. Morelli[2], est d'une pâte plus fine et mieux cuite indiquant un progrès dans l'art de la poterie. M. Morelli compare, non sans raison, la première figurine aux idoles que Schliemann a trouvées à Troie, surtout avec celle qui est reproduite sous le n° 236 dans l'*Ilios*, qu'elle rappelle par la forme et les dimensions. Il compare l'autre figurine à la statuette trouvée dans la station lacustre de Laybach. Un disque de verre et quelques outils en fer, recueillis dans cette caverne, appartiennent à à une époque de beaucoup postérieure.

La faune de cette caverne est en général plus variée que celle de Pollera. On y compte des restes du *Sus palustris*, du *Bos primigenius*, de l'*Arvicola amphibius*, du renard, de la chauve-souris, du léopard — qui n'est représenté d'ailleurs que par une dent, — de la loutre, de l'écureuil, de la marmotte, de la souris, du rat vulgaire, du rat des champs, du cheval, de la biche, du phoque et du dauphin. Entre les soixante variétés d'oiseaux énumérées par M. Morelli, dont se nourrissaient les troglodytes de ces cavernes, on rencontre en plus grand nombre la *Columba livia*, la *Columba aenas*, le *Pyrrhocorax Alpinus*, la *Columba palumba*, la *Pica caudata*, les *Coccothraustes vulgaris*. Parmi les reptiles, on note la tortue et le *Varanus* dont la mâchoire inférieure a été sans doute apportée en Ligurie de l'Afrique du Nord, où cette espèce,

1. Voy. Album Morelli, pl. XXVIII, fig. 11 et 14.
2. Voy. Issel, *Liguria, etc.*, II, p. 206.

qui manque totalement en Italie, est très répandue. Nous accorderons une grande attention aux faits de ce genre, qui se répètent souvent et conduisent à des conclusions importantes. A ces faits se rapporte aussi la présence dans ces cavernes, de coquillages et de mollusques, comme la *Mitra oleacea*, qui vivent dans l'océan Indien[1], et la *Purpura haemastoma*, et la *Petella ferruginea*, qui abondent sur les rives de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc, mais qui manquent totalement dans les eaux liguriennes. Il est intéressant encore de signaler parmi les mollusques la présence de la *Helix Ramoriniana*, variété de l'époque quaternaire, qui a disparu, et du fossile *Dentalina*, qui appartient à l'époque pliocène. M. Issel croit que ce fossile a pu être déterré quelque part par les troglodytes et utilisé pour des colliers. Des ossements du *Polyprion cernium*, du *Sargus rondeleti*, du *Pargus vulgaris* et d'autres variétés, indiquent que les troglodytes se nourrissaient aussi de poissons.

Comme le lecteur a pu le remarquer, nous devons cette abondance de renseignements sur les objets trouvés dans les cavernes liguriennes à l'ouvrage savant de M. Issel, qui nous a permis de nous former une opinion que nous avons développée dans notre travail sur l'*Origine des Sicules*, ce dont nous sommes profondément reconnaissant au savant gênois. Pour le philologue, l'historien et l'archéologue, des ouvrages semblables sont une bonne fortune : sans leur secours, beaucoup de questions ne pourraient être élucidées. Nous reviendrons sur les découvertes faites dans les cavernes liguriennes, lorsque nous aborderons la question des races qui ont habité l'Italie à l'âge néolithique.

LES GROTTES NATURELLES DE LA SARDAIGNE.

M. Orsoni[2] nous donne une description détaillée des grottes naturelles de la Sardaigne, situées dans la partie méridionale de l'île, au cap Saint-Élie. La plus importante est celle de Saint-Barthélemy, découverte par M. Orsoni lui-même; au-dessus de cette grotte a poussé un figuier géant. Ces cavernes sont remplies de squelettes et d'usten-

1. Les *Maeleagrina margaritifera* que M. Strobel a trouvés dans une cabane néolithique à Rivaltella (prov. Reggio en Emilie) appartiennent aussi aux mollusques exotiques qui ne vivent que dans les eaux méridionales. Il est peu probable qu'ils soient venus en Italie comme article de commerce, ils auraient été plus répandus.

2. *Dei primi abitanti della Sardegna*. Bologna, 1881, p. 35 s q.

siles, lesquels, d'après M. Orsoni, datent des premiers temps de l'âge néolithique jusqu'à l'âge du bronze et même du fer. La population la plus antique de cette partie de l'île, près de Cagliari, à peu de distance du rivage, a laissé des traces considérables de son existence sous forme de monceaux de détritus, pareils à ceux qu'on a trouvés en Danemark et qu'on désigne sous le nom de Kjökkenmöddings. Ces monticules renferment des masses de coquillages de toutes variétés, maritimes et terrestres : parmi les premiers dominent les *Cardium Edule*, les *Mytilus Edulis* et les *Ostrea Edulis ;* parmi les seconds la variété *Helix*. On y trouve aussi des os d'animaux brisés pour en tirer la moelle, comme nous l'avons vu dans les cavernes liguriennes. A côté, dans le tas, gisaient par centaines des fragments de poterie, qui dans la couche inférieure du monticule sont d'une pâte mélangée, mal cuite et grossière, la plupart du temps sombre à l'extérieur et rougeâtre à l'intérieur et aux bords ; dans la couche supérieure la poterie est déjà d'une pâte plus homogène et de couleur noire et lustrée. Quelques-uns de ces vases ont des anses, d'autres en sont dépourvus, et il s'en trouve qui sont percés de trous au milieu ; mais leur forme varie peu. Les monticules contiennent encore beaucoup d'outils et d'armes surtout en obsidienne, puis des ornements, bracelets, amulettes et colliers de coquillages, et enfin des outils de pêche. Il est évident que l'homme avait établi des foyers non loin de ces monceaux de détritus, car on trouve tout près des pierres calcinées, du charbon et des cendres. On peut donc admettre que la caverne de Saint-Barthélemy ne servait pas d'habitation, et que l'homme vivait sur la plage, à la belle étoile, ou à l'abri de huttes légères. Mais M. Orsoni pense que la grotte, sans avoir été habitée, a servi en certaines occasions de refuge, car à côté on a trouvé des monceaux pareils à ceux que nous venons de décrire et qui contenaient les mêmes restes de nourriture et des outils. Il ressort de ces observations que c'est la même population qui nous a laissé des monticules sur le rivage et des rebuts près de la caverne. Vers la fin de la période néolithique, la grotte de Saint-Barthélemy, à en juger par les matériaux qu'on y a recueillis, a été transformée en lieu d'inhumation. Mais beaucoup des squelettes qu'on y trouve portent des traces de brûlures avec des marques évidentes de violence et

des entailles produites par des armes de pierre, et comme ils sont mêlés à des ossements d'animaux, leur présence révèle avec évidence, selon M. Orsoni, l'existence de l'anthropophagie. Cette fois nous nous rangeons plutôt à l'avis de M. Orsoni qu'à celui de M. Colini. Les squelettes ensevelis dans la caverne étaient séparés l'un de l'autre par des blocs ; à côté de chaque squelette étaient placées des poteries grossières *renversées*, coutume que nous n'avons pas rencontrée jusqu'ici en Italie, mais qui se retrouve dans les monuments mégalithiques du Finistère, d'après les travaux de M. Duchâtellier [1]. On a découvert cependant trois vases d'un travail très fin, ce qui indique leur origine étrangère. Parmi les outils de pierre on trouve des éclats d'obsidienne transparente et des morceaux de porphyre et de diorite, dont quelques-uns sont grossièrement taillés en haches, alènes, etc., etc. M. Orsoni pense que ces squelettes présentent le même type que ceux des stations paléolithiques de Cro-Magnon, Solutré, Laugerie, Balzi-Rossi, d'Engis, de l'Homme-Mort et enfin des dolmens [2]. Nous ne nous arrêterons pas sur ces considérations anthropologiques que nous ne pouvons aisément contrôler, mais nous ne les perdrons pas de vue dans nos conclusions subséquentes. Quant à la chronologie des coutumes funéraires de la grotte de Saint-Barthélemy et à leurs rapports avec les usages régnant en d'autres lieux, M. Colini [3], si compétent en ces matières, estime (autant que le peu de documents que nous possédons permet d'en juger) « qu'il n'y a aucun doute que ces modes d'inhumation se rattachent à une civilisation parallèle et parente de celle qui a été étudiée dans quelques cryptes mégalithiques, grottes naturelles et artificielles sépulcrales contemporaines et semblables qu'on voit en France et dans la presqu'île ibérienne, et qui doivent appartenir, à ce qu'on croit, à la fin de l'époque néolithique et à l'aube de l'âge des métaux ». Aussi M. Colini admet-il que certaines formes d'objets, surtout de poteries, indiquent une phase qui touche à l'âge du bronze et même le pénètre, comme cela se voit dans les pays du bassin occidental de la Méditerranée (voy. pl. XI, fig. 2-7).

1. Cité par M. Colini dans *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), p. 254.
2. *Dei primi abitanti*, etc., p. 50.
3. *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), p. 256.

En général la civilisation de la caverne de Saint-Barthélemy, à dater de l'âge de la pierre le plus reculé, est plus proche de la civilisation du territoire de la France et de l'Espagne que de celui de l'Italie, ce qui ne doit nullement nous étonner en raison non seulement de la position géographique de la Sardaigne, mais aussi de la race qui l'a habitée, comme nous le verrons en son temps.

Cette remarque s'applique mieux encore à la caverne de Saint-Élie. On y trouve le même matériel archéologique, la même poterie, les mêmes outils, les mêmes restes de coquillages, les mêmes ornements de silex et d'obsidienne dans les deux strates inférieures et supérieures, mais, en sus, dans la dernière, deux alènes de cuivre et enfin les mêmes squelettes à demi calcinés. Seulement, ici, les os à demi calcinés ou même tout à fait calcinés, dans les strates supérieures, indiquent un rite funéraire, comme le reconnaît non seulement M. Orsoni, mais aussi M. Colini. Celui-ci[1] admet qu'il s'agit ici d'une incinération incomplète de la dépouille humaine, coutume qu'on ne retrouve pas à cette époque sur le continent italien, mais qu'on observe déjà à la fin de l'époque néolithique et pendant la période énéolithique dans les dolmens et les grottes artificielles et naturelles de la France et de la presqu'île ibérienne, dans les Round-Barrows de la Grande-Bretagne, dans les tombes de la Suisse orientale, et dans les nécropoles de la Bohême septentrionale, etc., etc... Pourtant la disposition des ossements humains, à côté et au-dessus du foyer, se rencontre sur le territoire italien dans la caverne *Tana della Mussina*, dans la province de Reggio en Émilie ; cette grotte contient un important matériel archéologique, composé de silex et d'ossements, matériel qui appartient à une époque avancée de la période néolithique, ainsi que des poteries de l'époque du bronze des terramares, comme le fait ressortir M. Chierici[2], qui le premier l'a étudiée comme lieu d'inhumation. Nous voyons que devant ces traces d'incinération des cadavres à la fin de l'époque néolithique, il est

1. *Bull. di paletn. ital.*, p. 258-259.

2. *Ibid.*, 1879 (V) ; 1881 (VII), 1884 (X) et chez Colini, *Bull.*, 1898, p. 245 sq. Colini compare le caractère archéologique de cette caverne avec d'autres semblables ; il préfère rattacher le matériel de cette caverne à la période énéolithique, sans en exclure absolument la période du bronze, quand les armes et les outils de pierre et d'os étaient encore en usage.

nécessaire de se rappeler que nous nous rapprochons de l'âge du bronze, dont l'usage de l'incinération est un des traits caractéristiques.

EN PIANOSE.

Nous savons par les communications de M. Foresi[1] qu'en l'île de Pianoza il y a des grottes naturelles dans lesquelles on a trouvé des squelettes, des outils de silex, d'obsidienne et de serpentine; mais jusqu'à ce jour nous ne possédons pas une étude systématique sur ces grottes et nous ne nous y arrêterons pas.

EN SICILE.

Les grottes naturelles de la Sicile, qui ont servi en partie de lieu d'habitation et en partie de lieu de sépulture pendant l'époque néolithique, ont depuis longtemps attiré l'attention des savants siciliens MM. Carlo Gemmellaro, Anca, Mina Palumbo, Maugini, Stoppani, Cavallari, Salinas et autres. Vers 1870, le baron Ferdinand von Andrian[2] a mis ces travaux à profit pour tracer un tableau plus ou moins complet de la Sicile néolithique. Il compléta cette étude en y ajoutant le résultat de ses propres recherches. Ensuite, vinrent celles de MM. Maugini, Tedaldi, Orsi, Guiffrida-Ruggeri, et d'autres, et grâce à ces multiples travaux les musées de Palerme et de Syracuse et aussi en partie le Musée Préhistorique de Rome, possèdent assez de documents pour nous permettre de nous former une opinion sur l'époque néolithique en Sicile. On en trouve des vestiges sur toute l'étendue de l'île, mais surtout dans trois groupes de grottes naturelles, classées par M. von Andrian. Le premier groupe appartient au mont Madonia qui se trouve au centre de la partie septentrionale de la Sicile; le second s'avance dans l'intérieur de l'île, se concentrant principalement autour de Castrogiovanni et de Caltanissetta; le troisième embrasse les environs de l'Etna, formant des groupes particuliers au nord et au midi du volcan, ayant pour extrémité méridionale la grotte de San-Lazzaro au sud-ouest de Modica.

CAVERNES DE TERMINI IMERESE ET DE VILLAFRATI

Dans le groupe des montagnes Madonia, on remarque les cavernes situées près de Termini-Imerese et de Villafrati. Dans la première de ces localités, on distingue la caverne de Puleri, qui nous a

1. *Sopra una collezione d'oggetti antistorici, trovata nelle isole dell'Arcipelago Toscano.* Fir., 1867, p. 25-29. Voy. Chierici, *Antichi monumenti nella Pianosa*. Reggio nell Emilia, 1875.

2. *Praehistorische Studien aus Sicilien*, mit acht Tafeln. Berlin, 1878, p. 30 sq.

fourni beaucoup de fragments de poterie de pâte grossiere, mélangée de sable de quartz, mais bien polie à l'extérieur et à l'intérieur. Ces vases, de couleur noirâtre, sont pour la plupart grossiers, mal cuits, mais certains spécimens sont soigneusement façonnés, de forme élégante avec de petites anses et des ornements, dont les motifs sont plus ou moins parents de ceux qu'on voit sur les poteries d'autres stations néolithiques de la Sicile et présentent une certaine analogie avec ceux des poteries des grottes artificielles du continent italien, de la Sardaigne et même des dolmens de la France et du Portugal.

Dans mon ouvrage sur *Les Origines des Sicules*, en parlant des vases dont les fragments ont été découverts par M. Orsi, à la station néolithique de Stentinello (province de Syracuse) et dont les ornements sont formés de lignes droites s'écartant les unes des autres, le plus souvent, ou reliées entre elles avec goût par des figures géométriques [1], j'ai indiqué, après MM. Orsi et Pigorini, le lien ethnique que révèle la ressemblance des formes et de la décoration des poteries de la Sicile néolithique avec celles des poteries des autres pays. Sans ce lien ethnique on ne saurait expliquer la ressemblance entre les poteries primitives de différents pays, alors qu'elles ne pouvaient être un article de commerce; pourtant il y a des formes et des ornements qui, tout en se répétant sur la presqu'île ibérique et dans la France méridionale, n'indiquent pas qu'il existait un lien ethnique entre les populations de ces pays; telle est la coupe en forme de cloche reproduite par M. Andrian sur la IVe planche de son atlas. La décoration de cette coupe se rencontre souvent, d'après M. Andrian, sur les vases trouvés dans la caverne de Puleri; M. Pigorini [2], depuis longtemps, et M. Colini [3], actuellement, signalent la ressemblance de cet ornement avec ceux des vases d'autres pays. En effet, la forme de cette coupe et sa décoration, qui consiste en raies horizontales, parallèles, avec des lignes taillées et des points, se retrouvent non seulement dans la presqu'île ibérique et le midi de la France, mais aussi au nord de ce pays, en Angleterre, en Danemark, dans l'île de Rügen, en Bohême

1. *Journ. du Ministère de l'Inst. publ.*, 1897, novembre; plaquette, p. 50.

2. Scoperte paletnologiche nel territorio di Modica in Sicilia dans *Bull. di paletn. ital.*, 1882 (VIII), p. 31.

3. Id. *Bull.*, 1898 (XXIV), p. 283.

et en Hongrie, comme on le voit par les illustrations de l'ouvrage de M. Montelius[1] qui fait venir cette forme de l'Orient. M. Pigorini l'admet de même, mais selon lui cette coupe révèle le berceau commun des populations d'Europe au milieu desquelles on la trouve, tandis que M. Montelius croit que cette coupe est un objet apporté par le commerce. Nous pensons que cette opinion est la plus vraisemblable. Une coupe de type semblable et décorée de même a été trouvée dans la tombe énéolithique de la propriété de Santa-Cristina de la province de Brescia, c'est-à-dire au nord de l'Italie (voy. pl. XI, fig. 1). Dans la caverne de Gerace, dont le matériel complète celui de Puleri, on a trouvé beaucoup d'outils de silex, de quartz et d'obsidienne, ainsi que des objets en os et des fragments de poterie. Tous ces objets sont conservés dans le musée de Termini. Il est à noter que l'obsidienne si abondante en Sicile et dans les îles environnantes ; en commençant par la Pantellaria, a été trouvée à Gerace mélangée avec l'argile dont on se servait pour les poteries.

Dans les cavernes de Villafrati (les plus connues sont Porcospina, Bouffa I et II), on trouva un grand nombre de squelettes qui n'étaient pas conservés dans leur entier, ni dans une posture spéciale, mais dont le crâne était entouré d'ossements. Ces débris humains ont été étudiés en détail par le Dr Zuckercandl, qui en a donné la description dans l'ouvrage de M. Andrian (p. 44-65). Il trouve que ces squelettes indiquent une taille qui ne dépasse pas la moyenne, et distingue dans les crânes deux types : les dolichocéphales qu'il rapporte à la race ibérienne et les brachycéphales, qu'il rapporte aux Liguriens. Mais comme les crânes des Liguriens sont en réalité aussi dolichocéphales, et que les Liguriens formaient avec les Ibériens une seule race, ces remarques du Dr Zuckercandl sont sans valeur. Les ossements d'animaux trouvés dans cette caverne et décrits dans l'ouvrage de M. Andrian sont ceux de l'*Erinaceus europaeus*, *Felis catus ferus*; *Canis vulpes*, *Canis familiaris*, *Lepus timidus*, *Lepus cuniculus*, *Hystria cristata*, *Sus scrofa*, *Bos taurus*, *Capra*, *Cervus sp.* Il faut

1. *Die Chronologie der ältesten Bronzezeit in Nord-Deutschland und Scandinavien.* Braunschweig, 1900, p. 89-90. La plupart de ces illustrations ont été déjà données par M. Pigorini dans *Bull.*, 1882 (VIII), pl. II.

ajouter à cette liste la tortue et une variété de grenouilles. Il est évident que les habitants de ces cavernes étaient des gens pacifiques, qui se nourrissaient de la chair des animaux domestiques et de reptiles, et qui n'étaient pas grands chasseurs de bêtes féroces. Ils n'avaient pour armes que des couteaux, des lances et des flèches de silex, rappelant les formes de l'époque paléolithique (toujours d'après M. Andrian). En outre ces populations possédaient des couteaux et des flèches d'obsidienne assez bien faits. M. Andrian signale sur les ossements des animaux domestiques et de l'homme des traces d'égratignures et de morsures, qui révèlent la présence de l'hyène dans l'île à cette époque. Les ossements de cette bête féroce indiquent qu'elle a habité les cavernes de la Sicile à l'époque paléolithique, et il faut en conclure qu'elle y a subsisté encore pendant l'époque néolithique.

Les outils et la céramique des cavernes de Villafrati sont groupées en grand nombre dans le musée de Palerme. A côté d'objets d'argile on remarque une cuiller reproduite par M. Andrian dans son ouvrage (pl. IV, fig. 8). Parmi les poteries, à côté d'objets de pâte et de travail grossier, les cavernes de Villafrati ont révélé des pots, des tasses, des cruches de formes si élégantes et si régulières, que M. Andrian avait émis le soupçon, qui n'a pas été justifié, qu'ils avaient été confectionnés au tour. Ces formes, comme on peut le supposer, ont leur origine dans l'imitation d'objets venus de l'étranger, comme la coupe à forme de cloche dont nous avons parlé plus haut. De même les belles décorations consistant en raies, en lignes parallèles, horizontales et verticales, en dents de loup et en lignes entre-croisées, qui témoignent du développement du goût artistique [1] des habitants de ces cavernes, ont été sans doute influencées par les formes des céramiques importées de la côte africaine. M. Salinas [2] a fait connaître plus tard des restes de céramique de la caverne Moarda près de Monréale (province de Palermo) qui sont tout à fait semblables aux céramiques des cavernes de Villafrati [3] et présentent une grande ressemblance avec la céramique de

1. Petersen indique le perfectionnement de cette ornementation. Voy. *Mitteilungen de l'Inst. arch. rom.*, 1898, p. 176-179.

2. *Notizie degli scavi*, 1884, p. 261, pl. II.

3. Colini, *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), p. 283 ; Petersen, dans *Mitteilungen*, 1898, p. 176.

Stentinello[1]. Quant à l'ornementation des poteries de la caverne de Villafrati, il faut encore ajouter qu'il y a des vases qui sont décorés intérieurement et alors l'extérieur est sans dessins.

La caverne del Fico dans la vallée d'Isnello (province de Palerme) a été récemment fouillée par le Dr Giuffrida-Ruggeri[2].

L'intérieur de la Sicile contient aussi des restes considérables de l'âge néolithique, comme des outils de silex, d'obsidienne, de basalte, d'andésite, de granit, de serpentine, de pierre néphrétique, sur lesquels M. Andrian nous donne quelques renseignements. Mais comme nous n'avons pas de description détaillée des cavernes naturelles de tous ces groupes, que M. Andrian désigne sous le nom de groupes du Nord, nous passons aux cavernes qui confinent à Syracuse et que M. Andrian appelle groupe méridional, en y ajoutant les localités de Modica et de Girgenti. Parmi les grottes du littoral de Syracuse, de la période néolithique, M. Andrian a étudié La Seggia. La Scorosa. dei Molinari et due Paperi. La première de ces cavernes, par l'abondance de ses tessons de céramique, est considérée par M. Andrian comme un lieu habité pendant un laps de temps très considérable, et l'absence d'ossements confirme l'opinion qu'elle n'a jamais été un lieu de sépulture. Les poteries, comme dans d'autres stations de la Sicile néolithique, sont représentées en partie par des tessons d'une pâte grossière, et en partie par des tessons d'une pâte plus fine, avec une ornementation qui ressemble à celle que nous avons déjà étudiée. Cette poterie est grise, mais un fragment porte des traces de couleur. On peut voir des dessins de ces pièces dans l'ouvrage de M. Andrian, p. 5. Les outils et les flèches sont de silex ou d'obsidienne et pour la plupart bien travaillés. M. Andrian signale principalement un couteau de silex avec une fente verticale rhomboïdale et des bords soigneusement dentelés, et un autre, plus large, aux contours rhomboïdaux. Les pointes de flèches sont plus simples quoique de formes variées, mais qui restent très inférieures comme travail aux objets de l'Italie centrale et septentrionale à l'époque florissante de la civilisation néolithique.

LES CAVERNES DES GROUPES DU MIDI.

1. Orsi. *Bull. di paletn. ital.*, 1890 (XVI), p. 196.

2. Materiale paletnologico di una caverna naturale di Isnello presso Cefalù in Sicilia. *Archivio della società Romana di Antropologia*, vol. VIII, fasc. III.

Dans la grotte de La Scorosa, dont les rochers abruptes descendent jusqu'à la mer, on a trouvé des restes insignifiants d'homme (dents et os), ce qui indique, à ce qu'il paraît, un lieu de sépulture ; on y trouve aussi beaucoup de poteries grossières, quelques fragments avec ornementation, des traces de charbon, et point d'outils de pierre. Dans les cavernes des Molinari on a recueilli des couteaux de silex semblables à ceux de la Seggia et des pointes de flèches d'obsidienne. Dans les due Paperi, sous une couche dure de terre calcaire, on a découvert une grande quantité de débris de poterie d'un travail grossier, quelques outils de silex et d'obsidienne bien travaillés, des fusaioles d'argile, deux petits objets de parure, des traces de charbon, et, tout autour, de la terre calcinée, puis quelques dents humaines, comme dans la caverne de La Scorosa. Les deux cavernes sont d'un accès difficile et périlleux parce qu'elles surplombent la mer. Aussi est-il permis de supposer que l'une et l'autre ont seulement servi de lieu de sépulture et les restes de charbon indiqueraient des festins funéraires. Les poteries sont dénuées d'ornementation, et l'on ne peut pas s'expliquer comment M. Colini[1] peut parler de la ressemblance de cette céramique avec les poteries de Villafrati. Les outils de pierre, selon M. Andrian, rappellent tout à fait ceux de la Seggia et appartiennent d'ailleurs à la même époque. Cette assertion ne nous semble pas suffisamment fondée, car les fragments de ces poteries n'ont pas d'ornementation, tandis que les vases de la Seggia présentent des dessins variés.

LES CAVERNES DE LAZZARO.

Le point le plus méridional des grottes artificielles, étudiées par M. Andrian, est Modica ; à 12 kilomètres de cette grotte se trouve la célèbre caverne de Lazzaro. Celle-ci a été depuis explorée par les professeurs Maugini et Stoppani, qui y ont découvert une grande quantité de vases et d'ossements d'hommes et d'animaux[2]. Parmi ces derniers, M. Andrian cite : le *Canis vulpes*, *Lepus timidus*, *Sus scrofa*, *Bos taurus*, *Capra* ou *Ovis*, *Cervus elaphus*. Après lui, on trouva encore le *Sus aper*, le *Canis lupus*, le *Felis catus*, *Cervus dama* et l'*Ovis*, en un mot, tous les animaux qui représentent la dernière période de l'âge de

1. Id. *Bull.*, 1898 (XXIV), p. 284.

2. Maugini, Scoperte preistoriche in Sicilia dans *Rivista scientifica It.*, 15 avril 1879, cité par Pigorini dans *Bull. di paletn. ital.*, 1882 (VIII), p. 22-23.

la pierre, pendant laquelle l'Europe s'est peuplée d'animaux domestiques qui appartiennent encore à notre époque. Cette caverne a livré fort peu d'outils de pierre et encore moins d'obsidienne. Au nombre de ces objets on trouve des couteaux, des haches, des alènes d'os... Mais notre attention est surtout attirée par certains ornements des vases qui sont faits non seulement à la pointe, mais aussi avec de la couleur noire sur fond rouge, des lignes droites entre-croisées. Ce fait reporte la grotte Lazzaro à l'époque que M. Orsi surnomme la première période des Sicules, et qui est caractérisée comme l'époque énéolithique. Un autre fait encore confirme la relation de cette grotte avec la période énéolithique des Sicules : on y a trouvé la même longue pièce d'os dont on a vu quatre spécimens dans les tombes de Castelluccio[1]. On ne connaît pas exactement l'emploi de ces plaques d'os, bien que M. Petersen[2] croie qu'elles ornaient les manches de bois des poignards. Mais alors, pourquoi les poignards ne se sont-ils pas conservés comme elles ? Elles ont comme principale décoration des boules en forme de scarabées, qui se succèdent tout le long de la pièce, les unes unies, les autres ornées d'un dessin, d'étoiles, de boucles, épis, etc., tandis que des deux côtés sont disposés des carrés en forme de grillage. Cette ornementation est tracée par une main habile et contraste vivement avec l'exécution d'autres dessins trouvés dans les tombes de Castelluccio ou même dans la grotte de Lazzaro. Il est clair jusqu'à l'évidence que ces objets ont été apportés de l'étranger. D'un autre côté, l'on sait que des objets pareils ont été trouvés dans la couche archéologique de la seconde ville de Troie[3] et qu'ils sont là aussi d'un travail bien supérieur à ceux d'autres objets de fabrication locale. Ils y ont donc été également importés. Nous ne savons pas quel peuple navigateur les y a portés, ainsi qu'en Sicile, mais gardons-nous de les attribuer aux Phéniciens, car leur importation remonte à une époque bien antérieure aux Phéniciens, à la première moitié du 3me millénaire avant Jésus-Christ d'après Montélius[4], c'est-à-dire au temps de la domination

1. Orsi. Id. *Bull.*, 1892, 7-9, plaquette. p. 155-157, pl. IV, 1-2.
2. *Mittheilungen, d. I. S. arch. rom.*, 1898, p. 163.
3. Schliemann, *Ilios*, fig. 564 et 565.
4. *Die Chronologie der ältesten Bronzezeit*, p. 188

chypriote dans la Méditerranée. Nous en parlerons plus en détail dans la suite de cet ouvrage. Aussi nous quittons la grotte néolithique de Lazzaro au moment où des objets étrangers y pénètrent par l'entremise du commerce et la relie à une plus antique couche archéologique, celle d'Hissarlik. Nous avons déjà vu par la coupe de Villafrata que ce commerce a pénétré à la période néolithique dans d'autres grottes de la Sicile.

M. Orsi a trouvé[1] des grottes naturelles ayant servi d'habitation humaine pendant la période néolithique encore plus au sud de Modica, près de Pachino, à l'extrémité sud-ouest de l'île. Une de ces grottes, celle de Torruggi, au bord de la mer, renfermait de nombreux couteaux de silex, des os, des coquillages et des rebuts; quant à la poterie, ses rares fragments accusent une parenté avec celle de la station de Stentinello, décrite antérieurement par M. Orsi[2], et qui ne diffère guère, par la forme et la décoration linéaire, de la poterie d'autres stations néolithiques de la Sicile. La *Grotta di Cala Farina*, une vaste galerie naturelle longue de 80 mètres, a servi d'habitation dès les temps les plus anciens. Mais ce sont des époques postérieures, à commencer par l'énéolithique pour finir par la byzantine, qui y ont laissé plus de vestiges.

La partie sud-ouest de la Sicile a sans doute participé à la vie de la période néolithique, mais nous n'avons pas de descriptions de ses grottes naturelles. Quant à celle de Montetoro, près de Girgenti, dont on parle souvent, elle est d'origine artificielle, et sa céramique, comme celle de la grotte de Lazzaro, appartient déjà à l'époque que M. Orsi appelle la première période siculienne, c'est-à-dire à l'époque énéolithique, qui forme la fin de la période néolithique et le passage à la période de l'âge du bronze.

UNE STATION NÉOLITHIQUE EN PLEIN AIR : ALBA

Il nous reste encore à parler des stations néolithiques qui ne sont reliées ni aux *fondi di capanne*, ni aux grottes naturelles, mais qui livrent parfois un riche matériel palethnologique, correspondant à la civilisation de l'époque néolithique pure. Telle est la grande station d'Alba, dans le Piémont, sur la rive gauche de la rivière Cherasco,

1. *Notizie degli scavi*, 1898, p. 35-36.
2. *Bull. di paletn. ital.*, 1890 (XVI), p. 178 sq.

dans la province de Cunéo, qui a donné un nombre considérable de céramiques et de silex vraiment typiques par rapport à la période néolithique, dont beaucoup sont conservés actuellement dans le Musée Préhistorique de Rome (voy. toute la pl. IV; fig. 1-6 de la pl. II; fig. 2, 3, 9 de la pl. III; fig. 2, 3, 5-8 pl. V). La couche archéologique de cette station correspond au premier étage de tourbe où se trouvent les charbons, les différentes armes et outils avec des restes d'ossements. Dans l'étage de tourbe plus profond, on ne trouve guère de charbon et les restes de poteries y sont très rares. Dans l'étage moyen d'argile, il n'y a aucun vestige, et dans l'étage supérieur se trouve entre autres un squelette d'une époque de beaucoup postérieure aux ossements qui gisent dans les étages inférieurs. Les haches sont de chloromélanite et de jadéite ou néphrite, celles de silex y sont rares, mais en revanche les couteaux, les grattoirs, les tessons et nucléus y sont en abondance. Ces haches sont d'un joli travail, comme on peut s'en convaincre en regardant la planche II. Toute la poterie est de pâte grossière, mais souvent décorée (voy. pl. V). Le caractère général de la civilisation que révèlent ces outils de pierre et d'argile correspond à la civilisation des *fondi di capanne* néolithiques et des grottes naturelles. M. Pigorini[1] insiste principalement sur la présence d'outils de silex rhomboïdaux et d'anneaux de pierre soigneusement polis. Mais les pièces qui caractérisent la phase postérieure de l'âge néolithique, comme les pointes de flèches à ailerons, manquent totalement, ainsi que les haches ou les marteaux percés de trous. Nous avons reproduit un grand nombre d'objets de cette station parce qu'ils expriment admirablement le caractère de la première phase de la civilisation néolithique. Nous devons ajouter que les fouilles continuent et révèlent sans cesse de nouveaux objets. Les travaux sont dirigés toujours par l'ingénieur M. Traverso, qui a découvert cette station et l'a deux fois décrite (*Stazione neolitica di Alba*, Alba, 1893-1901). Le Musée Préhistorique de Rome contient actuellement une nombreuse collection des objets de cette station.

AUTRE STATION DE PLEIN AIR : STENTINELLO.

A la station d'Alba correspond celle de Stentinello en Sicile, dans

1. Stazione neolitica di Alba in prov. di Cuneo dans *Bull. di paletn. ital.*, 1893 (XIX), p. 162-168.



Pl. VI. — Époque néolithique.

Objets des *fondi di capanne* provenant de Reggio en Émilie, reproduits d'après Chierici dans le *Bull. di paletn. ital.* III.

le voisinage de Syracuse. Elle a été découverte par M. Orsi[1], qui a commencé son ouvrage sur ses heureuses fouilles dans la Sicile orientale par la description de cette station. Les restes de civilisation ont été trouvés à Stentinello, non dans une couche géologique déterminée, mais dans deux fossés de terre noire et grasse, qui ont servi de dépôts pour les rebuts, et où nous reconnaissons des ossements d'animaux dévorés ainsi que des coquillages et des arêtes de poisson. Les mammifères sont tous des animaux domestiques : le bouc, le mouton, le *Bos brachyceros* Rüth. *et le Bos primigenius*, le chien de deux variétés, l'une grande et l'autre petite. L'absence de toute arme de chasse est encore une preuve que les habitants de cette station ne se nourrissaient pas de gibier. Les couteaux de silex, et même la hache de basalte qui y a été trouvée, ont pu leur servir d'armes défensives, mais non pour la chasse. Ce manque d'armes est d'autant plus frappant, qu'en ce lieu l'homme était privé, pour s'abriter, non seulement de grottes artificielles, mais aussi de grottes naturelles. Et pourtant les habitants de Stentinello étaient doués de talents artistiques qu'ils ont révélés dans leur céramique, car celle-ci est de bonne pâte, savamment cuite, bien qu'ils n'eussent pas de tour. En outre cette céramique offre des formes diverses et des décorations variées, composées non seulement de lignes droites ou brisées, mais de leur combinaison. L'artiste primitif de la Sicile a même essayé de reproduire des figures d'animaux et peut-être celle de l'homme. Nous avons déjà relevé des tentatives semblables dans les grottes d'Arene Candide, et nous savons aussi que de semblables figures ont été retrouvées par Schliemann dans la première ville d'Hissarlik et qu'on en a découvert plus tard dans la grotte de Carvailhal en Espagne. D'autre part, la céramique de cette station, quoique différente par la forme et les décorations des céramiques des nombreuses grottes artificielles de la Sicile, accuse une analogie avec les formes et les décorations des dolmens du Portugal, ainsi qu'avec les dolmens et les grottes sépulcrales de la France méridionale. M. Orsi s'appuyant sur les travaux de M. Pigorini[2] voit un lien

1. Id., *Bull.* 1890, p. 177 sq. Mon article *De l'origine des Sicules*, plaq. p. 27-30.

2. Voy. mon article sur les Sicules, plaq. pag. 30 où j'indique les travaux de M. Pigorini qui insiste sur les relations ethniques des populations de la Sicile, de la Sardaigne et du Portugal avec les dolmens et les grottes funéraires de la France méridionale.

ethnique entre la population néolithique de la Sicile et celle de la presqu'île pyrénéenne et de la France méridionale. Il est possible que les raisons qui autorisent cette conjecture ne soient pas suffisantes, mais nous notons cette opinion de deux éminents palethnologues avec d'autant plus de plaisir, que nous-même nous arrivons à cette conclusion en dehors des documents céramiques.

CHAPITRE III

L'AGE DE LA PIERRE

III. — FIN DE L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE. — PÉRIODE ÉNÉOLITHIQUE

L'âge néolithique en Italie et dans ses îles ne présente pas une phase unique de civilisation, mais un développement graduel comme toute la vie de l'être humain. Les commencements de l'âge néolithique se perdent dans cette époque transitoire qui est aux confins de cet âge et de l'âge paléolithique, et dont l'existence en quelques points de l'Italie ne saurait être mise en doute, surtout aux Balzi-Rossi, dans les Alpes véronaises et dans la vallée de la Vibrata. Nous le voyons ensuite se développer dans les *fondi di Capanne*, dans les grottes naturelles et artificielles et même dans les palafittes lacustres de la Lombardie occidentale et centrale dont nous nous occuperons en son temps.

DEUX PHASES DE L'AGE NÉOLITHIQUE.

Lorsque nous étudions les endroits où se sont conservés de nombreux vestiges de la civilisation néolithique, nous distinguons deux phases : *antérieure*, celle que nous venons d'étudier principalement, et *postérieure*, celle avec laquelle est liée la période transitoire qui aboutit à la période du bronze. Les signes les plus caractéristiques de la première phase sont l'absence de certaines armes, comme certaines pointes de flèches de formes diverses, de grands poignards de silex, de haches et de marteaux[1] percés de trous, l'absence de certains minéraux rares qu'on trouve déjà dans les couches néolithiques supérieures des habitations et des sépultures, et qui apparaissent où l'époque néolithique se présente déjà dans sa phase nouvelle, comme dans les palafittes lacustres et dans les fonds de cabanes et les tombeaux qui renferment

1. La hache qui s'est trouvée parmi les objets exclusivement néolithiques à Rumiano à Vayes dans la vallée de Sousa (décrite par Taramelli dans le *Bull. di paletn. ital.*, 1903, XXIX, p. 5), présente une exception qui s'explique par le fait que cette station néolithique a survécu jusqu'au commencement d'une phase postérieure.

déjà des objets de *cuivre*. La présence dans les couches géologiques de ce métal accuse la fin de l'époque néolithique et le passage à l'époque du bronze. Il va de soi que les localités qui ont conservé des vestiges de la phase antérieure de l'époque néolithique sont beaucoup moins nombreuses que celles qui en ont de la couche archéologique de la phase postérieure, car il faut admettre avec les palethnologues[1] que les endroits qui ont été les plus propices à l'habitation par leur situation, le voisinage de l'eau, un abri sûr, la facilité de se procurer la nourriture, n'ont pas été abandonnés pendant les périodes postérieures.

LOCALITÉS DE LA PHASE NÉOLITHIQUE ANTÉRIEURE.

Les localités qui présentent exclusivement l'industrie de la phase néolithique antérieure sont, comme l'a indiqué avec sa grande autorité M. Colini[2], les quatre groupes néolithiques des cabanes-fosses en Emilie : Albinea Rivaltella, Castelnuovo inférieur et Calerno, les huttes dans les provinces de Piacenza, Brescia, Mantoue et Modène, auxquelles il faut joindre la station de Busa del Adamo dans le Trente. Puis cette phase de la civilisation néolithique se retrouve dans les cabanes de la vallée de la Vibrata (province de Teramo), dans les stations qui bordent le lac de Lésine (dans la Capitanate), dans la station sur la rivière Cherasco (province de Cunéo) et dans les nombreuses grottes naturelles dans lesquelles on n'a point trouvé de pointes de flèches. Parmi ces grottes il faut avant tout noter celles de la Ligurie, comme Balzi-Rossi, puis celle du Diable sur le cap Leuca qui a fourni un grand nombre d'objets de silex, d'os et d'argile, les grottes de Salomon et de Saint-Ange dans la vallée de la Vibrata, certaines grottes dans les Abruzzes, la grotte de Cicchetti dans la Basilicate ; celles de Capraio dans les montagnes de Narni (province de Terni), et quelques autres moins étudiées.

LOCALITÉS DE LA PHASE NÉOLITHIQUE POSTÉRIEURE.

La nouvelle phase de l'âge néolithique apparaît dans les couches supérieures de beaucoup de grottes naturelles, dans les grottes sépulcrales artificielles, dans les cabanes élevées sur la surface du sol, dans les tombes en des lieux ouverts et dans les palafittes de quelques lacs de la Haute-Italie. Cette phase est surtout caractérisée par les pointes de flèches de forme triangulaire, à base rectiligne ou concave, à pédon-

1. *Bullettino di paletn. Ital.* 1899 (XXV), p. 247.
2. *Ibid.* p. 247-250, avec une riche bibliographie.

cule ou sans pédoncule, à ailerons ou sans ailerons. Et plus nous approchons de la fin de l'âge néolithique, plus les pointes de flèches en silex abondent et plus la forme en est élégante et le travail soigné. Il faut remarquer que dans les îles, il y a beaucoup moins de pointes de flèches que sur le continent, où d'ailleurs leur nombre varie selon les localités. En Sicile il y en a très peu. Dans les grottes liguriennes où la couche archéologique atteint les temps historiques, elles sont très rares, de même dans le Piémont; mais elles abondent dans les stations des Alpes orientales, dans la vallée du Pô, dans les palafittes des périodes de la pierre et du bronze, dans les sépultures en lieux ouverts comme celles de Remedello, dans la province de Brescia. Elles sont surtout nombreuses dans l'Italie centrale — en Toscane, Ombrie, Latium, et dans l'Italie méridionale — dans la Campanie et dans la Basilicate. L'époque la plus florissante des pointes de flèches est la période énéolithique de l'âge de la pierre qui clôt cet âge.

LA PÉRIODE ÉNÉOLITHIQUE ET SES STATIONS LES PLUS IMPORTANTES.

Nous devons nous arrêter un peu plus longuement sur la période énéolithique. Nous avons vu la phase qui clôt l'âge néolithique en Italie, celle marquée par la présence du cuivre, dans un cadre de civilisation néolithique pure, dans le Latium (Sgurgola, Cantalupo-Mandéla), en Toscane (Campignano, Monte Bradoni), en Ombrie (Poggio Aquilone), et nous aurions pu en suivre la trace dans beaucoup d'autres localités, si nous l'eussions désiré. Il nous suffisait d'indiquer les traces de la civilisation néolithique dans le Latium, qui est le point de départ de notre étude, et de montrer le lien qui existe entre sa civilisation à cette époque et celle des pays voisins, comme la Toscane méridionale et l'Ombrie[1]. Nous devons signaler ici une nouvelle nécropole récemment découverte près de Viterbe, offrant un caractère énéolithique très prononcé[2]. Mais en réalité cette phase, qui marque la fin de l'âge de la pierre, s'est étendue à toute l'Italie. En tout cas nous en trouvons les nombreuses traces dans le nord, le centre et le midi, depuis les lacs sous-alpins jusqu'à la Sicile inclusivement.

1. Récemment a paru sur l'Ombrie néolithique et énéolithique une communication de M. Bartels dans *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft fur Anthrop., Ethnol.*, etc., 1900, p. 543 sq.

2. Voy. Colini, *Tombe eneolitiche del Viterbese* dans *Bull. di paletn. ital.*, 1904 (XXIX), p. 150-186.

Deux genres de monuments, l'un au nord de l'Italie, l'autre au midi, sont les plus caractéristiques représentants de la période énéolithique : la nécropole de Remedello-Sotto, dans la province de Brescia, et les grottes artificielles de la province de Syracuse. Ces dernières, selon M. Orsi, représentent la *première* période des Sicules, terminologie acceptée universellement par rapport aux temps préhistoriques de cette île, si riche en vestiges archéologiques.

LA NÉCROPOLE DE REMEDELLO-SOTTO.

La nécropole de Remedello-Sotto a été pour la première fois étudiée par un des fondateurs de la palethnologie italienne, M. Caetano Chierici, qui a exposé le résultat de ses recherches en 1884, dans le *Bullettino di Paletnologia Italiana*[1], qu'il fonda en 1875, avec la collaboration de MM. Pigorini et Strobel.

L'importance de cette nécropole est évidente. L'exploration en a été continuée sous la direction de M. Chierici en 1885 ; après la mort de ce savant, en 1886, elle a été reprise avec beaucoup de succès par don Luigi Ruzzenenti, qui avait participé aux travaux précédents, et qui a publié les résultats de ses investigations dans une revue locale de Brescia[2]. Les fouilles découvrirent une vaste nécropole comprenant plusieurs centaines de sépultures de différentes périodes. Les plus considérables appartiennent à la période énéolithique, qui occupe ici une place tout à fait distincte, et ne se confond pas avec d'autres, ni avec celle des Étrusques, ni avec celle des nécropoles bolonaises, Marzabotto et la Certosa, ni avec les périodes des Gaulois et des Gallo-Romains. Outre les tombes, on a trouvé dans cette nécropole des traces d'habitations de toutes ces périodes. Nous voyons ici une population qui a habité ces lieux dès la fin de l'âge néolithique jusqu'à l'époque romaine inclusivement, à l'exception de l'âge du bronze et du commencement de l'âge du fer.

Nous nous occupons seulement de la période énéolithique qui a été soigneusement étudiée dans cette nécropole par le professeur Angelo Colini[3], inspecteur du Musée Préhistorique de Rome, un des

1. Voy. *Bullettino*, 1884 (X), p. 133 s., où le nom énéolithique a paru pour la première fois en Italie (p. 151).

2. *Commentari dell'Ateneo di Brescia*, 1886.

3. Dans *Bull. di paletn. ital.* 1898-1900 (XXIV-XXVI) et plaquette : *Il Sepolcreto di Remedello-Sotto nel Bresciano e il periodo eneolitico in Italia*. Parte prima, Parma, 1899. Parte seconda, 1900.

principaux collaborateurs de M. Pigorini pour la rédaction de sa revue, consacrée à la palethnologie italienne. M. Colini, qui dispose de l'immense matériel palethnologique du Musée Préhistorique de Rome, a étudié, dans ses fréquents voyages, les autres musées d'Italie, et, grâce à sa vaste érudition, a pu comparer le matériel de la nécropole de Remedello avec le matériel néolithique et énéolithique de l'Italie et des pays voisins, l'Espagne, le Portugal, la France, la Suisse, l'Allemagne méridionale et l'Autriche. Il faut reconnaître que son travail sur la nécropole de Remedello est un des plus importants accomplis en Italie pendant les dix dernières années. En nous basant sur ce travail, qui résume toutes les données qui ont été rassemblées avant lui, nous pouvons tracer le tableau suivant de la partie énéolithique de la nécropole de Remedello-Sotto. La nécropole énéolithique, d'après le plan de la nécropole entière, dessiné par Colini dans sa planche I, occupe la pointe la plus méridionale. Elle se compose de deux parties, l'une au midi, l'autre au nord, dont chacune a la forme d'un parallélogramme. La partie méridionale s'étend de l'est à l'ouest sur 90 mètres, et du sud au nord sur 60 mètres. Les tombes creusées, comme de nos jours, sont disposées en rangs réguliers, parallèles, espacés de 2 mètres, allant dans la direction de l'est à l'ouest, tandis que la distance entre chaque tombe est de 6 mètres. Les tombes placées à la tête des rangs forment des groupes de deux ou trois sépultures réunies, et contiennent des squelettes d'adultes et d'enfants. Les tombes les plus importantes, ornées de dessins plus riches, se trouvent au milieu du rang et ne renferment que des squelettes d'adultes. Mais plus on s'éloigne du centre, plus les tombes deviennent frustes et souvent ne renferment que des squelettes d'adolescents et d'enfants. On peut distinguer, au milieu de la nécropole, la trace d'un chemin allant du nord au midi. Dans la partie septentrionale les tombes sont disposées en groupes dont chacun comprend différentes catégories de sépultures selon l'âge et le mobilier, où se confondent souvent les deux sexes. Puis, en dehors de ces deux parties de la nécropole, régulièrement disposées, on trouve des tombes, par-ci par-là, appartenant à la même période énéolithique, mais avec un mobilier très maigre, ou même sans aucun objet. M. Bandieri,

qui a également pris part aux fouilles, suppose que la partie méridionale de la nécropole était consacrée à la sépulture des personnages importants de la communauté et à leurs familles, que la partie septentrionale était réservée pour la masse de la population par familles et que, dans les tombes dispersées en dehors de la nécropole, on enterrait tout le bas peuple. On a opéré des fouilles dans 117 tombes, mais leur nombre s'élève au moins à 350, car dans la nécropole on a ouvert à peine la moitié des sépultures et en dehors de la nécropole à peine un dixième. La profondeur des tombes varie entre $0^{m},69$ et $1^{m},10$. On n'a retrouvé aucun signe extérieur pour marquer chacune d'elles.

Nous sommes entrés dans tous ces détails, parce que nous nous trouvons ici en présence d'une nécropole de la période néolithique d'un type nouveau. Il ne s'agit plus de sépultures dans des grottes, mais en plein champ, à ciel ouvert, et présentant des particularités que nous n'avons pas trouvées dans les premières phases de cet âge. Les tombes ont la forme d'un œuf, avec le fond concave, et, sur les côtés, un enfoncement pour les jambes ramenées contre le ventre. Les cadavres ou plutôt les squelettes, étaient descendus dans la fosse sans bière. Chaque tombe, sans exception, ne contenait qu'*un* mort. Sa position n'était pas, comme dans les temps précédents, toujours couchée sur le côté gauche : quelques squelettes, rarement du reste, étaient couchés sur le côté droit, la plupart étaient étendus sur le dos. Ces derniers avaient les bras et les jambes allongés, surtout les femmes. On a trouvé un squelette dans cette position avec les jambes repliées. Ordinairement la position des jambes repliées est celle des squelettes qui sont couchés sur le côté gauche, trait commun à toute la période néolithique. Dans quelques cas, le squelette n'est pas complet, ce qui autorise M. Colini à en conclure que nous sommes en présence de la sépulture de cadavres déjà inhumés une première fois ailleurs et transportés ici après le décharnement[1]. Ce fait a été observé encore en d'autres endroits. La position dans laquelle on trouve les squelettes semble indiquer qu'on observait une certaine orientation : les sque-

1. Nous rencontrerons dans la suite ce décharnement dans de fortes proportions à l'époque énéolithique en Sicile, mais ce procédé était en usage aussi chez d'autres populations.

lettes aux jambes repliées et couchés sur le côté gauche ont toujours la tête tournée vers le nord-ouest ou le nord-nord-ouest et le visage vers le nord ou l'orient. Les squelettes étendus avaient la tête toujours tournée au midi et les pieds au nord ou au nord-est; les squelettes couchés sur le côté droit avaient la tête tournée vers le nord-est ou regardaient le sud-est. Les accessoires funéraires se composent pour la plupart de poignards et de pointes de flèches de silex, et plus rarement de haches de pierre polie. Parfois les haches et les poignards sont de cuivre. La poterie accompagnait toujours exclusivement les ossements de femme. Les armes, dans les tombes d'hommes, sont toujours placées dans un certain ordre : les poignards de silex (pl. VIII, fig. 5-6) devant le défunt, près de la ceinture, mais de sorte que la main droite en effleure la base; les armes en métal sont posées sur la poitrine du défunt, la pointe en l'air. Dans quelques tombes, on trouve des restes de nourriture animale, et dans la terre dont les tombes étaient recouvertes, des restes de charbon, ce qui indique des festins funéraires.

IMPORTANCE DE CETTE NÉCROPOLE

Une nécropole aussi vaste que celle de Remedello et qui offre des vestiges aussi nets de toute une époque, peut servir de type pour les nécropoles de la même époque en d'autres lieux. Elle présente en effet un admirable terme de comparaison pour les autres points où la civilisation énéolithique s'est manifestée. Déjà M. Chierici[1], mettant à profit les tombes de Sgurgola et de Cantalupo-Mandéla et des nécropoles de Cumarola, dans la province de Modène, a indiqué l'analogie de beaucoup de tombes et de nécropoles de différents lieux avec la nécropole énéolithique de Remedello, en tout ce qui concerne les rites funèbres et les ornements funéraires. Mais depuis ce temps nous avons acquis une connaissance plus étendue des nécropoles de ce genre, et le champ des comparaisons s'est élargi. En différents endroits, en Émilie, en Toscane, dans les Marches, dans les Abruzzes, et même dans les îles, en Sardaigne, à Pianose et en Sicile, on a recueilli une foule de matériaux qui indiquent une étroite parenté entre la nécropole de Remedello et les tombes de localités voisines et lointaines. Partout on

1. Voy. *Bull. di paletn. ital.*, 1884 (X). L'article de Chierici est intitulé : I Sepolcri di Remedello nel Bresciano e i Pelasgi in Italia, p. 133-164.

retrouve la même forme de sépulture, la position avec les jambes repliées et le mort couché sur le côté gauche, tandis que le visage est tourné à l'est ou au nord-est; partout les mêmes poignards triangulaires, les mêmes pointes de flèches de silex triangulaires, à ailerons et à pédoncules, les mêmes haches plates, mais déjà non plus de pierre, mais surtout en cuivre, objets auxquels on peut ajouter, bien qu'ils ne soient pas en grand nombre, des marteaux avec trou d'emmanchement. Dans tous ces endroits, on voit d'un côté l'héritage de la période néolithique pure, tant dans les rites funéraires que dans les accessoires funéraires, et de l'autre, de nouvelles influences, propres à la fin de la période néolithique dont nous avons donné un peu plus haut une brève caractéristique. M. Colini a rapproché avec beaucoup de soin et de détails la nécropole de Remedello de celles des autres lieux correspondants sur le continent et dans les îles, et a donné plus de trente planches de figures reproduisant les outils de pierre et de cuivre et la céramique des tombes de la Lombardie, de la Toscane, de l'Emilie, des Marches, des Abruzzes, de la Campanie, du Latium, de la Vénétie et de la Sardaigne. Mais c'est à peine s'il effleure la Sicile où l'âge énéolithique s'est développé différemment.

LES TOMBES ÉNÉOLITHIQUES EN SICILE.

Nous avons étudié la période énéolithique en Sicile, en nous fondant sur les fouilles de M. Orsi, dans notre travail sur « *Les origines des Sicules* [1] » et nous en parlerons ici dans la mesure nécessaire pour pouvoir la comparer avec ses manifestations sur le continent. Cette période s'accuse en Sicile surtout dans les tombes, près de Melilli et à Castelluccio, dans la province de Syracuse. Ces tombes, très nombreuses, creusées dans les rochers, ont la forme ronde ou elliptique, et se composent de chambres, qui le plus souvent sont précédées d'une petite antichambre, avec une ouverture extérieure qui a la forme de l'entrée d'un four ou d'une fenêtre, et pour cette raison ces sépultures sont désignées par les archéologues italiens sous le nom de *tombe a forno* ou, quelquefois, *tombe a fenestra*. Les chambres funéraires dans les tombes les plus anciennes sont toutes petites et très basses (1^{m},50 en diamètre en moyenne et 90 centimètres de hauteur à Melilli). Pour y pénétrer,

1. Voy. *Journ. d. Min. de l'inst. publ.*, 1897 nov. ; plaquette p. 31-41 ; puis mon article « *Encore des Sicules* », même Revue, 1899, mai, p. 113 sq.

il faut ramper. Séparée de l'antiporte parfois sous forme de corridor (δρόμος chez les Grecs), parfois sous forme de puits, la chambre funéraire avait une ouverture qui était close par une pierre ou une dalle. Chaque chambre contenait plusieurs squelettes appartenant certes à différentes familles : il y avait quelquefois plus de deux ou de trois dizaines de squelettes réunis. Cet entassement en des lieux aussi exigus prouve qu'on n'enterrait pas les cadavres entiers, mais les squelettes des corps dépouillés de leurs chairs et les jambes repliées. Cette coutume n'appartient pas exclusivement à la Sicile, mais à beaucoup d'autres pays de l'époque néolithique, dans le nord et le midi de l'Europe, et dans l'Afrique du Nord, la Tunisie et sur le continent italien[1]. Quant à la position du squelette, couché sur le côté gauche avec les jambes repliées, beaucoup plus répandue sur le continent qu'en Sicile, on la trouve à cette époque dans presque toute l'Europe et aussi dans les tumulus de la Russie méridionale, en Asie et en Afrique[2]. Aussi, cette position du squelette, de même que la position horizontale avec les jambes repliées et la coutume du décharnement des cadavres, ne se remarque pas uniquement chez les Sicules, mais chez différents peuples disséminés sur une étendue considérable. Il est donc inutile d'y chercher le signe particulier d'une race. Les cavernes et les grottes funéraires dans les montagnes ne sont pas non plus un trait distinctif de la Sicile ; on les trouve sur le continent italien, en Sardaigne et à Pianose ; dès les temps anciens ces tombes ont été en usage en Orient, en Égypte, dans l'île de Crète, en Phénicie, etc., et de là elles s'introduisirent en Occident par la presqu'île pyrénéenne, en France, en Irlande, en Écosse, en Hollande, en Allemagne, en Danemark et en Suède[3].

FORME SPÉCIALE DE LA CÉRAMIQUE DES NÉCROPOLES SICILIENNES ET SON ENLUMINURE.

Les tombes énéolithiques de la Sicile diffèrent de celles de l'Italie continentale et particulièrement de la nécropole de Remedello, cette représentante typique de la civilisation énéolithique de l'Italie, par les

1. Voy. Pigorini d. *Ac. d. Lin.*, 1884 : Sul costume delle età neolitica di seppellire le ossa umane già scarnite, et aussi Hostmann, Das Skelettiren der Leichen. Schweig., 1890.

2. Voy. la bibliographie de la question chez Colini, *Bull. di paletn. ital.*, 1898, p. 240-242.

3. Voy. les formes de ces différentes tombes chez Montelius : *Orient und Europa*, p. 45 sq.

ustensiles funéraires et surtout par la céramique. Les formes sont très différentes et indiquent une relation avec l'Orient. Leur système d'ornementation est propre à la Sicile.

Ainsi, déjà dans la nécropole de Bernardina (Melilli), la plus ancienne des énéolithiques, nous trouvons des coupes avec deux hautes anses qui correspondent aux anses[1] du δέπας ἀμφικύπελλον d'Homère, puis un vase en forme de boule qui rappelle la pyxide et un petit vase en forme de poire, — des vases qui nous invitent à chercher des analogies avec ceux de Mycènes et de Troie. Dans les rebuts, près de la nécropole de Castelluccio, on a trouvé toute une série de coupes avec des pieds de forme tubulaire qui rappellent les coupes de Mycènes[2]. La poterie sicilienne se distingue aussi par une autre particularité, sa peinture. D'ordinaire, sur le fond rougeâtre s'allongent des lignes sombres d'un noir nuancé à divers degrés. Il y a aussi des couleurs, blanc jaune, ou rose ou rouge éclatant, comme cela se remarque précisément dans les rebuts près de Castelluccio. Les motifs de décoration consistent en cordons, festons et lignes entrelacés. Quelquefois le vase est d'une seule couleur, surtout lorsqu'il s'agit de grands récipients pour l'eau. Nous sommes particulièrement frappé de cette intention de colorer la poterie, malgré la pâte de mauvaise qualité et une cuisson défectueuse. Nous y voyons le développement d'un goût artistique qui n'est pas en rapport avec le niveau général de la civilisation qui se montre inférieur dans le travail des outils de silex.

La découverte au mont Tabuto d'une carrière de silex dans laquelle on trouva des poteries abandonnées, ainsi que la mise au jour de lieux de sépulture ignorés jusqu'ici, dans le mont Monteracello, fournissent de nouveaux documents pour apprécier la céramique de la Sicile ; les deux montagnes sont situées près de Comiso, dans la province de Syracuse. Les formes des vases sont les mêmes que dans les nécropoles de Melilli, de Castelluccio et de ses gisements de rebuts, mais leur couleur présente un élément nouveau : on y voit du blanc sur du noir. Les motifs du dessin, où MM. Orsi et Colini voient une

1. Voy. Schliemann, *Mykenae* (Leipz., 1871), fig. 339. Le vase est étudié par Helbig dans *Das Homerische Epos aus den Denkmälern erläutert*. Lpz. 1884, p. 220 sq.

2. Voy. Schliemann, *Mykenae*, fig. 346 ; Helbig, *op. cit.* p. 272.

imitation de la tresse des paniers, explication que M. Petersen repousse à tort[1], sont encore plus évidents dans les vases du mont Tabuto, ainsi que la couleur. Dans les vases funéraires du mont Monteracello, nous voyons les mêmes formes et la même décoration, mais nous y trouvons aussi des pièces qui semblent servir de passage à la période suivante, celle du bronze, pièces que nous n'avons pas rencontrées auparavant. A cette phase transitoire appartiennent les grands vases bi-coniques et sans peinture, que la céramique de la période de bronze siculienne ne connaît pas, ainsi que la coupe, couleur de plomb lustrée à la surface, la petite lame de bronze d'un poignard, et d'autres objets qu'on a trouvés dans ces sépultures. Mais le trait le plus caractéristique de ces tombes est l'abondance des objets de *cuivre* : couteaux, poignards, haches plates. A Melilli et à Castelluccio, où la plupart des tombes, il est vrai, ont été pillées, nous trouvons quelques objets de bronze dont la provenance étrangère est hors de doute, telles sont : la spirale de bronze à Melilli et la balance de Castelluccio, d'un travail soigné. Là, on a trouvé également quatre plaques fines d'un travail artistique, deux couteaux ayant la forme d'une feuille d'olivier, dont l'un a un clou à sa base pour fixer le manche, et dont l'autre a un manche de bronze, puis deux lames triangulaires.

INFLUENCE DU COMMERCE ORIENTAL SUR LA SICILE.

Nous expliquerons plus loin comment ces objets de bronze et de cuivre ont pu se trouver au sein d'une population dont la civilisation est toute néolithique. Pour le moment nous voulons seulement ajouter que le fait que des relations avaient existé entre la Sicile et l'Orient depuis longtemps, est indiqué encore par deux os décorés, trouvés dans une des tombes de Castelluccio. Ces os sont ornés de beaux dessins, de cercles, au centre desquels se trouvent parfois des étoiles ou des spirales et sur les côtés des carrés réticulés et entrecoupés par de petits rhombes. Nous en avons vu de semblables dans la grotte de Lazzaro, et nous savons qu'on en a trouvé d'autres pareils dans une des couches les plus anciennes d'Hissarlik, et notamment dans la seconde ville de Troie. Deux autres plaques d'os semblables ont été trouvées auparavant dans la même localité et ont été conser-

1 *Mitteilungen d. l'Inst. All.* de Rome, 1898, p. 177 sq.

vées au musée de Syracuse. La cinquième a été découverte par M. Orsi au milieu des rebuts de Castelluccio, où gisaient en grand nombre des haches de basalte détériorées, des fragments de couteaux de silex, plusieurs grattoirs, deux flèches en forme de triangle équilatéral, une meule de basalte et beaucoup de fragments de poterie, pour la plupart colorés comme ceux de la nécropole du même lieu. Il est hors de doute que ces plaques d'un travail si élégant servaient d'ornement, mais on ignore leur destination précise malgré les explications de M. Petersen. Une des deux plaques découvertes par M. Orsi a été trouvée au fond de la tombe, sous le crâne. Mais cette indication n'autorise aucune conclusion. On a trouvé une plaque semblable au milieu des rebuts, ce qui, selon M. Orsi, prouve qu'elles servaient non seulement à l'ornementation funéraire, mais encore à quelque autre usage.

La civilisation des Sicules de cette période était au fond néolithique et leurs armes et leurs outils étaient de pierre, de silex ou de basalte (l'obsidienne fait défaut), d'un travail qui manque généralement de finesse, et aussi d'os, dont les Sicules, à en juger par les rebuts des environs de Castelluccio, fabriquaient des alènes, des aiguilles, des polissoirs, des pointes de flèches, des lances et aussi une sorte de poignard. Ces os proviennent pour la plupart d'animaux domestiques. C'étaient, selon le professeur Strobel[1] : le chien, le porc, la grande et la petite espèce de bœufs, la brebis, la chèvre et le cheval. Quant à l'emploi des métaux, ni le cuivre ni le bronze n'étaient en usage; on ne voit ces métaux utilisés que sous forme d'ornements, d'objets de luxe, entre les mains de quelques privilégiés, et importés dans l'île par le commerce. Une seule tombe de la nécropole de Bernardina (Melilli) qui a été, il est vrai, fortement pillée dans l'antiquité, a fourni quelques objets de bronze. On en a recueilli un peu plus à Castelluccio, mais dans les dépôts de rebuts de cette localité on n'a trouvé aucun objet de métal. D'ailleurs un article aussi précieux que l'objet de métal, luxe qu'une partie de la population commençait à peine à connaître, car c'était une chose rare, ne pouvait pas être jeté avec les rebuts. Dans une des

1 *Bull. di paletn. ital.* 1893 (XIX), p. 33.

tombes de Castelluccio on trouva aussi quelques grains d'ambre de couleur sombre. Cet objet pouvait n'être pas importé, car il y a de l'ambre dans l'île, et même pas loin de Castelluccio[1].

Nous avons vu d'abord le commencement de la période néolithique dans les grottes naturelles ; ensuite nous l'avons observée dans les grottes artificielles, avec ouvertures *a forno*, qui sont spéciales à cette période, et qui depuis ce temps sont devenues les lieux de sépulture de la population en Sicile, jusqu'aux jours où elle a été entièrement soumise à la civilisation des colons grecs. On remarque parmi les grottes sépulcrales du Monteracello des tombes d'un type tout à fait nouveau pour la Sicile, revêtant la forme de dolmens, monuments répandus dans toute l'Europe occidentale, depuis le Portugal, mais inconnus en Italie, à l'exception de ce coin au sud-est qu'on appelle *Terra d'Otranto*[2]. Ce fait appuie l'opinion émise par G. de Mortillet dans un travail, lu au Congrès international de Stockholm en 1874, que les dolmens n'appartiennent pas spécialement à un peuple, mais surgissent dans plusieurs pays, beaucoup plus instinctivement que par imitation, et qu'ils ne sont qu'une modification des grottes funéraires[3]. M. Pigorini est du même avis, quand il dit qu' « en réalité les grottes naturelles sont la même chose que les dolmens » (la stessa cosa che i dolmen)[4]. En Sicile les dolmens ont remplacé les grottes artificielles là où les conditions géologiques du sol ne permettaient pas d'en établir pour la sépulture. Telle est l'explication que M. Orsi donne à ce genre de tombeaux en Sicile[5]. Cette explication affaiblit quelque peu la théorie de Montelius[6] que les dolmens sont venus en Europe de l'Orient en passant par l'Afrique. Mais, d'un autre côté, rien n'empêche de supposer que cette forme de tombeaux a été importée en Sicile, à la fin de l'époque néolithique, dans la période énéolithique, de même que certains

LES DOLMENS EN SICILE

1. Orsi, *ibidem*, p. 19 (note 22), indique les localités Spaccaforno, Ragusa et Scicli, poste tutte a poche ore di distanza da Castelluccio.

2. Pigorini dans les *Rendiconti Acc. d. Lin.*, 1899, p. 249, dit : « Fin a qui la Terra d'Otranto è la sola regione dell'Italia continentale, nella quale s'incontrano i dolmen ». Voir la reproduction des dolmens dans le *Bull. di paletn. ital.* 1899 (XXV), pl. IX et X.

3. Voy. Nicolucci dans *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, 1874, p. 309.

4. *Bull. di paletn. ital.*, 1904 (XXIX), p. 199. Cf. *Bull.* 1872 (VIII), p. 21 sq.

5. *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), p. 192 et 202.

6. *Der Orient und Europa*. Stockholm, 1899, 1 Heft, p. 30 sq.

objets de cuivre et de bronze, ou les plaques d'os dont nous avons parlé, ou, ce qui est encore plus important, les images sculpturales sur deux pierres qui fermaient une des tombes de Castelluccio, et qui, par leurs spirales, reproduisent des stèles de tombeaux de Mycènes. Cette tombe, où, avec ces images sculpturales, on a trouvé des fragments de poteries faites au tour, appartenait sans doute à une période où l'influence mycénienne pénétrait en Sicile, et devait par la suite y amener l'industrie du bronze. Mais l'importance de ce fait consiste en ce qu'il prouve que les influences étrangères ont commencé longtemps auparavant, comme on le voit aussi par l'importation d'objets de cuivre chez la population qui enterrait ses morts à Monteracello. De même, la forme sépulcrale des dolmens a pu être importée à cette époque. Le fait que les dolmens n'existent sur le continent italien que sur les bords de la mer Ionienne, confirme encore l'hypothèse de l'importation de l'usage de ce monument funéraire, mais à une époque antérieure à la colonisation grecque, car en Grèce les dolmens n'ont jamais existé.

*
* *

CAUSES QUI ONT PRODUIT UNE RÉVOLUTION DANS LA CIVILISATION NÉOLITHIQUE.

Nous allons examiner quelles étaient les conditions qui ont préparé dans l'Italie de l'âge de la pierre le passage à une nouvelle civilisation, où les métaux commencent à jouer un rôle, c'est-à-dire à la civilisation énéolithique, et ensuite à la civilisation de l'âge du bronze.

Les changements radicaux dans la civilisation d'un pays se sont toujours accomplis et s'accompliront toujours sous l'influence de deux causes : 1° les influences extérieures, introduites dans le pays principalement par la voie du commerce ; 2° l'immigration dans un pays d'un peuple ayant une autre civilisation et qui l'y introduit par son influence ou par la conquête. Qui peut dire laquelle de ces deux causes a joué le rôle le plus important dans le changement de la civilisation italique, telle qu'elle s'est développée pendant des siècles et même des milliers d'années au cours de la période néolithique, soit dans les cabanes rondes, à demi enfoncées dans la terre, ou dans les grottes artificielles, où l'homme, qui se nourrissait du produit de la chasse et de la pêche, allait s'abriter pendant les tempêtes et où, sou-

vent, il ensevelissait ses morts? Peut-être aussi ces deux causes ont-elles agi simultanément.

INFLUENCES EXTÉRIEURES.

Lorsque nous avons examiné les vestiges trouvés dans les grottes artificielles et naturelles de la Sicile et dans la nécropole du Remedello-Sotto, nous avons trouvé des objets inusités et qui selon nous ne pouvaient venir que de l'étranger. Tels sont, dans les grottes siciliennes, certains vases d'une facture plus habile que celle des poteries de fabrication locale; tels sont certains ouvrages de bronze et d'os qui accusent un art plus mûr et le goût d'un peuple civilisé. Nous avons vu aussi des formes de vases toutes nouvelles, qui ne pouvaient appartenir qu'aux habitants de la rive orientale de la Méditerranée, des décorations nouvelles qui ressemblent à celles des poteries antiques des Cyclades, de Chypre et des rives de l'Asie Mineure, ressemblance qui va presque jusqu'à l'identité. D'autre part, nous savons que la Sicile ne possède pas de mines de cuivre, et que les haches, les couteaux et les poignards de ce métal ont dû y être apportés de lieux où non seulement il y avait du cuivre, mais où l'on savait le travailler. Si le cuivre n'existait pas en Sicile, on ne pouvait pas y fabriquer des objets de bronze; on les y importa jusqu'à ce que la population sicilienne eût appris à faire du bronze avec du cuivre importé. Ce ne pouvait être que lorsque la demande d'objets de bronze s'était accrue. Il est donc hors de doute qu'à l'époque lointaine où la population de l'île se contentait encore de la civilisation de la pierre, des commerçants d'objets de cuivre et de bronze arrivèrent en Sicile, apportant avec eux des céramiques plus artistiques et plus fines et des ornements d'os. Nous ne savons rien de positif sur l'immigration dans cette île à l'âge de la pierre et à la période énéolithique, mais nous pouvons admettre que des voyageurs lointains arrivèrent dans l'île et s'y arrêtèrent quelque temps pour une raison quelconque. Cette hypothèse est en quelque sorte confirmée par les données anthropologiques que le professeur Sergi[1] publia après avoir étudié les crânes des nécropoles de Castelluccio et de Pantalica, que M. Orsi lui a envoyés. Dans l'une et l'autre nécropole, on trouve un mélange

1. Crani preistorici della Sicilia dans *Atti della Società Romana di Antropologia*, 1899, vol. VI, fasc. I, plaq.

de crânes d'autres races en proportion moindre (deux sur douze) dans la première nécropole énéolithique, et plus sensible (cinq sur treize) dans la seconde nécropole de la période du bronze. M. Sergi appelle ces crânes étrangers asiatiques, de type caucasien (sphenoïdes obliquus rotundus), qu'il oppose au type africain ou euro-africain, qui selon sa théorie formait la couche primitive de population de toute l'Europe méridionale[1].

ANCIENNETÉ DES RELATIONS MARITIMES DE L'ORIENT AVEC LA SICILE.

D'ailleurs, on n'a pas besoin d'expliquer les influences étrangères en Sicile, à la fin de l'âge de la pierre, par une immigration partielle, puisque celle-ci n'est qu'une des manifestations des relations commerciales. La situation de la Sicile au milieu de la Méditerranée, cette antique voie maritime internationale, qui l'a mise en relation intime avec l'Afrique, dont les côtes se distinguent par un jour clair de la pointe de l'île la plus rapprochée de la Tunisie; cette position, qui la mettait au centre des relations entre l'Orient, l'Occident et le sud du bassin méditerranéen, favorisa dès les temps très anciens les relations maritimes entre l'Orient civilisé et la population de la Sicile. Si l'on ne peut discuter les affirmations de M. Montelius[2], que la beauté de forme des outils de pierre du nord de l'Europe révèle des influences orientales, qui, venant des régions orientales de la Méditerranée se répandaient par deux voies, l'une occidentale et l'autre méridionale, et cela déjà à l'époque de la pierre, il est d'autant plus nécessaire que ces influences se soient manifestées en Sicile, dont la situation géographique leur a été beaucoup plus favorable. En effet, diverses considérations, entre autres la présence des plaques d'os avec des cercles sur toute leur longueur, que nous avons vues dans les grottes de Villafrati et de Castelluccio, et dont on a trouvé les pareilles dans la seconde ville de Troie, indiquent que la Sicile était en relations maritimes avec ces pays de l'Orient dans la période antémycénienne. Il est évident qu'il existait un peuple navigateur qui importait ses propres marchandises ou celles d'autrui, tant à Troie qu'en Sicile, longtemps avant Homère. Ce peuple, dont la civilisation,

1. J'ai parlé de cette théorie dans mon article *Sur l'origine des Sicules*, plaq. p. 73 sq.

2. *Archiv für Antropologie*, 1899, p. 511; Die Chronologie der ältesten Bronzezeit in Norddeutschland und Scandinavien. Braunschweig, 1900, p. 91.

grâce aux fouilles fructueuses pratiquées dans les dix dernières années par des savants anglais et allemands, a pu être étudiée en remontant jusqu'à 4.000 ans avant Jésus-Christ, était le peuple chypriote. On a découvert dans une tombe chypriote à Nicosie, parmi des objets de cuivre, un sceau cylindrique de Naram-Sin, fils de Sargon Ier, le conquérant de l'île de Chypre. Ce sceau porte une inscription cunéiforme qu'on a maintenant très bien déchiffrée. Comme Sargon Ier a vécu environ 3.800 ans avant Jésus-Christ[1], il est évident que l'usage du cuivre dans l'île de Chypre doit être reporté à 4.000 ans avant notre ère. Ce fait ne doit pas nous étonner, car nous savons que dans l'Égypte voisine le cuivre était très demandé déjà pendant la première dynastie[2] qui existait au moins dans le 5me millénaire avant Jésus-Christ[3]. D'autres données, comme la présence de vases noirs avec des décorations pointillées, trouvés avec les outils locaux dans les tombes chypriotes et en Égypte dans les lieux d'habitations d'étrangers, se rattachent à la douzième dynastie, et nous reportent au moins à 2.500 ans avant Jésus-Christ[4].

TRÈS ANCIENNES RELATIONS DE L'ÎLE DE CHYPRE AVEC LA SICILE.

On n'a pas encore définitivement établi si l'île de Chypre avait déjà à cette époque un commerce indépendant avec l'Égypte. Mais sa situation géographique semble autoriser cette supposition, d'autant plus que, entre les plus grands centres civilisés de l'époque, comme Babylone et l'Égypte, un tel commerce devait être très avantageux. Le célèbre égyptologue M. Flinders Petrie[5] a découvert en Égypte l'existence du peuple Libyen, qui 3.000 ans avant Jésus-Christ faisait du commerce avec Chypre, important de cette île des armes de cuivre et de bronze et lui empruntant certaines particularités de ses procédés

1. Maspero. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. 4e éd. Paris, 1886, p. 157. A. H. Say. Hilprecht et d'autres reportent également à la même époque le cylindre de Naram. Voir le compte rendu de M. Ohnefalch Richter. *Verhandlungen der Berl. Gesellschaft für Antropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, 1899, p. 39. Voy. aussi Naue. Die Bronzezeit in Cypern dans le compte rendu sur : die 19 Allgem. Versammlung der deutschen anthropol. Gesellschaft zu Bonn 1888, inséré dans le *Correspondenzblatt der Deutschen Anthropol. Gesellschaft*, 1888, p. 125-127.

2. De Morgan. *Sur les origines de l'Egypte*. Paris, 1896, p. 199.

3. Maspero, *l. c.* p. 41 ; Flinders Petrie. History of Egypt I (2e éd.), Lond., 1895, p. 80 reporte le premier roi de la IVe dynastie Nesrou approximativement à 4.060 ans avant Jésus-Christ. Montelius accepte cette chronologie dans : *Die Chronologie der ältesten Bronzezeit*, etc., p. 144.

4. *The Journal of Hellenic studies*, XVII, p. 138. Montelius. *Die Chronologie*, etc., p. 152.

5. *Naqada and Ballas*. Lond., 1896, p. 60.

de fabrication de céramique. M. Ohnefalsch-Richter[1] établit nettement que des relations directes ont existé entre Chypre et l'Égypte au commencement de la quatrième période de la civilisation chypriote, laquelle, selon les calculs de ce savant, s'étendait approximativement de 2.500 à 1.600 avant Jésus-Christ. Il nomme cette période chyprocyclade, car à cette époque, à laquelle se rattachent de nombreuses inscriptions cunéiformes sur des cylindres, on a découvert dans les Cyclades une civilisation parente de celle de l'île de Chypre et qui a fait naître la période de la civilisation mycénienne, qui l'a suivie. A cette période se rattachent les vases peints que M. Fouqué a trouvés dans l'île de Santorin (Thera) sous des laves volcaniques, ainsi que les vases polychromes que M. Flinders Petrie a découverts à Kahun. A cette époque également se rattache la céramique polychrome de la période énéolithique sicilienne. Mais les relations de Chypre avec la Sicile et Troie ont sans doute commencé avant cette période. On remarque dans l'île de Chypre et à Hissarlik, à commencer par la deuxième ville, une grande analogie de civilisation. Schliemann a pris cette dernière ville pour la Troie d'Homère, mais d'après des études plus précises, c'est la sixième ville d'Hissarlik, qui nous est présentée comme une grande ville brûlée, qui doit être la Troie célébrée par Homère. En effet, sa civilisation correspond à la civilisation mycénienne[2].

Cependant, les plaques d'os, que nous avons vues en Sicile, ont été trouvées seulement dans la deuxième ville de Troie, dont la fondation, d'après les calculs les plus raisonnables de M. Dörpfeld[3], se rapporte à 2.500 ans, et si cette ville a subsisté 500 ans, — il est impossible d'admettre un temps plus long, car pour les trois villes, 3e, 4e et 5e, qui ont précédé la période mycénienne, il faut admettre non moins de cinq siècles, — l'importation de ces plaques dans cette ville et en Sicile doit être reportée pas plus tard que vers la fin du 3e millénaire avant Jésus-Christ. Nous pouvons donc admettre que le

1. Verhandlungen der Berl. Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie etc., 1899, p. 311.

2. Dörpfeld, *Troja* 1893. Bericht über die im Jahre 1893 in Troja veranstalteten Ausgrabungen. Leipzig, 1894.

3. *Ibid.*, p. 61.

commencement des rapports commerciaux directs ou indirects entre Chypre et la Sicile remonte *au moins à* 2.000 *ans* avant Jésus-Christ. La décoration géométrique, gravée en creux, que nous voyons sur la céramique à Stentinello et dans les grottes néolithiques, cette décoration dont les creux sont remplis de matière blanche, et qui nous surprend chez une population qui ne possède que des outils très grossiers, nous conduit directement à l'île de Chypre, où nous trouvons et ce style géométrique gravé en creux et ce procédé de remplissage des creux sur les vases rouges ou noirs par de la matière blanche. Cette méthode de décoration de la poterie, qui, par son principe, se rattache à la deuxième ville de Troie, s'est conservée longtemps en Chypre, et de là s'est répandue sur toute l'Europe pendant la période néolithique et depuis.

On trouve, surtout dans les villages sur pilotis des pays autrichiens [1], beaucoup de vases qui rappellent par leurs formes ceux de Chypre, avec leurs dessins géométriques gravés en creux et remplis de matière blanche. Les dessins forment des zigzags, des triangles, des carrés, des lignes serpentines; des vases semblables se trouvent dans les habitations lacustres de la Suisse [2], dans les dolmens de la France [3] et même dans les pays scandinaves [4]. On les voit enfin, bien que rarement, dans la deuxième ville d'Hissarlik [5] et dans les Cyclades dont la civilisation est unie par une parenté étroite à celle de la Troie des premières périodes, servant ainsi d'anneau transitoire entre cette dernière et la civilisation mycénienne [6]. Nous voyons une autre preuve en faveur de notre hypothèse dans les figurines d'argile trouvées dans les rebuts de Stentinello qui, dans l'intention de l'artiste, devaient représenter les animaux et l'homme, et dont nous avons vu de semblables dans le matériel archéologique des Arene Candide. On y a trouvé deux figurines pareilles, indéterminables assurément, mais

1. Much, *Die Kupferzeit in Europa und ihr Verhältniss zur Kultur der Indogermanen*. Jena, 1893 (2e éd.), p. 136-138.

2. Victor Gross, *Les Protohelvètes*. Berl. 1883, pl. XXXIII.

3. G. de Mortillet, *Musée préhistorique*, n. 541.

4. Montelius, *Chronologie*, etc., p. 184.

5. Schliemann, *Ilios*, p. 266.

6. Dümmler, dans ses Mitteilungen von den griechischen Inseln. *Mitteilungen* de l'Inst. d'Athènes, 1886, p. 37 sq.

leur prototype a été découvert dans la première ville de Troie[1] ou plutôt dans les tombes chypriotes de la troisième période (d'après la terminologie de M. Ohnefalsch-Richter), d'où elles se sont répandues dans les Cyclades[2], et de très bonne heure dans l'Europe orientale, en passant par la presqu'île balkanique, dans l'Autriche actuelle; on les trouve entre autres dans les palafittes des lacs de Laybach et de Mondsee[3].

L'ILE DE CHYPRE COMME CENTRE DE PROPAGATION DE LA CIVILISATION DU CUIVRE ET DU BRONZE.

Ainsi, sans avoir recours à une nouvelle population pour expliquer les changements que subit la civilisation des Sicules à la fin de la période néolithique, nous trouvons la Sicile soumise de très bonne heure aux influences d'une haute civilisation, qui venait de la rive orientale de la Méditerranée et dont le ton dominant a été donné par l'île de Chypre. Cette civilisation, dans ses premières manifestations, remonte si loin, que toute la civilisation méditerranéenne, à commencer par celle de la première colonisation d'Hissarlik, devient relativement moins ancienne. Ce qui a fait surgir l'île de Chypre si tôt sur la scène de l'histoire, ce sont ses richesses en mines de cuivre, qui ont attiré sur elle l'attention de Babylone et ont amené sa conquête par Sargon Ier et son fils Naram-Sin, qui ont laissé dans l'île des souvenirs de leur règne sous forme d'inscriptions cunéiformes[4]. Nous ne pouvons pas affirmer que le point de départ de la civilisation du cuivre et du bronze dans le monde ancien ait été l'île de Chypre, comme le pensent certains savants, qui croient très probable que les outils de cuivre y ont été fabriqués avant de l'être en Chaldée et en Égypte[5]. Mais, en tout cas, le développement de la civilisation métallurgique dans tout le bassin méditerranéen est venu de l'île de Chypre, dont le nom même est resté chez certains peuples européens pour désigner le cuivre (*cuprum* en vulg. latin, *kupfer* en allemand). C'est de cette île que directement ou indirectement, chose

1. Schliemann, Ilios, p. 259.

2. Dummler, *op. cit.*, *Mitteilungen* de l'Inst. d'Athènes, 1886, p. 15 sq.

3. Much, *lib. cit.*, p. 137.

4. Voy. note 1, à la page 85.

5. Much, *l. c.* p. 73 : « Es hat einen grossen Grund von Wahrscheinlichkeit an sich, dass man im kupferreichen Cypern früher in den Besitz des Kupfers gekommen ist, als in Babylonien und Aegypten. »

indifférente en ce cas, les outils de métal sont arrivés en Sicile, d'abord ceux de cuivre, ensuite ceux de bronze conjointement avec les vases polychromes, dont nous avons parlé un peu plus haut.

M. Orsi[1] rattache cette période de la civilisation sicilienne à la première moitié du second millénaire avant Jésus-Christ; mais il nous semble qu'il faut reculer le début de cette période et le rattacher à la quatrième période chypriote que M. Ohnefalsch-Richter[2] reporte avec raison approximativement de 2500 à 1600 avant Jésus-Christ, se fondant sur les données que nous fournissent les cylindres babyloniens avec leurs inscriptions cunéiformes et la chronologie égyptienne. Nous sommes obligés de remonter à cette date par les célèbres plaques d'os découvertes à Castelluccio qui correspondent avec celles qu'on a trouvées dans la deuxième ville de Troie. Comme cette ville, d'après les calculs moyens de M. Doerpfeld, se rattache à la seconde moitié du troisième millénaire avant Jésus-Christ, et puisque les plaques d'os de Troie et de Castelluccio sont de la même époque, il est certain que la période énéolithique de la Sicile, qui se trouvait sous l'influence de la civilisation méditerranéenne dite chypro-troyeno-cycladienne, doit dans ses traits généraux se rattacher à cette dernière. Aussi M. Montelius[3], qui appelle la période énéolithique de la Sicile sa plus ancienne période du bronze, rattache sans hésitation cette dernière à la seconde moitié du troisième millénaire avant Jésus-Christ, reportant la période énéolithique proprement dite à un temps plus reculé. Selon M. Montelius celle-ci correspond à la civilisation de Stentinello, où l'on n'a pas trouvé d'objets de métal par l'effet d'une cause accidentelle. Ainsi, il rattache les coupes en forme de cloche, que nous avons vues dans les grottes néolithiques de la Sicile, environ à la première moitié du troisième millénaire avant Jésus-Christ, se demandant même, si elles ne sont pas encore plus anciennes.

* * *

L'ORIGINE DE LA PÉRIODE ÉNÉOLITHIQUE DANS L'ITALIE DU NORD.

En étudiant les lieux qui ont conservé, en Italie, les vestiges de

1. *Bull. di paletn. ital.* 1891 (XVII), p. 116. Mon article, plaq. p. 45.
2. *Verhandlungen* de la Société d'Anthropologie de Berlin. 1899. p. 29 sq.
3. *Die Chronologie, etc.*, p. 188.

l'époque néolithique, nous avons remarqué en certains points de l'Italie centrale la dernière phase de cette époque que nous appelons, en adoptant la terminologie des palethnologues italiens, la période énéolithique, c'est-à-dire l'époque où, au milieu de la civilisation de la pierre, le cuivre et le bronze ont commencé à pénétrer, sous forme de rares objets d'ornement ou d'armes. Il est superflu de se demander comment ces objets de cuivre sont arrivés dans les tombes de Sgurgola et de Cantalupo-Mandéla, dans les grottes de Monte Bradoni et dans le Poggio-Aquilone. Il est évident qu'ils n'ont pu y être transportés que des lieux où ils ont été importés ou de ceux où ils ont été fabriqués. Ils ont pu venir du sud et aussi du nord. Nous ne connaissons pas les relations de la Sicile avec le continent pendant la période énéolithique. Nous connaissons un peu les relations de la rive orientale de la Sicile avec l'Italie méridionale, mais déjà dans la période du bronze. Nous voyons ces relations dans les tombes elliptiques et quadrangulaires, et aussi à four, comme dans la Sicile orientale, que M. Patroni [1] a découvertes dans la Basilicate près de Matera. Il n'est donc pas loisible d'admettre que les premiers objets de métal sont venus du midi dans l'Italie centrale, car ils sont apparus premièrement en Sicile. Nous voyons le plus grand développement de la période énéolithique dans le nord, à Cumarola (province de Modena), à Fontanella (province de Mantoue) et surtout dans la province de Brescia, où, en 1899, on a découvert de nouvelles tombes de cette époque à Santa-Cristina. D'après M. Colini [2], à ces tombes correspondent celles de Ca'di Marco trouvées dans la même commune de Fiesse, bien qu'elles ne contiennent pas d'objets de cuivre.

On comprend à première vue que le nord de l'Italie ne pouvait pas avoir des relations directes avec l'île de Chypre, comme c'était le cas de la Sicile. L'Italie sous-alpine ne pouvait pas non plus être en relations directes avec les îles de la mer Égée ou avec les côtes de la Grèce, dont le commerce a pu de bonne heure atteindre la Sicile qui occupait une place si centrale dans la Méditerranée. L'origine de

1. *Notizie degli scavi*, 1897 (mars, avril, mai) et *Monumenti antichi*, VIII (1898). Un Villagio Siculo presso Matera nell'antica Apulia. Mon article « Encore les Sicules, etc. », *loc. cit.*

2. *Bull. di paletn. ital.* 1898 (XXIV), p. 224; 1899 (XXV), p. 196.

la période locale énéolithique en Lombardie est autre que celle de la Sicile. Quelle peut être cette origine? Nous ne pouvons pas nous arrêter, même un instant, à l'hypothèse émise en 1884 par M. Chierici[1], dans un article fort intéressant et important sur tous les autres points, à savoir que la civilisation énéolithique a été importée en Italie par les Pélasges, lesquels, d'après Denys d'Halicarnasse[2], sont venus en Picenum de l'Épire (!) D'abord nous ne savons rien et nous ne pouvons rien dire de positif sur les Pélasges; secondement, l'affirmation de M. Chierici n'est qu'une hypothèse qui ne repose sur aucun fait positif. Nous devons chercher la voie par laquelle les métaux, et avant tout les armes de cuivre, ont pénétré dans l'Italie du Nord, de façon à donner une explication naturelle de ce fait. Bien que l'Italie possède des mines de cuivre en Toscane[3], en Ligurie[4], sur l'Elbe et en Sardaigne, nous n'avons cependant aucune raison de supposer que la civilisation du cuivre s'y est développée spontanément, de même qu'elle ne s'est pas développée spontanément dans la presqu'île pyrénéenne, où de riches mines de cuivre ont de bonne heure attiré le commerce maritime et l'exploitation de ces mines par des étrangers.

Avec le temps, l'exploitation des mines de cuivre, sur divers points de l'Europe, a pu se développer par l'effort de la population elle-même, mais ce fait ne s'est pas produit en Italie, et les premiers modèles d'objets en cuivre et en bronze y ont été importés de l'étranger. Nous en avons la preuve dans le fait que nous rencontrons les mêmes modèles de haches et de poignards, non seulement de l'autre côté des Alpes, mais sur les rives orientales de la Méditerranée et sur l'île de Chypre. Les haches plates très élémentaires, à tranchant élargi et légèrement arrondi au bout, que nous a fournies la nécropole de Remedello[5], se trouvent en grand nombre au musée de Budapesth[6], et en allant de la Hongrie vers le sud-est nous pouvons trouver par-

1. I sepolcri di Remedello nel Bresciano e i Pelasgi in Italia. Le même *Bullettino*, 1884 (X), p. 133-164.

2. Dans A. R. I, 17. Denys d'Halicarnasse parle de l'arrivée des Pélasges de la Thessalie et non de l'Épire.

3. Much, *Kupferzeit*, etc., p. 91.

4. Issel, *Liguria geologica e preistorica*, II, p. 11[illegible].

5. Colini, dans *Bull. di paletn. ital.*, 1898, pl. VIII.

6. Voy. les figures dans : *Kupferzeit in Ungarn.*, 1884, p. 41-44, par Pulszky.

tout la même forme jusqu'à l'île de Chypre [1]. De même, la hache plate à base arrondie, trouvée dans la tombe de Poggio-Aquilone, et mise au jour dernièrement par M. Brizio [2], est aussi, par sa forme et sa longueur, tout à fait chypriote. Chypriote encore par sa forme est la hache de Sardaigne au tranchant fortement évasé et arrondi, et à bords droits très élevés, que M. Colini nous a fait connaître [3]. Nous trouvons la même forme de hache dans les habitations sur pilotis en Suisse et dans la Haute-Autriche, dans les îles grecques [4], et nous ne doutons pas que ces haches ont été apportées de Chypre dans tous ces endroits, car Chypre est la source la plus antique de la civilisation du cuivre en Europe. Les types d'objets de l'industrie du cuivre sont moins variés que ceux de la civilisation du bronze, mais tous se ramènent au type chypriote. M. Franz Pulszky, auteur d'un ouvrage intitulé l'*Age du cuivre en Hongrie*, c'est-à-dire au pays le plus riche d'Europe en objets de l'industrie du cuivre, a déclaré déjà en 1880 que les armes de cuivre en Hongrie ont les mêmes formes que les armes de cuivre chypriotes [5]. Outre les formes de haches communes à l'île de Chypre, à la Grèce, à l'Asie Mineure, à la Hongrie et à la Suisse, ce phénomène est encore confirmé par les poignards à lame plate, dont le manche est curieusement courbé et dont la forme se rencontre non seulement en Hongrie, mais aussi en Suisse [6]. En Helvétie, dans les habitations sur pilotis, on trouve de grandes haches de cuivre qui sont aussi d'origine chypriote [7].

VOIE PAR LAQUELLE LES OBJETS DE CUIVRE PÉNÉTRAIENT DANS L'EUROPE CENTRALE ET DANS L'ITALIE DU NORD.

Nous voyons ainsi que les objets en cuivre de l'île de Chypre s'écoulaient en Europe par une autre voie que celle qui les amenait en Sicile, par la voie de terre, sans doute de préférence par la presqu'île balkanique, où l'influence orientale se sent (en Bosnie) dès l'âge de la pierre.

1. Voy. Ohnefalsch-Richter, *op. cit.*, fig. XXI, 9 ; cf. Montelius, *Chronologie, etc.*, p. 153, fig. 366, d'après l'exemplaire qui se trouve au Musée de Stockholm.

2. *Notizie degli Scavi*, 1899, p. 287. Brizio le compare (p. 288) à la hache de Chypre, décrite par Evans dans : L'âge du bronze de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, p. 43, fig. 1.

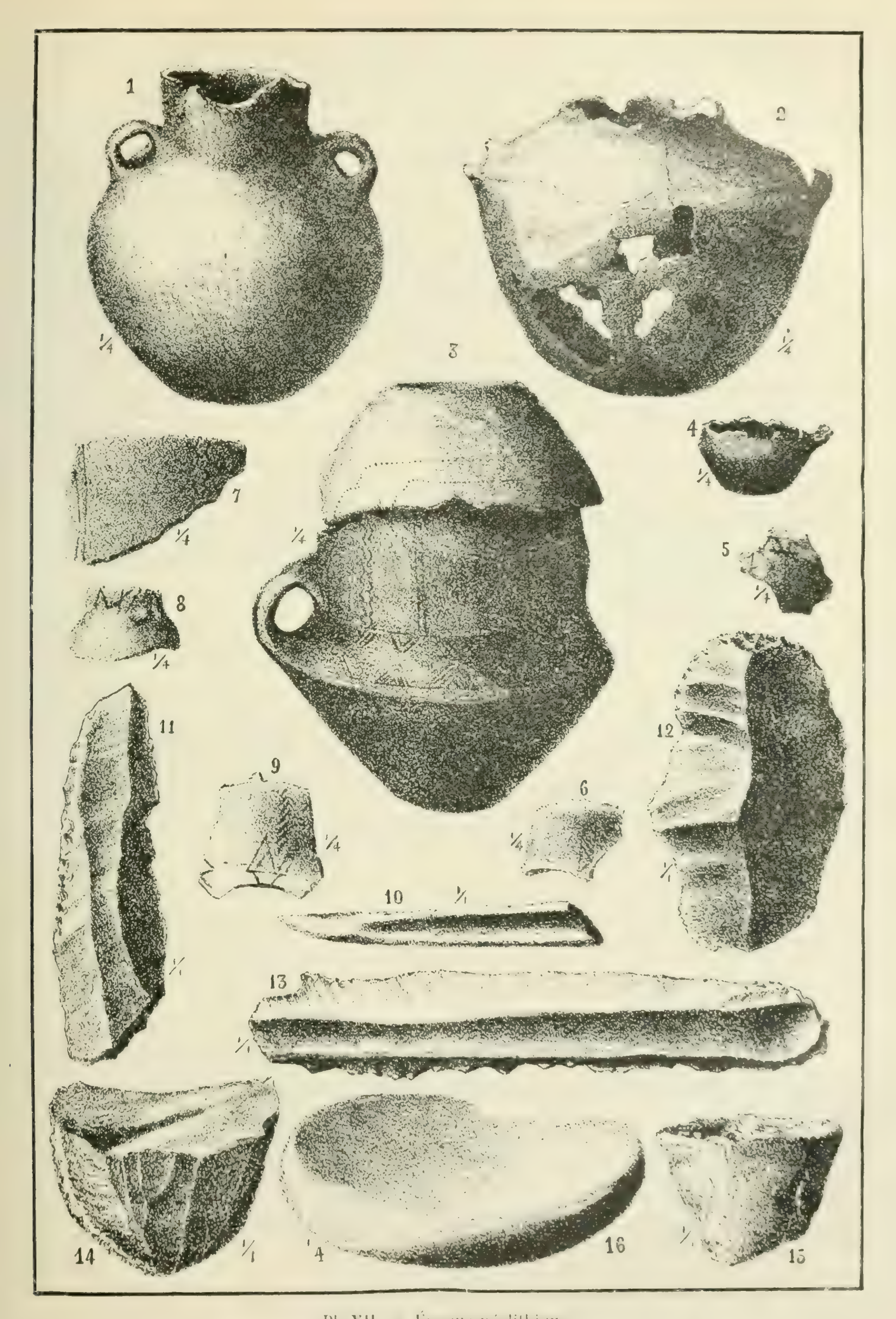
3. *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXXIV), pl. XVII, fig. 6.

4. Ohnefalsch-Richter, op. cit., p. 314-315. Une de ces haches, trouvées dans l'île d'Amorgos, a été publiée dans Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1898, pl. XII, fig. 7 ; l'exemplaire suisse chez Gross, Protohelvètes, celui de la Haute-Autriche chez Much, Die Kupferzeit, etc.

5. *Die Kupferzeit in Ungarn*, p. 93.

6. Montelius, *Die Chronologie*, etc., p. 101, reproduit ces poignards de Chypre, de la Hongrie, de la Suisse. Voy. aussi l'ouvrage de Pulszky, l. c., p. 77.

7. Ohnefalsch-Richter, *op. c.*, p. 316.



Pl. VII. — Époque néolithique

Ustensiles des tombes des *fondi di capanne* (d'après la planche de M. Chierici dans le *Bull. di paletn. ital.* VI.

Les fouilles pratiquées à Boutmir, près de Serajevo, ont découvert des fragments de poterie avec des décorations en spirales, gravées ou en relief, dont on peut voir la reproduction dans l'ouvrage de M. Radimsky[1].

Nous n'abordons pas maintenant la question, si difficile, de savoir quelle direction prenait la voie de commerce, partant des rives orientales de la Méditerranée, pour aboutir à l'Europe centrale. Se dirigeait-elle par le Caucase et la Russie méridionale, et de là vers les bouches du Danube, ou passait-elle par la presqu'île balkanique en suivant le Bosphore, ou se servait-elle également des deux routes ? Nous l'ignorons, mais il est hors de doute pour nous que cette voie orientale a existé, d'autant plus que beaucoup de formes d'objets de cuivre et plus tard de bronze, qu'on trouve au sud et au nord de la Hongrie, sont inconnus dans l'Europe occidentale[2], qui avait des relations commerciales avec l'Orient indépendamment des voies balkanique ou danubienne. M. Montélius appelle cette route « méridionale », et croit admissible de lui attribuer aussi une direction adriatique. Ainsi l'Italie du Nord a pu faire connaissance avec les métaux par la voie de l'Europe centrale. Les Alpes ne formaient pas un obstacle aux rapports de la vallée du Pò avec l'Europe centrale, même à l'époque néolithique ; nous en avons la preuve dans les marteaux avec trou d'emmanchement dont nous avons parlé et qu'on trouve en grande quantité dans les palafittes de l'Europe centrale, accusant toutes les formes que présentent aussi les peu nombreux spécimens trouvés en Italie. Ces marteaux ont été découverts à Sgurgola (2), à Poggio-Aquilone, en Emilie, en Picenum, dans les habitations lacustres d'Arquà-Petrarca, à Varèse, dans les tourbières de Laveno (prov. Como) et dans d'autres terramares [voy. pl. XIII, 1, marteau de Jesi (Ancône), et 2, marteau de Casoroldo di Samboseto (Parme)]. La rareté de ces outils est encore une preuve de leur origine étrangère, et tous les savants italiens qui ont traité cette question, MM. Chierici et Bellucci, sont de cet avis, et surtout M. Colini, qui a désigné comme centre de leur provenance les palafittes de l'Europe centrale[3]. Mais ce n'est exact que pour l'Italie, car ce n'est pas certes des palafittes de

1. *Die neolitische Station von Butmir bei Sarajevo in Bosnien*, I. Theil, Vienne, 1895. L'ornementation est reproduite par Montelius, *Die Chronologie*, etc., p. 175.

2. Montélius, ouvr. cité, p. 92 sq.

3. *Bull. di paletn. ital.*, 1892 (XVIII), p. 232-235 ; 1896 (XXII), p. 267 ; 1900 (XXVI), p. 95.

l'Europe centrale que ces haches et ces marteaux percés se sont répandus dans toute la Russie depuis le gouvernement de Perm et même la Sibérie jusqu'à la Finlande, et d'Arkhangel au Caucase[1]. La route par laquelle ont pénétré en Italie, de ce côté des Alpes, les marteaux percés d'un trou, a pu servir aussi de voie aux premiers outils et ornements de cuivre. Nos planches IX et en partie X donnent des modèles des marteaux et des poignards de cuivre des stations suivantes : Santa Cristina, Sgurgola, territoire de Falisques, Monte Bradoni, Mensano. On voit par la facture des haches qu'elles sont d'origine locale ; quelques-unes (pl. IX, 5) sont une reproduction directe des haches de pierre, mais en général leurs formes, avec quelques modifications locales, ont une analogie[2] avec les haches de l'autre côté des Alpes, et surtout avec les haches hongroises, lesquelles, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont une reproduction des formes chypriotes et présentent une plus grande variété de types. Les poignards de cuivre, que nous avons reproduits, sont de formes très anciennes et ils sont sans doute de fabrication locale, mais ces formes ont été suggérées par des modèles venus du dehors, bien que plusieurs de ces poignards reproduisent la forme d'anciennes armes de guerre de même usage.

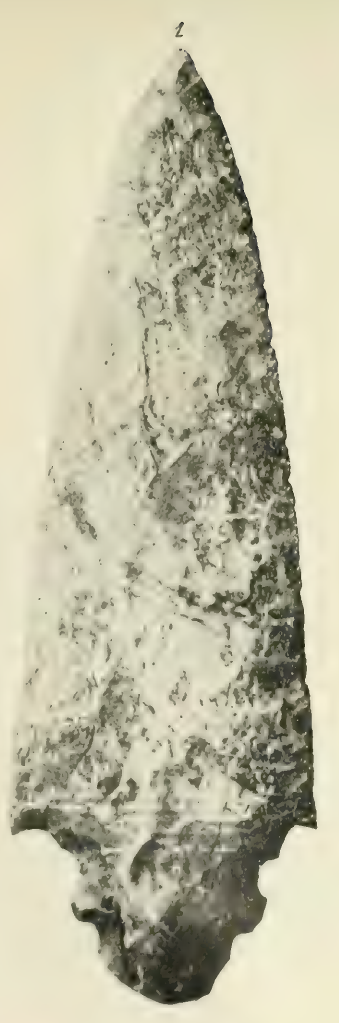
INFLUENCE DE LA PRESQU'ILE PYRÉNÉENNE.

Outre l'influence de l'Europe centrale, qui était en rapport avec le commerce venu des rives orientales de la Méditerranée, l'Italie à l'époque néolithique pouvait jusqu'à un certain point subir l'influence des courants venus de la presqu'île pyrénéenne. M. Montélius estime, non sans raison, la voie des influences par l'Afrique et la péninsule pyrénéenne plus ancienne que les voies balkanique et danubienne. C'est par la voie africaine que, d'après M. Montélius, les dolmens et les diverses chambres funéraires souterraines d'Asie se sont propagées dans l'Europe occidentale[3]. Bien que cette voie soit plus longue, le savant suédois pense qu'à cette époque la voie était plus facile par les rives de l'Europe qu'à travers le continent, et comme preuve il cite les Euro-

1. « Archeologie de la Russie ». Période de la pierre, par le comte A. S. Ouvarov, Moscou, 1889, pl. 3, 6, 8, 10, 14, 21, 26, 27, 30, 34, 36-40, 45-49. Il est à remarquer que les outils que M. Colini désigne comme des marteaux sont designés par le comte Ouvarov comme des haches. Voy. aussi M. Spitzine, *L'âge du cuivre dans les pays de la Volga*, Saint-Petersbourg, 1903, p. 4, 6, 7, 11, pl. XXIII (t. V des *Mém. de la Soc. arch.*).

2. Pulszky, *l. c.*, p. 41, 44, 47, 86.

3. Orient und Europa, p. 8 sq.



Pl. VIII. — Armes et outils de la période énéolithique

péens qui ont longtemps longé les côtes de l'Afrique et de l'Australie avant de pénétrer dans l'intérieur de ces pays en suivant la voie des fleuves[1]. Sans accepter entièrement cette hypothèse, nous devons cependant remarquer que, dans les temps très anciens, l'Italie a été beaucoup plus ouverte à la voie occidentale qu'à la voie orientale, et se trouvant relativement voisine de l'Espagne, laquelle attirait par ses mines de cuivre et d'argent les navigateurs orientaux, pouvait jusqu'à un certain point subir l'influence de son industrie métallurgique. L'épingle d'argent trouvée dans une des tombes de Remedello-Sotto a pu arriver en Lombardie plus facilement de la presqu'île pyrénéenne. C'est l'avis de M. Pigorini[2], qui en général incline à voir l'origine des outils d'argent dans la presqu'île ibérienne[3]. Il va de soi que l'influence de l'Espagne devait se faire sentir auparavant sur les îles de la Sicile et de la Sardaigne qui sont sur la route de l'Orient à l'Occident. M. Orsi[4] a plus d'une fois admis ces relations naturelles de la Sicile avec la presqu'île pyrénéenne. M. L. Siret[5] a découvert au sud-est de cette presqu'île une civilisation, proche parente de la civilisation énéolithique de la Sicile ; on y fabriquait des lames à base arrondie et sans pédoncule, qui rappellent tout à fait les lames de poignards et de couteaux trouvées dans les tombes de Pantalica et du mont Tabuto en Sicile. Ces relations, qui ont été d'abord ethniques, sont devenues par la force des choses commerciales, surtout en raison des riches mines de cuivre, d'argent et d'or que la Sicile ne possédait pas. Les outils qui rappellent ceux de Troie, surtout les idoles de pierre[6], qui sont une copie de celles trouvées dans la première et deuxième ville d'Hissarlik, prouvent que la Sicile est entrée très tôt en relations commerciales avec l'Orient.

Toute autre était la situation de la Sardaigne. Elle ne se trouvait pas sur la grande voie commerciale entre l'Orient et l'Occident de la Méditerranée, elle ne pouvait pas subir dans les temps très anciens

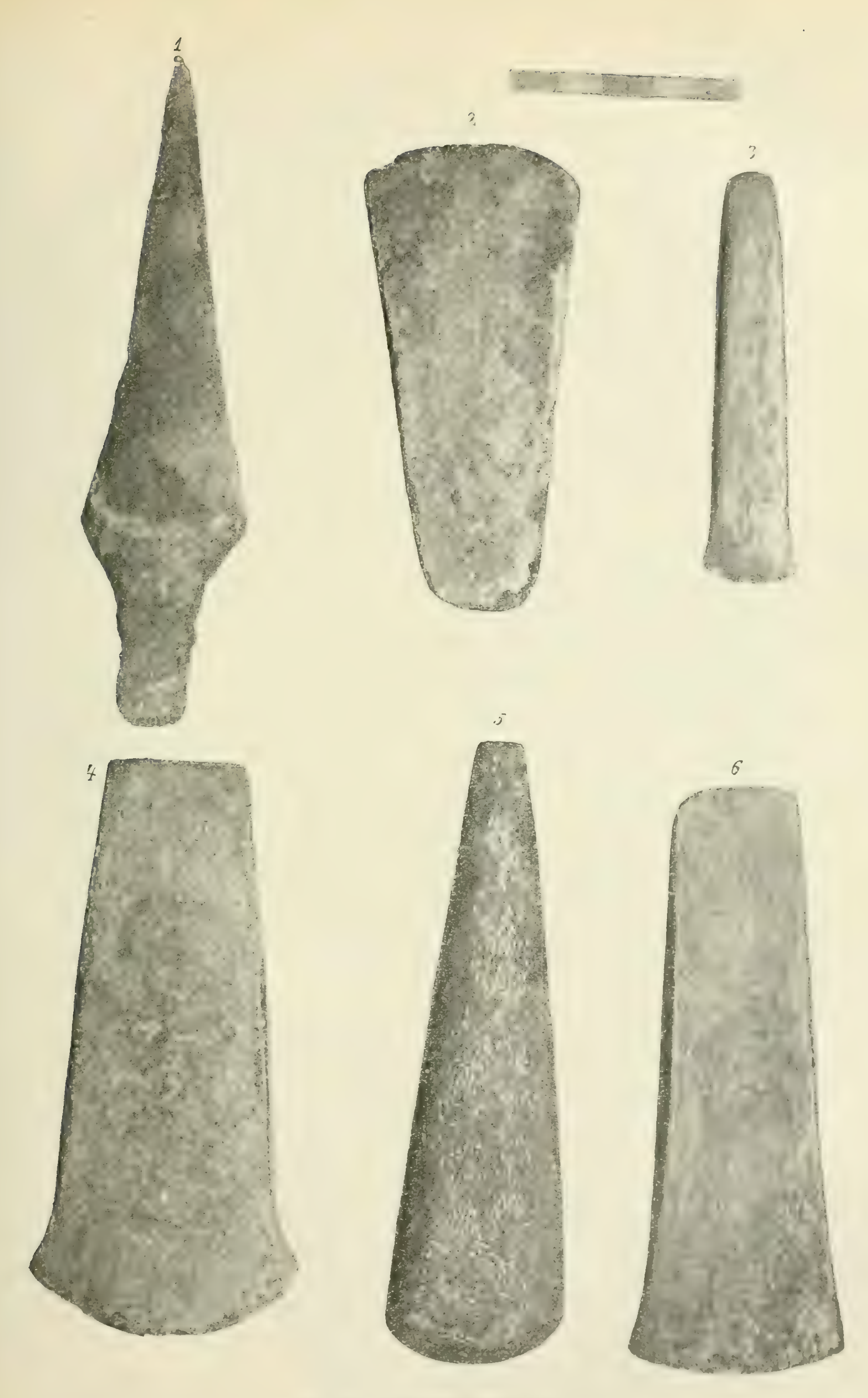
1. *Die Chronologie der ältesten Bronzezeit*, etc., p. 88.
2. Voy. *Bull. di paletn. ital.*, 1903 (XXIX), p. 149.
3. Rendiconti d. Ac. dei Lin., vol. IV, p. 264-265.
4. *Bull. di paletn. ital.* 1898 (XXIV) 199 : *Monumenti Antichi*, IX (Pantalica), p. 97-98.
5. *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne*. Anvers, 1887, fig. 149-533, et pl. XV.
6. Siret, *Les premiers âges*, etc., pl. VI.

ces mêmes influences orientales que nous signalions en Sicile à la fin de l'époque néolithique. Elle ne pouvait pas non plus avoir de rapports actifs avec l'Espagne, que le commerce international allant d'Orient vers la péninsule pyrénéenne liait avec la Sicile. Cependant les fouilles pratiquées récemment en Sardaigne ont montré que ces rapports ont commencé dès l'époque néolithique, ce qu'indiquaient déjà la coupe en forme de cloche que nous avons trouvée dans les grottes néolithiques de la Sicile, les vases à trois pieds de forme troyenne (voy. pl. XI, fig. 3), et les haches chypriotes avec tranchants évasés et arrondis. Mais nous avons maintenant de nouvelles preuves de ces rapports dans les grottes funéraires artificielles, avec leur mobilier énéolithique, récemment découvertes (1904) a Anghelu-Ruju près d'Alghlero par M. Taramelli[1], directeur du musée archéologique de Cagliari. Ces grottes contiennent des objets dont les relations avec l'Orient sont évidentes; elles présentent en même temps un développement des chambres funéraires à l'époque énéolithique aussi compliqué que celui que nous avons constaté en Sicile à la fin de l'époque du bronze, ce qui indique des influences fort anciennes venant de la mer Égée. Enfin, le fait que la Sardaigne a eu des relations avec l'Orient de très bonne heure est confirmé par la découverte de pains de cuivre quadrangulaires aux flancs concaves, dans les îles de Chypre et de Crête, pains tout à fait semblables à ceux qu'on avait déjà trouvés en Sardaigne et qu'on conservait dans le musée de Cagliari. Dix-sept pains semblables ont été trouvés près de Chalcis, dans l'île d'Eubée, et un à Mycènes : tous sont conservés actuellement au Musée archéologique d'Athènes. Ces pains qui étaient marqués de certains signes avaient évidemment une valeur monétaire ; trois d'entre eux qui ont été trouvés en Sardaigne témoignent clairement de l'existence de relations commerciales entre la Sardaigne et la partie orientale de la Méditerranée[2].

Nous ne pouvons pas savoir si ces rapports commerciaux étaient établis par l'intermédiaire de l'Espagne. Cependant, si ces objets du commerce oriental y ont été apportés directement par les navigateurs

1. *Notizie degli scavi*, 1904, p. 301-351. Scavi nella necropoli preistorica a grotte artificiali di Anghelu-Ruju (Alghero).

2. M. Pigorini a reproduit les pains de cuivre de la Sardaigne dans le *Bull. di paletn. ital.*, 1904, XXX, p. 97, sq.



Pl. IX. — Période énéolithique.

1, poignard de cuivre de Santa Cristina. — 2 et 6, haches de cuivre du territoire des Falisques. — 3, ciseau de cuivre de Mensano (Sienne). — 4, haches de cuivre de Santa Cristina. — 5, hache de Casali près de [illegible]

orientaux, ceux-ci, en venant dans la mer Tyrrhénienne, pouvaient servir d'intermédiaires pour les échanges commerciaux de l'Espagne et de la Sardaigne, et apporter à cette île, avec les outils orientaux, les métaux dont elle avait besoin. Quant à la grande analogie que présentent les mobiliers funéraires de la Sardaigne avec ceux de la presqu'île pyrénéenne, à l'époque néolithique, analogie qui s'étend aux dolmens de la France méridionale et aux grottes liguriennes, elle a une cause plus profonde que les rapports commerciaux : c'est la parenté de race des populations de ces pays, comme nous le verrons plus loin. Mais la ressemblance entre la céramique de cette période en Espagne et en Sardaigne prouve qu'au commencement de l'âge des métaux il y avait échange commercial entre ces deux pays[1].

IMMIGRATION VENANT D'AU DELÀ DES ALPES.

L'Italie a pu apprendre l'usage des métaux non seulement par la voie du commerce, mais par l'immigration de nouvelles populations venant de lieux où l'on connaissait déjà les métaux. Il est probable, et même certain, que vers la fin de l'époque néolithique, une forte immigration venant d'au delà des Alpes a pénétré dans l'Italie du Nord. Dans les nécropoles néolithiques de l'Italie du Nord, à côté de crânes dolichocéphales, on a trouvé, comme nous l'avons vu en Sicile, un certain nombre de crânes brachycéphales : M. Zampa[2] a compté à Remedello, sur 10 crânes, 6 dolichocéphales et 3 brachycéphales ; le dixième n'a pu être classé parce qu'il était trop détérioré. Ce savant a trouvé la même proportion en étudiant les crânes d'autres tombes de la fin de l'époque néolithique : à Fontanella, Cumarola, Sgurgola, Cantalupo-Mandèla et Tagliacozzo (cette dernière localité se trouve dans les Abruzzes).

Nous sommes ainsi amené à étudier la question de la race qui a habité l'Italie à l'époque néolithique et à rechercher quels nouveaux éléments s'y sont ajoutés à la fin de cette période ; c'est dire que nous abordons le commencement de l'âge des métaux.

* * *

IMPORTANCE DE LA QUESTION DE LA POPULATION PRÉHISTORIQUE EN ITALIE.

La question de la population de l'Italie préhistorique est certaine-

1. Siret, L'Espagne préhistorique, *Revue des questions scientifiques*, 1893 (octobre), Bruxelles, p. 735.

2. *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, 1890, p. 345-365.

ment de haute importance pour quiconque étudie l'histoire romaine. Rien ne détermine plus exactement le caractère de l'histoire d'un peuple que ses qualités de race, et plusieurs particularités de ses coutumes, de sa civilisation, de ses goûts et de ses aptitudes, qui se manifestent non seulement au début de son histoire, mais aux phases les plus florissantes de sa vie historique, sont intimement liées avec des dons naturels qu'il a hérité de sa race. C'est pourquoi nous donnons à la question de la race en Italie une très grande importance, beaucoup plus grande que ne l'ont fait jusqu'ici les historiens de Rome. Ceux-ci citent, comme par devoir, certains peuples dont les noms ont été conservés par les écrivains de l'antiquité, sans y voir une relation essentielle avec l'objet de leurs études. Ordinairement, ils réduisent au minimum le rôle des éléments qui ne sont pas de la même race que les soi-disant « Italiotes », c'est-à-dire les Ombro-Sabello-Latins. On sait avec quel mépris Mommsen traite les Étrusques, auxquels il refuse presque toute influence sur la civilisation romaine, tandis qu'en réalité leur influence au commencement des temps historiques de l'Italie est essentielle. A côté de cette erreur colossale de l'Histoire romaine de Mommsen, laquelle, à côté de son exposition brillante, renferme encore plusieurs erreurs graves concernant les populations, les personnages et les événements, il faut citer le fait que Schwegler, le plus important représentant, après Niebuhr, de l'histoire critique de Rome, n'a consacré aux Ligures qu'une ligne et demie, en déclarant que nous ne savons de leur langue que quelques noms de localités. M. Ihne écrit l'histoire de Rome, sans dire un mot des peuples qui ont formé la population de l'Italie. Cinq pages environ, consacrées par M. Niese à l'étude de toutes les populations qui ont été en rapport avec l'Italie, sont superficielles, ce qui est d'autant plus impardonnable qu'il écrivait son livre en un temps où l'archéologie préhistorique avait déjà divulgué de précieux documents qui font ressortir les éléments principaux de l'ancienne population italique. Le grand historien qu'était Niebuhr comprenait toute l'importance de la question des anciennes populations italiennes, et avec son érudition phénoménale, il s'efforçait d'indiquer l'origine et le lieu de chaque peuplade, mais il était limité par les moyens dont on disposait de son

temps : l'analyse des légendes et les arguments philologiques. De là l'arbitraire de ses conclusions sur l'origine et la parenté de ces peuplades. Nous possédons d'autres moyens d'élucider ces questions ; sans doute, il y a pour nous aussi bien des points obscurs, mais nous n'avançons rien qui ne soit appuyé sur des données réelles, lesquelles nous amènent à des conclusions dont les historiens occupés uniquement de mythes et de légendes n'avaient aucune idée.

ANCIENNETÉ DES POPULATIONS DE L'ITALIE.

La plus ancienne population de l'Italie est celle qui a laissé des vestiges dans les grottes naturelles, dans les fonds de cabanes, dans les grottes artificielles et dans les sépultures en pleins champs. Mais nous en avons vu des traces encore plus anciennes dans les armes grossièrement taillées de l'âge paléolithique, qu'on trouve dans les diverses localités d'Italie, depuis les Alpes jusqu'au mont Gargano et encore plus au sud. Nous les avons retrouvées dans divers lieux de la campagne romaine, dans les alluvions fluviales de l'époque quaternaire ; nous avons vu de grands outils du type à forme d'amande dans la province d'Imola ; modèle le plus ancien que nous possédions des ouvrages de main humaine, ils appartiennent au type chelléen. Nous avons vu des armes semblables dans les alluvions quaternaires de quelques localités de la province de Pérouse et dans la province de Chieti dans les Abruzzes. Nous avons vu des armes moins anciennes de l'époque paléolithique du type moustérien, dans la vallée de la Vibrata de l'ancien Picenum. Nous avons relevé les traces de cette époque sur le mont Gargano et dans la Basilicate, et reconnu la présence de l'homme paléolithique sur le versant septentrional des Apennins, dans la province de Parme, trouvant en même temps les outils de ce type dans les Alpes Véronaises et dans les grottes liguriennes. Dans ces dernières localités, ainsi que dans la vallée de la Vibrata, l'homme a vécu sans interruption de l'époque paléolithique à des temps plus récents ; mais dans d'autres lieux nous ne pouvons pas constater ce passage progressif d'une période à une autre. Cela ne veut pas dire que l'homme n'y ait pas habité pendant la première période de l'époque paléolithique ; cela veut dire seulement que nous n'y avons pas trouvé de ses traces, de même que nous n'y avons pas relevé de restes de l'époque du bronze, en tout

cas pas du commencement de cette époque. Peut-être cependant des preuves de l'existence de ces deux périodes y seront-elles un jour découvertes.

Nous savons donc très positivement que la péninsule apennine a été peuplée dès l'époque de l'ours, de l'hyène des cavernes et d'autres bêtes disparues, contemporaines de l'époque quaternaire, et qu'elle a passé par toutes les principales périodes que l'humanité a traversées dans les autres pays. Pendant ces périodes, divers peuples, attirés par son climat, son sol fertile et ensuite par ses richesses, l'ont envahie, y ont guerroyé, et s'y sont définitivement établis. Ce que nous voyons aux temps historiques, à commencer par la colonisation des Grecs dans l'Italie méridionale et en Sicile, s'est passé dans une certaine mesure également aux temps préhistoriques, même les plus reculés. Nous ne connaissons pas d'autochtones de l'Italie, c'est-à-dire une race de gens appartenant exclusivement à l'Italie. Au contraire, autant que les anciens crânes et squelettes qui se sont conservés dans le sol italien nous permettent de juger de leurs caractères anthropologiques, nous reconnaissons en eux des représentants de races qui ont existé aussi à cette époque dans d'autres régions. Nous voyons la race dolichocéphale, à l'époque néolithique, répandue dans toute l'Italie et dans ses îles, et nous la retrouvons dans l'ouest, le centre, l'orient et même le nord de l'Europe. C'est donc une race qui a habité le continent européen depuis des temps très anciens. Mais les études anthropologiques nous prouvent que cette race appartient non seulement à l'Europe, mais aussi à l'Afrique, et que le centre d'où elle s'est répandue est l'Afrique orientale. Dans son remarquable ouvrage : *Africa. Antropologia della stirpe camitica* (Torino, 1897), M. Sergi, professeur d'anthropologie à l'Université de Rome, présente, à l'appui de sa thèse, la reproduction de plus de 100 crânes, avec une description détaillée, commençant par les crânes égyptiens les plus anciens (momies de Seti I, Rhamsès II et III) et comprenant les crânes récents des îles Canaries, tout en donnant à côté plus de 60 portraits de types de nos jours de Marocains, de Somalis, de Gallas, de Danakils, en majorité des femmes. Plusieurs de ces types offrent une ressemblance évidente avec les types sud-

européens ; les autres sont évidemment altérés par le sang nègre.

Dans le rapport que le professeur Sergi a lu à Moscou, en 1892, au Congrès d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, sur les habitants primitifs du bassin méditerranéen, il présenta des observations dont nous devons donner ici la substance. « Je me charge de prouver que les anciens Égyptiens représentent un peuple dont plusieurs éléments ethniques ont la même origine que ceux des Ibères et des Ligures. Mes arguments ne sont pas de ceux qu'invoquent les historiens et les archéologues, mais ce sont des arguments anthropologiques, déduits de la structure des anciens crânes égyptiens, qui étant conservés dans des bandelettes et embaumés, sont actuellement de précieux documents pour les études anthropologiques[1]. » De 15 variétés de ces crânes égyptiens, M. Sergi constata que 12 se retrouvent dans l'Italie méridionale, en Sicile et en Sardaigne. Poursuivant ses études le savant professeur a résumé tous ses travaux dans une brochure : *Origine e diffusione della stirpe mediterranea* (Rome, 1895). Maintenant M. Sergi ne doute plus que, parmi les races les plus antiques, existait une race méditerranéenne, à laquelle appartiennent les peuples de l'Afrique du Nord et les habitants des presqu'îles et îles de l'Europe méridionale.

LA RACE MÉDITERRANÉENNE.

« J'ai suivi les peuples avec leurs noms ethniques dans l'histoire ancienne et moderne. J'ai étudié partout où c'était possible l'ancien et le nouveau crâne de chaque branche ethnique, où seulement un de ces crânes, et j'ai constaté le fait curieux et frappant de l'existence d'une dizaine de formes de crânes, que je considère comme des variétés communes aux Ibères, Ligures, Italiotes de l'Italie centrale, méridionale, et des îles, aux peuples de la Grèce et de l'Asie Mineure, à l'ancienne Égypte, à toute l'Afrique du Nord, peuplée aujourd'hui par les Berbères et les Kabyles. Outre ces variétés, il y en a d'autres moins nombreuses qui se mélangent avec les premières et qui nous obligent d'admettre que ce sont des éléments ethniques étrangers aux premières et communs à tout le bassin méditerranéen. J'ai pu rechercher les

1. Voy. Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, 11e session, Moscou, t. II, Moscou, p. 398, et les *Origines des Sicules*, plaq. p. 75

formes des crânes en les comparant dans diverses régions de la presqu'île ibérienne de l'époque néolithique jusqu'à la Ligurie préhistorique, de l'Étrurie jusqu'au Latium et à la Sicile néolithique, de la Grèce jusqu'à la Troade à Hissarlik, et l'île de Crête, dans les tombes de l'époque mycénienne. J'ai comparé ces formes avec l'ancienne série de formes de l'Égypte et de la Tunisie, et j'ai constaté que partout dominent les mêmes formes, les mêmes variétés avec leurs subdivisions. Cette analyse faite en suivant une méthode invariable m'a révélé un autre fait important, à savoir que les anciennes formes de crânes correspondent dans les mêmes régions aux nouvelles; on n'y trouve mélangés avec elles que quelques éléments étrangers. Ce fait confirme la continuité des caractères physiques des populations pendant des temps très longs et malgré leurs changements de résidence. D'ailleurs, sans cette continuité des caractères, notre science ne serait pas possible. Ce fait nous vaut encore ce résultat inattendu, que la race méditerranéenne s'est conservée inaltérée; malgré les invasions étrangères à différentes époques et dans diverses régions, l'élément ethnique des races primitives n'a pas changé, les éléments nouveaux qui l'ont pénétré n'ont pu ni décomposer ni altérer sa physionomie complexe. »

LE CARACTÈRE DES CRANES DE LA RACE MÉDITERRANÉENNE.

Les formes typiques de crânes communes à la race méditerranéenne en Europe et en Afrique, sont, selon M. Sergi : 1° *ellipsoïdes*, dont il donne 12 spécimens recueillis en Sardaigne à Novilara (près de Pesaro), au pays des anciens Samnites, au Harrar et dans les dolmens de la Russie méridionale; 2° *ovoïdes*, dont les spécimens appartiennent aux crânes de la Rome antique, de la Sicile et de la terre des Gallas; 3° *pentagonoïdes*, prises sur les crânes de la Rome antique et de la Ghinda et qui se trouvent en grande quantité dans le musée anthropologique de Moscou (100 crânes sur 1.500). Ces trois formes sont les principales. Les formes secondaires sont : *rhomboïdes*, qu'on rencontre rarement, et que M. Sergi a constaté parmi les crânes de l'Égypte antique, de la Tunisie et de la Sardaigne : *platicéphales*, qui dans sa variété très aplatie et large n'appartient pas à vrai dire à la race méditerranéenne, mais se rencontre en Sicile, en Égypte, dans la nécropole de Novilara et les kourganes (tumulus)

russes. M. Sergi représente cette variété par deux crânes siciliens : *sphénoïdaux*, représentés par des crânes siciliens et de la Rome antique et enfin *trapézoïdaux*, représentés par des crânes de la Sardaigne et de la Chersonèse[1]. Il appartient aux anthropologues de vérifier les données craniologiques que le professeur romain apporte à l'appui de sa théorie. Mais si la justesse de ces données ne peut pas être contestée, les conclusions auxquelles aboutit l'auteur de la théorie de la race méditerranéenne, acceptées par plus d'un anthropologue en Europe, ne doivent pas nous paraître trop hardies.

ORIGINE AFRICAINE DU TYPE CRANIEN DE LA GRÈCE ET DE L'ITALIE.

« Nous avons surtout été frappé, dit M. Sergi, du fait que nous avons trouvé dans l'Afrique orientale les formes typiques de la race que nous étudions : personne n'a jamais supposé que les Grecs et les Romains eussent une origine commune avec les Égyptiens et encore moins avec les Africains de l'Éthiopie et les Somalis. Il y a quelque temps que de Quatrefages écrivait qu'on ne sait rien des Romains au point de vue de la race. L'anthropologue napolitain Nicolucci constatait que le type romain est unique dans l'Italie centrale, et qu'il n'a aucun rapport avec celui des autres régions de la péninsule. Certains savants prennent les Grecs et les Romains pour de purs Aryens. Nous ne voyons rien de semblable : les recherches morphologiques, poursuivies à l'aide de méthodes rationnelles, nous ont permis, pas à pas, de découvrir l'origine de ces peuples si fameux dans l'histoire de l'humanité. Je pourrai mélanger des crânes authentiques d'anciens Grecs et Romains avec des crânes égyptiens, ibériens et africains de l'Abyssinie, du Tigré, du pays des Somalis, des crânes anciens et modernes, les subdiviser par types et variétés, puis inviter le plus expérimenté des craniologues, celui qui a le plus vu et étudié de têtes humaines, il lui serait presque impossible de les distinguer entre eux et d'établir des différences typiques. C'est la même race humaine qui a conservé ses caractères physiques depuis sa naissance, et malgré sa dispersion et ses subdivisions, malgré le mélange d'autres races, ses caractères persistent inaltérables et témoignent de son origine[2].

1. *Origine e diffusione della stirpe Mediterranea*, p. 47-48, 115-139. Mon art. de l'*Origine des Sicules*, plaq. p. 76-77.

2. *Ibid.*, p. 76-77, et de l'*Origine des Sicules*, plaq. p. 77.

IMMIGRATION DE L'AFRIQUE EN EUROPE.

Cette race méditerranéenne, que M. Sergi fait venir de l'Afrique orientale, est arrivée dans l'Égypte préhistorique, et de là s'est répandue d'un côté en Syrie et en Asie Mineure, de l'autre, dans l'Afrique du Nord jusqu'à l'océan Atlantique, occupant aussi les îles Canaries. De la côte septentrionale de l'Afrique, cette race est allée en divers points de l'Europe méridionale. Encore avant l'époque égyptienne, elle est venue de l'Égypte en Grèce et dans les îles, pénétra au delà du Pont-Euxin dans la Russie méridionale, où elle laissa ses traces dans les tumulus, et de là s'avança plus loin vers le nord jusqu'au lac de Ladoga.

M. Sergi, en parlant ainsi, a certainement en vue le squelette du cabinet zoologique de l'Université de Saint-Pétersbourg, trouvé par le professeur Inostrantzev sur le lac de Ladoga [1], bien que le professeur romain ne mentionne pas ce remarquable squelette. D'un autre point de l'Afrique du Nord, de la Tunisie, cette race pénétra en Sicile et dans l'Italie méridionale, en Sardaigne, en Corse, dans les Alpes-Maritimes, en Piémont et en Suisse. Quand elle arriva par l'Afrique du Nord jusqu'à Gibraltar, elle passa sur la presqu'île pyrénéenne, puis dans la France méridionale et avançant toujours atteignit la Manche, puis entra en Angleterre et en Irlande [2]. Les témoignages incontestables de cette marche sont les crânes elliptiques, ovales et pentagonaux ainsi que les dolichocéphales et les mésocéphales qu'on a trouvés partout. La forme du visage est également surtout elliptique, ovale, pentagonale et triangulaire. A l'époque néolithique cette population occupait non seulement l'Europe centrale, mais on peut la voir dans les *Reihengräber* de l'Allemagne et même dans la Scandinavie, où elle a conservé des formes identiques à celles qu'on trouve dans le bassin méditerranéen. M. Sergi en parle dans son article postérieur : *Intorno ai primi abitanti di Europa* [3]. En Europe cette population fut précédée par l'homme néanderthalien, race proprement européenn et qui n'est pas encore totalement éteinte [4]. Quant à l'invasion de la race méditerranéenne en Europe, M. Sergi la rattache, sans bien

1. Inostrantzev, *L'homme de l'âge de la pierre sur les rives du lac de Ladoga*. St-Pét., 1882.

2. Lib. cit., p. 49-89.

3. Dans *Atti della Società Romana di Antropologia*, vol. VI, fasc. II, 1899 ; plaq. (Lanciano, 1899), p. 15.

4. Sergi invoque Spengel, qui Schädel von Neanderthaltypus dans *Archiv. für Anthro-*

expliquer pourquoi, approximativement à l'époque de la Madeleine, qui représente, comme on le sait[1], la dernière phase de la période quaternaire et de l'âge paléolithique, ou peut-être aux temps qui précèdent immédiatement cette époque[2].

VALEUR DE LA THÉORIE DE M. LE PROFESSEUR SERGI

La théorie de M. Sergi sur la race méditerranéenne ne lui appartient pas exclusivement[3], mais il fut le premier à en parler et à la développer en la poussant jusqu'à ses dernières conclusions. Nous l'avons déjà examinée dans notre article sur l'origine des Sicules. Il nous semble que nous l'avons pour la première fois appliquée, dans une étude historique, à la solution des questions qui touchent à l'ethnographie de l'Italie ancienne. Mais cette théorie, bien qu'elle soit très séduisante, semblait encore plus hardie parce qu'elle était neuve et contredisait toutes les notions, que les philologues, les historiens et les linguistes possédaient sur l'ethnographie du monde antique. Cependant plus nous avançons, plus nous nous persuadons que la base de cette théorie, d'après laquelle l'Europe méridionale aurait reçu aux temps primitifs sa population de l'Afrique, est exacte. Le professeur Sergi faisant venir la race qu'il appelle « euro-africaine » de l'Egypte en Grèce, de la Tunisie en Italie, du Maroc en Espagne et Portugal, ferait bien de déterminer autant que possible dans quelles conditions géographiques cette immigration s'est produite, c'est-à-dire, quelle était alors la position de la Méditerranée par rapport aux péninsules balkanique, apennine et pyrénéenne. Il n'était pas facile, à la population quaternaire même de la période magdaléniennne d'arriver à l'île de Crête et de là au continent grec ; même maintenant, en bateau à vapeur, on éprouve des difficultés de navigation lorsqu'on approche du cap Matapan. Il faut donc admettre que l'ancienne immigration de cette race de l'Afrique en Hellade s'est accomplie dans des conditions géographiques de

pologie, 1875), a prouvé l'existence de cette race dans la Frise. Il se base sur certains crânes de la Frise, qui ont été étudiés par Sasse et par Virchov, mais il incline à voir ce type mélangé à d'autres éléments, dans d'autres endroits de l'Europe centrale, en Styrie, Carinthie, etc. Voy. Intorno ai primi abitanti di Europa (*Atti della società Romana di Antropologia*, vol. VI, fasc. II, 1899), pl. p. 13.

1. G. de Mortillet. *Le Préhistorique. Antiquité de l'homme*, Paris, 1883, p. 461 et 478.

2. *Intorno ai primi abitanti di Europa*, p. 14 et 17.

3. G. Schweinfurth dans *Verhandlungen der Berl. Gesellschaft für Ethnologie*, etc., 1898, p. 264 ; Myres, Preistoric man in the Eastern Mediterranean dans *Science Progress*, 1898, p. 1, sq.

notre planète plus favorables qu'elles ne le sont actuellement Si l'on admet que les contours des rives de la Méditerranée étaient les mêmes qu'aujourd'hui, il devait être plus aisé de passer de Tunisie en Sicile directement ou par Pantellaria, ou plus facile encore de traverser le détroit de Gibraltar pour pénétrer dans la presqu'île pyrénéenne. M. Sergi n'a pas entrepris ce travail, et nous, cette fois tout au moins, ne lui viendrons pas en aide dans des recherches qui exigent des connaissances spéciales. Mais, profitant des recherches de M. Théobald Fischer, nous avons déjà indiqué qu'à l'époque quaternaire, en tout cas, à une certaine période de cette époque, la Sicile était encore unie à l'Afrique ; quelque temps avant que la séparation des deux continents se fut produite, la Sicile était déjà séparée de l'Italie par le détroit de Messine, mais le passage de ce détroit qui a, entre le cap Faro et Batteria di torre Cavallo, 3 kilomètres et 200 mètres de large et ne présente aucune difficulté maintenant, pouvait être alors encore plus étroit. D'ailleurs, même dans le cas où l'immigration d'Afrique sur la presqu'île apennine se serait accomplie quand la Sicile était déjà séparée du continent africain, elle n'eût pas présenté de grandes difficultés, puisque actuellement la distance entre le cap Bon et le cap Boeo ne dépasse pas 120 kilomètres ; et à cette époque, elle devait être moindre, ainsi que l'indique la série des îles qui relient la Sicile à l'Afrique et surtout celle de Pantellaria. Il est donc certain que l'immigration en Italie venant d'Afrique, à l'époque quaternaire, n'offrait aucune difficulté. Et comme la séparation de l'Afrique de la Sicile, selon l'hypothèse de M. Fischer, s'est produite contemporainement à sa séparation de la presqu'île pyrénéenne, ou plutôt en raison de cette scission, il est à peu près certain que l'immigration sur cette péninsule a pu s'opérer par voie de terre; mais le détroit, eût-il existé à cette époque, ne l'aurait point arrêtée. En tout cas, il est hors de doute que pour l'immigration dans l'Europe méridionale et spécialement en Italie et en Espagne, la voie africaine était plus commode que celle de l'Asie ou de l'Europe centrale et occidentale : les montagnes qui séparent l'Italie et l'Espagne du reste de l'Europe opposent plus d'obstacles à l'immigration que les étroits bras de mer, à travers lesquels les yeux distinguent ce qui se passe sur l'autre rive. Si nous considérons que

l'époque quaternaire coïncide avec la période glaciaire en Europe, quand les presqu'îles apennine et pyrénéenne étaient séparées du reste de l'Europe par leurs glaciers respectifs, nous comprenons aisément pourquoi la population de l'âge de la pierre sur les deux péninsules était d'origine africaine, comme l'a été la plus ancienne faune de la Sicile[1].

LIGURES ET IBÈRES.

Nous n'abordons pas la question qui se pose de savoir si l'Italie, en entier ou partiellement, ou si l'une ou l'autre de ses îles ont été habitées avant l'immigration du peuple dont nous avons vu la civilisation dans les grottes naturelles, dans les *fondi di capanne*, dans les grottes artificielles de sépulture, dans quelques dolmens et les tombes en pleins champs. Cette question nous est indifférente, car la plus ancienne population de l'Italie que nous connaissions est celle que les écrivains désignaient sous le nom de Ligures et à laquelle les Ibères se mêlaient sur les îles. Les Ligures (Ligures, Λίγυες) étaient connus des anciens écrivains comme une des plus anciennes populations de la terre. Déjà Hésiode en parle, les mentionnant avec les Éthiopiens et les Scythes dans le célèbre vers qui nous a été conservé par Strabon[2].

Αἰθίοπάς τε Λίγυς τε ἰδὲ Σκύθας ἱππημολγούς

Ce sont ces trois peuples sur les différents points de la terre, au sud, à l'occident et au nord, aux noms desquels se rattachent les plus lointains voyages d'Hercule. Cette épithète de « peuple *ancien* » est aussi donné aux Ligures par les écrivains romains[3]. Ils n'ont connu les Ligures que dans les limites étroites des territoires qu'occupait ce peuple, rejeté à l'Occident par l'invasion aryenne dans le nord de l'Italie, chassé de partout où les nouveaux venus réus-

1. Teobald Fischer dans ses *Beiträge zur physischen Geographie der Mittelmeerländer, besonders Siciliens* (Leipz., 1877), dit : « Dass eine Landverbindung in nachtertiärer Zeit stattgefunden hat, muss namentlich aus der fossilen Fauna Siciliens geschlossen werden, da dasselbe unmöglich in seiner jetzigen Grösse auch bei weit günstigerem Klima so ungeheure Mengen von Dickhäuten zu ernähren im Stande gewesen wäre, wie sie nach den erstaunlichen Massen ihrer Knochen, die man in Höhlen und Knochenbreccien findet, hier existirt haben müssen. Gleichzeitig weist das Vorkommen von Elephas meridionalis, Elephas antiquus, Elephas Armeniacus, Elephas Africanus, Hippopotamus Pentlandi, Hyaena crocuta etc., und das Fehlen von Elephas primigenius, Hippopotamus major, Mastodon Borsoni, vielleicht auch Ursus spelaeus auf eine Verbindung mit Africa hin » (p. 21-22).

2. VII, 3, 7 (p. 300 C.) ; dans l'édition Didot Hesiod. Fragm., p. 62 ; chez Kinkel fragm. 46.

3. Liv. V, 35 : prope *antiquam* gentem Laevos Ligures ; Plin. N. H. III, 17 (21), 123 : *antiqua* Ligurum stirpe.

sissaient à s'implanter, et qui enfin, vaincu plus tard par les Étrusques, les Gaulois et les Romains, n'a pu conserver en Italie que le territoire restreint borné à l'occident par les Alpes et le Var, au nord par le Pô, à l'Orient par l'Arno, et au sud par le Sinus Ligusticus, qu'on appelle aujourd'hui la baie de Gênes. Les géographes grecs ont su parfaitement que les Ligures avaient possédé le sud-est de la France, les Alpes-Maritimes, le Piémont, la Lombardie et toute la rive de la baie génoise jusqu'à Pise. C'est du nom de ce peuple qu'on désignait la mer au sud de la Gaule, Λιγυστικὸν πέλαγος, comme nous le voyons chez les géographes grecs[1], reproduits par les géographes romains qui parlent de *Ligusticum mare*[2] et *Ligurum Aequor*[3]. Eratosthène[4] considérait comme ligurienne toute l'Europe occidentale, ainsi que la péninsule pyrénéenne[5]. Polybe[6] savait que les Ligures habitaient à l'ouest du Rhône, fleuve qui, d'après Avien[7], les séparait des Ibères. Scylax[8] considère la population qui s'étend entre le Rhône et les Pyrénées comme un mélange d'Ibères et de Ligures. Mais certaines indications permettent de supposer que les Ligures possédaient autrefois une partie de la presqu'île ibérienne[9], d'où ils ont chassé les Sicanes[10], et une partie de la Corse[11]. Puis, les écrivains antiques savaient aussi que dans les temps anciens les Ligures étaient répandus dans toute l'Italie, qu'ils avaient habité le Latium et qu'ils avaient été chassés du territoire romain en même temps que les Sicules, par les *Sacrani* venus de la région réate[12]. Ils savaient de même que les

1. Eratosthène chez Strabon, II, 4 (C., p. 106) aussi II, 5 (C., 122), III, 5 (C., 128); Ptolem., III, 1 ; VII, 8.
2. Colum. VII, 2 ; Plin. II, 47 (46), 121 ; III, 5 (9), 61 ; 6 (10), 75.
3. Avien., *Descr. Orb.*, 113.
4. Strabon, 1 (C., II, 92).
5. Strabon, VII, 3, 7 (C., 300).
6. III, 41, 4 ; II, 16, 1.
7. *Ora maritima*, vers. 612-614.
8. *Peripl.* éd. Didot (Geographi Graeci minores), I, p. 17 : Ἀπὸ δὲ Ἰβήρων ἔχονται Λίγυες καὶ Ἴβηρες μιγάδες μέχρι ποταμοῦ Ροδανοῦ.
9. Avien., *Ora marit.*, v. 284-285, dit que le Tartesse (Baetis), le Guadalquivir de nos jours, coule du lac ligurien. Stephanos de Byzance indique près du Tartesse la ville des Ligures, Λιγυστίνη πόλις, et ses habitants, dit-il, s'appellent Ligures, οἱ οἰκοῦντες Λίγυες καλοῦνται.
10. Thucyd., VI, 2 : Dionys. Halic., I, 22 : Diod., V, 6 : Sil. Italic., XIV, 34 sq.
11. Senec., *Consol. ad Helviam*, 8 : Sallust Historiarum Fragmenta, II, 8 (p. 33, ed. Dietsch) ; Isid. *Origines*, XIV, 6, 41.
12. Fest., *Sacrani* (p. 321 M.) : Serv. ad Virg. *Aen.* XI, 317 : Ligures a Sacranis (pulsi sunt).

Ligures occupaient d'autres lieux en Italie encore du temps d'Auguste. (*οἰκοῦσι μὲν καὶ τῆς Ἰταλίας πολλαχῆ*) [1].

Mais personne ne savait, d'où ce peuple était venu en Italie et quel était son lieu d'origine [2]; les uns le faisaient venir de la Grèce [3], les autres [4] affirmaient qu'il avait autrefois habité le nord de la Gaule et qu'il avait été chassé au sud de ce pays par les Celtes. Mais les anciens savaient cependant que les Ligures n'étaient pas des Celtes [5], et ils les distinguaient des Ibères [6]. L'ancienneté de ce peuple remontait si loin, que ses origines restaient obscures, et pour les éclairer, on manquait des traditions nécessaires, σαφὲς οὐδέν, comme le dit Denys d'Halicarnasse.

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES LIGURES.

Mais ce qui n'était pas clair pour les anciens, l'est devenu pour les savants contemporains. Malgré toute sa perspicacité, Niebuhr n'a rien avancé de nouveau sur les origines des Ligures et se contenta de répéter ce qu'avait dit Denys d'Halicarnasse, que leurs origines étaient inconnues. Mais en combinant les indications des anciens et des considérations philologiques, il émit sur la diffusion territoriale des Ligures une hypothèse très hardie pour son temps : « A en juger, dit-il, par leurs traces, il me semble fort probable que ce peuple a habité dès les temps anciens l'espace entre les Pyrénées et le Tibre, ayant pour limites, au nord, les Cévennes et les Alpes helvétiques ».

Schwegler, qui est l'héritier direct et le continuateur de la méthode critique de Niebuhr, fit peu d'attention aux Ligures; quant à Mommsen [7], il ne consacra aux Ligures [8], comme à un peuple ayant habité l'Italie dans la plus haute antiquité, pas même les deux lignes dont les a honorés Schwegler. Seul, M. Ed. Meyer, dans le second volume de l'*Histoire de l'Antiquité*, consacre quelques lignes aux Ligures con-

1. Dionys., I, 10.

2. Dionys. *ibidem* : *ὁποτέρα δ' αὐτοῖς ἐστι γῆ πατρίς, ἄδηλον. οὐ γὰρ ἔτι λέγεται περὶ αὐτῶν προσωτέρω σαφὲς οὐδέν.*

3. Dionys., I, 11; Strab. IV, 2 (C. 202).

4. Avien., *Ora marit.*, 132 sq.

5. Strab., II, 28 (C. 128).

6. Voy. note 8 de la page précédente.

7. *Röm. Geschichte*, I, 183; 93 de l'édition en un seul volume (1855).

8. *Röm. Geschichte*, 8 éditions depuis 1854 à 1888.

sidérés comme peuple faisant partie de la population primitive de l'Italie, et il émet cette étrange supposition, que peut-être les Ligures sont parents des Étrusques [1]. Ce n'est que dans les derniers vingt ans qu'on commença sérieusement à étudier les origines des Ligures, et par deux voies, philologo-linguistique et archéologo-anthropologique.

MÉTHODE PHILOLOGO-LINGUISTIQUE.

Cette méthode a produit deux études intéressantes, celle de Müllenhof, non achevée, dans la *Deutsche Alterthumskunde*, vol. III, p. 173-195 (Berlin, 1892), et celle de M. d'Arbois de Jubainville dans son ouvrage : *Les premiers habitants de l'Europe* (Paris, 1889-1894, 2e éd.), vol. I, p. 308 sq., vol. II, p. 46-215. En analysant la phonétique et la formation des mots qu'il avait reconnus comme liguriens, bien qu'ils nous soient parvenus sous une forme latine ou grecque, noms de personnes, de villes, de peuplades, Müllenhof, qui dans le premier volume, p. 86, considère les Ligures comme faisant partie des races préaryennes de l'Europe, dans son troisième volume est arrivé par la voie philologo-linguistique à la conclusion qu'ils sont plutôt d'origine aryenne (p. 179). D'Arbois de Jubainville, employant la même méthode, voit dans les Ligures une population indo-européenne, ayant précédé les autres émigrations indo-européennes dans l'Europe occidentale (II, p. 215). A l'aide des ressources combinées de la philologie et de la linguistique, les deux savants se sont efforcés de déterminer les frontières de l'expansion des Ligures et les ont considérablement élargies en comparaison de celles qu'avaient indiquées les anciens. Müllenhof abandonne aux Ligures, outre la Riviera italienne, la vallée du Pô jusqu'à la rivière la Piave, puis les Cévennes, comme le faisait Niebuhr, puis encore toute la vallée du Rhône, en allant de là au nord et à l'*Orient* jusqu'à l'embouchure du Rhin, enfin la Corse et l'Elbe, l'Étrurie du Nord et certaines parties de l'Étrurie méridionale, en se basant pour cette distribution sur les noms liguriens du lac Sabatine, du lac Cimine et du mont et de la forêt ciminiens. D'Arbois de Jubainville trouve ces frontières trop étroites pour ses opérations philologo-linguistiques sur la langue ligurienne qui pourtant nous est inconnue. Outre l'Italie centrale et septentrionale,

1. *Geschichte des Alterthums*, II, Stuttg. 1893, p. 503.

outre la Sicile et la Corse, il abandonne aux Ligures une partie considérable de la presqu'île ibérienne, la France méridionale avec le bassin du Rhône et tous les autres petits bassins des rives de la Méditerranée avoisinants, puis les bassins de la Garonne, de la Loire, de la Seine, les bords de l'Océan et de la Manche, puis il les conduit sur les îles britanniques et encore dans les bassins de la Meuse, du Rhin, du Veser, de l'Elbe et du Danube. Et il distribue tous ces territoires en se fondant sur une langue qui nous est moins connue qu'aucune autre de l'antiquité, à l'exception peut-être de celle des Etrusques, dont nous possédons pourtant plusieurs milliers d'inscriptions

LA LANGUE DES LIGURES D'APRÈS MM. MULLENHOF ET D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

En quoi consiste cependant ce matériel linguistique dont Müllenhof et d'Arbois de Jubainville se sont servis pour édifier leurs théories et tirer leurs conclusions ? En deux mots, il consiste en ceci :

Dans une des inscriptions latines (C. I. L., I, 199), 117 ans avant Jésus-Christ (637 de la fondation de Rome), qui présente un arrêt judiciaire dans un litige territorial entre des Génois et des Langenses, nous trouvons un certain nombre de noms géographiques avec la terminaison — *asca* (les fleuves Neviasca, Veraglasca ; les ruisseaux Tulelasca, Vinelasca ou Vinelesca) ; ce suffixe *asca* qui, dans l'antiquité déjà, devient *esca*, et qui plus rarement se rencontre sous la forme parallèle d'*usca*, fait corps avec beaucoup de noms géographiques, sur une grande étendue de l'Europe en commençant par la Ligurie de nos jours. Nous le trouvons dans les noms géographiques de la Corse, du nord de l'Espagne et du Portugal, de la vallée du Rhône et des départements avoisinants, de la Suisse et de la Bavière. Et comme ce suffixe n'appartient ni au celte, ni au grec, ni au latin, ni aux langues de l'Europe du Nord, lithuanienne, slave ou germaine, il est très logique d'y voir une particularité de la langue des Ligures, au territoire desquels il appartient : là, comme l'indique l'inscription, il est chez lui. En se basant avant tout sur ce suffixe et ses transformations sus-indiquées auxquelles au moyen âge se sont joints *asco*, *aschi*, *osco*, *osca*, dont l'origine ligurienne est certifiée par les noms Areliascus et Caudalascus employées dans la *tabula alimentaria* de la ville de Velejia (C. I. L., XI, 1147), d'Arbois de Jubainville cherche des Ligures en Italie et en Europe. Aussi est-il conduit de la Ligurie au Piémont, du Piémont en Lom-

bardie, de la Lombardie en Vénétie, de là en Emilie et à Massa-Carrara, en comptant partout le nombre des mots en *asca*, *aschi*, *asco*, *asche*. Il en a trouvé en ces localités 271 dont 90 pour la Ligurie, telle qu'elle a été formée par Auguste comme neuvième région italique. L'auteur refait les mêmes opérations et les mêmes voyages dans l'Italie du nord, la Suisse, l'Alsace et la Lorraine, la Haute-Bavière et le Tyrol avec les suffixes *usco*, *usca*, *uscu*, *osca* ; les noms les plus septentrionaux sont *Urnasca*, aujourd'hui la rivière Urnasch dans le bassin du Haut-Rhin, et *Caranusca* au nord de Metz, noms qu'on trouve dans une carte du temps de l'Empire romain, *Tabula Peutingeriana*. Du nord de la France, M. d'Arbois de Jubainville se dirige vers la Corse, puis dans les douze départements sud-est de la France, ensuite en Espagne et même en Portugal, où un seul mot, *Vipasca* ou *Vipascum*, rappelle le séjour des Ligures. Müllenhof se livre à la même opération, mais sur une échelle plus restreinte. D'ailleurs ni l'un ni l'autre ne se contentent de ce suffixe *asca* et de ses modifications. Müllenhof en se basant sur les noms *Blustiemelus*, *Boplo*, *Claxelus*, *Lebriemelus*, *Plaucus*, *Prenicus*, *Procobora* et autres que mentionne l'inscription génoise dont nous avons parlé, ainsi que sur d'autres formes particulières des noms de villes du sol ligurien, trouve admissible d'attribuer aux Ligures toute une série de noms en Italie et au dehors. Tels sont selon lui les mots avec les formes de dérivation en *ll*, *nn*, *rr*, puis le groupe des voyelles *oa*, *ia*, *ie*, et aussi les terminaisous en *elius* et *eius* qu'on rencontre sur les inscriptions de Nice (C. I. L., V., 7932) et de Veleia. Assurément, d'après Müllenhof, c'est aussi à la langue ligurienne qu'appartiennent les suffixes — *anio*, qui s'est modifié ensuite en *anius*, — *on*, — *oni*, — *uni*, — *in*, — *ini*, — *en*, — *eni*, — *aun*, et surtout — *el*, — *eli*, — *ell*, — *enn*, — *ull*, — *unn*, — *ub*. Enfin, les noms ethniques dans lesquels le *t* sert de signe de dérivation, comme dans les suffixes *ates*, *ati*, *iti*, etc., etc. Le *g* et souvent le *c* surtout dans la forme *ic*, *ec*, *ac*, *uc*, *inc*, *enc* sont aussi des signes de dérivation de la langue ligurienne. Nous faisons grâce au lecteur des noms de fleuves, montagnes, villages, peuples et personnages, que l'auteur cite en exemple. Müllenhof n'a pas achevé son étude sur la langue ligurienne. Il trouva un continuateur fécond en la personne du lin-

guiste français d'Arbois de Jubainville qui rattache à la langue ligurienne les racines *bormo*, *rot*, *seq*, le suffixe *ra*, à l'aide duquel les noms de beaucoup de fleuves sont formés. M. d'Arbois de Jubainville les énumère avec zèle, en y joignant les noms de cimes de la chaîne du Jura. Il cite encore les suffixes — *entia*, — *antia*, — *ona*, — *na*, — *mino*, — *mina*, — *meno*, — *mna*, — *mno*, et les suffixes de Müllenhof — *ati*, *elo*, *ela* et la racine *sab*. Pour conclure d'Arbois de Jubainville cite plusieurs noms qu'il attribue à la langue ligurienne, entre autres, le mot *asia* (seigle) indiqué par Pline[1]; le savant français le modifie en *sasia* et rattache cette forme à celle du sanscrit *sasijam*, transformant ainsi le mot en indo-européen, ce qui est tout à fait arbitraire. Quant aux mots *roudos*, *eburos*, *multos* que d'Arbois extrait des adjectifs *Roudelius*, *Eburelia* ou *Eborelia* et *Multelius* ou *Moltelius*, transmis par des inscriptions, leur origine ligurienne n'est nullement prouvée. Moins douteuse est l'origine ligurienne du mot *lemos*, qui se retrouve dans la rivière *Lem-uris* et la montagne *Lem-ur-inus* située, d'après l'inscription C. I. L., I, 199; V, 7749, dans les environs de Gênes. Il n'est pas impossible que Léman, lacus Lemanus, comme on appelle le lac de Genève, porte aussi un nom ligurien. Quant au mot *alisa*, qui signifie l'aulne et qui a donné naissance aux noms de plusieurs localités en France et en Allemagne, nous abandonnons le soin de prouver son origine ligurienne à la science de d'Arbois de Jubainville.

Nous avons déjà remarqué que les considérations de l'académicien français et de son prédécesseur allemand, fondées sur des combinaisons philologiques et linguistiques, ne peuvent pas résoudre la question de l'origine des Ligures. Ni l'un ni l'autre de ces savants n'évolue sur un terrain solide; nous le voyons par les hésitations de Müllenhof, qui nous laisse dans l'ignorance sur ses vues personnelles définitives au sujet de l'origine indo-européenne des Ligures, qu'auparavant il avait nettement refusé d'admettre, et dans le peu de force des arguments de d'Arbois de Jubainville, qui en déclarant que les Ligures étaient d'anciens ennemis des Ibères, avoue que l'origine indo-européenne des

1. N. H. XVIII, 16 (40), 141 : Secale Taurini sub Alpibus asiam vocant, deterrimum, sed tantum ad arcendam famem, etc.

2. *Id.* III, 17 (21), 123.

premiers ne saurait être établie « par les méthodes de la linguistique » [1]. D'ailleurs les matériaux recueillis par cette voie par les deux savants ne sont pas dénués de valeur pour la question de la diffusion des Ligures en Europe, car leurs conclusions sont, dans une certaine mesure, confirmées par une autre voie; seulement, leurs données ne résolvent pas la question de l'origine des Ligures. Nous y reviendrons lorsque nous parlerons de la langue latine et d'autres idiomes italiques.

MÉTHODES ARCHÉOLOGIQUE ET ANTHROPOLOGIQUE.

Nous avons acquis la certitude que la méthode philologo-linguistique est insuffisante pour déterminer quelle était la race des Ligures. Elle doit appeler à son aide, là où il est possible, l'archéologie et en tout cas l'anthropologie. Celle-ci à elle seule ne peut pas non plus résoudre la question, de même qu'il ne suffit pas de connaître les langues pour établir la parenté des peuples entre eux. La langue est souvent un emprunt; il y a toujours eu et il y a encore maintenant des peuples qui parlent la langue de leurs vainqueurs ou des colonisateurs de leur pays, sans appartenir à la race des uns ni des autres. Les crânes, par contre, ne s'empruntent pas, bien que beaucoup d'anthropologistes assurent que sous l'influence des mélanges de races le coefficient cranien peut se modifier ; puis, pour les peuples depuis longtemps éteints, on s'expose au danger de prendre pour des crânes typiques, des crânes d'un tout autre peuple que celui qu'on étudie. C'est ce qui est arrivé à l'anthropologiste napolitain Nicolucci et au savant anglais Isaac Taylor. L'un [2] et l'autre [3] ont pris les Ligures pour des Touraniens, ayant trouvé leurs crânes brachycéphales. L'erreur de Nicolucci provient, selon M. Sergi [4], de ce qu'il a pris pour des crânes liguriens « les nouveaux crânes de Modène », qui ressemblent beaucoup au crâne de Turin qu'il a décrit et qui appartiennent au type celte. Le professeur Issel signale aussi l'erreur de Nicolucci [5]. M. Taylor n'est pas assez familier

1. *Les premiers habitants*, etc., I, p. 179.

2. La stirpe Ligure in Italia ne'tempi antichi e moderni dans *Atti della R. Accademia delle scienze fisiche e matematiche di Napoli*, vol. II. Napoli 1863, et dans son mémoire : Sopra la stirpe Japigia e sopra tre crani, etc. Napoli, 1866, p. 9, où l'auteur parle d'un popolo turaniano, che ebbe in suo dominio in tempi remotissimi tutto il suolo italico dalle Alpi al capo di Leuca (plaquette, 1866).

3. *The origin of the Aryans*. London, 1890 ; 2e éd., Lond., 1892, ch. VII, p. 116 sq.

4. *Bull. di paletn. ital.*, 1891 (XVII) p. 171.

5. La Liguria geologica e preistorica, t. II, p. 70. Issel remarque que Nicolucci a sans doute mensuré les crânes « riferibili ad altra schiatta ».

avec le sujet dont il parle et en général avec l'anthropologie. Il n'a pas étudié, comme l'assure M. Sergi, des crânes ligures et a confondu ceux qu'il a vus avec ceux de la race brachycéphale d'Auvergne et les crânes de la race de Furfooz, qui a donné à certaines régions de la Belgique et de la France la population à têtes rondes; puis, prenant pour acquis que les Ligures étaient de petite taille, une race brune au crâne brachycéphale, il les déclara Lapons ou Touraniens. D'ailleurs, toute son exposition de cette question est si embrouillée, qu'il est difficile de comprendre les raisons sur lesquelles il fonde ses conclusions. Nous mentionnons la théorie de M. Isaac Taylor uniquement comme une tentative en vue de résoudre le problème par une autre voie que celle à laquelle recourent les philologues et les historiens. Mais elle a été superficiellement conduite et n'a donné que de piètres résultats

Le savant allemand Dr C. Mehlis, dont la spécialité m'est inconnue, a essayé d'élucider cette question principalement à l'aide de l'anthropologie. Il consacra deux articles à cette question dans l'*Archiv für Anthropologie*, 1899-1900 vol. XXVI, sous le titre « *Die Ligurerfrage* » (la question des Ligures)[1]. Il profita surtout des fouilles des nécropoles néolithiques, pratiquées en 1896 dans les environs de Worms, où le Dr Köhl a découvert la plus importante des nécropoles du Rhin moyen. Les squelettes de ces nécropoles, à peu d'exception près, appartiennent au type dolichocéphale et sont couchés étendus ou les jambes repliées (eine hockende Stellung). Le type de race est identique dans toutes les nécropoles, de taille moyenne (de $1^m,35$ à $1^m,80$) et présente un crâne long dont la hauteur est disproportionnée. La plupart des tombes étaient pourvues de vases faits à la main, sans anses, avec des ouvertures et des décorations linéaires ou pointillées en forme de triangles (dents de loups), les creux remplis de matière blanche. Les outils sont des haches percées, des hachettes et de longs ciseaux. Les objets d'ornements sont en pierre (de syénite d'Odenwald), mais surtout faits de coquillages, de bois de rennes fossiles et de serpentine bleue et grise. M. Mehlis considère cette race comme étant ligurienne. Mais avant d'arriver à cette conclusion, il parle des Ligures en Italie et dans la

1. Nous avons consulté deux plaquettes : *Die Ligurerfrage* von Dr. C. Mehlis, erste Abtheilung, 1899; zweite Abtheilung, 1900, Braunsch

France méridionale, cite l'opinion des anciens, puis celle de savants modernes allemands, français et italiens, et s'arrête de préférence sur les preuves philologiques de M. d'Arbois de Jubainville, qui rattache les Ligures aux Aryens, puis examine les considérations archéologiques et anthropologiques de M. Issel, et se range à la théorie de la race méditerranéenne de M. Sergi. Cette étude fait l'objet de la première partie de son ouvrage. Dans la seconde partie il examine la diffusion des Ligures en France, en Suisse, dans l'Italie du nord, en Allemagne, cite les diverses opinions des savants, étudie les données anthropologiques fournies par les grottes et les dolmens de la France, les résultats de l'examen des crânes néolithiques de la Suisse et de l'Allemagne rhénane, et aboutit à la conclusion que les dolichocéphales sont surtout répandus sur le Rhin moyen, beaucoup moins dans les régions du Bas-Rhin, et encore moins dans la chaîne des Alpes occidentales. Enfin, il étudie le matériel archéologique des colonies de Ligures et arrive de nouveau à la théorie de la race méditerranéenne du professeur Sergi, théorie à laquelle se rangent aussi, selon lui, MM. Wilser et Deniker. D'après ces théories, les Ligures et les Ibères sont des peuples parents et non des races diverses comme le croient MM. Müllenhoff, d'Arbois de Jubainville et d'autres savants, dont les investigations reposent principalement sur des considérations de philologie et de linguistique. Mais le Dr Mehlis n'a fait qu'effleurer le sujet de la parenté des Ligures avec les Ibères, et c'est cependant dans cette parenté que réside le nœud de la solution de la question ethnologique des Ligures.

PARENTÉ DES LIGURES ET DES IBÈRES.

Dans mon ouvrage sur l'*Origine des Sicules*, j'ai déjà émis l'hypothèse que le détroit de Gibraltar[1] a servi de passage d'Afrique en Europe, non seulement aux Ibères, qui, d'après la théorie de M. Sergi, se sont répandus jusqu'en Irlande, ce que confirme Tacite[2], mais aussi aux Ligures, c'est-à-dire à la branche de ce peuple qui a peuplé la vallée du Rhône, les Alpes-Maritimes, la Ligurie proprement dite et la vallée du Pô, d'où elle s'est répandue par le versant oriental des

1. P. 80 à 93 plaq.

2. *Agric.*, 11 : Silurum colorati vultus, torti plerumque crines et posita contra Hispania *Iberos veteres* trajecisse easque sedes occupasse fidem faciunt.

Apennins et les rives de l'Adriatique dans l'Italie centrale et méridionale. Nous avons déjà vu que l'espace entre le Rhône et les Pyrénées était occupé par les Ibères et les Ligures qui, comme l'ont observé déjà les écrivains de la haute antiquité, s'y sont mêlés. Cette voie d'immigration des Ligures en Italie explique plus naturellement leur lien géographique avec les Ibères que si nous avions supposé que les Ligures de la France méridionale, la Ligurie et l'Italie du nord y ont pénétré par la voie de la Sicile et de l'Italie méridionale. Dans cette dernière hypothèse, il n'aurait pas été possible que le centre de la population ligurienne se trouvât dans l'Italie du nord et dans la moitié orientale du midi de la France. Ce centre se serait trouvé dans la Calabre, la Campanie, et en général dans le midi de l'Italie, qui a toujours attiré les peuples par la douceur de son climat et la fécondité de son sol. Il était très naturel, vu la configuration géologique des continents européen et africain à cette époque, que pendant la période néolithique les Ligures soient entrés en Italie aussi par la Sicile, mais la légende dit que la Sicile elle-même a reçu la population qui l'a conquise, du nord, c'est-à-dire de la Péninsule italique. Quand nous émettons l'hypothèse que la masse principale des Ligures est arrivée en Italie par la Péninsule pyrénéenne, nous pouvons facilement nous expliquer non seulement l'étroit lien géographique qui existe entre les Ligures et les Ibères, mais aussi leur lien ethnique. On peut supposer, et il est même naturel de le faire, qu'à l'époque lointaine de l'émigration d'Afrique en Europe, il n'existait presque aucune différence entre les Ligures et les Ibères, de même qu'il n'y en avait pas entre les Lithuaniens, les Slaves et les Germains, à l'époque où la race aryenne a commencé à occuper les vastes plaines de l'Europe orientale. Cette différence ne s'est produite qu'au cours des milliers d'années qu'ils ont vécu sur le sol européen. Premièrement venaient les Ligures talonnés par les Ibères ; mais c'étaient des Ligures et des Ibères de l'avenir. Il pouvait se faire aussi qu'une partie des immigrés prît racine en quelques localités; les masses qui venaient en arrière, trouvant ces places occupées, continuaient leur route jusqu'à ce qu'elles rencontrassent des territoires libres. Ceux qui venaient après eux, s'ils ne les délogeaient pas, péné-

traient encore plus avant. Ainsi ils arrivèrent jusqu'aux Pyrénées, mais ne s'y arrêtèrent pas : les uns tournèrent vers l'Orient, les autres continuèrent dans la direction du nord. Ce n'était pas une marche continue, mais une colonisation qui a duré des siècles. Les hordes, qui suivirent les rives de la Méditerranée vers l'Orient et s'établirent enfin dans l'Italie du nord, formèrent cette couche de la population qui commença à s'appeler Ligures; ceux qui sont restés dans la presqu'île pyrénéenne commencèrent à s'appeler Ibères. Les hordes qui se dirigèrent vers le nord de la France occidentale et qui pénétrèrent dans les îles britanniques, n'avaient pas de nom commun; opprimés ensuite par une nouvelle immigration, ils disparurent, en tant que peuples à part, sans même laisser leurs noms, ou peut-être leurs noms sont-ils restés attachés à leurs conquérants. Plus tard, une partie des Ligures apparaît sur la presqu'île pyrénéenne. Cette invasion venait du nord, car les frontières des Ligures et des Ibères se touchaient, et la lutte entre les deux peuples était dans la nature des choses. C'est par la même voie que les Celtes ont envahi les Pyrénées et ont formé dans la partie centrale de la presqu'île la population mélangée des Celtibères. Quoi qu'il en soit, les Ibères ont formé le fond de la population de la presqu'île pyrénéenne, comme le savaient déjà Varron[1] et Strabon[2], et les Ligures ont formé le fond de la population de la péninsule apennine. Quant à la Sicile, il y avait évidemment là l'une et l'autre population, les Sicules-Ligures et les Sicanes-Ibères, que nous avons étudiés en détail dans notre travail sur l'*Origine des Sicules* et surtout dans un article complémentaire intitulé « Encore des Sicules, des Ombriens et des Latins »[3], et dont nous parlerons plus loin. La Sardaigne[4] appartenait surtout aux Ibères, et l'idiome actuel des montagnards de cette île est plus proche de l'espagnol que de l'italien. La Corse présente une population plus mélangée ; Sénèque, qui y fut exilé, et qui a rattaché les Sardes aux Ibères à cause de

1. Plin. III, 2 (3), 8. *J. M. I. Pub.*, mai 1899, p. 114 sq.

2. III, 5 (C., p. 158).

3. Particulièrement les p. 137 sq.

4. Isid. *Origin.*, XIV, 6, 39 : Sardus, Hercule procreatus, cum magna multitudine a Libya profectus, Sardiniam occupavit et ex suo vocabulo insulæ nomen dedit. Cp. Pausan. X 17, 5 ; Solin., 4, 1 ; Silius Ital., *Punic.*, XII, 359-360.

leur langue et de leurs coutumes, trouva en Corse, pour la même raison, outre l'élément grec, l'élément ligurien[1].

L'île de Pianose, qui était habitée aussi à l'époque néolithique, peut être considérée comme une localité ligurienne, ayant été liée au continent italien non seulement par la civilisation[2], mais géographiquement.

La parenté des Ligures et des Ibères, que les philologues et les linguistes ne reconnaissent pas[3], mais qui est reconnue par les palethnologues[4], qui voient la même civilisation sur les deux péninsules et les îles qui les entourent, cette parenté est aussi confirmée par les données anthropologiques. M. Issel, qui a étudié les crânes de squelettes dans les cavernes liguriennes, arrive à la conclusion que tous les crânes, tant les paléolithiques (selon M. Issel : miolithiques) que les néolithiques, et ceux d'époques encore plus récentes, qu'il appelle proto-historiques, appartiennent à la race de Cro-Magnon. En suivant les vestiges de cette race, M. Issel la retrouve en Ligurie, Émilie, Istrie, dans le Latium, en Sicile, en Sardaigne, dans la France occidentale, en Belgique, dans l'Espagne méridionale, sur les îles Canaries, et suppose qu'elle s'est trouvée encore dans beaucoup d'autres localités[5]. Le Dr Jacques[6], qui a étudié les crânes de l'Espagne du sud-ouest, mis au jour par les remarquables fouilles de MM. Henri et Louis Siret, déclare que l'élément constitutionnel de ces peuples est la race de Cro-Magnon, qui se manifeste ici avec évidence comme dans toutes les stations préhistoriques de la presqu'île.

M. Sergi se prononce en ces termes sur la parenté des Ligures et des Ibères : « Les données anthropologiques confirment absolument la

1. *Consol. ad Helviam*, 8 : Transierunt deinde Ligures in eam, transierunt et Hispani, quod ex similitudine ritus apparet. Eadem enim tegumenta capitum, idemque genus calceamenti, quod Cantabris est, et verba quaedam : nam totus sermo, conversatione Graecorum Ligurumque, a patrio descivit.

2. Chierici, *Antichi monumenti della Pianosa*. *Reggio nell'Emilia*, 1875, p. 6 sq., et aussi son article dans *Bull. di paletn. ital.*, 1882 (VIII).

3. Mullenhoff, D'Arbois de Jubainville, Pauli et autres.

4. Chierici et Pigorini, *Bull. di paletn. ital.*, 1882 (VIII), p. 1-21 ; 1881 (VII), p. 124 sq. Pigorini, *Atti Ac. Linc.* CCLXXIX, 1881-1882, ser. 3 ; dans *Transunti*, vol. VI, Roma, 1882, p. 156-157 ; dans *Rendiconti*, t. III, p. 296.

5. *La Liguria geolog. e preist.*, t. II, p. 356.

6. *Les premiers âges du metal dans le sud-est de l'Espagne*, p. 370.

parenté entre les Ligures et les Ibères, qui doivent être considérés comme deux grandes branches de la même famille, ayant beaucoup de variétés secondaires plus ou moins éloignées l'une de l'autre, mais qui conservent des signes morphologiques communs. Les Ibères et les Liguro-Sicules sont mésodolichocéphales ; et comme nous avons deux variétés de crânes de Sicules, eucampylos et isobathys, communes à la population ibérienne préhistorique, d'autre part nous découvrons que les Ligures des cavernes Arene Candide, Balzi Rossi, et de celles de Menton, ont le crâne du type de Cro-Magnon, qui est aussi celui de la population de l'Espagne du sud-est, à l'époque des métaux. Cela découle des études que le Dr Jacques a faites sur les crânes d'Argara : sur la planche 69, n° 65, p. 824 *a* il nous présente un vrai type de Cro-Magnon. Il résulte de ces considérations que les trois variétés liguro-sicules qu'on voit en Italie et en Sicile se retrouvent dans la population ibérienne des temps préhistoriques [1]. »

Le professeur Sergi reproche, avec raison, à Nicolucci d'avoir prétendu que les Ligures étant brachycéphales, étaient Touraniens, en prenant des crânes quelconques pour ceux de cette race. De nouvelles recherches ont établi cependant que les Ligures sont aussi dolichocéphales que les Ibères, qui ont été étudiés par Broca et M. Ferras de Macedo qui, sur mille crânes portugais de toutes les provinces, n'a trouvé que 70 brachycéphales. Quant à la dolichocéphalie des Ibères, elle a été démontrée non seulement par MM. Issel et Sergi, qui a consacré à cette question une série de travaux [2], mais encore par MM. Zampa [3] et Livi [4] qui ont examiné les crânes d'Italiens de nos jours. Les preuves de ce genre ont une importance majeure, elles éta-

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1891 (XVII), p. 169-170.

2. Liste des ouvrages, donnée par l'auteur même par ordre chronologique : La stirpe Ligure nel Bolognese. Bologna, 1883 ; Liguri e Celti nella valle del Po. Fizenze, 1883 ; Un cranio nella necropoli di Villanova. Fir. 1883 ; Antropologia storica del Bolognese. Bologna, 1884. Ajoutons encore : Crani Siculi neolitici. *Bull. di paletn. ital.*, 1891 (XVIII) ; Di alcune varietà umane della Sicilia. *Atti Ac. Lin.* 1892 ; Di alcune varietà umane della Sardegna *Bullettino dell' Accademia medica di Roma* 1892 ; Studi di antropologia Laziale, *ibid.* 1895 ; Varietà umane della Russia e del Mediterraneo dans *Atti della società Romana di antropologia*, Roma, 1894 ; Crani Siculi neolitici, *ibid.*, vol. II, 1895. Crani preistorici della Sicilia, *ibid.*, vol. VI, 1899 ; Crani umani delle antiche tombe di Alfedena, *ibid.*, vol. VII, 1900.

3. Caratteri fisici di delinquenti etc., *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XX, 1890.

4. L'Indice cefalico degli Italiani dans *Archivio per l'Antropologia*, etc., 1886 ; dans *Revue d'Anthropologie*, 1887, p. 257-258.

blissent que, malgré les mélanges qui se sont produits pendant des milliers d'années, nous voyons qu'en Ligurie et dans le reste de l'Italie, à l'exception du Piémont, de la Lombardie, de la Vénétie et de l'Emilie, où les éléments celtiques et d'autres indo-européens ont importé une forte brachycéphalie, l'élément dominant est dolichocéphale, et plus on avance dans le midi, comme aussi en Sicile et en Sardaigne, plus il se manifeste avec intensité. Les conclusions de M. Livi reposent sur 12.182 mensurations faites sur des soldats dont 200 ont été pratiquées par lui-même. Je ne peux malheureusement pas profiter de ces résultats, car M. Livi note ses mensurations en chiffres qui ne correspondent pas à ceux qu'on donne généralement.

COMMUNAUTÉ DES NOMS GÉOGRAPHIQUES DANS LES DEUX PÉNINSULES PYRÉNÉENNE ET APENNINE.

Outre la ressemblance de la civilisation qui se manifeste dans la disposition analogue des tombes et la forme et l'ornementation du mobilier funéraire, outre la ressemblance craniologique des populations des deux péninsules et des îles italiennes, confirmée par les mensurations de crânes de contemporains, la communauté de race des Ibères et des Ligures est confirmée par de nombreux noms géographiques communs dans les deux péninsules, ce qui frappa déjà l'attention de Guillaume Humboldt[1]. Le célèbre philologue et linguiste, en étudiant la langue des Basques, a recueilli un grand nombre de noms de localités communs aux deux péninsules[2]. Cette communauté si fréquente des noms de localités amena Humboldt à supposer que les Ibères avaient anciennement habité également l'Italie et ses îles. Cette hypothèse s'imposait, en effet, quand la parenté des Ibères et des Ligures n'était encore établie, ni par la palethnographie, ni par l'anthropologie. Actuellement, elle ne peut que confirmer l'unité de la race qui s'est divisée dans l'Europe méridionale en deux grandes branches, les Ibères et les Ligures.

LES SICULES

Les Sicules forment un tronçon de cette seconde branche. D'après les anciens écrivains, ils habitaient d'abord l'Italie et même étaient d'après la tradition les premiers habitants de Rome. Nous l'apprenons non seulement par le prolixe Denys d'Halicarnasse[3], mais par des écri-

1. Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache. Berl. 1824.
2. Voir mon article *Sur l'Origine des Sicules*, *J. M. I. P.*, décembre 1897, pla [illegible] p. [illegible].
3. *A. R*, *I*. 7.

vains aussi sérieux que Varron[1] et Verrius Flaccus[2]. Le premier invoque même d'antiques chroniques (*ut annales veteres nostri dicunt*). D'autres écrivains affirment seulement que les Sicules étaient les plus anciens habitants du Latium. Pline les désigne ainsi[3], Virgile[4] aussi, tout en changeant par licence poétique leur nom en celui de Sicanes. Son commentateur Servius[5] suit son exemple et ne se gêne pas non plus pour modifier leur nom. Différents écrivains[6] assignent aux Sicules toute une série de villes dans le Latium et en dehors, entre autres Tibur, dont une partie, d'après Denys d'Halicarnasse[7] portait le nom de quartier siculien, Σικελικόν. On leur assignait encore deux villes dans le territoire des Falisques (Falérics et Fescennium); on les plaçait encore dans le pays des Sabins, en Étrurie, en Picenum et on affirme même que dans les temps très reculés ils avaient habité toute l'Italie. Puis la tradition veut que les Sicules aient été chassés du Latium par les aborigènes, venus de la région Reatine, secondés par les Pélasges, ainsi que le raconte Denys d'Harlicarnasse[8]; d'après la version de Verrius Flaccus transmise par Festus[9], ils étaient chassés par les *Sacrani*. Ces derniers, c'est-à-dire la jeunesse sabine qui devait au « printemps sacré » (ver sacrum) aller chercher de nouveaux lieux d'habitation, étaient, d'après Servius[10], chassés à leur tour par les aborigènes, tandis que les Sicules auraient été mis dehors par les Ligures (*sic !*) et ces derniers par les Sacrans. On voit que ces traditions sur l'expulsion des Sicules du Latium sont très contradictoires, et en réalité n'indiquent que le fait d'une invasion du Latium par des con-

1. *De L. L.*, V, 101.

2. Festus, *Sacrani* (M., p. 321).

3. *N. H.* III, 9, 56.

4. *Aeneid.*, VII, 795 ; VIII, 328 ; XI, 316-417.

5. Ad *Aeneid.* III, 500 ; VIII, 795 ; XI, 117. Et mon article plaq. p. 4.

6. Denys d'Halicarnasse, II, 35, raconte que les Sicules ont occupé Caenina, Antemnae, Gabies ; Solinus parle d'Aricie, Gabies, Tibur ; Servius, ad *Aen.*, VII, 63, de Crustumerium ; Denys I, 21, de Falerii et Fescennium ; Servius, ad *Aen.* I, 2, de Lavinium et Laurentum, ad *Aen* VIII, 638 de la terre des Sabins, Denys, t. I, 20, de l'Etrurie, (Joh. Lydus, *De magistratib.*, Proem., place les Sicanes) ; Pline III, 19, 112, parle du Picène ; Aulu-Gelle, I, 101, et Macrobe, *Saturn.*, I, 5, 1 : 7, 30, de toute l'Italie.

7. I, 16.

8. I, 9, 16, 20, 22.

9. Fest. *Sacrani* (M. 321) : Sacrani appellati sunt Reate orti, qui ex Septimontio Ligures Siculosque exegerunt.

10. Ad *Aeneid.*, XI, 317.

quérants venus du Nord ; la tradition les appelle *Sacrani*, nom qui désigne la jeunesse sabine, mais qui en réalité abrite ici des Latins. La race qui a été en partie conquise et en partie chassée par ces derniers s'appelait Sicules. Sous ce nom, ce peuple nous apparaît à sa place seulement dans l'île à laquelle il a donné son nom, la Sicile.

LES SICULES EN SICILE.

Nous n'abordons pas ici la question du passage des Sicules en Sicile : nous ne tenons pas à savoir ici s'il s'est opéré au cours de leurs luttes avec des envahisseurs d'autre race venus du Nord, ou s'ils sont arrivés auparavant dans les localités de l'île qu'indiquent les historiens grecs. Nous nous sommes efforcés d'élucider cette question embrouillée dans notre travail sur *l'Origine des Sicules*[1]. Nous avons cru devoir admettre que les Sicules sont arrivés en Sicile poussés par de nouveaux venus, lesquels se sont répandus dans le midi de la presqu'île apennine sous les différents noms d'Opici ou d'Osques, d'Œnotriens, de Japiges (ces derniers ont occupé la partie sud-ouest de la presqu'île et ne sont pas arrivés en même temps que les premiers). Tous ces peuples que je ne reconnais plus comme étant de race aryenne, d'après la tradition, repoussèrent sans merci les Sicules et les obligèrent à passer le détroit de Messine et à chercher en Sicile un abri plus sûr. Mais les fouilles pratiquées dans le sud-ouest de la Sicile établissent que les Sicules ont occupé cette île dès la période énéolithique, ce qui serait en contradiction avec notre hypothèse. Pourtant, la diffusion en Italie de la nouvelle race venue du nord ne peut pas être admise, d'après les données de la palethnologie, avant la fin de l'âge du bronze. En tout cas nous ne rencontrons dans l'Italie centrale ou méridionale, avant l'âge du fer, ou la fin de la période de l'âge du bronze, ni l'incinération comme rite funéraire, ni les habitations sur pilotis, dans lesquelles la nouvelle race a vécu dans la vallée du Pô pendant l'âge du bronze. La terramare découverte récemment près de Tarente sur la montagne, et qui renferme tous les signes caractéristiques des terramares de l'Émilie, se rattache déjà à la fin de l'époque du bronze. C'est aussi l'opinion du Pr Quagliati qui a mis si inopinément la main sur cette trouvaille[2].

MANQUE DE FONDEMENT DE L'HYPOTHÈSE SUR LA PARENTÉ DES SICULES ET DES LATINS.

Il faut donc croire que les Sicules sont allés en Sicile non point

1. Voy. p. 7 de la plaquette.

2. *Notizie degli scavi*, 1900, p. 411-464.

parce qu'ils étaient refoulés par des Aryens venus du Nord, mais avant, au moins dès la fin de l'époque néolithique, car nous voyons des vestiges de leur vie dans la Sicile de l'est et du sud-est, dans les grottes artificielles, où ils ont enterré leurs morts pendant la période énéolithique et les âges du bronze et du fer, quand enfin ils ont été refoulés dans l'intérieur de l'île par la colonisation grecque. Ce fait seul, fait chronologique et indiscutable, suffit pour mettre de côté comme inutile toute parenté des Sicules et des Latins. L'hypothèse de cette parenté est pourtant défendue par des savants[1] qui, dans les questions préhistoriques et particulièrement dans celles de l'éthnologie préhistorique, cherchent leurs preuves dans les légendes ou les combinaisons philologiques. Sans doute, les traces d'une langue dans la localité, où vivait le peuple qui nous occupe, ont leur importance pour en tirer des conclusions ethnographiques, mais seulement lorsqu'elles concordent avec les données palethnologiques, archéologiques et anthropologiques plus probantes. Autrement, ces traces de langue peuvent être attribuées à un autre peuple qu'à celui qui nous intéresse. Les termes de poids et mesures employés par les Grecs-Siciliens et qui reflètent la langue latine, s'expliquent tout naturellement par les relations commerciales, si actives, qui existaient entre Syracuse et Rome dès le ve siècle avant Jésus-Christ, fait établi par l'histoire. D'autres mots latins introduits dans la langue familière des Grecs Siciliens, comme *lepus*, nom d'un animal qui évidemment n'existait pas en Sicile avant le commencement du ve siècle[2], ou encore *catinus*, *patina*, noms d'objets de vaisselle, s'expliquent et par les relations commerciales avec Rome et par le fait que depuis la fin du ve siècle avant Jésus-Christ, des Osques ou Samnites de la Campanie servaient comme mercenaires

1. Aux auteurs qui soutiennent cette théorie, outre l'historien russe M. Th. Sokolov, appartiennent M. Holm (Storia della Sicilia nell'antichità, trad. dal tedesco, vol. I, Torino, 1896, et son article qui m'est consacré dans *Berl. Philologische Wochenschfrit* 1899, nº 12), Freeman (History of Sicily, I, 1890-1892), Païs (Storia della Sicilia e della Magna Grecia, t. I, p. 119 sq.; G. Perrot dans la *Revue des Deux Mondes* 1897, 1er juin, p. 599; D'Arbois de Jubainville (Les premiers habitants de l'Europe, t. I, p. 265 à 308). A tous ces auteurs que j'analyse dans mon article sur l' « *Origine des Sicules* », il faut ajouter le nom du professeur Ceci qui dans « Per la Storia della civilità Italica. Discorso inaugurale », etc. Roma, 1901, apparaît comme un chaleureux partisan de la théorie que non seulement les Sicules, mais les Sicanes sont de race latine : « Siculi e Sicani, dit-il, sono rami della stessa stirpe, sono ambedue popoli di lingue indoeuropee, *strettamente affini*, come or si dirà, agli Umbro-Sammiti ed ai Latini », p. 11 et note 29.

2. Polluc *Onom.*, V. 75

les Grecs et Phéniciens de la Sicile. Mais rien ne nous interdit de croire que des groupes isolés sont venus d'Italie méridionale en Sicile avant ce temps, et c'est de cette façon que la langue des Grecs Siciliens s'est mélangée de mots comme en apportent les étrangers partout où ils s'établissent. Aussi Varron[1], en parlant du mot lièvre, qui en Sicile a la forme latine, s'exprime en ces termes : « *Quelques* Grecs-Siciliens appellent cet animal λέποριν ». Quant aux termes de poids et mesures, employés à la mode romaine, et même avec des noms latins, λίτρα (libra) et ἡμιλίτριον, τριᾶς (triens), τετρᾶς (quadrans), ἑξᾶς (sextans), οὐγκία (uncia), δεώγκιον (deunx), πεντώγκιον (quincunx), ou quant aux termes juridiques comme μοῖτον (mutuum), κάρκαρον (carcer), tout cela indique simplement que les relations entre Syracuse et Rome étaient très actives, comme en général entre la Sicile et l'Italie, depuis le développement de la civilisation grecque en Italie. Mais nous trouvons naïf (*sit venia verbo!*) de croire qu'une ville aussi commerçante que Syracuse ait introduit le système duo-décimal en l'empruntant aux Sicules, et cela au profit de ce peuple qu'ils ont refoulé dans l'intérieur de l'île. Les habitants de Syracuse n'avaient pas besoin d'un système de poids pour l'usage local qui était très limité, et il leur était très facile d'imposer aux barbares vaincus leur système, qu'ils avaient importé de leur patrie. Les Sicules refoulés par les Grecs loin des côtes maritimes, et qui avaient connu auparavant le commerce étranger, comme le témoignent leurs monuments funéraires, ont dans la suite non seulement accepté la civilisation grecque, mais se sont laissé assimiler par leurs vainqueurs. Les Syracusiens avaient besoin pour leur commerce avec l'Italie d'un système de poids et mesures qu'ils avaient vu fonctionner dans l'Italie centrale, à Rome, dans le Latium et l'Étrurie, car ils avaient des relations commerciales très actives avec ces pays. Restent les noms des villes qui paraissent rappeller ceux de la Péninsule. Mais leur origine latine (Μοργάντιον, Γαλάρινα, Σεργέτιον, Νέητον, Κασμέναι, Καμάρινα) est très douteuse, du moins elle n'est pas prouvée[2], et l'existence des noms correspondants sur la

1. De L. L. V, 101.

2. Voy. l'analyse des combinaisons erronées de M. Pais dans mon article sur « *L'Origine des Sicules* », plaq. p. 63 sq.

Péninsule n'indique que le lien ethnique des habitants de la Sicile avec la population primitive de l'Italie. De même l'analogie de plusieurs noms topographiques sur les presqu'îles pyrénéenne et apennine, indique la parenté de race.

On aura beau entasser des preuves empruntées à la langue des Sicules pour prouver qu'ils étaient des Italiotes ou même des Latins, toute une série de contre-preuves archéologiques, chronologiques et philologiques s'élèvent contre cette hypothèse, et les partisans de la parenté des Sicules avec les Latins ne pourront jamais s'en débarrasser. Nous savons positivement que le rite funéraire des Sicules et la construction de leurs tombes correspondent à ceux des Ligures en Italie et des Ibères en Sardaigne et en Espagne, et ne rappellent nullement ceux des Italiotes des terramares, de Villanova et d'autres nécropoles bolonaises, ni des nécropoles les plus anciennes de l'Étrurie et du Latium ; en un mot, ils ne rappellent en rien la race aryenne en Italie qui ne connaissait ni les grottes funéraires, ni l'inhumation des squelettes colorés ou non. Nous avons vu également que les tombes des Sicules dans des grottes artificielles commencent à la fin de l'époque néolithique, c'est-à-dire pendant la période énéolithique, tandis que les terramares, qui sont indiscutablement les premières habitations aryennes en Italie, appartiennent à la période du bronze. Nous voyons que les habitants de Syracuse n'ont emprunté les termes latins des poids et mesures avec les subdivisions, comme aussi quelques mots d'usage familier et juridique, qu'en raison de leurs fréquentes relations commerciales avec les populations de l'Italie centrale et méridionale, et rien ne prouve que les noms des localités qui sont les mêmes pour l'Italie et la Sicile soient d'origine aryenne. Nous verrons plus loin que le latin et les autres langues italiques qui lui sont apparentées ont absorbé beaucoup d'éléments liguriens. Mais indépendamment de toutes ces considérations, il est essentiel de constater que l'historien Philiste de Syracuse, qui devait bien connaître les divers éléments de la Sicile de son temps, le IVe siècle avant Jésus-Christ, appelle les Sicules, Ligures [1], et les Sicanes, Ibères. Si, pour le premier rapprochement, il reste isolé parmi les écrivains grecs, son

1. Dionys. I, 22.

opinion ayant cependant été confirmée par le poète latin Silius Italicus[1], aucun écrivain ancien ne le contredit. Quant à son opinion sur les Sicanes, elle a en sa faveur l'autorité de Thucydide[2], qui les appelle sans ambages des Ibères. Il est évident que les deux historiens ont vu entre les survivants de ces antiques populations des contrastes frappants, et en même temps ils les ont distingués de tous les autres peuples. Thucydide savait qu'il y avait à cette époque des Sicanes à l'ouest de l'île, et que des descendants des Sicules vivaient encore en Italie. Philiste aussi distinguait les Sicules des Sicanes, trouvant que les premiers ressemblaient aux Ligures et les seconds aux Ibères. Thucydide et Philiste font venir les Sicanes de la presqu'île ibérienne[3]. C'était une erreur, mais elle confirme le fait que ces historiens avaient des raisons pour voir dans les Sicanes des descendants des Ibères. Les philologues et les linguistes ne s'arrêtent pas à ces considérations, et se contentent de profiter de ce que les noms de ces peuples ont été latinisés pour les faire dériver du latin *sica* et affirmer ainsi leur parenté avec les Latins.

La question des Sicanes a été vivement débattue par les historiens grecs qui se sont occupés de la Sicile. Tous sont d'accord pour reconnaître que c'est un peuple très ancien. L'historien Timée[4] assure que les Sicanes sont les aborigènes de l'île et il taxe Philiste d'ignorance, parce qu'il les fait venir de l'Ibérie. Éphore[5], sans les déclarer autochtones, voit en eux les plus anciens habitants de la Sicile. Tels étaient aux yeux des anciens ces soi-disant Latins qui auraient dérivé leurs noms de *sica*[6], qui a pourtant un *i* long et non pas bref comme l'*i* dans *Siculi* et *Sicani*. C'était sans doute cette population que nous avons vue dans les grottes naturelles de la Sicile sud-ouest et centrale depuis les temps paléolithiques, et qui était probablement aussi répandue dans toute l'île, de sorte que nous avons pu relever ses

LES SICANES.

1. XIV, 37.
2. VI, 2.
3. Thuc. *ibid.*; Diod. Sic., V, 6.
4. Diod. Sic. *ibid.*
5. V. Strabon VI, 4 (C. 270) : Ἴβηρας, οὕσπερ πρώτους φησὶ τῶν βαρβάρων Ἔφορος λέγεσθαι τῆς Σικελίας οἰκιστάς.
6. M. Ceci commet aussi cette erreur. Voy. son ouvrage cité p. 11, note 246.

traces dans les environs de Syracuse, dans la station néolithique de Stentinello et dans le sud-ouest de l'île, dans la province de Girgenti. Les anciens[1] mentionnent dans cette province une rivière du nom de Sicanos, dans laquelle certains historiens modernes[2] voient la rivière Himera, et dont le nom est venu de l'Espagne où les Sicanes ont vécu sur les rives d'une rivière du même nom[3]. On voit que les considérations linguistiques sont cause que l'hypothèse qui fait venir les Sicanes d'Espagne a pu tenir si longtemps, et encore maintenant des considérations semblables induisent en erreur les philologues, les historiens et les glottologues.

Mais si les Sicanes, étant des Ibères, établis en Sicile, ne sont pas venus de l'Espagne, — nous sommes plus disposés à admettre qu'il y a eu une colonie de Sicanes siciliens en Espagne, — ils ne sont pas venus non plus d'Italie. Nous avons déjà vu que la Sicile a été habitée à l'époque paléolithique ou quaternaire ; elle était alors unie à l'Afrique par une langue de terre, et sa population primitive devait être la même que dans l'Afrique du Nord, comme l'était sa faune de cette époque. Les Sicanes qui se donnaient eux-mêmes pour des autochtones, ou étaient reconnus pour tels par quelques historiens, ne connaissaient pas leur origine, comme les Sicules ne connaissaient pas non plus la leur, ce que Caton leur reproche amèrement. Séparés plus tard de l'Afrique par la mer, les Sicanes sentaient, vraisemblablement, leur parenté avec les Ibères de la presqu'île pyrénéenne, avec lesquels ils sont entrés en contact, lorsque la navigation d'abord mycénienne, ensuite phénicienne et enfin grecque a rétabli dans une certaine mesure les rapports entre la Sicile et l'Espagne. A ce moment est né chez les Sicanes siciliens le sentiment de leur parenté avec les Ibères de l'Espagne et l'idée qu'ils sont originaires de ce pays. Antioche de Syracuse, qui commence son histoire de la Sicile au règne de Kokal, roi des Sicanes[4], a

1. Stephane de Byzance, au mot Σικανία, invoque Apollodore.

2. Heisterbergk, *Fragen der ältesten Geschichte Siciliens*. Berl. 1889, p. 27 sq. ; Pais, Storia della Sicilia, t. I, 87 et 93 (note 4).

3. Mullenhoff (Deutsche Alterthumskunde, t. III, (Berl. 1892, p. 172), se basant sur le Périple d'Avien (*Ora marit.*, 479-480), qui parle de Sicana civitas, propinqua ab amni sic vocata Hibericis, considère le Xucar de nos jours comme ce fleuve (Sucro chez les anciens). Holm (Storia della Sicilia, I, 182) voit dans la Sicana le fleuve Sicoris, Segre de nos jours. Pais (Storia della Sicilia, etc. t. I, p. 86) est de l'avis de Mullenhoff.

4. Diod. XII, 7.

été, comme il est à supposer, le premier historien qui adopta ce point de vue, que partagea dans la suite son jeune contemporain Thucydide et ensuite Philiste qui était aussi de Syracuse. Sans doute, Thucydide et Philiste n'ont pas accepté cette hypothèse sans examen, à supposer qu'ils l'aient prise chez Antiochos, dont l'histoire de la Sicile a, selon Niebuhr, beaucoup servi à Thucydide. En tout cas nous relevons le fait que, dans l'antiquité, les Sicanes ont été considérés comme des Ibères et comme la plus ancienne population de la Sicile.

DIFFÉRENCES ENTRE LES SICULES ET LES SICANES.

Nous voyons que les Sicules ne sont pas le même peuple que les Sicanes dans le fait que, dès l'antiquité, les deux peuples ont été considérés comme distincts et cela même en Sicile. Aucun écrivain de l'antiquité n'appelle les Sicules, Ibères ; aucun non plus ne suppose qu'ils viennent d'Espagne. Toutes les traditions sont unanimes à faire venir les Sicules de l'Italie. Puis les Sicules, dès qu'ils sont arrivés en Sicile, où d'après Thucydide[1] et Denys d'Halicarnasse[2] ils ont chassé les Sicanes et occupé la partie orientale la plus fertile de l'île, accusent d'emblée une civilisation toute différente : ils enterrent leurs morts dans des grottes artificielles au lieu de grottes naturelles et ont des vases funéraires à décoration colorée, au lieu de l'ornementation gravée en usage chez les Sicanes, quoique l'influence de la civilisation sicule se sente déjà dans les vases colorés des grottes de Lazzaro près de Modica, et encore mieux à Monterracello près d'Agrigente, où à côté des grottes naturelles on en trouve d'artificielles. Ici nous voyons déjà l'assimilation des Sicanes[3] à la civilisation énéolithique des Sicules.

D'ailleurs nous devons nous arrêter un peu plus longuement sur cette question. « Comme les Grecs ont avec le cours des temps éclipsé les Sicules, avons-nous écrit dans un autre travail[4], de même les Sicules ont éclipsé les Sicanes, que nous ne pouvons connaître que par les vestiges de leur civilisation néolithique. Le trait qui accuse le plus fortement la différence qui existe entre les Sicules et les

1. VI, 2.
2. I, 22.
3. Steph. Byz. Σικανία.
4. *R. du Min. Inst. publ.*, mai, p. 149 sq.

Sicanes consiste en ceci : les premiers ont un rite funéraire typique, qui manque totalement aux seconds; en outre, ils ont laissé une poterie décorée qui offre un regrès comme pâte et comme cuisson sur celle de Stentinello et des grottes naturelles de Palerme, mais qui en même temps révèle un goût caractéristique. Pourtant il n'est pas facile de déterminer exactement quelles sont les relations de race de ces deux peuples. Il est hors de doute que la vie côte à côte qu'ils ont menée pendant des siècles a tellement effacé l'individualité des Sicanes, qu'à dater de la période énéolithique nous ne voyons en Sicile que des Sicules, dont nous reconnaissons la civilisation non seulement dans les grottes naturelles de Catane et de Syracuse, mais sur le territoire même des Sicanes, dans la région de Girgenti (Agrigente). Nous voyons poindre le début du rapprochement de ces deux peuples au temps où les Sicules conservaient encore les traits distinctifs de leur civilisation, comme par exemple dans certains tessons de poterie de la grotte de Lazzaro, poterie colorée en noir sur rouge, et aussi dans les tessons d'autres localités (Gerace, Villafrati, Pietrarossa), étudiés par MM. Andrian, Maugini et d'autres, et enfin dans un certain rapprochement entre les formes de la céramique. Il ne pouvait en être autrement. Quand deux peuples vivent côte à côte, sans le vouloir, ils se pénètrent mutuellement. Et comme plus tard les Sicules se sont rapprochés des Grecs et ont fondu leur langue et leur civilisation dans celle des Hellènes, de même auparavant les Sicanes, après avoir longtemps vécu en contact intime avec leurs voisins, ont fini par accepter la civilisation supérieure des Sicules ».

NOTRE DÉSACCORD AVEC M. ORSI.

Mais cette fusion des deux plus anciens peuples siciliens ne nous permet pas d'accepter les dernières conclusions émises par M. Orsi, dont les fouilles et les travaux ont si puissamment contribué à faire connaître la civilisation des Sicules. Auparavant M. Orsi, en se fondant sur la différence de la civilisation de Stentinello comparée à celle des grottes énéolithiques des Sicules, avait déclaré que la première appartient à un peuple « parent de celui des dolmens, mais différent des Sicules[1] ». Il conserva cette opinion jusqu'au

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1890 (XVI), p. 198.

jour où il trouva la poterie des Sicules dans la province de Girgenti (d'Agrigente), reconnue comme territoire des Sicanes. Depuis lors il reconnaît[1] qu'il n'y a pas de différences profondes et essentielles entre les Sicanes et les Sicules. Dans une polémique avec M. Patroni, qui distingue nettement les deux peuples, M. Orsi atténue ces distinctions et parle[2] des « Sicano-Sicules », habitants de la Sicile préhellénique, et oppose « leur race et leur civilisation communes à la race des italico-aryens », avec lesquels ils n'ont rien de commun ni dans la construction des tombes, ni dans les rites funéraires. Enfin, dans un article sur Pantalica, il supprime toute distinction entre les Sicanes et les Sicules et affirme[3] que la distinction qu'on établit entre eux est « purement conventionnelle » et ne peut servir qu'à indiquer la distance chronologique entre « des Sicules anciens et plus récents ».

Nous ne sommes pas de cet avis. Considérant les particularités de ces deux peuples, reconnues par les écrivains de l'antiquité, ainsi que la civilisation particulière des Sicanes, laquelle s'est arrêtée aux grottes naturelles, nous pensons que ceux-ci sont sortis de l'Afrique à l'époque où l'île de Pantellaria a commencé à se peupler, et alors que la Sicile, comme Pantellaria, était unie à la Tunisie sinon complètement, du moins beaucoup plus étroitement qu'actuellement. Quant aux Sicules, ils sont venus en Sicile de l'Italie, où, comme le témoigne Thucydide, leurs congénères vivaient encore aux temps historiques, et des vestiges de leur civilisation du bronze, — il est vrai, de la fin de cette période, — ont été trouvés près de Matera. Actuellement M. Orsi[4] fait aussi venir les Sicanes de l'Afrique directement, mais il les identifie avec les Sicules, et s'il reconnaît ceux-ci comme formant la population que M. Patroni a découverte près de Matera, contrairement à ce dernier, il les fait venir de Sicile en Italie.

LIEN DES LIGURES ET DES IBÈRES AVEC L'AFRIQUE. LES PINTADERAS.

Nous avons déjà suffisamment insisté sur la communauté de race

1. *Idem, Bullett.* 1895 (XXI), p. 84.
2. *Idem, Bullett.* 1898 (XXIV), p. 203.
3. *Monumenti Antichi*, IX, p. 111.
4. *Ibid.* p. 112-113 : È oramai generalmente ammesso, che i miei Siculi del I periodo da identificare in un senso più ristretto coi Sicani della tradizione, sieno un ramo della grande stirpe mediterranea, quindi di razza libica o iberica, razza venuta del continente africano e di qui irradiata sulle isole di Sardegna e Corsica, nonchè sul continente Italiano od almeno (?) sul versante tirreno di esso.

des Ligures et des Ibères, race qui, venue de l'Afrique encore à l'époque paléolithique, a peuplé la partie occidentale de la Méditerranée. Assurément nous ne savons pas à quelle époque le continent africain qui, dans la pensée de quelques-uns[1], s'étendait jusqu'aux Pyrénées, a commencé à déverser ses hordes sur l'Europe; mais le lien entre les populations de ces deux continents existait encore à l'époque néolithique comme on en trouve la preuve dans les *pintaderas*, ces outils d'argile qui servaient pour le tatouage, c'est-à-dire qui appliquaient sur le corps l'empreinte de certains dessins. Nous en avons vu un dans les *fondi di capanne* de l'Emilie (voy. pl. III, fig. 15), un autre dans les grottes liguriennes d'Arene Candide; des outils tout à fait identiques ont été trouvés chez les *Guanches*, aux îles Canaries, et ce qui est plus remarquable dans l'Amérique centrale et méridionale, notamment au Mexique, au Nicaragua, en Venezuela, en Guatemala, etc.[2]. Nous n'étudierons pas ici comment l'Afrique occidentale a pu être reliée à l'Amérique, ni ne nous préoccuperons de l'existence de l'Atlantide et d'autres terres qui ont relié le vieux monde avec l'ancien et qui ont disparu. C'est une question qui concerne surtout la géologie[3].

LES SIGNES D'ÉCRITURES DÉMONTRANT L'UNITÉ DE LA RACE.

Quelques savants, et avant tout M. Barrili[4], invoquent en faveur des rapports de race des Ligures et des Ibères avec la population de l'Afrique occidentale, les inscriptions sur les rochers en Ligurie (aux lacs des Merveilles, au val d'Inferno dans les Alpes-Maritimes), en Andalousie (Piedra escritta de Sierra Morena), au Maroc (dans la province de Sies), aux îles Canaries (dans la vallée de l'île Ferro, dans la grotte Belmaco-Palmas); puis, les inscriptions au nouveau Mexique, au Lac Salé, au

1. Nissen, *Italische Landeskunde*, t. I, Berl., 1883, p. 215.

2. René Verneau fait la comparaison des pintadéras des Canaries et du Mexique, dans *Anales de la sociedad Española de historie natural*, t. XII, cité par Barrili : Gli antichissimi Liguri, Genova, 1889. Les reproductions des pintaderas de la Ligurie, des Canaries et du Mexique se trouvent dans l'ouvrage de De Albertis, Crociera del Corsaro alle isole Madera e Canarie. Genova, 1884. Issel a publié les reproductions des pintaderas liguriennes dans les *Atti de l'Ac. d. Lin.*, 1878; celle de l'Emilie est publiée dans *Bull. di paletn. it.*, 1902, p. 16, par M. Colini, qui parle des pintaderas aussi dans le même *Bullettino*, 1903 (XXIX), p. 228.

3. Pourtant les philologues en parlent : Luigi Schiaparelli, Le stirpi ibero-Liguri nell'Occidente e nell'Italia Centrale. Torino, 1880 et A. Barrili, Gli antichissimi Liguri, Genova. 1890 (Estratto dell'Ateneo Ligure, Gennaio-Marzo, 1889).

4. *Lib. cit.*, p. 39.

Nicaragua, en Colombie, en Venezuela, dans le Honduras et le Stave-Creeck sur l'Ohio. La similitude des signes d'écriture se manifeste dans les inscriptions des îles Canaries, de l'Andalousie et de l'Amérique, mais moins dans celles de la Ligurie [1]. En 1893, M. Letourneau communiqua à la Société anthropologique de Paris des inscriptions découvertes sur les monuments mégalithiques de la France méridionale [2]. En rapprochant ces signes d'écriture de ceux de l'Espagne, de l'Afrique et des îles Canaries, M. Letourneau arriva à la conclusion que ces monuments appartenaient à une race venue d'Afrique. Plus récemment de nouvelles découvertes d'inscriptions ont été faites dont M. Sergi s'est servi à l'appui de sa théorie dans son ouvrage : *Arii e Italici* (Turin, 1898, p. 206 sq.) Avant tout il faut signaler parmi ces découvertes les galets trouvés entre des couches paléolithiques et néolithiques de la grotte du Mas-d'Azil par M. Ed. Piette, un palethnologue peut-être un peu trop enthousiaste. Ces galets teints par le peroxyde de fer sont couverts de signes en partie alphabétiques, comme sur les monuments mégalithiques, et en partie pictographiques. Ces signes sont formés de lignes, disques et croix, de disques avec des trous au milieu et des rayons qui s'en échappent. Certains imitent des serpents, des arbres, des échelles, des harpons, de l'eau; d'autres sont de vraies lettres telles qu'on en trouve dans les alphabets mycénien, phénicien et grec. Or neuf de ces signes graphiques sont identiques aux signes syllabiques des inscriptions chypriotes, et huit appartiennent à l'alphabet de la mer Égée. Ces signes alphabétiques du Mas-d'Azil sont identiques à ceux des inscriptions de l'Asie Mineure et surtout aux signes alphabétiques de celles de la Troade. M. Piette arrive à la conclusion que ces signes d'écriture ont été apportés dans les temps reculés en Orient par des peuples venus de l'Occident ou que peut-être ils ont été aux temps préhistoriques le patrimoine commun des peuples des rives

1. Pour la bibliographie voy. Issel : *Liguria geologica e preistorica*, t. II, p. 345. Voy. aussi l'article d'Issel dans le *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), 268-296 et un autre article. Le rupi scolpite nelle alte valle delle Alpi Maritinis dans le *Bull.*, 1901 (XXVI), p. 249. Voy. aussi E. Rivière, Gravure sur roches des lacs des Merveilles au Val d'Enfer (Italie). Paris, 1878 ; et Em. Celesia, Excursione Alpine. Roma, 1880. Le plus récent ouvrage : Bicknell, Further exploration in the regions of the prehistoric rock-engravings in the Italian Maritime Alps. Bordighère, 1903. M. Issel en parle dans le *Bull. di paletn. ital.*, 1903 (XXIX), p. 120-121.

2. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1893.

de la Méditerranée et de l'Archipel[1]. De cette façon, nous voyons des liens, sinon ethniques, du moins de civilisation, entre tous les pays du bassin de la Méditerranée, à l'époque que des palethnologues, comme M. Piette, rattachent aux temps où l'Europe sort à peine de la période paléolithique. Depuis la découverte par M. Arthur Evans[2] de l'écriture mycénienne dans l'île de Crète et les îles de la mer Egée, confirmée par les nouvelles découvertes opérées en 1900 à Knossos[3] et à Phaestos[4], personne ne met plus en doute qu'une écriture existait dans le bassin méditerranéen à l'époque pré-phénicienne. Même le fait de l'existence de signes d'écriture communs à tous les habitants du bassin méditerranéen, à une époque dont l'antiquité remonte en tout cas à plusieurs millénaires avant Jésus-Christ, est maintenant admis comme certain. Mais nous n'osons pas admettre les 16-20.000 ans que réclame M. Bordier[5], en rattachant les signes du Mas-d'Azil à l'époque magdalénienne ou au moins à la fin de cette période. Il est aussi risqué de déclarer ces signes d'écriture le patrimoine d'une race ou de rattacher leur diffusion en Europe, en Asie et en Afrique à la diffusion en tous ces endroits d'une même race. Cela reviendrait à voir dans cette ressemblance des signes d'écriture de l'Europe du sud-ouest avec ceux de l'Afrique occidentale et de l'Amérique centrale, la preuve de la ressemblance des races qui ont aidé à les propager. Mais à proprement parler c'est plutôt une preuve de l'unité de la civilisation et non de la race, quoique à ces époques reculées l'unité de la civilisation réponde beaucoup plus à l'unité de la race que dans des époques plus avancées, surtout lorsque les communications maritimes deviennent plus fréquentes et plus variées. M. Reber[6] a trouvé une ressemblance entre

1. Voy. ses *Études d'Ethnographie préhistorique*, III. Les galets coloriés du Maz-d'Azil (avec un album) dans *L'Anthropologie*, 1896 (VII), p. 385-425.

2. Cretan pictographs and praephoenician script. London, 1895.

3. Voy. les articles d'Evans dans *Journal. Hellen. Studies*, XIV-XVII ; *Prähistorische Blätter*, 1900, nº 1, p. 3-4 (de l'art. de Fl. Petrie); *Berl. Phil. Wochenschrift*, 1900, nº 28, p. 894.

4. La découverte a été faite dans l'île de Crète par l'Ecole archéologique italienne; voy. les *Rendiconti* de *l'Ac. dei Lincei*, 1901 (X), p. 260-284 et le mémoire de M. Pernier dans les *Monum. ant.*, vol. XII, 1902 et 1905. Sur les découvertes à Haghia Triada, décr. par M. Halbherr dans les mêmes *Monuments*, XIII, 1903 et par M. Paribeni, XIV, 1905.

5. Origines préhistoriques de l'écriture (*Bulletins* de la Société dauphinoise d'Ethnographie et d'Anthropologie, IV, Grenoble, 1897). Sergi en parle dans Arii e Italici, p. 207.

6. Vorhistorische Skulpturdenkmäler im Canton Wallis (Schweiz). *Archiv für Anthropologie*, XX, XXI et XXIV.

les signes du Maz-d'Azil et ceux des inscriptions sur des rochers dans le Valais, en Suisse. Mais celles-ci appartiennent à une période plus avancée, puisque d'ailleurs M. Keller a trouvé des signes semblables dans les palafittes suisses de l'époque du bronze. M. Sergi y voit la preuve d'une longue continuité de leur emploi. Dans ce cas, ils seraient les témoins de la plus ancienne diffusion de signes d'écriture par la civilisation. Nous croyons d'ailleurs que cette question doit être contrôlée avec plus de soin avant d'en tirer des conclusions chronologiques et ethnologiques définitives[1].

L'UNITÉ DE LA LANGUE.

La langue des Ligures, comme nous le savons déjà, ne s'est conservée ni dans la langue vivante, même transformée par une multitude de générations, ni dans aucun monument scriptural[2], à l'exception des inscriptions sur les rochers de Val d'Inferno en Ligurie, inscriptions que nous ne pouvons encore déchiffrer. De la langue des Ibères il reste des inscriptions[3] que jusqu'ici personne ne comprend, et la langue basque, que tout le monde s'accorde à reconnaître comme un vestige de la langue des anciens Ibères[4]. Comme le basque est une langue vivante, il est facile de l'apprendre et de le comparer avec les idiomes des peuples de l'Afrique septentrionale, et si ces dialectes, qui proviennent des langues anciennes des mêmes localités, ont avec lui une origine commune, on trouvera entre eux des ressemblances. Ce travail a été accompli par un savant berlinois, M. von der Gabelenz, qui le 22 juin 1893 a lu à l'Académie des sciences de Berlin son mémoire intitulé *Baskisch und Berberisch*[5]. Après avoir comparé les noms de nombres, les flexions dans les déclinaisons, le vocabulaire

1. Voy. pourtant l'*Anthropologie*, 1903 (nov. déc.), l'article de M. Art. Bernard Cook : Les *galets* peints du Maz-d'Azil, où l'auteur dit : « Tout le monde voit en eux aujourd'hui une découverte d'une importance capitale. » (p. 655).

2. C. Pauli dans Urvölker der Apennischen Halbinsel dans Weltgeschichte de Helmholz, IV, Leipz., 1901, p. 302, attribue aux Ligures les inscriptions qui appartiennent aux Lepontiens, parents (d'après Caton et Pline) des Salasses, peuple celtique, ce que Pauli avait reconnu dans Die Inschriften nordetruskischen Alphabets (p. 6 sq., 70 sq., 90 sq.), ainsi que le professeur Ceci le lui rappelle dans *Per la storia della civiltà Italica*, Roma, 1901, p. [illegible], note 10.

3. Voy. Hübner, *Monumenta linguæ Ibericæ*, Berolini, 1893.

4. Voy. l'ouvrage, déjà vieilli cependant, de W. Humboldt : Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens, vermittelst der Vaskischen Sprache (Berl., 1824), p. 79 sq., 177. Plus récent est le travail du professeur milanais Giacomino dans *Supplementi periodici all'Archivio glottologico Italiano*, 4-a Dispensa, Torino, 1897, p. 1-20.

5. *Sitzungsberichte* de cette académie, t. XXXI (1893), p. 593-613.

et la phonétique dans les langues basques, kabyles et touaregs, le savant allemand arrive à la conclusion que le lien de parenté entre ces langues est évident. Dans mon ouvrage *Sur l'Origine des Sicules*, j'ai peut être accordé une importance exagérée à cette étude de M. von der Gabelenz ; en tout cas, dernièrement, le professeur Ceci a déclaré[1] que la langue basque ne peut pas être rapprochée du dialecte berbère. Mais la tentative du savant berlinois mérite de fixer l'attention, et de nouvelles investigations dans cette direction seraient très intéressantes.

Si le professeur Giacomino de Milan[2] a réussi à découvrir une parenté entre le basque et l'égyptien, il serait étrange de ne pas la retrouver entre les langues libyennes, langues de peuples qui ont vécu à l'ouest de l'Égypte et plus près de la Sicile et de l'Espagne. Si enfin les preuves de la parenté du basque avec le Kabyle et le Touareg ne sont pas tout à fait convaincantes, nous pouvons cependant être certains que, vu l'ensemble des preuves en faveur d'un lien étroit de parenté entre les populations africaines de la rive méridionale de la Méditerranée avec celles de l'Espagne et de l'Italie, les nouvelles recherches dans cette direction donneront des résultats satisfaisants.

Après avoir fait connaître la civilisation de la fin de l'époque néolithique et défini la population qui y vivait depuis les âges antérieurs, nous arrivons à l'époque de l'irruption des races aryennes dans l'Italie du Nord, au commencement de l'âge du bronze. C'est l'objet du chapitre suivant.

1. *Lib. cit.*, p. 11.

2. Delle relazioni tra il Basco e l'Egizio dans *Supplementi periodici all'Archivio glottologico Italiano*, 2-a Dispensa, 1895, p. 15-96.

CHAPITRE IV

L'AGE DU BRONZE EN ITALIE

IRRUPTION DE NOUVELLES RACES DANS LA PÉNINSULE DES APENNINS

INDICES DE LA NOUVELLE ÉPOQUE.

Nous avons vu que, vers la fin de l'époque néolithique, certaines influences venant du nord, d'au delà des Alpes, commençaient à pénétrer dans les nécropoles de l'Italie. Nous y découvrons des marteaux à trou, comme ceux qui abondent dans les palafittes suisses et danubiennes, des minéraux rares, certaines formes d'outils de cuivre et d'autres nouveautés, comme par exemple les visages et les crânes des squelettes peints en rouge, pratique qu'on observe aussi dans les tumulus de la fin de l'époque néolithique dans la Russie méridionale [1] et en Espagne au commencement de l'âge des métaux [2]. Le rite funéraire lui-même a perdu de sa rigueur, les squelettes ne sont plus couchés exclusivement sur le côté gauche, les jambes repliées, mais dans diverses positions. L'orientation des squelettes n'est plus toujours identique : bien que la plupart aient la tête tournée vers le nord-ouest, avec les jambes entre le nord et l'Orient, il y en a aussi qui ont la tête tournée au midi et les jambes au nord ou au nord-ouest. Enfin d'autres, ceux qui sont couchés sur le dos, ont la tête tournée vers l'Orient. L'uniformité ne se remarque pas non plus dans l'attitude des bras et la disposition des accessoires funéraires ; la main gauche chez les hommes est le plus souvent posée sur le crâne, comme pour soutenir

1. Dans les tumulus près de Smiela (voy. le rapport de M. Antonovitch au Congrès arch. de Moscou en 1890 sur les tombes de l'âge de la pierre) ; en outre en Bessarabie dans la Nouvelle Russie, et dans les gouvernements de Kiev, Poltawa, la Podolie, et la Crimée... Voy. les notes du professeur Anoutchine pour l'ouvrage de M. Niederlé, *L'Humanité aux temps préhistoriques*, Saint-Péters., 1898, p. 141-148.

2. Voy. Siret, *Les premiers âges du métal*, etc., p. 154

la tête, tandis que la main droite repose sur le ventre, avec le poignet dirigé vers le poignard, posé à portée. D'autres ont le bras allongé tout le long du squelette. Auprès d'un d'entre eux, couché sur le côté gauche, on remarque à gauche un poignard de silex, et à droite la flèche et la hache, le tranchant en bas. Un autre a la flèche à droite, et à gauche toute une série d'outils menus, faits de coquillages (unio), disposés l'un à côté de l'autre. Des squelettes ont aussi quelquefois les deux mains unies près du menton. Le type des crânes n'est pas unique : sur dix qu'il a examinés, M. Zampa[1] note six dolichocéphales et trois brachycéphales. Les coefficients des premiers sont 71,3 — 75,5, ceux des seconds 82,3 — 88,6. A Cantalupo-Mandèla, la proportion en faveur des brachycéphales est encore plus forte : sur trois dolicho- et mésocéphales (73-77) qui ont été trouvés dans les couches inférieures avec des ossements d'animaux, dans la couche supérieure on trouva deux crânes à brachycéphalie prononcée (86-88) et entourés de poignards de pierre et de pointes de flèches, comme à Remedello. Ainsi, vers la fin de l'époque néolithique, de nouveaux éléments de race pénètrent non seulement dans l'Italie du nord, mais aussi dans le centre. Nous ne tirons encore aucune conclusion de ce fait, mais nous le mentionnons, car il a son importance dans l'ensemble des observations. Avec la nouvelle physionomie de la civilisation qu'il est facile de distinguer en examinant nos planches II-VII et VIII-IX, X, figures 1-3, où dans les premières nous voyons le commencement et le milieu et, dans les secondes, la fin de l'âge néolithique, ce fait est une preuve évidente qu'une nouvelle période commence, que d'autres hommes arrivent, qui apportent en Italie avec leurs croyances un nouveau rite d'ensevelissement, d'autres formes d'habitation, d'autres outils, d'autres armes, d'autres ornements, une autre manière de vivre, en un mot, une nouvelle civilisation. Le signe le plus important de cette époque naissante est l'introduction des métaux. Dans les tombes de la période énéolithique, comme celles de Remedello, Cantalupo, Sgurgola, Santa Cristina, Cumurola, etc., etc., nous voyons des haches, des poignards de cuivre, mais tous ces objets se trouvent dans un

1 *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, XX, 1890, p. 345-365.

milieu appartenant à la civilisation néolithique. Dans les palafittes des lacs vénitiens et les terramares de l'Emilie, nous verrons le règne du bronze, le grand développement de l'âge du bronze, où les armes et les outils de l'âge de la pierre apparaissent déjà comme des vestiges d'une époque périmée.

IMMIGRATION D'AU-DELÀ DES ALPES.

Nous avons déjà dit plus haut que le changement d'une civilisation dans un pays est dû à deux facteurs, à l'influence des communications commerciales et à l'immigration de nouveaux peuples. Le commerce importe dans le pays de nouvelles productions, l'initie à une civilisation supérieure à la sienne et provoque l'imitation dans le cercle de la vie quotidienne et dans la facture de la fabrication d'objets nouveaux. L'influence du commerce étranger est puissante, mais pas assez pour transformer toute une série de coutumes, pour changer les idées et les croyances religieuses du pays. Plus forte et plus décidée est l'influence de l'immigration de nouveaux éléments ethniques d'une civilisation supérieure. L'immigration des nouveaux éléments ethniques, en frappant l'imagination des aborigènes par un culte inconnu, par une manière de vivre différente, plus raffinée, pousse peu à peu et irrésistiblement les populations autochtones à l'imitation, et de là, pendant un laps de temps plus ou moins long, qu'on mesure d'ordinaire par des siècles, elle soumet tout le pays aux exigences de la civilisation importée ; cette soumission s'accomplit indépendamment du caractère pacifique ou belliqueux et conquérant de l'immigration. Les colonies grecques en Sicile ont complètement hellénisé presque toute la population primitive en trois siècles ; elles lui ont communiqué leur langue, leurs croyances, leurs idées, leurs habitudes et ont fait des Sicules des Siciliotes, c'est-à-dire des Grecs siciliens. De même, les Romains ont romanisé l'Espagne, la Gaule, la Dacie, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, etc. Il va sans dire que l'immigration pacifique agit plus lentement que l'immigration conquérante, laquelle impose la nouvelle civilisation par la force et le commandement. Ainsi ont agi les Arabes en Asie, en Afrique et un peu en Europe, imposant l'islamisme aux vaincus au prix de la vie et de la possession des droits civiques. Parfois l'immigration conquérante extermine les aborigènes en majeure partie et refoule les survivants dans les forêts et les mon-

tagnes, ou les chasse au delà des frontières et s'installe sur les lieux abandonnés. De cette façon une nouvelle culture remplace immédiatement l'ancienne qui disparaît avec la population primitive.

En appliquant à l'Italie ces considérations sur l'immigration, nous voyons que vers la fin de l'époque néolithique de nouveaux éléments venant du nord y firent irruption et y importèrent des armes de pierre de formes nouvelles, les marteaux à trou, les haches et les poignards de cuivre.

LA QUESTION DES PÉLASGES.

Chierici n'a pu s'expliquer ce changement de civilisation que par l'intervention d'un nouveau peuple dans lequel il voit des Pélasges [1]. Nous avons déjà dit que ce point de vue nous semble arbitraire, car la légende de la présence des Pélasges en Italie nous paraît avoir été enfantée par la fantaisie des Grecs et a été acceptée comme une tradition historique, à l'exception de Columelle et de Pline, par les écrivains romains du temps avancé de l'empire, comme Macrobe, Servius, et même par un écrivain de l'époque postérieure à l'empire tel qu'Isidore, évêque de Séville. Mais ces Pélasges n'ont pas laissé en Italie des traces quelconques, des vestiges comme l'ont fait tant d'autres peuples. Il est vrai que nous avons les murs pélasgiques dans le Latium, dans le territoire des Sabins, dans les régions des Herniques, des Marses et des Samnites, et encore dans la Basilicate de nos jours. Mais ces murs polygonaux ont été surnommés *pélasgiques* par un moine français Petit-Radel, qui s'est réfugié en Italie pendant la Révolution française, et qui les a le premier étudiés [2]. Il n'y a pas là, cependant, une raison suffisante pour admettre que les Pélasges ont été un des peuples primitifs de l'Italie. Pourtant ces Pélasges problématiques continuent à intéresser quelques savants, malgré la défaveur que Schwegler [3] a jetée sur la théorie de Niebuhr [4], et hier encore ils avaient un partisan convaincu en la personne de mon feu ami, le père jésuite de Cara. Outre son grand ouvrage sur les Pélasges [5], il a consacré à

1. I sepolcreti di Remedello nel Bresciano ed i Pelasgi in Italia. *Bull. di paletn. ital.*, 1884 (X), p. 163.

2. *Recherches sur les monuments cyclopéens*, publiées d'après les manuscrits de l'auteur. Paris, 1841.

3. *Römische Geschichte*, t. I, p. 163 sq.

4. *Römische Geschichte*, t. I, p. 28, 3e éd.; p. 16, éd. 1863.

5. *Hethei-Pelasgi nelle loro migrazioni dall'Asia in Europa*. I-III, Roma, 1894-1902.

la question des constructeurs des murs polygonaux un mémoire : *Del Lazio et di suoi popoli primitivi*[1]. Nicolucci[2], avant le P. de Cara, considérait comme des Pélasges les Japyges, peuple qui aurait remplacé dans le sud-ouest de l'Italie un autre, soi-disant touranien, lequel selon lui aurait occupé toute la Péninsule « depuis les Alpes jusqu'au cap Leuca ». M. Salomon Reinach admet aussi que les Pélasges ont été les constructeurs de ces murs cyclopéens, mais il reproche au P. de Cara de les confondre avec les Hittites[3]. Nous citons M. Reinach : « A l'encontre de beaucoup de critiques modernes, qui déclarent que les Pélasges sont un « mythe ethnographique », je crois, avec le P. de Cara, qu'il y a eu jadis en Asie Mineure, en Grèce et en Italie un peuple de ce nom, en possession d'une civilisation particulière, dont les textes littéraires et la toponymie ont conservé le souvenir, mais qui se révèle encore avec plus d'évidence par les restes des constructions gigantesques qu'il a élevées ».

Mais peut-on admettre vraiment que ces constructions gigantesques aient été élevées par les Pélasges même en Grèce? M. Hesselmeyer qui a spécialement étudié la question des Pélasges[4] ne voit pas plus juste en disant qu'on peut considérer les Pélasges comme les architectes de ces murs cyclopéens, seulement dans le même sens qu'on attribue dans la Bible aux Juifs la construction des pyramides d'Égypte. Des constructions aussi énormes, explique-t-il, ne pouvaient être élevées, ainsi que l'a déjà remarqué Otfried Müller[5], que dans un pays où tout un peuple conquis et asservi était mis à contribution pour ce travail. Et si les Pélasges ont vraiment élevé les murs de Mycènes, de Tirynthe, d'Argos, etc., etc., ils en ont été les ouvriers et non les architectes. Assurément, la question du peuple qui a construit en Italie, dans différentes localités, les murs polygonaux qui rappellent les constructions semblables dans les anciennes villes de la Grèce et de l'Asie Mineure, n'est pas encore élucidée. Les fouilles qu'on a prati-

1. Plaquette tirée des *Dissertazioni della Pontificia Accademia Romana di archeologia*, ser. II, t. VII, Roma, 1899.

2. Sulla stirpe Japigia e sopra tre crani, etc. Napoli, 1866. *Atti* dell' Accademia napoletana delle scienze fisiche e matematiche, t. II, p. 9.

3. *L'Anthropologie* 1899, (X), p. 340-344.

4. Ellis Hesselmeyer, *Die Pelasgerfrage und ihre Lösbarkeit* Tubingen, 1890, p. 120.

5. *Orchomenos*, 2e éd., p. 236.

quées dernièrement près des murs de l'ancienne Norba, dans les monts Lépines, n'ont pas donné la solution de ce problème; mais en tout cas ces murs ne peuvent pas remonter à une très lointaine antiquité, surtout pas à la période énéolithique en Italie, à laquelle Chierici rattache les Pélasges de la Péninsule. Si les constructions polygonales de l'Étrurie sont par leur technique beaucoup plus récentes que celles qu'on voit sur le territoire des Volsques, des Herniques, des Marses, etc., celles-ci ne peuvent être plus anciennes que de quelques siècles. Donc si les murs de Volterra ne remontent pas plus haut que le VIIe siècle avant Jésus-Christ, d'après M. Ghirardini[1], les murs d'Alatri, dans leur forme primitive (*prima maniera*, d'après l'expression de M. Giovenale) peuvent remonter au IXe ou peut-être au X-XIe siècle avant Jésus-Christ; mais même en les reportant si loin, on ne peut les attribuer aux Pélasges, qui selon les savants anciens et modernes ont habité l'Europe à une époque beaucoup plus reculée. Il est intéressant de noter qu'un architecte, M. Giovenale, qui s'est spécialement occupé des constructions cyclopéennes du Latium, considère que tout ce que nous savons sur ces murs, c'est qu'ils sont pré-romains : « c'est la seule chose que nous pouvons affirmer avec certitude dans l'état actuel de la science ». M. Martha[3] croit, d'une façon générale, que les murs polygonaux en Italie appartiennent aux Étrusques, mais cette opinion est basée sur l'hypothèse erronée que ces sortes de constructions ne se trouvent que dans les pays, où les Étrusques ont séjourné, et elle ne tient pas devant la critique, ne fût-ce qu'en raison des divers styles dont ces constructions donnent l'exemple en Étrurie et ailleurs. Ainsi les seuls monuments existant en Italie que les savants voudraient attribuer aux Pélasges leur échappent, et nous sommes forcés de ne pas toucher à cette question qui ne peut pas recevoir encore une solution plausible[4].

1. *Monumenti antichi Ac. Linc.*, t. VIII, p. 213.

2. *I monumenti preromani del Lazio*. Roma, 1900 (Dissertazioni della Pontificia Accad. Rom. di archeologia. Ser. II, t. VII), p. 49.

3. *L'Art étrusque*, Paris, 1889, p. 141.

4. M. Chierici n'a évidemment pas eu connaissance de l'ouvrage de M. Schiaparelli sur les Pélasges, qui a paru cinq ans auparavant. M. Schiaparelli a démontré que nous n'avons pas de données scientifiques qui nous permettent d'accepter le fait de l'existence des Pelasges dans l'Italie préhistorique comme une réalité. Ce travail est intitulé : *I Pelasghi nell'Italia antica*. Turin, 1879.



Pl. X. — Période énéolithique.

1, 2, 3, poignards de cuivre de Monte Bradoni. — 4, 5, haches de bronze (palafitte Polada). 6, hache de bronze (palafittes du lac de Varese).

* *
*

CONSTRUCTIONS SUR PILOTIS PALAFITTES

Chierici, en terminant son intéressante étude sur la nécropole de Remedello, — déparée seulement par son hypothèse malheureuse sur le rôle des Pélasges comme propagateurs de la civilisation énéolithique, — remarque, que « les habitants des terramares ont abrégé ou rompu le cours de la civilisation énéolithique ».

Cette affirmation est parfaitement juste; seulement il faut la compléter, en ajoutant que la civilisation énéolithique en Italie n'a pas été détruite par les armes des habitants des terramares, mais par l'introduction dans le pays de leur civilisation qui était supérieure et était celle *du bronze*.

On appelle terramares les constructions sur pilotis fichés dans le sol des deux côtés de la vallée du Pô, mais surtout sur le versant méridional. Ce sont ces stations préhistoriques qui forment le trait caractéristique de l'âge du bronze en Italie. Mais les palafittes sur terre ferme, situées quelquefois sur la montagne, comme nous le verrons plus loin, ne présentent pas un phénomène qui porte sa raison d'être en soi-même : c'est une forme dérivée. Les palafittes sur eau ont leur explication naturelle, en Italie, comme dans les pays situés au nord de la Péninsule. Les terramares sont sorties de ces constructions lacustres, traits caractéristiques des pays alpestres, qui abondent surtout dans les lacs de la Suisse et de l'Autriche, et se retrouvent en assez grand nombre dans les lacs sous-alpins et dans les tourbières d'Italie. Les palafittes lacustres les plus anciennes appartiennent totalement à l'âge de la pierre, elles terminent leur existence avec cette époque. Telles sont les stations des lacs de la Suisse orientale — Robenhausen, Irgenhausen, dans le lac Pfæffikon — et presque toutes les stations du lac de Constance. Quelques stations des lacs de la Suisse occidentale, comme Chavannes (Schaffis), près de Neuveville, sur le lac de Bienne, elles aussi représentent le type de la période la plus ancienne de l'époque néolithique. A l'âge de la pierre ou à sa période transitoire appartiennent les stations lacustres de la Haute-Autriche; il y en a beaucoup surtout dans l'Attersee, dans le Mondsee, dans le Traunsee, ensuite en Carinthie où se trouve le Kutschachersee, bien connu,

puis dans la Carniole, dans le lac près de Laybach, station particulièrement intéressante. Quelques palafittes appartiennent à l'époque du cuivre, comme les stations du lac de Bienne, Fenil et Sutz, et les stations de Saint-Blaize et Font, dans le lac de Neûchâtel. Dans une des principales stations de cette époque, à Fenil, on a trouvé plus de cent objets de cuivre sans alliage et pour la plupart forgés. Les palafittes des lacs et des tourbières de la Lombardie appartiennent aussi à l'âge de la pierre ou à l'époque transitoire. Citons principalement la tourbière de Lagozza (province de Milan), où l'on n'a pas trouvé d'objets métalliques, pas même des pointes de flèche, mais en revanche, un grand nombre de vestiges de vie agricole. Lagazzi (province de Crémone), est également une tourbière, qui est, comme les autres, le fond d'un ancien lac; cette station appartient aussi à l'époque néolithique, mais avec des symptômes de transition vers l'âge du bronze; Polada (province de Brescia) est une des plus riches palafittes de l'époque transitoire. C'est là qu'on a recueilli les objets que nous reproduisons sur nos planches : 4 scies de silex (voir pl. XII, fig. 4, 5, 6, 7), 1 pointe de flèche en corne (fig. 8), 3 pointes de flèches en silex triangulaires à base semi-lunaire et cannelée (fig. 11, 12, 7), 2 pointes de flèches de silex à ailerons (fig. 10 et 16), 4 outils à figures géométriques (fig. 9, 13, 14, 15). 1 petite pioche de bois de renne (pl. XIII, fig. 3), 1 poignard (fig. 4), 2 haches de bronze à lame effilée (pl. X, fig. 4 et 5) et 10 vases de différentes formes dont quelques-uns ont l'ornementation pointillée assez fine, d'autres sont ornés d'un cordon et les autres sont dépourvus d'ornements (pl. XIV). Dans cette même palafitte apparaît l'anse en forme de corne (*l'ansa cornuta*, pl. XIV, n° 1). A l'époque néolithique ont été également fondées les palafittes du lac Varèse avec l'île Virginie qui a été formée par des amas de rebuts. Elle date de l'âge de la pierre et a été habitée jusqu'aux temps de l'Empire romain. Comme échantillons des vestiges de l'époque du bronze des palafittes de ce lac, nous donnons encore trois poignards et une hache à tranchant rond et évasé (pl. XII, fig. 1, 2, 3 et pl. X, fig. 6). D'après M. Castelfranco[1], parmi les palafittes des lacs de la

1. Le stazioni lacustri dei laghi di Monate e di Varano e considerazioni generali intorno alle pallafitte dans *Atti della società italiana di scienze naturali*. Milano, 1879, p. 433.



Pl. XI — Période énéolithique. Céramique des grottes funéraires (Sardaigne, fig. 2-7) et de la tombe S. Cristina (Brescia, fig. 1).

Lombardie, celles de Monate et de Varano appartiennent presque au commencement de l'époque du bronze, bien qu'il faille observer que les objets de bronze sont rares à l'époque transitoire, non seulement dans les lacs lombards, mais dans ceux de la Vénétie et dans les terramares, surtout si on les rapproche des palafittes suisses et savoisiennes de la période du bronze : dans le lac du Bourget on a trouvé plus de 4.000 objets de bronze[1]. Ce fait s'explique aussi par l'existence plus prolongée des palafittes suisses et savoisiennes, par rapport aux palafittes italiennes, et leurs objets de bronze appartiennent principalement au début de l'âge du fer[2].

DIFFÉRENCES ENTRE LES PALAFITTES OCCIDENTALES ET ORIENTALES.

Les palafittes de la Lombardie occidentale et centrale sur les lacs et sur les tourbières, qui se sont formées sur l'emplacement de ces lacs, représentent les plus anciennes palafittes de l'Italie du Nord. Elles ont été élevées à l'époque transitoire de l'âge de la pierre. Elles recèlent toujours des objets de bronze, mais ceux-ci ne forment pas leur trait distinctif, ils ne sont qu'un complément de leur civilisation d'os et de pierre. Dans les provinces de Brescia et de Mantua, qui forment la partie orientale de la Lombardie, commence une nouvelle couche de civilisation de la pure époque du bronze; les outils de pierre persistent encore plus ou moins, mais ils forment une survivance de l'ancienne époque qui a régné dans la Lombardie occidentale et centrale. Aussi les palethnologues italiens, avec M. Pigorini en tête, partagent-ils avec raison les palafittes de la Haute Italie en palafittes occidentales et orientales, qui se distinguent les unes des

1. Les catégories de ces objets sont indiquées chez Robert Munro. *The Lake Dwellings of Europe*, being the Rhind Lectures in Archeology for 1888. Lond., 1890. p. 98.

2. Nous avons consulté l'ouvrage de M. Munro pour l'étude des palafittes de l'Europe centrale en général : en particulier, pour celles de l'Autriche l'article de M. Hörnes dans *Revue d'Anthropologie*, 1888, p. 340 sq. ; pour celles de la Suisse, l'article de M. Gross : « La palethnologie en Suisse » dans *Revue d'Anthropologie*, 1888, p. 725 sq. et son ouvrage bien connu : « Les Protohelvètes », Berlin, 1883. Pour les palafittes lombardes nous avons eu sous nos yeux les articles de M. Castelfranco : Paletnologia Lombarda dans *Atti della società italiana di scienze naturali*. Milano, 1875 : Le stazioni lacustri di Monate e Varano dans *Atti*, 1879, p. 398 sq., pour la station Lagozza ses articles : « Notizie intorno alla stazione lacustre della Lagozza nel comune di Besnate » dans *Atti*, 1880, *Bull. di paletn. ital.*, 1880 VI et *Notizie degli scavi* 1880 (avril), puis son article sur les palafittes italiennes dans *Revue d'Anthropologie*, 1887, p. 608 sq. Voy. aussi sur Lagozza : Regazzoni, dans *Bull. di paletn. ital.*, 1887 (XIII) : La stazione preistorica della Lagozza, p. 1-18 où sur la planche II est reproduit le seul peigne en bois qui ait été trouvé : le même auteur a publié sur Lagozza un article dans *Bull. di paletn., ital.*, 1880 (VI) p. 45) ; enfin, Sordelli, Sulle piante della torbiera e della stazione preistorica Lagozza *Atti*, Milano, 1880

autres par leur origine et le caractère de leur civilisation. Aux palafittes occidentales appartiennent exclusivement les lacustres et actuellement) celles des tourbières ; aux orientales, les terramares de l'est de la Lombardie et de l'Émilie, et les palafittes lacustres de la Vénétie. Ces palafittes occidentales et orientales présentent un type de civilisation que l'Italie centrale et méridionale n'ont jamais connue, et qui ne s'est manifestée dans la Haute Italie qu'après l'arrivée de nouveaux colons, qui ont apporté avec eux une nouvelle forme de vie, répandue au delà des Alpes, déjà pendant l'époque de la pierre. Mais ce nouveau type de civilisation éclate surtout dans les terramares ; c'est pourquoi nous nous y arrêterons plus longuement.

LES TERRAMARES EN ITALIE ET LEUR HISTOIRE.

Depuis longtemps on a remarqué sur les deux rives du Pô, dans toute cette vaste vallée, près des fleuves et des rivières, des monticules de 3-4 mètres de hauteur qui sont formés du mélange de la terre grasse et noirâtre avec des restes organiques. Les paysans de l'Émilie de temps immémorial prenaient cette terre grasse, qu'ils appelaient *terra marna*, *mara*, et l'employaient comme engrais pour leurs champs. Ils ne se doutaient guère que cette terre recouvrait des vestiges d'anciennes habitations. Les savants eux-mêmes n'ont soupçonné la véritable origine de ces monticules que vers la seconde moitié du XIX[e] siècle. Il est vrai que dès le XVIII[e] siècle ils avaient attiré l'attention d'un naturaliste italien, M. Jean-Baptiste Venturi. Dans sa *Storia di Scandiano* (Modène, 1822), il déclare qu'en 1795 il avait mentionné dans un article sur Arceto, du Dictionnaire topographique de Ricci, « les différents amas de matières propres à augmenter la fertilité des champs, qui se sont formés artificiellement dans les provinces de Reggio, Parme et Modène ». En même temps, il voulut expliquer l'origine de ces monticules et aboutit à la conclusion qu'ils étaient dus à trois causes différentes : quelques-uns de ces amas, ceux qui se trouvent à Arceto, sont dus selon lui aux Boïens, peuple gaulois qui au IV[e] siècle avant Jésus-Christ a habité la Gaule cisalpine. Venturi invoque à l'appui de son hypothèse le témoignage de Jules César [1], qui dit que les Gaulois avaient la coutume d'offrir en sacrifices tous les animaux

1. *De bello Gallico*, VI, 17.

capturés à la guerre et de déposer tout le reste en un seul endroit. C'est ainsi que, selon César, ces monticules se sont formés aux lieux sacrés des Gaulois. Mais Venturi croit que des tumulus semblables ont été aussi formés sur les tombes des chefs gaulois, lorsqu'on brûlait avec leurs corps les objets qui leur avaient été chers durant leur vie, leurs animaux, leurs esclaves et leurs clients. La seconde cause, d'après Venturi, est d'origine romaine : pendant la domination des Romains dans ces régions, les gens du peuple étaient enterrés dans des fosses communes, les *puticoli*, comme il y en avait à Rome sur l'Esquilin[1]. La troisième cause consiste dans l'existence d'anciennes habitations abandonnées ou détruites par l'incendie et dont les ruines se sont mélangées avec des restes organiques. Venturi nous apprend en même temps que plusieurs de ces monticules sont déjà épuisés et que les agriculteurs doivent tâcher d'en découvrir de nouveaux. Mais Venturi ne songeait même pas à étudier le contenu de ces tumulus. Ce fut M. Gastaldi, le fondateur de la palethnologie italienne, qui le premier appela l'attention du monde savant sur le matériel que recélaient ces tumulus. En 1860, il présenta aux membres de la Société italienne des sciences naturelles[2], quelques objets recueillis dans les terramares d'Imola, Modène et Parme, émettant l'avis qu'ils provenaient de lieux de sépulture. Le professeur Strobel, de Parme, reconnut le premier en ces tumulus des palafittes semblables à celles des lacs. En 1861, il découvrit à Castione dei Marchesi une terramare devenue célèbre, et qu'il décrivit dans *La Gazette de Parme* (n° 164). Peu après, M. Pigorini découvrit une autre terramare, également dans la province de Parme, et en 1862 présenta en collaboration, avec M. Strobel, un rapport[3] dans lequel ces deux savants déclarent que les terramares sont des restes d'anciennes habitations. Mais c'est à M. Chierici[4] que fut dévolue la tâche de révéler

1. Voy. Lanciani dans *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, 1875. Le antichissime sepolture Esquiline, p. 45 sq.

2. Cenni su alcune armi di pietra e di bronzo, trovate nell'Imolese, nelle marniere del Modenese e del Parmigiano e nelle torbiere della Lombardia e del Piemonte dans *Atti della società Ital. di sc. nat.*, vol. II, 1861.

3. *Nuovi cenni sugli oggetti d'alta antichità trovati nelle torbiere e nelle marniere dell'Italia*. Turin, 1862.

4. Voy. *Le antichità preromane della provincia di Reggio nell'Emilia*. Reggio, 1871.

le vrai caractère des terramares. Il remarqua que ces constructions portaient les traces de pilotis superposés et de l'existence d'un bassin artificiel dans lequel les pilotis étaient enfoncés ; une chaussée traversait la terramare s'élevant au niveau de la hauteur des pilotis. MM. Strobel, Pigorini et Chierici ont plus que qui que ce soit contribué à élucider la question des terramares. En 1875, ils commencèrent à publier à Parme le *Bullettino di paletnologia italiana* qui est l'organe le plus important de cette nouvelle branche de la science, grâce à la richesse des documents dont il dispose, à leur prompte publication et aux études compétentes qui les accompagnent. A la tête de cette publication se trouve actuellement M. Pigorini, le seul survivant de ce triumvirat de savants. Il a pour collaborateurs MM. Castelfranco, Issel, Colini et Orsi ; ces deux derniers se distinguent par leur activité. M. Colini est inspecteur ou le second directeur du Musée d'archéologie préhistorique fondé par M. Pigorini, et M. Orsi, rendu célèbre par ses fouilles étonnamment fructueuses, dirige le musée d'antiquités de Syracuse.

ORGANISATION DES TERRAMARES.

La question des terramares a fait un grand pas lorsqu'en 1877 le gouvernement italien chargea M. Pigorini d'étudier la terramare découverte par M. Strobel à Castione dei Marchesi. C'est une des plus grandes terramares (de 8.000 à 9.000 mètres carrés). Comme elle est très bien conservée, dans sa couche inférieure, elle a révélé le matériel le plus complet et le plus précieux qu'on puisse avoir pour étudier à fond le caractère des palafittes sur terre de la vallée du Pô. M. Pigorini a publié son rapport dans les *Atti della Academia romana dei Lincei* (1882-1883)[1]. Les autres terramares découvertes avant celle-ci et plus tard ne servirent qu'à confirmer les données déjà acquises. La question ne fut élargie que lorsqu'on découvrit une nouvelle grande terramare, celle de Castellazzo di Fontanellato, également située dans la province de Parme. M. Pigorini, qui l'a étudiée, a publié trois études là-dessus, la première en 1889, dans le premier volume des *Monumenti Antichi*, éditée par l'Académie des Lincei ; la seconde, dans

1. *Atti della R. Accademia dei Lincei*, 1882-1883, p. 265-318 : Terramara dell'età di bronzo situata in Castione dei Marchesi (territorio Parmegiano). Memoria letta nella seduta del 1878. Con cinque tavoli.

son *Bulletin* (1895, XXI), et la troisième également dans son *Bulletin* de 1897 (XXIII), où le plan de la terramare a été publié sous sa forme définitive. L'ensemble des données que nous possédons sur les terramares est exposé dans *Les Italiotes dans la vallée du Pô*[1], de M. Helbig, ouvrage estimé, déjà un peu surranné, mais toujours utile à consulter, puis dans l'excellente étude de M. Castelfranco, parue en 1887[2], dans l'ouvrage de M. Munro[3] et dans mon étude sur *L'Origine des Latins*[4], publiée en 1898. Depuis, de nouveaux renseignements ont été donnés sur les terramares de montagnes. L'une, celle de Montata dell'Orto, dans la province de Plaisance, montre définitivement que les terramares de ce genre, qui dominent dans la province de Modène (9 sur 16), ont la même construction que celles de la plaine. Elles sont sur pilotis, en forme de trapèze, munies de contreforts de bois et d'un petit fossé dans lequel M. Scotti[5] trouve le sillon initial (*solco primigenio ou augurale*). Elles ont aussi la cour intérieure qu'on appelle *arx*, le fossé extérieur et enfin la même orientation, avec cette différence que l'angle aigu du trapèze de la terramare de Montata dell'Orto est tourné vers le nord en raison de sa situation spéciale par rapport aux sources d'eaux. Il est encore à remarquer que cette terramare n'a eu aucune nouvelle habitation postérieure et s'est conservée dans sa forme primitive pure. Une autre terramare, qui a été découverte à l'autre bout sur le territoire de l'ancienne Tarente, a gardé toutes les particularités des constructions lacustres de la vallée du Pô, appliquées autant que l'a permis la configuration des rochers sur lesquels elle est bâtie. Elle a été découverte en 1899 tout à fait inopinément par M. Quagliati qui doit en donner un compte rendu dans les *Monumenti antichi de l'Académie des Lincei*[6].

1. *Die Italiker in der Poebene.* Mit einer Karte und zwei Tafeln. Leipzig, 1879.

2. *Revue d'anthropologie.* 1887, p. 305 sq., la suite en 1889.

3. *The Lake-Dwellings*, etc., p. 238 sq.

4. *J. de M. de l'Inst. pub.*, nov. 1898, p. 9 sq. plaquette p. 11 sq.

5. Terramara Montata dell'Orto, situata nel territorio del Comune Alseno. *Notizie degli Scavi*, 1900, p. 118-127, avec un plan (p. 119). Ce compte rendu a été reproduit avec une préface de M. Pigorini dans *Bull. di paletn. ital.*, 1900 (XXVI), p. 151-164. M. Pigorini avait déjà parlé de la découverte de cette terramare importante dans le *Bullettino*, 1898 (XXIV), p. 296-300.

6. Nous ne possédons que son premier compte rendu dans *Notizie degli scavi*, 1900, p. 411-464 avec le plan des fouilles et la reproduction de quelques objets caractéristiques.

Les terramares de la vallée du Pô ont toutes en apparence la même forme quadrangulaire, qui est en réalité un trapèze, ainsi que l'ont démontré les dernières fouilles [1], forme qu'elles conservent dans la plaine comme dans la montagne. « La seule différence que puissent présenter les terramares, dit M. Pigorini [2], qui a le mieux approfondi ce sujet, est dans la grandeur et la profondeur de leurs dimensions, lesquelles varient selon le nombre des habitants qu'elles possédaient et la durée de leur existence. » Toutes les terramares ont la même orientation. Ceux qui les ont construites avaient l'habitude de se diriger d'après le lever du soleil : ils tiraient une ligne allant de l'est à l'ouest (le *decumanus* des Romains), puis une seconde ligne traversant la première, allant du sud au nord (le *kardo* des Romains). Ils traçaient ainsi les deux rues principales qui restaient uniques dans les petites terramares. Cette règle étant immuable permet de déterminer aujourd'hui le jour où les bases de chacune de ces habitations ont été posées. M. Tachini, le directeur de l'Observatoire de Rome, retrouva, à la demande de M. Pigorini [3], par des calculs astronomiques, le jour de la fondation des cinq terramares suivantes : Castellazzo, 22 février ou 22 septembre; Castione, 9 mars ou 18 juillet; Bellanda, 12 avril ou 31 août; Cogozzo, 25 février ou 19 octobre; Casale Zaffanella, 4 avril ou 2 septembre. En s'appuyant sur ces résultats, M. Pigorini émet l'idée qu'avait déjà conçue M. Chierici [4], que la pose des fondements des terramares avait lieu au printemps, lorsque les habitants avaient devant eux du temps pour terminer les travaux avant l'hiver. Ces travaux étaient multiples : il fallait d'abord creuser un fossé extérieur faisant le tour du village, et revêtant ainsi la forme quadrangulaire. Dans ce fossé, l'on amenait à l'aide d'un canal l'eau de la rivière, du ruisseau ou de la source la plus voisine. Dans la terramare de Castellazzo [5], qui nous sert de modèle, étant la mieux étudiée, le canal et le fossé avaient 30 mètres

1. Pigorini dans *Bull. di paletn. ital*, 1900 (XXVI), p. 108 sq. Cette forme s'est révélée dans les terramares de Cogozzo (Mantua), Casale, Zaffanella (même province), Castellazzo di Fontanellato (Parme), Colombare di Bersano, Rovere di Caorso, Montata dell'Orto (Plaisance).

2. *Bull. di paletn. ital.*, 1897 (XXIII), p. 61 ; 1898 (XXIV), p. 296.

3. *Monumenti antichi*, vol. I, p. 334.

4. *Bull. di paletn. ital.*, 1881 (VII), p. 68.

5. Nous puisons ces données chez Pigorini. *Bull. di paletn. ital.*, 1897 (XXIII), p. 56 sq



Pl. XII. — Poignards de bronze, scies de silex, pointes de flèches et petits outils géométriques des palafittes des lacs lombards. Période énéolithique et commencement de l'époque du bronze.

de largeur, la profondeur du fossé était de 3m,5 et sa largeur du côté sud de 3m,75. Parallèlement à ce fossé, et touchant les constructions, s'élevait un rempart de terre large de 15 mètres à sa base et soutenu par des contreforts de bois, reliés par de l'argile et des fagots, puis recouverts de sable et de gravier. Les contreforts étaient larges de 2m,5. Un large pont de bois franchissait le fossé et reliait la terramare avec le terrain qui l'entourait. Dans l'intérieur, on posait les pilotis faits de bois d'orme, de chêne ou de châtaignier, de 2 ou 3 mètres de longueur. La distance entre les rangées de pilotis était invariablement[1] de 0m,90 ou de 0m,60, et celle d'un pilotis à l'autre de 0m,30. Au-dessus des pilotis on posait un plancher de bois qui était recouvert de sable, d'argile et de gravier. Sur cette plate-forme, on élevait des huttes de paille ou de branches et, plus tard, de paille mélangée d'argile, ou peut-être même rien que d'argile. Chierici[2] combat cette assertion et suppose que les restes d'argile qu'on a trouvés dans les terramares proviennent de populations qui les ont habitées beaucoup plus tard. Les cabanes étaient de forme ronde, ainsi qu'on est en droit de l'affirmer non seulement d'après les anciennes urnes funéraires des Latins (Pl. XXVIII). — on sait que ces urnes sous forme de cabane reproduisaient celle des habitations du temps — mais aussi, d'après la forme des anciens temples, comme celui de Vesta au Forum Romain, d'Hercule au Forum Boarium, de la déesse du culte des frères Arvales, *Deae Diae*, dans son bosquet sur la route d'Ostie et d'après la forme de la maison de Romulus au Palatin, dont on croit avoir découvert la base parmi les vestiges de la Rome carrée. Ces habitations rondes sur des planchers carrés, reposant sur des pilotis, formaient des îlots devant lesquels passaient des rues allant du sud au nord et de l'est à l'ouest, en se croisant. Cette disposition a été observée pour la première fois en 1881 dans la terramare de Bellanda (Mantua) et a été retrouvée ensuite dans celle de Rovere di Caorso (Plaisance) et de Castellazzo (Parme). Les rues étaient formées par des remblais qui s'élevaient à la hauteur des planchers. Castellazzo avait huit rues : la plus large, 15 mètres, qui se

1. Pigorini. *Notizie degli scavi*, 1895, p. 14.

2. *Le antichità preromane della provincia di Reggio nell'Emilia*. Regio, 1871, p. 12-13. Mais cfr. Helbig *Die Italiker, etc.*, p. 12, et G. de Mortillet. Habitations de l'âge du bronze. Terramares, dans *Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie de Paris*, 1894, p. 33-47.

dirigeait du sud au nord, partageait la terramare en deux parties égales, orientale et occidentale. Une autre rue, deux fois moins large, allait de l'est à l'ouest et divisait la terramare encore en deux parties égales, septentrionale et méridionale. C'étaient les deux rues principales, le *kardo maximus* et le *decumanus maximus* des Romains, que suivaient parallèlement dans les deux directions les *kardines* et *decumani minores*, qui étaient toujours deux fois moins larges que les rues principales suivant la même direction (7^{m},50 et 3^{m},75). La rue qui partage la terramare en deux parties, septentrionale et méridionale, si on la regarde de l'ouest, se dirige vers la petite place élevée qui a été découverte par M. Pigorini à Castellazzo, et que les palethnologues italiens ont nommée *arx*, car elle indique le point le plus important de la terramare; la rue était reliée à cet *arx* par un pont jeté sur le fossé intérieur dont cette *area limitata* était entourée. M. Pigorini [1] suppose que ce *decumanus* traversait l'*arx* et aboutissait à la partie orientale du rempart au moyen d'un autre pont, mais les fouilles opérées à Castellazzo n'ont donné sur ce point aucune indication positive. L'*arx* se trouve dans toutes les terramares que nous connaissons, toujours au même endroit, et M. Pigorini a raison d'affirmer que la présence de cette élévation artificielle est une règle sans exception dans la construction des terramares [2]. Le rempart, avec ses contreforts, vers lesquels convergeaient toutes les rues du village, formait une rue circulaire. L'eau, qui entrait dans le fossé par un canal, formant l'angle aigu du trapèze, se répandait dans l'une et l'autre direction et ressortait par un autre canal aussi large que le fossé (30 mètres).

REBUTS DANS LES TERRAMARES. INCENDIES.

Les habitants des terramares jetaient tous les rebuts entre les pilotis; cette coutume ne témoigne pas de leur amour de la propreté, mais a eu l'excellent résultat de nous conserver des documents précieux qui nous révèlent la civilisation de l'ancienne population de la vallée du Pô.

Quand les rebuts de toutes sortes montaient jusqu'au niveau de la plate-forme sur laquelle les huttes reposaient, et qu'il devenait impossible de vivre au milieu de ces immondices, les habitants des terra-

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1897 (XXIII), p. 60.
2. *Ibid.*, 1900 (XXVI), p. 112.

mares ne songeaient point à s'en débarrasser, mais enfonçaient des pilotis nouveaux dans ces monticules artificiels et construisaient de nouvelles terramares, puis élevaient à cette hauteur les rues et les remparts. Quand, avec le temps, les rebuts remplissaient encore une fois tout l'espace entre les pilotis, on élevait un troisième étage de pilotis et de huttes, en ayant soin de rehausser à leur niveau les remparts et les huttes. M. Pigorini a montré ces trois étages dans la terramare de Casaroldo, de la province de Parme, où trois couches sont nettement tracées par une ligne noire qui va d'un bout de l'emplacement à l'autre[1]. Elles ont subsisté après l'incendie qui a détruit le village. Le feu a pu être involontaire ou produit à dessein. Lorsque après trois constructions superposées de pilotis, les rebuts devenaient de nouveau encombrants, les habitants n'élevaient pas un quatrième étage, mais livraient au feu le troisième avec les pilotis qui le soutenaient, et tout ce qui était entassé entre ceux-ci. Cet incendie volontaire atteignait quelquefois les couches inférieures ; le même fait pouvait se présenter quand l'incendie était fortuit ou allumé par la main de l'ennemi. Dans ce cas le feu consumait tout le village. Il va sans dire que dans leur fuite, les habitants abandonnaient des objets qui n'étaient pas des rebuts, mais qu'ils ne pouvaient emporter avec eux. Toutes les terramares ne finissaient pas par le feu ; dans quelquelques-unes, comme celle de Castione dei Marchesi, on a retrouvé les pilotis avec les planchers sur les pilotis inférieurs. D'ailleurs très peu de terramares se sont conservées avec les pilotis, et en tout cas seulement ceux du premier étage ; ceux du second sont beaucoup plus rares et de ceux du troisième nous n'avons que des vestiges.

LE NOMBRE DES TERRAMARES ET LA RÉGION QU'ELLES OCCUPENT.

Certaines terramares terminaient leur existence avec le départ, volontaire ou non, de leurs constructeurs ou des descendants de ceux-ci, mais d'autres continuaient à être habitées, de sorte qu'il y en a qui ont sous elles des couches appartenant à différentes époques. La couche supérieure présente alors des vestiges du moyen âge ou même d'un temps plus récent. Dessous vient la couche romaine, plus bas la

1. Voy. entre autres, Brizio, *Nuova Antologia*, 1880, avril, p. 437

couche préhistorique de l'époque des palafittes, sous laquelle est la couche des huttes primitives. C'est cette couche qui témoigne de l'arrivée dans la vallée du Pô des immigrés d'au delà des Alpes qui ont apporté la civilisation du bronze. Mais à chacune des couches supérieures correspond une civilisation. Ainsi, sur la terramare de Castellazzo, s'élevait une forteresse du moyen âge et l'église de Saint-Possédoine. L'église était bâtie sur les ruines d'un temple romain rond, mais entre les couches médiévale et romaine se trouvent les vestiges d'une couche barbare du temps des Lombards. Il est impossible que dans cet entassement séculaire d'habitations humaines superposées les unes sur les autres, il ne se soit pas produit des bouleversements du sol de la terramare, qui ont déplacé des objets appartenant à différentes époques et les ont mélangés. Mais il y a des endroits à Castellazzo où les périodes postérieures n'ont pas touché aux couches anciennes. Là nous voyons que la période romaine ne vient pas immédiatement sur la couche de l'époque du bronze, mais est précédée en quelque sorte par la couche de civilisation du commencement de l'âge du fer. Comme entre cette couche et l'époque romaine il n'y en a pas d'intermédiaire [1], il en résulte que cette terramare a été abandonnée au commencement de l'âge du fer ou mieux à l'époque transitoire de l'âge du bronze à l'âge du fer. Nous verrons plus tard que cette observation se rapporte plus ou moins à toutes les terramares.

COUCHES POSTÉRIEURES DANS LES TERRAMARES.

Le nombre des terramares connues dépasse la centaine, mais 85 seulement ont été mieux étudiées. Cela ne veut pas dire que les habitants des terramares de la vallée du Pô n'avaient élevé que cette centaine de palafittes. Nous savons qu'un grand nombre des monticules formés par les terramares ont été employés comme engrais et ont ainsi disparu. D'autres constructions sur pilotis ont été recouvertes par des villes de création plus récente. On sait qu'il y a une terramare sous la ville de Parme. M. Gabriel de Mortillet [2] en a donné

1. Dans quelques terramares, à Servirola di Sanpolo ou à Castellarano (Reggio in Emilia), la couche de civilisation de l'époque du bronze est recouverte par une couche de civilisation étrusque. Dans la seconde terramare, sur la couche étrusque repose encore la couche romaine ; voy. Chierici, *Bull. di paletn. ital.*, 1877 (III), p. 214 sq. et 186 sq. et Pigorini, *id. Bullett.*, 1900 (XXVI), p. 122.

2. *Le signe de la croix avant le Christianisme*, Paris, 1866.

le plan en 1866. Comme on en découvre de nouvelles, il est permis de croire qu'un grand nombre n'ont pas encore été mises au jour; une des plus récemment découvertes est celle de Savana di Cibeno (province de Modène). M. Dall' Osso l'a décrite dans les *Notizie degli scavi* (1899), p. 312-325. M. Pigorini critique vivement ce Mémoire dans son *Bulletin de palethnologie italienne*, 1900 (p. 102-125).

La région dans laquelle se trouvent les terramares n'est pas étendue. Elle va d'Imola (prov. de Bologne) à la province de Plaisance sur la rive droite du Pô, où la terramare la plus occidentale est celle de Rovere di Caorso, et jusqu'à la province de Crémone, sur la rive gauche du Pô, où l'on connaissait déjà les terramares Castellaro et Ognisanti, et où récemment, en 1898, on a découvert la terramare Costa Santa-Caterina, à 6 kilomètres au nord de Crémone[1]. Cette terramare n'a pas encore été étudiée. D'après M. de Mortillet[2], les terramares se trouvent en plus grand nombre dans les provinces de Parme (20), de Reggio (20), de Modène (17), moins nombreuses en Crémone (3), en Brescia (1) et (?) Ravenne (1). M. Munro[3] en compte 30 dans la province de Parme, 25 à Reggio, 16 à Modène, 5 ou 6 à Bologne, environ 20 à Mantua et 8 à Brescia. Il n'en mentionne point à Plaisance. On trouve dans l'ouvrage de M. Helbig une carte des palafittes de la Haute Italie qui donne une très juste idée de la situation des terramares.

LA CIVILISATION DANS LES TERRAMARES.

Les puants amas de rebuts et d'immondices qui ont été entassés sous les huttes des terramares entre les pilotis, et qui empoisonnaient l'air pour les émigrés venus d'au delà des Alpes dans la vallée du Pô, sont actuellement des sources précieuses pour la science palethnologique. En fouillant ces tas de rebuts, qui dans la terramare de Castellazzo di Fontanellato atteignent 5m,5 de profondeur, nous trouvons des quantités d'objets qui nous révèlent au milieu de quelle faune et de quelle flore vivaient les hommes de ces palafittes, comment ils se procuraient leurs moyens de subsistance, quelle était leur nour-

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), p. 264.
2. *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris*, 1894, p. 39.
3. *The Lake-Dwellings of Europe*, p. 271.

riture, quelles étaient leurs armes, leurs ornements, quels métiers ils exerçaient. En un mot nous pouvons évoquer devant notre imagination le genre de civilisation que les habitants des terramares ont atteint.

Il y a déjà plus d'un quart de siècle que M. Pigorini[1] a éveillé l'intérêt général par ses communications sur la civilisation des palafittes de la vallée inférieure du Pô. Ces communications ont été faites les 14 et 21 janvier et le 18 février 1876 dans les trois séances de l'Institut de la correspondance archéologique, devenu actuellement l'Institut allemand d'archéologie. Ce furent les premières notions données sur les terramares; elles étaient inédites à cette époque. Trois ans plus tard, M. Helbig, membre de cet Institut, publia son ouvrage : *Les Italiotes dans la vallée du Pô* (Die Italiker in der Poebene, Leipsig, 1879), qui développe ce sujet. Depuis lors de nouvelles études et découvertes ont apporté beaucoup de modifications dans l'inventaire des documents de cette intéressante civilisation des ancêtres des futurs Romains. Le professeur Castelfranco a complété ce travail en résumant les résultats obtenus par la palethnologie italienne dans un de ses articles de la *Revue d'anthropologie*, 1887-1889. Le chapitre que M. Munro consacre aux terramares dans son ouvrage *The Lakes-Dwellings of Europe*, est édifié sur des données anciennes, bien que ce volume ait paru en 1890. La description de la civilisation des terramares par M. Brizio dans la 35e et 36e livraisons de la *Storia Politica d'Italia scritta da una societa di professori* (Milano) est ingénieuse et pleine de connaissances, mais les faits sont triés en vue de justifier les théories de l'auteur et le texte est dépourvu d'illustrations. L'ouvrage de M. Oscar Montelius : *La civilisation primitive en Italie, depuis l'introduction des métaux*, 1re partie, Italie septentrionale (Stockholm, 1895), est un ouvrage illustré, très complet. L'essai sur la civilisation des terramares, dans mon étude sur l'*Origine des Latins*, date de 1898. J'y ai pris en considération toutes les données éparses dans les *Notizie degli Scavi*, dans les *Monumenti antichi* et surtout dans le *Bulletino di Paletnologia italiana*. Ces données serviront de base aux développements qui suivent.

1. *Bullettino dell'Instituto di corrispondenza archeologica*, 1876, p. 10-12 ; 39-42.



Pl. XIII. — Période énéolithique et époque du bronze.

1. marteau percé au milieu, provenant de Jesi, prov. Ancona. — 2. marteau percé de côté, de la terramare de Cesaroldo di Samboseto. — 3. pioche de corne de cerf (palafitte Polada). — 4. poignard tiré d'un coude (Polada). — 5. hache de bronze à ailerons de la terramare di Gruino (comm. Campegine, prov. Reggio).

LA FLORE DANS LES TERRAMARES ET LES VÉGÉTAUX ALIMENTAIRES.

Bien que nous soyons autorisé à croire que les terramares de la vallée du Pô ont cessé d'exister depuis 3.000 ans environ, et bien que l'aspect de ce pays, qui est un des plus florissants de l'Europe, ait entièrement changé, sa flore sauvage est restée la même. D'après les dernières recherches [1], seul le pistachier (staphilea pinnata de Linnée) dont des fruits ont été trouvés dans la terramare de Castione par M. Pigorini, a émigré plus au sud et ne pousse plus dans les limites des terramares. Nous trouvons dans les palafittes l'orme, l'olivier, des pommes, des poires, des prunelles, la cerise sauvage, la noix sauvage (corylis avellana), la pistache sauvage, le sureau, l'herbe, la mousse et les glands que l'homme lacustre utilisait pour sa nourriture. Mais à côté de ces produits sauvages nous trouvons le lin, la fève et le blé (triticum vulgare) avec ses variétés : *triticum vulgare hibernum et turgidum*. Nous pouvons en conclure que les habitants des terramares s'adonnaient à l'agriculture. Celle-ci ne devait pas être très développée, car, à part des faucilles (pl. XVI, fig. 1), on n'a découvert aucun instrument agraire. Ils avaient sans doute un soc, mais il devait être formé par un morceau de bois courbé, le ἄροτρον αὐτόγυον d'Hésiode; lors même qu'il eût été plus compliqué il ne pouvait pas être en métal, le bronze qu'on possédait à cette époque revenait trop cher pour être appliqué à cet usage. Cette population lacustre possédait encore la vigne (*vitis vinifera* L.), dont on a conservé des semences et même des branches et des ceps. Seulement nous ne savons pas si l'on tirait du vin de cette vigne sauvage, ou si cette boisson n'a été obtenue que plus tard et faite avec la vigne cultivée, apportée en Italie d'Orient. En tout cas, jusqu'à ce jour, on n'a pas trouvé dans ces terramares des vases propres à la fabrication ou à la conservation du vin. Il est plus probable que les habitants des palafittes terrestres ont connu le miel à l'état sauvage, comme il ressort des vases percés de trous dans le fond, dont on se sert encore actuellement en Italie pour séparer la cire du miel [2]. Ils ne con-

1. Voy. le deuxième compte rendu sur les terremares de Parme de MM. Strobel et Pigorini dans les *Atti d. S. ital. de Sc. nat.* Vol. VI. Milano, 1864 ; cf. *Bullettino dell'Instituto di corr. arch.*, 1878. Pour la flore des terramares voy. *Nuova Encyclop. Italiana.* Vol. XXII. Torino, 1887, p. 2.

2. Voy. 2-a relazione de Strobel et Pigorini, p. 120, déjà mentionnée. Helbig, *Die Italiker*, p. 17.

naissaient pas encore le pain, mais préparaient à l'aide de moulins à main une sorte de brouet dont des restes ont été retrouvés au fond de quelques vases. Ont-ils employé le lin pour s'en vêtir ou pour en tirer de l'huile? C'est une question qu'on débat encore. Il est plus que probable qu'ils s'en servaient pour se confectionner des vêtements. Et il est hors de doute qu'ils tressaient des cordes avec les filaments. Nous en avons la preuve dans la décoration des vases qui imitent la corde tressée (pl. XXII, fig. 2-6) et dans les nombreuses fusaïoles qu'on a retrouvées dans les terramares (voy. pl. XXIX, fig. 8-9).

LA FAUNE DANS LES TERRAMARES.

Le monde animal dans les terramares n'offre pas une grande variété et se distingue de celui de nos jours. D'après Strobel[1], il se composait des animaux que voici : Erinaceus europaeus L., Ursus arctos, Vulpes vulgaris Briss., Canis familiaris, avec ses variétés (Spaletti. Strob., palustris, Rüt., matris optimae), Lupus vulgaris, Meles vulgaris, Martes foina L., Felis catus, Sus scrofa (ferus) L., Sus palustris Rüt., Asinus Africanus Sans. Equus caballus, Capreolus vulgaris, Cervus elaphus, Dama platyceros, Cervus tarandus, Hircus aegagrus L., palustris, Ovis aries L., palustris Rüt., capricornus, O. musimonis, Bos primigenius, domesticus, bos brachyceros, Lepus timidus, Mus silvaticus, Histrix cristata, L., Castor fiber, Frugilegus segetum, Gallus domesticus L., Ciconia alba, Ardea cinerea, Anser segetum, Anas boschas, L., Emys europea, Buxo, Esox lucius, L.

ALIMENTS CARNÉS.

L'habitant des terramares se nourrissait de la chair des animaux sauvages et domestiques. Il était donc à la fois chasseur et éleveur de bestiaux. La comparaison des espèces qui existaient alors avec celles d'aujourd'hui nous montre que plusieurs ont disparu de ces régions. Le professeur Strobel a reconnu que le porc et la brebis de la race des terramares en général, ainsi que le bœuf de petite race et le chien qui a donné plusieurs variétés, ont disparu de l'Émilie, et tandis que la taille des animaux sauvages a baissé, celle des animaux domestiques s'est élevée. En fait d'oiseaux nous ne trouvons que le freux, la cigogne, le héron, l'oie, le coq et le canard. Les os de poissons sont rares ; cependant on en a trouvé ainsi que des instruments de pêche, à

1. La faune des terramares, d'après Strobel, énumérée aussi Munro : *The Lake-Dwellings of Europa*, p. 273-274.

Pl. XIV. — Vases des palafittes de la Lombardie Orientale (Polada). Passage à l'époque du bronze. Un vase à anse lunulée.

Castellaro[1] et dans certaines terramares de Modène et de Parme[2]. Un harpon de bronze (pl. XVII, fig. 9) a été trouvé dans le lac de Garda, un autre semblable dans la terramare de Montale (province de Modène). M. Helbig[3], en se fondant sur des données philologiques concernant la différence des noms donnés aux poissons chez les Grecs et les Romains, arrive à la conclusion que les habitants des terramares ne mangeaient pas le poisson. Cette opinion, acceptée par les savants allemands, par M. Tsountas en Grèce[4] et M. Orsi en Italie[5], a été depuis longtemps réfutée par MM. Pigorini[6] et Strobel[7]. Il serait étrange d'ailleurs que les hommes des palafittes, qui vivaient au bord de fleuves très poissonneux comme le Pô, eussent négligé une ressource alimentaire aussi abondante, d'autant plus que la pêche était déjà répandue à l'époque néolithique en Europe[8] et en Italie, comme M. Rosa[9] l'a prouvé pour la vallée de la Vibrata, indication que M. Helbig a citée aussi tout de suite après avoir affirmé que les Italiotes de la vallée du Pô ne se nourrissaient pas de poisson. Un autre fait qui contredit cette opinion est le développement des poissonneries parmi la population des palafittes du lac de Garda qui est, comme nous le verrons bientôt, identiquement la même que celle des palafittes de la vallée du Pô.

L'INDUSTRIE DANS LES TERRAMARES. LA CÉRAMIQUE ET L'ANSE LUNULÉE.

Les habitants des terramares fabriquaient des objets d'argile, de bois, d'os, de corne, de pierre et de bronze, qui étaient de qualité inférieure non seulement à ceux de la période postérieure de Villanova, qui caractérise le commencement de l'âge du fer, mais même à ceux de l'âge du bronze dans les palafittes des lacs de Garda, de

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1892 (XVIII), p. 56.
2. *Id.*, 1894 (XX), p. 103.
3. *Die Italiker*, etc., p. 15 sq.
4. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1891, p. 42.
5. *Bull. di paletn. ital.*, 1891 (XVII), p. 177.
6. La pesca presso gli Italici dell'età del bronzo *Rendiconti del Ac. d. Lin.*, Ser. V, Vol. I, p. 267, et dans le *Bull. di paletn. ital.*, 1892 (XVIII), p. 96 ; *Bullettino*, 1894 (XX), p. 179, recension du livre de Nadaillac : « Les populations lacustres de l'Europe », Bruxelles, 1894.
7. *Bull. di paletn. ital.*, 1894, p. 173, à propos du traité de M. de Mortillet : « Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture », I (Paris, 1890).
8. Voy. Niederlé : « *L'humanité dans les temps préhistoriques* », p. 155 (trad. russe).
9. *Archivio per l'Antropologia*, t. I, p. 504-514, et IV, p. 195.

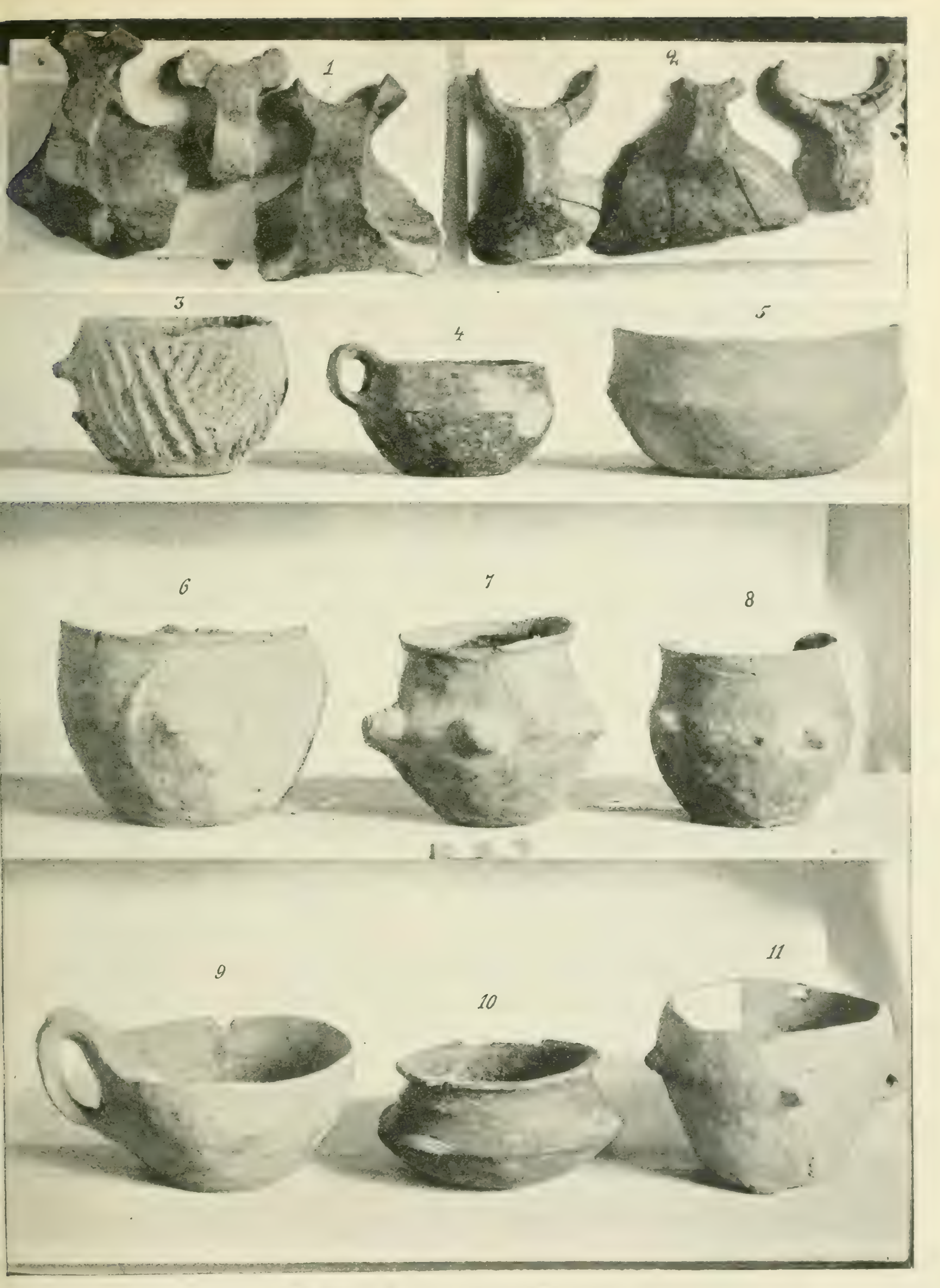
Fimon, de Arquà-Petrarca, de la Vénétie ainsi qu'aux objets de la même période dans l'Europe centrale. Les poteries d'argile fabriquées sans tour, cuites à feu libre ou point du tout, sont presque toujours dénuées de décorations. Si elles présentent quelquefois des lignes ou des sillons, ils sont loin d'avoir un style géométrique ; pour la plupart ce sont des mamelons au milieu des vases (voy. pl. XV). L'anse en forme de croissant ou cornue que nous reproduisons dans la même planche, fig. 1 et 2, est un des traits caractéristiques des terramares italiennes, par lesquels elles se distinguent des palafittes lacustres et des tourbières de la Lombardie centrale et occidentale. Nous la trouvons aussi sporadiquement dans le Picenum, mais surtout à Rome[1], où sa présence prouve qu'entre les terramares et les habitants du Latium existe un certain lien, ce que nous examinerons prochainement. Cette anse lunulée n'est pas d'invention italique. On la trouve en Thuringe, en Bohême, dans la Basse Autriche, dans la Styrie centrale et en Hongrie[2]. On rencontre aussi des vases semblables en Istrie, ce qui s'explique par le voisinage, et encore, à ce qu'il paraît, en Bosnie[3]. On a trouvé également cette anse dans les *fondi di capanne*, mais très rarement. C'est pourquoi sa présence dans les habitations des Liguriens[4] de la même vallée du Pô ne contredit pas l'opinion émise par M. Pigorini en 1897, d'après laquelle l'anse lunulée est le signe qui marque la séparation entre les palafittes orientales (les terramares) et les palafittes occidentales et constitue le trait caractéristique des terramares, trait qu'aucune autre localité d'Italie ne possède. La présence de certaines formes céramiques à l'état d'exception est toujours possible : l'anse lunulée a pu être apportée dans les *fondi di capanne* des Ligures par les habitants des terramares eux-mêmes, soit dans leurs expéditions guerrières ou au cours de leurs

1. Voy. mon article : « La plus antique période de Rome ». *J. M. In. pub. St Péters.*, 1898, juin, p. 309-310.

2. Voy. Pigorini : Terramara di Castellazzo di Fontanellato, etc., dans *Monumenti antichi*, I, p. 142, et Appunti per lo studio delle stoviglie arcaiche, *Bull. di paletn. ital.*, 1889 (XV), p. 65 sq.

3. Id. *Bullettino*, 1864 (XX), p. 138.

4. Voy. la reproduction de l'anse lunulée trouvée à Monte Castellazzo près d'Imola, dans la grotte de Farnet près de Bologne et ailleurs dans l'album de Montelius, pl. XX et XXI.



Pl. XV. — Époque du bronze (terramares).
Anses cornues de Castione. L'ornementation de plusieurs vases consiste en mamelons

relations pacifiques avec les anciens habitants des localités où ils se sont établis. Si cette forme céramique spéciale eût été répandue parmi les Ligures, nous aurions pu penser que la race de l'âge du bronze, venue d'au delà des Alpes, la leur avait empruntée, mais nous voyons précisément le contraire : l'anse lunulée est d'usage courant dans la céramique des terramares et exceptionnelle chez les Ligures. Quant aux objections de MM. Brizio et Sergi, qui considèrent que les terramares elles-mêmes appartiennent aux Ligures, nous prouveront plus loin que leurs arguments ne résistent pas à l'examen.

Parmi les objets d'argile trouvés dans les terramares, à côté des ustensiles d'usage courant, on voit des cuillers, des passoires, des fusaïoles, qui servaient à filer le lin, et des pendeloques ; on rencontre ces fusaïoles en grande quantité en Italie, en Sicile, en Espagne et en d'autres pays, non seulement à l'âge du bronze, mais à l'époque néolithique et au commencement de l'âge du fer (voy. les fusaïoles des terramares de l'Émilie sur la pl. XXIX). Dans les terramares de Gorzano et Montale (province de Modène), Monte Vénera et Servirola di Sanpolo (province Reggio), Castellazzo (province de Parme) on trouve des figurines d'animaux, petits cochons et petits chiens, mais les objets de ce genre, selon M. Pigorini[1], accusent une influence orientale et appartiennent à la fin de l'âge du bronze ou même au commencement de l'âge du fer.

Les objets en bois n'ont pas pu être recueillis en grand nombre. OBJETS EN BOIS. Les pilotis mêmes ne se sont conservés qu'en peu d'endroits ; c'est dans la terramare de Castione qu'ont été trouvés en bon état des manches de bois pour haches de bronze, des débris de paniers tressés en branches de saule, et un tas de torches, pelles, ciseaux, alènes, polissoirs, plats, cuvettes grandes et petites, cuillers, verrous, maillets, coins, disques, bâtons droits et courbés, bâtons de commandement, crochets pour suspendre, fragments d'arcs pour lancer des flèches. On n'a pas trouvé des manches de haches de pierre, non plus que des canots ou des rames, objets indispensables cependant aux habitants des palafittes qui vivaient au bord des fleuves et s'occupaient de pêche.

1. *Monumenti antichi*, I. p. 143 sq.

OBJETS EN OS ET EN CORNE.

Les objets en os et en corne recueillis dans les terramares sont plus nombreux : aiguilles, alènes, petites pelles, marteaux, ciseaux, peignes, tuyaux cylindriques, manches d'outils à petites dimensions, épingles à cheveux, menues roues pour têtes d'épingles, fusaïoles et dents de sangliers et d'ours. Nous reproduisons 2 alènes d'os à manches (pl. XVIII, fig. 2, 4), un peigne en corne (pl. XX, fig. 3), plusieurs épingles et aiguilles en os (pl. XXI, fig. 1-5), de petites roues en cornes (*ibid.*, fig. 8), 2 têtes d'épingles à cheveux, en corne (*ibid.*, fig. 9, 10), un fragment d'un mors de cheval (*ibid.*, fig. 7), des ciseaux et des pioches en os ou en corne (pl. XVII, fig. 1-4).

OBJETS EN BRONZE.

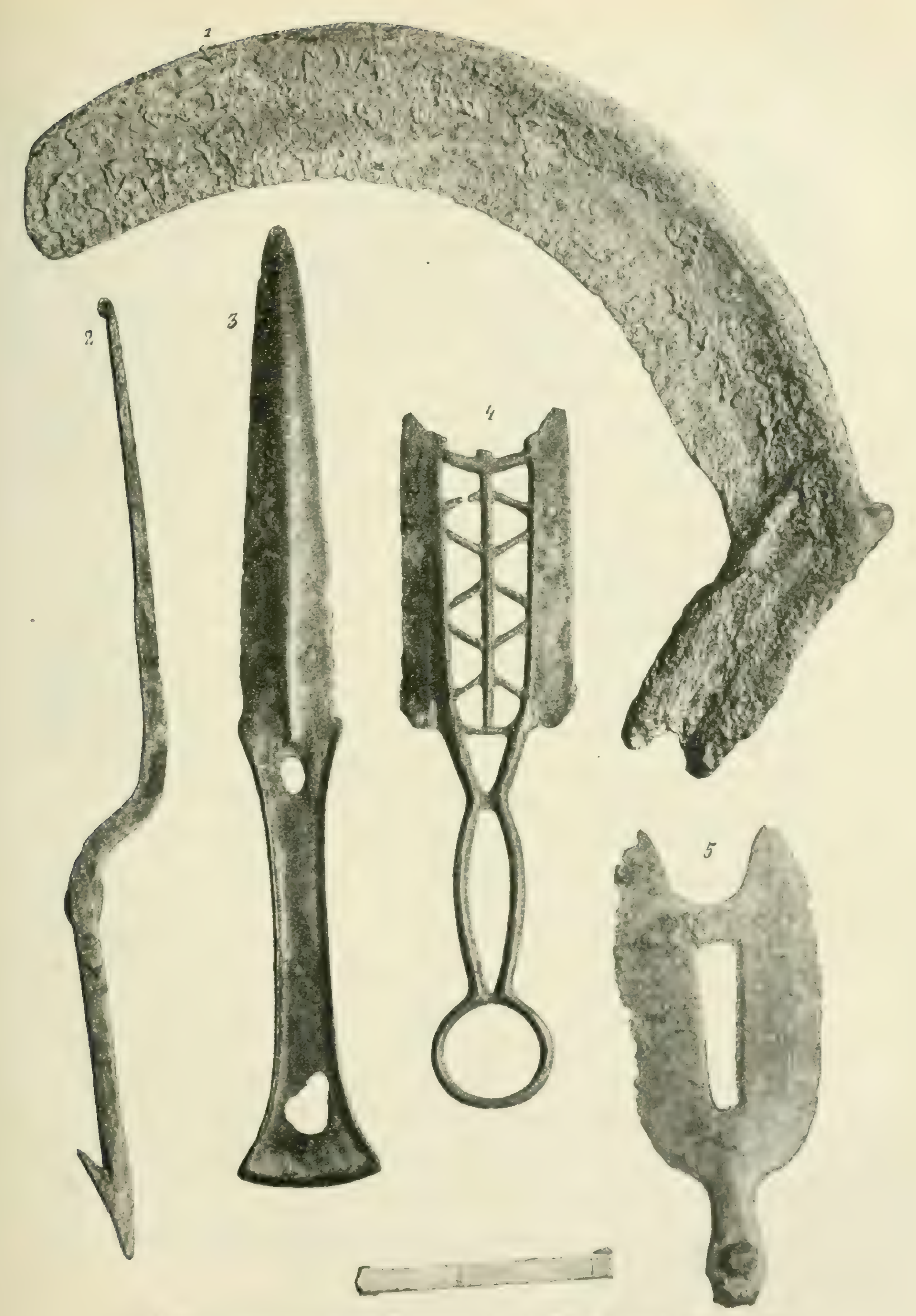
Mais la production la plus importante des habitants des terramares étaient les outils, les armes et les ornements en bronze. Ce métal est le trait caractéristique des terramares et les distingue nettement de l'époque néolithique et de sa fin énéolithique. Pourtant les outils de l'âge de la pierre n'ont pas cédé complètement la place à ceux de bronze ; il y en a encore trop pour admettre que l'âge du bronze s'y soit établi du coup. Les outils de pierre se trouvent en plus grand nombre dans les terramares de la rive gauche du Pô, en Lombardie, mais il y en a aussi, bien qu'en moindre quantité, dans les terramares de l'Émilie, et l'on a remarqué qu'en général ils sont très rares là où règne le vase à anse lunulée.

LES TERRAMARES ONT-ELLES ÉTÉ ÉLEVÉES A L'AGE DE LA PIERRE ?

Ces outils de pierre sont-ils la preuve que les terramares ont été construites dès l'âge de la pierre et par les Ligures, c'est-à-dire par ce peuple qui a laissé des traces de son séjour dans les grottes naturelles, les *fondi di capanne*, et qui enterrait les morts dans des grottes artificielles ? Ainsi pensent MM. Brizio[1] et Sergi[2]. Mais tandis que le premier attribue les terramares aux Ligures, qu'il y fait séjourner pendant l'âge de la pierre et pendant celui du bronze, le second les croit habitées dès le commencement de l'âge du bronze par les Celtes venus d'au delà des Alpes. M. Brizio affirme en outre que la civilisation du

1. I Liguri nelle terremare, *Nuova Antologia*, 1880, XXII, p. 679 sq. ; Della stirpe Ligure nel Bolognese, *Atti della Deputazione di Storia patria per la Romagna*, vol. III, p. 254-320 ; Storia politica d'Italia, scritta da una societa di professori Epoca preistorica. Fasc. 35 et 36, Milano, plaq., p. LXXXVII.

2. La stirpe Ligure nel Bolognese. *Atti della Deput. di Stor. patr. per la Romagna*, vol. I ; Un cranio della necropoli di Villanova, *Archivio per l'Antropologia*, XIII ; Liguri e Celti nella Valle del Po, *Ibid.* ; *Arii e Italici* Torino, 1898, p. 51 sq., 75 sq.



Pl. XVI. — Époque du bronze (terramares et palafittes des lacs de la Vénétie).

1, faucille. — 2, outil de pêche (lac de Garda). — 3, poignard. — 4, rasoir (terramare de Castellazzo). — 5, rasoir (lac de Garda).



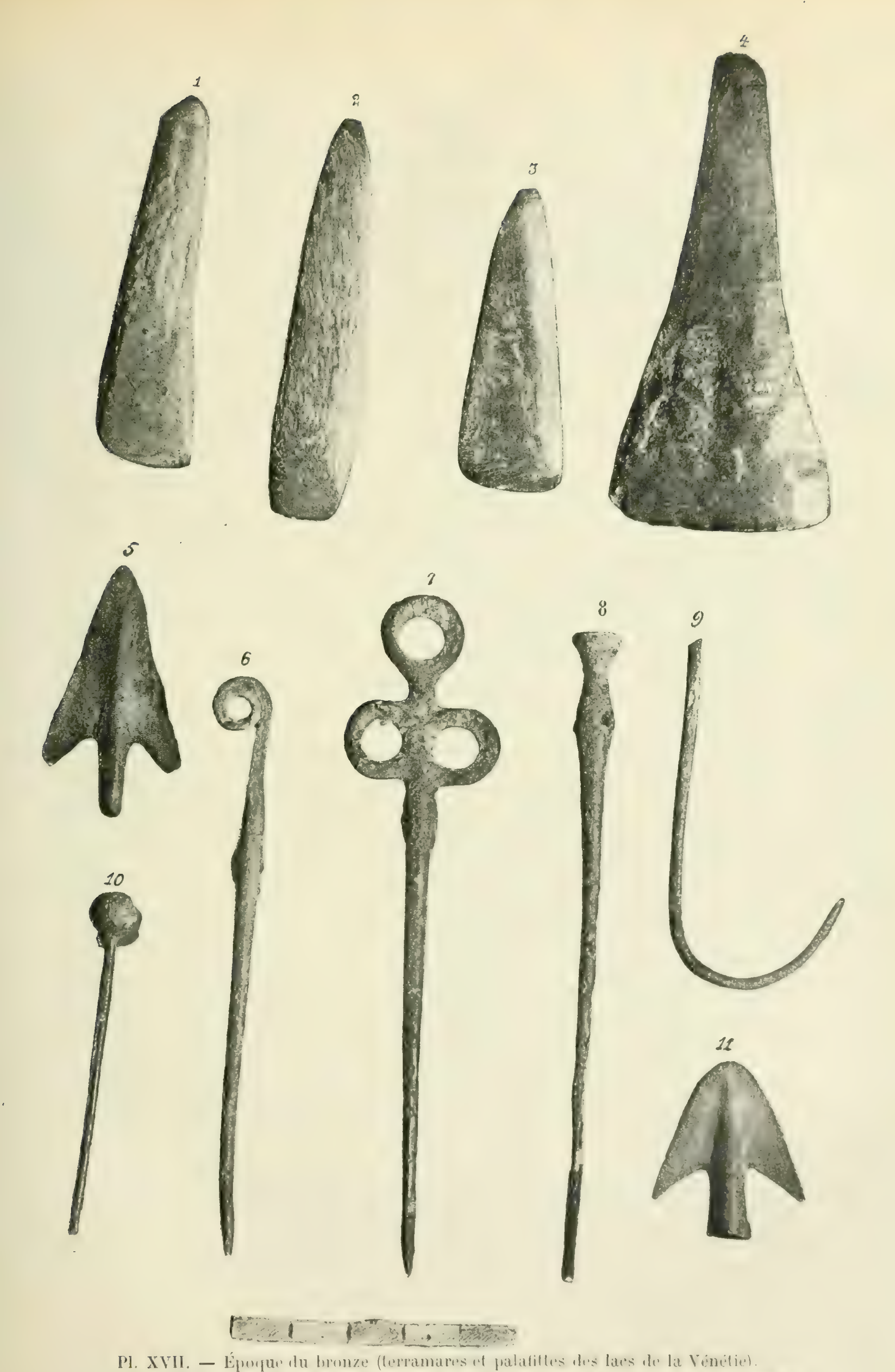
bronze dans les terramares est née de l'influence de la population ombrienne du Bolonais, à qui revient l'introduction de l'âge du fer en Italie. M. Pigorini[1] a dès 1884 victorieusement réfuté les arguments des deux savants. M. Brizio, pour prouver que la population des *fondi di capanne* et des terramares est identique, invoque le fait qu'on trouve dans ces habitations lacustres des parties appartenant au pur âge de la pierre, d'autres appartenant à la période transitoire, et d'autres enfin à l'âge du bronze pur. En même temps il fait observer que les objets trouvés dans la première partie des terramares sont absolument semblables à ceux qu'on voit dans les *fondi di capanne*. M. Pigorini répond que les objets en pierre des terramares et des *fondi di capanne* de l'époque néolithique sont totalement différents ; il s'appuie sur les planches du Ier et du Ve volume de son *Bullettino* (voy. notre pl. VII). En outre, M. Pigorini repousse l'assertion de M. Sergi que l'on trouve des outils de pierre dans toutes les terramares. M. Sergi invoque une planche de l'ouvrage de M. Helbig ; mais comme c'est M. Pigorini qui l'a composée, il a raison de trouver qu'on en donne une interprétation erronée. Sans doute, les fondateurs des palafittes de l'autre côté du Pô employaient *surtout* la pierre, mais on n'est pas en droit d'affirmer que même lors de leur première période d'habitation, ils n'ont pas connu le bronze. Nous savons que les objets trouvés dans les terramares sont des rebuts et que le bronze était trop précieux pour qu'on le jetât ; c'est pourquoi on n'en trouve pas dans certaines terramares. On en a découvert un peu dans la terramare de Casaroldo di Samboseto (province de Parme), une des plus étendues (3 hectares) et des plus épaisses comme couches de civilisations (3^{m},7), mais on n'y a pas trouvé d'outils de pierre. Donc, l'absence ou la présence d'une petite quantité de bronze dans une terramare n'est pas une preuve qu'elle appartienne à l'âge de la pierre. Puis, si la population des *fondi di capanne* et des terramares était la même, le rite funéraire des premiers, l'inhumation, se serait retrouvé dans les secondes, et le rite des terramares ne ressemblerait pas à celui des tombes du type de Villanova, reconnu par tous les savants comme aryen, et non comme

1. Comparazioni tra i fondi di capanne dell'età della pietra, le terremare dell'età del bronzo e le necropoli del periodo di Villanova. *Bull. di paletn. ital.*, 1884 (X), p. 33-50

ligurien. Cependant, nous ne trouvons pas trace d'inhumation dans les terramares, mais le même rite d'incinération que nous voyons dans la nécropole aryenne de Villanova et dans celle du territoire bolonais de la même époque. M. Brizio [1] affirma alors que le rite d'incinération dans les terramares a été précédé par le rite d'inhumation et ensuite par un rite mixte, tenant des deux; mais cette opinion n'est pas justifiée par les faits. Quant aux squelettes trouvés dans la terramare de Bovolone (province de Vérone), M. Pigorini affirme, non sans raison [2], qu'ils appartiennent au temps de l'empire romain. Toute discussion ultérieure là-dessus nous amène droit à la question de la race qui a construit les terramares, question dont nous nous occuperons plus tard; mais déjà nous savons que nous n'avons nulle raison d'attribuer les terramares à une population de l'âge de la pierre, celle qui habitait les cavernes et les huttes-fossés dont il nous reste les *fondi di capanne*. Le fait que des outils de pierre ont subsisté pendant la période du bronze est aussi naturel que la continuation de l'emploi d'outils de bronze pendant l'âge du fer. Il a fallu un temps assez long pour que le bronze dans le premier cas et le fer dans le second devinssent accessibles à tout le monde, et pour cette raison d'un usage exclusif. D'après M. Colini [3], les haches de l'âge de la pierre polie ont persisté pendant la période du bronze, aussi bien dans les palafittes occidentales que dans les terramares de l'autre rive du Pô, et en partie dans celles de l'Émilie; elles ont cessé d'être employées comme outils au commencement de l'âge du fer, mais continuaient, avec les pointes de lance, à être un objet de superstition et de culte. On les déposait dans les tombes en Étrurie, chez les Falisques, en Picenum chez les Sicules ils se sont même conservés jusqu'à l'époque de la civilisation grecque. On a trouvé une hachette même sur la poitrine d'une chrétienne dans les catacombes de Syracuse. Il est utile de se rappeler ces faits lorsqu'on veut conclure de la présence des outils de pierre dans les terramares que celles-ci datent de l'époque de la pierre.

Malgré la présence, dans les terramares, d'outils de pierre d'une part

1. Epoca preistorica, dans *Storia politica d'Italia, etc.*, plaq. p. LXXXV.
2. *Bull. di paletn. ital.*, 1901 (XXVII), p. 21, not. 20
3. Id. *Bullettino*, 1900 (XXVI), 41-42.



Pl. XVII. — Époque du bronze (terramares et palafittes des lacs de la Vénétie).

1, 2, 3, 4, ciseaux ou petites pelles en os et en corne. — 5, 11, pointes de flèche (terramares de Castione dei Marchesi), Montirone di Marano (Parme). — 6, 7, 8, 10, épingles à cheveux (terramares des prov. de Piacenza et Modena). — 9, un hameçon en bronze.

et d'objets appartenant au commencement de l'âge du fer, d'autre part, malgré la présence de l'admirable hache de cuivre recueillie dans la terramare de Castiglione, ou des haches de Montale et de Redù[1], il faut considérer les terramares comme des colonies de l'âge du bronze, et les objets qu'on y trouve en grande quantité comme indiquant à la fois l'époque de ces colonies et leur degré de civilisation, dans la mesure où celle-ci est caractérisée par le développement de l'industrie.

LES OUVRAGES EN BRONZE DES TERRAMARES.

Les ouvrages en bronze appartenant aux terramares sont de types variés, quoique moins nombreux que ceux du commencement de l'époque du fer, quand la civilisation du bronze a atteint son plus grand développement. Nous trouvons parmi ces objets des haches à tranchant plat[2] (d'ailleurs exceptionnelles), à bords droits élevés, à ailerons (appelées palstab), des poignards ou des couteaux, des rasoirs, des faucilles, des alènes, des pincettes, des scies (à proprement parler des manches de scies, celles-ci continuant à être de pierre), des lances, des épées, des flèches, des épingles à cheveux, de petites roues, des peignes. Nous reproduisons des haches des deux dernières formes sur les planches XVII (fig. 1) et XIII (fig. 5). Les *poignards* qu'on peut aussi considérer comme des couteaux, pour la plupart de forme trilatérale, avec ou sans manche, sont reproduits sur la planche XIX, contenant surtout les objets du lac de Garda, qui offrent une ressemblance complète avec ceux des terramares, et sur la planche XVI (fig. 3) de la terramare Villa Cuppella, à Mantoue. Les *rasoirs*, objets caractéristiques des terramares, sont reproduits sous leurs quatre formes sur les planches XX (fig. 1, 4) et XVI (fig. 4 et 5). Deux de ces formes proviennent de la terramare de Castione, à Parme (fig. 1, pl. XX) et de la terramare Castellaro, à Brescia (fig. 5, pl. XXVI); les deux autres formes proviennent des palafittes du lac de Garda. La *lance* de bronze à douille est reproduite dans la planche XVIII (fig. 3) et provient de la terramare de Castellaro, à Brescia. Deux pointes de flèches sont reproduites dans la planche XVII (fig. 5 et 11). La planche XXXI reproduit deux formes d'*épées* (fig. 2, 3

1. La hache de Castione est reproduite par Colini dans le *Bullettino*, 1901 (XXVII), p. 11, celle de Montale chez Munro (pl. LXXXIII, 4), et chez Montelius dans « *La civilisation primitive en Italie* » (pl. XIX, 2). La hache de Redù est conservée au Musée préhistorique de Rome.

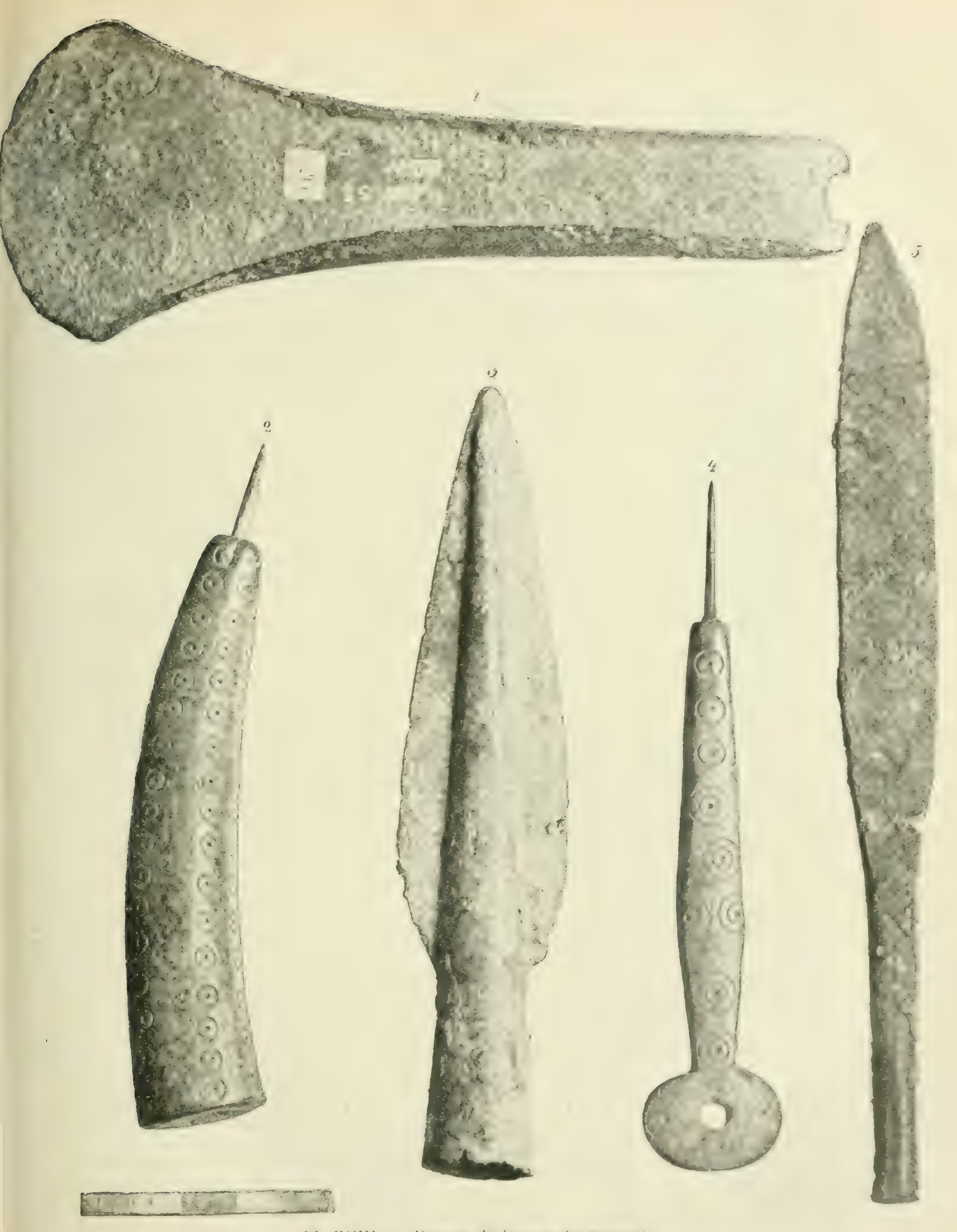
2. Une hache semblable a été trouvée dans la terramare Casinalbo (pr. Modena).

appartenant à la nécropole de Povegliano, à Vérone, contemporaine des terramares. Sur la planche XXI (fig. 2, 3, 4, 6), nous donnons 4 *épingles à cheveux* provenant du lac de Garda; 4 autres épingles, provenant des terramares des provinces de Plaisance et de Modène, sont reproduites dans la planche XVII (fig. 6, 7, 8, 10). La planche XVIII (fig. 2 et 4) donne 2 alènes à manche d'os, orné de ronds et de points. Nous avons déjà parlé de la faucille (pl. XVI, fig. 1) provenant de la terramare Castellaro, province de Brescia. Les petites pincettes (pl. XX, fig. 2) proviennent de la même terramare. Nous ne donnons pas de représentation de peigne de bronze, parce que le musée préhistorique de Rome n'en possède pas. Quant aux ornements de la période postérieure des terramares, nous reproduisons sur la planche XX (fig. 5 et 6) 2 fibules sous leur forme la plus ancienne, qui proviennent des palafittes du lac de Garda, ainsi que les 4 pendeloques (fig. 7-10). Les fibules qu'on trouve dans les terramares de l'Émilie et dans les palafittes du lac de Garda présentent le type le plus ancien, en arc allongé avec un seul enroulement, c'est-à-dire la fibule en arc de violon (*ad arco di violino*) des archéologues italiens ; c'est aussi le type des fibules trouvées à Mycènes, d'où elles sont venues dans la Haute Italie. Tout récemment on a trouvé une fibule de bronze de cette forme, recouverte d'or, dans le lac de Garda [1]. C'est l'unique objet d'or trouvé en Italie à l'époque du bronze. Il est hors de doute que cette fibule à enveloppe d'or provient de Mycènes : nous en avons la preuve non seulement dans sa forme en arc de violon, mais encore dans la coutume qu'avaient les habitants de Mycènes de recouvrir parfois un objet de métal ordinaire par un autre métal plus précieux. M. Paribeni qui a décrit cette fibule cite plusieurs exemples à l'appui. Les fibules du type de l'arc de violon sont venues en Italie par la voie des Balkans, car on en a trouvé de semblables en Bosnie, à Glasinatz [2]. Comme on en a découvert de pareilles dans les tombeaux grecs contemporains du pharaon Amenophis III, on les fait remonter assez plausiblement au XVe siècle avant Jésus-Christ [3]. Une fibule semblable a été trouvée en Sicile à Pantalica et à Cozzo di Pan-

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1904 (XXX), p. 30.

2. *Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft* in Wien, XIX, p. 139 sq., 175.

3. Voy. Pigorini (recension du livre de Montélius) « *La civilisation primitive en Italie* », *Bull. di paletn. ital.*, 1895 (XXI), p. 178.



Pl. XVIII. — Époque du bronze (terramare).

1. hache à bords relevés. — 2. 4. alênes avec manche en os. — 3. pointe de lance à douille. — 5. ciseau de bronze.

tano. M. Orsi[1], qui découvrit ensuite des fibules du type de Mycènes en Sicile, arrive à la conclusion que la civilisation des terramares non seulement était contemporaine de celle de Mycènes, ce qui est hors de doute, mais qu'il y avait un lien de parenté ethnologique entre l'une et l'autre, hypothèse dénuée de fondement. — La hache à ailerons trouvée dans les terramares est encore un de leurs traits distinctifs ainsi que des palafittes des lacs de la Vénétie. Cette hache n'appartient pas exclusivement aux terramares; nous la retrouvons dans la vallée du Danube; elle est très répandue en Autriche, en Bohême, en Moravie, en Croatie; elle devient rare en Suisse et disparaît à mesure qu'on avance vers l'ouest. Nous avons là une preuve de la proche parenté de la civilisation des terramares et des palafittes de la Vénétie avec la civilisation de la Hongrie et des régions avoisinantes de l'Europe centrale[2].

Une intime parenté relie les épées des terramares à celles du Latium[3]. Quant aux couteaux à deux tranchants, il faut remarquer qu'on en a trouvé de semblables à Pantalica ; mais comme il est inadmissible qu'il y ait eu une influence réciproque entre les terramares et la Sicile à cette époque, il faut supposer que ces deux localités reçurent les couteaux de ce type du même endroit. Il est tout naturel de chercher le lieu de leur provenance en Orient. M. Orsi[4] le voit dans les couches archéologiques pré-mycéniennes de la mer Egée, ou dans la Haute Grèce d'où ces couteaux pouvaient plus facilement être transportés dans les palafittes de la vallée du Pô. Pourtant M. Pigorini[5] admet qu'ils pouvaient venir en Sicile et de la mer Égée et de l'Italie, non pas directement des terramares, mais de l'Italie méridionale, où à la fin de l'époque du bronze des ressortissants de la vallée du Pô ont pénétré : nous en avons la preuve dans les fouilles de M. Ridola près de Matera et dans celles de M. Quagliati près de Tarente. En Italie, ces couteaux, lors même que leurs prototypes seraient venus d'Orient, ce qui doit encore être prouvé (M. Pigorini les fait remonter à l'époque

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1891 (XVII) : Ancora sulla fibula a Micene e nelle terremare, p. 174-177.

2. Pigorini, *Monumenti antichi*, I, 153-155.

3. Pigorini : Le spade e gli scudi delle terremare dell'età del bronzo e delle necropoli Laziali della 1-a età del ferro, dans *Bullettino*, 1883 (IX), p. 81-107.

4. Pantalica. *Monum. antichi*, IX, p. 99.

5. *Bull. di paletn. ital.*, 1900 (XXVI), p. 11.

énéolithique), sont l'œuvre des terramares et des palafittes des lacs de la Vénétie, seuls endroits où l'on trouve les rasoirs à deux tranchants (ou les couteaux) dans toutes les variétés de leurs formes : rectangulaires, voy. pl. XX, fig. 4), obliques, avec une découpure en haut et percés d'un trou ovale au milieu (voy. fig. 1 de la même planche), un peu arrondis avec une découpure en haut et un trou allongé au milieu (voy. pl. XVI, fig. 5), ou, enfin, de forme élégante avec plusieurs trous au milieu, munis d'un long manche également ajouré et se terminant par un anneau (voy. *ibid.*, fig. 4). C'est de ces formes que, selon M. Pigorini[1], est sortie la forme du couteau à un tranchant qui est comme une moitié du couteau à deux tranchants (voy. pl. XXX, fig. 1). De là (pl. XXIX, fig. 4) est encore sortie la forme semi-lunulée, à un tranchant, qui caractérise le commencement de l'âge du fer, la période de Villanova peut-être.

LA FACTURE INFÉRIEURE DES OUVRAGES EN BRONZE DES TERRAMARES.

La facture des ouvrages en bronze des terramares, étant la plus ancienne de l'Italie, est très rudimentaire et même inférieure à celle qui a été atteinte dans les palafittes des lacs de la partie orientale de la Haute Italie[2]. Là, ces ouvrages présentent en même temps des formes variées; on trouve des bracelets, des boucles d'oreilles, des colliers, des parures qui font totalement défaut dans les terramares. Il est évident que la civilisation du bronze dans les terramares forme le premier stade de cette période et n'est pas allée plus loin, quoique la présence dans quelques terramares d'ouvrages de l'âge du fer indique que cette population a cessé d'occuper ces demeures lacustres au début de cet âge. La grossièreté de la civilisation des terramares se manifeste encore dans le fait que tous ces objets sont coulés et non forgés; on a même retrouvé les moules dans lesquels on les a coulés. Dans le Musée Préhistorique de Rome on peut voir des moules pour haches à bords droits, qui proviennent de la terramare de Gorzano. Les moules de haches à ailerons, trouvés dans la terramare de Bellanda, sont reproduits dans le *Bullettino di paletnologia* (VI, pl. VI, fig. 4); les moules à couteaux à deux tranchants (rasoirs) sont repro-

1. I rasoi Italiani di bronzo, dans *Bull. di paletn. ital.*, 1894 (XX), p. 6-10.

2. Pigorini, Le abitazioni lacustri di Peschiera nel lago di Garda. *Atti Ac. de Lin.*, I (1876-1877), p. 295 sq.



Pl. XIX. — Époque du bronze (palafittes du lac de Garda).
Grands et petits poignards de bronze.



duits chez Gastaldi dans ses *Nuovi Cenni degli Oggetti di alta antiquità* (pl. IV, fig. 22), et dans le *Bullettino*, 1877 (III, pl. VI, fig. 4).

LES NÉCROPOLES DES TERRAMARES. L'INCINÉRATION.

Les habitants des terramares nous ont laissé non seulement des monuments qui évoquent leur vie, mais des monuments qui rappellent leur mort. On n'a pas trouvé des nécropoles dans toutes les terramares. On n'en a découvert que quelques-unes, comme celle de la terramare de Monte-Lonato, de Piespole (prov. de Mantoue), de Bovolone et de Crespelano (Bologne), de Casinalbo, de Redou (Modène), de Copezzato (Parme). M. Parrazzi [1] croit que la vaste nécropole de Viadano (prov. de Mantoue) indique qu'il y avait en ces lieux deux terramares. Enfin, dans la terramare de Castellazzo (Parme), une des plus vastes et qui comptait huit rues, il y a eu deux cimetières, un grand au sud-est du village, un petit à l'ouest. Dans toutes ces nécropoles nous nous trouvons en présence d'un fait tout nouveau en Italie : au lieu de tombes renfermant des squelettes ou des ossements, nous avons des urnes ou ossuaires renfermant des cendres ; nous voyons pour la première fois en Italie, à la place de l'inhumation, pratiquer le rite de l'incinération. Il est donc évident que nous sommes en présence d'un nouveau peuple qui a importé en Italie, à côté des huttes sur pilotis et d'objets en bronze, de nouvelles croyances religieuses qui demandaient que les corps fussent réduits en cendres par le feu. Telle était la coutume des peuples aryens, à l'exception des Persans qui adoraient le feu et n'incinéraient pas leurs morts. Quand la race aryenne, arrivée en Europe au plus tard vers la fin de l'époque néolithique, y accuse nettement sa présence, elle pratique, à l'opposé des autres peuples, le rite de l'incinération dont l'usage, pendant l'âge du bronze, se répand dans l'Europe centrale et septentrionale, y compris la Russie. La particularité qui distingue les nécropoles des terramares, c'est que les différents ossuaires contenant les cendres sont placés les uns contre les autres, étroitement liés, et forment ordinairement deux étages. Au commencement de l'âge du fer, dans chaque tombe à puits il y a une urne cinéraire, tandis que dans les terramares elles s'entre-touchent et sont rarement séparées

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1900 (XXVI), p. 1-6.

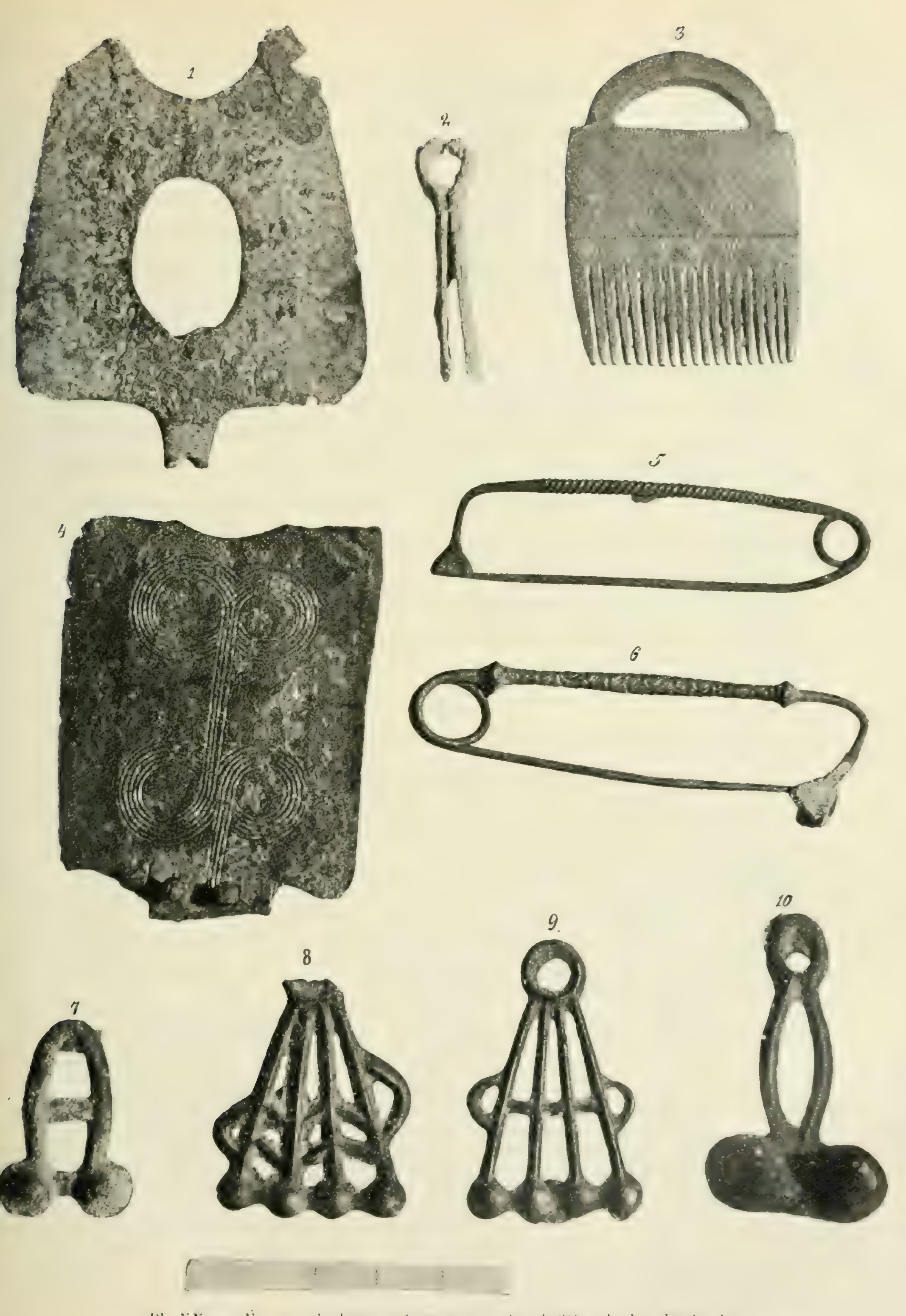
par une cloison de pierre, comme on le voit à Crespellano, où elles sont entourées de petits tas de gravier comme à Monte-Lonato. Dans les cimetières de Castellazzo nous voyons que les habitants des terramares élevaient pour leurs morts, de même que pour les vivants, des planchers sur pilotis; seulement ces constructions se faisaient à part, comme des colonies isolées; on les entourait également d'un rempart et d'un fossé sur lequel on jetait un pont. Comme toutes les constructions dans les terramares se faisaient selon des règles établies, il faut croire que celles de Castellazzo n'étaient pas une exception, et que les dispositions qu'elles présentent doivent se retrouver dans beaucoup d'autres terramares[1]. Les urnes de ces nécropoles offrent une céramique grossière (voy. pl. XXII).

PARTICULARITÉS QUI CARACTÉRISENT LA POPULATION DES TERRAMARES.

Nous savons déjà que les habitants des terramares observaient des règles strictes dans leurs constructions. En effet, malgré la facture grossière de leurs ouvrages d'argile et de bronze, malgré les détestables conditions hygiéniques dans lesquelles ils vivaient au milieu d'immondices puantes et d'insectes innombrables, entre autres de mouches dont les larves ont été retrouvées dans des crânes d'animaux, nous constatons quand même chez les constructeurs des terramares un certain amour de l'ordre. Nous savons déjà qu'ils orientaient leurs villages, en se réglant sur le cours du soleil, et leur donnaient la forme géométrique d'un trapèze, qu'ils observaient certaines proportions en plantant les pilotis et dans la dimension des rues principales et secondaires. Enfin, le plan général de leurs villages avec remparts et fossés, la disposition des nécropoles en dehors de la ligne d'habitations, règle qui fut ensuite rigoureusement observée par les Romains et même inscrite dans la loi des douze tables[2], et les mêmes formes d'architectures données aux maisons des vivants et des morts, tous ces traits frappent, surtout quand il s'agit d'une époque si reculée. A cet amour de l'ordre et de l'harmonie dans l'organisation de la vie sociale, il faut ajouter leurs instincts laborieux et leur endurance. Le travail bien

1. Sur les nécropoles des terramares, voy. Pigorini *Bull. di paletn. ital.*, 1890 (XVI), p. 21 sq. : Necropoli dell'età del bronzo di Coppezzato ; id. *Bullettino*, 1891, p. 139 sq. : Necropoli di terramaricoli nella provincia di Parma : *Monumenti antichi*, I : La terramara di Castellazzo di Fontanellato nella provincia di Parma

2. Cic. de Legib., II, 23



Pl. XX. — Époque du bronze (terramares et palafittes du lac de Garda).

1. rasoir à deux tranchants (terr. de Castione). — 2. petites pinces (terr. de Castellaro, Brescia). — 3. peigne en corne (terr. de Castione, Parme). — 4. rasoir (lac de Garda). — 5, 6. fibules (lac de Garda). — 7, 8, 9, 10. pendeloques (lac de Garda).

organisé pouvait seul leur permettre, vu l'imperfection de leurs outils et de l'art technique de l'époque, d'élever ces constructions compliquées, avec pilotis, fossés, canaux pour amener l'eau, et assurer son écoulement, sans parler des remparts et de leurs contreforts de bois. Il est évident aussi que le peuple qui a bâti sur pilotis, en terre ferme, avait dû être habitué à vivre dans des maisons sur pilotis, et avait importé cette coutume dans la vallée du Pô, en venant d'un autre lieu. Quel pouvait être ce lieu?

IDENTITÉ DE LA CIVILISATION DES PALAFITTES DES LACS VÉNITIENS AVEC CELLE DES TERRAMARES.

Il n'est pas difficile de le dire. Au nord et au nord-est des terramares, nous voyons les palafittes des lacs de la Vénétie, de Garda, de Fimon et d'Arquà-Petrarca[1] Dans ces palafittes-là on a découvert les mêmes vestiges de civilisation que nous avons trouvés dans les terramares de la vallée inférieure du Pô, à commencer par l'anse lunulée pour finir par les rasoirs ou couteaux à deux tranchants. Les palafittes du lac de Garda près de Peschiera ont été étudiés à fond et présentent un intérêt particulier, en raison de l'abondance des documents dont on dispose. Nous allons examiner brièvement les ressemblances et les différences qui existent entre ces palafittes, qui ont d'ailleurs eu une existence plus longue, et les terramares[2].

Parmi les plantes cultivées nous trouvons dans le lac de Garda le seigle (*secale cereale* L.) qui n'existe pas dans les terramares ; mais on ne le trouve pas non plus dans les palafittes du lac Varèse ni dans celles des lacs suisses. On croit que le seigle a été importé en Italie par les Gaulois ; en tout cas cette céréale y a été importée après que les terramares ont cessé d'exister. M. Pigorini[3] explique la présence du seigle dans les palafittes du lac de Garda par le fait que la station de Peschiera a survécu à l'âge du bronze. M. Castelfranco[4] fait à ce sujet une suppo-

1. Sur les palafittes de ce lac voy. l'ouvrage de MM. Moschetti et Cordenons dans le *Bull. del museo civico di Padova*, IV, 1901, nos 5-8 et notices antérieures dans *Bull. di paletn. ital.*, XII, 213 ; XIV, 117-179, 197 ; XVI, 133.

2. Sacken, Ueber den Pfahlbau in Garda-See. *Sitzungsberichte de l'Ac. des sciences de Vienne*, t. XLVIII (1864), p. 298-335 ; Pigorini. Le abitazioni lacustri di Peschiera nel lago di Garda. *Atti Ac. d. Lin.*, I (1876-1877), p. 295 sq. : Antonio Stopani. Sulle antiche abitazioni lacustre del lago di Garda, *Atti della società italiana di scienze naturali*. Milano, 1864, vol. VI, p. 181 sq., mais surtout son article Sopra gli scavi fatti nella palafitta centrale del golfo di Peschiera ed in quella del Mincio. *Atti de l'Ac. d'agriculture* de Vérone (Verona, 1884).

3. Dans le mémoire cité, p. 296, note 4.

4. *Revue d'Anthropologie*, 1888, p. 582.

sition superflue ; il suggère l'idée que la présence du seigle à Peschiera semblerait annoncer que cette habitation lacustre est plus moderne que les terramares. Il fait bien à propos remarquer qu'à Olmutz, en Moravie, le seigle a été trouvé parmi les objets de l'âge du fer ; c'est un trait qui caractérise l'apparition de cette céréale non seulement dans l'Europe méridionale, mais aussi dans l'Europe centrale. Cela pourrait indiquer aussi que le seigle est arrivé en Italie non de l'ouest, mais du nord-est. M. Montelius[1] émet l'idée originale que ce n'est pas le seigle, mais l'avoine qu'on trouve dans toutes les stations lacustres de l'Italie et de la Suisse, bien qu'on ne le signale pas dans celle de Peschiera. Nous préférons laisser la solution de cette question aux botanistes. Outre le seigle, nous voyons dans cette palafitte le cep de vigne que nous avons vu dans les terramares. Ce fait atténue l'opinion émise par M. Hehn[2] et répétée par d'autres savants allemands, que non seulement le vin, mais le cep ont été apportés en Italie par des colons grecs. Parmi la faune de ces palafittes nous voyons différents mollusques, le chien, le bœuf, le cheval, la brebis, etc., etc., les mêmes animaux que dans les terramares, quoique moins variés. En tout cas, cela nous permet de conclure que l'homme des habitations lacustres était, comme celui des terramares, chasseur, pêcheur, éleveur de bestiaux et agriculteur. Nous voyons encore plus clairement la parenté de ces deux populations en étudiant leur céramique, leurs armes, outils et ornements. Dans cette recherche nous suivrons le remarquable ouvrage de M. Pigorini : *Les habitants lacustres de Peschiera sur le lac de Garda*, en le complétant par quelques observations.

LA CÉRAMIQUE DU LAC DE GARDA.

Les fragments de poterie trouvés dans les palafittes de Peschiera sont de deux sortes : les uns révèlent des pâtes d'argile pure, portent des traces de décoration élégante, et luisent comme si elles étaient couvertes d'un vernis ; les autres, la grande majorité, sont faites de pâte grossière dans laquelle l'argile est mélangée avec des grains de quartz et mal cuite sur un feu libre. Par leurs formes ces poteries restent très au-dessous de celles des palafittes des lacs suisses, et elles n'offrent pas

1. *La civilisation primitive en Italie, etc.*, p. 57, note 7.

2. Voy. Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere in ihren Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien*. Berl. 1879, 2e éd., 1874.



Pl. XXI. — Époque du bronze (terramares et palafittes du lac de Garda).

1, épingles d'os. — 2, 3, 4, 6, épingles de bronze (lac de Garda). — 5, aiguille d'os (terr. de Colombare di Bersano, Plaisance). — 7, fragments d'un mors de corne (terr. de Cararoldo, Parme). — 8, roue de corne (la même terramare). — 9, 10, têtes d'épingles (la même terramare).

la même variété de décorations, gravées et en relief. M. Martinati[1] se fonde sur la facture de ces poteries pour décider que les palafittes de Peschiera ont précédé la période du bronze. D'autre part, on n'a aucune raison de les rapporter à l'âge de la pierre, ainsi que le fait M. Sergi, qui dans son récent ouvrage[2] attribue, ainsi que M. Brizio, la construction des palafittes lacustres et des terramares aux Ligures, qui habitaient ces localités à cette époque. Nous disons que cette opinion n'est pas fondée, parce que les outils de pierre qu'on a trouvés dans ces palafittes se trouvent côte à côte avec ceux de bronze. Nous n'avons aucune raison non plus de les reporter à l'âge du cuivre, comme le fait M. Keller[3] qui a étudié les palafittes suisses. Cette poterie grossière est rattachée aux terramares par la présence de l'anse lunulée ou cornue, attribut de toutes les colonies du côté oriental de la Haute Italie, et qui va loin au delà de ses frontières, en Bohême, Basse Autriche, Hongrie, Istrie et Bosnie, mais qui ne s'est montrée à l'état embryonnaire que dans le lac de Neuchâtel et aussi dans la Thuringe, exceptionnellement[4].

LES BRONZES DU LAC DE GARDA. COMMUNAUTÉ DE CIVILISATION AVEC LA VALLÉE DU DANUBE.

Les palafittes de Peschiera sont surtout riches en bronze. On y trouve des haches à bords droits et à ailerons, des ciseaux, des faucilles, des grattoirs, des alènes, des aiguilles, des harpons, des rasoirs à deux tranchants, des couteaux à un et à deux tranchants, des lances, des fibules, des colliers, des bracelets, des aiguilles, des épingles. Par leur facture et leur destination, ces objets forment deux groupes : l'un antérieur, qui comporte des objets correspondants dans les terramares, lesquels nous avons reproduits indifféremment, soit qu'ils appartiennent à celles-ci ou aux palafittes du lac de Garda, et l'autre postérieur, qui n'a pas de correspondants dans les terramares. Au premier groupe se rattachent les haches des deux formes, mais la première est répandue dans toute l'Europe, tandis que la seconde, le palstab, étant identique aux haches que donnent les terramares de l'Émilie, présente aussi des formes que nous rencontrons surtout en Croatie, Hongrie et

1. *Storia della paletnologia Veronese*. Verona, 1876.

2. *Arii e Italici*. Torino, 1898, p. sq.

3. Pfahlbauberichte, *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zurich* Band IX sq. VI Bericht, p. 12-13.

4. Pigorini. *Monumenti antichi*, I, p. 50 sq..

Moravie, ainsi qu'en Suisse, mais beaucoup plus rarement, et qui disparaissent graduellement à l'ouest de ce pays. A ce groupe se rattachent également les grattoirs, qui d'après leur couleur, semblent plutôt faits de cuivre que de bronze ; on en trouve de semblables dans les terramares, mais aussi en Suisse et en Hongrie ; par leurs formes ils sont communs à beaucoup d'autres pays. Les faucilles des palafittes de Peschiera et des terramares se distinguent par leurs formes légèrement recourbées; elles se rencontrent aussi en Croatie, Hongrie, Autriche et Bavière, mais nulle part ailleurs. On en peut presque dire autant des rasoirs à deux tranchants qui, sous les formes communes aux terramares et aux palafittes, se rencontrent en Hongrie et en Autriche, dans la même vallée du Danube où nous conduisent sans cesse les analogies que nous venons de relever. Au même groupe se rattachent des couteaux à deux tranchants à forme de feuilles d'olivier, ainsi que les pointes des lances avec queue et sans queue, mais souvent avec un clou ou plusieurs pour fixer le manche, et les pointes de javelots à forme de feuilles d'olivier. Dans le lac de Garda et dans les terramares de l'Émilie, on rencontre sous sa forme simple, sans ornementation, la lance à douille qui conserve son type en Hongrie et qui est répandue dans toute l'Europe et même au delà de l'Oural. Enfin nous y trouvons encore le même type de fibule à arc de violon (voy. pl. XX, fig. 5 et 6) et des harpons, hameçons (voy. pl. XVI, 2 et XVII, 9). Quant aux ouvrages de bronze du second groupe, auxquels se rattachent certains ornements, des couteaux à un tranchant (il n'y en a pas dans les terramares), ou avec une douille pour le manche, ainsi que de très fines lames, flexibles comme des ressorts, ils n'ont pas de correspondants dans les terramares et nous conduisent avant tout dans les stations lacustres de la Bavière, de la Suisse et de la Savoie. Enfin, ces objets avec les formes correspondantes, se rencontrent dans différents pays des deux côtés des Alpes, entre autres en Autriche, en Hongrie et aussi en Italie, mais partout ils se rattachent au commencement de l'âge du fer. Quelques-uns d'entre eux, comme les bracelets fins et les spirales de fils de bronze, ont des correspondants dans la célèbre nécropole de Hallstadt, station qui caractérise par excellence la première époque du fer en Autriche.

M. Pigorini donne sur ce sujet des conclusions qui conservent toute leur force :

1° Les objets trouvés dans les palafittes de Peschiera forment deux classes distinctes, dont l'une embrasse les vestiges identiques aux vestiges qui caractérisent les terramares de l'*âge du bronze*, et l'autre comprend les vestiges identiques à ceux des couches archéologiques du *commencement de l'âge du fer*. Ainsi nous avons dans la station de Peschiera deux périodes, qui se sont succédé immédiatement, et le groupe d'objets identiques à ceux des terramares de l'Émilie nous montre que ces terramares et la station de Peschiera sont contemporaines pour la première période de celle-ci, et doivent leur existence à la même population.

LES CONCLUSIONS DE M. PIGORINI.

2° Les armes de bronze et les outils, tant de la station de Peschiera (de la première période) que des terramares, sont étroitement liés aux armes et aux outils de la vallée du Danube. On est donc en droit de supposer que les familles qui se sont répandues pendant l'âge du bronze dans la partie orientale de la Haute Italie et les familles contemporaines en Hongrie ont eu la même civilisation, et probablement la même origine.

3° La présence dans les palafittes de Peschiera de seigle, d'ambre et d'autres objets qu'on ne constate pas dans les couches de l'âge du bronze des terramares, mais qu'on trouve dans la couche du commencement de l'âge du fer dont sont recouvertes certaines terramares, ou dans d'autres stations et nécropoles en Italie et à l'étranger, lesquelles remontent au commencement de l'âge du fer, la présence de ces objets prouve que les colonies lacustres de Peschiera, au moment où le fer entrait en usage, occupaient encore leur emplacement primitif.

4° Enfin, comme les objets de la station de Peschiera de la seconde période ne sont pas assez abondants pour nous donner l'impression qu'ils dominaient en comparaison avec ceux de la première période, et comme en outre ils ne paraissent pas perfectionnés, nous en tirons la conclusion que les habitations lacustres de Peschiera ont disparu dans les premiers temps du nouvel âge[1].

Dans les conclusions de M. Pigorini, qui sont claires et qui décou-

NOS CONCLUSIONS.

1. *Notizie degli scavi* 1876-1877, p. 308-309.

lent logiquement des données que nous avons établies plus haut, nous relevons surtout le fait important que la civilisation des terramares, laquelle est étroitement liée à celle des lacs sous-alpins de la partie orientale de la Haute Italie, trouve à peine une civilisation correspondante en Suisse, et nous conduit au delà des Alpes dans la vallée du Danube. De ce fait on peut, sans forcer les choses, déduire l'hypothèse que la civilisation des terramares de l'Émilie, ainsi que la population qui les a habitées, sont venues du Nord avec le peuple qui a construit les habitations sur pilotis dans les lacs de Garda, de Fimon et d'Arquà-Petrarca[1]. Si la plus ancienne civilisation des terramares est identique à celle des palafittes des lacs de la Vénétie, alors il faut admettre que les colonies dans ces deux localités appartiennent à la même époque. Il n'est pas possible d'admettre, avec MM. Pigorini, Helbig et d'autres, que la population qui habitait les terramares soit venue d'abord sur les lacs sous-alpins, et que ce n'est que plus tard qu'elle soit descendue dans la vallée du Pô et ait commencé à construire ses huttes sur pilotis dans la terre ferme. Au contraire, on peut avec plus de raison supposer que la population des lacs y est restée, et comme nous l'avons vu, y a séjourné plus longtemps que la population des terramares, et que celle-ci, arrivée en même temps, s'est installée dès le commencement en terre ferme dans la vallée inférieure du Pô. Mais comme cette population construisait ses terramares partout sur le même type, d'après des règles fixes, il est tout naturel de supposer qu'elle a rapporté ce système de construction d'un autre pays, de même que les habitants des palafittes de la Vénétie, quand ils sont arrivés en Italie, étaient déjà en possession du type des constructions lacustres[2]. Autrefois j'ai cru pouvoir admettre que les habitants des terramares de la rive gauche du Pô ont fait leur école de construction dans les stations primitives des terramares des provinces de Mantoue et de Brescia, auxquelles on peut encore ajouter celles de Crémone. Actuellement je pense que cette hypothèse n'est juste qu'en ce sens que les terramares dans ces provinces devaient, pour des raisons

1. M. Pigorini a parlé sur les palafittes du lac Arqua-Petrarca dans son *Bullettino*, 1888 (XIV) et 1889 (XV) : en général sur les palafittes voy. Munro, *lib. cit.* p. 226-232.

2. *Journ. du M. de l'Inst. pub.*, nov. 1898, p. 35.

géographiques, précéder les autres terramares, c'est-à-dire celles de l'Émilie où ces constructions ont pris leur plus grand développement. Mais les terramares sur la rive gauche du Pô sont toutes construites sur le même modèle, identique à celui des terramares de l'Émilie, ce qui indique qu'elles ne présentent pas le premier stade de ce genre de constructions. Ce premier stade doit être cherché dans un autre endroit et sans doute en dehors de l'Italie, dans le pays d'où la population des terramares ainsi que celles des palafittes lacustres sont venues dans la Péninsule.

D'où ce peuple est-il donc venu?

ORIGINE DU PEUPLE ET DE LA CIVILISATION DES TERRAMARES ET DES PALAFITTES DES LACS DE LA VÉNÉTIE.

Les palafittes du lac de Garda découvertes à l'embouchure du Mincio et au nord, tout le long du lac, semblent indiquer que ce peuple est venu du nord, après avoir traversé les Alpes par la vallée de l'Adige. Il a passé par les Alpes tyroliennes venant de l'Europe centrale, où déjà, à l'époque néolithique, des constructions sur pilotis remplissaient les lacs, commençant en Hongrie et se répandant en Suisse, en Savoie et dans le Dauphiné. Nous ne savons pas actuellement et nous ne saurons peut-être jamais si ce peuple a habité la Bavière, la Haute ou la Basse Autriche. Nous pouvons seulement affirmer qu'il n'a pas habité la Haute Bavière, en tout cas pas dans les régions entre l'Ammersee et le Staffelsee, ni près du lac de Starnberg où l'ancienne civilisation du bronze appartient à une population dolichocéphale qui enterrait ses morts, comme il résulte des fouilles et recherches de M. Jul. Naue[1]. Nous savons seulement que ce peuple a été ensuite en relations avec les localités d'au delà des Alpes, où il a séjourné, qu'il a eu la même civilisation du bronze que la Bavière, l'Autriche, la Croatie et la Hongrie, et qu'il était plus éloigné de la civilisation lacustre, non seulement de la Suisse, mais aussi de la Lombardie centrale et occidentale, car la civilisation de ces deux dernières contrées était alors plus proche de celle des palafittes suisses. Il est seulement acquis que c'était un peuple de race *aryenne*, un peuple indo-européen, qui, ainsi qu'on est en droit de le supposer, avait son centre en Europe dans les Carpathes, d'où, vers la

1. *Die Bronzezeit in Oberbayern*. München, 1894, p. 267.

fin de l'époque néolithique, il s'est répandu sur différents points de l'Europe centrale. Deux faits témoignent clairement que le peuple des terramares de l'Émilie et de la Lombardie orientale était de race aryenne : le rite de l'*incinération* des morts, et sa *langue*, riche en flexions, inconnue en ces lieux avant son arrivée, mais qu'il y a laissée pour toujours, car plus tard cette langue, un peu sous son influence, un peu sous celle de nouveaux venus du Nord et apparentés avec lui, est devenue la langue de toute la Péninsule apennine.

LES TERRAMARES APPARTIENNENT A UN PEUPLE INDO-EUROPÉEN ET NON PAS AUX LIGURES.

Les terramares présentent donc le point où pour la première fois un peuple indo-européen entre en scène sur le territoire italiote. Ce fait ne peut pas être contesté. Il est confirmé par toutes les récentes données palethnologiques : par la civilisation du bronze, qui a sa correspondante dans la civilisation des pays danubiens, par l'incinération des morts et par la langue, laquelle, comme nous le verrons bientôt, a été transplantée avec l'héritage de cette civilisation sur les rives du Tibre inférieur et dans les monts Albains.

Il est vrai que M. Brizio, professeur de numismatique et d'archéologie à l'Université de Bologne, grand connaisseur en antiquités italiques, continue[1] d'affirmer que les terramares ont été construites et habitées par des Ligures, c'est-à-dire par une population qui à l'époque de la pierre a habité les cavernes et les *fondi di capanne*. Nous avons là un exemple regrettable d'un esprit éminent et très érudit qui, s'étant une fois entiché d'une idée erronée, ne veut plus la lâcher. Pour justifier son point de vue, l'éminent savant non seulement exagère l'importance dans les terramares des vestiges d'outils de pierre, lesquels appartiennent sans conteste à la civilisation du bronze, mais affirme y avoir trouvé le rite de l'inhumation, bien que toutes les nécropoles des terramares ne contiennent que des tombes avec le rite exclusif de l'incinération. M. Brizio tire un argument en faveur de sa thèse des quelques squelettes qu'on a découverts dans la nécropole de Bovolone, oubliant qu'ils gisaient à côté d'objets de fer et de fragments de vases de *pietra ollare*, c'est-à-dire qu'ils y ont été dépo-

1. Outre les articles, déjà cités, dans la *Nuova Antologia*, 1880, t. XXIII, p. 688 et dans la Storia politica d'Italia, fasc. 33 et 36 (Epoca preistorica), p. LXXXVII, plq., voy. Il sepolcreto gallico di Montefortino presso Arcevia dans *Monumenti antichi*, vol. IX, p. 640.

sés à une époque beaucoup plus avancée, ainsi que l'a remarqué à plus d'une reprise M. Pigorini[1].

M. Brizio voit la preuve que les habitants des terramares inhumaient leurs morts aussi dans le fait que la nécropole de Povegliano (Vérone) présente ce rite dans un milieu d'objets caractéristiques des terramares, bien que cette nécropole n'appartienne pas aux terramares, mais à la population que M. Colini[2] considère avec raison comme descendant de la population énéolithique, telle que celle de la nécropole de Remedello. Enfin, M. Brizio croit voir encore une confirmation de sa théorie dans le fait qu'on a trouvé des objets caractéristiques des terramares dans les grottes de Farnet près de Bologne et à Castelluccio (un des villages de *fondi di capanne*) près d'Imola, tandis qu'il est plus logique d'y voir une influence naturelle de la civilisation des terramares sur les Ligures qui ont survécu en ces lieux de l'époque néolithique. M. Brizio invoque encore l'identité du matériel archéologique de pierre des *fondi di capanne* et des terramares. Mais M. Pigorini, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, a constaté dès 1884, avec sa grande autorité, que les objets de pierre de l'époque néolithique qui appartiennent en Italie aux Ligures, diffèrent totalement des objets de pierre de l'époque du bronze. Ce fait n'a pas échappé à M. Brizio lui-même, car il s'est hâté de noter que les outils de pierre des terramares « sont d'un travail plus fini »[3], ce qui est une restriction à sa théorie. M. Brizio s'appuie encore sur le fait que dans les terramares et les *fondi di capanne* on a trouvé les mêmes parures en coquillages de *cardium*, et qu'ici et là on découvre la même faune. La première objection n'est pas sérieuse : les parures de coquillages se trouvent chez tous les peuples primitifs, et nous les voyons dès l'époque paléolithique jusqu'à nos jours[4] ; il est donc très naturel que les peuples primitifs emploient indifféremment pour leurs parures les coquillages de mer ou de rivière qu'ils ont sous la main. Quant à la seconde objection, il faut remarquer d'abord qu'il est tout naturel que la faune persiste aux

1. Voy. son *Bullettino*, 1884 (X) p. 44, note 19 ; 1890 (XIV) p. 24, note 1 et *Bullettino*, 1901 (XXVII) p. 21, note 29.

2. *Bull. di paletn. ital.*, 1900 (XXVI), p. 143.

3. *Storia politica, etc.* (Epoca preistorica), p. XXXVIII pl.

4. On peut en voir la preuve dans les musées d'ethnographie.

mêmes endroits pendant les âges néolithiques et du bronze, bien que cette identité ne soit pas absolue. M. Brizio lui-même note que dans les terramares abonde le bœuf de petite race et dans les *fondi di capanne* le bœuf de grande race, que dans les premières on connaissait le chien et que, dans les secondes, il était inconnu ainsi que le chat et l'âne.

Nous avons déjà dit que la théorie de M. Brizio est, dans une certaine mesure, acceptée par M. Sergi. Lui aussi croit que les terramares sont l'œuvre des Ligures et que le rite funéraire primitif était celui de l'inhumation qui caractérise l'époque néolithique, c'est-à-dire les Ligures[1]. Mais, à ses yeux, il est évident que les Ligures ont été chassés des terramares par un autre peuple de race aryenne. Il en voit la preuve exclusivement dans le changement du rite funéraire, c'est-à-dire dans l'introduction de l'incinération, fait dans lequel M. Brizio ne reconnaît pas le signe d'un changement de race. « Ce fait, dit M. Sergi, est déjà la marque d'une nouvelle population qui est venue dans la vallée du Pô, y a occupé les demeures des anciens habitants et, — phénomène commun (?) et habituel — y a introduit l'usage du bronze et une nouvelle coutume funéraire, tout en s'appropriant certains usages des vaincus et en leur empruntant quelques métiers[2] ». En sa qualité d'anthropologiste, M. Sergi considère comme preuve essentielle les données anthropologiques et en particulier craniologiques. Sur les 59 crânes qu'il a réunis dans la vallée du Pô, dans la région des terramares, il a trouvé tous les signes caractéristiques de la race méditerranéenne dont nous avons parlé et qui, en Italie, est désignée sous le nom de Ligures. Ce sont sans doute les restes de la population chassée de la vallée du Pô inférieur par les nouveaux venus. Mais comme ceux-ci incinéraient leurs morts, ils n'ont pas laissé de documents archéologiques sous forme de squelettes ou d'ossements et de crânes. M. Sergi fut obligé de les chercher parmi la population moderne des lieux qui étaient occupés à l'époque préhistorique par des immigrants venus du Nord. Dans son étude, *Liguri e Celti nella valle del Pô*[3], il arrive à la conclusion que les populations du Piémont.

1. Ces arguments sont maintenant réunis dans *Arii e Italici* (Turin, 1898), p. 49 sq.
2. *Ibid.*, p. 70.
3. *Archivio per l'Antropologia*, 1883 (XIII).

de la Lombardie, de la Vénétie et de l'Émilie, à peu d'exceptions près, n'appartiennent pas à la race ligurienne dolichocéphale, mais offrent tous les signes physiques de la race celtique, sauf les habitants de la Vénétie qui présentent les traits caractéristiques de la race slave. Nous retenons seulement les conclusions qui se rapportent à l'Émilie, à la Lombardie orientale et à la Vénétie occidentale, car c'est dans ces régions que s'est installée la race qui a habité les terramares. M. Sergi y voit la race qui a plus tard occupé toute la Lombardie et le Piémont, c'est-à-dire les Celtes. Nous ne savons pas si ce sont précisément les Celtes qui ont occupé la vallée du Pô inférieur ainsi que les lacs de la Vénétie au commencement de l'époque du bronze, et nous pensons qu'à cette époque lointaine, les Celtes ne se sont pas encore différenciés si nettement des autres races aryennes, mais en tout cas c'était une race proche de la race celtique ; nous en avons la preuve dans la langue latine dont la plus étroite parenté avec la langue des Celtes est depuis longtemps reconnue [1]. Les philologues allemands appellent ce peuple « Italiotes », mais certains palethnologues (Brizio), certains linguistes (de Cara) et certains anthropologistes (Sergi), protestent contre cette appellation jusqu'à un certain point arbitraire ; pour eux, les Italiotes sont le peuple primitif de la Péninsule apennine. En outre, on sait que le mot *Italie* n'est pas venu du nord, mais du midi de la presqu'île. D'autre part, quand nous disons *race italique*, *langues italiques*, nous indiquons suffisamment l'idée qui se rattache à ces termes et nous ne voyons aucune nécessité de les changer. En tout cas, la branche de race aryenne qui est descendue d'au delà des Alpes sur la Péninsule, qui plus tard s'est appelée l'Italie, y a laissé son empreinte, son histoire, et pour cette raison a le droit de porter le nom du pays qu'elle a vaincu et occupé.

LE PEU DE FONDEMENT DE LA THÉORIE DE MM. BRIZIO ET SERGI SUR L'ORIGINE LIGURE DES TERRAMARES.

Le peu de fondement de la théorie de MM. Brizio et Sergi n'est jamais ressorti plus nettement que lorsque M. Brizio a voulu expliquer la période du bronze et le rite de l'incinération dans les terramares. Selon lui, les terramares sont contemporaines du commencement de l'âge du fer, de la soi-disant époque de Villanova, laquelle

1. Voy. mon article (Unde venerint et qui fuerint Latini). *Journ. M. l'Ins. pub.*, 1898, nov. page 7 ; plaq. p. 9.

abonde en bronze; comme elle avait son centre dans les pays bolonais et leurs alentours, elle exerça une influence sur la population des terramares et changea leur civilisation et leur rite funéraire[1]. M. Sergi[2] pense autrement : comme les adversaires de la théorie de M. Brizio, lui aussi fait remarquer que les objets de bronze des terramares présentent le stade primitif de la civilisation du bronze, tandis que la civilisation ombrienne de la période de Villanova en est le point culminant. Aussi M. Sergi admet-il qu'une nouvelle population est venue du Nord à une époque plus reculée que celle de Villanova, et qu'avec le bronze cette population a importé un nouveau rite funéraire, « car celui-ci ne peut pas détruire l'ancien par simple influence; cela suppose la domination de la nouvelle population qui a imposé aux vaincus toutes ses coutumes ». Mais on sait que le peuple qui a créé la civilisation de Villanova n'habitait pas les terramares, car on n'a trouvé dans aucune terramare des nécropoles présentant les signes de la civilisation du Bolonais au commencement de l'âge du fer.

En effet, il est impossible d'admettre l'influence de la civilisation de Villanova sur la civilisation des terramares. La première appartient au commencement de l'âge du fer, la seconde à l'âge du bronze. Ses outils de bronze sont aussi primitifs que sa céramique, qui ne peut soutenir la comparaison avec celle de Villanova, à commencer par les urnes jusqu'aux vases supplémentaires que les terramares ne connaissent pas, de même qu'elles ne connaissent point les différents objets qui formaient le mobilier funéraire de l'époque de Villanova et qu'on déposait dans les ossuaires. Pour mieux se rendre compte des différences que présentent les outils de ces civilisations diverses, on n'a qu'à comparer pour les bronzes les planches XVI, XVIII, XIX, XX, XXI avec les planches XXIX, XXX, XXXI, XXXII, et pour la céramique les planches XV, XXII, avec les planches XXIII, XXIV, XXVI, XXVII, XXVIII.

M. Pigorini, réfutant la théorie de M. Brizio dans un de ces articles

1. *Nuova Antologia*, 1880, t. XXIII, p. 684 ; Epoca preistor. dans *Storia politica d'Italie*, p. XCIII.

2. *Arii e Italici*, p. 70.

que lui seul est capable d'écrire quand il est question de terramares, admet au contraire que la civilisation de Villanova est la continuation de celle des terramares[1], ce qu'il me semble difficile d'établir; mais il voit absolument juste, quand il n'admet pas que les deux civilisations soient le moins du monde contemporaines. Est-ce que les objets des terramares et de Villanova sont les mêmes? demande M. Pigorini. Est-ce que les objets du dépôt de San Francesco à Bologne, contemporains de la nécropole de Villanova, ont des correspondants dans les terramares? Est-ce qu'on trouve dans les nécropoles du type de Villanova les rasoirs à deux tranchants qui caractérisent les terramares? Si dans ce dépôt de San Francesco on trouve par exception deux couteaux-haches, et quelques couteaux-poignards, cela s'explique aisément par le fait que dans un dépôt, où l'on a réuni une masse d'objets pour les réparer, des objets plus anciens se sont glissés; à part ceux-là, tout dans ce dépôt est étranger aux terramares. En un mot, comme nous n'avons aucune donnée qui nous permette de rattacher les terramares à la population des grottes et des *fondi di capanne*, comme nous ne pouvons pas confondre les villages construits selon les règles des habitations lacustres avec les huttes de sauvages dispersées au milieu des rocs et des forêts, de même nous n'avons aucune raison qui nous autorise à faire sortir la civilisation des terramares d'influences venant d'une période postérieure et qui représente une civilisation plus haute.

CONCLUSIONS SUR LES TERRAMARES.

Ainsi nous sommes en droit d'admettre, sans craindre aucune réfutation, que les habitants des terramares, qui ont apporté leur civilisation du bronze, sont un peuple venu dans la vallée du Pô d'au delà des Alpes, et que la civilisation de la vallée du Danube était proche parente de la leur. Ce peuple a apporté avec lui le rite de l'incinération des morts, inconnu jusque-là dans la presqu'île apennine; il y a apporté, en outre, un tout nouveau système d'habitations formant des villages dont les maisons sont construites sur un plan déterminé, plan sur lequel, plus tard, les villes latines ont été bâties et les camps toujours dressés (les lignes *kardo* et *decumanus*). Enfin ce peuple a apporté en

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1884 (X), p. 42-43.

Italie une nouvelle langue d'origine aryenne ou indo-européenne. M. Chierici a été le premier entre les savants à reconnaître, en 1871, dans les habitants des terramares une branche de cette race[1] ; ensuite M. Helbig[2] a émis la théorie que les habitants des terramares, les Italiotes (Italiker), comme il les appelle, appartiennent à la même famille que les Latins. M. Pigorini[3] accepta cette théorie, et actuellement elle est reconnue par tous les savants italiens à l'exception de M. Brizio, qui considère les habitants des terramares comme des Ligures, de M. Sergi qui les considère comme étant des Celtes et n'admet pas qu'ils soient sortis de la vallée du Pô, et du P. de Cara[4] qui, sans les envisager comme étant des Celtes, ne voit pas en eux des ancêtres des Latins. Les savants d'autres pays ne se sont pas jusqu'à ce jour activement occupés de cette question. Quant à la théorie de M. Enmann[5], qui, dans son article de critique consacré à l'édition russe de mon ouvrage, a émis l'hypothèse que les terramares de la vallée du Pô et celle de Tarente appartiennent aux Illyriens, nous ne pouvons nous arrêter sur cette opinion qui résulte d'une connaissance tout à fait incomplète du sujet, n'offre aucun fondement scientifique et ne mérite pas une réfutation sérieuse.

On trouve des traces de l'âge du bronze dans l'Italie méridionale, dans la Campanie, dans la Basilicate et l'Apulie. Mais si nous faisons abstraction de la terramare découverte près de Tarente, dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant, le lien entre la civilisation du bronze dans le midi avec la même civilisation dans le nord est inadmissible, tandis que l'existence d'un tel lien avec la civilisation du bronze dans la mer Égée éclate avec évidence. M. Colini essaie dans un nouvel ouvrage : *La civiltà del bronzo in Italia*[6], d'étendre l'âge du bronze à toute l'Italie, au Picenum et à l'Étrurie. Nous ne pouvons

1. *Le antichità preromane della prov. di Reggio nell'Emilia* (Reggio, 1871), p. 20.

2. *Die Italiker in der Poebene*. Leipzig, 1879, p. 41 sq.

3. *Bull. di paletn. ital.*, 1882 (VIII), p. 116.

4. Del Lazio e dei suoi popoli primitivi. Roma, 1899, p. 91 sq. L'auteur a exposé sa dernière manière de voir dans la *Civiltà Cattolica*, juillet 1901, p. 9-10, plaq., puis dans le troisième volume des « Hethei-Pelasgi », Rome, 1902, p. 36 sq.

5. *Journ. du Min. de l'Inst. pub.* Saint-Pétersbourg, nov. 1902, p. 169 sq.

6. *Bull. di paletn. ital.*, 1903 (XXIX) p. 53-103, 219-237 ; 1904 (XXX) p. 155-199, 229-304 ; 1905 (XXXI) p. 18-70. Atti del Congresso internationale di science storiche. Vol. V, Rome, 1904, p. 3-96.

partager complètement le point de vue de cet éminent savant. Nous nous rangeons de préférence à l'avis de M. Pigorini, d'après lequel on ne peut reconnaître l'existence de la civilisation du bronze dans un pays que lorsque celui-ci fabrique sur place des objets de bronze et ne se borne pas à les recevoir du dehors[1]. Pourtant, dans un de ses articles récents, M. Pigorini exprime, contrairement à son opinion précédente, l'idée que la civilisation du bronze était répandue dans toute l'Italie (*fu generale fra le Alpi e il Ionio*)[2].

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1901, (XXVII), p. 12.
2. *Bull. di paletn. ital.* 1900 (XXVI), p. 7.

CHAPITRE V

LES PREMIERS IMMIGRANTS ARYENS SE RÉPANDENT EN ITALIE

Nous savons déjà qu'à la fin de la période du bronze et au commencement de l'âge du fer, les terramares achèvent leur existence ; nous tirons cette conclusion du fait que nous ne trouvons en elles que des rudiments de la culture qui caractérise l'avènement de l'âge du fer en Italie : figurines d'animaux en argile, petites roues de corne et de bronze pour épingles à cheveux et autres objets, comme les fibules, qui indiquent que la civilisation italique entre dans une nouvelle phase. Dès lors les traces d'habitations humaines disparaissent de l'emplacement des constructions sur pilotis pour un laps de temps de mille ans, approximativement, jusqu'à l'époque romaine. Les habitants des palafittes du lac de Garda sont restés un peu plus longtemps dans leurs colonies, où nous trouvons des restes complets d'habitations au début de l'âge du fer : des couteaux de bronze à un tranchant, des bracelets fins, des tubes de fils de bronze. Mais quelle est la cause qui a obligé les habitants des terramares d'abandonner leurs villages?

LA CAUSE DE L'IMMIGRATION DES HABITANTS DE LA VALLÉE DU PÔ EST INCONNUE.

M. Helbig[1] croit que ce sont les Étrusques venant des Alpes Rhétiques qui ont obligé les premiers Aryens de la vallée du Pô d'abandonner leurs colonies. Cette opinion est absolument arbitraire, d'autant plus que la théorie d'après laquelle les Étrusques auraient leur berceau dans les Alpes Rhétiques, que les savants allemands cultivent depuis Niebuhr, doit être complètement abandonnée : elle n'est justifiée ni par les données de la philologie, ni par celles de l'archéologie ou de l'histoire. Nous l'avons dit maintes fois, et nous y reviendrons plus

1. *Italiker, etc.*, p. 99 sq.

tard pour l'examiner en détail. Pour le moment, nous dirons que les Étrusques sont venus de l'Orient, d'où la tradition d'Hérodote les fait déjà provenir; ils sont arrivés par mer avec une réserve de vieille civilisation, mais non pas comme des barbares du Nord en regard desquels les habitants des terramares auraient représenté une civilisation supérieure. M. Pigorini incline à penser que ceux-ci sont partis volontairement, ou parce qu'ils ne se sentaient plus capables de faire de nouvelles conquêtes, ou enfin, parce qu'ils avaient envie d'entrer dans des relations commerciales plus actives avec les peuples de la mer Égée [1]. Mais s'il faut admettre d'une façon générale que les habitants des terramares ont dû quitter leurs demeures, chassés par une invasion ennemie, il est plus probable qu'ils ont été chassés par des envahisseurs venus du nord ou plutôt du nord-est, qui ont pénétré dans le centre des régions des terramares et ont contraint leurs habitants à se réfugier plus au midi. Seulement ces envahisseurs du nord n'étaient pas des Étrusques, qui ne sont pas un peuple d'allure septentrionale. Ces envahisseurs étaient des Ombriens ou plus exactement les Ombro-Sabelliens, qui cependant n'ont pas trouvé commode d'occuper les habitations abandonnées des terramares, mais ont continué leur route et dont la masse principale a fait halte au pied des Apennins, entre le Panaro et la mer Adriatique. Ils choisirent pour centre le territoire bolonais où ils fondèrent la ville de Bologne, qui plus tard leur fut enlevée par les Étrusques qui l'ont nommée Felsina, et qui, deux siècles après, reprise par les Gaulois Boïens, a été nommée par eux Bononia, nom qu'elle a conservé du temps des Romains. Sur ce territoire, la civilisation du commencement de l'âge du fer, connue sous le nom de civilisation de Villanova, s'est développée de la façon la plus florissante ; elle traversa ensuite les Apennins et se manifesta avec une grande énergie dans l'Étrurie occidentale, se reflétant même jusqu'à un certain point sur la rive gauche du Tibre, dans le Latium. Les dernières données permettent de conclure que cette civilisation a pénétré plus loin dans l'Italie méridionale, dans la Campanie, dans la Basilicate et dans la Calabre. Mais nous ne sommes pas encore arrivés à la période de

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1903 (XXIX), p. 207.

Villanova; nous la mentionnons à cause des Ombriens qui sont ses premiers représentants dans l'Italie septentrionale et centrale. Ce peuple apparaît sur la scène seulement avec la civilisation du commencement de l'âge du fer, pas avant la fin du XI[e] ou le commencement du X[e] siècle avant Jésus-Christ. La civilisation de ce peuple a remplacé la civilisation du bronze des terramares dans la vallée du Pô.

UNE TERRAMARE SUR LE BORD DE LA MER IONIENNE.

La civilisation du bronze en Italie ne s'est pas arrêtée dans la vallée du Pô inférieur, mais, comme on le sait maintenant, s'est répandue vers le sud où elle rencontra des éléments de la même civilisation qui venaient des rives orientales de la Méditerranée et qui se sont surtout manifestés en Sicile. Les habitants des terramares, les premiers Aryens qui sont descendus en Italie, en continuant leur marche vers le sud, et en suivant la rive de la mer Adriatique, ne se sont arrêtés que sur le bord de la mer Ionienne. Ce fait, qui semblait invraisemblable il y a quelques années, ne peut plus être mis en doute aujourd'hui. M. Quagliati a découvert une terramare, au printemps de 1899, à Taranto, c'est-à-dire sur le territoire de l'ancienne Tarente, et l'a décrite en détail dans les *Notizie degli scavi*, septembre 1900. C'est une terramare présentant toutes les particularités de celles de la vallée du Pô, construite sur le modèle des palafittes, bien que ce village fût situé dans la montagne. Cette terramare possède des fossés, des remparts, des contreforts ; elle renferme toutes sortes d'objets caractéristiques des terramares : anses lunulées, haches à ailerons, rasoirs à deux tranchants, poignards-couteaux, fibules à arc de violon, etc., etc. L'heureux archéologue publiera dans les *Monumenti Antichi* de plus complètes reproductions des objets recueillis dans cette terramare, mais celles qu'il a déjà données dans les *Notizie* suffisent pour prouver que nous sommes en présence d'une terramare, transférée de la vallée du Pô sur le bord de la mer Ionienne.

LE PEU DE FONDEMENT DES OBJECTIONS DE M. BRIZIO

La découverte de cette terramare, qui est une des plus précieuses acquisitions de la palethnologie italienne, nous révèle une page inédite de l'époque préhistorique, qui se rapporte à la diffusion en Italie de l'élément aryen venu des Alpes. Elle nous apprend, que cette diffusion a commencé encore à l'époque du bronze, c'est-à-dire avant

la fin du 2e millénaire avant Jésus-Christ. Ce fait, comme nous le verrons bientôt, n'est pas isolé. Et, bien qu'il ne puisse pas être mis en doute, il n'a pas été universellement accepté par tous les savants en Italie. M. Brizio, qui n'admettait pas que les habitants des terramares eussent quitté leurs palafittes, et qui prétendait qu'ils y sont restés jusqu'au temps des Romains, en les appelant dans un de ses récents ouvrages[1] un peuple primitif et tellement conservateur, qu'il plaçait dans ses nécropoles des osssuaires à plusieurs étages « pour ne pas quitter les lieux qu'il occupait », M. Brizio, dis-je, jugea nécessaire dans son nouvel ouvrage, très important et intéressant sous plusieurs rapports, *La Nécropole gauloise de Montefortino près d'Arcevia*[2], en Ombrie, de rattacher la terramare de Tarente à sa théorie sur les terramares soi-disant liguriennes. Pour M. Brizio, il n'y a pas d'expansion des habitants des terramares de la vallée du Pô du nord au midi, et la terramare de Tarente est aussi l'œuvre des Ligures méridionaux, qui appartenaient « à cette même population qui dans la période néolithique occupait les villages de la région de Matera ». M. Brizio déclare même que cette nouvelle découverte vient confirmer son ancienne théorie sur l'origine des terramares, car, sous la couche de l'époque du bronze, on y trouve des outils de pierre « qui indiquent un second âge de la pierre ». Au moment où M. Brizio écrivait ces lignes, comme supplément à la première partie de son mémoire sur la nécropole gauloise, il ne savait pas encore qu'on avait découvert dans la région de Matera une nécropole à incinération et des outils de la fin de l'époque du bronze. C'est la nécropole de Timmari, à 10 kilomètres de Matera, découverte et décrite par le Dr Ridola, dans la première livraison du *Bulletin de Palethnologie Italienne*, 1901, dans une lettre adressée à M. Pigorini (p. 27-41). On n'a pas trouvé de nécropole dans la terramare de Tarente. Mais la nécropole avec incinération près de Matera démontre que la terramare sur le bord de la mer Ionienne n'a pas été construite par les Ligures, qui ont laissé dans cet endroit des traces non seulement de l'époque néolithique, mais de l'époque tardive du

1. *Storia pol. d'Italia* (*Epoca preistorica*), p. XC plaq.

2. Il sepolcreto gallico di Montefortino presso Arcevia, dans *Monumenti antichi*, t. IX, p. 640.



Pl. XXII. — Époque du bronze. Urnes cinéraires des nécropoles des terramares.

1-3, urne de la nécropole de Cappezzato (prov. de Parme). — 4, de la nécropole Pietole (prov. de Mantoue). — 5 et 6, de la nécropole de Castello (prov. de Vérone).



bronze, dans leurs *fondi di capanne* et dans les grottes artificielles, dans le goût des Sicules, avec inhumations présentant des squelettes à jambes repliées. Aussi M. Patroni, qui a découvert un village de ce genre sur le Murgia Timone, l'appela « village sicule »[1]. M. Brizio voit dans ce village, qu'il invoque à l'appui de son opinion sur l'origine de la terramare de Tarente, une population ligurienne, et c'est parfaitement juste. Mais nous ne voyons pas quel rapport il peut y avoir entre ce village et la terramare, puisqu'on a découvert à une faible distance de celle-ci une nécropole avec incinération et une céramique, dont il faut chercher l'analogie, selon le Dr Ridola, précisément dans la Haute Italie : « Qui connaît les formes des ossuaires des plus anciennes nécropoles italiques avec incinération, verra, d'après les reproductions que j'ai données, que les tombes de Timmari se rattachent étroitement aux tombes contemporaines de la Haute Italie, appartenant à l'époque intermédiaire entre l'âge du bronze pur et le commencement du premier âge du fer. En effet, il suffit d'ouvrir l'Atlas de M. Montélius, sans parler d'autres ouvrages, pour voir aussitôt que par rapport à l'époque du bronze, ces ossuaires correspondent remarquablement à ceux de Casinalbo, dans la province de Modène, et à ceux de Crespellano dans le Bolonais, tout en offrant en même temps une grande ressemblance avec ceux de Bismantova, province de Reggio, ossuaires qui appartiennent aux premiers commencements de l'âge du fer[2] ». D'ailleurs, ce n'est pas l'unique nécropole à incinération de l'époque du bronze ou transitoire dans la Basilicate ; on peut espérer qu'on en trouvera encore d'autres avec le temps. En 1896, on a découvert une tombe de cette époque à Parco dei Monaci, à 4 kilomètres de Matera ; parmi les objets de bronze qu'on y a recueillis, il en est trois, un couteau à feuille et à double tranchant, un poignard à manche métallique plein et une hache à bords relevés[3], qui appartiennent au plus ancien stade de l'âge du bronze[4], caractérisé par les terramares de la vallée du Pô. Ainsi, dans ces dernières années, une découverte après l'autre nous indique le lien

1. Un villaggio Siculo presso Matera nell'antica Apulia, dans *Monumenti antichi*, t. VIII, 1898. Et mon article, *Journ. M. Inst. pub.*, Saint-Pétersbourg, 1899, mai, p. 125 sq.

2. *Bull. di paletn. ital.*, 1901 (XXVII), p. 39.

3. Ces objets ont été reproduits sur la pl. I *Bull. di paletn. ital.*, 1900 (XXVI).

4. Voy. Pigorini, *Bullettino*, 1900, p. 10.

qui existe entre l'Italie méridionale et l'époque du bronze des terramares; quant à la terramare du rocher del Tonno à Tarente et la nécropole avec incinération de Timmari, elles montrent que ce lien était vivace et que l'élément aryen de l'époque du bronze s'est répandu du nord au sud de la Péninsule.

MARCHE DES ARYENS PAR LE PICENUM ET LES APENNINS VERS LA MÉDITERRANÉE.

Les habitants des terramares, en se dirigeant vers le sud, ont passé, comme l'indiquent leurs traces, en côtoyant la mer Adriatique vers le Picenum; ils n'ont pas traversé les Apennins par la vallée du Reno, comme l'a fait plus tard la branche de la race aryenne qui est allée sur les rives de la mer Tyrrhénienne dans l'Étrurie occidentale. La route vers le Picenum était plus facile, n'étant pas obstruée par des montagnes. Il y a vingt-six ans, M. Allevi découvrit près d'Offida une terramare qui, en réalité, était une palafitte lacustre italienne, où la plate-forme rectangulaire était longue de 48 mètres, large de 14, profonde de $0^{m},60$: on y trouva du charbon, des ossements d'animaux, des tessons, des outils en pierre et des moules pour couler les outils de bronze. Les rebuts de nourriture contenaient des os de cerfs et de vaches. Un grand vase, de travail grossier, offre dans sa décoration des mamelons comme nous en avons vu sur les vases des terramares; mais on a aussi un fragment d'un vase de couleur noire, de travail fin, avec dessins en zigzags. M. Pigorini[1], à qui nous empruntons ces détails, ne met pas en doute que cette station appartienne à la population qui a habité les terramares de l'Émilie et les palafittes de la Vénétie. En tout cas, nous y trouvons des traces vivantes de la diffusion de la civilisation des terramares dans le Picenum, ce lieu des plus anciennes habitations de l'homme en Italie, et qui a été aussi le théâtre des migrations des peuples aux temps préhistoriques et depuis. Mais ce ne sont pas les seules traces de la civilisation du bronze dans le Picenum. Tout près, dans les Abruzzes, près de Teramo, M. Rosa a découvert un dépôt d'outils de bronze et des *fondi di capanne* de l'âge du bronze, contenant des objets qui sont caractéristiques des terramares[2]. On peut les voir au Musée Préhistorique de Rome. Mais si M. Pigorini reconnaît maintenant dans ces traces de la civilisa-

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1879 (V), p. 73-77.

2. Id. *Bullettino*, 1876 (II), p. 50; *Archivio per l'Antropologia*, t. II, p. 396; t. IV, p. 198.

tion du bronze une preuve de la marche des habitants des palafittes vers le sud par cette voie, nous trouvons cette preuve risquée, car la civilisation des terramares aurait pu pénétrer en ces endroits avant l'émigration des habitants des terramares, qui, à leur tour, n'ont pas pu s'approprier la manière de vivre de la population néolithique locale[1]. En suivant toujours la rive de la mer Adriatique, nous trouvons des vestiges de la période du bronze en Apulie et avant tout à Bari[2], puis, comme nous l'avons déjà dit, près de Matera, et enfin sur les bords de la mer Ionienne, où l'on a découvert une terramare. Nous ne savons pas quelle raison a décidé les habitants des terramares à émigrer vers le sud et nous ne savons pas non plus ce qui les a empêchés de s'implanter dans le Picenum, pays fertile, proche de la mer et arrosé par de nombreux cours d'eau. Peut-être les nouveaux venus ne pouvaient-ils pas se défendre contre les aborigènes qui occupaient les monts et les vallées en grand nombre depuis les temps paléolithiques[3]. Peut être, et cela nous semble vraisemblable, ont-ils été obligés de céder la place à d'autres populations aryennes, à celles de la souche ombro-sabellique, dont une des branches (Picentes) a pris racine dans le Picenum, après en avoir chassé ceux qui l'habitaient auparavant. Une partie de ces derniers se dirigea plus loin vers le cap Gargan et de là en Apulie, où elle a laissé des traces dans le dépôt d'objets de bronze du type des terramares près de Bari ; mais elle n'est pas allée jusqu'à l'extrémité de la Péninsule en suivant la rive de la mer Adriatique. Ici elle a pu se heurter aux Messapiens, qui occupaient le sud-ouest de la presqu'île et qui y sont arrivés, selon la tradition d'Hérodote (VI, 170), par la mer, venant de l'île de Crète. En tout cas, arrivée jusqu'à Bari et peut-être même jusqu'à Brindisi, elle pénétra dans l'intérieur de l'Apulie, y fonda un village près de Matera, puis aboutit à la mer Ionienne et y construisit des habitations sur pilotis, comme dans la vallée du Pô. Une autre partie de cette population alla du Picenum dans les montagnes, mais ne s'y implanta pas dans la région de Réate, où la

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1903 (XXIX), p. 208.

2. Id. *Bullettino*, 1875 (I), p. 40, 1900 (XXVII), p. 293.

3. Voy. Pline, N. H. 13 (18), 110 : Quinta regio Piceni est quondam uberrimae multitudinis.

tradition[1] place le peuple qui a chassé les Sicules et les Ligures du territoire de la future Rome. Cette région, comme nous le savons, a été habitée plus tard par les Sabins, lesquels étaient sans cesse sur les talons des Latins jusqu'à Rome, où ils se sont emparés du Quirinal et se sont même efforcés de prendre le Capitole, à l'époque de la fondation de la ville de Romulus. Ainsi, la population qui est sortie des terramares a passé de l'Adriatique vers la Méditerranée et trouvé un abri sur les deux rives du Tibre inférieur; mais la principale masse de cette population s'implanta sur la rive gauche, dans le Latium, où elle s'est abritée dans les monts Albains[2] et où, plus tard, elle a pris possession des sept collines du Tibre, qui sont devenues le rempart inébranlable de toute la race.

LIEN DU PICENUM AVEC LE LATIUM.

L'immigration d'une partie des anciens habitants des terramares dans le Latium n'est pas une fantaisie de notre imagination ; c'est un événement qui s'impose à tout historien sérieux. S'il est hors de doute que la population, qui la première parla le latin sur les rives du Tibre, n'est pas née sur place, mais est venue du nord, il est non moins certain qu'en considérant les traditions et les données de l'archéologie préhistorique, nous ne pouvons indiquer à cette population d'autre voie que celle qui va des terramares vers le Picenum en longeant l'Adriatique, dont les rives n'étaient pas encore habitées, comme elles l'ont été plus tard, par les Ombriens jusqu'à Rimini ; aussi, dans le Picenum près d'Offida, nous voyons des palafittes, où sans doute les émigrés de la vallée du Pô ont fait une halte plus ou moins prolongée. Plus tard les Romains ont eu des traditions et des croyances religieuses qui les ont liés au Picenum, comme la légende de l'ancêtre du roi Latin Picus, qu'on considérait comme le premier roi du Latium (à Laurentum) et qui était aussi un dieu-oracle qu'on consultait dans le bois sacré de l'Aventin. C'est aussi ce dieu Pic qui a guidé les Sabins

1. Fest. *Sacrani* (p. 321 M.). Voy. aussi Dionys, II, 4 et I, 9, 10, 22 ; *Varr. de L. L.* V, 63, et mon article sur « l'Origine des Sicules », plaquette, 1898, p. 4.

2. Latium dictum, quod ibi *latuerunt* homines. Santeius chez Servius (*Aen.* VIII, 322). Voy. de Cara, Del Lazio e dei suoi popoli primitivi. Roma, 1899, p. 88-89. M. de Cara réfute avec raison l'étymologie d'Abeken qui fait dériver Latium de lātus, où l'*a* est long, tandis que dans Lătium il est bref. Non moins curieuse est l'étymologie de Rubino qui le fait dériver (Beiträge zur Vorgeschichte Italiens, Lpz., 1868, p. 42) de la racine grecque λαϜ, qui signifie pierre ou rocher. Mais pour ce savant les Latins étaient un mélangé d'Aborigènes avec des colons grecs (Ibid.).

dans cette région. L'ornementation sous forme de cordon, qu'on rencontre si souvent sur les poteries du Latium et des terramares, se trouve aussi dans le Picenum. Il faut d'ailleurs remarquer que cette ornementation des poteries appartient encore à l'époque néolithique et qu'elle est très répandue en Europe depuis le gouvernement de Perm et le lac de Ladoga jusqu'à l'Italie et à la France[1]. Nous la trouvons à l'époque mycénienne dans l'île de Crète sur les grandes coupes de Knossos[2], mais cette forme réticulée de décoration (voy. pl. XXXIII, fig. 8), si répandue dans le Picenum et le Latium, ainsi que l'indique déjà M. Mariani[3], nous frappe par sa ressemblance dans ces deux pays, en nous ramenant en même temps à son point de départ, aux terramares de la vallée du Pô et des palafittes de la Vénétie. M. Mariani rattache au Picenum divers ornements de la Rome primitive, tels que les anneaux aplatis de bronze rhomboïdaux, les pendeloques sous forme de hachettes à ailerons, les pendeloques d'ambre en losanges et même le casque semi-sphérique à bord large[4]. Mais ces analogies ne se rapportent pas à l'époque de la migration des races aryennes dans la Péninsule et indiquent seulement une ressemblance de civilisation ou l'existence d'un lien entre la civilisation du Latium et celle du Picenum dans la période déjà avancée de l'âge du fer. Cette même civilisation reposait sur d'autres bases et se répandait en Italie en dehors des liens de parenté, entre des races différentes.

Malgré cela, nous croyons absolument certain le lien qui unit le Picenum au Latium dans les temps plus anciens, car nous ne possédons aucun vestige indiquant une autre voie allant des terramares à la vallée du Tibre ; il est naturel que cette voie du Latium à la vallée du Pô et vice-versa ait été employée à l'époque de Villanova, ce qui explique la ressemblance des ornements des deux régions à cette époque, ressemblance signalée par M. Mariani. Comme les traditions romaines nous parlent d'une halte dans la région de Réate (Rieti d'aujourd'hui), il est naturel de supposer que la voie que les Aryens sui-

1. Voy. Hörnes, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa von den Anfängen bis um 500 vor Chr.*, Wien, 1898, p. 263 et 274.

2. Mariani, Antichità Cretesi, *Monumenti Antichi Ac. Lin.*, VI, p. 343.

3. *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, 1896, p. 37.

4. *Ibid.*, p. 30 sq., 43.

vaient en allant des terramares et du Picenum vers le Latium passait par les vallées du Tronto et du Velino. Nous n'affirmons pas que ce fût exactement la voie des premiers colons Aryens du Latium, mais en raison des données que nous avons exposées plus haut, elle nous semble la plus probable.

CHAPITRE VI

LES LATINS DANS LA VALLÉE DU TIBRE

Le peuple indo-européen qui apparaît pour la première fois sur les rives du Tibre est celui qui dans la suite est devenu célèbre sous le nom de Latins. Une partie de ce peuple a occupé la rive gauche du Tibre inférieur, l'autre, connue plus tard sous le nom de Falisques, s'établit sur la rive droite dans un territoire assez limité et compris entre le Tibre d'un côté, les lacs de Vico et de Bracciano de l'autre. La parenté de sang de ces deux peuples, pour ne pas dire leur identité ethnique, a été reconnue par la science, lorsqu'en 1860 le père jésuite Garucci[1] a découvert des inscriptions falisques, qui ont permis d'établir que le falisque et le latin sont une même langue avec une nuance dialectale peu considérable[2]. De nouvelles découvertes d'inscriptions falisques[3] ont achevé de confirmer cette opinion et l'un des historiens de ce peuple, M. Deecke[4] affirme, sans trop de fondement d'ailleurs, que les Romains, dans leurs guerres avec les Falisques, les traitaient avec des ménagements évidents, car ils avaient conscience de leur parenté. La théorie émise par le père Garucci[5], que les Falisques sont des Sabins qui ont appris le latin, n'offre pas de base solide. Il est fort probable que l'élément sabin a été pour quelque chose dans les origines des Falisques, les deux peuples étant géographiquement voisins, comme

1. *Annali dell'Instituto di corrisp. archeologica*, 1860, p. 211 avec planches. F. G. H.

2. Mommsen, *Monatsberichte Ac. S. Berl.*, 1860, p. 453; Detlefsen, *Bullettino Ins. cor. arch.*, 1861, p. 198. Kirchhoff, *Abhandlungen de Berl.*, 1863, p. 229 à 234; Noel des Vergers. L'Etrurie et les Etrusques, Paris, 1862-1864, III, p. 49. Cours de Ritschl a l'Université de Bonn, dont j'étais l'auditeur en 1862-1863.

3. Mon article « *les Falisques* », *J. M. I. P.*, mars 1895, p. 132.

4. *Die Falisker*. Strasbourg, 1888, p. 22.

5. *Annali dell'Instituto di corrisp. arch.*, 1860, p. 222 sq . Sylloge inscriptionum Latinarum aevi Romanae reipublicae (Turin, 1877), p. 195.

pour la même raison cet élément faisait partie de la population romaine. L'influence des Sabins sur les Falisques se manifeste encore dans le culte sabin de Junon *Quiritis* à Faléries. Mais il me semble invraisemblable que les Falisques, qui, selon M. Garucci, étaient des Sabins, se soient approprié la langue latine à une époque où ils n'étaient pas soumis aux Romains. J'ai déjà dit en 1895, dans mon étude sur les Falisques, et je répète maintenant que ce peuple, qui a été vaincu par les Étrusques et qui a accepté leur civilisation, aurait dû tout naturellement adopter aussi leur langue. Or, non seulement les Falisques ont conservé la même langue que les Latins, mais le même alphabet, manifestant ainsi une parenté de nationalité qui s'est maintenue sous les influences étrusques. La race latine qui est arrivée des terramares dans la vallée du Tibre s'est établie non seulement dans la partie sud-est de la future Étrurie, sur la rive droite du Tibre, et dans les monts Albains, sur la rive gauche, mais elle s'est répandue sur les deux rives jusqu'à la mer. Nous en avons la preuve d'un côté dans les deux anses lunulées identiques à celles de l'Émilie[1] trouvées près d'Ardée, et de l'autre dans un plus grand nombre de vestiges découverts près de Civita Vecchia dans les montagnes de Tolfa et d'Allumiere : là, parmi des objets qui caractérisent l'époque transitoire entre la civilisation du bronze des terramares et celle de l'âge du fer, se trouvent des objets caractéristiques des terramares, la hache à ailerons et les petites roues à raies[2]. Mais même le caractère de l'époque *transitoire* qu'accusent les bronzes de Tolfa et la céramique d'Allumiere (voy. pl. XXX, fig. 3-7 ; XXIX, 6-7 ; XXVI, 4 ; XXIV, 2, 3, 5 ; XXIII, 3, 4, 5) prouve clairement que nous sommes en présence d'une population aryenne arrivée dans ces parages avant le commencement de la période de Villanova. Cette période s'est ensuite manifestée avec éclat dans le voisinage de Tarquinies (Corneto), sous forme de tombeaux à puits, et a exercé une influence sensible sur la population venue sur les rives du Tibre avant cette période caractéristique. Nous trouvons aussi le mélange de ces deux époques dans le Latium. D'un côté nous voyons, dans la céramique, tant dans les monts Albains qu'à Rome, les formes caractéristiques

1. Pigorini, Antichità Laziali di Ardea, dans *Bullettino di paletn. Ital.*, 1882 (VIII), p. 115.

2. Klitsche de la Grange, Nuovi ritrovamenti paletnologici nei territorii di Tolfa e di Allumiere. Roma, 1881, p. 4-5.

des terramares de l'Émilie, l'anse lunulée rencontrée maintes fois dans la nécropole de l'Esquilin; d'autre part nous voyons dans la nécropole d'Albano, dans les anciennes tombes de Rome, des objets et des formes de l'âge pur du fer, les urnes-cabanes communes aux nécropoles d'Albano, de l'Esquilin (pl. XXV, fig. 9, XXVIII, fig. 3) et du Forum, ainsi qu'aux nécropoles de Tarquinies, Vétulonie et Bisenzio (fig. 26 et 33). Ces dernières nécropoles ont subi fortement l'influence de la civilisation de Villanova, bien que l'on n'ait retrouvé le type des urnes-cabanes ni dans la nécropole de Villanova, ni dans les nécropoles bolonaises correspondantes. Nous parlerons plus tard de la civilisation de Villanova, dont l'influence sur les Latins qui ont vécu sur le territoire de l'Étrurie et sur ceux qui occupaient le territoire des Falisques et la région de l'embouchure du Tibre, s'est manifestée positivement; mais elle était incomparablement plus faible chez les Latins des monts Albains, comme on le voit par les outils et les objets, parmi lesquels l'urne caractéristique de Villanova, formée de deux cônes tronqués réunis par leur base, fait presque toujours défaut[1].

LIEN DES TERRAMARES AVEC LE LATIUM.

M. Pigorini[2] et après lui plus positivement encore M. Helbig[3] ont signalé l'analogie entre certains types des poteries des terramares et du Latium; ils en ont tiré la conclusion que les habitants des terramares ont donné au Latium sa population aryenne. M. Pigorini ne cesse depuis 1882[4] de constater le lien qui unit le Latium aux terramares. En 1885 l'existence de cette relation fait l'objet de son rapport à la séance du 27 mars de l'Institut de la correspondance archéologique[5]. En 1896 il développe[6] un très intéressant parallèle entre les poteries découvertes en 1897 sous l'escalier de l'Église S. Maria della Vittoria sur le Quirinal et la poterie des terramares (M. Et. de Rossi

1. A la remarque faite dans mon article sur l'origine des Latins, M. Pinza, dans *Bullettino della Commissione archeol. Comunale di Roma*, 1900, p. 189, objecte deux ossuaires du type de Villanova, publié par lui dans *Bullettino*, 1898 (pl. VI, fig. 8) et 1900 (pl. XII, fig. 12). Mais deux ossuaires seulement de l'immense nécropole sont très peu de chose: d'ailleurs, leur forme représente faiblement le type de Villanova.

2. *La paleoetnologia in Roma, in Napoli, etc.* Parma, 1867, p. 24 sq.

3. *Die Italiker*, etc., p. 84 sq. pl. I et II.

4. *Bull. di paletn. ital.*, 1882 (VIII), p. 84, 114-117.

5. *Bullettino dell'Instituto di corr. archeol.*, 1885, p. 75.

6. *Rendiconti Ac. Linc.* (Ser. 5-a Vol. V), 1896, p. 449-456.

et après lui d'autres archéologues italiens écrivent à tort sur le *Viminal*). M. de Rossi qui, le premier, attira l'attention sur l'importance de ce gisement composé d'une centaine de vases, au nombre desquels il s'en trouve à anse lunulée, a émis l'hypothèse[1] que la population des rives du Tibre avait entretenu des relations avec les terramares de l'Émilie. Mais cette hypothèse explique fort peu le fait que la ressemblance frappante que présentent les vases petits et grands de ce gisement avec ceux des terramares, ne se remarque que dans le Latium, et elle est d'autant moins vraisemblable, que les terramares ont cessé d'exister avant l'époque de l'âge du fer, à laquelle appartient le gisement de vases trouvés sur le Quirinal. On peut plus facilement expliquer la ressemblance entre les grands vases d'usage ordinaire, qui peuvent présenter des types de céramique se répandant sur une grande étendue de territoire, en raison des migrations que pratiquaient les populations primitives dès les temps les plus reculés. Mais cette masse de petits vases, reproduisant les grands dans leurs moindres détails, qui ne pouvaient servir à l'usage quotidien et avaient une signification rituelle spéciale, cette masse de petits vases, se retrouvant en des lieux différents, indique avant tout une analogie de coutume ou de rite. La population du Latium a apporté avec elle, de son ancienne résidence, un rite qu'elle a longtemps conservé dans son nouveau séjour. M. de Rossi supposait que la fosse dans laquelle on a trouvé ces centaines de vases était une tombe ; mais M. Lanciani[2] a aussitôt déclaré que ce ne sont point des objets funéraires, mais un gisement d'objets votifs[3]. En faveur de cette dernière hypothèse, on peut alléguer le fait que ces objets n'appartiennent pas à une seule époque, mais présentent des vases allant du type le plus ancien des terramares jusqu'aux céramiques enluminées de *bucchero*, qu'on a commencé à fabriquer dans les villes étrusques seulement vers la fin du VIIe siècle avant Jésus-Christ et jusqu'aux vases gréco-chalci-

1. *Bullettino della Commissione archeol. comunale di Roma*. 1878, p. 78.

2. M. Lanciani a émis cette opinion en 1899 lors de l'inauguration du Magazzino Archeologico au mont Caelius, où plusieurs de ces vases ont été exposés. Id. *Bullettino*, 1894, p. 145.

3. Voy. mon article « La plus antique période de Rome », *J. M. In. p.* 1895 (juillet).

diens qui nous transportent à l'époque des relations commerciales de l'Italie avec les colonies grecques de l'Italie méridionale. A côté de ces vases on trouva, parmi des objets de bronze, deux pointes de lances *en fer*. M. Mariani[1], lui aussi, pense que nous sommes en présence d'une tombe. Mais M. Pigorini[2] combat résolument ce point de vue. Il démontre qu'on n'y a trouvé ni ossements, ni squelettes entiers ou brûlés, ni ossuaires. Puis, on n'a jamais vu de semblables petits vases d'argile dans les nécropoles des terramares, tandis que leurs habitants en ont laissé beaucoup dans leurs demeures. Enfin, on a trouvé une fosse analogue avec un grand nombre d'accessoires votifs (fibules et autres objets de bronze, ainsi que des vases d'argile d'un travail tantôt grossier, tantôt fin). Cette fosse se trouvait sous le temple de Mater Matuta[3] (dans l'intérieur), découvert récemment sur l'emplacement de l'ancien Satricum, à Conca, dans le pays des Volsques. Parmi d'autres accessoires on trouva dans la même fosse des centaines de petits vases analogues à ceux que nous ont fournis les terramares et le dépôt du Quirinal, et même quelques vases avec anse lunulée. M. Pigorini les a reproduits dans son article avec deux autres vases, pour montrer leur ressemblance avec les modèles de vases des terramares et les dépôts des vases votifs du Quirinal[4]. L'identité de ces accessoires votifs, trouvés en trois endroits différents, est évidente; inutile d'ajouter qu'ils ont leur origine dans les terramares. Faut-il une preuve plus évidente pour constater le lien étroit qui unissait l'antique population du Latium à celle des terramares ?

L'AMOUR DES NORMES DÉTERMINÉES CHEZ LES HABITANTS DES TERRAMARES ET LES ROMAINS.

Nous avons vu, en étudiant les terramares, comment ces villages sont construits sur un plan sévère, qui se retrouve dans toutes leurs dispositions : fossé, rempart, petites et grandes rues établies selon les lignes *kardo* et *decumanus*, etc. Cette ordonnance nous semble indiquer une rigoureuse organisation sociale, sans laquelle cette stricte observation des normes n'existerait pas, ni l'amour de l'ordre et de la régularité, ni l'endurance et d'autres qualités qui

1. *Bullettino della Comm. arch. Comun. di Roma*, 1896, p. 37
2. *Rendiconti, Ac. Lin.*, 1896, p. 453.
3. *Notizie degli Scavi* 1896, p. 29.
4. *Rendiconti*, 1896, p. 450, 451 et 455 (dans ce dernier il s'agit de Conca).

rendent un peuple fort et l'endurcissent contre les dangers. Nous rencontrons plus tard toutes ces qualités chez les Latins : nous voyons chez eux la même construction régulière des villes et des camps, sur le même plan quadrangulaire (Roma quadrata) avec *cardines* et *decumani maximi* et *minores* dans les camps, qui sont des réductions de villes en temps de guerre, et dans l'architecture de toutes sortes de *templa*. Partout nous voyons les Romains épris de normes déterminées, de proportions sévères, de discipline sociale. C'est un peuple en qui abonde les qualités que pour la première fois nous voyons appliquer dans les terramares de la vallée du Pô, où la race aryenne s'est manifestée tout d'abord dans la Péninsule apennine. Lors même que nous ne possèderions pas de documents archéologiques indiquant des liens étroits entre la population du Latium et les terramares, nous affirmerions avec non moins de conviction que les ancêtres des Romains, ces *prisci Latini*, sortent des terramares, tant les qualités psychiques des deux populations sont identiques. Dans mon étude sur l'origine des Latins, j'ai dit[1] « Le fait que ce peuple a pu dès son berceau créer une organisation tellement forte qu'elle lui a permis non seulement de maintenir son indépendance, mais de prendre dès l'époque pré-romaine une place prépondérante au milieu des peuples qui se sont emparés des pays situés entre le Tibre et le Liris, nous force de tourner involontairement nos regards vers les terramares de la vallée du Pô, dont les habitants ont fondé leurs villages par un travail commun bien organisé et qui ont apporté dans leur vie sociale des normes et des règles déterminées. Cette science de l'organisation, cet amour de l'ordre et de la régularité dans les fonctions sociales ont dû jouer un rôle important dans la vie du peuple latin. Tandis que les Ombriens, qui furent une fois l'élément prédominant dans l'Italie septentrionale et centrale, ont été ensuite écrasés d'abord par les Étrusques et ensuite par les Gaulois, les Latins, forts, non pas en nombre, mais par l'art de savoir s'unir, par l'énergie d'un caractère trempé dans la lutte contre les obstacles de toutes sortes et par la solidité de leur organisation sociale, n'ont pu être réduits par aucun

1. Plaq. pp. 84-85.

ennemi extérieur ; au contraire, ils ont vaincu et se sont soumis tous ceux qui entraient en relation avec eux, et arrivèrent ainsi à la domination mondiale. Les Latins ne sont pas des Ombriens, non seulement par leur civilisation, qui était pauvre et originale tant qu'ils sont restés dans les monts Albains, mais par la manifestation des qualités psychiques qui dominent la destinée historique des deux peuples. Les Romains ne peuvent pas descendre des Ombriens, à qui les Étrusques, selon Pline [1], ont enlevé 300 villes; les Romains ne peuvent descendre que des Latins à qui personne n'a jamais rien enlevé définitivement ».

LA CONFUSION QUE L'ÉCOLE PALETHNOLOGIQUE FAIT ENTRE LES OMBRIENS ET LES LATINS N'EST PAS JUSTIFIÉE

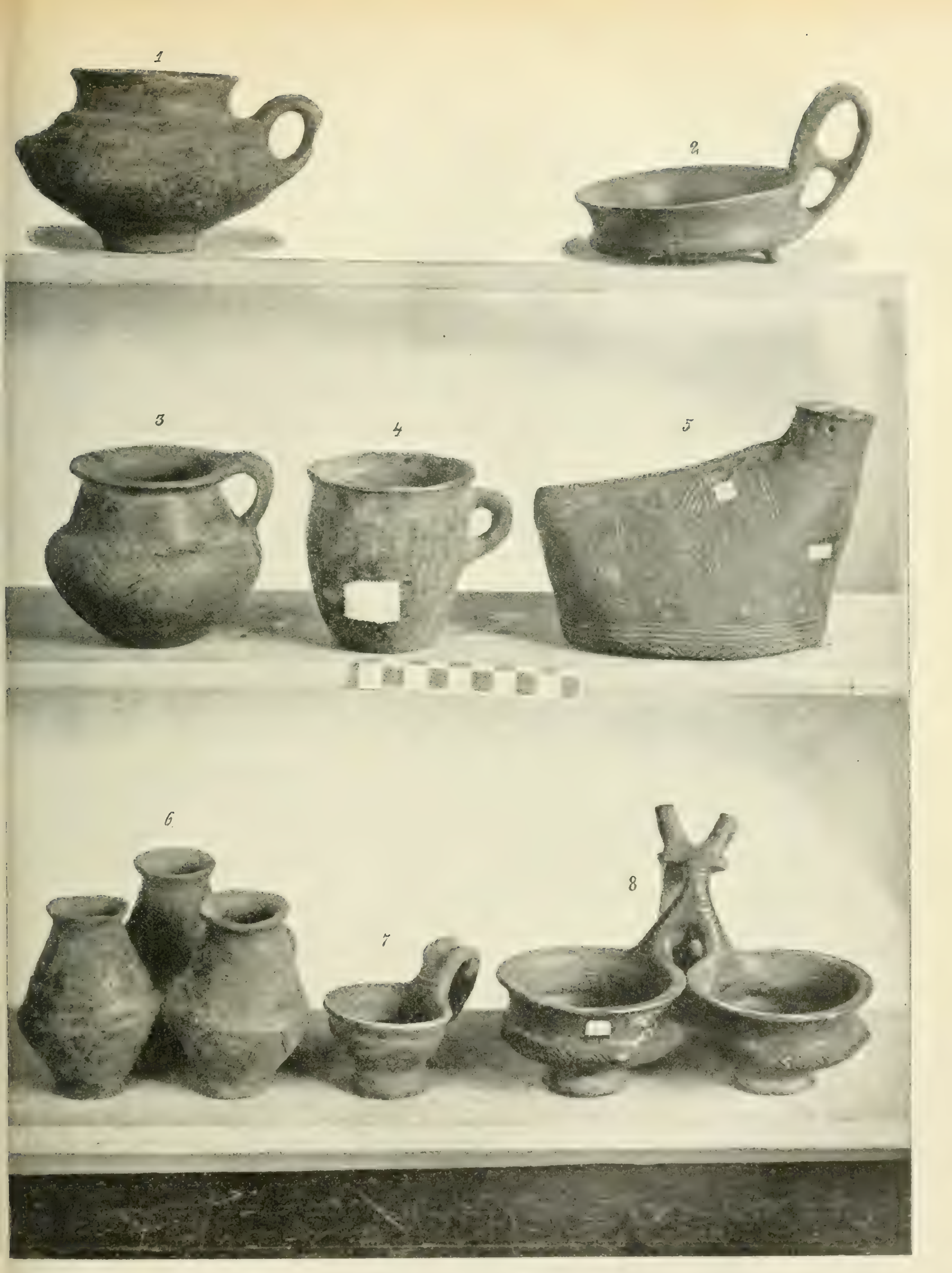
Ainsi nous séparons rigoureusement les Latins, descendants des habitants des terramares, des Ombriens, qui ont développé dans l'Italie septentrionale et centrale la civilisation du premier âge du fer, civilisation que les savants italiens désignent sous le nom de *civilisation de Villanova.* Les palethnologues italiens, et à leur tête M. Pigorini et son école, pensent autrement. Pour eux les Ombriens et même les Latins, sans parler d'autres peuples aryens qui ont habité l'Italie à l'époque des métaux, s'effacent comme s'ils n'existaient pas. Ils ne connaissent que l'âge du bronze et le premier âge du fer qui l'a remplacé. Ces savants admettent qu'un élément aryen a produit ces deux civilisations, mais ils le désignent par un seul nom, *Italici*, l'élément Italiote. Ce nom, ainsi que nous l'avons déjà dit, a été employé par M. Chierici pour désigner les émigrés du nord à l'époque du bronze, puis maintenu et répandu par M. Helbig, qui l'a même introduit dans le titre de son livre sur les terramares, *les Italiotes dans la vallée du Pô.* Comme ces Italiotes ont connu d'abord l'époque du bronze et ensuite le commencement de l'époque du fer, et comme les outils des monts Albains et de Rome présentent des traits de la première et de la seconde civilisation, M. Pigorini [2] arrive à la conclusion que « nous avons un même peuple dans les terramares de l'Émilie de l'âge du bronze et dans les nécropoles du premier âge du fer, de l'âge de Villanova, seulement en diverses phases de sa civilisation ». Et il ajoute : « Il est possible que le passage d'une phase à une autre, sous l'influence

1. N. H. III, 14 (19), 13 : Trecenta eorum oppida Tusci debellasse reperiuntur.
2. *Bull. di paletn. ital.*, 1882 (VIII), p. 84 et 116-117.

du choc des habitants des terramares avec de nouveaux peuples, qui abordaient les côtes de l'Italie centrale et méridionale, se soit produit pour la première fois dans le Latium. » Cette opinion, que je sache, n'a pas été répétée par M. Pigorini depuis qu'il l'a émise en 1882, mais il admet toujours inébranlablement l'unité du peuple qui a habité les terramares, qui a laissé des tombes présentant la civilisation de Villanova à Bologne et dans ses environs, dans l'Étrurie, dans les monts Albains et dans la nécropole de l'Esquilin.

DEUX IRRUPTIONS DU NORD A DES ÉPOQUES DIFFÉRENTES. GRANDE DIVERSITÉ DE LANGUE DANS LES BRANCHES OMBRO-SABELLIQUES ET LATINES.

Comme le lecteur le sait déjà, je pense que l'âge du bronze et le nouvel âge du fer en Italie appartiennent à deux éléments indo-européens divers, à deux immigrations du nord qui ont eu lieu à des époques différentes et provenant probablement de pays divers. La civilisation du bronze dans ses origines a été, il va sans dire, apportée par ce peuple qui est venu en Italie du Tyrol, a suivi la vallée de l'Adige et s'est établi dans les lacs de la Vénétie, ainsi que dans les terramares de l'Émilie et de la Lombardie orientale. Cette population a habité la vallée du Danube dans des constructions sur pilotis et a transporté ce mode d'habitation de l'autre côté des Alpes. Chronologiquement, cette invasion correspond à l'époque Egéo-mycénienne, c'est-à-dire qu'elle embrasse le second millénaire avant Jésus-Christ. A la fin de ce millénaire, dans son dernier ou avant-dernier siècle, cette population a abandonné les terramares, puis, un peu plus tard, les palafittes du lac de Garda, s'est dirigée vers le sud et est arrivée probablement par le Picenum méridional et la région de Réate jusqu'à la vallée du Tibre inférieur, s'est implantée sur les deux rives de ce fleuve et a donné à la rive gauche la population qui est devenue plus tard célèbre sous le nom de peuple latin. Ces Latins, parents des Falisques qui habitaient la rive droite du Tibre, ont été l'élément fondamental de l'histoire romaine. A l'époque où les Latins (appelons-les ainsi maintenant) sont partis des terramares, une autre migration est venue d'au delà des Alpes, et c'est elle probablement qui les a délogés de la vallée du Pô. Cette population incinérait aussi ses morts et parlait une langue parente de celle des Latins, mais non identique, ainsi que le témoignent surabondamment des inscriptions ombriennes, sabelliques, osques, etc., lesquelles (à l'exception des inscriptions



Pl. XXIII. — Premier âge du fer.

Vases funéraires supplémentaires de Corneto (1, 2, 6, 7, 8) et d'Allumiere (3, 4, 5) près de Civita-Vecchia.



ombriennes) ont été recueillies dans les ouvrages du professeur Zvétaïev[1], très appréciés des savants européens. La langue de ces inscriptions, restée parfois totalement incompréhensible et dans beaucoup de cas insuffisamment comprise, a été étudiée depuis Lanzi[2], par des spécialistes comme MM. Bréal[3], Bücheler[4], Deecke[5], Pauli[6], puis grammaticalement analysée en détail par M. Robert Planta[7] et plus sommairement par M. Conway[8]. Personne n'osera affirmer que les Ioniens et les Doriens soient un même peuple, ne présentant que diverses phases de développement, parce que la migration des Doriens dans le Péloponèse, comme une branche distincte des Hellènes, est prouvée non seulement par la tradition, mais par l'histoire, et aussi parce que ce peuple présente des différences évidentes dans son caractère, sa civilisation et surtout dans sa langue, traits qui lui sont propres et qu'on ne retrouve pas chez d'autres peuples de race hellénique. Avec plus de raison encore on n'a pas le droit d'appeler les Latins et les Ombriens un même peuple, car leurs langues dans leurs flexions présentent beaucoup plus de différences qu'on n'en voit entre les dialectes ionien et dorien[9]. Bien que ces deux peuples appartiennent à la même famille aryenne, ils se sont séparés l'un de l'autre pendant un long laps de temps avant qu'ils se soient retrouvés sur un autre sol dans la Péninsule apennine. Dans les temps pré-italiques ce ne sont pas uniquement les groupes qui ont formé plus tard les Latins et les Ombriens qui se sont séparés, mais ceux qui ont formé d'une part les Latins et les Falisques, et d'autre part les Ombro-Sabelliens, car sous le rapport des flexions de la langue on doit opposer aux Latins non seulement les Ombriens, mais toute la famille des peuples sabelliques, à la tête de laquelle se trouve la langue des Osques, qui a pénétré plus loin que le latin au sud, dans la Cam-

1. *Recueil d'inscriptions osques*. Kiev, 1877 : Sylloge Inscriptionum Oscarum. Petropoli, 1878 : Inscriptiones Italiæ Mediæ dialecticæ. Accedit volumen tabularum. Lipsiæ, 1884 : Inscriptiones Italiæ Inferioris dialecticæ in usum praecipue academicum. Mosquæ, 1886.

2. *Saggio di lingua etrusca e di altre antiche d'Italia*. I-II. Roma, 1789. 2e édit., 1824.

3. *Les tables Eugubines*. Texte, traduction et commentaire. Paris, 1875

4. *Umbrica*. Bonn, 1883 ; *Lexicon Italicum*. Bonn, 1881, et cet.

5. *Die Falisker*. Strasbourg, 1888.

6. *Altitalische Studien* I-V. Hannover, 1883-1887.

7. *Grammatik des oskisch-umbrischen Dialekte*. Strasbourg, 1892-1897.

8. *The Italic dialects, odited* with a grammar and glossary I-II. Cambridge, 1897.

9. Voy. Planta, *Grammatik dar oskisch-umbrischen Dialekte*, I, p. 9-12.

panie. Cette différence entre les langues de la famille ombro-sabellique et le groupe latin est restée invariable et a persisté pendant les temps historiques, dans la mesure où nous pouvons en juger par les inscriptions qui nous ont été conservées. Et cependant les Latins et les Volsques, ou les Falisques et les Aeques, ou les Latins et les Sabins vivaient côte à côte. Aussi les philologues ne mettent guère en doute que les Latins et les Falisques ne sont pas venus dans la Péninsule apennine en même temps que les autres peuples de la famille des « Italiotes ». M. Deecke[1] admet sans hésitation que ces groupes se sont divisés, lorsque les Italiotes ont fait une halte dans la vallée du Danube ou dans les Alpes, lors de leur migration en Italie. M. Planta[2] est plus circonspect; il ignore quand cette rupture de l'unité primitive des Italiotes (*uritalische Einheit*) s'est accomplie. Il admet qu'elle a pu ne pas se produire tout d'un coup, et que les différences partielles dans les langues des deux groupes ont pu s'accuser alors même qu'ils vivaient côte à côte, dans la Péninsule apennine. Mais l'auteur suisse de la grammaire des dialectes osques et ombriens ne doute presque pas que la différenciation réelle ne se soit produite avant l'arrivée de ces peuples sur le sol italien.

Après tout ce que nous venons de dire sur la différence du caractère de la civilisation et de la langue des Latins et des Ombriens, nous trouvons étrange l'affirmation de l'anthropologiste romain M. Sergi[3] (qui était auparavant philologue et linguiste), que les Latins forment une fraction des Ombriens, fraction qui était sous la domination ombrienne, celle-ci ayant pris fin lors de la fondation de Rome. Cette fondation a été précédée par la conquête des possessions ombriennes par les Étrusques[4].

M. Sergi, dans sa « reconstitution des événements préhistoriques », qui est, selon lui[5], une induction naturelle des faits archéologiques, anthropologiques et historiques — en réalité, selon nous, tout à fait

1. Dans *Grundriss der Romanischen Sprachen*, par Groeber, I, p. 337.

2. *Liv. cit.* I, p. 12.

3. *Arii e Italici*, p. 148-151 ; 221 sq.

4. Mon article « *Les Origines des Sicules* », plq. p. 73, note 2.

5. *Ibid.*, p. 150.

fantaisiste, — croit que les Aryens des terramares étaient des Celtes[1]. Leur masse, selon lui, est restée dans la vallée du Pô, sans aucune intention d'émigrer, et si les éléments celtiques ont pénétré dans l'Italie centrale jusqu'aux rives du Tibre[2], c'est par quelque mélange avec les Ombriens. D'ailleurs, M. Sergi a renoncé à cette dernière explication, ainsi qu'à sa théorie de l'origine pélasgique des Ombriens, appelant ceux-ci, dans son ouvrage les *Aryens et les Italiotes*, des Aryens purs et d'origine illyrienne, ou, comme il s'exprime à notre grand étonnement, « proto-slaves[3] ». Mais, avant M. Sergi, un autre archéologue très connu, M. Helbig, qui est également un philologue, contrairement à l'avis de M. Sergi, considère les Aryens des terramares comme des Ombriens, de sorte que pour lui les Italiotes, c'est-à-dire les premiers Aryens venus dans la vallée du Pô, et les Ombriens sont un même peuple. Aussi, en parlant des habitants des terramares[4], il les appelle « Italiotes ou Ombriens », et il écrit : « la nationalité italiote ou ombrienne dans la vallée du Pô ». Après cela nous ne nous étonnons pas de voir que les palethnologues ne font aucune différence entre les Ombriens et les Latins ; ces savants ne considèrent que la civilisation laissée par les populations dans les nécropoles avec tel ou tel vestige de rite funéraire, ou les vestiges des habitations, mais n'entrent pas dans l'étude des différences de langues et des qualités psychiques de ces différents peuples. Avec cette méthode, si l'on en use exclusivement, on peut encore distinguer une race entière d'une autre ; mais elle ne permet pas de discerner entre eux les peuples de la même race, qui étaient naturellement proches aux temps préhistoriques par la civilisation et les idées religieuses, et qui se différenciaient principalement par la langue.

1. Liguri e Celti nella valle del Po, Firenze, 1883 (*Archivio per l'Antropologia* 1883); Le influenze celtiche e gl'Italici, Roma, 1895, p. 9, plq. 44 des *Atti della Società Romana di Antropologia*, Vol. III, fasc. 2-o, 1895 ; *Arii e Italici*, Torino, 1898, p. 142 et passim.

2. *Le influenze celtiche*, p. 10.

3. *Arii e italici*, p. 149 : Gli Arii erano venuti fino al Lazio, e *questi Arii non potevano essere che gli stessi Umbri*, che occupavano il territorio fino alla destra del Tevere ; p. 165 : *I Protoslavi* o Illirici hanno invaso l'Italia dal Settentrione orientale, hanno occupato il territorio veneto e sono discesi fino alla valle del Tevere, dove, nel territorio falisco, lasciarono i residui delle loro città costruite, come era loro costume, su vette montane con recinti di pietre e come fecero in Boemia, nell'Istria, nella Dalmazia, nella Bosnia e nell'Erzegovina.

4. *Die Italiker in der Poebene*, p. 99, 105.

laquelle reste plus tard le signe par excellence de la nationalité.

Mais nous parlerons plus tard des Ombriens et de leur rôle dans le développement de la civilisation en Italie ; maintenant nous devons revenir aux Latins.

LES NÉCROPOLES DES MONTS ALBAINS. HISTOIRE DE LEUR DÉCOUVERTE ET DE LEUR EXPLORATION.

Les monts Albains sont le point principal où les Latins se sont d'abord établis dans le pays qui portera leur nom. Non seulement la tradition historique [1], qui compte Alba-Longa comme la métropole des colonies latines, mais trente villes du Latium en témoignent, et aussi les nécropoles qui s'étendent de Marino, autour du lac Albain, et s'élèvent vers Rocca di Papa et plus haut dans la direction de Monte Cavo. Les fouilles qu'on y pratique depuis 1816, avec intermittences, ont fourni aux archéologues un riche matériel dont une partie est disséminée en différents musées européens, mais dont la partie principale est concentrée en Italie, notamment à Rome, dans le Vatican, le Capitole et le Musée préhistorique du Collège Romain, où en 1900 on a déposé la riche collection qui a appartenu à M. Et. de Rossi, frère de l'archéologue encore plus connu. La première communication scientifique sur les fouilles pratiquées dans ces lieux, si importants pour l'histoire primitive de Rome, a été faite par le célèbre Visconti, dans les *Atti dell' Accademia Romana di Archeologia* 1817 ; dans une lettre « Sur certains vases sépulcraux trouvés dans le voisinage de Alba-Longa », il décrit des vases trouvés dans la nécropole des prairies de Castel-Gandolfo et attire l'attention des savants sur ces monuments d'un nouveau genre, en les reproduisant sur quatre planches. M. Visconti n'en tirait qu'une conclusion, à savoir que ces objets, parmi lesquels on a vu pour la première fois l'urne-cabane (urna capanna), appartiennent à l'époque préhistorique. Mais l'intérêt provoqué par les fouilles de 1816 et 1817 s'était considérablement affaibli, lorsque en 1866-1868 il se ranima avec intensité à l'occasion de nouvelles fouilles pratiquées sur le Mont Crescenzio et dans d'autres lieux d'antiques sépultures près de Marino. M. de Rossi, qui

1. Liv. I, 52 : Cum *omnes Latini ab Alba oriundi* sint. I, 3 : coloniæ aliquot deductæ (ab Aenea Silvio), *prisci Latini* appellati. Dionys. I, 45 : Ἐξ ἧς (d'Albe) ὁρμώμενοι (des Troyens qu'on a commencé à appeler les Latins) πολλὰς μὲν καὶ ἄλλας πόλεις ἔκτισαν, τῶν κληθέντων Πρίσκων Λατίνων ; III, 45 : ἡ τὰς τριάκοντα Λατίνων ἀποικίσασα πόλεις ; VI, 20 : ἐξ ἧς ... Λατίνων πᾶσαι πόλεις.

a dans une certaine mesure pris part à ces fouilles, a décrit et commenté ce nouveau matériel archéologique dans quatre comptes rendus[1]. Les fouilles continuèrent ; les plus importantes découvertes furent faites dans la nécropole de Grotta-Ferrata en 1876, et M. de Rossi leur consacra un nouveau mémoire détaillé[2]. La découverte de la nécropole de Grotta-Ferrata fut aussi l'objet de discussions en 1878, dans l'Institut de correspondance archéologique[3]. Déjà auparavant M. Ceselli en avait publié des comptes rendus spéciaux[4]. L'intérêt qu'excitaient les nécropoles des monts Albains fut avivé depuis 1871 par la découverte des plus anciennes nécropoles de Rome sur l'Esquilin, le Viminal et le Quirinal, ainsi que par le gisement d'objets votifs sous l'escalier de Santa-Maria della Vittoria sur le Quirinal. Ces découvertes ont donné la possibilité de comparer l'ancienneté du matériel archéologique de la plus antique Rome avec le matériel des plus anciennes colonies des monts Albains, et c'est encore à M. de Rossi que revient le rôle prépondérant dans ces études[5]. On découvre encore de nouvelles nécropoles dans les monts Albains, ce qui indique la densité de la population en ces lieux à l'époque du commencement de l'âge du fer. M. le professeur Colini et l'ingénieur M. Mengarelli ont fait des fouilles fructueuses près de Grotta-Ferrata en 1902 ; ces fouilles ont été décrites dans les *Notizie degli scavi* de 1905 et accompagnées de nombreuses figures (p. 135-198)[6]. Récemment la question des nécropoles des monts Albains fut traitée par un

1. Le premier compte rendu a été publié dans les *Annali de l'Inst. Cor. Arch.*, 1866 ; le second dans le *Giornale Arcadico* 1868 ; le troisième dans le *Bullettino Universale della corrispondenza scientifica di Roma*, V. VIII, nº 5, décembre 1870 ; le quatrième dans les *Annali de l'Inst. Cor. Arch.*, 1871 : Nuove scoperte nella necropoli arcaica Albana e l'aes grave fra le rocce vulcaniche Laziali. Quarto rapporto paleoetnologico.

2. Voy. *Gli Studi in Italia*, vol. II (1880), p. 481 sq. Ce mémoire a été lu aux séances de la Pontificia Accademia Romana di Archeologia, 15 janvier 1880.

3. *Bullettino dell'Instituto di corrispondenza archeologica*, 1878, p. 7-9.

4. Scoperte preistoriche ed una necropoli Laziale al prato del Fico, dans la revue *Buonarotti*, nov. 1877 et M. St. de Rossi, *Bullettino del Vulcanismo Italiano*, 1876-1877, p. 100 sq.

5. Voy. les articles : Necropoli arcaica Romana e parte di essa scoperta presso S. Martino ai monti dans *Bullettino della Commissione archeologica communale di Roma*, 1885. Tre sepolcri arcaici nella villa Spithoever sotto le mura di Servio Tullio dans les *Annali de l'In. Cor. Arch.*, 1885. Voy. aussi son article : Intorno ad un copioso deposito di stoviglie ed altri oggetti arcaici rinvenuto nel Viminale (plus justement : Quirinale). *Bullettino della Commiss. archeologica Comunale* de Roma, 1878. Voy. mon article : La plus ancienne période de Rome *J. M. In. p.* 1895 Juin.

6. *La necropoli di Villa Cavalletti nel Comune di Grotta Ferrata*

jeune palethnologue romain, M. Giovanni Pinza, dans deux articles publiés dans le Bulletin de la commission archéologique communale de Rome, 1898-1900. Le premier article est intitulé *Le civiltà primitive del Lazio*, le second *Necropoli Laziali della prima età del ferro*. Nous avons emprunté à M. Pinza certaines données ayant trait à l'histoire de la découverte des nécropoles albaines.

LIEN ENTRE LA NÉCROPOLE ALBAINE ET LES TERRAMARES.

Je juge nécessaire de m'arrêter sur les articles de ce palethnologue, non parce qu'ils prennent le pas sur les études de M. de Rossi, mais d'abord parce que j'ai parlé des travaux de celui-ci[1] et ensuite parce que les articles de M. Pinza sont plus récents et accompagnés de planches qui reproduisent plus complètement le matériel archéologique fourni par les nécropoles albaines. En outre, les articles de M. Pinza ayant paru dans une publication très connue attirent d'autant plus l'attention, mais demandent souvent à être rectifiés. Nous ne nous proposons nullement de passer ici en revue les articles de M. Pinza, mais nous nous voyons dans la nécessité d'entamer une polémique avec lui, car il s'agit de questions essentielles pour le sujet qui nous occupe ; nous n'insisterons pas d'ailleurs là-dessus, car cela ne serait pas conforme au caractère du présent ouvrage.

Nous savons déjà que les Aryens (Latins), qui sont arrivés dans la vallée du Tibre en venant de la vallée du Pô, y ont apporté, malgré leurs haltes dans le Picenum et la région de Réate, la civilisation du bronze des terramares avec ses rasoirs à deux tranchants, son anse lunulée, certaines formes de poteries et les décorations en mamelons et en cordon. Si nous n'avons qu'un seul modèle de rasoirs à deux tranchants à Allumiere, nous trouvons l'anse lunulée à notre grand étonnement dans l'ancienne poterie romaine, à Ardée et à Satricum. Quant aux formes de poteries et aux décorations pareilles à celles des terramares, nous en trouvons une riche mine dans les monts Albains (voy. pl. XXXIII). M. Pinza ne nie pas ce lien entre la civilisation du Latium et celle des terramares; il la note dans les vases décorés d'un cordon en relief autour du col (fig. 2 de la même pl.), trouvés à Grotta-Ferrata et à San-Sebastiano, qu'il compare aux vases recueillis

1. Voy. note 5, page 243



Pl. XXIV. — Commencement de l'âge du fer. La céramique de Fontanella (1, 4, 6) et d'Allumière (2, 3, 5).



dans les palafittes du lac de Fimon, dans les terramares de Gorzano et dans les nécropoles de Bovolone, de Crespellano et de Casinalbo ; ensuite il note également ce lien dans les petits vases sous forme de cône tronqué se rétrécissant vers le haut (voy. fig. 1 même pl.), dans les fusaïoles d'argile (voy. pl. XXIX, fig. 8 et 9) communes aux terramares et aux monts Albains. Ce lien se voit encore dans un vase ovoïde très original de Grotta-Ferrata, découvert aussi dans les nécropoles des terramares, et dans d'autres céramiques, comme le vase conique renversé avec un cordon au col et qui servait parfois d'urne cinéraire (voy. pl. XXXIII, fig. 4), ou le vase sphérique avec la décoration en mamelons (voy. *ib.* fig. 3). A ces preuves il ajoute celle de la décoration en forme de dents de loups qui n'appartient guère aux terramares, mais plutôt au commencement de l'âge du fer et que M. Pinza rattache à l'âge de la pierre.

Il va sans dire que les Latins, étant établis en de nouveaux pays, n'ont pas pu rester, et ne sont pas restés pendant plusieurs siècles au même niveau de civilisation. Deux causes ont dû favoriser leur développement. D'abord, les Latins ont trouvé dans ces nouveaux pays la civilisation des aborigènes qui les y ont précédés et qu'ils ont en partie chassés, détruits ou vaincus. Cette civilisation était encore néolithique, mais, dans sa dernière phase, énéolithique, comme nous l'avons vu dans les nécropoles de Cantalupo-Mandela et de Sgurgola. Secondement, les Latins devaient naturellement subir l'influence de la civilisation nouvelle qui commençait déjà à se répandre dans l'Italie centrale, remplaçant, comme dans la vallée du Pô et la vallée du Tibre, la civilisation du bronze que les colons du Latium ont apportée des terramares. C'était la civilisation du commencement de l'âge du fer, qu'on désigne généralement en Italie sous le nom de civilisation de Villanova.

LIEN AVEC L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE. EXAGÉRATIONS DE M. PINZA.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit des vestiges des époques paléolithiques, néolithiques et énéolithiques dans le Latium. Il nous importe seulement d'apprendre quels éléments de la civilisation des aborigènes ont été adoptés par les colons aryens. M. Pinza croit qu'ils ont emprunté à cette population beaucoup plus qu'ils ne lui ont apporté des terramares. Il

affirme[1] que la civilisation du Latium a emprunté à l'âge de la pierre « les rites, les procédés techniques, les habitations, l'architecture tombale et les goûts artistiques ». C'est, en effet, beaucoup et même trop; mais ayant posé une proposition majeure aussi large, il en tire une déduction non moins large. Il dit : « Tout cela démontre de plus en plus le bien fondé de l'opinion que j'ai exprimée dans mes articles[2] sur les civilisations primitives du Latium ; j'ai dit que la civilisation du premier âge du fer, dans la mesure où elle est connue jusqu'à ce jour, provient des civilisations des dernières périodes de l'âge de la pierre qui ont fleuri ici, tout en étant modifiées par le progrès, les relations avec la civilisation des terramares et les civilisations d'outre-mer, auxquelles l'Italie doit les éléments de la civilisation de Villanova. »

Quels sont les rites qui ont passé de l'âge de la pierre à celui du fer ?

Le rite funéraire dans les nécropoles des monts Albains consiste exclusivement à conserver les restes de la dépouille incinérée du défunt, sous forme de cendres et d'os brûlés dans un ossuaire d'argile, autrement dit, dans une urne qu'on déposait ou directement dans la tombe ou avec des vases supplémentaires, ou sans eux dans un grand tonneau d'argile (*dolium*) ; ce dernier était descendu dans une fosse peu profonde ayant la forme d'un puits, revêtue ou non en pierres et recouverte également d'une dalle grossière ou déjà un peu travaillée. M. Pinza pense que ces tombes à puits, aux parois revêtues ou non en pierre, sont un héritage de l'âge de la pierre (!) Pourtant nous savons très bien que dans l'âge de la pierre, les tombes étaient des grottes naturelles ou artificielles, ou enfin des fosses elliptiques ou quadrangulaires dans le genre de nos tombes. M. Pinza fonde sa théorie des origines des tombeaux à puits sur la communication faite par M. Cafici[3] signalant *une tombe* de forme ronde à San-Cono, près de la Lycodie eubéenne *en Sicile*. L'absurdité de ce point de départ est évidente et ne demande même pas à être réfutée. La fosse peu profonde, à forme de puits, est un attribut du rite de l'incinération, qui a été introduit en

1. *Bullettino*, 1900, p. 201, plaq. 57 sq.
2. *Ibid.*, 1898.
3. *Bull. di paletn. ital.*, 1899 (XXV), p. 56.



Pl. XXV. — Premier âge du fer dans le Latium et dans l'Italie méridionale. Les vases, figures 1-8, sont de Suessula (Campanie). L'urne-cabane (fig. 9) est de Pascolare di Castel Gandolfo.

Italie et en Europe en général par les Aryens. En Italie, l'incinération n'apparaît qu'à l'âge du bronze, comme nous l'avons déjà vu. Il est donc évident que ce sont aussi les Aryens qui ont introduit cette forme de tombes qui s'adapte si bien à leur rite funéraire et n'est point du tout approprié à l'inhumation. Quant au revêtement des parois de ces tombes en pierres de telle ou telle sorte, cette coutume a été suscitée à l'âge de la pierre et à celui du fer non par un procédé d'imitation, mais par la nécessité même des choses, car M. Pinza constate lui-même l'absence de ce revêtement dans les nécropoles albaines, où le sol était solide.

Non moins étrange nous semble l'opinion de M. Pinza, d'après laquelle la conception de l'urne-cabane proviendrait de l'âge néolithique, — non l'urne elle-même, car l'âge de la pierre, même de la dernière période, ne l'a pas connue. Il explique que déjà à l'âge néolithique, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la forme des tombeaux était une reproduction de la forme de l'habitation, et il pense[1] que le tombeau à puits n'est pas autre chose qu'une « reproduction réduite » de la cabane-fosse de l'âge néolithique, ronde ou elliptique. Nous ne reviendrons pas sur une semblable hypothèse de l'origine de ces tombes appartenant à la période du commencement de l'âge du fer, car elle est tout à fait arbitraire et très hardie; mais nous trouvons nécessaire de rappeler que l'urne-cabane pour conserver les cendres a été en usage non seulement dans le Latium et l'Étrurie méridionale, mais, comme le sait bien M. Pinza, encore en d'autres points de l'Europe. On en trouve en assez grand nombre en Allemagne[2] et aussi dans l'île de Crête[3]; il est donc évident que la conception de cette urne, idée que la population néolithique ne pouvait avoir, n'a pas été communiquée aux habitants aryens des monts Albains par la population ligurienne qui les y a précédés; cette urne-cabane exprime bien la conception aryenne de la vie

1. *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, 1900, p. 196, pl. 52.

2. Sur ce sujet ont écrit Lisch (Schwerin 1858), Virchow dans *Sitzungsberichte de l'Ac. de Berlin*, 1883, Becker dans *Verhandlungen* de la *Société archéol.* de Berlin 1892.

3. Orsi dans *Monumenti antichi*, I (1890) : Urne funerarie cretesi dipinte nello stile di Micene; Joubin, Urnes cinéraires crétoises dans *Bulletin de correspondance hellenique* 1892 p. 225. On a trouvé une urne semblable dans les ruines du palais à Phaestos. Voy. *Rendic. de l'Ac. d. Lin.*, 1901, (X), p. 280. Sur les urnes-cabanes en Europe voy. aussi Taramelli : I cinerari antichissimi in forma di capanna, scoperti nell'Europa (*Rendiconti*, Ac. dei Linc., 1893).

d'outre-tombe, idée qui leur appartient en propre, dans la même mesure que le rite funéraire des grottes artificielles appartient aux populations de l'âge de la pierre dans les péninsules apennine et pyrénéenne.

RITE DE L'INHUMATION DANS LE LATIUM.

Il est tout naturel que les colons des monts Albains et ensuite leurs descendants, les Latins et les Romains, aient subi dans leurs idées religieuses des influences dues aux rites et croyances de la population néolithique; nous en parlerons, quand nous arriverons à la religion des Romains. Pour le moment, nous indiquerons seulement le fait que le rite de l'inhumation, qui était exclusif dans la population néolithique de ces lieux, n'a pas été sans influencer les immigrés aryens. Pourtant on n'a trouvé, au moins jusqu'à ce jour, que deux tombes à inhumation dans les nécropoles albaines, dans celle des environs de Marino (Vigna Carraci), bien que, dans la plus ancienne des nécropoles romaines, celle de l'Esquilin, on ait noté peu de tombes accusant le rite de l'incinération. Dans une seule on a découvert une urne-cabane. D'ailleurs nous n'avons pas encore de compte rendus détaillés du contenu de ces tombes. Ce qui a été publié là-dessus jusqu'ici, concernant une seule de ces tombes, ne peut que nous induire en erreur sur le nombre des populations qui, à cette époque, pratiquaient à l'Esquilin le rite aryen de l'incinération. Dans la nécropole du Forum, contemporaine de celle de l'Esquilin, les tombes à incinération forment un tiers de toutes celles qui ont été examinées (15 sur 45). A la villa Spithoever, près de Porta-Collina, sur le Quirinal, sous le mur de Servius Tullius, on a trouvé en 1878 trois tombeaux : dans deux on découvrit des squelettes couchés dans des cercueils d'argile. Nous pouvons noter ici qu'on a également trouvé un squelette dans un cercueil d'argile de la nécropole de l'Esquilin[1]. Il nous reste à savoir si l'inhumation dans les anciennes nécropoles romaines est dans tous les cas un héritage de la cohabitation des Aryens avec les aborigènes de l'âge de la pierre, ou si elle est quelquefois due à l'influence étrusque qui s'est exercée en faveur de l'ancien rite de l'âge de la pierre. Nous savons déjà, et nous le verrons bientôt, que l'influence étrusque, pendant la première période des rois, était très active

1. J'ai parlé de ces tombes dans l'article du *Journ. du M. de l'Ins. pub.*, Saint-Pétersbourg, juin 1895.

sur le sol romain. Mais la nécropole de l'Esquilin, dans le voisinage des églises de Saint-Eusèbe et de Saint-Martin, est indubitablement antérieure à l'influence étrusque. Près de la première de ces églises on a trouvé une urne-cabane et, près de la seconde, à peu près 70 tombes, remplies seulement d'outils de fabrication locale. Nous avons une autre preuve de la grande antiquité de ces tombeaux dans la nature des matériaux qui ont servi à leur construction ; ils sont composés de blocs de tuf irréguliers, posés l'un sur l'autre, ce qui est d'un travail bien inférieur au degré d'art architectural auquel on était parvenu lorsque fut élevé le mur de Servius Tullius. L'influence étrusque n'a commencé à se manifester à Rome que vers la fin du VII[e] siècle avant Jésus-Christ, tandis que les tombeaux qu'on a retrouvés près de l'église de Saint-Eusèbe, dans lesquels on voit l'urne-cabane et les vases à anses lunulées, caractéristiques des terramares, sont évidemment antérieurs à cette époque, et nous parlent des temps où la population de la rive gauche du Tibre avait une civilisation toute primitive. Dans la nécropole du Forum, on trouve des objets provenant du commerce étranger ou revêtant des formes empruntées à l'étranger, comme les vases en argile qui indiquent l'imitation de vases métalliques du même genre. Mais l'influence étrusque proprement dite y est peu sensible ou imperceptible. Il est donc certain que le rite de l'inhumation a été adopté par ces populations, non sous l'influence de la civilisation étrusque, mais sous celle des coutumes de la population que les Aryens ont trouvée et avec laquelle ils sont entrés en contact. Dans les nécropoles albaines, l'inhumation ne se rencontre presque jamais, tandis que dans les nécropoles archaïques de la partie orientale de Rome elle est de beaucoup prédominante ; ce fait indique que la population aryenne, bien que d'après certains signes elle soit aussi ancienne[1] dans ces lieux que celle des monts Albains, n'y a pas été aussi nombreuse, ou tout au moins n'y est pas restée aussi isolée de l'élément indigène, que l'était évidemment la popula-

1. La tombe à puits découverte en avril 1902 près du temple d'Antonin et Faustine contenait une urne cinéraire et un mobilier funéraire placés dans un *dolium*, qui étaient du type des monts Albains le plus archaïque ; cela apparut comme une nouvelle et précieuse preuve du fait que les Latins ont simultanément colonisé ces monts et une partie du territoire de la Rome postérieure.

tion qui vivait autour du lac Albain. Pour ces raisons les Aryens n'ont pas pu conserver sur ces points le rite de l'incinération avec la vigueur que nous montre la population des monts Albains.

En tout cas, c'est un fait acquis que la population la plus antique du territoire romain observait dans sa masse le rite de l'inhumation. Nous aurions pu dire que cette population n'était pas du tout latine, si la présence de cet élément ne nous était pas révélée par un certain nombre de tombes à incinération, par la ressemblance d'une certaine partie du mobilier funéraire avec celui des terramares, en particulier de celui des tombes à puits du Forum avec le mobilier funéraire des monts Albains. Plus tard, lorsque la population romaine fut renforcée par des immigrés provenant de villes latines, à commencer par la population d'Alba-Longa, détruite sous le règne de Tullus Hostilius, le rite de l'incinération reprit de nouveau le dessus. Mais l'inhumation n'a jamais disparu du sol romain et au temps de l'empire elle domine derechef pour devenir le rite unique à l'avènement du christianisme. Nous pouvons ajouter encore une considération : il est très probable que les tombes trouvées sous le mur de Servius Tullius, auxquelles se rattachent celles de la villa Spithöver, avec les deux cercueils d'argile, appartiennent aux Sabins et non aux Latins.

Les Sabins observent partout où ils ont habité le rite de l'inhumation, ainsi que les Samnites qui sont leurs parents ; la vaste nécropole qu'on a découverte à Alfedena (ancienne Aufidena) admirablement étudiée et illustrée par le professeur Mariani de Pise[1], ne contient pas une seule tombe à incinération. Cette nécropole, à en juger par son matériel archéologique, est postérieure au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, — M. Mariani[2] la place au VIIe-IIIe siècle avant Jésus-Christ — ; pour ce motif elle doit représenter, non pas la population primitive des Ibero-Ligures, mais le peuple du groupe sabellique qui a apporté ici la langue aryenne. Mais nous n'y trouvons aucune trace du rite de l'incinération. Nous ne nous demandons pas ici pourquoi les Sabins et les autres peuples sabelliques ne nous ont pas laissé des nécropoles à incinéra-

1. Voy. le 10e vol. des *Monumenti antichi*. Ac. Lin., p. 227-638 : Aufidena. Ricerche storiche ed archeologiche nel Sannio settentrionale.

2. *Ibid.*, p. 402.

tion[1], comme les Ombriens et les Latins. Nous n'avons aucune donnée qui nous permette de résoudre ce problème. Nous pouvons seulement émettre la supposition que ces populations, qui représentent l'élément le plus mobile sur le sol italique, ont partout colonisé en nombre restreint[2] et qu'elles subissaient forcément le rite de l'inhumation de la population indigène, ce qui est arrivé également aux premiers colons aryens sur les collines de l'est de Rome. Il est possible que le rite de l'incinération ait été apporté aussi dans le Samnium, ce qu'admet évidemment M. Mariani[3], mais nous n'en avons aucune *preuve*. Quoi qu'il en soit, la population néolithique, que les Latins ont trouvée en arrivant dans le Latium, les a influencés de telle sorte que les premières nécropoles des collines romaines présentent presque exclusivement le rite de l'inhumation. Mais il faut remarquer que l'élément qui y abonde n'est pas brachycéphale, c'est-à-dire aryen, mais dolichocéphale: c'est l'élément ibéro-ligure, comme l'ont démontré les recherches de M. Sergi sur 28 crânes de l'Esquilin[4]. Cette observation est confirmée par les crânes des squelettes de la nécropole du Forum, comme l'indique M. Boni dans son compte rendu[5]. M. Boni se prononce là-dessus tout à fait dans le même sens que moi, quand j'ai parlé, il y a quatre ans, de la présence de sépultures de la race ligure dans les nécropoles romaines à côté de celles de la race aryenne.

RAPPORTS DE LA CÉRAMIQUE AVEC L'AGE DE LA PIERRE

Il est tout naturel que les Aryens arrivés dans le Latium aient subi l'influence de la techniqne de la céramique des aborigènes, d'autant plus que celle des terramares (pl. XV et XXII), qu'ils ont apportée dans la vallée du Tibre, était de qualité inférieure, et, par la forme et

1. Les deux tombes à incinération du commencement de l'âge du fer, qui ont été trouvées près de Palombara et décrites par Pasqui dans les *Notizie degli Scavi* (1902, p. 20-25), ne sont pas d'origine sabine, mais du même type que les plus antiques tombes latines des monts Albains, comme nous l'avons démontré avec évidence dans le *J. M. In. p.* (1905. Juillet, p. 38 sq.).

2. En effet, les crânes trouvés dans la nécropole d'Alfedena n'appartiennent pas à des Aryens (de type brachycéphale), mais aux Ligures (dolichocéphales). Voy. Sergi, *Arii e Italici* Torino, 1898, p. 115, sq. *Monumenti antichi*, X, p. 422, sq.

3. *Ibid.*, p. 397-8.

4. Studi di antropologia laziale dans *Bull. acc. medica* di Roma, 1894-1895 fasc. I. Voyez aussi l'article de Mariani dans *Bullett. della comm. arch. Com. di Roma*, 1896, p. 48 sq.

5. *Notizie degli scavi*, 1903, p. 401.

l'ornementation bien au-dessous de la céramique des huttes néolithiques (pl. VI et VII), des grottes funéraires et des tombes énéolithiques (pl. XI), ainsi que de la céramique des palafittes lombardes (pl. XIV) avec leur civilisation énéolithique. Malheureusement, les fragments de céramique de l'époque néolithique ou plutôt énéolithique, qui sont restés dans le Latium, sont très rares et se réduisent à 2 pots bien conservés, dont l'un provient de Sgurgola et l'autre de Cantalupo-Mandela. Tous les deux ont été reproduits dans l'ouvrage de M. Colini [1]. Ils sont de pâte grossière et de la même forme d'oignon avec long col cylindrique. Bien que M. Pinza déclare que cette forme se répète souvent dans la céramique latine, jusque dans les vases de bucchero, pourtant, dans la quantité de poteries latines qu'il reproduit sur quatre planches, nous n'en trouvons pas une semblable, et le vase de bucchero qu'il nous indique (planche XIII, fig. 38) offre une très vague ressemblance avec les pots de Cantalupo et de Sgurgola. Pour démontrer la grande influence que l'âge de la pierre a exercée sur le premier âge du fer, auquel appartient la civilisation des nécropoles albaines, M. Pinza s'efforce d'attribuer une origine néolithique également à l'ossuaire typique de la civilisation de Villanova, à l'urne en deux cônes tronqués unis par leur base, qu'on rencontre très rarement, et sous une forme moins accusée, dans les nécropoles des monts Albains. Tandis que M. Pigorini [2] fait venir cette urne cinéraire des terramares, et voit ses formes intermédiaires dans les nécropoles de Bismantova et de Fontanella qui représentent la civilisation de la période transitoire entre les terramares et les nécropoles du type de Villanova, M. Pinza reconnaît une urne cinéraire de forme semblable dans le vase bi-conique de la nécropole énéolithique de Remedello-Sotto, que M. Colini a publié dans sa remarquable description de cette nécropole [3]. Il est vrai qu'il déclare que le prototype de l'ossuaire de Villanova n'est pas celui de Remedello-Sotto, mais l'urne cinéraire qui a été trouvée à Razza dans une tombe de l'âge de la pierre, et l'ossuaire qui lui ressemble, datant du commencement de l'âge du bronze, découvert

1. *Bull. di palet. ital.*, 1898 (XXIV), pl. XV, fig. 6, 1899, p. 298.
2. *Ibid.*, 1884 (X), p. 46, 1894 (XX) p. 168.
3. Id. *Bull.*, 1898 (XXIV), p. 97, fig. 38, et p. 98, fig. 39.

en Scandinavie et décrit par M. Sophus Müller[1]. Nous ne voulons pas réfuter ces assertions, d'autant plus que nous avons toujours déclaré que l'hypothèse d'après laquelle l'ossuaire de Villanova proviendrait des terramares, n'a pas de fondement solide. La forme typique de l'ossuaire que nous a donné la nécropole de Villanova a été, selon nous, importée en Italie du dehors, car jusqu'à l'apparition de cette civilisation nous ne la voyons nulle part en Italie. Il est possible que les Ombriens l'aient adoptée déjà, lorsqu'ils étaient encore au delà des Alpes, où nous la rencontrons ensuite très souvent de l'Italie à la mer Baltique, en Autriche, et en Allemagne jusqu'à Berlin[2], bien que son point de départ ait été l'Italie.

L'ARBITRAIRE ET LE MANQUE DE LOGIQUE DANS LES CONCLUSIONS DE M. PINZA AU SUJET DE LA CIVILISATION DU PREMIER AGE DU FER DANS LE LATIUM.

M. Pinza est beaucoup plus téméraire lorsqu'il fait venir presque tous les motifs de décoration du premier âge du fer de la période néolithique : ainsi, il rattache à cette période la décoration à échelle, si nettement accusée dans le style du Dipylon, qui a eu une influence évidente sur le système de décoration des vases de Villanova[3]. D'ailleurs, nous ne pouvons pas nous arrêter sur ces conclusions de M. Pinza, parce qu'elles reposent sur des données qui ne se rapportent pas au Latium, mais ont été recueillies, non seulement en d'autres lieux de la péninsule, mais encore en Sicile, en Bosnie et dans la Grande-Bretagne, car il cherche partout des preuves à l'appui de son hypothèse risquée, d'après laquelle tout le système de décoration de la poterie latine serait d'origine néolithique. Tous ses raisonnements aboutissent à cette conclusion qui ne répond pas à la proposition émise plus haut par lui : à savoir que la civilisation du Latium pendant le premier âge du fer est celle du type de Villanova et « qu'elle provient immédiatement des civilisations des derniers âges de la pierre (*sic*) qui y ont fleuri ». Et comme le jeune auteur ajoute que cette civilisation de la pierre « a été modifiée par le progrès, les

1. Voy. Pinza, *Bullett. Arch. Com. di Roma*, 1900, p. 198.

2. Zeitschrift für Ethnologie, etc., 1900, planch. II-III. Ces vases ont été trouvés à quelques kilomètres de la Sprée, près de Wilmersdorf dans l'arrondissement de Beeskow-Storkow. L'article est de M. Busse : Das Urnenfeld bei Wilmersdorf, Kreis Beeskow-Storkow, p. 1 sq. En général v. Undset, *Bull. di paletn. ital.*, 1882 VIII, p. 36-44 : Di alcune relazioni paletnologiche fra l'Italia e l'Europa centrale e settentrionale.

3. Böhlau, *zur Ornamentik der Villanovaperiode*, dans Festchrift der deutschen Antropologischen Gesellschaft zur XXVI allgemeinen Versammlung in Cassel gewidmet. Cassel, 1895, p. 108.

relations avec la civilisation des terramares et les civilisations d'outre-mer, auxquelles l'Italie doit les éléments particuliers de la civilisation de Villanova », nous nous demandons avec perplexité qu'est-ce qui caractérise, selon M. Pinza, la civilisation du premier âge du fer dans le Latium. Est-elle un héritage de l'âge de la pierre ou s'est-elle formée sous des influences d'outre-mer qui auraient donné les éléments *particuliers* de la civilisation de Villanova » (*gli elementi propri della civiltà Villanoviana*[1] ?

INFLUENCE DE LA POPULATION PRIMITIVE DU LATIUM SUR LA LANGUE LATINE.

Laissant de côté les conclusions arbitraires et un peu illogiques de M. Pinza sur l'influence que la population indigène du Latium a exercée sur les immigrés aryens, nous jugeons nécessaire de rappeler le fait important de cette influence, qui a eu pour résultat de faire adopter par les Aryens, qui incinéraient leurs morts, le rite de l'inhumation, et d'attirer l'attention sur un autre résultat encore plus important de cette influence, qui consiste dans l'introduction de l'élément local dans la langue latine.

On sait depuis longtemps que toute langue indo-européenne possède une quantité de mots dont l'étymologie reste inexplicable et un nombre non moins considérable de vocables qui ont été visiblement empruntés à d'autres langues. Ces derniers mots pénétraient et continuent de pénétrer dans chaque langue sous la pression des rapports des peuples entre eux, et sont empruntés avec les objets nouveaux et les idées nouvelles qu'on transporte d'un pays à l'autre. L'origine de ces mots est la plupart du temps claire et n'échappera pas à l'œil d'un philologue exercé, même dans le cas où ces vocables auraient revêtu dans la langue qui les a empruntés une forme nationale et seraient considérés comme lui appartenant en propre. Il n'en est pas de même pour un grand nombre de mots que nous n'avons pas acquis par des rapports commerciaux, religieux, politiques, scientifiques ou autres, mais qui font partie de la substance même de la langue, bien qu'à l'analyse on reconnaisse qu'ils ne sont pas de la même origine que le peuple qui en use ou de l'origine qu'il s'attribue. Après un examen attentif, on trouvera que chaque langue européenne possède beaucoup moins de mots

1. *Op. cit.*, p. 200-201 ; plaq. 56-57.

aryens qu'il ne semble. Ne sont vraiment aryens dans les idiomes européens que les mots qui, tout en appartenant à la trame même de la langue, se trouvent aussi, sous une forme ou une autre, sinon dans toutes les langues de la famille indo-européenne, au moins dans un certain nombre ou dans quelques-unes d'entre elles. Cependant nous voyons que les langues européennes ont très peu de mots communs. M. Johann Schmidt[1] compte que la langue grecque, une des plus riches parmi les indo-européennes, n'a avec la langue à laquelle elle ressemble le plus, l'indo-iranienne, que quelques mots communs, et avec le latin, qui lui est le plus voisin géographiquement, seulement 132 mots. Si nous considérons que les liens de la langue grecque avec les idiomes de l'Europe centrale et septentrionale sont plus faibles que ceux qui l'unissent aux langues aryennes de la branche asiatique et aux langues italiques, nous arrivons à la conclusion qu'un grand nombre de mots grecs ne sont pas d'origine aryenne. M. Schmidt a également démontré que les trois langues européennes qui sont le plus proches, le slave, le lithuanien et le teuton, n'ont que 59 mots communs ; le slave et le teuton n'en ont que 50. Le teuton et le lithuanien encore moins 34. Sans doute, ce groupe de langue a des attaches avec les langues aryennes asiatiques (90 mots) et avec le grec (10 mots communs entre le grec et les langues slavo-lithuaniennes) ; mais il résulte de tout cela que le russe, tout comme l'allemand, est fort peu aryen.

Ces faits indiquent que les langues aryennes, qui s'offrent à nous actuellement dans leur épanouissement, ont, dès les temps préhistoriques, absorbé en elles des mots d'origine étrangère, et il va sans dire que ces mots devaient appartenir principalement, sinon exclusivement, aux populations dont les territoires ont été occupés par les Aryens après qu'ils se sont divisés en différentes branches.

La langue du Latium eut le même sort. Nous savons déjà par M. Schmidt que cette langue n'a que 132 mots en commun avec le grec et 20 avec la famille indo-iranienne. Le savant allemand ne dit pas combien de mots communs elle avait avec le celtique et les langues de l'Europe septentrionale, mais elle ne pouvait en avoir plus

1. *Die Verwandschaftverhältnisse der indogerm. Sprachen.* Weimar, 1872, p. 59-65.

qu'avec les langues susmentionnées. Lors même que nous admettrions, ainsi que le fait M. Schmidt, que ses évaluations ne sont pas absolues, il est hors de doute que la plus grande partie du lexique latin est formé de mots étrangers au vocabulaire aryen et qui lui ont été transmis par la population primitive du Latium ; ou, si l'on prend en considération l'enrichissement postérieur de la langue latine par des emprunts faits à d'autres dialectes italiques, qui ont eu le même sort qu'elle-même, il faut reconnaître que la plupart de ses mots lui ont été fournis en général par la population primitive de l'Italie. Ce fait explique pourquoi il y a tant d'obscurités, tant de passages incompréhensibles dans les inscriptions des divers dialectes italiques et dans les plus anciennes inscriptions latines, et pourquoi différents savants entendent tout à fait différemment les mêmes mots. Comme il se trouve parmi eux des philologues aussi distingués que MM. Bréal, Bücheler, Deecke, Pauli et d'autres, ces divergences sur les mêmes mots et les mêmes formes ne s'expliquent que par le fait qu'ils ont affaire à des éléments de la langue dont la source leur est inconnue et que la philologie comparée ne peut pas expliquer. Le P. Cesare de Cara, qui a publié un ouvrage : *Del presente stato degli studii linguistici* (Prato, 1887), pénétré d'un rare scepticisme à l'égard de la glottologie, expliquait déjà en 1887 de la même manière notre impuissance à saisir le sens exact des inscriptions ombriennes, sabelliques, et même osques et latines anciennes. Il insiste [1] sur cette explication à propos de l'inscription archaïque, découverte au Forum romain en 1899. Pour mieux exposer la difficulté qu'on éprouve à la déchiffrer, le P. de Cara rappelle [2] que l'inscription latine découverte en 1880 par M. Dressel, connue sous le nom de *Duenos* et qui doit remonter, à ce qu'on croit, au ve siècle avant Jésus-Christ, bien qu'elle ait été examinée par des philologues éminents comme MM. Bücheler, Bréal, Jordan, Osthoff, Pauli, Turneisen, Comparetti et Conway, reste jusqu'à ce jour inexpliquée et incomprise. Tous ces savants l'ont lue et interprétée chacun à sa façon et tous diversement. Il est vrai que la difficulté qu'offre cette inscription ne réside pas dans la langue même, car presque tous les mots

1. *Civiltà Cattolica* 1899, 1er juillet (p. 3, 5 et 8, plaq.).
2. *Ibidem*, 18 nov. 1899 (p. 3 sq. plaq.).



Pl. XXVI. — Premier âge du fer (civilisation de Villanova au sud des Apennins : Bisenzio, Corneto, Allumiere).

déchiffrés d'une façon ou d'une autre, ne sont pas pour les philologues des mots inconnus, mais ceux-ci ont chacun leur manière de les interpréter ; il est vrai aussi que l'inscription du Forum nous est rendue incompréhensible en grande partie, par le mauvais état dans lequel elle nous est parvenue. En effet, pris séparément, les mots conservés dans leur forme intégrale ou à peu près, à l'exception de *havelod* et du dernier mot *oivoviod*, ne présentent en eux-mêmes aucune difficulté ; mais le fait que le lexique des dialectes italiques parvenus jusqu'à nous contient des mots qui ne peuvent pas être rapprochés du vocabulaire aryen et lui sont étrangers, reste de toute évidence. Cet élément étranger s'est reflété, non seulement sur le vocabulaire, comme il fallait s'y attendre, mais aussi sur la phonétique et les flexions des dialectes italiques, en décomposant le système aryen de désinences des noms et des verbes, comme cela se manifeste surtout dans la langue ombrienne dont la flexion, surtout dans les verbes, apparaît comme complètement en ruines. D'après M. Bréal [1], la langue ombrienne des tables eugubines, par « son altération phonétique » et sa « décomposition grammaticale », peut être considérée comme le précurseur des langues romanes, quoique — et il n'y a là rien d'étonnant pour une langue qui n'a pas eu un grand développement littéraire — elle ait conservé dans certaines de ses parties une physionomie plus ancienne que le latin [2].

CHANGEMENT DANS LA MANIÈRE DE CONCEVOIR LA COMPOSITION DE LA LANGUE LATINE

La langue des écrivains latins, lorsque nous l'étudions, nous frappe par la clarté et la précision de son étymologie et de sa syntaxe. Aussi actuellement ne vient-il à personne l'idée de chercher dans le latin des éléments étrangers en dehors du grec, lequel, se manifestant dans un petit nombre de mots, dans quelques formes de cas et dans certaines particularités de syntaxe, restait en dehors du vocabulaire latin et de la grammaire purement latine, et encore comme un élément introduit par l'imitation littéraire. Depuis les études de Schwegler, qui furent précédées par les assertions de A. W. Schlegel, Lassen, Lepsius, Pott, s'est affermie l'opinion [3] que la langue latine s'est développée organiquement comme une des branches des langues indo-germaniques, sans

1. *Les Tables Eugubines*. Introduction, p. XXVIII.
2. *Ibid.*, p. XXIX.
3. *Römische Geschichte*, t. I, p. 190 sq.

aucun mélange d'éléments étrangers, de même que le peuple romain est pur de tout alliage. Cette opinion a été développée en opposition avec l'hypothèse de Niebuhr [1], d'après laquelle la langue latine, comme le peuple romain, comprend deux éléments, l'élément grec, ou, pour parler plus exactement, commun au grec et au latin, et l'élément barbare. Le premier élément était pélasgique et le second, celui que Niebuhr appelait élément *casque*, était parent de l'élément osque. Otfried Müller [2], un contemporain de Niebuhr, aussi célèbre que lui, partageait l'opinion d'après laquelle il y a deux éléments, le grec et le barbare, dans la langue comme dans le peuple latin. Il faut remarquer d'ailleurs que, dans l'antiquité, Denys d'Halicarnasse, fut en ce sens un précurseur de Niebuhr [3]; dans les temps modernes, un des premiers philologues italiens, Lanzi, a exposé cette théorie dans la première édition de son ouvrage remarquable pour l'époque « *Saggio di lingua etrusca* [4] », qui fut publié à Rome en 1789, c'est-à-dire vingt ans avant la première édition du premier volume de « *L'Histoire de Rome* » de Niebuhr. Des savants grecs et après eux des Romains, Varron, Quintilien, Aulu-Gelle, Priscien, Terentianus Maurus [5], faisaient sortir le latin du dialecte éolique de la langue grecque. Cette opinion était la plus répandue parmi les philologues pendant la première moitié du XIXe siècle. Elle était enseignée dans les Universités comme une vérité absolue [6], lorsque vers le milieu du XIXe siècle les résultats de la lexicologie comparée ont dissipé cette erreur, tout au moins chez les philologues les plus éclairés. Ensuite la théorie de la pureté de la langue latine, comme un des principaux membres de la famille des langues indo-européennes, triompha, bien que l'ancienne théorie, forte de l'autorité de Niebuhr et de Müller, ne

1. Voy. Niebuhr, *Römische Geschichte* (I. p. 32 = p. 17, éd. 1853 : « die lateinische Sprache ein halbgriechisches Element enthält, dessen pelasgischer Ursprung nicht zweifelhaft zu sein scheint. » Voy. plus loin p. 63-33) : « Im Lateinischen sind zwei Elemente gemischt : ein dem griechischen verwandtes, und ein ganz fremdes ». L'opinion étrange de Niebuhr sur les relations entre l'osque et le latin est exprimée p. 77 (40) ; 92 (47).

2. *Etrusker*, I, 14 sq. *Dorier*, I, p. 7 ; II, 490.

3. A. R. I, 90, au commencement : Ῥωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν οὔτ᾽ ἄκρως βάρβαρον, οὐδ᾽ ἀπηρτισμένως Ἑλλάδα φθέγγονται, μικτήν δέ τινα ἐξ ἀμφοῖν, ἧς ἐστιν ἡ πλείων Αἰολίς.

4. Voy. t. I, p. 438 sq.

5. Voy. les citations chez Schwegler, *Liv. cit.*, I, p. 185.

6. Ainsi se sont exprimés des philologues éminents comme Reisig (*Vorlesungen über die lateinische Sprachwissenschaft*, Leipz., 1839, p. 40) ; Doderlein (*Synonymik der lateinischen Sprache*. Voy. préface, p. VI sq), etc.



Pl. XXVII. — Premier âge du fer (civilisation de Villanova). Ossuaires de Tarquinies (fig. 2), de Chiusi (fig. 5) et de Vetuchnio (fig. 4). Reproductions en argile d'un casque (fig. 1 et 3), de Tarquinies (Corneto).



fût pas encore tout à fait délaissée. En 1860, elle est encore soutenue par l'historien de la littérature romaine M. Christian Bähr[1], dont l'ouvrage a eu quatre éditions. Dans ces derniers temps, la théorie des éléments *grecs* et *non grecs* a été tout à fait abandonnée, mais la pureté de la langue latine a aussi cessé d'être un dogme. Nous avons déjà mentionné le savant jésuite de Cara, qui soutient que le latin, outre l'aryen, possède encore un autre élément qu'il appelle pélasgique, croyant, on ne sait pourquoi, que les Aryens ont absorbé cet élément dans l'Asie Mineure et sont arrivés en Italie à l'état de peuple mêlé, porteur d'une langue mélangée[2]. Cette théorie est très originale, mais nous ne pouvons pas l'accepter, malgré tout notre respect pour la science et la pénétration du savant romain mort dernièrement, dont l'amitié personnelle nous a été chère ; une théorie semblable n'est pas compatible avec le cercle de données et d'idées dans lequel nous nous mouvons. Cependant nous croyons absolument juste l'opinion que le latin ne présente pas la pureté d'une langue homogène. Cette théorie est soutenue aussi par M. Bréal. Voyant que l'origine des noms de certaines divinités romaines, telles que celles de Mars et de Minerve, archi-romaines d'apparence, mais qu'il croit empruntées aux Étrusques, voyant que les noms de ces divinités n'ont pas des racines aryennes, M. Bréal s'est vu obligé de déclarer qu'il faut compter avec le fait que dans la langue latine il y a beaucoup de mots qui « se refusent à une étymologie indo-européenne », que « beaucoup (?) de peuples ont vécu et sont morts sur le vieux sol de l'Italie avant que les sons d'une langue aryenne s'y fissent entendre » ; et que « la population aryenne du Latium » s'était superposée à une race indigène[3]. » Il est permis de regretter que l'éminent linguiste et philologue français se soit contenté de ces affirmations générales, sans expliquer avec plus de détail les influences que les langues étrangères ont exercées sur la langue latine, chose qui, cela va sans dire, n'eût pas été aisée.

1. *Geschichte der Römischen Literatur*, I (Carlsruhe, 1868), p. 5.
2. *Civiltà Cattolica*, 15 août 1899, p. 10 s q. plaq. Hethei-Pelasgi, III, p. 165 s q.
3. « De quelques divinités italiques », Congrès International des Orientalistes, Session de Genève, 2e partie, Section I-bis : Linguistique et langues aryennes.

M. Bréal a émis ces idées à propos des divinités étrusques, lesquelles, selon lui, ont été introduites dans la mythologie latine. Mais on peut compter presque tous les mots que les Romains ont empruntés aux Étrusques. Ils se rattachent soit au culte, soit aux institutions politiques ou aux représentations théâtrales ; en général, ce sont des mots qu'un peuple emprunte avec les idées qu'ils expriment à un autre peuple avec lequel il est en relations commerciales ou politiques, en raison de la civilisation supérieure de ce dernier et aussi par esprit d'imitation ; ce sont des mots de cette catégorie que les Romains ont empruntés aux Grecs, mais en plus grand nombre. Souvent, les vocables ainsi incorporés restent toujours dans la langue à l'état d'étrangers, surtout lorsque l'idiome qui fait ces emprunts en possède qui ont la même signification ; mais nous avons en vue les mots étrangers qui sont entrés dans l'organisme même de la langue et qui ont été tellement transformés par l'esprit national qu'ils sont devenus son patrimoine et qu'il ne peut plus s'en passer. Les noms étrangers de localités surtout sont fréquents. Nous avons vu toute une série de racines et de suffixes qui servent à la formation et à la flexion des mots et que MM. Müllenhoff et d'Arbois de Jubainville attribuent à la langue des Ligures. Les mots, ou les noms de localités, de peuples et de personnages, formés de ces racines et de ces suffixes, ont pour la plupart tout à fait l'aspect de mots latins. Tels sont les noms du fleuve *Aventia* (Avenza d'aujourd'hui) qui tombe dans la baie de Gênes, de *Druentia* (la Durance), d'*Argentia* (l'Argence) et d'autres qui prouvent que le suffixe *ent-ia*, malgré son air parfaitement latin (par exemple dilig*entia*, benevol*entia*), a des analogies dans les noms *pré-historiques*, où il est impossible d'admettre la dérivation d'un participe qui exprime une idée abstraite, et cela surtout quand il s'agit d'un fleuve. Dans ce sens le ruisseau *Digentia*, qui arrosait la villa d'Horace dans les monts Sabins, qui ne vient certainement pas d'un participe, n'est peut-être pas d'origine latine (ou en général italique), car la langue latine ne possède pas de mots terminés en *entia* qui ne dérivent pas d'un participe. Voici un autre exemple encore plus clair. Il semble qu'il n'existe pas de nom plus latin pour une ville, que celui d'Alba-Longa. La langue latine possède l'adjectif *albus*, blanc. Ce mot, auquel correspond le grec ἀλφός, l'ombrien



Pl. XXVIII. — Premier âge du fer dans le Latium et dans l'Étrurie méridionale
Les urnes-cabanes de Bisenzio (fig. 1), de Corneto (fig. 2) et de Marino (fig. 3)

alfu, *alfer*, *alfir*[1], est un mot de caractère indo-européen. Des noms de couleurs donnés à des villes ou des villages sont très fréquents en Europe. En Russie *Beler*, *Belsk*, *Belgorod* (ville blanche), *Tchernigov* (noir), *Krasny* (rouge), etc., etc. En Allemagne *Weissenfels*, *Rothenburg*, *Grüneberg*, etc. D'ailleurs, dans l'ancienne Italie, il y en avait aussi. Corssen[2], outre Alba, indique encore *Atella*, ville noire, *Ruffrium*, ville rouge. Mommsen[3] signale *Hatria*, ville noire. Mais le nom de la ville Alba, d'où dérivent *Albanus mons et lacus* ne peut pas être aryen. Ce nom avec la même racine est très fréquent en Ligurie. Nous le retrouvons dans : *Alba Docilia*, *Alba Pompeia*, auxquels se joignent *Album Ingaunum* ou *Albingaunum*, *Album Intemelium* ou *Albintemelium* ou *Albintimilium* (Ventimiglia de nos jours), *Alba Augusta*, tout près du Rhône inférieur, c'est-à-dire dans un endroit qui était autrefois ligure ou dans une localité où les Ligures se sont mélangés aux Ibères ; puis dans la Gaule même narbonaise nous trouvons *Alba Helvia*. Enfin nous avons deux villes portant le nom d'Alba en Espagne (Tarraconaise et méridionale) ; en Espagne également le fleuve *Alba* qui se jette dans la Méditerranée. Des montagnes en Allemagne, le long de la rive gauche du Danube supérieur, s'appelaient aussi Alba. L'Elbe portait autrefois le nom d'*Albis*, slav. *Laba*. ; une branche des Alpes sud-orientales possède un mont *Albius* ; il y a *Albania* et *Albani* dans le Caucase. Plusieurs villes de l'intérieur de l'Italie portent le nom d'Alba (*Alba Fucens* dans le pays des Aeques, *Alba Julia* en Apulie). Il y avait aussi un fleuve *Albinia* dans l'Etrurie, enfin *Albula* est l'ancien nom du Tibre. On trouve dans d'autres localités des noms qui se rattachent à la racine *alb* : Albona, ville de la presqu'île Istrienne, Albonica, ville de l'Espagne Tarraconaise, Alburnus (mons) en Lucanie, etc... Il est possible que plusieurs de ces noms aient un lien étymologique avec *albus*, blanc, mais tout philologue comprend que les noms des localités liguriennes et caucasiennes, dont la racine n'est pas latine, n'ont aucune relation avec l'idée

1. Bréal, *Les tables Engubines*, t. I, *b* 29, VI *a* 32, 34, VII *a* 25, 26 (199) ; Dictionnaire étymologique latin par M. Bréal et Anat. Bailly (Paris, 1885), p. 8.

2. *Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e éd. Leipzig, 1870, I, p. 485.

3. *Röm. Geschiente*, t. I, chap. VIII au commencement.

de blancheur. Ainsi le nom d'une des principales villes latines est aussi peu latin que le nom de Moscou (Moskva) est peu russe. Là, comme ici, c'est l'influence des aborigènes qui a prévalu. Mais cette question demanderait une étude spéciale.

INFLUENCE DE LA CIVILISATION DE VILLANOVA SUR LE LATIUM.

Nous avons encore à parler du troisième élément qui a joué un certain rôle dans la civilisation du Latium, avant l'époque où commencèrent à agir sur lui d'une part des influences grecques, de l'autre des influences étrusques. L'influence de la civilisation du premier âge du fer, dont le développement et la domination dans l'Italie centrale et septentrionale correspondent aux premiers siècles de la vie des Latins dans le bassin du Tibre, était toute naturelle, bien qu'elle n'ait pas pu être considérable en raison de la situation un peu isolée des colons des monts Albains, et aussi de l'héritage assez important qu'ils ont reçu de la civilisation du bronze des terramares et de la civilisation néolithique des aborigènes. Néanmoins cette influence s'est manifestée dans l'adaptation de certaines formes de céramique, de certains motifs de décoration, dans l'emploi des formes de fibules, qui apparaissent pendant le premier âge du fer, et d'autres ornements personnels, et enfin dans l'arrangement de sépultures, où les urnes sont placées autrement qu'on ne le voit dans les nécropoles des terramares de la vallée du Pô.

CETTE INFLUENCE S'EXERCE FAIBLEMENT SUR LA CÉRAMIQUE FUNÉRAIRE.

Dans la céramique commune aux monts Albains et à la première civilisation de l'âge du fer, on distingue surtout l'urne-cabane ; elle fait défaut dans les nécropoles bolonaises, sans en excepter celle de Villanova, mais on la trouve dans les plus anciennes nécropoles du sud-ouest de l'Étrurie (à Allumiere, à Tarquinies, surtout à Vetulonie et à Bizenzio), dans des localités avec lesquelles (au moins avec quelques-unes d'entre elles) les habitants des monts Albains ont dû être en rapport dès le commencement de l'immigration dans la vallée du Tibre (voy. plus haut). Ces rapports ont continué après, car les accessoires des anciennes nécropoles, situées sur le territoire de Tarquinies et des nécropoles des monts Albains, offrent entre eux une telle ressemblance, qu'ils paraissent former un seul groupe, ce qui, d'après M. Pigorini[1], n'a même pas besoin d'être démontré. Il faut cependant

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1883 (IX), p. 163.



Pl. XXIX. — Commencement de l'âge du fer. Fusaïoles (fig. 8-9) provenant des terramares (âge du bronze).

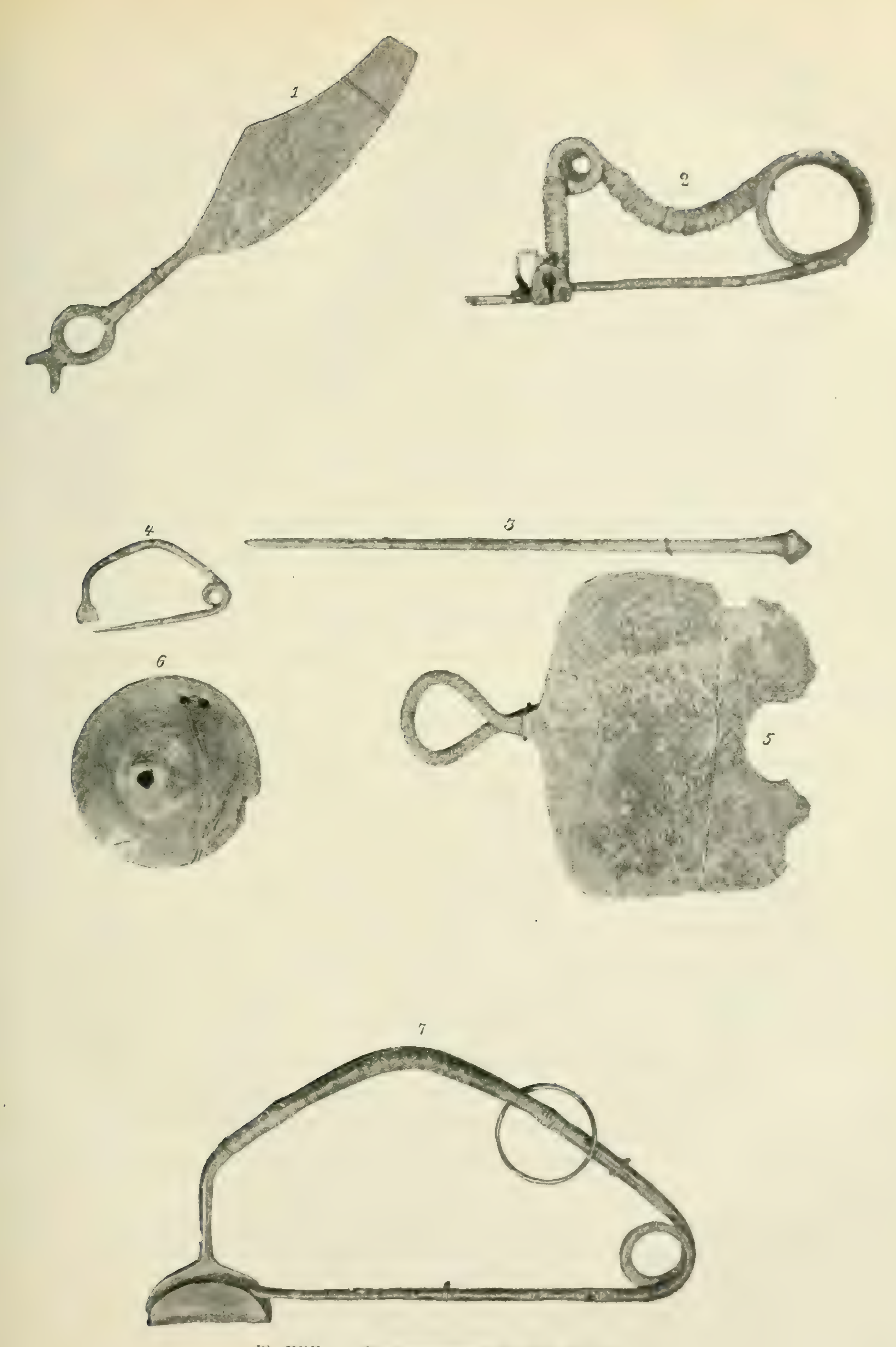
remarquer que les urnes-cabanes des nécropoles albaines, qui ont une forme se rapprochant le plus de l'habitation ronde, sont plus anciennes que celles qu'on a découvertes dans les nécropoles étrusques. Je ne veux pas dire que l'urne-cabane soit venue des monts Albains en Étrurie, d'autant plus que j'ai déjà fait remarquer que cette urne se rencontre aussi en Allemagne et dans certaines îles de la mer Egée. Le caractère d'antiquité plus reculée de la forme des urnes des monts Albains témoigne seulement que les colonies qui ont habité ces monts appartiennent aussi à une époque plus reculée et représentent une des plus anciennes stations aryennes du sud des Apennins. Ce fait a été signalé avant moi par MM. Pigorini[1], Undset[2], Gsell[3] et Taramelli[4]. Mais M. Pinza[5] le conteste en m'attaquant sans alléguer de raisons sérieuses, car il ne voit dans ces antiques formes des urnes-cabanes et dans d'autres objets antiques du Latium, « qu'une survivance » des anciennes influences exercées sur la civilisation de Villanova tant au nord qu'au sud du Tibre.

Quant à l'urne typique de Villanova, il est impossible de nier complètement la présence de modèles analogues dans la nécropole albanaise ; cependant les deux modèles, dont l'un (pl. XXXIII, fig. 6) est sans aucun ornement, et l'autre (fig. 7) enjolivé d'un méandre dans sa moitié supérieure et de carrés dans sa partie inférieure, n'apportent, vu les dimensions de cette vaste nécropole, qu'une très faible preuve de la domination de la civilisation de Villanova dans les monts Albains. Cela ressort surtout lorsqu'on considère que ces deux exemplaires ne reproduisent pas strictement la forme typique des deux cônes tronqués inégaux et réunis par leur base, comme nous le voyons sur les originaux de la nécropole de Villanova (pl. XXXIV, fig. 1 et 2). Sous ce rapport ces urnes s'éloignent beaucoup plus du type original que les exemplaires de Tarquinies (pl. XXVII, fig. 2) et de Chiusi (fig. 5) ; elles sont moins parfaites et semblent présenter une forme embryonnaire, comme celle que nous voyons dans certains ossuaires de Fontanella

1. Idem. *Bullett.*, 1882, p. 106.
2. *Annali dell'Inst. di corrisp. archeol.* 1885, p. 48-49.
3. Les fouilles dans la nécropole de Vulci.
4. *Rendiconti Ac. d. Lin.*, 1893, p. 438.
5. *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, 1900, p. 190 ; pl. 16.

(pl. XXIV, fig. 1 et 4), nécropole qu'on croit transitoire entre la civilisation du bronze et le commencement de la civilisation de l'âge du fer. Un des vases supplémentaires se rapproche davantage de l'original ; l'apparition de ces accessoires accuse, il va sans dire, l'influence qu'ont exercée sur le caractère des nécropoles albaines les nécropoles du type de Villanova de la rive droite du Tibre. Mais cela ne se rapporte pas à la première période du développement de la vie latine dans le Latium. En tout cas, il s'agit d'établir solidement le fait que l'urne cinéraire typique de la nécropole de Villanova ne se présente dans les nécropoles albaines qu'exceptionnellement ; l'urne typique de ces dernières était l'urne-cabane avec d'autres formes qui n'ont rien de commun avec l'urne de Villanova. Tel est l'ossuaire en forme de poire, orné de méandres; tel est le vase aux épaules relevées, ou le vase rond, en forme de boule, avec deux mamelons (pl. XXXIII, fig. 3). Ce genre de vase, ainsi que je l'ai signalé dans mon étude : « *D'où sont venus les Latins et qui étaient-ils?*[1] » présente la même survivance de l'ancienne époque, que les trois vases grossiers de même forme, dans la nécropole de Villanova, où ils se sont glissés parmi d'autres, et ne figurent que comme des témoins d'une civilisation antérieure. A la même catégorie appartient le vase étroit d'en bas et large d'en haut, en forme de cône tronqué renversé avec un cordon à la base du col court (pl. XXXIII, fig. 4). Ce vase, qui accuse l'époque néolithique, a des correspondants dans les vases de la presqu'île pyrénéenne et de la France centrale. On le rencontre dans les nécropoles de Terni et de Torre del Mordillo, mais cela ne prouve pas qu'il soit venu dans le Latium de l'Ombrie ou de la Calabre (ancien Bruttium) dont les nécropoles n'appartiennent pas à la première période de Villanova ; ce vase est peut être plutôt un produit de la céramique néolithique locale. Très caractéristique également est l'ossuaire aux épaules relevées, avec un couvercle en forme de casque, et deux anses accolées et fixées au bord du col (*Ibid.* fig. 5). C'est une preuve que la forme d'ossuaires propre aux nécropoles albaines est toujours celle de l'habitation, qui en ce cas est figurée par le couvercle seulement, et que l'ossuaire à

1. *Journ. Min. In. p.* 1898, décembre, p. 260, plaq. p. 75



Pl. XXX. — Commencement de l'âge du fer

deux cônes tronqués de Villanova était étranger à cette localité, comme il l'était aussi aux nécropoles romaines[1].

La céramique du type des nécropoles de Villanova dans le Latium est la céramique des vases accessoires. A cette catégorie appartiennent les cruches, les tasses à anse verticale et haute et avec deux lobes d'oreille, les petites amphores en forme de vessie, et d'autres vases dont quelques-uns sont déjà faits au tour. Entre autres on y remarque de petits vases dont la forme cherche à reproduire celle des ossuaires de Villanova et qu'on rencontre aussi dans les nécropoles de l'Esquilin[2] et du Forum. Ces vases ont même passé dans les nécropoles de l'Italie méridionale et jusque dans celles où l'on ne trouve point d'ossuaire du genre Villanova; à cette catégorie appartiennent les vases de la nécropole de Suessula (pl. XXV, (fig. 1, 2, 3). Il n'entre pas dans mon plan de m'arrêter longtemps sur la céramique d'imitation du mont Albain. Ceux que cette céramique intéresse peuvent consulter les planches X, XI, XII et XIII qui accompagnent les articles de M. Pinza dont nous avons parlé.

LES VASES ACCESSOIRES DANS LES NÉCROPOLES DU LATIUM.

Les objets de bronze, d'ailleurs peu nombreux, et avant tout les fibules, marquent principalement le lien des nécropoles albaines avec celles de Villanova. Le développement des fibules en Italie, d'ailleurs, correspond aux deux périodes de Villanova. L'âge du bronze, même sur son déclin, n'a connu que la fibule à forme d'arc de violon (pl. XX, fig. 5 et 6). A l'époque transitoire que représentent dans la vallée du Pô les nécropoles de Bismantova et de Fontanella, nous voyons (pl. XIX, fig. 1-3) la fibule à arc simple, que nous retrouvons ensuite dans la plus ancienne nécropole de la vallée du Tibre, à Poggio alla Pozza (Allumiere) où l'on a découvert le rasoir à deux tranchants représenté sur la même planche (fig. 5). Les fibules de la nécropole albaine commencent aussi par ce type. M. Pinza, qui nie l'antériorité de cette station relativement aux autres colonies aryennes des Apennins, veut atténuer le fait de la présence de fibules à arc simple dans la nécropole albaine en déclarant que la fibule de ce type traverse toute la période

OBJETS DE BRONZE.

1. *Bullettino della Commiss. arch. Comunale di Roma*, 1900, p. 168; plaq. p. 24-70.
2. Mariani. Id. *Bullettino*, 1896, pl. V, fig. 11.

de Villanova[1]. Mais cette déclaration, qui enlève aux fibules leur signification chronologique, qu'elles conservaient avec raison dans l'archéologie préhistorique de l'Italie[2], ne nous oblige pas à soulever aussitôt la question de l'antiquité de cette nécropole que nous avons déjà suffisamment élucidée. En soutenant notre thèse sur les fibules de la nécropole albaine et en profitant des données que nous trouvons dans les deux articles de M. Pinza (1898-1900), nous devons constater que les fibules à arc simple présentent ici des variétés qu'on rencontre aussi dans d'autres nécropoles. Ainsi, il y a des fibules non seulement en arc uni, mais aussi en arc entortillé, des fibules avec des corps annelés ou avec des dessins annelés gravés à la pointe, d'autres avec trois côtes sur l'arc, des fibules à corps massif, d'autres avec des épingles courbées et des pieds munis d'un disque. Toutes ces formes se trouvent dans les plus anciennes nécropoles de l'Étrurie, mais surtout dans la nécropole bolonaise de Benacci I[3]. Mais outre les fibules à arc simple on en trouve de différentes formes, à arc serpentiforme dans le genre de celles des pl. XXX, 2, XXV, 8. Chronologiquement ces fibules sont plus récentes que les précédentes, mais on les trouve fréquemment dans les nécropoles de l'Étrurie. Parmi les fibules de ce type postérieur, on rencontre la fibule à très longue agrafe, comme nous en voyons beaucoup dans les nécropoles bolonaises de Villanova et d'Arnoaldi, et que M. Montélius reproduit sur les planches VIII-X de la première série de son album, formant supplément à son ouvrage bien connu : *La civilisation primitive en Italie depuis l'introduction des métaux* (Stockholm, 1895). On rencontre aussi la *fibule à sangsue* ou *à nacelle* avec des anneaux sur l'arc et sur l'épingle, comme on en a trouvé beaucoup dans la nécropole de l'Esquilin[4] ; ces fibules étaient très répandues pendant la seconde période de l'âge du fer chez les Falisques, qui ont adopté complètement la civilisation de Villanova. Parmi les autres ornements de bronze, on remarque les petites roues qui ornaient les épingles à cheveux déjà dans les terramares et les palafittes lacustres, même dans

1. Id. *Bulletino*, 1900, p. 169, plaq. p. 25.

2. Montelius, *La Civilisation primitive en Italie depuis l'introduction des metaux*. Premiere partie, Stockholm, 1895. *Evolution de la fibule en Italie*, p. IV-VI.

3. Voy. l'Album de Montelius, *Op. cit.*, 2e serie, pl. 75.

4. Mariani, *Bullettino, della Comm. arch. Com. di Roma*, 1896, pl. III, fig. 2.

celles de la Suisse. Le type de petite roue, avec un tube, comme on en trouve dans les anciennes nécropoles de l'Étrurie, à Allumiere, Corneto, Vetulonia[1], a été vu dans la nécropole de l'Esquilin (Pinza, pl. VII, fig. 1). M. Pinza signale encore le bracelet de Grotta-Ferrata et les petits anneaux de cette dernière nécropole et de celle qui se trouve près de San-Sebastiano. Ces deux objets sont d'un « type assez commun », comme les petites boules ornées de clous menus en relief[2]. A cette catégorie d'objets appartiennent les couteaux courbes à un tranchant que nous ne voyons presque pas en Étrurie, mais qu'on trouve dans la nécropole de Benacci II et dans le dépôt bolonais de San-Francesco. D'armes proprement dites, nous n'en trouvons pas. M. Pinza signale une pointe de flèche qu'il reproduit avec le couteau à deux tranchants[3], un bouclier, une épée, et *une* lance à douille, mais il ajoute que ces trois objets sont de si minimes dimensions qu'on peut les considérer comme des objets symboliques.

POURQUOI A-T-ON TROUVÉ PEU D'OBJETS DE BRONZE DANS LA NÉCROPOLE ALBAINE.

Le petit nombre d'objets de bronze trouvés dans la nécropole albaine prouve d'une part la pauvreté de la population des monts Albains à l'époque de Villanova et confirme, d'autre part, ce que nous avons dit de la faiblesse de l'influence exercée par les centres de cette civilisation caractéristique sur la vallée de la rive gauche du Tibre, au temps où sur la rive droite cette même civilisation était florissante. Sous ce rapport, il est très intéressant de constater l'usage de la petite roue de bronze ayant la même forme qu'elle avait déjà dans les terramares. « Cela veut dire, avons-nous écrit dans notre article sur l'origine des Latins[4], que dans les objets de luxe, comme dans la poterie d'usage courant, le Latium n'adoptait pas en tout et partout la civilisation de Villanova, conservant comme ornements des objets qui ne se rencontrent presque point dans les lieux avec lesquels le Latium entretenait le plus de rapports, tels que les plus anciennes nécropoles de l'Étrurie. Mais on trouve ces objets seulement dans les nécropoles bolonaises ou en général au nord des Apennins, comme le prouve

1. Voy. l'article de Pinza, 1900, p. 160, plaq. 25, note 3.
2. Tous ces objets sont reproduits par M. Pinza, p. 162 (plaq. 18, art. 1900
3. Dans l'article de 1898, p. 125.
4. *Journ. Min. In. pub.* 1898, décembre, p. 264, plaq. p. 79.

l'objet de bronze qu'on a découvert à Verucchio près de Rimini. Évidemment le Latium avait ses goûts propres et ne se livrait pas trop aux influences étrangères. » Et nous ajoutions la remarque suivante : les nécropoles albaines ne nous ont pas donné le couteau ou rasoir en forme de croissant si répandu dans la civilisation de Villanova, mais le couteau recourbé, que nous ne trouvons que dans une seule nécropole étrusque à Vulci, mais en revanche souvent au sud du Latium et en Sicile. Comme ce couteau se rencontre dans le Latium, aussi bien dans la partie méridionale que dans la partie septentrionale, plus ancienne, de la nécropole albaine, il est tout naturel d'en conclure qu'il y a été en usage pendant une longue période de temps, tandis qu'à Vulci[1] on ne le trouve que dans les tombes à puits, qui sont déjà de la période avancée. Cela nous permet de supposer que ce couteau a été apporté dans le Latium non pas du nord, mais du midi de l'Italie.

EMPRUNT DE L'ORNEMENTATION.

Il est hors de doute que l'influence de la civilisation de Villanova sur le Latium se manifeste, bien que dans une proportion très restreinte, dans l'ornementation des vases qui appartiennent aux types empruntés à la rive droite du Tibre. Il est tout naturel que la décoration des vases ait été empruntée en même temps que le type. On remarque surtout la décoration géométrique, avec son élément principal, le méandre, qui formait l'ornementation caractéristique des ossuaires de Villanova. Pourtant son emploi n'a pas pu être très étendu en Latium, car les vases de ce genre, même les supplémentaires, sont en petit nombre dans les nécropoles albaines et ne se rencontrent presque pas dans la vaste nécropole de l'Esquilin. En outre, nous devons constater que la céramique *latine* des monts Albains et de la nécropole de l'Esquilin, ainsi que les vases qui reproduisent les anciennes formes, par observation des rites religieux, comme ceux qu'on a trouvés dans l'enclos du temple de Dea Dia, ne sont point du tout décorés ordinairement. Ceux qui ont une ornementation, s'ils ne présentent pas des formes empruntées, indiquent une totale ignorance de l'ornementation géométrique et de son système. Nous reviendrons sur cette ornementation dans le chapitre suivant. Quant à la forme des tombeaux à puits,

1. Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci*, p. 205.

bien qu'elle appartienne, comme nous l'avons dit, à la période de Villanova, elle ne présente pas dans les monts Albains un développement ou une variété d'architecture analogue à ce que nous observons dans les tombeaux à puits au nord du Tibre; nous donnons ci-dessus trois différents modèles de ces derniers (pl. XXXIV, fig. 3, 4, 5).

En terminant ce chapitre sur les Latins des monts Albains, nous sommes obligés d'insister sur la différence de notre point de vue et de celui de M. Pinza, qui, il est vrai, n'affirme plus que les nécropoles albaines appartiennent chronologiquement à la seconde période de Villanova, mais tout de même déclare[1] que « chronologiquement ces nécropoles sont un peu plus récentes que les tombes à puits, les plus anciennes de l'Étrurie ». Nous prenons note de cette rectification, mais nous ne la trouvons pas convaincante, et nous gardons notre opinion qui s'appuie d'ailleurs sur celles si compétentes de MM. Pigorini[2] et Undset[3]; d'après ces savants, la nécropole albaine, dans sa partie la plus ancienne, présente un type de civilisation antérieur à toute la civilisation de Villanova et a une origine plus reculée que celle-ci. Il est vrai que M. Pinza ne nie pas la haute antiquité de ce type; mais cette céramique et ces bronzes n'offrent, à ses yeux, que des « réminiscences de temps antérieurs » ou des « survivances » qui ont persisté pendant une phase nouvelle. Tous les peuples ont des survivances, mais quand ces survivances, comme l'urne-cabane, persistent obstinément et forment un des traits caractéristiques du milieu civilisateur, c'est une preuve que ce milieu repose sur des bases solidement établies qui remontent à l'époque, par exemple, où n'existait pas encore le type d'urne cinéraire, qui est représenté par l'urne biconique de Villanova. Nous le comprendrons encore mieux si nous prenons en considération que les monts Albains nous fournissent aussi les plus anciens types de cette urne-cabane, à commencer par sa forme la plus simple (Musée du Vatican), où le mur et le toit ne font qu'un. Déjà pour cette raison,

CONCLUSIONS SUR L'ANCIENNETÉ DE LA NÉCROPOLE DES MONTS ALBAINS

1. Déjà dans *Bullettino della Commiss. Arch. Comunale di Roma*, 1900, p. 191, pl. p. 47.

2. M. Pigorini a déclaré déjà, dans une de ses premières études paléo-ethnologiques, que la nécropole albanaise présente le passage entre l'époque du bronze et celle du fer, et il n'a pas changé d'opinion : La paleoetnologia in Roma, in Napoli, nelle Marche e nelle Legazioni (Parma, 1867), p. 24.

3. *Annali dell'Instituto di corrisp. archeol.*, 1885, p. 48-49.

nous ne pouvons pas admettre l'antériorité des urnes de Vetulonie ou de Tarquinies, ni des urnes-cabanes de l'Étrurie en général, sur celles des monts Albains. Si la nécropole albaine était postérieure à celles avec lesquelles on la compare, elle montrerait plus de traits communs avec la nécropole de Villanova ; elle aurait aussi adopté l'urne typique de Villanova et ne l'aurait pas remplacée par l'urne-cabane ou l'urne-ovoïde avec le cordon d'argile autour du col (pl. XXXIII, fig. 4) qui présente, ainsi que nous l'avons vu, le type d'un vase de l'époque néolithique; elle ne lui aurait pas non plus substitué une urne à anse double avec un couvercle en forme de toit (*Ibid*, fig. 5), au lieu du couvercle en forme d'écuelle retournée qu'affecte l'urne de Villanova. Cette nécropole aurait aussi manifesté plus de luxe dans les objets de bronze et donné des types plus nouveaux que les épingles à cheveux sous forme de petites roues de l'époque des terramares, que ne connaissent pas les nécropoles de l'Étrurie.

Tous ces faits nous amènent à croire que la population aryenne des monts Albains s'y est établie encore à cette époque transitoire entre la civilisation du bronze et le commencement de l'âge du fer, dont témoignent les antiquités d'Allumiere et de Tolfa; dans ces localités (Allumiere) on a aussi trouvé le rasoir à deux tranchants des terramares (pl. XXX, fig. 5), ce qui correspond parfaitement à l'époque que nous assignons à l'émigration des habitants des palafittes de la vallée du Pô et à leur pénétration au cœur de l'Italie, émigration survenue pour des raisons que nous ne pouvons pas encore expliquer. Le mobilier funéraire des nécropoles albaines nous donne le droit d'admettre que la population aryenne a commencé à y être enterrée approximativement depuis la fin du XIe siècle avant Jésus-Christ, époque où elle est arrivée avec une civilisation où dominait l'industrie des terramares; cet état a persisté jusqu'à la période de l'importation des marchandises étrangères, c'est-à-dire jusqu'au VIIIe ou VIIe siècle inclusivement. A cette époque apparaissent dans ces nécropoles les inhumations dans des tombeaux à fosse, avec des accessoires d'importation désignés en Italie comme objets « d'art oriental ». La fin de cette période de trois ou quatre siècles, qui est comme le prélude de la vie latine, correspond parfaitement à la phase initiale de l'existence de Rome, dont les plus anciennes

nécropoles témoignent déjà de la pénétration sur son territoire d'objets d'importation étrangère. La fondation de Rome et les influences extérieures plus ou moins immédiates ont donné à la vie de ce peuple une nouvelle direction. Mais avant d'examiner les conditions qui ont fait naître une civilisation d'un nouveau genre, en ce centre le plus important de l'Italie, nous devons d'abord étudier la phase qui a précédé cette civilisation et l'a en quelque sorte préparée. C'est la phase que nous connaissons déjà un peu et qui s'appelle la période de Vilnova ou le commencement de l'âge du fer (le premier âge du fer).

CHAPITRE VII

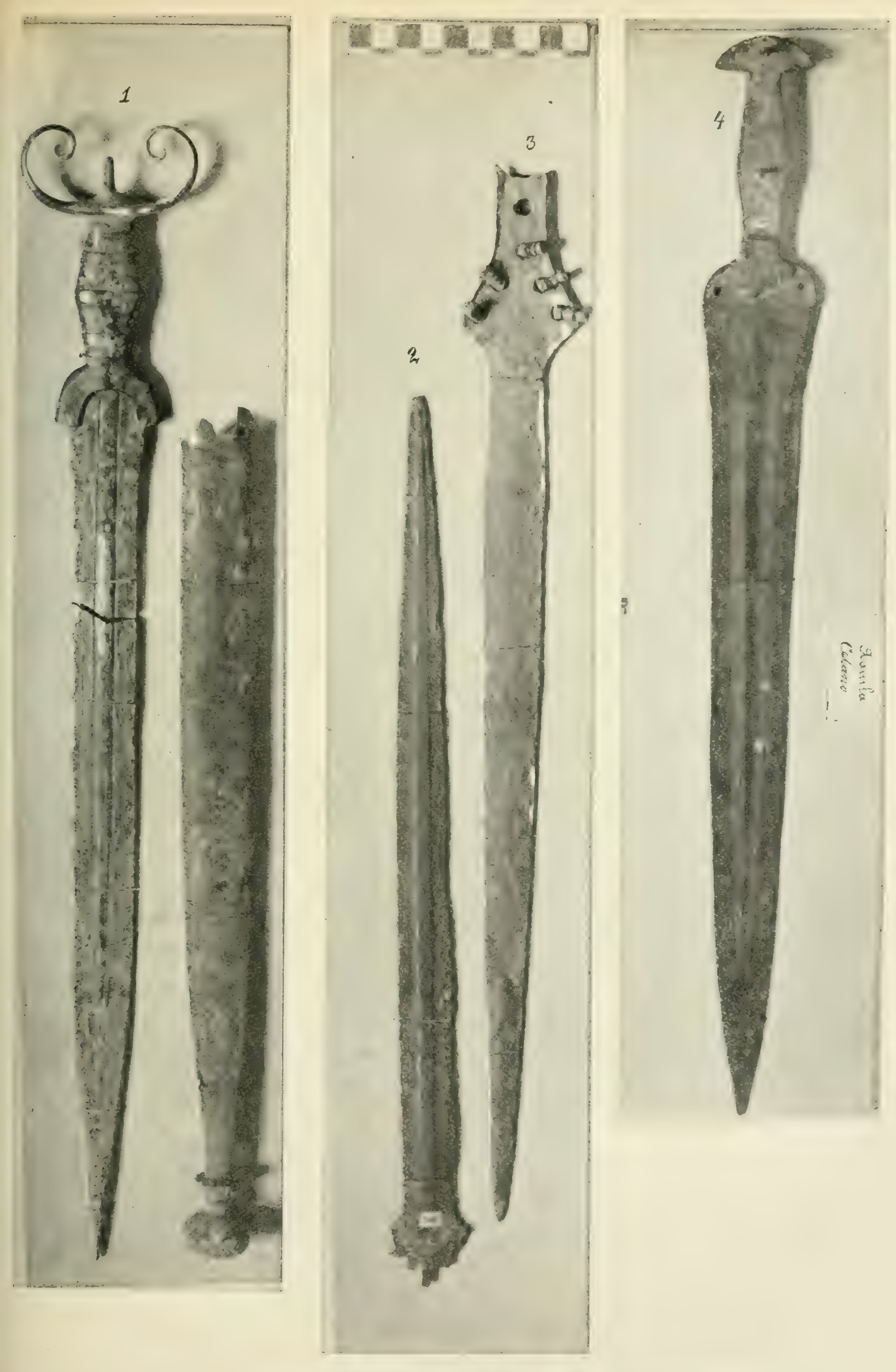
LE PREMIER AGE DU FER EN ITALIE. — CIVILISATION DE VILLANOVA

LE CENTRE DE LA CIVILISATION DE VILLANOVA ET SA PROPAGATION.

La période de la vie italique surnommée, bien que le terme ne soit pas tout à fait juste, la période de Villanova, d'après la nécropole de ce nom, située à 8 kilomètres de Bologne, est très riche en vestiges de ses monuments. La plus grande et la plus importante partie se trouve dans le musée de Bologne (Museo civico), dans le musée archéologique de Florence et dans beaucoup de musées locaux d'anciennes villes étrusques, comme Tarquinies (Corneto), Chiusi, Orvieto, etc. Le plus grand nombre de ces antiquités ont été trouvées au foyer même de cette civilisation, au centre de sa propagation, au nord des Apennins, au sud du Pô, sur le territoire qui est borné à l'ouest par le Panaro et à l'est par l'Adriatique jusqu'à Rimini. Le centre principal de ce territoire était Bologne (Bononia des Romains, Felsina des Étrusques et des Ombriens). Dans cette ville et ses environs on a trouvé le gisement le plus important des objets d'argile et de bronze qui caractérisent cette civilisation ; ils étaient en partie dans des dépôts et dans des restes d'habitations, mais surtout dans les tombeaux à puits si caractéristiques de la période de Villanova. Ces tombes, qu'on a trouvées pour la première fois dans la nécropole de Villanova, sur la propriété du comte Gozzadini, sont si étroitement liées à cette civilisation qu'elles nous donnent la plus grande facilité pour suivre la marche de sa propagation, d'autant plus qu'elles sont ordinairement accompagnées de l'ossuaire à forme typique : deux cônes tronqués unis par leur base. Dès qu'on trouve ces tombes originales avec leur urne cinéraire typique, on est sûr d'être sur les traces de la propagation de la civilisation de Villanova. Des tombeaux et des ossuaires semblables ont été trouvés aussi au sud des Apennins, dans les

anciennes nécropoles disséminées sur le territoire de l'ancienne Étrurie, principalement dans le sud-ouest. En 1885 l'archéologue norvégien Undset a nommé les localités suivantes, en commençant par l'embouchure du Tibre : Cervetri (l'ancienne Caere), Allumiere et Tolfa près de Civita-Vecchia, Corneto (Tarquinii), Vulci, Cosa, Grosseto et Ruselle (l'ancienne Rusellæ) Vetulonia, Volterra (ancienne Volaterrae), Livourne, Sienne, Cortone, Pérouse (ancienne Perusia), Chiusi (ancienne Clusium), Orte, Orvieto, Bomarzo. A ces localités il a ajouté l'île d'Elbe, puis Véies, Viterbe, Sovana, Arezzo (Arretium). Dix ans après la publication des travaux de M. Undset, on a trouvé de nombreuses tombes de ce type dans le sud-est de l'Étrurie, sur le territoire des Falisques : sur le mont Montarano, sur la colline Narce et sur le mont Saint-Ange. Les objets qu'on recueillit en grande quantité dans ces tombes forment une partie du musée de la Villa Giulia dans les environs de Rome, incorrectement nommé le musée Étrusque. L'influence de cette civilisation ne s'est pas bornée à la rive droite du Tibre. Elle s'est fait sentir jusqu'à un certain point dans le Latium et même dans l'Italie méridionale, de sorte que le vase typique de Villanova a été trouvé jusqu'à Cumes et, sous une forme plus ou moins altérée, à Capoue et à Striano en Campanie, à Tarente et enfin, d'après l'opinion erronée de quelques-uns, même à Torre del Mordillo, en Calabre. On voit que cette civilisation a été fort répandue parmi les peuples italiques qui ont apporté sur la presqu'île apennine le rite de l'incinération. Et à mesure que la population se répandait en Italie, la civilisation s'étendait en même temps, exerçant une influence sur les aborigènes, mais aussi cédant devant leur civilisation, quand les Aryens étaient en petit nombre, jusqu'à ce que finalement elle fût écrasée elle-même par de nouvelles influences plus fortes, au nord et au centre par celle des Étrusques, au sud par celle des Grecs.

Les traits dominants de la civilisation de Villanova sont : l'incinération des morts, les tombes à puits, les ossuaires en forme de deux cônes inégaux tronqués réunis par leur base, l'apparition des vases funéraires supplémentaires, l'ornementation géométrique érigée en système, le bronze battu, la variété et l'abondance des objets en bronze, la présence du fer, d'abord à l'état d'exception, comme métal servant



Pl. XXXI. — Époque du bronze (fig. 2, 3) et premier âge du fer (fig. 1, 4).

pour les articles de parure et ensuite pour les armes, et, enfin, l'apparition des signes alphabétiques sur divers objets. Cette civilisation est tout à fait nouvelle en Italie et n'a avec celle des terramares qu'un point de contact, le rite de l'incinération. D'où vient-elle?

ORIGINE DE LA CIVILISATION DE VILLANOVA

La question que nous venons de poser est très importante, mais non encore éclaircie. M. Pigorini [1] émettait autrefois l'idée que la civilisation de Villanova est le produit de l'Italie centrale où elle a surgi sous l'influence de « nouvelles immigrations ». Il citait à l'appui l'opinion très juste de M. Chierici, qui constatait que dans l'Italie supérieure il n'y a pas trace d'un passage progressif allant de l'âge du bronze vers le commencement de celui du fer. Mais bientôt M. Pigorini [2] se prononça plus nettement en disant que cette nouvelle phase de civilisation a été avant tout l'œuvre des anciens habitants des terramares, lorsque, après leur émigration sur les rives du Tibre, ils sont entrés en contact avec de nouvelles tribus débarquées sur les rives de l'Italie centrale et méridionale. Plus récemment M. Pigorini a changé d'avis. Il a commencé à penser que le passage d'une civilisation à l'autre a eu lieu dans la vallée du Pô elle-même, par voie d'évolution naturelle, c'est-à-dire que la civilisation de Villanova s'est développée en sortant de la civilisation des terramares sous l'action d'influences étrangères venues d'Orient. Ces idées, M. Pigorini les a soutenues depuis 1884 [3] et encore tout récemment [4], déclarant sur un ton décisif qu'il s'est efforcé de rendre cette hypothèse « évidente ». Mes lecteurs ont eu plusieurs fois l'occasion de voir combien j'estime les services rendus à la science par M. Pigorini, qui est le vrai maître de la palethnologie italienne et un des fondateurs de cette science en Italie. Mais, cette fois, nous ne pouvons pas être d'accord, comme il le sait par nos débats personnels, dont pourtant j'ai toujours retiré beaucoup de fruit.

M. PIGORINI RATTACHE LA CIVILISATION DE VILLANOVA AUX TERRAMARES

L'opinion de M. Pigorini aurait été bien fondée si, parmi les objets de céramique et les outils de bronze, il existait un rapport de filiation indi-

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1878 (IV), p. 126.
2. Id. *Bullettino*, 1882 (VIII), p. 117.
3. Id. *Bullettino*, 1884 (X), p. 46.
4. Id. *Bullettino*, 1901 (XXVII), p. 14 Cercai di mettere in evidenza, quanto ho parecchie volte trattato nel *Bullettino*, vale a dire che *la civiltà di Villanova procede da quella anteriore dei terramaricoli*.

quant comment la civilisation du bronze des terramares s'est transformée dans la civilisation de Villanova. Mais l'existence de ce rapport d'une civilisation à l'autre dans la vallée du Pô a été réfutée, non seulement par M. Chierici, mais par M. Pigorini lui-même, quand, faisant venir la civilisation de Villanova de l'Italie centrale, il invoquait l'absence de tout passage progressif d'une civilisation à l'autre (absence constatée par M. Chierici), et aussi quand il polémiquait avec M. Brizio, qui fait venir la civilisation des terramares de celle de Villanova. Dans un excellent article : *Comparazione tra i fondi di capanne dell'eta della pietra, le terremare dell'eta del bronzo e le necropoli del periodo di Villanova*[1], M. Pigorini a mis en avant beaucoup d'arguments pour prouver à son adversaire que la différence qui se manifeste entre la civilisation du bronze des terramares et celle de Villanova exclut la possibilité que cette dernière ait pu exercer une influence sur la première. Trois années plus tard[2], M. Pigorini fit valoir les curieuses considérations que voici : « Bien que je pense toujours que la civilisation que nous révèlent les tombes de Villanova est sortie de la civilisation que manifestent les terramares, je reconnais quand même que le matériel archéologique de ces deux civilisations est essentiellement différent, et *je comprends* qu'on puisse arriver à l'hypothèse que chacune d'entre elles a son origine particulière. » L'aveu est précieux à retenir, bien que M. Pigorini remarque tout de suite après que cette différence, après une étude approfondie, « n'a pas toute la portée qu'on veut lui donner ». Et en effet, toutes les ressemblances que voit M. Pigorini n'ont qu'un caractère hypothétique ou même ne prouvent rien. Ainsi il voit une ressemblance entre les épées de bronze, ressemblance qu'on peut encore admettre jusqu'à un certain point (pl. XXXI, fig. 3 et XXXII, fig. 1 et 2), et *il ne doute pas* que le couteau (rasoir) à forme de croissant de Villanova (pl. XXIX, fig. 4) ne provienne du couteau à deux tranchants des terramares (pl. XX, fig. 1 et 4, pl. XVI, fig. 4 et 5), ce qui n'est qu'hypothétique. Certains savants, comme M. Hörnes[3], n'acceptent pas du tout cette théorie de M. Pigorini. Quant

1. Id. *Bullettino*, 1884 (X), p. 33-50.
2. Id. *Bullettino*, 1887 (XIII), p. 75 et 78.
3. *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa von den Anfängen bis um 500 vor Chr.*, Wien, 1898, p. 605.

aux faucilles et menus objets, comme les épingles à cheveux, ils ont été trouvés dans les couches supérieures des terramares et appartiennent à l'époque des influences extérieures qui ont amené le commencement de l'âge du fer en Italie. Par conséquent, ils n'avaient pas de relations de dépendance avec la civilisation des terramares. M. Pigorini croit pouvoir affirmer encore que la poterie grossière des terramares à anse cornue se retrouve, mais modifiée, à Villanova. L'auteur sent lui-même la faiblesse de son argumentation. Il s'efforce d'une part de s'appuyer sur l'hypothèse émise par M. Undset[1], qui croit qu'on découvrira avec le temps des nécropoles plus anciennes à Bologne, lesquelles nous indiqueront des rapports plus évidents entre les deux civilisations ; et de l'autre il se voit contraint d'avouer que ses allégations en faveur d'un lien de la céramique des terramares avec celle de Villanova sont un peu forcées. « Il est hors de doute, dit-il, que la différence entre ces poteries est très grande, plus grande que ne l'est l'analogie. » Après cette déclaration, il semble étrange de voir M. Gsell, un savant français de l'école de Rome, écrire dans son estimable ouvrage sur les fouilles qu'il a faites à Vulci[2], en s'appuyant avant tout sur l'autorité de M. Pigorini, que la forme de l'urne de Villanova provient des terramares, et, par-dessus le marché, reprocher à M. Brizio de ne pas voir cette ressemblance.

FONTANELLA ET BISMANTOVA, STATIONS INTERMÉDIAIRES ENTRE LA CIVILISATION DES TERRAMARES ET CELLE DE VILLANOVA.

Dans ces derniers temps, M. Pigorini[3] a fondé sa théorie, sinon exclusivement, tout au moins principalement, sur deux nécropoles de l'Italie du Nord : celle de Fontanella de Casalromano, dans la province de Mantoue, et celle de Bismantova dans la province de Reggio. Par leur matériel archéologique, ces deux nécropoles appartiennent à l'époque transitoire entre l'âge du bronze et les débuts de l'âge du fer. A Fontanella, qui est un peu plus ancienne que Bismantova, se trouvent deux nécropoles dont l'une appartient encore à l'époque énéolithique : l'autre présente le caractère de l'époque transitoire entre les terramares et Villanova. Dans cette dernière, comme auparavant à

1. *Annalli dell'Institulo di corr. archeol.* 1845, p. 57.
2. *Fouilles dans la nécropole de Vulci.* Paris, 1891, p. 257.
3. *Bull. di paletn. ital.*, 1890, XVI, p. 50 sq.

Bismantova[1], on a trouvé des fibules à arc simple avec un seul enroulement, semblables à celles qu'on a découvertes au Caucase, dans les nécropoles de Koban et de Kasbek. Ces trouvailles, ainsi que celles de colliers, de bracelets et d'épingles à cheveux, ont amené M. Chierici[2] à admettre l'influence du Caucase sur le premier âge du fer en Italie. La grande antiquité de la nécropole de Koban a été reconnue par tous les savants (entre autres par MM. Philimonov, Chantre, Virchow, Montélius) à l'exception de deux archéologues russes, le comte J.-J. Tolstoï et l'académicien N. Kondakov[3]. A en juger par les objets qu'on y a recueillis, elle doit remonter par ses commencements à l'âge du bronze ou tout au moins au début de l'âge du fer, plus probablement vers la la fin du second millénaire avant Jésus-Christ[4]. Cette antiquité est confirmée par l'antiquité de Bismantova et de Fontanella, dont la chronologie ne peut provoquer aucune discussion. Mais nous ne pouvons pas décider si le Caucase a exercé une influence quelconque sur l'Italie du Nord à cette époque. Nous voyons seulement qu'une influence étrangère a commencé à pénétrer dans les régions, où autrefois se trouvaient les terramares, et que cette influence s'est manifestée dans la ressemblance de certains objets en bronze avec ceux de pays aussi éloignés que le Caucase. Cette ressemblance s'explique plutôt par le fait que, vers le commencement de l'âge du fer, l'Italie et le Caucase ont subi une influence qui venait de la région du Danube inférieur. Les parallèles archéologiques qu'a tirés dernièrement le Dr Wilke dans la *Zeitschrift für Ethnologie* (Berlin, 1904, p. 39-104) paraissent ne laisser aucun doute sur la justesse de cette hypothèse. Mais cela n'explique en rien l'influence de la civilisation des terramares sur celle de Villanova ; aussi M. Pigorini insiste-t-il surtout sur le fait que l'ossuaire (pl. XXIV, fig. 1, 4, 6), qu'on peut considérer comme le prototype du célèbre ossuaire typique de Villanova, est sorti de la nécropole de Fontanella. Il reproduit de nouveau cette urne cinéraire dans son *Bulle-*

1. Chierici a étudié la nécropole Bismantova dans *Bull. di paletn ital.*, 1875 (I), p. 42-47 ; 1876 (II), p. 252-253, 1882 (VIII), p. 118-139. Les objets ont été reproduits aussi dans l'album de Montelius, 2e série, pl. XLI.

2. Id. *Bullettino*, 1882 (VIII), p. 118 sq.

3. *Les antiquités russes dans les monuments d'art*, II, Saint-Pétersbourg, 1890, p. 109, sq.

4. M. Chantre le reporte entre le xve et viie siècle, Montelius, au xiiie ; Virchow, au xi-x^e. V. Niederle « *L'Humanité aux temps préhistoriques* », trad. russe, p. 331-332.

tin de 1902 (p. 23) et la compare avec celle de la nécropole de la même époque transitoire, découverte tout récemment dans la Basilicate et dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. L'ossuaire de la nécropole de Timmari ressemble en effet beaucoup à celui de Fontanella : il est aussi reproduit dans la même livraison du *Bulletin* (pl. II, fig. 5). Ainsi nous apprenons que dans la vallée du Pô on a déjà connu le vase de forme biconique, et bien qu'il présente un travail grossier, il a pu, avec le temps, se développer en l'ossuaire de Villanova, si caractéristique de l'époque de l'âge du fer, et ensuite si répandu en Europe. Comment cette forme a-t-elle surgi ? Ceci est une autre question [1]. La céramique des terramares présente aussi des vases ébauchant la forme biconique, telles que les urnes cinéraires de Casinalbo et Crespellano, que Montelius reproduit dans son *Album* (pl. 38 fig. 15 et pl. 39 fig. 11 et 16). Mais nous ne reconnaissons pas dans ces ossuaires le modèle de celui de Villanova. M. Brizio, un des connaisseurs les plus compétents de la céramique de Villanova, et dont la remarquable collection de poteries se trouve au musée de Bologne dont il est directeur, ne voit pas non plus ce rapport. M. Pinza fait même provenir ce modèle de l'âge énéolithique et en voit le prototype dans les vases de la nécropole de Remedello que M. Colini a reproduits dans le *Bulletin de Palethnologie italienne* (1898, pp. 97 et 98). Mais il nous semble que ces formes larges et gauches sont éloignées non seulement de l'ossuaire typique de Villanova, mais même de la céramique de Fontanella et de Timmari qui offre quelque ressemblance avec cet ossuaire.

L'ossuaire biconique de Fontanella, qui pour M. Pigorini est un témoin important de l'évolution de la civilisation du bronze des terramares vers celle de Villanova, indique simplement en réalité qu'en des temps assez lointains il y avait dans la vallée du Pô une forme de céramique qui, plus tard, plus développée, est devenue la forme typique des ossuaires de Villanova. Si même nous admettons que cette forme a été transmise à Fontanella par les terramares, ce qui paraît en une certaine mesure confirmé par l'ossuaire de Timmari, apporté de la vallée du Pô dans la Basilicate à une époque plus rapprochée de la civilisation des terramares que

1. M. Martha admet dans l'*Art étrusque* (p. 74, note) que cet ossuaire est d'origine non italique « et semble dérivé d'un prototype en cornets métalliques assemblés bord contre bord ».

de celle de Villanova[1], même dans ce cas cette vague ébauche de la forme du vase de Villanova, forme qu'on rencontre aussi à l'âge énéolithique, ne nous semble pas suffisante pour en conclure que cette civilisation est sortie de celle des terramares, si caractéristique, homogène et très originale.

LE PEU DE FONDEMENT DE LA THÉORIE QUI VEUT QUE LA CIVILISATION DE VILLANOVA SOIT ORIGINAIRE DES TERRAMARES.

Non, cette civilisation, concentrée dans la vallée du Pô sur une étendue assez restreinte, et transportée ensuite dans la future Étrurie, a une tout autre origine. Que quelque chose de la civilisation des terramares ait dû se transmettre ici, cela va de soi, mais il est inadmissible que la civilisation qui serait sortie des terramares n'ait laissé aucune trace là où ces dernières ont eu leur plein épanouissement, notamment à l'ouest du Panaro où se trouvent les provinces de Reggio, de Modène et de Parme. Ce fait, sur lequel M. Brizio a depuis longtemps appelé l'attention du monde savant[2], suffit à lui seul pour renverser tous les arguments de M. Pigorini et de ses disciples, surtout de M. Gsell. Ce dernier les expose[3] avec un soin particulier, tout en reconnaissant que des « différences importantes » marquent ces deux civilisations. En effet ces différences sont très importantes, et je vais les exposer pour n'y plus revenir. Mais puisque je viens de parler de M. Brizio, je ne peux pas me dispenser d'ajouter qu'il les a déjà formulées et de façon si claire et positive, que je cède avec plaisir la parole à cet éminent savant.

LES OBJECTIONS DE M. BRIZIO.

« Si la civilisation de Villanova était sortie de celle des palafittes et des terramares, nous aurions dû pouvoir constater les faits suivants : 1° les nécropoles du type de Villanova auraient dû se trouver dans les endroits où les terramares ont été en plus grand nombre et plus resserrées, c'est-à-dire à Modène, Reggio et Parme; 2° Les nécropoles des terramares auraient dû présenter quelque analogie avec celle de Villanova ; les productions locales des habitants des terramares, surtout la céramique, auraient dû se perpétuer au moins en partie dans

1. Dans presque tous les ossuaires de Timmari on ne trouve que des cendres, comme dans les ossuaires des terramares; en outre la forme du rasoir trouvé dans cette nécropole rappelle celle des rasoirs des terramares (voir la lettre de M. Ridola à M. Pigorini dans le Bulletin de Palethnologie italienne, 1901 (XXVI), p. 30-40).

2. *Atti e memorie della Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna*, 1883, p. 264 sq., 1885, p. 173 sq.

3. *Fouilles dans la nécropole de Vulci*, p. 334 sq.



Pl. XXXII — Premier âge du fer. Épées et poignards de bronze.

les stations occupées par les peuples auxquels appartiennent les tombes du type de Villanova.

« Les découvertes archéologiques ont prouvé, au contraire : 1° que sur toute la région de la rive gauche du Panaro jusqu'à la Trebbia, où l'on compte un si grand nombre de terramares, on n'a trouvé nulle part une nécropole du type de Villanova ; 2° que les nécropoles des terramares n'ont rien de commun avec celles de Villanova à l'exception du rite funéraire de l'incinération : dans les premières, les ossuaires ont des formes diverses, mais jamais la forme typique, pour ainsi dire sacrée, des tombes de Villanova. Les ossuaires des habitants des terramares étaient déposés non pas dans des fosses creusées et qui se distinguaient l'une de l'autre, mais à fleur de terre, sur une vaste étendue commune, très rapprochés l'un de l'autre, de sorte que quelquefois sur 1 mètre carré on en trouve plus de 30 ; fréquemment on les trouve dans deux couches immédiatement superposées, de telle sorte que l'ossuaire supérieur quelquefois pénétrait dans la couche inférieure. Dans les tombes du type Villanova, au contraire, les ossuaires sont toujours dans une fosse profonde, creusée exprès, et dans laquelle on jetait tout ce qui avait appartenu au défunt, après avoir brisé en morceaux la plupart de ces objets. Dans les nécropoles des terramares on ne trouve jamais un objet ayant appartenu au défunt ; 3° la céramique des terramares est totalement différente de celle des stations occupées par les peuples auxquels appartiennent les tombes du type de Villanova. En effet, une particularité des terramares consiste dans les anses lunulées et cannelées qu'on y trouve par centaines, tandis que dans 800 cabanes explorées à Bologne par M. Zannoni, et qui contenaient une quantité innombrable de fragments de vases avec des dessins gravés du type de Villanova, on n'a pas trouvé une seule anse lunulée ou cannelée »[1]. M. Brizio conclut qu'il se considère autorisé à maintenir son opinion, à savoir que « la civilisation de Villanova n'est ni une suite, ni un développement de la civilisation des terramares ».

Les objections présentées par M. Brizio sont si décisives qu'elles ne souffrent pas le moindre compromis ; elles réfutent radicalement l'hypo-

1. *Atti e memorie*, 1885, p. 173-174. L'article de Brizio est intitulé « La provenienza degli Etruschi ». C'est un des meilleurs travaux de cet éminent savant italien.

thèse de M. Pigorini, sans laisser un seul argument qui puisse la justifier. Plus tard, M. Pigorini a invoqué à plusieurs reprises[1] des traces de l'anse cornée dans la céramique des nécropoles du type de Villanova ou du « motif » de cette anse, selon l'expression de M. Gsell[2], savant qui adopte entièrement la même hypothèse. Il a aussi invoqué[3] l'existence dans les terramares d'un vase à deux cônes tronqués, unis par leur base ; mais il est clair pour tous que ces rapprochements tirés par les cheveux, peut-on dire, ne sauraient appuyer sérieusement cette hypothèse, contre laquelle s'élèvent des faits positifs, clairs, tangibles, qui font ressortir la différence nettement tranchée qui sépare les deux civilisations. L'apparition sporadique de l'anse lunulée, et souvent sous une forme à peine ébauchée, comme à Vulci, ne peut pas servir d'argument au profit de l'hypothèse de M. Pigorini ; de même celle-ci ne peut pas être soutenue en invoquant le fait qu'on a découvert dans la masse que présente l'ensemble de la céramique des terramares quelques vases rappelant la forme biconique. Que signifie une dizaine d'anses lunulées, noyées dans les nombreuses nécropoles de l'Étrurie, à côté du fait, signalé par M. Brizio, que dans à peu près 800 cabanes bolonaises on n'a pas trouvé une seule anse semblable ? M. Brizio n'a pas cité deux autres faits non moins probants : nous voulons parler du bronze forgé des nécropoles de Villanova en opposition au bronze exclusivement coulé des terramares, et de l'ornementation géométrique dont on ne trouve pas trace dans les terramares. Ces faits, il est vrai, nous parlent surtout de la nouvelle phase de la civilisation de la vallée du Pô, mais en même temps ils renforcent notre opinion qu'entre la civilisation des terramares et celle de Villanova il n'y a pas eu d'attaches, bien que les territoires où régnaient ces deux civilisations se touchassent. M. Pigorini[4] constate lui-même, il est vrai, à propos d'autre chose, que les terramares de Bazzano (aux confins des provinces de Modène et de Bologne) et de Redú (province de Modène), bien que voisines des nécropoles du type et de la période de Villanova, n'ont

1. Voy. *Bull. di paletn. ital.* 1889 (XV), p. 65 sq. 1899 (XV), p. 54 ; *Monumenti antichi de l'Ac. de Lin.*, I, p. 140 sq.

2. *Op. cit.*, p. 269 et 334.

3. *Bullettino*, 1887 (XIII), p. 75.

4. *Bullettino*, 1900 (XXVI), p. 122.

donné « rien de villanovien » (*nulla di villanoviano*). Il ajoute à ce sujet « qu'il est impossible d'admettre que le matériel de ces stations et la céramique des nécropoles voisines n'eussent pas eu quelque chose de commun, si les deux civilisations qu'elles représentent avaient été contemporaines pendant un certain temps. » Nous nous croyons autorisé à dire de notre côté qu'on ne peut pas admettre que ces civilisations n'eussent rien eu de commun, si l'une était sortie de l'autre. Nous nous sommes arrêtés, un peu plus longuement qu'il ne fallait dans les limites de ce travail, à réfuter la théorie de M. Pigorini, car nous tenons en haute estime l'autorité de ce savant dans les questions où nous nous séparons de lui, comme dans celles où nous nous rallions à son opinion.

SINGULARITÉ DE LA THÉORIE QUI FAIT VENIR LA CIVILISATION DE VILLANOVA DE LA PÉRIODE ÉNÉOLITHIQUE.

M. Pinza a une tout autre théorie sur l'origine de la civilisation de Villanova. Il croit qu'elle provient directement de la période énéolithique[1] et admet seulement qu'elle s'est perfectionnée sous l'influence de ses rapports avec les terramares et l'étranger. Nous avons déjà soumis cette théorie à une critique par rapport à la nécropole albaine, et nous l'avons trouvée très arbitraire. Nous n'y reviendrons pas. Tout le monde sait que les peuples qui acceptent une nouvelle civilisation conservent encore longtemps des traces de l'ancienne qui, en une certaine mesure, se fond avec la nouvelle. Le même procédé s'est répété dans les lieux où plus tard a surgi la civilisation de Villanova. Mais croire que cette civilisation caractéristique et typique, aux traits si nettement indiqués, provient directement de la couche néolithique ou énéolithique de la population de la vallée du Pô et de l'Étrurie méridionale, prouve qu'on a une opinion trop hasardée sur cette civilisation, opinion qui ne saurait être partagée en aucun cas même par ceux qui ne l'ont pas étudiée à fond. Les éléments de ces deux civilisations diffèrent tellement, à commencer par l'incinération des morts et à finir par le bronze forgé et le fer, que nous ne pouvons qu'être surpris qu'on ait pu même soupçonner entre elles un lien de parenté ou de succession.

*
* *

1. M. Pinza a publié cette théorie d'abord dans le *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, 1898, p. 210 sq., puis il l'a répétée dans le *Bullettino*, 1900 où il donne ses conclusions, p. 201 (plaq. 57).

Nous savons déjà que les habitants des terramares, comme M. Pigorini l'a établi avec une précision toute scientifique, ont abandonné leurs palafittes à la fin de l'âge du bronze, au moment où de nouveaux courants de civilisation s'insinuaient dans la vallée du Pô. Nous savons encore qu'ils se rendirent en suivant les rives de l'Adriatique dans le Picenum et plus loin, d'un côté à travers les Apennins dans la vallée du Tibre, et de l'autre, plus au sud, jusqu'aux rives de la mer Ionienne. Nous ne connaissons pas la cause qui les a contraints d'abandonner leurs terramares; nous pouvons seulement supposer avec une certaine vraisemblance que cet abandon n'a pas été spontané. Les peuples sédentaires ne quittent pas leurs lieux de résidence par caprice. L'explication de ce fait nous est donnée par l'apparition au sud-est de la vallée du Pô d'un nouveau peuple, qui semble surgir tout à coup de terre, et qui se présente avec une nouvelle civilisation de beaucoup supérieure à celle des terramares, par le goût élégant qu'elle révèle et par sa technique plus parfaite. Nous n'avons aucune raison de penser que ce nouveau peuple ait vécu entre le Panaro et l'Adriatique dès l'époque du bronze à laquelle appartiennent les terramares : sa civilisation la plus ancienne en ces lieux nous indique positivement une période plus avancée, celle de l'âge du fer. Il est donc certain que ce peuple s'est établi en ces lieux lorsque les habitants des terramares sont sortis de leurs constructions sur pilotis pour émigrer dans le sud. Mais ne pouvons-nous pas supposer que l'arrivée de ce nouveau peuple dans cette partie de la péninsule, qui s'appelle aujourd'hui la Romagne, a été cette cause déterminante qui a forcé les habitants des terramares d'abandonner leurs villages? Nous avons déjà indiqué une fois cette hypothèse, et nous la répétons ici, la croyant la plus vraisemblable.

LES OMBRIENS DANS LA VALLÉE DU PÔ.

Ces nouveaux immigrés n'étaient pas les Étrusques, lesquels, d'après M. Helbig[1], seraient venus des Alpes rhétiques dans la vallée du Pô et auraient mis fin à l'époque des terramares. Les Étrusques, comme nous le verrons plus tard, ne sont pas venus en Italie à la même époque, ni d'au delà des Alpes. Le peuple qui nous occupe était parent des

1. *Italiker in der Poebene*, p. 99.

habitants des terramares. Comme ces derniers, les nouveaux colons incinéraient leurs morts et parlaient une langue de même racine et de même famille, celle qu'on désigne sous le nom d'italique ; ce ne pouvaient être les Vénètes, puisque ceux-ci n'ont jamais traversé le Pô, ni les Gaulois dont l'invasion en Italie, si même elle avait commencé avant le IVe siècle avant Jésus-Christ comme le veut l'histoire, s'est produite en tout cas plus tard que la période à laquelle nous reportent les monuments les plus anciens du peuple qui nous intéresse. Ce ne pouvaient être que les Ombriens, les plus anciens habitants de ses lieux d'après les traditions historiques, et qui ont été connus des Grecs avant toutes les autres populations italiques de race aryenne. Lorsque Hérodote[1] parle de l'arrivée sur les rives italiennes des émigrants de la Lydie, des Étrusques (Tyrrhéniens), il indique les Ombriens. Leurs terres, d'après Hérodote, étaient si vastes, qu'elles allaient jusqu'aux confins les plus septentrionaux de l'Italie, car les rivières Carpis et Alpis, noms sous lesquels on désignait la Drave et la Save, affluents du Danube, sortent du pays qui est au-dessus de celui des Ombriens[2]. Possédant de vastes territoires, les Ombriens étaient un peuple nombreux. D'après Pline[3], les Étrusques leur enlevèrent *300 villes*. Pline[4] déclare encore que les Ombriens sont considérés comme le plus ancien peuple d'Italie. Denys d'Halicarnasse[5] de son côté attribue aux Ombriens de vastes territoires, une nombreuse population et une haute antiquité. Il ressort de tous ces témoignages que le territoire que les Ombriens occupaient aux temps historiques, étant limité au nord par le Rubicon, au sud par le Picenum et la terre des Sabins, à l'est par l'Adriatique, à l'ouest par l'Étrurie, en comparaison des limites préhistoriques de ce peuple, était très restreint. Que ce territoire s'étendait à l'est jusqu'à la mer Tyrrhénienne, d'une part, nous en trouvons l'indication chez Hérodote, quand il dit que les émigrés de la Lydie, c'est-à-dire les Étrusques, ayant quitté Smyrne, ont débarqué dans la

1. I, 94. Cf. Dionys. Antiq., I, 27.

2. IV, 49 : Ἐκ δὲ τῆς κατύπερθε χώρης Ὀμβρικῶν.

3. N. H. III, 14 (19), 113 : Trecenta eorum (Umbrorum) oppida Tuscos debellasse reperiuntur.

4. Ibid., III, 14 (19) 112.

5. I, 19 : Πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα τῆς Ἰταλίας χωρία ᾤκουν Ὀμβρικοί, καὶ ἦν τοῦτο τὸ ἔθνος ἐν τοῖς πάνυ μέγα τε καὶ ἀρχαῖον.

terre des Ombriens, ou, d'après Denys d'Halicarnasse[1], qui complète cette indication, « sur les rives de la mer Tyrrhénienne, » et quand il ajoute que c'est là qu'à cette époque habitaient les Ombriens; d'autre part nous savons que la rivière *Umbro* tombe dans la mer Tyrrhénienne, et qu'à côté se trouve la localité désignée sous le nom d'*Umbria* dont parle Pline[2], d'après lequel toute l'Etrurie a été autrefois habitée par les Ombriens; seulement il déclare qu'ils ont été chassés, non par les Etrusques, mais par les Pélasges qui ont été ensuite expulsés par les Etrusques[3]. En tout cas la tradition que les Ombriens occupaient le territoire entre l'Arno et le Tibre était universellement acceptée par les écrivains grecs et romains. Les principaux historiens modernes, comme Niebuhr[4] Schwegler[5], Mommsen[6], Otfr. Müller[7], ne doutent pas que l'Etrurie n'ait appartenu aux Ombriens avant d'être aux Etrusques. Tous indiquent, entre autres choses, que Clusium portait plus anciennement le nom *ombrien* de Camars ou Camers (Liv. X, 25) où vivait la tribu ombrienne des Camertes (Polyb. II, 19,5), de même que le nom de l'ancienne ville ombrienne Ameria avait évidemment un lien avec Castrum ou Castellum Amerinum en Etrurie (Orte d'aujourd'hui?). Mais avant de traverser l'Apennin et d'arriver à l'embouchure du Tibre, les Ombriens ont dû habiter la vallée du Pô. Tous les écrivains sont d'accord sur ce point, quoique, ainsi qu'on le voit par la citation d'Hérodote, les frontières des Ombriens ne soient pas nettement tracées. Mommsen[8] admet que les Ombriens possédaient dans l'antiquité toute l'Italie du Nord et étaient limités à l'est par les Illyriens et à l'ouest par les Ligures. Cette opinion n'est pas plus précise que celle d'Hérodote, qui repousse les possessions des Ombriens jusqu'aux lieux au-dessus desquels se trouvent les sources de la Drave et de la Save. Nous ne savons pas précisément à quelle époque les Vénètes ont envahi l'Italie

1. I, 27 : ὁρμισαμένην δ' ἐπὶ τοῖς ἑσπερίοις μέρεσι Ἰταλίας, ἔνθα ἦν Ὀμβρικοῖς ἡ οἴκησις.
2. Cм. N. H. III (8), 51.
3. Ibid., III (8), 50.
4. *Römische Geschichte*, t. I, p. 161, 3e ed., p. 82, ed. 1853.
5. *Ibid.*, t. I, p. 270.
6. *Ibid.*, t. I, ch. VIII, au comm.
7. *Die Etrusker*, t. I, 102 sq,
8. *Röm. Geschichte*, t. I, ch. VIII, au comm

et jusqu'où s'étendaient leurs possessions pendant la période de Villanova, de même que nous ne savons pas où commençaient à cette époque les limites orientales des Ligures, que les habitants des terramares avaient chassés de la vallée du Pô inférieure. Archéologiquement, la vie des Aryens dans cette vallée, au commencement du dernier millénaire avant Jésus-Christ, nous a laissé des vestiges au sud du Pô seulement entre le Panaro et l'Adriatique, et au nord du Pô dans les environs de la ville d'Este, qui est déjà dans la Vénétie, mais dont le territoire pouvait alors appartenir aux Ombriens. C'est, du moins, l'avis de M. Brizio[1], qui arrive à cette conclusion en comparant le matériel archéologique d'Este avec celui du Bolonais. Mais les textes nous apprennent seulement que les Ombriens occupaient au nord des Apennins la rive adriatique de Ravenne à Rimini inclusivement; au delà s'étendait déjà l'Ombrie maritime proprement dite, presque jusqu'à Ancône (jusqu'à la rivière Aesis, l'Esino d'aujourd'hui), qui porta plus tard, à cause de la conquête gauloise, le nom d'Ager Gallicus[2]. Strabon dit[3] positivement que Ravenne et Rimini étaient des colonies ombriennes. Nous trouvons une décisive confirmation de ce fait en ce qui concerne Rimini dans la nécropole de Verucchio, dont les fouilles ont été opérées en 1894 et 1895, et qui a été étudiée et décrite par M. Brizio[4]. J'en ai parlé dans une de mes études déjà en 1899[5]. Cette nécropole est située tout près de Rimini. Une partie de ses antiquités se rattache à la plus ancienne période de l'âge du fer, manifestée dans les nécropoles bolonaises par celles de la nécropole Benacci I; une autre partie correspond à la civilisation postérieure de la nécropole Arnoaldi; ces antiquités témoignent que la population des nécropoles bolonaises et des environs de Rimini était la même. Enfin Mommsen[6] croit pouvoir attribuer aux Ombriens la fondation à l'embouchure du Pô des deux plus anciennes villes

1. *Opus cit.*, p. 175.

2. Plin. N. H. III, 14 (19), 112 : Jungetur his sexta regio Umbriam complexa agrumque Gallicum circa Ariminum. Cf. Varr. *De re rustic.* I, 2, 7 ; 14, 4 ; II, 3, 9 ; Cic. *Brut.*, 14 ; *pro Sext.* 4 ; Liv. XXXIX, 44.

3. V, 1 (217 C.) : τὸ δὲ Ἀρίμινον Ὀμβρικῶν ἐστὶ κατοικία, καθάπερ καὶ ἡ Ῥαουέννα.

4. *Notizie degli scavi*, 1894, p. 292 sq., et surtout 1895, p. 333-390.

5. *Journ. M. In. p.* 1899, septembre, p. 1-20.

6. *Liv. cit.* Ibid.

maritimes, Atria et Spina, en raison de « leurs noms évidemment italiques », Atria (autrement Hadria et Adria [1] — ville *noire*, et Spina — ville d'épine. Ainsi le séjour des Ombriens à une époque lointaine au nord des Apennins, entre le Panaro et l'Adriatique, est confirmé d'un côté par les données de l'archéologie et de l'autre par des témoignages littéraires, fondés sur le séjour de ce peuple sur les rives adriatiques de Ravenne jusqu'à Rimini, et enfin par le nom des anciennes villes à l'embouchure du Pô.

D'où ce peuple est-il venu en Italie?

D'OÙ LES OMBRIENS SONT-ILS VENUS EN ITALIE.

Il est venu, comme celui des terramares et des palafittes des lacs vénitiens, d'au delà des Alpes, mais probablement par une autre voie que cet autre peuple. M. Brizio qui, jusqu'à ce jour, est le représentant principal de la théorie d'après laquelle la civilisation de Villanova appartient aux Ombriens, fait venir ce peuple des Alpes Orientales, des localités qu'arrosent la Drave et la Save, c'est-à-dire, d'après Hérodote [2], du pays, situé au-dessus de celui des Ombriens, jusqu'où s'étendait sa domination, lorsque ce peuple vivait déjà en Italie. M. Brizio suppose que les Ombriens sont venus des Alpes Carniques, et c'est l'hypothèse la plus plausible; le passage des Alpes Juliennes doit être laissé aux Vénètes, peuple tenu pour illyrien, lequel, comme nous le montrent les données archéologiques d'Este, de la principale nécropole des Vénètes dans la Péninsule, devait avoir pénétré en Italie depuis longtemps, puisqu'il nous a laissé une si riche nécropole à l'époque de la civilisation de Villanova, et dans la partie méridionale du territoire qu'il occupa à une distance considérable de son point d'arrivée. Il est vrai que M. Brizio attribue *les plus anciennes tombes* de cette nécropole aux Ombriens, et qu'il voit dans la station d'Este une des étapes de l'immigration ombrienne [3], mais nous ne nous rangeons pas à cet avis, car la ressemblance de la première période de la civilisation d'Este avec celle des nécropoles de Villanova, sur laquelle M. Brizio appuie prin-

1. Au sujet de la ville Hatria ou Adria les formes d'adjectifs : *atra, adro, adrer, adrir*, sont très importantes Voy. Bréal, Les Tables Eugubines, Index, p. 373. Pour la ville Spina les formes *Spiniam, Spinam, Spina, Spinia* dans les mêmes Tables Eugubines. *Ibidem*. p. 386.

2. *Op. cit.*, p. 175.

3. IV, 49.

cipalement son hypothèse, s'explique facilement en partie par une source commune de la civilisation des Ombriens et des Vénètes, et en partie par l'influence que la civilisation de Villanova des localités bolonaises a exercée sur des colonies plus septentrionales. Quant au témoignage d'Hérodote sur la présence des Ombriens près des Alpes Orientales, il semble par sa nature même se rapporter plus probablement à l'époque où les Ombriens formaient une nation puissante, dont les frontières allaient jusqu'aux Alpes, et non pas au ve siècle avant Jésus-Christ, quand leur puissance était déjà brisée par les Étrusques, tant au sud des Apennins qu'au nord. D'ailleurs, nous n'insistons pas sur ce problème et pour le moment ne cherchons pas à savoir à qui appartient la première phase de cette remarquable nécropole au nord du Pô; nous ne contestons pas non plus que l'immigration ombrienne, en allant des Alpes aux Apennins, aurait pu prendre cette direction : la question n'est pas suffisamment élucidée pour nous permettre de tirer une conclusion. Conformément à notre point de vue, d'après lequel cette nouvelle immigration des Aryens en Italie a été peut-être la cause du départ des premiers immigrés des terramares, il est plus logique de conduire les Ombriens des Alpes Carniques dans la Romagne par une voie plus occidentale ; sur cette route ils ont dû trouver les constructions sur pilotis de leurs congénères aryens, qui se sont établis avant eux dans la vallée du Pô. Ils les ont refoulés plus au sud, mais n'ont pas été séduits par leurs demeures nauséabondes et ont préféré s'installer sur des territoires nouveaux. C'est en ces lieux, qui avaient pour centre la Bologne de nos jours, que s'est développée la nouvelle civilisation qu'ils apportaient de leurs résidences d'au delà des Alpes. Cette civilisation se révèle aussi dans les plus anciennes nécropoles de l'Étrurie, mais elle avait en outre des liens de parenté avec la civilisation qui florissait en Vénétie et au delà des Alpes Orientales.

PARENTÉ DE RACE DES OMBRIENS ET DES LATINS.

Nous avons vu plus haut que les Ombriens et les Latins ne sont pas identiques, que les différences de flexions dans la langue de ces peuples indique que, malgré leur parenté, ils se sont séparés de très bonne heure et probablement déjà au delà des Alpes. Ce sont les conclusions auxquelles arrivent les linguistes ou glottologues. Quand nous faisons venir les Ombriens d'au delà des Alpes, à une époque

autre que celle à laquelle sont venus dans la vallée du Pô les habitants des terramares portant les prémices de la civilisation du bronze, nous nous appuyons non seulement sur les observations des linguistes, mais sur les vestiges d'une civilisation spéciale dont la diffusion géographique est postérieure, et pour cette raison plus septentrionale que celle de la civilisation des terramares. Les raisonnements appliqués à la diffusion géographique de tel ou tel peuple, pour arriver à la conclusion que celui qui est allé plus au sud est arrivé le premier, ont été déjà émis par Mommsen, et c'est un de ses procédés les plus heureux. Mais tous les savants ne sont pas du même avis que les linguistes (Planta, Deecke) et les historiens (Mommsen). Les palethnologues et les archéologues n'admettent aucune différence entre les Ombriens et les Latins. D'après M. Helbig, les habitants des terramares étaient des Ombriens, lesquels ont donné au Latium sa population indo-européenne, et le peuple que nous appelons Ombrien, il l'appelle Etrusque. Cette opinion est la plus bizarre de toutes. Selon les archéologues français, MM. Salomon Reinach et Bertrand [1], les Ombriens étaient les frères aînés des Celtes. Telle est aussi l'opinion de M. Bréal [2], qui rattache de même les Ombriens à la race celtique, quoiqu'il ne trouve dans leur langue aucun élément ni phonétique, ni grammatical des dialectes celtiques. Cette opinion dans la bouche d'un linguiste aussi éminent nous semble fort étrange, non parce que nous ne pensons pas qu'il soit possible de rattacher les Ombriens à la race celtique, mais parce que, selon lui, la langue des Ombriens en Italie ne leur appartient pas en propre, mais a été empruntée par eux sur les lieux, sans qu'il nous dise cependant, à qui ils l'ont empruntée. Ils ne pouvaient pas la prendre aux Latins, car nous savons que leurs dialectes ne se ressemblent pas. En tout cas, cette déclaration semble une erreur de M. Bréal, que le célèbre savant n'a plus répétée d'ailleurs. L'opinion que les Ombriens étaient de race celtique existait déjà dans l'antiquité, mais chez des écrivains sans autorité. Nous la trouvons chez le scoliaste [3] du poète

1. *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube* (Paris, 1894), p. 71.

2. *Les tables Eugubines*, Introduction, p. XXVIII.

3. Notes pour le vers 1360 : Ὄμβροι, γένος Γαλατῶν.

grammairien Lycophron, et chez le rhéteur et grammairien de la fin du IIe siècle, Antonius Gnipho, originaire de la Gaule [1], et cité par Solin [2]. Nous croyons plus important le témoignage de Strabon [3], qui distingue les Ombriens des Étrusques, avec lesquels MM. Pigorini, Helbig et leurs partisans les confondent, et des Ligures, Insubres et Vénètes qui étaient leurs voisins dans l'Italie du Nord. Enfin, Polybe [4] les distingue aussi des Celtes et de leurs autres voisins.

LE PEU DE FONDEMENT DE LA THÉORIE DE M. SERGI SUR L'ORIGINE PROTOSLAVE DES OMBRIENS.

En parlant de la parenté de race des Ombriens, nous ne pouvons passer sous silence la théorie émise récemment par M. le professeur Sergi. Après avoir longtemps hésité sur les origines des Ombriens, les prenant d'abord pour des Pélasges [5], c'est-à-dire les englobant, selon sa théorie de la race méditerranéenne, parmi les peuples chamites ou africains, il leur adjoignit un élément aryen [6] et les surnomma « des Italiotes mélangés d'Aryens ». Enfin, dans son dernier travail, *Les Aryens et les Italiotes*, il donne aux Ombriens une origine illyrienne ou, ce qui est la même chose pour lui, *protoslave*. « Les Protoslaves ou les Illyriens [7], dit-il, ont pénétré en Italie par le nord-est, ils ont occupé le territoire vénitien et sont allés jusqu'à la vallée du Tibre, où dans le territoire des Falisques, ils ont laissé des traces de leurs villes, élevées selon leur coutume sur des cimes entourées d'enclos de pierre, comme ils l'ont fait en Bohême, en Istrie, en Dalmatie, en Bosnie et en Herzégovine ».

Je me suis efforcé dans mon ouvrage sur l'origine des Latins [8], de montrer toute la faiblesse de cette théorie, qui ne repose pas sur une base solide. Il faut avant tout noter que nous savons fort peu de chose sur les Illyriens, et que nous n'avons aucune raison scientifique de les considérer comme des protoslaves. Les Slaves, pris comme une race à part, apparaissent tard, et leur émigration d'au delà du

1. Suet. *Gramm.*, 7, p. 105 ed. Reifferscheid.
2. Solin., ed. M., p. 34, 11.
3. V, I, 50 (p. 216 C.).
4. II, 16-17.
5. *Origine e diffusione della stirpe mediterranea.* Roma, 1895, p. 144.
6. Umbri, Italici, Arii e loro relazioni dans *Atti e memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna,* III Série. Vol. XV. Plaq. Bologna, 1897, p. 23.
7. *Arii e Italici* (Turin, 1898), p. 165 sq.
8. *Journ. du M. In. p.* 1898, décembre, p. 247, sq., plaq. p. 62 sq.

Danube se rattache à l'époque de la migration des peuples qui distingue dans l'histoire universelle la fin du monde antique et le commencement du nouveau. Le fait que plus tard plusieurs localités illyriennes ont été habitées par des Slaves ne prouve pas que les Illyriens étaient des protoslaves. La linguistique de son côté ne fournit aucun argument en faveur de cette opinion. De même, les villes de montagnes entourées de murs circulaires et concentriques, trouvées sur le territoire des Falisques, dont parle M. Sergi, ne prouvent pas davantage l'origine protoslave des Ombriens. De semblables villes n'appartiennent pas exclusivement aux Slaves, elles sont dispersées dans toute l'Europe et s'élevaient déjà à l'époque néolithique en Italie, sur la presqu'île pyrénéenne, les îles Baléares et en d'autres lieux où les Slaves n'ont jamais été. M. Pinza[1] trouve beaucoup de traces de ces villes dans le Latium, mais il les rattache à l'époque néolithique et les attribue aux Ligures. M. Sergi appelle à son aide aussi l'anthropologie et trouve une ressemblance entre les habitants actuels des pays slaves du Midi avec leurs anciens habitants, les Illyriens. Mais ramenant la population aryenne de l'Europe aux Celtes, aux Germains et aux Slaves (il oublie les Lithuaniens, et les Grecs, de même que les « Italiotes » ne sont pas selon lui des Aryens), il a auparavant observé[2] « que l'anthropologie ne possède pas le moyen de distinguer ces trois branches dans l'antiquité, car les qualités physiques de leurs squelettes ne diffèrent pas ». Ainsi, l'origine protoslave des Ombriens n'est rien moins que prouvée. Il est permis d'espérer qu'avec le temps la philologie et la palethnologie établiront les rapports ethniques entre les Ombriens, les Illyriens et les Celtes et feront connaître les liens qui ont existé entre ces races, liens qui étaient sans doute beaucoup plus étroits quand les Ombriens vivaient au delà des Alpes. Mais jusque-là nous ne pouvons considérer les Ombriens que comme appartenant à la même race (italique) à laquelle appartenaient les premiers habitants aryens du Latium, venus des terramares, ces *prisci Latini* que nous avons vus isolés dans les monts Albains, où ils ont élaboré leur nationalité latine pendant le premier âge du fer. Mais nous

1. *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, 1898, p. 58 sq.
2. *Arii e Italici*, p. 154.

nions catégoriquement l'identité des Ombriens et des Latins, comme nous l'avons suffisamment démontré plus haut. Tout autre apparait leur lien avec les peuples sabelliques : il ressort de la parenté de la langue de ces derniers avec la langue ombrienne par opposition au latin. Les anciens sentaient évidemment cette parenté de la branche sabellique des Italiotes avec les Ombriens, comme le prouve l'historien Zénodote qui dit que les Ombriens habitaient anciennement le territoire de Réate et que les Sabins, à qui il a dans la suite appartenu, sont le même peuple ombrien sous un autre nom[1].

*
* *

LA NÉCROPOLE DE VILLANOVA ET L'OPINION DES SAVANTS.

La période de la civilisation ombrienne s'appelle la période de la civilisation de Villanova.

Villanova est une nécropole dans la propriété du comte Gozzadini, près de Bologne, à 8 kilomètres au sud-est, ou, plus exactement, à l'est-sud-est. C'est là, comme on le sait, qu'on a découvert pour la première fois les tombes à puits avec tous les signes caractéristiques de la civilisation du premier âge du fer. La découverte et les fouilles de cette nécropole eurent lieu entre 1853-1855. La nouveauté des formes des tombes et du matériel archéologique qu'on y a trouvé, revélée par l'urne typique ou ossuaire formé de deux cônes tronqués réunis à leur base, n'a pas permis de définir tout de suite à quel peuple et à quelle civilisation ils appartiennent. Comme ce territoire a été un certain temps habité par les Étrusques, la nécropole a été d'abord considérée comme *étrusque*, et c'est ainsi que l'a désignée le comte Gozzadini dans son compte rendu des fouilles[2]. Il fut encouragé dans cette opinion par les autorités de l'époque, les Italiens Minervini, Fabretti et Conestabile, et les Allemands Henzen et Forchammer, comme il le constate[3] dans sa description de la nécropole qu'il a dédiée aux membres du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, réuni à Bologne en 1871. Pour la justifier, le comte Gozzadini

1. Dionys. II, 49.
2. *Di un sepolcreto etrusco scoperto presso Bologna*. Bologna 1855.
3. *La nécropole de Villanova* (Bologne, 1870), p. 74 sq.

invoque le fait qu'à cette époque il était difficile d'aboutir à une autre conclusion, car les points de comparaison manquaient : on n'avait pas encore découvert les terramares, les palafittes du lac de Zurich commençaient à peine à être connues en 1854. Si la nécropole n'appartenait pas aux Étrusques, il semblait tout naturel à cette époque de l'attribuer aux Gaulois qui avaient laissé plus que d'autres en ces pays des vestiges de l'époque pré-romaine. C'était en effet l'opinion de MM. Strobel et Pigorini, qui avaient commencé les fouilles des terramares de la province de Parme. Seul, le professeur bolonais Orioli, et encore sous l'anonymat, se prononça catégoriquement contre l'opinion que la nécropole était étrusque. A côté de lui, le célèbre palethnologue de Paris, Gabriel de Mortillet, dans son ouvrage *Le Signe de la croix avant le Christianisme* (Paris, 1866), compara le matériel archéologique de la nécropole avec celui des terramares et déclara que sa civilisation se rattachait à une époque transitoire entre celle des terramares et celle des Étrusques ; sans définir le peuple à qui cette civilisation appartenait, il la rattachait au premier âge du fer (p. 90). La déclaration de M. de Mortillet était d'une grande importance, car elle amena la juste solution de ce problème. Après la découverte d'une véritable nécropole étrusque à Marzabotto (dans la vallée du Reno, à 27 kilomètres de Bologne), les fouilles méthodiques qui ont été commencées en 1862 par le propriétaire de cette dernière nécropole, le chevalier, actuellement comte, Aria, et qui se poursuivirent pendant huit années consécutives sous la direction du comte Gozzadini, démontrèrent que la civilisation de ces deux nécropoles offrait une immense différence, qui se manifestait dans les rites religieux, dans la construction des tombes, dans la civilisation et dans sa richesse. Cette découverte encouragea tous ceux qui contestaient l'origine étrusque de la nécropole de Villanova. Les adversaires de ces derniers, à commencer par le comte Gozzadini, émirent alors l'idée, qu'ils défendent encore partiellement aujourd'hui, que la nécropole de Villanova appartient à une époque antérieure et celle de Marzabotto à une époque postérieure de la même domination étrusque.

LES TOMBES DU TYPE DE VILLANOVA APPARTIENNENT AUX OMBRIENS ET NON PAS AUX ÉTRUSQUES.

L'énorme différence entre la civilisation qu'accusent les tombes de Villanova et celle des tombes de Marzabotto, qu'on ne peut atténuer par aucun anneau intermédiaire, est devenue encore plus évidente

lorsque, dès 1869, on a découvert dans les environs de Bologne une immense étendue de nécropoles qui se distinguent nettement de la nécropole étrusque découverte sous la Certosa et qui appartenait évidemment à un peuple d'un type particulier, ayant une civilisation à part. Une description détaillée de ces fouilles[1], qui ont été conduites systématiquement sous le contrôle de MM. Gozzadini, Zannoni (qui avait déjà découvert une nécropole étrusque sous la Certosa) et Brizio, a été publiée pour la première fois en 1873, à Bologne, par M. Gozzadini ; à partir de ce moment, la question s'éclaircit. Si les tombes de Villanova avec leur contenu se distinguent fortement des tombes étrusques, mais ne ressemblent ni aux tombes gauloises, ni aux tombes romaines trouvées en ce même endroit, il devient évident que le plus grand nombre de ces tombes (plus de 1.400) devaient appartenir à un peuple qui a séjourné en ces lieux avant les Étrusques et dont parlent les anciens, c'est-à-dire aux Ombriens. Cela ne parut pas évident à tous les savants. Quelques-uns, M. Helbig en tête, assurèrent que les Ombriens étaient des Étrusques, peuple avec lequel ils se sont fondus, et que toutes ces nécropoles de tombes à puits appartiennent à la première civilisation étrusque, qui s'est ensuite transformée en celle des tombes à fosse, pour évoluer dans la civilisation brillante des tombes à *camera* dont les nécropoles de l'Étrurie sont si riches. Outre M. Helbig, MM. Pigorini et Ghirardini, pour ne nommer que ces savants italiens si renommés, se rangèrent au même avis. Mais M. Brizio opina résolument dans le sens que la civilisation de la nécropole de Villanova appartient aux Ombriens. Comme M. Helbig, M. Brizio aussi rattache la solution de cette question à l'origine des Étrusques. M. Helbig[2] a exposé sa théorie dans les *Annales de l'Institut de la correspondance archéologique* de 1884. M. Brizio a développé la sienne en 1885 dans l'organe officiel historique de la Romagne[3] et l'a complétée brillamment dans un article de la *Nuova Antologia*

1. Rapporto alla R. Deputazione di storia patria intorno agli scavi fatti e alle scoperte archeologiche avvenute recentemente in Bologna e nei dintorni.

2. Sulla provenienza degli Etruschi. *Annali dell'Instituto di corrispondenza archeologica*, 1884.

3. La provenienza degli Etruschi. *Atti e memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna*. Vol. II, Fasc. III e IV. Bologna, 1885.

(mars 1892). Nous examinerons en détail ces deux théories, quand nous parlerons des Étrusques. Actuellement, il nous suffit de déclarer qu'avec MM. Brizio et Montelius nous tenons pour indubitable que les Étrusques sont arrivés d'Asie par la mer, comme l'ont cru tous les anciens écrivains, Hérodote en tête, à l'exception de Denys d'Halicarnasse[1]. Celui-ci déclare que les Étrusques sont des aborigènes, ἐπιχώριον τὸ ἔθνος, et il pense ainsi parce que ce peuple très antique n'offre aucune ressemblance dans sa langue ni dans ses mœurs avec aucun autre peuple. Étrange raison pour les considérer comme des aborigènes ! D'ailleurs, il ne parle pas seulement en son propre nom, mais formule l'opinion d'autres personnes qu'il ne nomme pas.

CONSTRUCTION DES TOMBEAUX DU TYPE DE VILLANOVA.

Nous savons déjà que dans la nécropole de Villanova nous rencontrons pour la première fois en Italie le type spécial des tombes à puits, qui est le trait caractéristique de la civilisation du premier âge du fer et du peuple qui l'a créée, aussi longtemps que celui-ci est resté libre de toute invasion étrangère. Du petit territoire où nous voyons se concentrer la civilisation ombrienne, au nord des Apennins, ce type de tombeaux a traversé les monts et s'est répandu dans toute l'Étrurie, presque jusqu'à l'embouchure du Tibre, accusant partout la civilisation qui a régné à Bologne et dans ses environs. Ce type a même traversé le Tibre et s'est reflété en une certaine mesure dans le Latium. Le tombeau à puits est formé d'une fosse ronde ou parfois quadrangulaire de 20 centimètres à $1^{m},50$ de profondeur, jusqu'à $1^{m},40$ de largeur, dont les parois sont nues ou couvertes d'un revêtement de pierre. Dans cette tombe on déposait une urne contenant les cendres et les os calcinés (pl. XXXIV, fig. 3, 4, 5). L'urne cinéraire était déposée ou au fond du puits, ou, plus souvent, sur les monceaux de cendres formés par le bûcher, ou, dans une cavité creusée au fond du puits, et, de même, avec ou sans revêtement de pierre. Quelquefois, on déposait l'urne dans un tonneau de *nenfro* ou d'argile qu'on plaçait au fond du puits. Parfois l'ossuaire et les autres objets destinés au défunt étaient déposés dans un compartiment spécial formé dans la fosse par quatre grandes pierres. Le mobilier funéraire qui se

1. I, 30.

composait de vases de moindres dimensions, d'ornements de bronze, d'ambre, de verroterie, de fer, des armes entières ou brisées, était mis en partie dans l'ossuaire, en partie disposé autour, quelquefois exclusivement dans l'ossuaire et d'autres fois seulement autour ou dans des niches particulières, creusées dans la fosse. Souvent la fosse était recouverte par la terre qu'on en avait extraite, ou l'on disposait encore par-dessus des dalles de petite ou moyenne grandeur ; un petit tumulus se formait au-dessus et indiquait le lieu de sépulture. Tels sont le caractère et les traits généraux des tombes à puits, tant à Villanova que dans les grandes nécropoles de Bologne et au sud des Apennins, où de nombreuses tombes du type ombrien ou, comme on dit généralement, de Villanova, ont été conservées en diverses localités de l'Étrurie et du pays des Falisques.

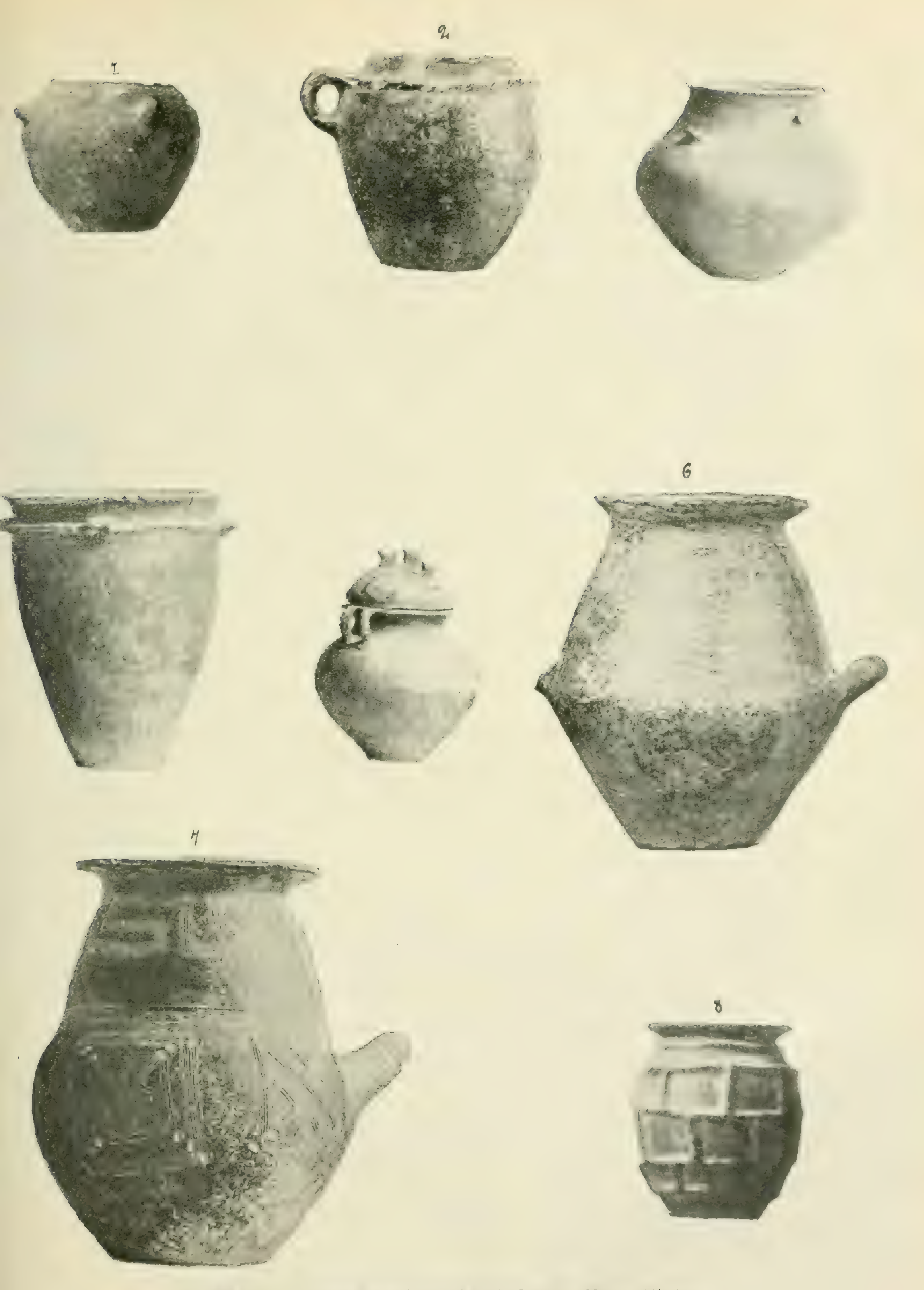
L'OSSUAIRE TYPIQUE DE VILLANOVA ET SON ORNEMENTATION.

L'ossuaire ou l'urne cinéraire de ces tombes porte le caractère typique des ossuaires de Villanova, avec un couvercle en forme d'écuelle retournée munie d'une anse. Dans la nécropole de Villanova, toutes les urnes appartiennent à ce type (pl. XXXIV, fig. 1, 2), à l'exception de trois, dont la forme est plus simple (*ibid.* fig. 6). Les Romains appelaient *dolia* les urnes de cette dernière forme, nom que nous traduisons plus ou moins inexactement par tonneau, objet auquel elles ressemblent beaucoup plus par leur destination que par leur forme. Ces vases sont hauts de 34 centimètres, dénués d'ornements et pourvus de trois mamelons en guise d'anses. Ils sont de couleur rouge, tandis que les autres ossuaires sont noirs. Quant à la multitude d'ossuaires extraits des 179 tombes à puits de la nécropole de Villanova, ils ont la forme de deux cônes inégaux tronqués réunis par la base. Ils sont hauts de 19 à 39 centimètres et tous ont une anse dans leur partie inférieure, le plus souvent de forme semi-elliptique ou sinueuse; l'autre anse était cassée volontairement. Les ossuaires sont pétris à la main et cuits à feu libre. L'ornementation est gravée à la pointe (dans les vases les plus anciens), ou estampée quand la pâte était encore malléable (dans les vases les moins anciens) ; le dessin dominant est fait de méandres simples ou complexes, de cercles concentriques, de carrés, de triangles et de simples ou doubles pyramides; on remarque aussi de petits serpents originaux et sur les vases plus récents des oiseaux, des

canards ou des oies et même des figures humaines avec de larges têtes, enfin de petites croix. On ne trouve aucune trace de peinture dans la nécropole de Villanova. Les vases accessoires, les tasses, les petits vases sont ornés des mêmes dessins que les ossuaires, mais ils sont d'un travail plus soigné, leur pâte aussi est plus nette et plus fine. On trouve dans la nécropole de Villanova beaucoup de fusaïoles qui ont servi ici évidemment de pendeloques aux colliers et à d'autres ornements, car on en a rencontré dans quelques tombes jusqu'à 8 dans chacune, et dans un vase jusqu'à 12. Par leurs dimensions exiguës de 6 à 28 millimètres de hauteur elles se présentent comme des perles d'argile.

LES BRONZES DANS LA NÉCROPOLE DE VILLANOVA. LE FER.

La nécropole de Villanova contenait beaucoup d'objets de métal, mais presque tous en bronze et fort peu en fer. On a découvert aussi 9 morceaux de *aes rude*, c'est-à-dire de monnaie non frappée; il est probable que leur présence dans les tombes indiquent certains rites religieux se rapportant à la vie d'outre-tombe; mais, sans doute, ce rite n'était pas très répandu, puisqu'on n'a trouvé ces monnaies que dans quatre tombes. Les objets de bronze sont en grande partie des fibules. M. Gozzadini en a compté jusqu'à 550 et de 11 formes différentes. Ce sont d'ordinaire des fibules à arc, souvent ornées de disques de verre bleu ou d'un jaune blanchâtre ou verdâtre, d'ambre et d'os incrustés d'ambre; parfois ces ornements consistaient en boutons ou en représentations d'oiseaux, et entre autres de canards. Les arcs des fibules sont simples, ronds, ovales, quadrangulaires, quelquefois très minces ou élargis en forme de nacelle, ou quelquefois serpentiformes. Quelques-unes ont, au milieu des arcs de cercle, des sortes de manchons (pl. XXXV, fig. 1, 2, 4, 8, 11). Ensuite, viennent les épingles à cheveux, avec des têtes de verre bleu ou d'ambre, des aiguilles, des bracelets, des anneaux formés de fils de bronze roulés en spirales, des boutons, des clous, des quenouilles et des poids (pesant de 23 à 45 grammes); fort peu d'armes, comme d'ailleurs dans toutes les tombes du type Villanova sur le territoire bolonais. On trouve des haches à ailerons de la forme du premier âge du fer (pl. XXIX, fig. 6), d'autres à talon, à douille, et à piston; il y a aussi des hachettes dont une moitié est en bronze, avec douille, dans laquelle s'emboîte le tran-



Pl. XXXIII. — Premier âge du fer dans le Latium. Monts Albains.

chant du fer. Mais on a trouvé deux haches tout en fer, l'une étroite et longue à ailerons d'un côté, l'autre épaisse et large, à douille. On a également trouvé des couteaux de bronze et de fer, mais deux fois plus des premiers que des seconds (18 sur 10). Caractéristique est le couteau de bronze ou le rasoir lunulé qui dérive, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, selon M. Pigorini, du rasoir à deux tranchants des terramares. On a trouvé deux pointes de lances en fer. Parmi les objets de bronze, on remarque encore les pendeloques en forme de hache, décorées de dessins représentant des serpents, de petits cercles ayant une ouverture au milieu, qui ressemble au trou d'une serrure, à ce que fait observer M. Gozzadini. Il y a aussi de petits bâtons, munis de boules au bout, dont l'emploi n'est pas connu, à moins qu'on n'admette avec M. Gozzadini que ce sont des baguettes destinées à frapper des plaques de bronze résonnantes. On peut voir la reproduction de ces bronzes dans l'ouvrage de M. Montélius (pl. 89).

LES SIGNES D'ÉCRITURE SUR LES USTENSILES DE VILLANOVA.

Deux autres faits, dont l'un est très remarquable, caractérisent encore la nécropole de Villanova. Les ustensiles de bronze de cette nécropole portent quelquefois des signes d'écriture qu'on peut considérer comme la marque du fabricant. Tel est le signe ⋎|⋎ (observé sur un bracelet) qui est très fréquent dans l'écriture de la période mycénienne (en Crète et dans les îles de la mer Egée) et qu'on retrouve renversé dans l'alphabet chypriote[1] ; de même le signe V qu'on voit sur les ailerons d'une des haches[2], qui appartient aussi à l'époque mycénienne et se retrouve dans l'alphabet chypriote[3]. Ces signes d'écriture, avec beaucoup d'autres, se retrouvent dans plusieurs nécropoles du territoire bolonais, ainsi que dans le vaste dépôt d'objets de bronze découvert sur le Prato di S. Francesco à Bologne, et dont nous parlerons plus loin. On peut voir la reproduction de ces signes d'écriture dans l'ouvrage de M. Montelius, pl. 70. Là on trouvera aussi les signes X, M, I, II, III, VI et plusieurs autres, pour lesquels nous n'avons pas de correspondants, ainsi que la croix gammée ou swastika. L'apparition

1. Voy. Evans, *Cretan pictographs and prae-phoenician script.*, London and New-York, 1895, p. 80 (pl. I) 18, et 84 (pl. II).

2. Gozzadini, *La nécropole de Villanova*, p. 56.

3. Evans, *Op. cit.*, p. 80 (pl. I).

des signes d'écriture dans les nécropoles ombriennes du commencement de l'âge du fer témoigne en tout cas que la population de l'Italie du Nord a eu de très bonne heure des rapports avec les nations civilisées, qui depuis longtemps connaissaient l'usage des signes d'écriture. Dans un de mes articles[1] j'ai cité l'opinion du père barnabite Bruzza, spécialiste dans l'art de déchiffrer les signes d'écriture sur les murs et les vases de l'époque la plus ancienne de Rome. D'après ce savant, les cylindres d'argile à deux têtes d'une des nécropoles bolonaises et portant le signe V appartiennent à la même époque que les murs de Servius Tullius. Si même l'on pouvait admettre cette assertion, il faudrait reconnaître qu'en général l'emploi des signes d'écriture à Bologne et dans ses environs se rattache à une époque bien antérieure, car l'époque de Villanova ou la première période de l'âge du fer a précédé de plusieurs siècles la construction des murs de Servius Tullius.

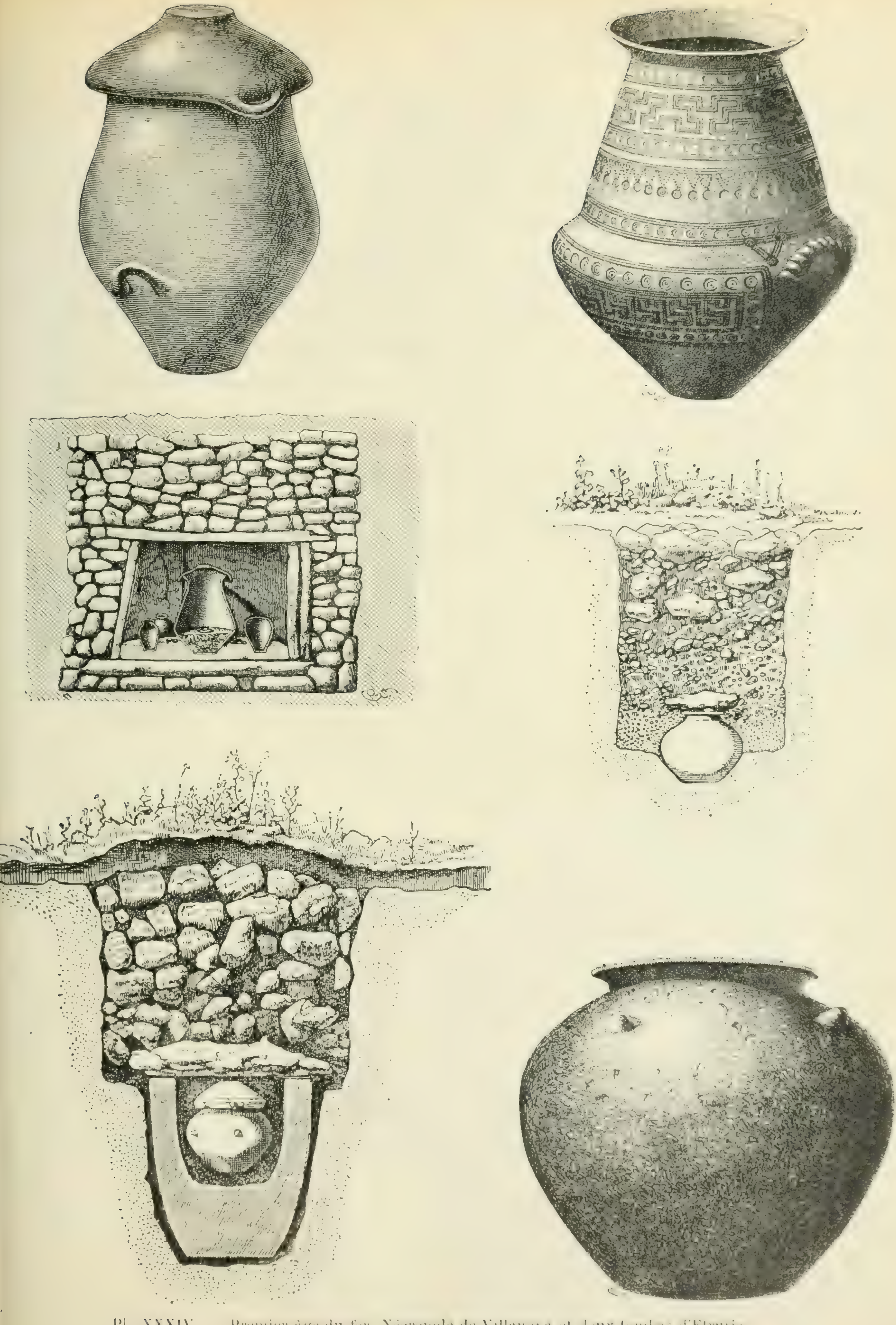
QUATORZE SQUELETTES DE LA NÉCROPOLE DE VILLANOVA.

L'autre phénomène remarquable de cette nécropole à incinération est la présence de quatorze squelettes qui n'ont pas été trouvés dans des tombes séparées, mais par-ci par-là à côté de tombeaux renfermant des corps incinérés. Près de ces squelettes et souvent sur eux se trouvaient les mêmes accessoires funéraires que dans les tombes contenant des cendres et des os calcinés. Le squelette d'une femme conservait intact sur son doigt un anneau de bronze ; sur un squelette d'homme on trouva au bras un bracelet de fer. Il est impossible de ne pas reconnaître que ces squelettes sont contemporains des tombes près desquels ils gisaient. La seule explication de leur présence en ces lieux serait d'admettre que ce sont des squelettes d'esclaves des deux sexes offerts en sacrifices sur les tombes de leurs maîtres, afin que ceux-ci eussent leurs domestiques près d'eux pour les servir outre-tombe. On trouve de semblables squelettes dans la même situation, exactement, dans d'autres nécropoles ombriennes, notamment celles de Bologne dont nous allons nous occuper.

IMPORTANCE RELATIVE DE LA NÉCROPOLE DE VILLANOVA.

Nous nous sommes arrêtés longuement sur la nécropole de Villanova parce qu'elle a été la première à révéler à la science une nouvelle époque de la civilisation en Italie. Mais en réalité elle n'a pas autant d'im-

1. *Journ. M. In. p* 1895, juillet, p 322.



Pl. XXXIV. — Premier âge du fer. Nécropole de Villanova et deux tombes d'Étrurie.

portance que les nécropoles qui entourent immédiatement Bologne, ce centre actif de la vie ombrienne à l'époque pré-étrusque. Le compte rendu des fouilles opérées dans la nécropole de Villanova n'est pas aussi exact et complet que ceux que nous possédons des fouilles pratiquées autour de Bologne et dans l'Étrurie, dans les nécropoles de la même période, celle des tombes à puits. En outre, toute une série de nécropoles qui s'étendent au delà de la porte de Saint-Isaïe, à l'ouest de Bologne, nous révèle leur enchaînement chronologique, qui permet d'étudier la civilisation ombrienne jusqu'au moment où elle a subi l'influence de celles des conquérants de Bologne, les Étrusques. Le matériel le plus riche fourni par ces nécropoles est conservé au Museo Civico de Bologne, et les modèles les plus typiques sont reproduits dans l'album de Montelius (série B, pl. 73-86). On trouvera aussi dans le livre du même auteur, *La Civilisation primitive en Italie*, (1re partie, p. 371-373), la bibliographie des travaux consacrés à la description et à l'analyse de ce matériel. Nous indiquerons au fur et à mesure, les plus importants de ces ouvrages.

LES NÉCROPOLES OMBRIENNES PRÈS DE BOLOGNE ET LEURS PÉRIODES.

La civilisation que représentent les nécropoles qui s'étendent au delà des portes de Saint-Isaïe des deux côtés de la route qui conduit à la Certosa, le cimetière actuel sous lequel se trouve la nécropole étrusque, commence à la période la plus reculée de l'âge du fer et se termine par des manifestations contemporaines de la période étrusque, sans se mélanger avec elle. Tout le matériel de ces nécropoles peut se diviser en trois périodes qu'on désigne par les noms des propriétaires des terres sur lesquelles on les trouve : MM. Benacci et Arnoaldi. Sous le nom de M. Benacci deux périodes sont désignées : la première plus ancienne, à laquelle se rattache la partie la plus orientale des nécropoles, et la deuxième à laquelle se rattache la partie occidentale du groupe oriental. Sous le nom d'Arnoaldi est désignée la troisième période qui embrasse les tombes qui s'étendent à l'ouest des précédentes, dans la direction de la Certosa où tout à coup elles s'arrêtent et *sont séparées par un espace de 55 mètres et par un fossé des nécropoles étrusques*. On voit donc que pendant la période préhistorique ces nécropoles n'ont pas été mélangées, et ce fait est très important, parce qu'il nous apprend que nous nous trouvons en présence de deux peuples différents.

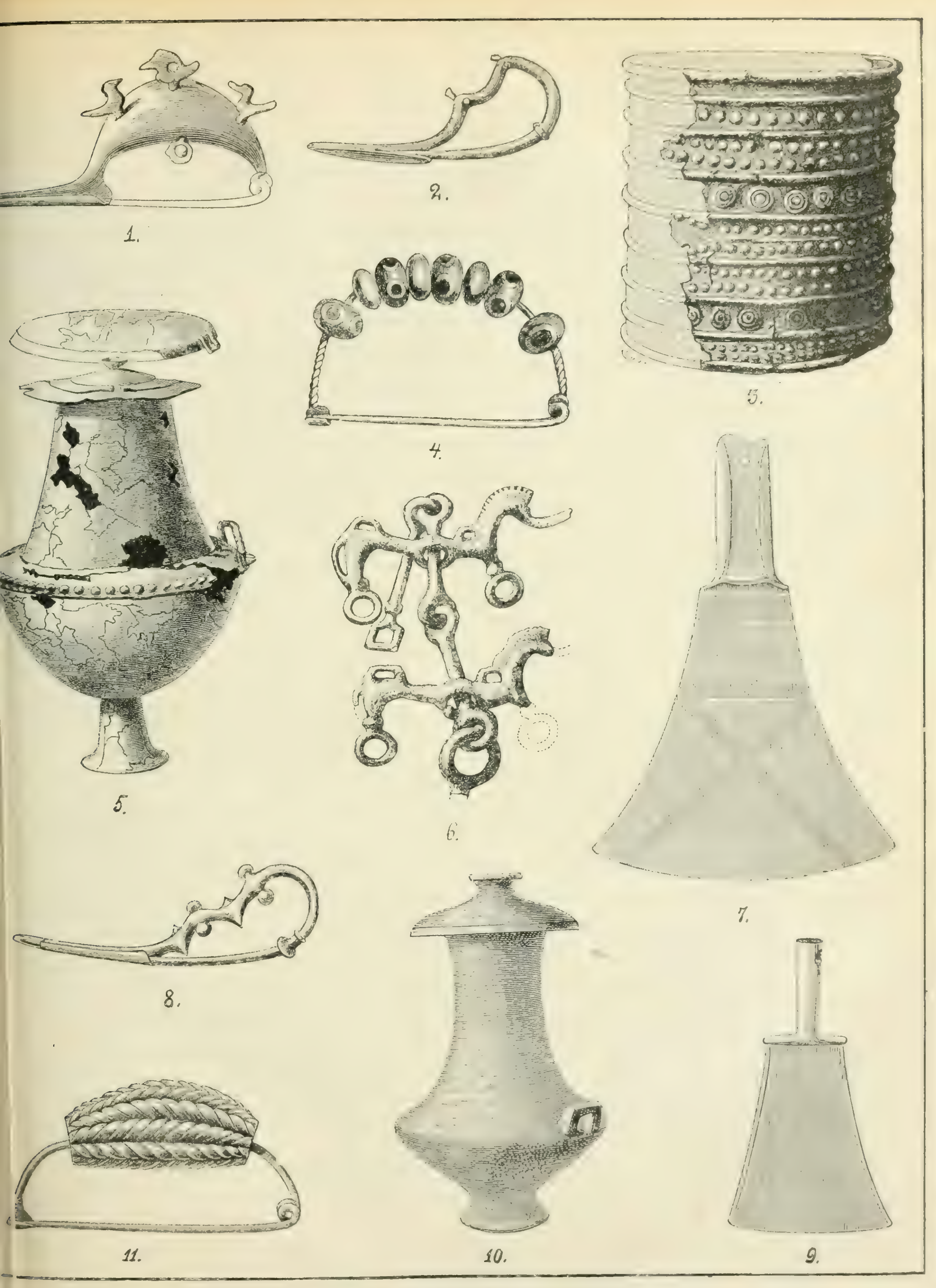
LA NÉCROPOLE BENACCI I.

La différence entre les trois périodes est bien tranchée. Dans les tombes de la première période Benacci, le fer manque presque totalement. Les urnes cinéraires sont exclusivement d'argile et avec la même ornementation, quoique pas tout à fait identique, que les ossuaires typiques de Villanova : méandres, triangles ou pyramides, points, parfois des cercles, et aussi des swastikas La plupart du temps ces dessins sont gravés, rarement estampés. Les vases accessoires ne se rencontrent que vers la fin de cette période où l'on remarque aussi des essais d'ornementation géométrique en couleur (blanc ou jaune). Il n'existe pas d'ossuaire à pédoncule, les haches de bronze sont à talon (pl. XXXV, fig. 7) ou à douille (*ibid.* fig. 9), et il y a des haches à soie. Les couteaux sont lunulés avec un dessin de triangles (dents de loup) gravés. On a trouvé dans ces tombes des ceintures de bronze avec une ornementation gravée ou repoussée, formée de cercles concentriques, indiqués par des points ou par des boules, séparés quelquefois les uns des autres par de grandes croix, quelquefois de disques, de points ou de petits serpents (voy. les modèles dans l'album de Montelius, pl. 74). On a aussi trouvé des mors de chevaux en bronze (*ibid.* fig. 6), des petits tuyaux avec de fines lignes gravées, des pincettes, des disques, des cercles concentriques qui servaient d'ornements pour les harnais, des pendeloques en forme de boules, une grande variété de fibules à arc de cercle massif, orné de lignes parallèles, à arc plat, à arc de cercle triple, avec des spirales sur chaque arc, à arc orné de perles de verre ou d'os, ou de plaquettes de bronze séparées en deux et recouvertes de disques en spirales coniques. Nous avons suivi dans la description des bronzes des tombes de la 1re période Benacci les planches 63-75 de l'album Montelius. Mais ce sont les travaux de M. Brizio[1] qui donnent le plus de détails sur le matériel des tombes des deux périodes Benacci.

LES TOMBES BENACCI II.

Les tombes de la seconde période de Benacci à laquelle se rattachent non seulement les nécropoles situées sur les terres de M. Benacci, mais celles des propriétés de MM. de Luca, Guggliemini, Tagliavini (actuellement à M. Grabinski), ainsi que celles sous Stradello de

1. *Monumenti archeologici della provincia di Bologna* (Bologna, 1881) et Scavi dell'arcaica necropoli Italica nel predio già Benacci, ora Caprara, presso Bologna, negli anni 1887-1888, dans *Notizie degli scavi*, 1889, p. 298 sq.



Pl. XXXV. — Premier âge du fer. Nécropoles bolonaises.

la Certosa[1], nous révèlent une nouvelle couche de civilisation. Les ossuaires n'y sont plus seulement d'argile, mais aussi de bronze (*ibid.* fig. 5), et leur type est modifié : ce sont des urnes reposant sur des pieds ; les vases accessoires sont très nombreux et non seulement d'argile, mais aussi de bronze. Le mobilier funéraire révèle des types nouveaux : les cistes, les situles, les premières d'argile et de bronze (pl. XXXV, fig. 3), les secondes uniquement en bronze. des vases munis de chaînes pour les suspendre, comme ceux de Bisenzio (pl. XXVI, fig. 1 et 3), et d'autres avec des chaînettes comme ornement (pl. XXXV, fig. 3). On remarque de nouveaux motifs d'ornementation, comme ceux des cordons en relief qui enlacent le vase du haut en bas (pl. XXXV, fig. 3) On découvre beaucoup d'objets en fer. Les haches de fer sont plates, les fibules aussi sont en fer et présentent les mêmes formes que celles de bronze (*ibid.* fig. 2). Les épées de bronze sont à antennes, mais moins contournées que la poignée de l'épée d'Ombrie (Terni) (pl. XXXI, fig. 1), ou celle de l'épée de S. Francesco dont nous parlerons plus loin (voy. l'ouvrage de Montelius, pl. 70, fig. 4).

LA NECROPOLE ARNOALDI.

Les tombes de la troisième période dite d'Arnoaldi présentent une nouvelle phase de la civilisation ombrienne. Bien que le type fondamental de l'ossuaire reste intact, ses formes deviennent encore plus variables que dans la période précédente. Les urnes cinéraires sont de différentes grandeurs, selon l'âge du défunt, tantôt très larges ou au contraire extrêmement étroites, et parfois remplacent les anses par deux mamelons d'un côté et un de l'autre. Le nombre des vases accessoires augmente et s'élève parfois jusqu'à trente. L'ornementation est presque toujours estampée, mais ses motifs ne sont plus exclusivement géométriques. Ils sont souvent empruntés à la flore, à la faune (oiseaux, singes et même à l'homme. Tout cela est nouveau. Mais il y a aussi des vases qui sont ornés de cordons relevés ou sans aucune ornementation, bien que très élégants de forme (*ibid.* fig. 10). Les poteries sont fabriquées, non seulement à la main, mais aussi au tour. Les armes sont exclusivement de fer. Dans les ornements apparaît l'argent et quelquefois l'argent doré. Nous entrons ainsi dans la période d'influence de la civi-

1. Voyez l'album des nécropoles chez Montelius, I, p. 333.

lisation étrangère. Les traces de la pénétration du commerce oriental deviennent de plus en plus évidentes. Telles sont les représentations du lion et de l'homme en ivoire, les scarabées de pâte azurée et les petites idoles égyptiennes, enfin une quantité de signes graphiques ou de lettres qu'on voit sur le fond intérieur ou extérieur du vase, sur l'anse, ou sur les bords. Dans les comptes rendus des fouilles de cette nécropole publiés par M. Gozzadini[1], qui sont la principale source où nous puisons ces renseignements, nous trouvons toute une page de ces caractères, parmi lesquels beaucoup de nouveaux, que nous voyons pour la première fois, comme : T, +, ⊕. Cet accroissement des signes d'écriture est une preuve de plus que ces tombes nous rapprochent de l'époque historique sur le versant septentrional des Apennins, qui se manifeste dans les tombeaux étrusques, trouvés dans d'autres terres de M. Gozzadini, et surtout avec encore plus d'évidence dans la nécropole voisine, située sous la Certosa. Les tombes étrusques commencent où s'arrête l'incinération, où l'inhumation devient la règle.

PRATIQUE DE L'INHUMATION CHEZ LES OMBRIENS COMME RÉSULTAT DE L'INFLUENCE ÉTRUSQUE.

La nécropole Arnoaldi est d'autant plus importante qu'elle nous permet de voir comment les Ombriens, sous l'influence des Étrusques, ont passé graduellement de leur rite ancien de l'incinération au rite de l'inhumation, qu'ils ne connaissaient pas. D'après les données de M. Gozzadini[2], dont M. Brizio[3] a profité dans son excellente description de la nécropole ombrienne de Verucchio près de Rimini, la partie la plus ancienne de la nécropole Arnoaldi révèle, contre *cent* tombes avec incinération, *onze* avec inhumation. Mais lorsque en 1883 on fouilla les dernières parties de cette nécropole, le nombre des cadavres inhumés se trouva *presque égal* à celui des incinérés[4]. Ensuite venait un fossé et à 50 mètres plus loin commençait un cimetière, dont les tombeaux ne révélaient que le rite d'inhumation. Ces tombes n'avaient rien de commun avec celles du type de Villanova. Si l'on y enterrait des Ombriens, ce devait être des Ombriens ayant totalement changé de civilisation et de nationalité. Tandis que, dans la nécropole précédente, les Ombriens

1. *Intorno agli scavi archeologici, fatti dal Sign A. Arnoaldi Veli presso Bologna.* Bologna, 1877, p. 32.

2. *Ibid.*, p. 7.

3. *Notizie degli scavi*, 1898, p. 388.

4. *Notizie degli scavi*, 1884, p. 75.

qui avaient accepté le rite des conquérants n'avaient pas encore établi une orientation régulière pour la position des cadavres, les posant la tête tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, dans la nécropole étrusque d'Arnoaldi, ainsi que dans celle de la Certosa, les cadavres avaient invariablement la tête à l'ouest et les pieds à l'est. M. Brizio[1] en déduit avec raison que le peuple qui ne connaissait pas une orientation régulière pour ses morts, qui n'avait pas encore adopté une sévère observation du rite funéraire, ne faisait qu'imiter le nouveau rite apporté par les Étrusques. Nous voyons la même hésitation dans l'orientation des corps sur le versant méridional des Apennins, dans les tombes à fosse, dans la nécropole Guerucci près de Volterra (Volaterrae des anciens[2]).

CURIEUX OBJETS D'IMPORTATION ÉTRANGÈRE.

Ces nécropoles ombriennes ne sont pas les seules qui se trouvent près de Bologne; il y en a au nord, à l'est et au sud de la ville, et même dans son enceinte; mais nous n'avons pas à nous y arrêter. Elles offrent en général le même matériel que celui de la grande nécropole hors de la porte Saint-Isaïe. Nous trouvons seulement intéressant de noter quelques faits qui indiquent les rapports de l'ancienne Felsina avec les négociants d'outre-mer. Tels sont les objets trouvés dans les tombes à puits sous l'arsenal[3] et que Montélius reproduit dans son Album, pl. 87 : un ornement élégant, une sorte de fleur en verre (fig. 1), un autre ornement consistant en un double fil d'or, à l'un desquels sont suspendus deux anneaux d'argent ornés d'une spirale d'or, pendant que les bouts de ce fil élargi se terminent par quatre têtes d'hommes ajourées (Montelius n'en donne que deux, fig. 13), une fibule d'or (fig. 14) dont l'arc large est orné de représentations d'animaux en granulé. Non moins intéressante est une pierre (fig. 22) trouvée à la Via Maggiore sous la maison du comte Malvasia, autrefois Tortorelli[4], offrant en relief deux quadrupèdes, dressés sur les pattes de derrière pendant que leurs pattes de devant sont posées sur une

1. *Notizie degli scavi*, 1898, p. 389.

2. Voy. Ghirardini dans *Monumenti antichi. Ac. de Lin.*, 1898, p. 10?-215. D'ailleurs, M. Ghirardini (p. 175) trouve seulement « una lieve divergenza ».

3. Gozzadini, *Intorno ad alcuni sepolcri scavati nell'arsenale militare di Bologna*. Bologna, 1875, I, pl.

4. Gozzadini, *Di alcuni sepolcri della necropoli Felsinea*. Bologna, 1868.

colonne qui les sépare. On suppose que cette pierre était placée au-dessus des portes de la ville, comme la célèbre pierre sculpturale de la porte des Lions à Mycène. Ce monument se rapporte au pays d'outre-mer, avec lequel les localités situées près de l'embouchure du Pô avaient des relations commerciales pendant le premier âge du fer. Ordinairement on croit qu'il s'agit ici des Phéniciens; mais, selon nous, il est temps d'abandonner cette supposition.

La grande activité des Ombriens à Felsina nous a laissé encore deux monuments importants : des restes d'habitations dans l'enceinte de la ville moderne et un grand dépôt d'objets de bronze.

LES RESTES D'HABITATIONS OMBRIENNES A FELSINA ET LEUR CARACTÈRE PRIMITIF.

En posant des conduites d'eau, l'ingénieur, M. Zannoni[1], découvrit dans l'enceinte de la ville de Bologne moderne plusieurs centaines de fondements d'habitations, dans lesquels on trouva les mêmes objets que dans les tombes à puits, des fragments d'ossuaires avec l'ornementation que nous connaissons déjà, des cylindres, des fusaïoles, des haches de bronze, des couteaux, des fibules, des épingles, des aiguilles, des figures humaines en bronze, des moules pour couler des objets de bronze, des morceaux de bronze bruts et des restes de fer rouillé, ainsi que des bois de cerf et beaucoup d'ossements. Les cabanes[2] rondes ou elliptiques étaient de joncs tressés et recouverts d'argile, posés sur des poutres de bois enfoncées dans la terre en des trous qui contenaient encore des restes de bois pourri. La forme ronde des habitations est, comme nous l'avons déjà dit, très ancienne en Italie. Elle était en usage chez les Ligures, chez les habitants des terramares, et les premières constructions de Rome affectaient cette forme, comme nous le savons par la *Casa Romuli* sur le Palatin, le temple de Vesta sur le Forum; telle était aussi la première urne-cabane. La découverte de ces restes de demeures du commencement de l'âge du fer est d'une très haute importance. Elle nous révèle avant tout l'antiquité de Bologne, en la faisant remonter au moins à 1 000 ans avant Jésus-Christ; puis elle nous fait connaître l'architecture primitive des immigrés aryens en Italie. On sait que les Romains ont appris à construire des maisons et des temples de pierre

1. *Antiche abitazioni di Bologna*. Bologna, 1893, avec 25 pl.

2. Voy. le plan et le profil dans l'album de Montelius, Série B. pl, 87, fig. 20 et 21.

à l'école des Étrusques et des Grecs, mais auparavant, comme les Ombriens, ils ignoraient cet art. Ce fait nous explique pourquoi il ne nous reste aucun vestige de la métropole des villes latines, Alba-Longa, car nous ne connaissons pas même avec certitude la situation de cette ville. Enfin, la découverte de ces traces d'habitations ombriennes nous fournit un argument de plus contre ceux qui croient que les habitants des terramares et les Ombriens étaient un même peuple. Déjà le fait que les demeures des Ombriens étaient non exclusivement de forme ronde, mais oblongues (et parfois carrées) prouve que ces cabanes et les cabanes rondes des terramares n'appartiennent pas au même peuple. Mais nous avons une preuve plus décisive : dans les terramares, le village présentait un ensemble commun où chaque demeure n'était qu'une partie de l'entier, liée aux autres habitations organiquement et ne pouvant pas être élevée séparément. Chez les Ombriens, les habitations sont séparées, chacune forme un tout par elle-même, et il est très rare que deux cabanes soient côte à côte. En ce cas elles communiquaient par un corridor et appartenaient sans doute à la même famille[1].

LE DÉPOT D'OBJETS DE BRONZE.

Mais la construction primitive des habitations ombriennes, à l'époque la plus reculée, n'indique pas la pauvreté. Nous avons vu par les vases et autres objets de luxe trouvés dans leurs tombeaux que les Ombriens ne vivaient pas dans la pénurie ; enfin, la présence dans ces tombes d'articles de commerce d'outre-mer n'est pas non plus un signe d'indigence. En outre M. Zannoni a découvert en 1877, au cours de l'exécution des travaux de canalisation sur la place du Prato de San-Francesco, un énorme dépôt d'armes et d'objets de bronze conservés dans un vase de proportions colossales. M. Montelius[2] qui énumère tous ces objets en a compté 14.841. Dans leur nombre se trouvent 4.000 haches à ailerons et à douille, 92 à trous transversaux, de nombreux couteaux, ciseaux, faux, faucilles, vrilles, scies, harpons, hameçons, épées, poignards, lances, flèches, en un mot tout un arsenal d'armes avec tout le harnachement d'un cheval (mors, phalères, anneaux, stimulus), les outils et ustensiles allant avec un train de campagne

1. Voy. Zannoni, pl. IV, fig. 33, 35 et autres, ou Montelius dans « *La civilisation primitive en Italie* », t. I, p. 409.

2. Montelius, p. 534.

et nécessaires à l'exercice de plusieurs métiers. Mais à côté de ces objets d'utilité on trouve beaucoup d'ornements, des fibules de toutes formes, des épingles, des bracelets, des anneaux, des ceintures, des pendeloques, des perles de verre pour colliers, puis des fragments de vases en bronze et d'autres objets, comme des clous, des peignes, etc. Un grand nombre de ces objets sont brisés en morceaux, ce qui ferait supposer qu'il y avait là une usine où tous ces fragments devaient être coulés à neuf. M. Zannoni s'est cru en droit d'intituler la description de ce dépôt la *Fonderia di Bologna* (Bologna, 1888). On suppose que tous ces objets, qui ont été si soigneusement conservés en un seul endroit, ont été cachés à l'approche d'un péril pour être remis en état dans des temps plus propices. Ce remarquable dépôt a suscité toute une littérature[1]; le plus important de ces ouvrages reste toujours celui de M. Zannoni, accompagné de 60 planches. M. Montelius a consacré à ce dépôt 7 planches (66-72). Il n'entre pas dans notre plan de nous y arrêter; nous avons voulu seulement indiquer que ce dépôt présente un admirable inventaire des ressources industrielles dont les anciens Ombriens d'Italie disposaient; il indique aussi les rites et les coutumes qu'ils avaient adoptés[2].

UNITÉ DU PEUPLE ET DE LA CIVILISATION DES NÉCROPOLES BOLONAISES ET DES TOMBES A PUITS EN ÉTRURIE.

Nous savons déjà que les Ombriens, cet antique et très grand peuple, ἔθνος πάνυ μέγα τε καὶ ἀρχαῖον, s'est répandu du nord de l'Italie, où il avait un centre aussi considérable que Felsina ou Bologne, au sud des Apennins, presque jusqu'à l'embouchure du Tibre. Les témoignages d'anciens auteurs que nous avons cités plus haut nous disent que les Étrusques ont débarqué sur les côtes occidentales du pays des Ombriens et leur ont enlevé 300 villes, *trecenta oppida*, selon l'expression de Pline[3]. M. Helbig[4], qui prend les Ombriens pour des habitants des terramares, trouve admissible que Pline ait entendu sous ce terme de *trecenta oppida*, 300 terramares. Mais nous savons que les Ombriens n'ont pas habité les terramares et qu'il faut chercher les 300 villes ailleurs. Le théâtre principal de la vie des Étrusques est circonscrit entre

1. Montelius, *ibid.*, p. 345-346.

2. Voy. Brizio, Costumi degli Umbri nel territorio Felsineo dans *Nuova Antologia*, 1889, XXII, p. 217-242. Nous avons utilisé cet article en parlant des necropoles bolonaises.

3. N. H. III, 14 (19), 113 : Trecenta eorum oppida Tusci debellasse reperiuntur.

4. *Annali dell'Instituto di corrispondenza archeologica*, 1875, p. 231 (note 2).

l'Arno et le Tibre. Là se sont élevées leurs plus puissantes et plus florissantes cités, et, c'est là qu'ils nous ont laissé leurs plus riches nécropoles. C'est là qu'ils ont brisé la force des Ombriens en les refoulant loin de la mer Tyrrhénienne, au nord-est, au delà du Tibre, dans les montagnes. Mais les Ombriens ont laissé leur souvenir sur le territoire qu'ils ont abandonné non seulement dans le nom des villes occupées ensuite par les Étrusques, mais dans les tombes à puits, pareilles à celles dont ils ont rempli les environs de Bologne. La couche la plus ancienne des nécropoles de Tarquinies, de Vulci, de Vetulonia, deVolterra, de Chiusi et d'autres, que nous avons énumérées plus haut, présentent la même civilisation : même construction des tombes, mêmes ustensiles funéraires à commencer par l'ossuaire typique à deux cônes, remplacé parfois dans les parties les plus anciennes des nécropoles et seulement en quelques localités (Allumiere, Tarquinies, Vetulonia, Bisenzio) par l'urne-cabane; les mêmes types d'armes de bronze, les mêmes fibules et enfin la même ornementation caractéristique. En un mot, au nord des Apennins, entre le Panaro et la mer Adriatique, et au sud de ces mêmes monts, en Étrurie, nous remarquons dans les plus anciennes couches archéologiques, représentées par les tombes à puits, un seul peuple qui a le même rite funéraire et la même civilisation; là et ici, nous voyons des manifestations de la civilisation de Villanova, complètes ou partielles. Pour le moment, nous n'avons pas besoin, pour continuer l'étude de la civilisation ombrienne, de nous rendre en Étrurie, où nous trouverons ce que nous avons déjà vu, à l'exception de quelques particularités purement locales. Nous nous y transporterons quand nous parlerons de la civilisation des Étrusques, peuple qui a dominé les Ombriens.

LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES QUI ONT PRODUIT LA CIVILISATION DE VILLANOVA

Nous voulons actuellement aborder la question suivante : d'où sont venues les civilisations étrangères qui ont amené en Italie la première époque du fer ou ce que nous appelons la civilisation de Villanova ?

Tous les savants admettent que l'Italie apprit à connaître le fer et les procédés perfectionnés de fabrication des objets de bronze, qui ont accompagné l'introduction du fer, par voie maritime, soit au moyen des rapports commerciaux, soit par l'immigration venue des régions

orientales de la Méditerranée. M. Pigorini[1] admettait aussi autrefois cette immigration, considérant, ainsi que M. Chierici, que la civilisation du commencement de l'âge du fer a remplacé celle de l'âge du bronze d'un coup, sans traces d'un passage graduel. Undset[2], le défunt archéologue norvégien, qui a contribué si puissamment aux études sur l'Italie préhistorique, a aussi admis cette voie maritime, sans parler cependant d'immigration, dans le discours qu'il a prononcé le 13 janvier 1882 à l'Institut de correspondance archéologique. Pourtant, il admettait aussi la même influence par *voie continentale*, par la presqu'île balkanique et la rive septentrionale de l'Adriatique[3]. M. Gsell[4] recourt à l'influence par la voie du commerce maritime pour expliquer l'origine de la civilisation de Villanova avec sa nouvelle technique dans la céramique et les objets de bronze. Les savants qui se sont occupés de l'ornementation géométrique des vases du type de Villanova arrivent à la même conclusion ; M. Helbig[5] directement, M. Boehlau[6] et M. Hoernes[7] indirectement. Mais tous ne sont pas d'accord sur le nom du peuple d'outre-mer à qui l'on doit ces influences. MM. Helbig[8], Pigorini[9], Gsell[10] les attribuent aux Phéniciens ; MM. Boehlau[11] et Hoernes[12], aux Grecs. MM. Helbig, Boehlau, Hoernes se fondent principalement sur l'ornementation géométrique qui est le signe caractéristique et constant de la civilisation de Villanova. En effet, trouver l'origine de cette ornementation, c'est trouver la source d'où découle cette civilisation, car

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1878 (IV), p. 124 ; 1884 (X), p. 49.

2. Id. *Bullettino*, 1882 (VIII), p. 37.

3. *Annali*, 1885, p. 90.

4. *Fouilles dans la nécropole de Vulci*, p. 337.

5. Osservazioni sopra la provenienza della decorazione geometrica, dans *Annali dell' Inst. di corr. archeol.*, 1875, p. 245.

6. Zur Ornamentik der Villanovaperiode dans Festschrift der deutschen Anthropol. Gesellschaft zur XXVI allgem. Versammlung zu Cassel, 1895, p. 91 sq. Boehlau ne parle pas directement du commerce maritime, comme voie d'introduction en Italie de l'ornementation à cette période, mais cela est sous-entendu chez lui.

7. *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa von den Anfängen bis um* 500 *vor Chr.*, Wien, 1898, p. 550 sq.

8. *Annali*, 1875, p. 256.

9. *Bull. di paletn. ital.*, 1884 (X), p. 49.

10. Fouilles, etc., p. 337.

11. *Op. cit.*, p. 108.

12. *Liv. cit.* p. 540.

à elle se rattachent non seulement les rapports commerciaux, mais toutes les manifestations artistiques de cette civilisation.

LE PEU DE FONDEMENT DE LA THÉORIE DE L'INFLUENCE PHÉNICIENNE

Les Phéniciens ont toujours été le cheval de bataille de M. Helbig, pour qui la civilisation mycénienne elle-même était l'œuvre des Phéniciens. Dans les dernières dix années, cette théorie a perdu tout son crédit et la courageuse bataille que M. Helbig a livrée en sa faveur en 1896, à l'Académie des Inscriptions de Paris [1], ne l'a pas sauvée. Après des études approfondies, l'influence phénicienne s'est évaporée partout où on avait cru la reconnaître. M. Orsi, qui admettait cette influence à l'époque mycénienne et même pré-mycénienne, dans la Sicile orientale [2], après y avoir pendant plusieurs années cherché des traces des factories phéniciennes, arriva à la conclusion qu'il n'en existait aucun vestige, ni direct, ni indirect [3]. Quant à l'Italie, jusqu'au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, époque où les articles du commerce oriental se multiplient dans les tombes de l'Étrurie, nous ne savons rien du commerce phénicien. Dans la nécropole de Villanova, ainsi que dans celles de Benacci I et II, on ne trouve aucun vestige de ce commerce ; dans la nécropole Arnoaldi seulement, qui représente la dernière période des tombes à puits et le passage aux tombes à fosse, lorsque le commerce oriental pénètre évidemment dans l'intérieur de la presqu'île, nous rencontrons des statuettes en ivoire représentant le lion et l'homme, des scarabés azurés, de petites idoles égyptiennes et quelques autres objets d'importation phénicienne. Mais lorsqu'il s'agit des influences extérieures qui ont produit la civilisation de Villanova, on n'a aucune raison d'invoquer les Phéniciens. Aussi quand nous lisons chez M. Gsell [4] : « C'était sans doute des *vaisseaux phéniciens* et vers la fin de cette période des vaisseaux grecs, qui ont amené sur les rives de la Méditerranée les objets, les germes d'industries nouvelles, qui ont donné à la civilisation de Villanova sa physionomie si distincte de celle des terramares, » nous ne pouvons que nous demander avec étonnement où l'auteur d'un travail aussi estimé a puisé le courage de lancer

1. *Sur la question mycénienne*. Paris, 1896.
2. *Bull. di paletn. ital.*, 1891 (XVII), 136, et (XVIII) p. 25.
3. *Notizie degli scavi*, 1899, p. 26.
4. *Liv. cit.*, p. 337.

des assertions aussi risquées. Il n'y a pas de faits qui les confirment.

L'INFLUENCE GRECQUE.

Au contraire, il y a un fait évident en faveur de l'influence grecque qui s'est manifestée de bonne heure. C'est l'ornementation géométrique, surtout le méandre, qu'on voit sur l'ossuaire typique, sur les vases supplémentaires et souvent sur les objets de bronze. Il n'y a pas longtemps que circulait parmi les savants la théorie émise par un archéologue berlinois, M. Conze[1], d'après laquelle l'ornementation géométrique appartient à un peuple indo-européen et provient du lieu d'origine commun aux Grecs et aux Italiotes dans l'Europe centrale, d'où après leur séparation chaque peuple l'a portée dans sa presqu'île. Mais cette théorie a échoué pour deux raisons: 1° Parce que, ainsi que nous l'avons indiqué, l'unité particulière gréco-italique, qui était un dogme pour les philologues allemands, n'a jamais existé et est contredite par toutes les déductions de la linguistique comparée moderne; 2° La céramique des terramares où, selon cette théorie, les Italiotes qui se sont séparés des Grecs seraient venus en premier en Italie, ne connaît point l'ornementation géométrique, ainsi que M. Helbig[2] l'a fait remarquer à M. Conze; d'autre part, la forme dominante de l'ornementation géométrique italique, le méandre, ne se rencontre dans aucun système grec, à l'exception de celui du Dipylon, ce qui ne se serait pas produit si le méandre avait été connu des Grecs et des Italiotes quand ils étaient encore dans leur soi-disant patrie commune, l'Europe centrale. Déjà M. Boehlau a opposé cet argument à la théorie de M. Conze[3]. Il faut donc renoncer complètement à cette théorie et prêter beaucoup plus d'attention à l'hypothèse émise d'abord par M. Boehlau et ensuite par M. Hoernes, que cette ornementation a été importée en Italie de la Grèce. Il est à remarquer que les ossuaires les plus anciens du type de Villanova sont dénués de toute ornementation. Ainsi M. Helbig[4] cite les tombeaux de la nécropole de Poggio-Renzo près de Chiusi, de même que les tombes de la nécropole de Sarteano, où tous les ossuaires sont sans aucune décoration. Nous ajouterons que l'ornementation géométrique est également très rare dans les plus

1. Zur Geschichte der Anfänge Griechischer Kunst, dans *Sitzungsberichte* de l'Ac. de Vienne, 1870, p. 505 sq.

2. Dans l'article cité des *Annali*, 1875, p. 229.

3. Zur Ornamentik der Villanova-Periode, dans *Festschrift*, etc., p. 92.

4. *Op. cit.*, p. 224.

anciennes tombes de la nécropole de Vetulonia, et l'ossuaire typique de la nécropole de Villanova (pl. XXXIV, fig. 1) prouve qu'au nord des Apennins les vases sans ornementation ont de même précédé ceux qui en sont pourvus. Ce fait se manifeste encore plus clairement dans les trois ossuaires (*ibid.* fig. 6), très grossiers, privés de toute ornementation, munis de trois mamelons au lieu d'anses, qui se sont par hasard conservés à Villanova au milieu d'ossuaires de la forme typique. Tous ces faits indiquent qu'il fut un temps où les vases, dans les nécropoles ombriennes, ne possédaient pas l'ornementation géométrique et que celle-ci n'est venue que plus tard.

Comment a-t-elle pénétré en Italie ?

LA VOIE QUE L'INFLUENCE GRECQUE A SUIVIE.

Certains savants ont depuis longtemps émis l'opinion que l'influence étrangère qui a favorisé le développement de la civilisation de Villanova a pénétré en Italie par la mer Tyrrhénienne et qu'antérieurement elle s'était répandue dans l'Italie centrale, d'où elle s'est étendue au nord au delà des Apennins, à Bologne. Telle était l'opinion de MM. Pigorini et Chierici [1], Undset [2], Gsell [3], Ghirardini [4]. Ce dernier observait cette marche du midi au nord pour la situle, dont il s'est spécialement occupé. Actuellement M. Boehlau [5] émet la même opinion à l'égard de l'ornementation géométrique. Il attire l'attention des savants sur la manière dont le méandre est appliqué dans cette ornementation à Bologne et ses environs, sur les particularités qu'il appelle les phénomènes pathologiques de ce style. Comme cette ornementation s'accuse plus nettement en Étrurie qu'au nord des Apennins, où elle est déjà transformée, M. Boehlau en conclut qu'elle s'est manifestée plus tard dans la vallée du Pô, car il est impossible de constater une « migration » quelconque des types décoratifs du nord au sud [6]. M. Hoernes se prononce en ce sens avec plus d'insistance ; seulement, selon lui, l'ornementation de Villanova est originaire non de l'Italie

1. *Bullettino*, 1878 (IV), p. 124 ; 1884 (X), p. 49.
2. Id. *Bullettino*, 1882, p. 37.
3. *Fouilles*, etc., 337.
4. *Monumenti antichi Ac. Linc.*, II, p. 222 sq.
5. *Op. cit.*, p. 98-99 dans *Festschrift*.
6. Il émit cette dernière idée dans *Jahrbuch des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts*, 1901, p. 191.

centrale, mais de l'Italie méridionale[1]. Il en voit le type le plus rudimentaire dans l'ossuaire de Cumes qui est conservé dans le musée de Naples (publié dans les *Notizie degli Scavi*, 1896, p. 531.) Si nous n'avons rien à objecter à l'affirmation de M. Boehlau, car de tout temps la navigation sur la mer Tyrrhénienne a été plus facile que sur l'Adriatique, celle de M. Hoernes est contredite par un fait de haute importance. La civilisation de Villanovà qui s'est épanouie si brillamment à Bologne et dans l'Étrurie du sud-ouest apparaît sporadiquement dans l'Italie méridionale et même seulement dans des nécropoles comme celles de Suessula, de Piedimonte d'Alife, enfin de Cumes, qui appartiennent à une période assez avancée de cette civilisation, lorsqu'elle était déjà marquée par le rite de l'inhumation. La nécropole du mont Timmari dans la Basilicate, découverte récemment, est une exception : elle représente le passage de l'époque du bronze à celle du fer par des tombeaux où l'on trouve le rite de l'incinération. Si importante que soit cette dernière nécropole, l'absence dans l'Italie méridionale de cette phase de la civilisation de Villanova, que nous trouvons dans l'Italie centrale et septentrionale, nous oblige à nous ranger à l'avis de M. Patroni, qui nie[2] tout développement de la civilisation de Villanova dans l'Italie méridionale, et nous ne pouvons pas suivre M. Pigorini, lequel défend énergiquement l'hypothèse de l'existence de cette civilisation au midi de l'Italie, dans son article, d'ailleurs excellent : *L'Age du bronze et le premier âge du fer dans l'Italie méridionale*[3]. Le type de l'ossuaire de Cumes est en effet très simple ainsi que son ornementation, mais nous n'avons aucune raison de penser que cette simplicité indique qu'il soit plus près de la source de la civilisation de Villanova, car dans la masse des modèles du type du Dipylon, que nous trouvons dans l'intéressant travail de M. Sam. Wide : *les Vases géométriques de la Grèce*[4], nous ne voyons aucune analogie avec les méandres, ainsi qu'avec toute l'ornementation de l'ossuaire de Cumes.

1. *Urgeschichte der bildenden Kunst*, etc., p. 559.
2. *Bull. di paletn. ital.*, 1899 (XXV), p. 199.
3. Id. *Bullettino*, 1901 (XXVII), p. 12-27.
4. Geometrische Vasen aus Griechenland, mit 104 Abbildungen, dans *Jahrbuch* de l'Inst. Arch. All., 1899.

La nécropole de Cumes, ainsi que les autres nécropoles italiques de la Campanie, représente non pas l'aube de la civilisation de Villanova, mais son déclin ou plutôt un écho ; et le matériel archéologique de ces nécropoles est tout près de la civilisation du Latium, dont il est, dans un certain degré, la continuation. On le voit distinctement sur les vases de Suessula (pl. XV, fig. 8) qui, en même temps, ont une parfaite analogie avec la céramique de Cumes[1]. Si, depuis l'époque de la colonisation grecque, le Latium a été sous l'influence de l'Italie méridionale et surtout de la Campanie, avant cette colonisation nous voyons tout le contraire : la civilisation italique se répandait alors non pas du midi au nord, mais du nord au midi, comme nous le voyons par l'exemple de la terramare de Tarente, qui a reflété brillamment la civilisation du bronze de la vallée du Pô, et par la nécropole de Timmari qui reproduit la civilisation de Bismantova et Fontanella.

LE COMMENCEMENT DES RAPPORTS DES GRECS AVEC L'ITALIE.

L'ornementation géométrique de la céramique et des bronzes de Villanova, dont l'origine grecque est hors de doute, nous fait croire que les vaisseaux grecs sont venus en Italie à une époque qui a de longtemps précédé la colonisation grecque ; ce phénomène est tout naturel, car avant de s'établir dans un pays, on aime à le bien connaître. Aussi les localités choisies par les Grecs, à commencer par Cumes, prouvent qu'ils n'ont pas agi à la légère. Il était impossible de trouver en Italie un endroit plus abrité contre les tempêtes et les agressions imprévues que la montagne riveraine sur laquelle Cumes est située derrière l'île d'Ischia. M. Orsi[2], en étudiant les nécropoles de la Sicile orientale et en voyant que les villes et les villages des Sicules ont disparu de la rive au commencement de l'âge du fer, en a nécessairement conclu que ce fait ne peut être expliqué que par l'apparition, 1 000 ans avant Jésus-Christ, des premiers colons grecs qui ont forcé les Sicules d'émigrer dans l'intérieur du pays. De même, l'apparition de la civilisation de Villanova avec l'ornementation géométrique des Grecs nous amène aussi naturellement à la conclusion que la première rencontre des Grecs avec les Italiotes a eu lieu pas

1. Je me réserve le droit d'illustrer cette céramique dans son lieu, quand j'aurai à parler de la Campanie.
2. *Notizie degli scavi*, 1899, p. 35.

plus tard que le x[e] siècle avant Jésus-Christ, lorsque cette ornementation s'est trouvée en grande faveur auprès des Grecs et que l'art hellénique était encore libre des influences orientales, qui, au VIII[e] siècle, avaient modifié l'ornementation des vases grecs. Quel est le peuple hellène qui est venu apporter cette ornementation sur les rives italiennes?

La question n'est pas trop difficile à résoudre. Le nom de la mer Ionienne qui conduit de la Grèce en Italie et en Sicile nous apprend que ces premiers navigateurs qui ont abordé les rives de l'Hespérie devaient être des Ioniens. C'est aux Ioniens aussi qu'appartenaient les premières colonies grecques de la Grande Grèce et de l'île voisine. Mais il est permis de supposer qu'à cette époque déjà les Ioniens abordaient non seulement aux rives orientales de la mer Ionienne et aux rives occidentales de la péninsule baignée par la mer Tyrrhénienne, mais que les eaux de la mer Adriatique, laquelle en sa partie méridionale portait le nom de baie Ionienne, Ἰόνιος κόλπος[1], ne leur étaient pas tout à fait inconnues. Il eut été étrange que des marins aussi entreprenants n'eussent pas tenté de pénétrer dans la baie d'une mer qu'ils connaissaient si bien. Mais nous préférons ne pas nous lancer dans la région des suppositions ; ce n'est pas notre tâche.

1. Hecat. fragm. 59-60 ; Herod. VI, 127 ; Thuc., I, 24

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES ÉTRUSQUES

I. — ORIGINES. — MÉTHODE POUR RÉSOUDRE LA QUESTION ÉTRUSQUE. — TÉMOIGNAGES DES ÉCRIVAINS DE L'ANTIQUITÉ. — DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES. — LES TOMBEAUX.

PLACE IMPORTANTE QU'OCCUPENT LES ÉTRUSQUES DANS L'ITALIE PRÉ-HISTORIQUE

Les Étrusques occupent parmi les peuples de l'Italie ancienne une place si importante qu'ils retiennent tout particulièrement l'attention de l'historien qui étudie les vicissitudes préhistoriques de la presqu'île apennine. Leur domination dans l'Italie centrale, dans la Haute et peut-être aussi dans la Basse Italie, qui témoigne d'une puissance politique inconnue jusqu'alors dans cette péninsule ; leur activité dans le commerce et la navigation sur les mers Tyrrhénienne et Adriatique, activité qui rivalisait avec celle des Grecs et des Carthaginois à l'aube de l'histoire ; leur influence civilisatrice qui a transformé les coutumes des peuples qui ont habité l'Italie avant leur arrivée ; l'héritage exceptionnellement riche de civilisation qu'ils ont laissé au monde nouveau dans leurs opulentes et nombreuses nécropoles, ainsi que les innombrables monuments qui témoignent de leur activité, — tout cela, pris dans son ensemble, place les Étrusques au premier plan pour celui qui, abordant l'histoire de Rome, se donne la tâche de discerner toutes les influences qui ont entouré la ville de Romulus dans la première phase de son existence. C'est pourquoi l'historien contemporain reste confondu devant le dédain avec lequel Mommsen traite ce peuple remarquable de l'antiquité dans sa célèbre *Histoire de Rome*. C'est la seconde[1] grosse erreur de ce livre si

GROSSE ERREUR DE MOMMSEN.

1. La principale erreur de l'auteur, erreur qui se répète dans chaque nouvelle édition

répandu et que le public, sinon les savants, considère comme le dernier mot de l'histoire sur la Ville éternelle dans l'antiquité. Mommsen nie[1] l'importance de l'influence civilisatrice des Étrusques sur Rome et abaisse leur art jusqu'à lui assigner la dernière place dans l'histoire de l'Art des peuples italiques[2]. L'une et l'autre de ces opinions sont en pleine contradiction avec les faits positifs que la science a depuis longtemps reconstitués. Nous énumérerons ces faits en temps et lieux; ils sont multiples et évidents.

LA QUESTION ÉTRUSQUE EST CELLE DE L'ORIGINE DES ÉTRUSQUES.

D'ailleurs, nous ne voulons examiner ici que ce qu'on appelle proprement la *question étrusque*, c'est-à-dire la question de l'origine des Étrusques. Nous écrivons seulement l'*Introduction* à l'histoire de Rome et il est de notre devoir d'examiner les questions qui, sans faire partie de cette histoire, ont une haute importance, parce que d'un côté elles éclairent la vie préhistorique de l'Italie, et de l'autre nous aident à découvrir l'origine des civilisations qui se manifestent dans l'histoire de Rome. Telle est la question de l'origine des Étrusques, qui est non seulement une des plus importantes de l'histoire ancienne, mais aussi une des plus intéressantes.

Cette question a déjà été soulevée dans l'antiquité et a fait l'objet de discussions parmi les historiens grecs; elle a été scrutée avec une attention particulière, parfois avec passion au cours du XIXe siècle, et a provoqué des conclusions absolument opposées bien que tirées des mêmes prémisses. Des historiens, des philologues, des linguistes, des archéologues abordèrent ce problème, créèrent à l'entour une riche littérature qui a, sous bien des rapports, déblayé la voie en vue de sa solution, mais ne l'a pas donnée, du moins aussi complètement qu'on le voudrait, et n'a pas réussi à la faire accepter universellement. Si pour tel ou tel savant les origines des Étrusques ne sont plus une question, pour la généralité des personnes qui s'intéressent à ce pro-

de son livre, consiste à ne pas admettre l'existence de l'âge de la pierre en Italie. Cette erreur dans un ouvrage aussi répandu et signé du nom du savant d'une si grande autorité, mérite un blâme sévère. Voy. dans le texte de ce volume, p. 1.

1. *Römische Geschichte*, t. I, ch. IX, p. 125, 3e éd.

2. *Ibid.*, ch. XV, à la fin : « Wie man sich auch sträuben mag, so gut wie man längst aufgehört hat die griechische Kunst aus der etruskischen abzuleiten, wird man sich auch noch entschliessen müssen in der Geschichte der italischen Kunst *die Etrusker aus der ersten in die letzte Stelle zu versetzen*.

blème, ces origines sont encore aussi discutables qu'elles l'étaient il y a vingt, cinquante, quatre-vingt-dix ou cent ans!

Jusqu'à ce jour, beaucoup de savants sont disposés à se ranger à la théorie de Niebuhr qui fait venir les Étrusques des Alpes Rhétiques; mais il y en a aussi beaucoup qui, tout en voyant l'inconsistance de cette théorie, — car non seulement elle ne répond pas à la tradition antique, mais elle est aussi réfutée par les données archéologiques, — ne se décident pas néanmoins à reconnaître que les Étrusques sont arrivés en Italie de l'Orient et par mer, théorie confirmée par la tradition de presque toute l'antiquité. Dans les vingt-cinq dernières années du XIXe siècle, une nouvelle théorie a surgi, d'après laquelle les Étrusques sont un peuple italique comme les Ombriens et les Latins; cette théorie a recruté des adeptes principalement parmi les palethnologues italiens, et elle jouit de quelque faveur au delà des Alpes. Mais pour montrer combien les savants sont encore hésitants, je citerai la conclusion, à laquelle aboutit un éminent archéologue italien, M. Lucio Mariani, dans le cours qu'il a fait à l'Université de Pise. Après avoir examiné les opinions des représentants des diverses théories, M. Mariani dit : « En réunissant toutes les observations que nous venons de faire, nous voyons que quelques-unes marchent fièrement et sont pleines d'assurance, d'autres avancent en boitant, d'autres encore ne répondent même pas à l'appel. Nous en concluons *que nous n'avons pas encore le droit de soutenir une théorie sur l'origine des Étrusques comme étant conforme à la vérité ou proche de la vérité*[1].

CONCLUSION DE M. MARIANI SUR LA QUESTION ÉTRUSQUE.

Une telle hésitation de la part d'un savant qui connaît à fond cette question, qui est capable de peser tous les arguments pour ou contre telle ou telle théorie, est éminemment significative. Sa réserve peut sembler une sérieuse indication que la solution de la question des Étrusques n'est pas encore mûre. Et, en effet, il n'est pas encore possible qu'il ne subsiste pas pour les savants quelque doute, sinon quant au fond de la question, tout au moins pour les détails. Mais nous devons nous souvenir que les questions qu'on peut résoudre avec une entière certitude sont rares même dans l'histoire, riche en documents écrits, et

1. *De' più recenti studi intorno alla questione etrusca. Prolusione al corso di Archeologia nella R. Università di Pisa per l'anno* 1900. Pisa, 1901, p. 32.

que pour la pluralité des questions préhistoriques, qui ne disposent pour leur élucidation que de données archéologiques, une solution absolue est inaccessible. Il suffit de posséder les faits principaux et essentiels, lesquels, avec l'aide de faits de moindre importance et secondaires, permettent une déduction claire, juste, qui *naturellement* écarte la possibilité de toute autre solution.

VRAIE MÉTHODE POUR LA SOLUTION DE LA QUESTION ÉTRUSQUE.

Il me semble cependant que maintenant la question étrusque est déjà arrivée à ce point où l'on pourrait la juger d'une façon générale, comme prête à recevoir une solution définitive. Mais il faut pour cela prendre une autre voie que celle que M. Mariani a suivie, en analysant une théorie après l'autre sans les réfuter, et en s'embrouillant parmi les divers criterium. Il faut suivre la voie naturelle: il faut mettre de côté toutes les théories et toutes les opinions préconçues et entreprendre l'étude à nouveau, comme si la question surgissait pour la première fois; il faut commencer l'étude en ayant devant les yeux, d'un côté les témoignages qui nous ont été transmis sur les Étrusques par les anciens, ces témoins vivants de la vie historique de ce peuple, de l'autre les monuments que nous ont laissés sans contredit les Étrusques eux-mêmes, les monuments plastiques et écrits. En analysant ces témoignages et ces monuments sans aucune prévention, nous devons forcément aboutir à une conclusion logique. Cette conclusion sera non seulement logique, mais juste, si l'on voit que les témoignages des anciens sont corroborés par le caractère des monuments, et si les monuments apparaissent de fait comme les preuves tangibles des témoignages littéraires. Tout ce que les partisans de différentes théories et opinions ont émis de hasardé, de non fondé, tombera alors de soi-même.

* * *

LES ÉCRIVAINS ANCIENS ET LA QUESTION ÉTRUSQUE.

Chez les anciens, nous remarquons avant tout l'opinion ferme et généralement répandue que les Étrusques sont arrivés en Italie de l'Orient, de l'Asie Mineure et notamment de la Lydie. Telle était l'opinion presque unanime ou plutôt la persuasion intime des écrivains grecs et romains. Telle était aussi l'opinion des Étrusques eux-mêmes. C'est un fait de première importance, qu'on ne peut ni affaiblir, ni écarter

par aucun sophisme. A quelque théorie ou à quelque hypothèse qu'on s'arrête, il faut prendre en considération ce fait. Les libertés sans bornes qu'on se permettait avec la tradition littéraire du temps de Niebuhr et dont lui-même usait, ne peuvent plus se justifier maintenant. L'expérience scientifique séculaire, les nombreuses découvertes importantes révélées par les fouilles sur tout le territoire qu'occupait le monde antique, et qui ont transformé en réalités des faits qui de notre temps encore passaient pour des mythes, ont obligé les historiens et les philologues, au moins les plus sérieux, à prêter beaucoup plus d'attention à la tradition littéraire des anciens. Nous assistons à une évolution vers une critique plus circonspecte et plus saine de l'histoire grecque et romaine. On ne voit plus par les yeux de Niebuhr et de Schwegler les témoignages des anciens sur l'origine des Étrusques, mais tout autrement.

HÉRODOTE ET SES ASSERTIONS.

Quels sont donc ces témoignages? C'est le père de l'histoire lui-même qui nous les donne le premier : à la fin de son récit sur les Lydiens, Hérodote [1] dit qu'ils lui ont raconté qu'une partie de leur population, obligée, sous le règne d'Atys, de chercher de nouveaux lieux d'habitation (phénomène aussi fréquent dans l'antiquité que de nos jours), est partie de Smyrne sur des vaisseaux se dirigeant vers l'ouest. Après avoir passé au milieu de plusieurs peuples, ces Lydiens émigrés sont arrivés au pays des Ombriens, y ont fondé des villes et y séjournent encore en ces temps, sous le nom de Tyrrhéniens, qui provient du nom de leur chef, fils d'Atys, qui les a guidés dans leur émigration. Dans ce récit, que l'historien n'a pas inventé, mais qu'il a puisé dans les traditions locales de l'Asie Mineure, nous relevons trois indications dont la valeur pour la solution du problème qui nous intéresse saute aux yeux, si faible que leur base puisse sembler à la critique contemporaine. Trois choses donc sont à retenir de ce récit : 1° que les Grecs étaient en relations pacifiques ou hostiles avec les Étrusques, et qu'ils les connaissaient bien au ve siècle avant Jésus-Christ, quand Hérodote a écrit son histoire, comme un peuple venu en Italie *de loin* et qui s'était rendu dans le pays des *Ombriens* ; 2° qu'on les considérait comme étant arrivés par la mer et

1. I, 94.

3° que, d'après la tradition conservée en Lydie, ces Tyrrhéniens, comme les appelaient les Grecs, ou Étrusques (autrement Tusci), comme les appelaient les Romains, qui vivaient à l'autre extrémité de la Méditerranée, dans la terre des Ombriens, où ils ont élevé beaucoup de villes, étaient des émigrants *de la Lydie*. Mais ce qui importe le plus dans ce que nous venons de voir, c'est que les trois faits pris ensemble ou envisagés séparément confirment que le monde antique savait que les Étrusques étaient un peuple qui a immigré en Italie et que cette immigration venait de l'Orient. Hérodote, en nous transmettant le récit des Lydiens, ne fait suivre ce récit d'aucune objection.

Ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'il n'a été combattu sérieusement par aucun autre écrivain grec ou romain, à l'exception d'un seul, dont nous parlerons plus loin. Mieux que cela : ce récit n'a pas été contredit par les Étrusques eux-mêmes, qui, comme on sait, ne négligeaient pas l'histoire de leur peuple [1]; au contraire, les Étrusques reconnaissaient la parenté qui les rattachait aux Lydiens, et, d'après Tacite [2], ils l'ont invoquée lorsque la députation de la ville de Sardes a demandé au Sénat de lui accorder l'honneur d'élever un temple à Tibère, à sa mère et au Sénat [3], droit que lui contestaient d'autres villes. Anticlide, écrivain athénien de l'école d'Alexandrie, cité par Strabon [4], qui a écrit, par conséquent, beaucoup plus tard qu'Hérodote, modifie cette tradition, en joignant aux émigrés de Lydie, guidés par Tyrrhénos fils d'Atys, les Pélasges qui habitaient auparavant les îles de Lemnos et d'Imbros. Le logographe Hellanicus de Lesbos, qui écrivait un peu avant Hérodote, donne une version de cette tradition, qui est encore moins conforme à celle du père de l'histoire. Il ne parle ni des Lydiens, ni de Tyrrhénos, le chef des émigrés, mais seulement

1. Ils avaient des annales qu'on lisait encore du temps de Varron, c'est-à-dire à la fin du Ier siècle avant Jésus-Christ (Censorin., 17). L'empereur Claude, qui a écrit en grec 20 volumes sur l'*Histoire Etrusque* (Τυρρηνικά), comme l'atteste Suétone (Claud., 42), a mis à profit ces annales ; nous en avons la preuve dans son discours prononcé au Sénat au sujet du *jus honorum* qu'il s'agissait d'accorder à la noblesse gauloise. Ce discours, dont la substance nous a été transmise par Tacite (*Ann.*, XI, 24), nous a été conservé par les tables de bronze fragmentées découvertes à Lyon.

2. *Ann.*, IV, 55 : Sardiani decretum Etruriae recitavere ut *consaguinei*.

3. *Ibid.*, 15.

4. V, 2, 4 (p. 221, C.).

des Pélasges, qui, au temps de leur roi Nanas, ont été chassés (d'où ?) par les Hellènes et se sont embarqués pour le golfe Ionien (c'est-à-dire pour la mer Adriatique) et ont débarqué sur le Spinet, c'est-à-dire sur un des bras de l'embouchure du Pô, près de la ville de Spina, où ils ont abandonné leurs navires, puis se sont dirigés vers l'intérieur du pays et s'y sont emparés de la ville de Crotone, d'où ils firent plusieurs incursions belliqueuses et fondèrent la Tyrrhénie, c'est-à-dire l'Étrurie (τὴν νῦν καλουμένην Τυῤῥηνίαν ἔκτισαν[1]). Ainsi, Hellanicus écarte absolument les Lydiens et peuple l'Étrurie de Pélasges, bien que la tradition lydienne rapportée par Hérodote ne mentionne pas ceux-ci, qui apparaissent, dans la version d'Anticlide, seulement comme un des éléments de la colonie qui est venue de l'est de la Méditerranée dans la terre des Ombriens, c'est-à-dire en Italie. Cependant les versions d'Anticlide et d'Hellanicus, auxquelles se joignent encore celle de Myrsilos, que Denys d'Halicarnasse rapporte d'après Hellanicus, ne sont que des nuances de la tradition principale donnée par Hérodote. En général, c'est celle-ci que les écrivains grecs adoptent de préférence. Denys d'Halicarnasse, qui la repousse, le déclare positivement. Après avoir rapporté la tradition d'Hérodote, il ajoute[2] : « Je sais que *beaucoup d'autres*, en parlant des Tyrrhéniens, racontent la même histoire, les uns telle qu'elle est exposée chez moi, les autres en changeant le nom du chef de la colonie et l'époque. » Nous n'avons pas besoin ici de savoir par le menu comment « ces autres » ont exprimé leur opinion sur l'origine orientale des Étrusques ; nous le savons en partie par les citations qu'ont faites de leurs ouvrages les écrivains grecs postérieurs, et en partie par les ouvrages d'auteurs grecs et latins, dont les uns étaient contemporains de Denys d'Halicarnasse et les autres ont vécu après lui. Parmi les écrivains grecs que Denys n'a pas mentionnés, mais qui ont accepté la tradition de l'origine orientale des Étrusques, il faut nommer : les historiens Timée, Diodore de Sicile, Plutarque, Appien, les géographes Scymnus de Chio et Strabon[3]. Parmi les prosateurs latins, il faut nommer

1. Dion. Halic., I, 28.

2. *Ibid.*, au com.

3. Timée est invoqué par Tertull. *de Spectac.*, I, 5. — Diod. Sic., XIV, 113 ; Plutarque

Cicéron, Velleius Paterculus, Valère Maxime, Sénèque le philosophe, Pline l'Ancien, Tacite[1]. Et parmi les poètes qui ont surtout répandu la tradition d'Hérodote, Virgile, Horace, Ovide, Silius Italicus, Stace[2]. Chez ces écrivains, l'origine orientale des Étrusques dans le sens où l'entendait Hérodote est exprimée plus ou moins explicitement. En outre il existe toute une série d'écrivains, au nombre desquels Tite-Live[3], qui acceptent cette tradition, mais nous le font entendre sans le dire expressément, parce que cela ne rentre pas dans leur sujet; mais le sens, ou certains traits de leurs affirmations nous le font comprendre. Ainsi, presque toute l'antiquité classique grecque et latine a considéré les Étrusques comme un peuple venu de l'Asie Mineure, bien que certains écrivains ne les aient pas reconnus pour des Lydiens.



Fig. 1. — Tombeau sous forme de tumulus à Cervetri (Cære).

L'OPINION PARTICULIÈRE DE DENYS D'HALICARNASSE ET LA FAIBLESSE DE SES ARGUMENTS.

Dans ce chœur d'écrivains de l'antiquité, Denys d'Halicarnasse a sa note à part. Après avoir prouvé, selon lui, que les Tyrrhéniens (Étrusques) et les Pélasges sont deux peuples différents[4], il a trouvé nécessaire de s'élever aussitôt contre les dires d'Hérodote sur les origines des Étrusques, et affirme qu'ils ne pouvaient pas être des Lydiens. Il compare ces derniers avec les Étrusques et trouve que la langue de ces deux peuples n'a rien de commun et qu'ils ont des coutumes, des

Rom., 2; Appian., *Res. pun.*, 66; Scymn. dans *Geogr. Gr. min.*, t. I, p. 204; Strab., V, 2, 2 (p. 219, C.).

1. Cic. de *Divin.*, I, 12, Vell. Paterc., I, 1; Val. Max., II, 4, 5; Sen. *Consol. ad Helviam*, 9; Plin., *N. H.*, III, 8, 50; Tac., *Ann.*, IV, 55; *Serv.* dans les commentaires à Virgile. Voy. la note suivante.

2. Virgile dans *Aen.*, II, 781 : ubi *Lydius* arva inter opima virum leni fluit agmine Thybris. VIII, 789 : ubi *Lydia* quondam *gens*, bello praeclara jugis insedit Etruscis; IX, 11 : *Lydorumque* manum collectos armat agrestes. Horace dans *Sat.*, I, 6, 1 : *Lydorum* quisquis Etruscos incoluit fines. Ovide dans *Metam.*, III, 476, 483. Sil Italicus, VIII, 485: Maeoniæque decus quondam *Vetulonia* gentis, et encore Stat. *Silv.*, I, 2, 190; Rutil. 1, 596.

3. V, 33, où il est dit que les Étrusques ont habité douze villes *d'abord de ce côté des Apennins, près de la mer Tyrrhénienne* (ad Interum mare), ce qui indique leur arrivée en Italie vers les rives de cette mer, conformément au récit d'Hérodote.

4. I, 29.

lois et des dieux différents. Mais il oublie que la Lydie de son temps, c'est-à-dire 1.000 ans après l'émigration présumée des colons en Italie, avait une tout autre population qu'au temps du roi Atys; c'était une Lydie hellénisée par la civilisation et ethnographiquement. Cette Lydie ne connaissait plus la langue lydienne, comme nous le savons par Strabon[1], et il est tout naturel que la langue des Étrusques ne ressemblât pas à celle des Lydiens contemporains de Denys:



Fig. 2 — Fragments de la porte d'un tombeau (Tarquinies).

quant aux idées religieuses et aux coutumes des anciens Lydiens, n'ayant pas de données pour les comparer avec celles des Lydiens hellénisés, nous ne pouvons pas nous refuser à considérer les Étrusques, ainsi qu'on le verra clairement plus loin, comme un peuple dont les mœurs et les idées religieuses se distinguaient en Italie par leur caractère oriental. Denys croit qu'il faut considérer les Étrusques non comme des colons, mais comme un peuple aborigène de l'Italie, ἐπιχώριον τὸ ἔθνος, car, selon lui, c'est un peuple très ancien qui ne ressemble à aucun autre, ni par sa langue, ni par ses coutumes, οὐδενὶ ἄλλῳ γένει οὔτε ὁμόγλωσσον, οὔτε ὁμοδίαιτον[2]. C'est une conclusion fort étrange

1. Strab., XIII, 4, 17 (p. 631). *De Cara Hethei-Pelasgi*, t. I (Roma, 1894), p. 43 sq. et t. III (Roma, 1902), p. 320 sq.

2. I, 30.

que de prétendre qu'un peuple est aborigène, parce qu'il ne ressemble ni par sa langue, ni par sa manière de vivre à aucun des autres peuples de l'Italie parmi lesquels il vivait. Habitant le centre de la Péninsule, s'il était autochtone, ce peuple devrait avoir des liens de race et de mœurs, sinon avec les peuples de race aryenne (Latins, Ombriens, Sabelliens) qui occupaient ce pays, du moins avec les Ligures, le plus ancien de tous les peuples italiques qui ont survécu dans les temps historiques ; mais s'il n'avait ni l'un ni l'autre de ces liens avec ces anciens peuples, c'est une preuve qu'il n'était nullement autochtone, mais immigré. A ce qu'il paraît, la justesse de ce syllogisme n'a point échappé à Denys lui-même, car après avoir réfuté l'identité des Tyrrhéniens avec les Pélasges, il déclare qu'il serait ridicule d'admettre que deux peuples qui ont vécu côte à côte et qui sont de même race puissent avoir des langues totalement différentes. Cependant, il néglige ce point de vue, quand il assure que les Étrusques sont des aborigènes, car il savait très bien que l'Italie avait eu d'autres populations anciennes à côté des Étrusques. Il est impossible de n'être pas surpris en voyant qu'un esprit critique aussi sagace que celui de Niebuhr trouve ce faible raisonnement de Denys très fort (sehr tüchtig)[1]. Une seule considération peut avoir une certaine importance, non pas en faveur de la théorie de Denys d'Halicarnasse, mais pour combattre la tradition rapportée par Hérodote : c'est celle que Denys[2] a fournie quand il a dit que l'historien lydien Xanthus, de la première moitié du ve siècle avant Jésus-Christ, ne mentionne ni Tyrrhénos, fils d'Atys, ni la colonie des Lydiens qui est partie pour l'Italie. Cependant même cette considération, indépendamment de son caractère négatif qui l'atténue déjà, perd beaucoup de consistance lorsqu'on songe qu'à l'époque de Denys d'Halicarnasse on ne connaissait plus l'original des Λυδιακά de Xanthus, mais une édition remaniée[3] par un rhéteur de l'époque alexandrine, Denys Scytobrachion. Enfin, si Xanthus, dans son Histoire des Lydiens, n'avait réellement point mentionné la tradition transmise par Hérodote, cela serait seulement une contre-indication de l'origine lydienne des Étrusques, mais cette

1. *Romische Geschichte*, t. I, p. 63, 1853 (p. 123, 3e éd

2. I, 28.

3. *Athen.*, XII, p. 515 E.

omission n'affaiblirait en rien la thèse de leur provenance des côtes orientales de la Méditerranée, ainsi que l'ont admise tous les anciens écrivains, à l'exception de Denys d'Halicarnasse. Une certaine divergence des auteurs, portant sur des détails de l'arrivée des Étrusques venant d'Orient, indique seulement leur désir d'expliquer cette colonisation selon des considérations historiques individuelles, et ne fait que confirmer le fait initial, celui du lien qui existe entre l'origine des Étrusques et les côtes orientales de la Méditerranée, car ce fait subsiste inébranlablement avant et après Denys d'Halicarnasse, malgré toutes les divergences portant sur des détails.



Fig. 3. — Fragment de la porte d'un tombeau à Corneto Tarquinies.

POSSIBILITÉ D'UNE SOLUTION POSITIVE DE LA QUESTION

Nous voyons donc que la tradition littéraire de l'antiquité ne nous donne que deux réponses à la question de l'origine des Étrusques. *Première réponse* : les Étrusques sont arrivés en Italie par mer, venant des côtes orientales de la Méditerranée. Telle est l'opinion générale de toute l'antiquité. A côté, on rencontre l'opinion isolée de Denys d'Halicarnasse qui fournit la *seconde réponse*. Nous sommes tenus, il va sans dire, de compter avec l'une et l'autre. Nous les avons citées comme des points de départ pour la solution de la question, que les anciens n'étaient pas en état de trouver avec leurs seules lumières. Nous devons contrôler les traditions littéraires, qui nous sont parve-

nues, par d'autres données, d'un caractère plus positif, que nous avons maintenant à notre disposition. Ces données, heureusement assez nombreuses, sont de deux catégories : archéologiques et linguistiques. Ce matériel est si solide et par son abondance si éloquent que grâce à lui nous pourrions arriver à quelques conclusions positives, sans même recourir aux indications littéraires transmises par l'antiquité. Mais avec le témoignage concomitant des anciens écrivains, contemporains de l'épanouissement et de la chute de la civilisation et de la vie nationale des Étrusques, ces données nous permettent une solution si complète de la question qu'elle n'a plus aucun assaut à redouter.

* * *

LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES.

Les documents archéologiques que nous ont laissés les Étrusques sont nombreux et peuvent être divisés en trois catégories : les tombes avec leur mobilier funéraire, les restes d'enceintes des villes, les œuvres d'art et les vestiges de leur industrie.

A. Les Tombes. — On sait que dans les nécropoles de l'Étrurie Tyrrhénienne, dans laquelle s'est concentrée la force principale, la richesse et la civilisation des Étrusques, on trouve trois sortes de tombes : les tombes à puits, les tombes à fosse et les tombes à chambre. Si les savants ne sont pas d'accord sur cette question, à qui appartiennent les tombes à puits et à fosse, personne ne met en doute que les tombes à caveau appartiennent aux Étrusques. Ces chambres funéraires souterraines, qui se sont conservées en grand nombre au sud des Apennins, présentent une des particularités les plus caractéristiques de la civilisation étrusque et offrent le plus vif intérêt pour tous ceux qui désirent connaître de près ce peuple si intéressant de l'Italie antique. On trouve dans ces chambres sépulcrales non seulement le mobilier funéraire dont les parents entouraient leurs défunts, mais des preuves nombreuses et évidentes du luxe dont jouissaient déjà les gens aisés de l'Étrurie dans leur vie privée, car à côté des sujets mythologiques peints à fresques sur les murs des chambres, on y voit aussi

des scènes empruntées à la vie intime du défunt et révélant ses habitudes journalières.

LIEN INTIME DES CHAMBRES SÉPULCRALES DES ÉTRUSQUES AVEC LES TOMBEAUX DE L'ASIE MINEURE.

Nous constatons en premier lieu ce fait d'énorme importance : les chambres sépulcrales qui caractérisent les nécropoles de l'Étrurie sont, sous le rapport de leur architecture, identiques aux formes tombales répandues en général dans l'Asie Mineure et que nous offrent les

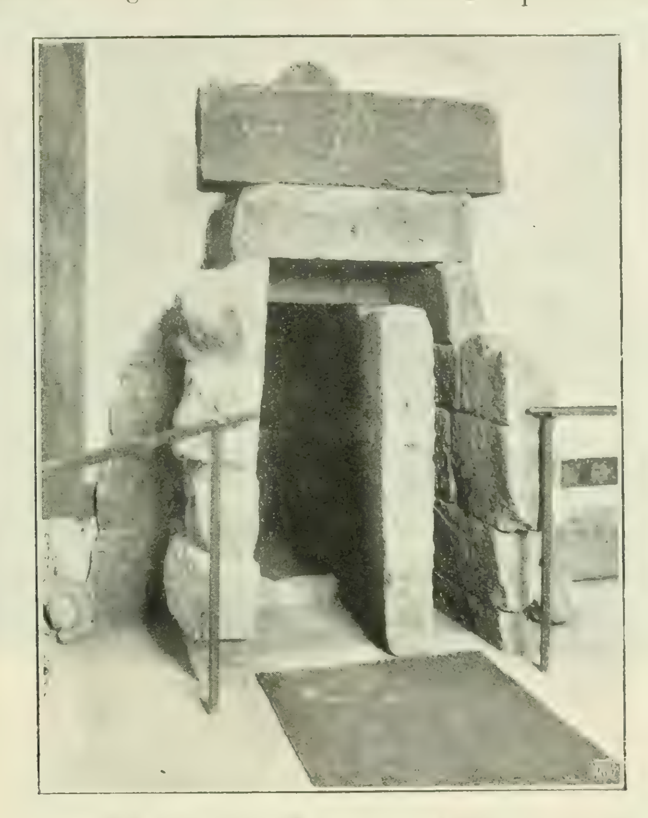


Fig. 4. — Entrée d'un tombeau à Orvieto.

sépultures antiques de la Lydie, de la Carie, de la Lycie, de la Phrygie, etc. Nous voulons parler des mausolées taillés dans le roc et composés d'une chambre ronde ou oblongue, quadrangulaire ou formant un carré pur, ou encore de plusieurs chambres, tapissées à l'intérieur de dalles ornées d'images sculpturales ou peintes, qu'on voit en Étrurie. On pénètre dans ces tombeaux par une porte latérale également taillée dans le roc et ornée d'ordinaire de sculptures, de

lions ou d'autres grands fauves qui semblent, sur le fronton ou au pied du mausolée, être postés en sentinelles pour défendre le défunt. Ces liens étroits des tombes étrusques avec les vestiges conservés jusqu'à notre temps des sépulcres de l'Asie Mineure est un fait généralement reconnu ; ils sont invoqués en faveur de la solution de la ques-



Fig. 5. — Tombe Campana à Véies.

tion étrusque par tous les savants qui voient en eux une preuve éclatante de l'origine orientale des Étrusques. Ainsi M. Milchhoefer[1], dans son opuscule très remarqué dès son apparition (1883), insiste sur le fait que les tombeaux de l'Asie Mineure sont des prototypes des mausolées étrusques. Plus positivement encore, ce lien est souligné par M. Brizio dans son excellent article sur les origines des Étrusques[2], où il combat si victorieusement la théorie de l'origine rhétique des

1. *Die Anfänge der Kunst in Griechenland* Leipzig, 1883, p. 226 sq.

2. La provenienza degli Etruschi, dans *Atti e memorie* della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna, 3e serie, vol. III, fasc. III et IV, Bologna, 1885, p. 157 sq.

Étrusques soutenue par M. Helbig. M. Montelius[1] a défendu la même thèse en lui donnant une importance décisive dans une communication qu'il fit à l'Institut anthropologique de Londres en 1896, et qui produisit une très vive impression dans le monde savant. Enfin, tout dernièrement, le P. de Cara[2], un des plus zélés partisans de la tradition d'Hérodote sur les origines des Étrusques, invoqua parmi d'autres preuves le lien généalogique qui existe entre les tombes étrusques et celles de la Lydie. D'ailleurs, depuis que grâce aux travaux de savants explorateurs et d'expéditions savantes françaises, anglaises, autrichiennes et prussiennes, les monuments funéraires des pays asiatiques et surtout de l'Asie Mineure ont été de mieux en mieux connus, il devenait impossible de se refuser à reconnaître le lien évident qui rattache les tombeaux étrusques aux mausolées de l'Asie Mineure. En effet, les recherches opérées en différents points de l'Asie Mineure par MM. Fellows, Ainsworth, Hommaire de Hell, Texier, Perrot, Benndorf et Niemann, Petersen et Luschan, Humann, Puchstein, Weber, Ramsay, Reber[3], et d'autres, nous fournissent les preuves les plus évidentes que les chambres souterraines des sépulcres étrusques de différents types présentent la même architecture que celle des anciennes tombes de l'Asie Mineure, taillées dans le roc, qui abondent en Phrygie et que nous voyons aussi en Lydie, en Carie, en Lycie, en Cappadoce, en Galatie, au Pont, en Bithynie. En

1. Séance (14 déc. 1896) de l'Inst. Anthrop. de Londres. *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XXVI, London, 1897. The Tyrrhenians in Greece and Italy, p. 254-261.

2. *Gli Hethei-Pelasgi*, t. III, Roma, 1902, p. 303 sq.

3. *Fellows*, Asia Minor. Lond., 1842 ; et sa Lycia. Lond., 1841 ; *Ainsworth*, Travels and reseacherches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldaea and Armenia. London, 1842 ; *Hommaire de Hell*, Voyage en Turquie et en Perse, Paris, 1854-1860 ; *Texier*, Description de l'Asie Mineure, faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837. Beaux-arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques. Paris, 1839-1849 ; *Georges Perrot et Edmond Guillaume*, Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont. Paris, 1862 ; Reisen in südwestlichen Kleinasien. Bd., t. I, *O. Benndorf und G. Niemann*, Reisen in Lykien und Karien, Wien, 1884 (par l'initiative du Min. de l'inst. pub. d'Autriche) ; t. II, *E. Petersen und F. von Luschan*, Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis, Wien, 1889 (par l'initiative de la Société Archéol. d'Autriche) ; *K. Humann* und *O. Puchstein*, Reisen in Kleinasien und Nordsyrien. Berlin, 1890 (par l'initiative de l'Acad. des sciences de Berlin) ; en outre : *Fellows*, An account of discoveries in Lycia. London, 1839 ; *Weber*, Le Sipylos et ses monuments. Paris, 1880 ; *W. M. Ramsay*, The rock-necropoles of Phrygia dans *Journal of Hellenic Studies*, 1882 ; *Fr. v. Reber*, Die phrygischen Felsendenkmaler. Untersuchungen uber Stil und Entstehungszeit. Munchen, 1897 (*Abhandlungen de l'Acad. de Munich*, t. XXI et autres.

Asie Mineure et en Étrurie, les chambres sont avec ou sans couloirs, en un ou en plusieurs compartiments, à plafond voûté ou seulement simulant des voûtes comme l'antique mausolée de Cervetri, connu sous le nom de Regulini-Galassi. Dans les deux régions on trouve des tombes ayant la forme de tumulus ronds ou coniques (fig. 1) et encore des tombeaux taillés dans le roc avec des façades et des portes

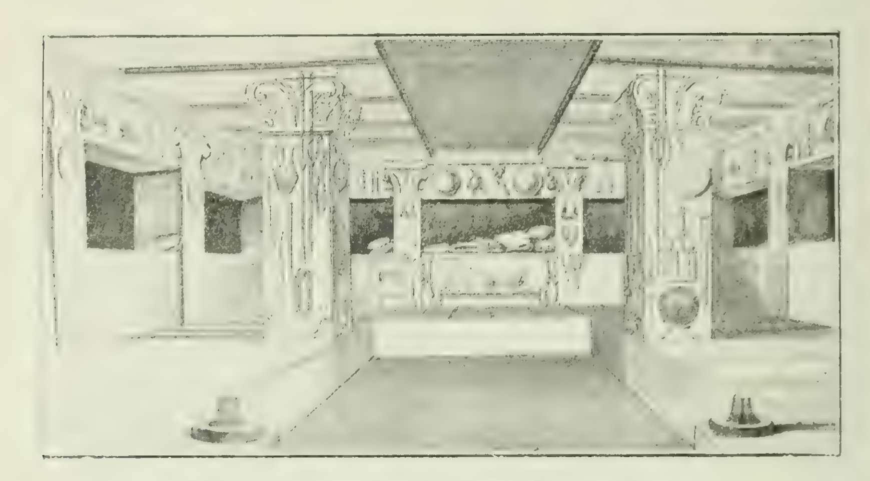


Fig. 6. — Tombeau orné de reliefs à Cervetri (Caere).

simulées, mais aussi avec de vraies portes sculptées (fig. 2 ou 3) ou sans ornements (fig. 4); dans les deux régions enfin, des lions gardent les tombeaux (fig. 5). Dans l'Asie Mineure et en Étrurie les murs des chambres funéraires sont souvent ornés de sculptures (fig 6) ou de peintures (fig. 7 et 8). Pour s'expliquer ce lien des tombes étrusques avec celles de l'Asie Mineure, on n'a plus maintenant besoin de recourir aux publications spéciales des auteurs que nous avons nommés plus haut et qui nous ont fait connaître la sculpture tombale de la Phrygie, Carie, Lydie, Lycie, etc., etc. : il suffit de comparer les tombes étrusques avec les descriptions et les reproductions qu'on trouve dans le V[e] volume de la très remarquable *Histoire de l'Art dans l'Antiquité de MM. Perrot et Chipiez*. Cet ouvrage étant dans toutes les grandes bibliothèques, il est inutile que je donne à mes lecteurs la reproduction phototypique des monuments funéraires de l'Asie Mineure. Je me permettrai seulement d'appeler l'attention sur une série des plus remarquables

monuments de ce genre qui est reproduite dans cet ouvrage. Cette série commence par la Phrygie, où les monuments sont plus nombreux ; et en premier lieu, je signale la tombe de forme conique de Tantale (environ 28 mètres de hauteur) près du Sipyle (p. 51). Ce tumulus est disposé comme ceux des Étrusques (fig. 9), sur une base en pierres ronde, reposant sur le roc. Ensuite viennent le célèbre monument connu sous le nom de tombeau de Midas sur le fleuve Sangarios, avec une reproduction à



Fig. 7. — Fresques de la tombe del Barone à Corneto (Tarquinies).

part des portes simulées (p. 83-87), le tombeau de Delikli-Dach également avec des portes simulées et la façade taillée dans le roc (p. 91-93), le mausolée de la nécropole d'Ayazinn avec la façade taillée dans le roc (p. 96-97), un autre tombeau de la même nécropole avec des lions gardiens (p. 121), le sépulcre taillé dans le roc au pied du Richmich-Kale, qui se compose d'une antichambre et d'une chambre à deux banquettes funéraires (p. 121), la tombe de la nécropole de Yapuldak et une autre qui est voisine de celle de Ayazinn (p. 126 et 127), la tombe de Kumbet avec des lions sculptés sur la façade (p. 129 et 132), le tombeau de la même nécropole avec un bouclier dans le tympan du fronton et deux lions au milieu du bouclier (p. 130), le tombeau d'Arslan-Kaïa avec un bas-relief au fond de la chambre et deux lions debout sculptés

sur la porte (p. 150). Des monuments de la Lydie, nous avons la reproduction du sépulcre d'Alyatte, père de Crésus, tombeau célèbre dans l'antiquité (p. 27)[1] et qui encore maintenant s'élève à 69 mètres de hauteur. Du temps d'Hérodote, il ne le cédait comme dimensions qu'aux constructions égyptiennes et babyloniennes. C'est un vaste tumulus qui, comme les tumulus étrusques, repose sur une base formée par de



Fig. 8. — Fresques du tombeau del Triclinio à Corneto.

grands blocs et qui présente un couloir voûté (p. 266 et 279). Des monuments de la Lycie, M. Perrot donne trois reproductions du tombeau de Xanthos, avec le lion qui les garde (p. 392-393, 396). Ceux de mes lecteurs qui désirent avoir une connaissance plus étendue des monuments de ce genre dans ce pays, pourront consulter les ouvrages de MM. Benndorf et Niemann, de Petersen et Luschan, ainsi que d'autres que nous indiquons à la note 3 de la page 355. Mais, pour le moment, il nous suffit de savoir que les tombeaux sous forme de tumulus, taillés dans le

1. Herod., I, 23 ; Strab., XIII, 4, 5, 7 (p. 627, C.). Voy. p. 26 : *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, etc., Paris, 1862.

roc, avec une porte latérale et des voûtes simulées, comme dans la tombe de Regulini-Galassi à Caere, ou aux voûtes réelles, comme dans la plupart des autres tombeaux de l'Étrurie, ou sans voûtes, comme on en voit beaucoup entre le Tibre et l'Arno, avec des lions qui les gardent, sont répandus dans toute l'Asie Mineure à l'ouest, à l'est, au nord et au sud de la presqu'île. Ces tombeaux, comme on le sait actuellement, étaient une des particularités de la civilisation de l'Asie Mineure, et si nous voyons que cette particularité, qui n'était pas non plus entièrement étrangère à la Grèce pré-hellénique, a été transportée avec tous ses traits essentiels en Étrurie, dont elle forme la caractéristique nationale parmi les autres peuples de l'Italie, nous ne pouvons nous refuser à y voir un fait important qui confirme la tradition presque unanime de l'antiquité, d'après laquelle les Tyrrhéniens qui ont habité l'Étrurie étaient des émigrants d'Asie Mineure. Cette conclusion s'impose d'elle-même.

L'ABSENCE DE TOUT LIEN ENTRE LES TOMBEAUX ÉTRUSQUES A CAMERA ET LES GROTTES ARTIFICIELLES SÉPULCRALES

Quant aux somptueux tombeaux à chambre, avec leur architecture intérieure, tantôt à voûte simulée, de la forme en encorbellement, répandue en Chaldée, en Assyrie, dans l'Asie occidentale et la Grèce pré-hellénique, tantôt à voûte réelle soutenue par des pilastres et des colonnes, forme qui se développe surtout en Étrurie et a été adoptée par les Romains, tantôt avec plafond reproduisant celui des maisons de bois avec leurs ornements élégants, leurs façades sculptées et leurs lions gardant l'entrée, nous n'aurons aucune raison de croire qu'ils sont le produit de l'évolution des grottes sépulcrales artificielles des époques néolithiques, énéolithiques et du bronze, ainsi que le pensent certains palethnologues [1]. Si même nous acceptons la thèse de M. Montelius [2], d'après laquelle l'inhumation dans les grottes artificielles, rite répandu en Europe à la fin de l'époque néolithique, serait le résultat de l'influence de la civilisation orientale. Il ne faut pas perdre de vue que la distance qui sépare ces grottes artificielles, qui étaient en usage en Italie parmi la population néolithique (voy. p. 38-59), des tombes étrusques à *camera*, est incommensurable, pas moins grande que celle qui

1. Voy. Colini, *Bull. di paletn. ital.*, 1903, (XIX), p. 54.

2. Der Orient und Europa. Einfluss der orientalischen Cultur auf Europa bis zur Mitte des letzten Jahrtausend v. Chr. Deutsche Uebersetzung von J. Mestorf. I. Heft Stockholm, 1900, p. 36 sq.

les sépare des grottes artificielles de la Sicile. Dans les deux cas, ces tombes ne sont que des cavernes mieux adaptées et construites avec plus de régularité à l'âge du bronze qu'à celui de la pierre [1], mais ce ne sont pas des mausolées à un ou plusieurs compartiments, qui reproduisent sous terre la demeure du défunt et qui sont élevés par des architectes habiles, à qui les grottes des sauvages n'ont pu servir de modèle, mais qui connaissaient l'architecture des monuments funéraires de l'Asie Mineure.

Nous ne voyons aucun signe d'évolution ou de passage entre les cavernes sépulcrales des époques néolithique et énéolithique en Toscane, dans le Latium, dans le Picenum, ni en Sicile, ni à Pianosa qui est plus proche de l'Étrurie, et les tombeaux étrusques à chambre, parce que les monuments de ce type les plus anciens et les mieux connus, comme celui de Regulini-Galassi à Cervetri que nous avons déjà mentionné plusieurs fois, et qui malheureusement (à cause de la maison du jardinier qui a été construite au-dessus) a perdu son aspect extérieur, et la tombe de Bernardini à Palestrina, sont de type foncièrement étrusque. Ces tombes présentent des types tout à fait nouveaux en Italie, qui y ont été apportés par un peuple riche d'une antique civilisation, et qui pratiquait l'art de l'architecture avec une perfection que les autres peuples de l'Italie n'ont atteinte qu'au temps du plus grand épanouissement de la puissance romaine.

L'ABSENCE DU LIEN D'ÉVOLUTION ENTRE LES TOMBES A PUITS ET A FOSSE ET LES TOMBEAUX A CHAMBRE.

Quant à l'Étrurie, surtout aux localités où nous découvrons une telle quantité de tumulus avec des tombeaux à *camera*, si nous devons considérer les tombes à fosse comme leurs contemporaines, elles ont été précédées par des tombes à puits, où la population qui avait l'usage du rite de l'incinération ne pouvait déposer que les urnes cinéraires et quelques accessoires funéraires, sous forme de poteries avec les ornements préférés du défunt. Nous ne pouvons voir aucun lien entre ces tombes et les mausolées à chambres. Avant l'apparition des tombes à puits, qui appartiennent au commencement de l'âge du fer, on peut rencontrer des traces des « tombes des Sicules », *à four*, dont l'ingénieur Mengarelli a parlé dernièrement dans les *Notizie degli Scavi* (1900, p. 565 sq.). Mais leur civilisation, faute d'ustensiles funéraires, à

1. Mon article « Sur l'origine des Sicules ». *Rev. du Min. de l'Inst. publ.*, 1897 (nov. et déc.).

l'exception de deux vases d'une facture primitive, nous est presque inconnue. En tout cas, il est clair qu'il est impossible d'y voir une évolution graduelle des anciens types vers celui des tombeaux à chambre, et nous ne pouvons que nous étonner que les partisans de l'origine septentrionale des Étrusques aient pu même en parler, sans expliquer l'évolution du type architectural proprement dit qui s'est développé dans les mausolées étrusques. Seul M. Martha[1] voit ici une évolution toute naturelle. Il considère comme un fait indiscutable que les tombes à fosse ont précédé les tombeaux à chambre, et il dit : « La fosse s'agrandit, prend les proportions d'un souterrain ou couloir et finit par se transformer en une ou plusieurs chambres sépulcrales (quelle simplicité de raisonnement !). On a alors ce qu'on appelle la tombe à *camera* que nous voyons usitée au VIe et au Ve siècle avant notre ère, et que tout le monde s'accorde à reconnaître comme la tombe étrusque par excellence. » D'ordinaire on ne voit cette gradation que dans le fait que des tombes simples à puits ou à fosse ont été remplacées en Étrurie par des tombeaux à chambre, de grandioses mausolées, ou des caveaux funéraires, comme nous les appelons. On peut adresser des objections sérieuses même à cette gradation, et M. Montelius[2] n'admet nullement que les tombes à chambre en Étrurie soient d'une époque postérieure à celle des tombes à fosse; mais nous n'avons pas à nous arrêter ici sur ce point. Nous devons au contraire indiquer ici que même les adversaires de l'origine orientale des Étrusques reconnaissent, car il est impossible de faire autrement, que les tombeaux à chambre ne sont pas d'origine



Fig. 9. — Tumulus sur base en pierre visible à Cervetri (Caere).

1. *L'art étrusque*, Paris, 1889, p. 43.

2. The Tyrrhenians in Greece and Italy, dans *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, London, 1897, p. 259

locale, mais d'origine étrangère, d'origine orientale. Seulement, ils affirment qu'elles n'ont pas été apportées par les Étrusques de l'Orient, mais qu'elles sont le résultat du commerce de l'Étrurie avec l'Orient. Nous ne savons pas si l'on trouve dans l'histoire un seul exemple d'un peuple qui, sans avoir modifié ses idées religieuses, ait emprunté, sous l'influence de relations commerciales, un rite nouveau d'enterrement existant dans des pays lointains; en tout cas, nous considérons cette idée comme bizarre, sinon comme absurde. Les peuples ne se montrent en rien aussi conservateurs que dans leurs rites religieux et dans tout ce qui concerne le culte et surtout le culte des morts, qui chez les anciens peuples était le principe et la base de la vie religieuse et s'est conservé le plus longtemps, ainsi que nous le voyons encore chez les Chinois. Quand des peuples émigrent, ils transportent avec eux leurs rites funéraires comme une particularité nationale, d'après laquelle, en effet, on peut les distinguer l'un de l'autre; la forme des tombes est étroitement liée au rite. Les fils enterrent leurs parents comme ceux-ci ont enterré leurs aïeux, ayant appris ce rite et hérité de la forme tombale des générations précédentes. Pour changer ce rite auquel est étroitement lié la forme tombale, il faut toute une révolution dans la vie d'un peuple : sa conquête par une autre race, l'importation dans le pays par voie violente ou par une propagande pacifique de nouvelles croyances religieuses, ce qui ne s'accomplit pas sans une longue et énergique réaction de la part des anciennes croyances et des anciens rites. Pour que ces idées et ces rites se modifient par voie pacifique, il faut au moins le voisinage d'un peuple de plus haute civilisation, capable de provoquer un tel changement chez son voisin. Nous ne trouvons rien d'approchant pour expliquer l'apparition en Étrurie de somptueux mausolées. La population qui l'entourait était à un niveau de civilisation très inférieur.

Les Grecs, qui commencèrent à immigrer dans l'Italie méridionale au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, n'élevaient pas chez eux des tombeaux taillés dans le roc et à plusieurs compartiments. Jusqu'à la conquête romaine, les Étrusques ont été le peuple le plus puissant en Italie[1],

1. Liv. V, 33 : Tuscorum ante Romanum imperium late terra marique opes patuere.

et pour cela ils n'ont pas pu recevoir leur rite religieux et la forme de leurs tombes d'un conquérant quelconque. La conquête romaine ne leur a apporté que l'incinération que nous voyons répandue en Étrurie au IIIe siècle avant Jésus-Christ et dont témoignent les nombreuses urnes cinéraires qui ont remplacé dans une certaine mesure les sarcophages (fig. 10).

LES ÉTRUSQUES ONT APPORTÉ LA FORME DE LEURS TOMBES DE LEUR PAYS D'ORIGINE. OPINION SINGULIÈRE DE M. MARTHA.

Il est donc hors de doute que la forme tombale des mausolées étrusques n'a pu être apportée dans le pays, situé entre le Tibre et l'Arno, que par des immigrés qui l'ont connue dans leur lieu d'origine, en Asie Mineure, où c'est la forme habituelle des mausolées de la classe élevée. L'opinion de M. Martha, qui a accepté précipitamment dans son grand ouvrage sur l'art étrusque[1] la « théorie allemande » sur l'origine des Étrusques, placée dans les Alpes Rhétiques, cette opinion, qui contredit sa propre thèse de l'évolution de la tombe à fosse en mausolée, et consiste en ce que la forme tombale des sépulcres taillés dans le roc aurait apparu en Étrurie par la simple raison qu'un marchand oriental quelconque, venu en Étrurie « y a été enterré selon le rite de son pays, dans une chambre funéraire, taillée en plein roc, et que par esprit d'imitation les indigènes de l'Italie ont conçu la pensée d'enterrer ainsi leurs morts dans des retraites analogues »... après ce que nous venons de dire de la persistance des rites funéraires, cette opinion nous semble si singulière, qu'elle ne comporte même pas une réfutation.

OPINION NON MOINS SINGULIÈRE DE M. HELBIG ET RÉPLIQUE DE M. BRIZIO.

Il n'y a que l'argumentation de M. Helbig, que M. Martha a suivie[2] de préférence, qui puisse rivaliser par son inconsistance et son manque de sérieux scientifique avec celle de son imitateur. Ne sachant pas comment expliquer l'architecture typique des mausolées à chambre des Étrusques qu'il fait venir des Alpes et des terramares, M. Helbig émet l'hypothèse qu'*il est possible* que de semblables mausolées aient existé

1. *L'art étrusque*, p. 137.

2. *Ibid.*, p. 28, Martha écrit : « Pour nous, qui avons repris à notre tour l'examen detaillé des antiquités récemment découvertes en Toscane, *nous ne pourons que souscrire à l'opinion de MM. Helbig et Undset* ». D'ailleurs plus tard dans son ouvrage : « Manuel d'archéologie étrusque et romaine », M. Martha a reconnu son erreur et il est revenu à la tradition d'Hérodote. Il écrit (p. 29) : « Ce récit est plein de détails légendaires, mais tout n'y est pas conte... Il faut reconnaître que cette hypothèse explique bien des choses. Elle nous aide à comprendre, par exemple, pourquoi nous trouvons en Étrurie le même genre de sépulture qu'en Asie Mineure », etc.

chez les Syracusiens ou les Carthaginois au VIe siècle avant Jésus-Christ, et que ces mausolées aient été importés en Étrurie de la Sicile, bien qu'en ce pays on ignore jusqu'à leur existence[1]. En effet, pendant vingt ans de fouilles pratiquées en Sicile et dans la province de Syracuse, depuis que M. Helbig risquait cette supposition, on n'a découvert aucun mausolée dans le genre de ceux des Étrusques. M. Orsi a trouvé dans l'île

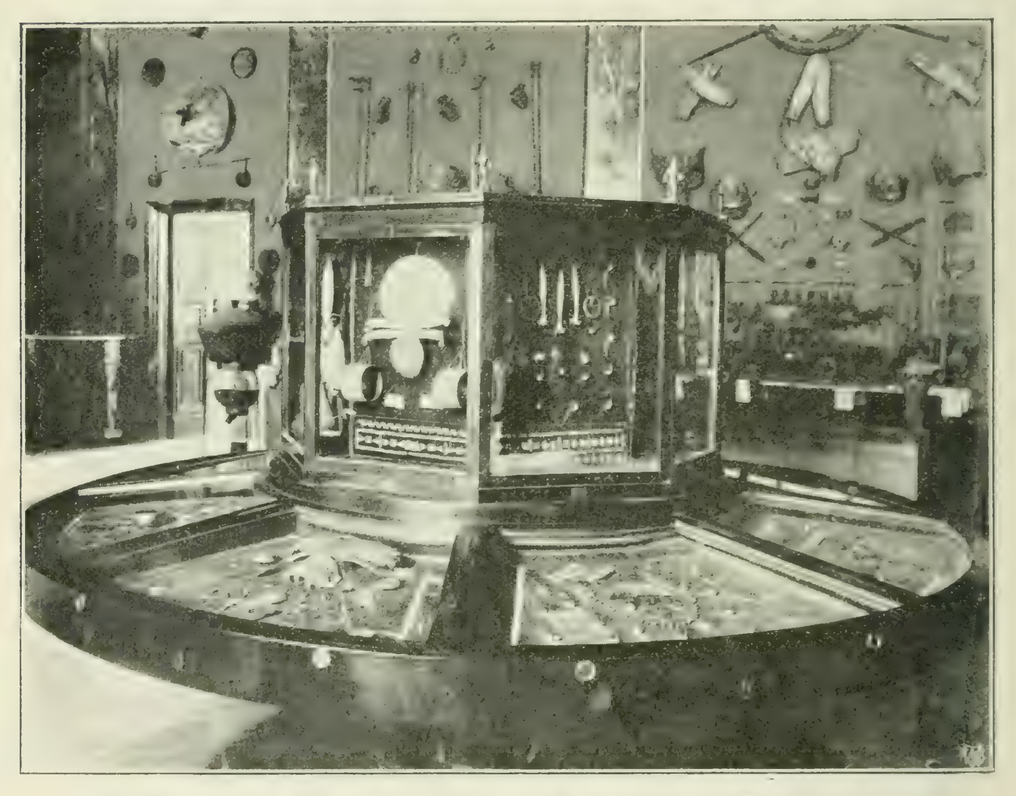


Fig. 10. — Vitrine renfermant des objets en or et en argent recueillis principalement dans le tombeau Regulini-Galassi (Musée Grégorien au Vatican).

de Thapsos[2] et tout récemment à Molinello[3], près d'Augusta, des tombeaux à coupole (θόλος) de type mycénien, qui témoignent d'une forte influence mycénienne sur la Sicile orientale, mais en Étrurie ces

1. *Annali dell'Instituto di corrispondenza archeologica*, 1884, p. 147 : non sappiamo quali siano i mausolei fabricati nel 6 secolo a. C. dalle nobili famiglie siracusane e cartaginesi.

2. Voy. son « Thapsos, necropoli Sicula con vasi e bronzi micenei », *Monumenti antichi*, vol. VI (1896).

3. *Notizie degli scavi*, 1902, p. 414 sq.

tombeaux à coupole apparaissent exceptionnellement ; c'est pourquoi il ne peut être question d'influence sicilienne sur les types des hypogées étrusques. D'ailleurs, l'affirmation de M. Helbig a été appréciée à sa juste valeur dès son apparition par le professeur Brizio[1] qui écrit à ce sujet : « M. Helbig, évidemment, voudrait nous faire croire qu'il faut chercher les types des hypogées étrusques en Sicile au milieu des monuments du VIe siècle avant Jésus-Christ. L'idée n'est pas très heureuse. D'après les anciens, les Étrusques viennent de l'Asie, où se trouvent les prototypes des différents monuments funéraires de l'Étrurie, prototypes qui étaient connus dans l'antiquité et qui subsistent encore de nos jours. Malgré ce fait, M. Helbig s'obstine à les chercher en Sicile, où personne n'a jamais soupçonné leur existence, et lors même qu'il y en aurait encore, il faudrait prouver que les Étrusques les ont pris pour modèles de leurs tombeaux. Pour le moment, il est permis d'affirmer que les types connus des monuments funéraires des Carthaginois en Sicile n'ont eu aucune influence sur ceux des Étrusques. Pourquoi, en effet, pas un sarcophage de l'Étrurie ne reproduit-il la forme des momies qui est la caractéristique de beaucoup de sarcophages phéniciens ou carthaginois ? D'autre part, il est impossible d'admettre que les Étrusques aient reçu les notions nécessaires pour la construction de leurs tumulus et autres monuments d'une si belle ordonnance, de simples relations commerciales, qui se manifestent par la présence de scarabées et d'objets en or phénicien, des ceintures de couleur ou de vases grecs. Il faut admettre qu'ils avaient déjà ces notions quand ils sont arrivés dans leur nouvelle patrie ».

ORIGINE ORIENTALE DES ÉTRUSQUES DÉMONTRÉE PAR LEUR PASSION POUR L'ART ORIENTAL QUI DÉCORE LEURS TOMBEAUX.

Les Étrusques ont apporté d'Asie l'architecture extérieure de leurs tombeaux, et d'ailleurs leur origine orientale se révèle encore dans les reliefs et les peintures qui en décorent les murs. On est frappé avant tout de voir avec quelle prédilection ils reproduisent sur les murs de leurs chambres funéraires, comme sur leurs sarcophages, les mêmes bêtes fauves qu'on retrouve sur les monuments de l'art oriental, ainsi que dans les articles d'industrie orientale qui nous sont parvenus, telles que lions, tigres, léopards luttant entre eux, fondant sur leur proie ou errant en troupeaux. De même on reconnaît aussi

1. *La provenienza degli Etruschi*, p. 163-164.

la représentation d'animaux fantastiques ou monstrueux comme les sphinx, les chimères, les centaures, les bœufs et les chevaux ailés etc. Les archéologues qui n'admettent pas l'origine asiatique des Étrusques s'efforcent d'expliquer ce goût par l'influence du commerce phénicien qui était très actif au VIIIe siècle dans l'Italie centrale, ainsi que par l'influence postérieure des œuvres de l'art grec, de style corinthien, lequel se distinguait par ses tendances orientales et qui a dominé du VIIe jusqu'au milieu du VIe siècle avant Jésus-Christ. Mais ces archéologues oublient que l'élément oriental, dans la vie générale des Étrusques, comme dans leur sculpture et leur peinture, n'était pas quelque chose d'extérieur, d'importé, d'adopté, comme une mode qu'on remplace facilement par une autre, mais avait en eux des racines profondes et constituait la nature même, la qualité nationale de ce peuple exceptionnel sur le sol européen, et que, malgré toutes les vicissitudes de son histoire, cet élément ne l'a jamais complètement abandonné. Mais lors même qu'on admettrait que le commerce phénicien et l'art grec de style corinthien ont influencé en une certaine mesure sur l'art étrusque, nous ne devons jamais oublier qu'au temps où l'Étrurie était inondée d'œuvres purement grecques, d'art attique, quand dans la Grèce elle-même tout ce qui était oriental avait disparu, ou s'était transformé en art national, le caractère primitif de l'art en Étrurie resta immuable, survécut aux influences de la Grèce et aux influences grecques de la Campanie et ne se perdit même pas sous la domination romaine.

LE CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA CIVILISATION ÉTRUSQUE NE PEUT ÊTRE EXPLIQUÉ QUE SI L'ON PLACE LEUR ORIGINE DANS L'ASIE MINEURE.

La persistance du trait distinctif de l'art étrusque est facile à comprendre, lorsque nous nous rappelons que les monuments de l'architecture et de l'ornementation tombales ne sont pas isolés dans l'existence de ce peuple, mais sont une des manifestations de sa vie, laquelle présente beaucoup de particularités qui nous obligent involontairement à en chercher l'explication dans son origine et sa civilisation de l'Asie Mineure. Si même le caractère de l'art étrusque pris en soi pouvait être expliqué plus ou moins par l'influence du commerce phénicien et grec (ce qui est absolument impossible, comme nous le verrons plus loin), il resterait encore une quantité de traits de la civilisation étrusque que ces influences ne pourront pas expliquer et qui rendent perplexes même

les partisans de Niebuhr sur l'origine rhétique de ce peuple, qui, d'après Denys d'Halicarnasse, s'appelait Rasena[1].

AVEC D'OTFR. MÜLLER ET DE M. MARTHA.

Otfried Müller écrit[2] : « L'auteur de ce livre a été arrêté par le fait que la musique de l'Asie Mineure présente une relation ancienne et étroite avec celle des Étrusques; et ce qui l'a surtout



Fig. 11. — La salle des urnes cinéraires du Musée archéologique de Florence.

frappé, c'est que la trompette a été introduite en Italie par les Étrusques, de même qu'en Grèce elle a été introduite par les Tyrrhéniens qui venaient de la Lydie; enfin, d'après de vieilles légendes, l'invention de la flûte et de la trompette dans les deux pays est liée aux divinités correspondantes à Athéné à de Minerve. Il faut encore ajouter à ces traits la ressemblance de ces deux peuples dans l'habillement, les coutumes, etc.; même les habitudes de piraterie qui leur étaient

1. I, 30.
2. *Etrusker*, Einleitung, p. 86 de la première édition.

propres à tous deux ne peuvent s'expliquer par l'effet d'un simple hasard.

Plus instructif encore est l'aveu de M. Martha, qui auparavant partageait entièrement l'opinion de M. Helbig, à savoir que les Étrusques étaient venus des Alpes Rhétiques[1]. Ainsi, lorsqu'il se prononce, dans son *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, en faveur de la théorie que nous préconisons, ne renonce-t-il pas tacitement à ses anciennes théories ? « Jusqu'à ce que la science dispose de preuves nouvelles et décisives, dit M. Martha, le passage d'une peuplade orientale en Toscane restera une hypothèse. Mais il faut reconnaître que cette hypothèse explique bien des choses. Elle nous aide à comprendre, par exemple, pourquoi nous trouvons en Étrurie le même genre de sépultures qu'en Asie Mineure, des tumuli reposant sur d'énormes substructions en forme de tours, et des façades de tombes taillées aux flancs des montagnes dans le roc vif ; pourquoi le système de la voûte, qui est oriental, ne se rencontre-t-il dans tout le bassin de la Méditerranée que chez les Étrusques et les Romains qui l'ont reçu des Étrusques ; pourquoi les Étrusques seuls de tous les peuples méditerranéens cultivaient l'art oriental de la divination ; pourquoi ils portaient un costume oriental, de longues robes à fleurs avec des bordures éclatantes, des sandales lydiennes et des capuchons qui rappellent le bonnet phrygien ; pourquoi les insignes royaux, que la famille étrusque des Tarquins emprunta à l'Étrurie étaient les insignes des rois de Lydie ; pourquoi enfin les jeux et les spectacles de l'Étrurie étaient de provenance lydienne. Il y a là un ensemble de coutumes asiatiques qui paraissent se rattacher aux traditions les plus intimes, aux traditions originelles de la nation étrusque. »

Si tout de suite après M. Martha déclare que l'origine asiatique des Étrusques « n'est pas démontrée », il est difficile de ne pas supposer qu'il le dit uniquement pour ne pas laisser voir qu'il a radicalement changé d'opinion sur cette question. En réalité, la citation que nous avons donnée plus haut prouve que la civilisation étrusque est d'origine asiatique et liée à l'Asie non par imitation, mais intimement par

1. *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, p. 29-30.

des coutumes séculaires et par de profondes traditions populaires.

LA NATIONALITÉ DE L'ART QUI A SES ORIGINES EN ASIE.

Il est évident maintenant que l'art étrusque, que nous révèlent les fresques et les reliefs des murs des chambres funéraires et des sarcophages, les vases funéraires, surtout les *buccheros* noirs qu'on fabriquait en Étrurie avec une prédilection particulière, le style spécial de la joaillerie, est resté original et n'a pas perdu les motifs qui le rapprochent de l'art asiatique et grec archaïque, qui a ses racines aussi en Asie, malgré l'influence de l'école des modèles de l'art attique deux fois séculaires, qui évidemment étaient tenus en haute estime en Étrurie. Nous avons abordé la question de l'art étrusque en passant, seulement pour indiquer que les particularités des mausolées étrusques, qui nous ramènent en Asie Mineure, trouvent un corrélatif et un appui dans le caractère particulier de la peinture et de la sculpture tombales, dont les sujets et les tendances artistiques ne peuvent être expliquées de façon tout à fait satisfaisante que lorsqu'on admet que leur source initiale se trouve dans les idées religieuses et les procédés artistiques des pays d'où les Étrusques ont rapporté les types de l'architecture de leurs tombeaux. Nous parlerons en son temps de l'art étrusque et surtout des questions qu'il soulève actuellement ; pour le moment, nous nous bornons à constater que cet art est étroitement lié à l'art de l'Asie Mineure et de la Grèce préhellénique. Ce lien a été déjà bien expliqué par Milchhöfer dans son ouvrage : *Les commencements de l'Art en Grèce* (Die Anfänge der Kunst in Griechenland, Leipsig, 1883), œuvre très remarquable et qui a eu le mérite de mettre la question étrusque dans la bonne voie.

OPINION DE MILCHHOFER SUR LE LIEN QUI UNIT L'ART ÉTRUSQUE À CELUI DE L'ASIE MINEURE.

M. Milchhöfer est un des partisans les plus résolus de l'origine orientale des Étrusques. Cette attitude n'était pas aussi facile au moment où il a écrit son ouvrage qu'elle l'est devenue depuis, lorsque la théorie qui plaçait l'origine des Étrusques dans les Alpes Rhétiques a perdu tout crédit, grâce à son étude magistrale et aux travaux de MM. Brizio, Montelius, Milani, de Cara et Karo. Si l'on peut établir, explique M. Milchhöfer, une parenté des peuples d'après leur langue, on peut aussi la découvrir dans les types de leurs œuvres d'art. Ce principe une fois posé « peut être appliqué surtout aux Étrusques, dont toute la civilisation présente une marche si originale,

si caractéristique, qu'il est impossible de n'en pas chercher la source dans la nature de ce peuple et non dans des événements extérieurs qui étaient d'ailleurs les mêmes pour toute la Péninsule ». Il est d'autant plus aisé d'appliquer ce principe dans ce cas que les Étrusques ont laissé dans leur pays des vestiges de leur civilisation et de leur individualité, comme aucun autre peuple ne l'a fait en Europe [1]. Contrairement à la théorie qui dominait en 1880, M. Milchhöfer n'accorde pas au commerce phénicien une grande influence sur l'art étrusque, puisque cet art se manifeste déjà sous une forme typique dans le riche tombeau de Regulini-Galassi à Cervetri, qu'il faut compter parmi les plus antiques tombes à chambre que nous connaissions [2]. Nous remarquerons ici en passant que Milchhöfer ne connaissait pas les trésors de la nécropole de Vétulonie, où les plus anciens modèles de l'art étrusque, surtout les objets en métal et les joyaux, qui n'ont rien de commun avec les articles de commerce phéniciens et grecs, se révèlent en grande abondance. Nous parlerons plus loin de ces objets, lorsque nous aborderons la chronologie étrusque. Quant à l'influence grecque et aux traits communs de l'art étrusque le plus ancien avec l'art grec, M. Milchhöfer l'explique par les éléments communs que possédaient les deux peuples. Plus tard, quand ils vécurent et évoluèrent séparément, ces éléments se développèrent en des civilisations différentes, mais ils ne purent jamais s'éteindre complètement et ont produit « une conformité de certaines formes initiales qui tenaient aux fibres les plus profondes de ces peuples ». Par ces éléments communs, M. Milchhöfer explique aussi la facilité avec laquelle les Étrusques se sont plus tard assimilés la civilisation grecque, et il demande avec raison pourquoi l'influence ionienne et grecque de la Campanie n'a pas donné dans toute l'Italie les mêmes résultats que dans les pays au nord du Latium (Otfried Müller [3] a fait la même réflexion longtemps auparavant). En parlant des éléments populaires, communs aux

1. *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*. Leipz., 1883, p. 221.

2. La plupart des objets qu'on y a trouvés (bronze, or, argent, platine) sont conservés dans le Museo Gregoriano Etrusco. Voy. leur reproduction dans le *Museo Gregoriano* (Roma, 1842), t. I, p. 1, 39 et t. II, passim, et aussi dans *Monumenti Inediti de l'Inst. cor. Arch.*, vol. X. Voy. ici-même la figure 10.

3. *Etrusker*, p. 99.

Étrusques et aux Grecs, M. Milchhöfer a en vue les éléments pélasgiques : selon lui, ce n'est pas seulement la civilisation étrusque qui présente la continuation directe, bien qu'isolée, de la civilisation pré-hellénique, mycénienne, mais les Étrusques eux-mêmes offrent la fusion d'élé-



Fig. 12. — Salle des buccheros dans le Musée archéologique de Florence.

ments pélasgiques et asiato-aryens[1] qui a produit la conformité de certaines manifestations[2].

En examinant les motifs de peinture et de sculpture des tombeaux étrusques, M. Milchhöfer remarque que plus ils sont anciens, plus il y a de conformité entre la Grèce, l'Étrurie et l'Asie Mineure ; tels sont les images de monstres sur les buccheros étrusques, les

1. Cette erreur est excusable dans un ouvrage écrit il y a plus de vingt ans, quand on donnait à l'arianisme en Asie et dans l'Europe méridionale une place exagérée qui ne lui appartenait pas.

2. *Anfänge, etc.*, 233.

chimères, les centaures, les sphinx, les chevaux ailés, les démons (fig. 12), de même les théories portant des offrandes, des armes, des *taeniae* (bandelettes), des couronnes, des fleurs, des fruits et surtout des grenades. Mais les scènes de festins éloignent l'art étrusque de la Grèce et le mènent directement vers l'Asie Mineure. En Grèce l'attitude couchée à table (sur les sarcophages) ne se présente que sporadiquement en différents lieux et à différentes époques, mais on y cherchera en vain un centre auquel rattacher des sujets semblables, tandis qu'en Étrurie ce motif se retrouve partout et de façon très caractéristique. Il nous mène également en Asie Mineure (Lycie), mais il faut remarquer qu'il n'était pas complètement étranger à la peinture décorative mycénienne (l'Acropole de Mycènes). Les chars à deux chevaux lancés au galop qu'on voit sur certains reliefs de tombes mycéniennes, sur les vases encore plus anciens d'argile rouge et plus tard sur les *buccheros noirs* en Étrurie, et qui forment le motif ordinaire de l'art étrusque, ne se présentent qu'isolément sur les mausolées de la Grèce, tandis que sur les monuments de la Lycie des scènes semblables sont traditionnelles.

Le cheval d'ailleurs joue un grand rôle dans l'art funèbre étrusque (fig. 7, 13), étant lié aux représentations d'outre-tombe et exprimant l'idée du dernier voyage ; mais il n'a pas la même signification chez les Grecs, bien qu'il soit un des motifs favoris de leur art. Sur les vases étrusques Hadès lui-même se présente sous forme d'automédon [1].

Ainsi le caractère particulier de l'architecture des tombes étrusques, lié étroitement aux mausolées de la Phrygie, de la Carie, de la Lycie et d'autres pays de l'Asie Mineure, est en corrélation avec le caractère de la sculpture et de la peinture tombales, qui témoignent éloquemment en faveur de l'Asie Mineure comme source de la civilisation étrusque, laquelle n'a rien de commun avec la civilisation italique.

1. *Ibid.*, p. 238. L'auteur cite les *Monumenti Inediti*, t. XI, pl. IV, V.

CHAPITRE II

LES ÉTRUSQUES

II. — LES MURS D'ENCEINTE DES VILLES. — AUTRES PREUVES DE L'ORIGINE ORIENTALE DES ÉTRUSQUES : LA DIVINATION, LA MUSIQUE, LE VÊTEMENT ET LA CHAUSSURE, LES MOEURS FÉMININES. — LA LANGUE ÉTRUSQUE.

L'architecture tombale que les Étrusques ont conservée pendant toute leur vie en Italie dans les lieux où ils se sont premièrement établis, entre le Tibre et l'Arno, n'est donc pas un résultat de leurs relations commerciales et a été, comme nous l'avons démontré, apportée par eux de l'Asie Mineure, pays où ils ont vécu auparavant. Mais ce n'est pas l'architecture tombale seule, surtout ces hauts tumulus coniques et ces tombeaux à porte latérale taillés dans le roc, qu'on a découverts en si grand nombre en Phrygie et qu'on rencontre fréquemment aussi en Lycie : ce sont encore les restes des murs d'enceinte des villes, qui nous ramènent aussi vers la partie orientale de la Méditerranée, à la Grèce de la période mycénienne et à l'Asie Mineure.

LES MURS PÉLASGIQUES DES PLUS ANCIENNES VILLES ÉTRUSQUES ET LEUR ÉVOLUTION ARCHITECTURALE DANS LES AUTRES VILLES.

Les murs des plus anciennes villes étrusques de l'Étrurie Tyrrhénienne, Caere avec son port Pyrgi, Tarquinies, Cosa, Vetulonia, Vulci, Saturnia, Rusellae, appartenaient à ce genre de fortifications qu'on considérait en Grèce comme *pélasgiques*, tels que les murs de Tirynthe, Mycènes, Orchomène et d'autres villes de la Grèce pré-hellénique. De nombreuses ruines des murs des anciennes villes de la Crète appartiennent à la même catégorie. Il est vrai que même les plus anciens de ces murs n'ont pas l'aspect grossier des murs cyclopéens de Cora (fig. 14), de Norba (fig. 15), d'Alatri (fig. 16), d'Alba Fucentia (fig. 17) et d'autres du même type dans l'Italie centrale et méridionale, et même des restes des murs de la première époque de Tirynthe et de Mycènes. Mais néanmoins les murs de l'Étrurie riveraine

sont ou d'appareil polygonal, comme les ruines des murs de Pyrgi, de Cosa (fig. 19), de Saturnia, ou formés de pierres quadrangulaires, irrégulières, aux coins aigus et de grandeurs différentes, comme les murs de Populonia (fig. 20), ou enfin ils marquent aussi le passage entre ceux-ci et les pierres quadrangulaires régulières des murs de

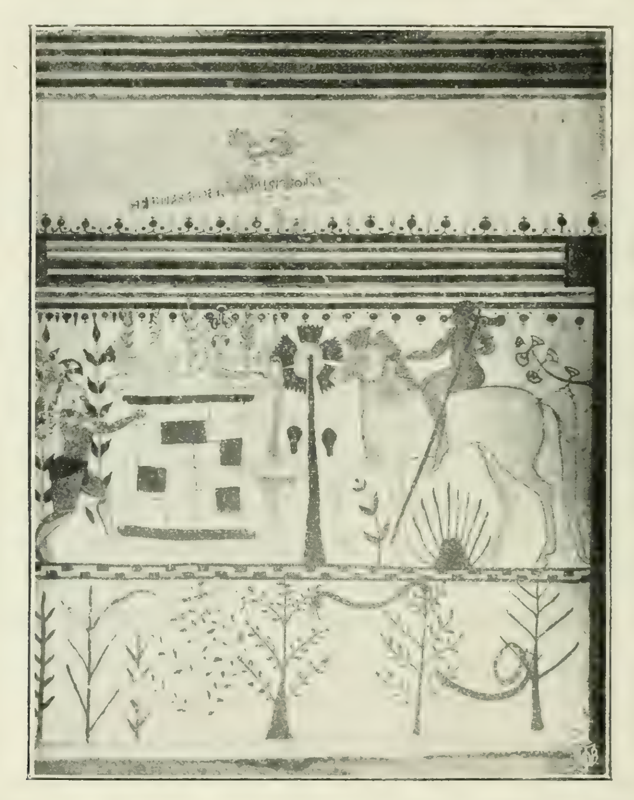


Fig. 13. — Fresque de la tomba dei Tori à Corneto (Tarquinies).

Volaterrae (fig. 22) et de Rusellae (fig. 22), où les pierres quadrangulaires, irrégulières, et mal taillées d'un côté sont posées déjà horizontalement et plus régulièrement, sans toutefois évoluer jusqu'au type des constructions dites en *opus quadratum*. Ce dernier genre de construction, qui est presque atteint à Faesulae (Fiesole d'aujourd'hui), apparaît dans des villes de l'intérieur du pays, à Volsinii (Orvieto d'aujourd'hui), à Clusium (Chiusi), à Arretium (Arezzo), à Cortona (fig. 23) et surtout à Falerii (Civita Castellana, fig. 25). où l'on voit clairement la

construction étrusque en pierres quadrangulaires régulières en deux rangs, posées dans l'un en longueur, dans l'autre, en largeur. Nous voyons ainsi que l'architecture chez les Étrusques se perfectionnait sans cesse et que les premiers essais se rapportent à l'époque où l'on ignorait encore le procédé grec de carrés réguliers en rangs horizon-



Fig. 14. — Restes des murs de Cora (Cori), dans le pays des Volsques (Latium).

taux. Remarquons que les plus anciens murs de Rome, les murs du Palatin, connus sous le nom de murs de Romulus et formés de tuf trouvé sur place, se composent de parallélipipèdes taillés régulièrement et dont la pose est déjà tout à fait régulière. Pourtant, cette construction n'a pas été faite d'après un procédé grec, mais d'après l'*opus quadratum* des Étrusques. Les plus anciens restes des murs du Palatin appartiennent en tout cas à la première époque de Rome, à la *Roma quadrata*, et doivent précéder l'enceinte de Servius Tullius qui entourait déjà non la Rome du Palatin, mais toutes les communes qui se sont établies sur les diverses collines et formaient une seule ville. Il faut en conclure que les murs étrusques du type ancien doivent remonter au delà de la période des rois et se rattacher à l'époque de la construction des premières villes étrusques, qui avaient besoin avant tout de fortifications pour pouvoir dominer la population vaincue.

D'OÙ EST VENU L'APPAREIL POLYGONAL EN ÉTRURIE.

Le procédé qui consiste à fortifier les villes par l'appareil polygonal de blocs irréguliers, qui exigeait que le vide ainsi formé fût rempli par de petites pierres, procédé qui était évidemment le plus ancien que les Étrusques aient employé, a-t-il été emprunté par les Étrusques aux populations italiques autochtones, ou l'ont-ils acquis par l'intermédiaire de leurs relations commerciales ? Ou enfin a-t-il été apporté de l'Orient, où l'on s'en est beaucoup servi en Grèce à l'époque préhellénique, ainsi que dans l'Asie Mineure, où il était assez répandu ?

En Italie nous connaissons les restes de toute une série de villes à murs d'appareil polygonal, plus ou moins bien conservés, dans le Midi et dans le Centre. Dans la Basilicate moderne, les murs sont plus grossiers que dans l'Italie centrale, ainsi que dans le Latium, au pays des Volsques et des Herniques. Mais, même en comparaison de ces localités, comme on le voit par les photographies des murs de Norba et d'Alatri que nous avons reproduites ici, où les polygones ont une forme plus régulière qui leur permet de se joindre sans qu'on ait besoin de remplir les vides par de petites pierres, les anciens murs étrusques présentaient déjà un progrès évident. La question de l'origine de l'appareil polygonal en Italie n'est pas encore jusqu'à ce jour entièrement élucidée. M. Martha[1] a émis l'opinion que les constructions polygonales sont l'œuvre des Étrusques ; mais l'inconsistance de cette opinion est dénoncée par lui-même, quand il ajoute qu'on ne rencontre ces constructions que dans les limites du pays jadis occupé par les Étrusques. Quand donc les Étrusques ont-il été en Lucanie (Basilicate) ? Et cependant c'est surtout dans ce pays qu'on trouve le plus grand nombre de murs à appareil polygonal[2]. Aussi M. Martha commet-il une nouvelle erreur, lorsqu'en s'appuyant sur d'anciennes données, il affirme[3] que les constructions polygonales n'existent pas dans la Basilicate. Si les premières constructions polygonales se trouvent dans le Midi, et que personne ne rattache les premières colonies étrusques en Italie aux rives de la mer Ionienne, l'opinion de M. Martha

1. *L'art étrusque*, p. 141.

2. Voy. leur liste chez Racioppi, *Storia della Lucania e della Basilicata*, t. I, Roma, 1902, p. 62 sq.

3. « Au sud de la péninsule où nous savons que ce peuple n'avait pas poussé ses conquêtes, on n'en peut pas signaler une seule ».

sur l'origine étrusque de l'appareil polygonal en Italie tombe d'elle-même. Avant M. Martha, Petit-Radel a surnommé les constructions polygonales de l'Étrurie, dont il a trouvé des traces à Pyrgi (Santa Severina, Saturnia, Cosa, Rusellae) — pélasgiques, comme les autres constructions d'appareil polygonal en Italie[1]. Il puisait cette donnée chez les anciens qui attribuaient une origine pélasgique[2] à certaines villes étrusques, comme Caere, Crotone, Pisae, Saturnia, Alsium[3]. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus considérer les anciennes villes

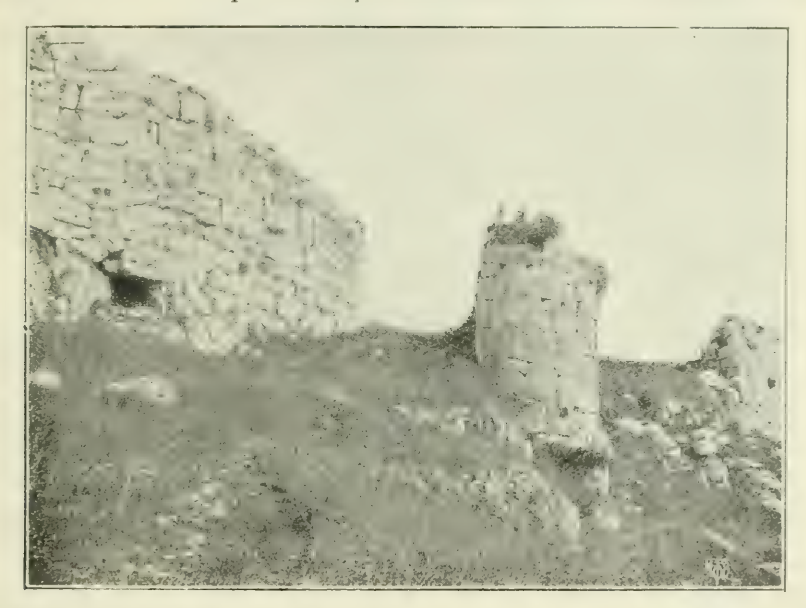


Fig. 15. — Murs de Norba (Norma d'aujourd'hui), pays des Volsques, dans le Latium. Entrée principale.

étrusques comme pélasgiques, à moins d'accepter, comme le font MM. Montélius[4], Sergi[5] et de Cara[6], l'hypothèse que les Étrusques

1. *Recherches sur les monuments cyclopéens, publiées d'après les manuscrits de l'auteur.* Paris, 1841.

2. Strab., V, 2, 3 (p. 220, C) : Ἄγυλλα ἡ νῦν Καιρέα καὶ λέγεται Πελασγικὸν κτίσμα τῶν ἐκ Θετταλίας ἀφιγμένων. Plin. *N. H.*, III, 8, 51 : Caere, Agylla a Pelasgis conditoribus dictum.

3. Voy. Dion. Hal., I, 20.

4. The Tyrrhenians in Greece and Italy dans le *Journal of the antropological Institute of Great Britain and Ireland*, t. XXVI (1897), p. 261-271.

5. *Origine e diffusione della stirpe mediterranea.* Roma, 1895, p. 70, et la carte sur laquelle les Étrusques sont désignés « Pelasgi tardivi ».

6. *Hethei-Pelasgi*, t. III, p. 323.

étaient des Pélasges, tardivement venus. Mais Petit-Radel ne le pense pas ; il distingue très bien les Étrusques des Pélasges ; il parle même des réparations que les premiers ont faites aux murs et leur attribue la pose horizontale des pierres du mur de Cosa[1]. M. Pinza a émis dans son article sur *Les civilisations primitives du Latium*[2] une hypothèse plus juste : selon lui, les murs pélasgiques en Italie



Fig. 16. — Murs d'Alatri (Aletrium) au pays des Herniques.

sont le produit de l'influence de la civilisation mycénienne ; mais il ne s'exprime pas très clairement quand il dit que les Mycéniens, étant eux-mêmes en relation avec les habitants de l'Italie méridionale et de la Sicile, y ont introduit l'appareil polygonal. Il ne nous explique pas comment les « Mycéniens eux-mêmes » sont entrés en contact avec les Italiotes et leur ont fait connaître l'appareil polygonal : est-ce par voie de colonisation ou par de simples relations commerciales ? Enfin, les fouilles pratiquées dernièrement à Norba n'ont pas apporté des preuves de l'antiquité des murs « pélasgiques » de cette ville, bien que le compte rendu de ces fouilles[3], publié par MM. Savignoni et Mengarelli,

1. *Liv. cit.*, p. 221.
2. *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, 1898, p. 258.
3. Voy. *Notizie degli scavi*, 1901 (décem.), p. 514-559.

renferme des conclusions trop hâtives, car ces savants, après avoir nié l'antiquité de ces murs, vont jusqu'à les attribuer à la période romaine.

LES MURS ÉTRUSQUES N'OFFRENT PAS DE LIEN AVEC LES CONSTRUCTIONS POLYGONALES DE L'ITALIE MÉRIDIONALE ET CENTRALE

Ainsi la question de l'origine des constructions pélasgiques en Italie reste aussi insoluble qu'au commencement du siècle dernier, quand ces constructions ont d'abord appelé l'attention de Petit-Radel. Nous



Fig. 17. — Murs d'Alba Fucentia (Fucens) au pays des Aeques.

ne pouvons donc non plus affirmer que les enceintes polygonales des anciennes villes étrusques proviennent des constructions pélasgiques, c'est-à-dire que nous ne pouvons affirmer que les Étrusques, en fortifiant leurs villes, au début, aient imité des procédés de construction qu'ils avaient déjà trouvés en Italie. Outre la difficulté que nous éprouvons à nous rendre compte à qui appartiennent ces soi-disant murs *pélasgiques* de l'Italie méridionale et centrale, l'absence des données archéologiques positives, qui indiqueraient un lien quelconque entre les enceintes étrusques et les constructions pélasgiques de l'Italie, ne nous donne aucun droit de prendre au sérieux les indications que nous tenons de Denys d'Halicarnasse[1] sur telle ou telle ville

1. Dionys. Hal., I, 20, où il parle de Caere auparavant nommée Agylla, de Pisae, Saturnia, Alsium et Cortona.

LES MURS ÉTRUSQUES NE PROVIENNENT PAS NON PLUS DE L'ARCHITECTURE MURALE GRECQUE.

étrusque élevée par les Pélasges, peuple qu'il distingue d'emblée des Étrusques qui ont habité ces villes plus tard.

Si la technique plus perfectionnée des murs d'enceinte étrusques ne nous permet pas de les rattacher aux constructions cyclopéennes de l'Italie méridionale et centrale, encore moins pourraient-ils avoir été empruntés aux Grecs italiotes qui, dès le commencement de leur colonisation en Italie et en Sicile, ont construit en *opus quadratum*. Il est inutile d'ajouter que les villes étrusques, qui étaient bâties sur des hauteurs escarpées et qui faisaient une concurrence commerciale aux Grecs-Italiotes, dès l'arrivée de ces derniers dans le bassin méridional de l'Italie, étaient déjà sans doute solidement fortifiées en vue de guerres avec ces nouveaux colons. Au VIe siècle avant Jésus-Christ, cette concurrence est devenue si aiguë que les Étrusques, alliés aux Carthaginois, décidèrent de mettre fin aux succès des Hellènes et, en 536 avant Jésus-Christ, infligèrent dans les eaux de la Corse une terrible défaite[1] aux Phocéens, qui s'étaient avancés plus loin que les autres peuples grecs à l'ouest. Puis, douze ans plus tard, en 524 avant Jésus-Christ, ils assaillirent la ville de Cumes, alliés, selon Denys d'Halicarnasse[2], aux Ombriens, aux Dauniens et à d'autres barbares, dans le ferme dessein d'anéantir le centre de la puissance grecque dans l'Italie méridionale. Le même Denys d'Halicarnasse ajoute que les Étrusques n'avaient aucun motif plausible pour cette attaque, sauf la jalousie excitée par la richesse et la puissance des nouveaux colons. Mais le VIe siècle avant Jésus-Christ a été l'apogée de la puissance étrusque ; c'est alors qu'elle s'empara de Rome où l'influence de sa civilisation se manifeste entre autres dans des constructions monumentales, comme la *Cloaca Maxima* et le temple de Jupiter Capitolin, si nous laissons de côté les murs de Servius Tullius que certains savants[3] rattachent, non sans raison, à une époque postérieure. Alors, les architectes de l'Étrurie construisaient toujours d'après l'*opus quadratum*, dont le modèle le plus typique se voit dans les murs de Faléries (fig. 25), une des plus tardives conquêtes des

1. Herod., I, 166-167.

2. Dion. VII, 3.

3. Voy. Otto Richter, *Topographie der Stadt Rom*, 4e éd., Munich, 1901, p. 43 et *Denkmäler des klass. Alterthums* de Baumeister, t. II, p. 1446.

Étrusques dans la vallée du Tibre. M. Barnabei[1] reporte ces murs au VII-VIIIe siècle avant Jésus-Christ, en se fondant sur les données archéologiques qui les entourent. Si nous admettons une exagération dans cette date et si nous rapportons ces constructions au VIe siècle, si en même temps nous acceptons comme exacte l'hypothèse de M. Ghirar-



Fig. 18. — Une partie de la salle du Musée Grégorien au Vatican avec la reproduction de la peinture tombale étrusque et quelques grands vases cannelés.

dini[2] d'après laquelle les murs de Volaterrae (fig. 21), lesquels manifestent, ainsi que nous l'avons dit, le passage des parallélipipèdes

1. *Monumenti Antichi*, t. IV. Voy. aussi mon article « Les Falisques » *Rev. du Min. de l'Instr. publ.*, 1895, mars, p. 149.

2. *Monumenti Antichi*, t. VIII (1898), p. 213. J'en ai parlé dans la *Rev. du M. de l'Inst. pub.*, 1899, sept., p. 12-13

irréguliers aux angles aigus à l'*opus quadratum*, n'ont pas été élevés avant le VIIe siècle avant Jésus-Christ; — même alors il ressort que les constructions polygonales comme les murs de Pyrgi, de Cosa (fig. 19), de Rusellae (fig. 22), n'ont pas pu être élevés plus tard que le VIIIe siècle, dans la seconde moitié duquel la colonisation grecque de l'Italie méridionale avait à peine commencé. D'ailleurs, il est en général erroné de parler d'emprunts faits à la technique primitive des constructions murales, d'emprunts faits par les Étrusques aux Grecs, quand leur propre technique est d'origine bien antérieure, et quand elle s'en distingue même plus tard par des traits particuliers, comme la voûte de la porte de Volaterræ ou la pose des pierres en rangs alternés.

LES MURS ÉTRUSQUES PROVIENNENT DE L'ASIE MINEURE.

Si les Étrusques n'ont pas pu emprunter l'architecture de leurs fortifications aux soi-disant constructions pélasgiques en Italie, ni aux constructions des colonies grecques, il ne reste qu'une hypothèse : ils ont apporté avec eux cette architecture des rives asiatiques de la Méditerrannée. Puisqu'ils ont apporté, nous n'en doutons pas, leur architecture tombale de leur patrie, l'Asie Mineure, non seulement rien ne s'oppose à ce que nous acceptions l'hypothèse qu'ils ont emprunté à cette même patrie l'architecture de leurs murs d'enceinte, mais cette hypothèse s'impose d'elle-même, comme une nécessité logique, indépendamment des considérations techniques et chronologiques que nous avons fait valoir plus haut. Les constructions polygonales en Europe sont le produit de la civilisation mycénienne, laquelle, née dans l'Asie Mineure, a été transportée sur les îles grecques et sur le continent et a laissé parmi d'autres monuments, dans différentes localités de la Grèce, des murs d'une architecture originale, tels que les murs pré-helléniques de l'île de Thera, de la Crète, des villes de



Fig. 19. — Murs de Cosa.

Tirynthe, Mycènes, Argos et même les murs des premières fortifications de l'Acropole d'Athènes [1], laquelle, encore du temps d'Hérodote, s'appelait *pélasgique* [2]. En Grèce nous voyons, comme en Étrurie, le passage graduel des ruines grossières de Tirynthe, des blocs colossaux bruts entassés l'un sur l'autre, qui ont frappé déjà Pausanias [3], vers la construction plus soignée des murs de Mycènes et d'Argos, pour aboutir au système des pierres quadrangulaires dans la porte des Lions à Mycènes et dans le mur pélasgique de l'Acropole. Remarquons, à ce propos, que ce nom de mur pélasgique à Athènes, qui s'est conservé longtemps, est au nombre des faits qui confirment l'origine pré-hellénique des constructions grossières sans ciment et de blocs bruts. Mais la patrie de ces constructions n'est pas la Grèce ; c'est l'Asie Mineure où, jusqu'à nos jours, des constructions de ce genre se sont conservées en divers lieux [4]. Les Étrusques, qu'on les considère ou non comme des Pélasges, ont apporté ce système en Italie, quand il avait déjà perdu la grossièreté primitive des murs de Tirynthe ou des murs pélasgiques de la Basilicate. Toute autre explication de l'origine des murs d'enceinte des villes de l'Étrurie ne tient pas devant la critique. Aussi n'est-ce pas sans raison que des savants sérieux, comme MM. Milchhöfer [5] et Brizio [6], considèrent l'architecture des constructions étrusques comme une des preuves les

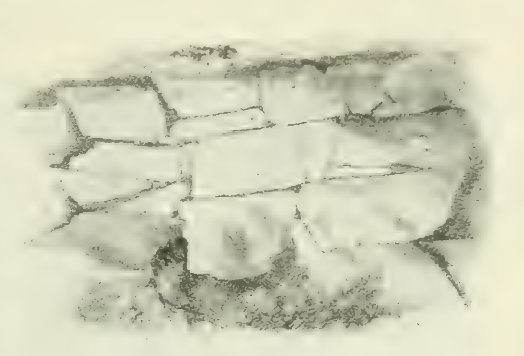


Fig. 20. — Murs de Populonia.

1. Voy. Pausan. I, 28, 3. Voy. la reproduction des restes des murs pélasgiques de l'Acropole d'Athènes dans l'Histoire de l'art dans l'antiquité par G. Perrot, t. VI, p. 427 (comp. p. 429) ; tout récemment ils ont été reproduits dans le 2e volume de l'ouvrage déjà cité plusieurs fois du P. de Cara, p. 304.

2. Πελασγικὸν τεῖχος, Herod., t. V, 64.

3. II, 25, 8.

4. Voy. Curtius, Griech. Geschichte, t. I, 130, 5e éd. et la reproduction des murs polygonaux dans l'ouvrage de Bendorf : Reisen in Lykien und Karien, p. 118, fig. 71, ou Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité, t. V, fig. 387, mais surtout Fellows' : Discoveries in Lycia. Lond., 1841, p. 104 sq.

5. *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, p. 226.

6. La provenienza degli Etruschi. *Atti e Memorie* della R. Deputazione di storia patria ecc. 3-a ser. vol. III, Bologna, p. 164.

plus décisives que les Étrusques sont venus des rives de l'Asie Mineure. Nous comprenons très bien M. Brizio lorsqu'il dit : « Si même il n'y avait pas d'autres preuves, il suffirait des murs et des tours qui font la gloire des Étrusques pour confirmer l'hypothèse qu'ils sont venus de l'Orient, le berceau de la civilisation antique, de cet Orient dont les villes les plus célèbres étaient aussi entourées de murs et fortifiées de tours. »

CONCLUSION SUR L'ARCHITECTURE ÉTRUSQUE CONFIRMANT L'ORIGINE ORIENTALE DE CE PEUPLE.

Les tombes et les murs d'enceinte sont les deux arguments les plus probants en faveur de l'origine orientale des Étrusques, qui sont venus des rives de l'Asie Mineure. Les premières, étroitement liées aux croyances religieuses de ce peuple, n'étaient que la reproduction des types répandus dans l'Asie Mineure, surtout en Lydie et en Phrygie, types étrangers à l'Italie de l'âge de la pierre et de celui du bronze, et qui n'apparaissent sur le péninsule que chez les Étrusques qui se distinguent par leur civilisation propre, civilisation orientale tout à fait différente de celle que les Grecs ont apportée plus tard dans leurs colonies italiques et siciliennes. Mais comme les Étrusques ne trouvaient pas en Italie de modèle pour leurs grands tumulus ronds à base de pierre, ni pour tailler dans le roc les chambres funéraires avec leur architecture particulière et leurs ornements somptueux, de même il n'y avait en Italie personne qui pût leur apprendre à cerner leurs villes, perchées sur des hauteurs escarpées, par des murs de tufs polygonaux et parallélipipèdes à coins aigus, ni à élever des portes voûtées, ni à poser les pierres en rangs alternés, lorsqu'ils commencèrent à employer l'appareil quadrangulaire comme un système de construction plus perfectionné. Les Étrusques sont arrivés en Italie déjà architectes consommés, avec un appareil tout prêt, qui a été élaboré surtout en Lycie, pays qui fournissait déjà d'habiles maçons à la Grèce pré-hel-



Fig. 21. — Murs de Volterra (Volaterrae des anciens).

lénique[1], où l'on ne connaissait encore que les murs cyclopéens, polygonaux, sans ciment, que les Étrusques n'ont pas employés même dans la période de l'*opus quadratum*. L'hypothèse que les Étrusques, habiles architectes, créateurs de l'architecture dite romaine, ont apporté leur art de l'Asie Mineure et ne l'ont point emprunté aux constructions pélasgiques de l'Italie centrale et méridionale, est principalement confirmée, à ce qu'il nous semble, par le fait indiscutable que le type des hauts mausolées et des tombes taillées dans le roc n'a pu être apporté par eux que de l'Asie Mineure.

*
* *

UNE AUTRE SÉRIE DE PREUVES DE L'ORIGINE ORIENTALE DES ÉTRUSQUES.

Tous ces monuments qui subsistent jusqu'à nos jours aux lieux où ils ont été élevés, comme témoins irrécusables de la parenté de sang qui unit les Étrusques aux peuples d'Orient, ne sont pas les seules preuves de leur origine orientale. Tout ce que nous savons de caractéristique sur la civilisation étrusque nous amène à conclure qu'avant de venir en Italie ce peuple a habité les régions d'où les font venir Hérodote et l'antique tradition. Plus d'un savant a indiqué le caractère oriental des institutions religieuses, civiles, sociales et familiales des Étrusques, et nous n'avons pas besoin de répéter ce qui a été depuis longtemps élucidé par Ot. Muller, Dennis et, plus tard, par MM. Noël de Vergers, Brizio, Martha, de Cara et d'autres... Il nous suffit de rappeler ici les faits les plus saillants.

DIVINATION.

Avant tout, nous devons parler de la divination, intimement liée à la vie religieuse et civile des Étrusques, qui était l'art de deviner la volonté des dieux. Les Étrusques en ont fait une véritable science. Cicéron[2] leur assigne dans cet art la seconde place tout de suite après les Chaldéens, leur reconnaissant la plus grande autorité dans la connaissance (*Etruria scientissima animadvertit*) des phénomènes qui descendent du ciel sur la terre (*de cælo tacta*), comme la foudre, et dans l'art d'en tirer des présages. En Orient, cet art a surtout fleuri en Carie, dans la ville de Telmesse[3]; c'est dans ces lieux que l'art des

1. Strab. VIII, 6, 11 (p. 373 C.).
2. *De divin.*, I, 41, 92.
3. *Ibid.*, c. 42, 94. Herod., I, 78; Clem. Alex. *Strom.*, I, p. 306 ed. Sylb.

auspices d'après le vol des oiseaux[1] et les entrailles fumantes des animaux[2] était parvenu à sa plus grande perfection.

L'ARUSPICINE EST L'ART DE LA DIVINATION ÉTRUSQUE PAR EXCELLENCE.

Ainsi, nous trouvons en Asie l'aruspicine dans laquelle les Étrusques étaient les seuls maîtres en Italie. Les Romains ne pouvaient se passer d'eux dans les fonctions d'aruspices, bien que, d'après Cicéron[3], le Sénat, aux temps les plus prospères, *cum florebat imperium*, envoyât dans différentes villes étrusques les fils des meilleures familles pour y être initiés à la discipline religieuse des Étrusques. L'art de la divination n'était pas florissant en Carie uniquement, mais aussi en Lydie, car, selon Hérodote[4], les Cariens, les Mysiens, les Lydiens, étaient des peuples frères (κασίγνητοι) et ils avaient en commun le sanctuaire du Zeus carien dans la ville de Mylasa, sanctuaire qui était fermé aux peuples d'autre origine.



Fig. 22. — Murs de Rusellae.

Il va sans dire que cette science de la divination n'a pu être acquise par les Étrusques au moyen de relations commerciales, d'autant plus que pas un des peuples avec lesquels ils étaient en relation, ni les Phéniciens, ni les Carthaginois, ni les Grecs, ne pouvaient leur enseigner leur *disciplina* nationale, cette science de l'adoration des dieux, dans laquelle les Étrusques sont passés maîtres[5], à tel point que les écrivains chrétiens les considéraient comme la souche de la superstition[6] païenne. Les Étrusques ont dû apporter avec eux d'Asie Mineure au moins les principes fondamentaux de leur science religieuse. Là, comme nous l'avons vu, cet art de la divination était

1. Plin., VII, 56 (57), 213.
2. Cic. *Divin*, I, 41, 91.
3. Cic. *Ibidem*.
4. I, 171.
5. Liv. V, 1 : Gens, *ante omnes alias* eo magis dedita religionibus, quod excelleret arte colendi eas.
6. Arnob. *Adv. gent.*, VII, 26 : Genetrix et mater superstitionis Etruria.

encore en pleine activité du temps de Cicéron, bien que les peuples de l'Asie Mineure l'eussent reçu en héritage de la civilisation assyro-babylonienne, qui avait régné longtemps auparavant. La preuve la plus frappante de cette conclusion nous est fournie par l'aruspicine, qui était l'art national le plus ancien de la divination par les entrailles des animaux. Cette science a été révélée aux Étrusques par Tagès, le fils d'un génie, le petit-fils de leur Jupiter[1]. Une pièce de monnaie trouvée à Luna semble représenter Tagès coiffé du bonnet d'un aruspice et entouré des ustensiles employés pour les sacrifices[2]. Mais dès 1877 Deecke attira l'attention des savants sur une reproduction en bronze du foie trouvée à Plaisance. Cet organe était divisé par des figures géométriques en diverses parties et orné d'inscriptions étrusques. M. Deecke[3] y reconnut un objet du culte étrusque, un *templum* de foie partagé en diverses parties avec la désignation sur chacune d'un nom de divinité (fig. 26 et 27).



Fig. 23. — Murs de Cortone.

TEMPLUM DE FOIE CHEZ LES CHALDÉENS ET CHEZ LES ÉTRUSQUES.

Les anciens, avant tout Cicéron[4], décrivent la manière dont on procédait pour tirer les auspices du foie, partie fort importante de l'animal, et d'après laquelle on pouvait mieux que par toute autre reconnaître les volontés de la divinité (ῥυτὰ ἱερὰ τὰ ἡπατοσκόπα)[5]. Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de nous arrêter sur tous ces détails[6]. Nous tenons seulement à indiquer qu'un *templum* de foie

1. Lucan. *Pharsal.*, I, 635 : Conditor artis Tages. Cic. *Div.*, II, 23. Omnem orationem Tagetis) fuisse eam, qua haruspicina contineretur ; Ovid. *Metam.*, XV, 553 ; Fest., p. 358 M

2. On peut en voir la reproduction dans le Dictionnaire des antiquités, par Daremberg et Saglio, t. II, part. 2, p. 23 (*Aruspices*).

3. Voy. Etruskische Fors chungen, t. I, 4 (1880), p. 1-98 ; t. II, 2 (1832), p. 65-87,

4. *De divin.*, II, 12-13.

5. Hesych. ed. Schmidt, t. II, Jena, 1841, p. 437 ; ed. min., p. 1328.

6. Voy. les détails dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dans l'article *Haruspices* de Bouche-Leclercq, qui a écrit aussi un excellent ouvrage : *Histoire de la divination dans l'antiquité*. Paris, 1879-1882.

semblable, mais cette fois en argile, a été trouvé en Chaldée. Il a été décrit par l'assyriologue genevois, M. Alfred Boissier [1]. Le P. de Cara a mis à profit ce travail et a publié la reproduction du *templum* de foie babylonien à côté de celle du *templum* de bronze trouvée à Plaisance [2], en y joignant un autre *templum* de foie de mouton, également babylonien, et qui est conservé au British Museum. Outre ces *templa* de foie, nous en possédons encore un sur une urne d'albâtre conservée dans le musée de Volaterræ. Le relief de l'urne représente un homme tenant dans sa main un objet qui ressemble au *templum* de foie trouvé à Plaisance. Ce relief a été remarqué par l'archéologue allemand M. Körte qui attira sur lui l'attention de Deecke; celui-ci en a publié la description [3].

IMPORTANCE DU LIEN INTIME QUI EXISTE ENTRE LA DIVINATION DES ÉTRUSQUES ET CELLE DES CHALDÉENS POUR NOS CONCLUSIONS SUR L'ORIGINE DES ÉTRUSQUES.

La conservation de ces objets du culte religieux d'un côté en Étrurie, de l'autre en Chaldée, chez deux peuples les plus célèbres dans l'art de la divination sous différentes formes, peuples qui dès l'antiquité [4] donnèrent lieu à des comparaisons, est un fait qui a pour nous une importance indiscutable, de quelque côté qu'on l'envisage. Pour le P. de Cara [5], ce fait offre la preuve la plus évidente de l'origine asiatique des Étrusques, et que ceux-ci sont venus en Italie de l'Asie Mineure. Il témoigne également en faveur de la théorie de ce savant qui pense que les Étrusques descendent des Héthéens-Pélasges. En parlant de l'identité des aruspices chez les Étrusques et les Chaldéens, le P. de Cara remarque : « Nous ne pourrons jamais expliquer l'identité de la divination d'après le foie des victimes immolées, chez les Étrusques et les Chaldéens, si nous en cherchons l'explication dans des relations commerciales de ces deux peuples si éloignés; puis, la religion n'a jamais été un objet de commerce ; il faut donc admettre une émigration très ancienne de l'Asie Mineure en Italie ; l'émigration d'une race qui vivait à côté de la Chaldée, d'où elle est allée en Asie Mineure et de là en Italie [6] ». En effet, le lien qui existe

1. Note sur un document babylonien se rapportant à l'extispicine. Genève, 1899.
2. D'abord dans la *Civiltà Cattolica* du 8 nov. 1901, ensuite dans le 3e volume de son ouvrage : Gli Hethei-Pelasgi (Roma, 1902), p. 330 sq.
3. Nachtrag zum Templum von Piacenza, dans *Etruskische Forschungen*, Stuttg., 1882, pl. IV.
4. Cic. *De divin.*, I, 41-42.
5. *Liv.* cit., p. 337.
6. *Ibid.*, p. 338.

entre l'aruspicine étrusque et chaldéenne est si étroit et même si intime qu'on ne peut se l'expliquer qu'en admettant que cet art com-



Fig. 24. — Autre partie de la salle du Musée Grégorien au Vatican, sur le devant la reproduction des peintures tombales étrusques, quelques sarcophages et de grands vases cannelés du type oriental.

pliqué de la divination n'a pu être appris que sur les lieux mêmes où il est né. Autrement, il faudrait accepter, comme le propose le P. de Cara, l'hypothèse que des aruspices sont venus de Babylone en Étrurie.

et y ont enseigné leur art, ce qui serait un non-sens : ou il faudrait admettre, ce qui serait encore plus absurde, que des aruspices sont allés d'Étrurie en Chaldée pour enseigner dans ce pays d'astrologues, de mages et d'autres devins, la science qui a fait, dès les temps les plus anciens, une partie essentielle de la civilisation orientale. Il faut donc conclure que les Étrusques ont apporté avec eux cet art, ainsi que le *templum* de foie subdivisé géométriquement, du pays d'où ils sont venus et où cet art chaldéen de la divination était une ancienne institution. Si la tradition d'Hérodote qui fait venir les Étrusques de la Lydie est exacte, la question de la divination peut facilement s'expliquer. On trouve encore en Lydie des monuments qui témoignent que ce pays a été en son temps habité par les Héthéens ; ce sont des images taillées dans le roc, que ce puissant peuple a semées partout où il a dominé. Une de ces images a été connue d'Hérodote[1], à qui l'on a dit à tort qu'elle représentait Sésostris ; cette image se trouve dans le défilé de Carabella près de Smyrne. Pendant des milliers d'années, les Héthéens ont vécu près des Babyloniens et des Assyriens, ayant deux capitales, Kadech sur l'Oronte et Karchemich sur l'Euphrate ; ils se sont de très bonne heure pénétrés de la civilisation chaldéenne, bien qu'ils aient su conserver leur individualité non seulement dans leurs mœurs, mais dans leurs arts et même dans les caractères de leur écriture, nous privant ainsi de la possibilité de la déchiffrer entièrement, car elle ne ressemble pas aux lettres cunéiformes babylo-assyriennes. Ce peuple, qu'on considère comme la source de la civilisation pélasgique, et que le P. de Cara croit être de la même race que les Pélasges, a répandu sur ses vastes territoires, en Asie Mineure surtout et en particulier en Lydie, la civilisation chaldéenne. En quittant la Lydie ou un autre point de l'Asie Mineure, les Étrusques ne pouvaient s'empêcher d'apporter avec leurs croyances religieuses et certaines particularités de la civilisation orientale, la pratique de l'aruspicine. Il me semble que cette thèse n'a pas besoin d'autres preuves. Je trouve nécessaire d'ajouter que le lien intime qui unit la divination de la Chaldée à celle de l'Étrurie a été démontré par les images du

1. II, 106.

foie en bronze et en argile à divisions rituelles, découvertes par M. Alfred Boissier, tandis que l'éminent, quoiqu'un peu original, archéologue florentin, M. Milani[1], soutient avec conviction que ces *templa* proviennent de la Chaldée ou même d'un pays voisin de l'Élam où il place le lieu d'origine des Héthéens ou Couchites.

LA MUSIQUE ORIENTALE, LE VÊTEMENT ET LA CHAUSSURE DES ÉTRUSQUES.

L'origine orientale des Étrusques est encore confirmée par une série d'autres faits qui ont été souvent notés par les savants. Déjà Ot. Müller[2] a remarqué que la musique de l'Asie Mineure est intimement et dès l'antiquité liée à la musique étrusque. En effet, la musique d'instruments à vent, les flûtes et les trompettes, a joué un rôle important chez les Étrusques, mais tous ces instruments viennent de l'Asie Mineure. Les témoignages littéraires les rattachent à la Phrygie et à la Lydie[3]. Milchhöfer[4] trouve ce fait décisif dans la question qui nous occupe. De même pour le vêtement et la chaussure des Étrusques. Denys d'Halicarnasse qui rejette l'origine lydienne des Étrusques, parle de la tunique de pourpre brodée d'or et de la chlamyde tyrrhénienne (τήβεννος[5]) bordée de pourpre. Denys, en parlant de la transmission aux rois romains de ce vêtement avec les autres insignes, ajoute qu'il était demi-circulaire, tandis que celui des rois de la Lydie et de la



Fig. 25. — Murs de Falèries (Faleiri, Civita Castellana).

1. Mundus e templum in una pittura preellenica del Labirinto di Cnosso, in Caldea, in Etruria e in Foro Romano, *Rendiconti Ac. d. Lin.*, 1901, p. 141. Sur la page 140 est reproduit le *templum* de foie en argile qui se trouve au British Museum et sur la page 141 le *templum* de bronze de Piacenza.

2. *Etrusker*, t. I, 86.

3. Plin. *N. H.*, VII, 56 (57), 204 : Obliquam tibiam Midas in *Phrygia*, geminas tibias Marsyas in eadem gente, *Lydios* modulos Amphion, *Phrygios* Marsias Phryx... Voy. Müller, Etrusker IV, I, 3-4. En ce qui concerne la σάλπιγξ Müller cite : Τυῤῥηνική σάλπιγξ. Voy. aussi Dennis, Cities and Cemeteries of Etruria, third edition, I, Intr. p. XLIV.

4. *Anfänge der Kunst in Griechenland*, p. 238.

5. Phot. Lex., p. 584, 17 : Τήβεννος ἱμάτιον, ἡ χλαμὺς ὃ φοροῦσιν Τυῤῥηνοί.

Perse était carré. Même la toge romaine, qui est aussi un vêtement étrusque, est considérée comme empruntée aux Lydiens[1]. Enfin on relève encore dans l'habillement étrusque le bonnet pointu, *tutulus*, et les souliers à bouts relevés, comme nous les voyons actuellement, non seulement en Asie Mineure, mais chez les Tatares de Kasan. Ces souliers, que nous retrouvons partout dans les monuments étrusques, nous les voyons aussi dans ceux de l'Asie Mineure, comme dans le monument des Harpies en Lycie[2] ou dans les reliefs des rochers de Cappadoce. Ce sont sans doute de ces hauts souliers des femmes lydiennes que parle Hérodote[3] par la bouche de Crésus prisonnier, quand il donne des conseils à Cyrus sur la manière de traiter les vaincus.

SINGULARITÉS DES MOEURS FÉMININES EN ÉTRURIE ET EN LYDIE, COMMUNES AUX DEUX PAYS.

Les partisans de la théorie d'Hérodote considèrent non sans raison la forme particulière de la chaussure étrusque comme un argument en sa faveur. Non moins important est le rôle identique que les femmes ont joué en Lydie et en Étrurie. Hérodote[4] nous raconte qu'en Lydie les filles gagnaient leur dot par la prostitution et se trouvaient elles-mêmes des maris. Plaute, dans sa comédie *Cistellaria*[5], note la même coutume chez les Étrusques. Deux autres coutumes sont étroitement liées à cette singulière préparation au mariage : 1° La participation des femmes étrusques aux festins, où elles étaient assises à côté des hommes, ce qui est contraire aux mœurs grecques et romaines et nous est attesté par beaucoup de fresques étrusques (fig. 8); les Romains autorisaient les femmes seulement à s'asseoir sur un tabouret près du lit, où l'homme était étendu ; 2° les Étrusques, comme Hérodote[6] le dit des Lyciens et comme l'attestent les inscriptions lyciennes[7], portaient le nom de leur mère et non celui de leur père, comme en témoignent les inscriptions étrusques dans la mesure où

1. Serv. ad Virg. *Aen.*, II, 781: Apud Tuscos etiam togæ usus est ; nam hoc habitu in Lydia Jovis simulacrum fuisse dicitur : Tert. *De pall.* I. Voy. l'ouvrage de Dennis. Introd. p. XLIV.

2. Ce monument a été reproduit dans les *Monumenti Inediti*, IV, 23. Voy. aussi Denkmäler de Baumeister, t. I, p. 346.

3. I, 155.

4. I, 93.

5. II, 3, 20. Non enim hic ubi ex Tusco modo.
Tute tibi indigne *dotem quaeras corpore*.

6. I, 173.

7. Fellows, *Asia Minor*, p. 276.

elles nous sont accessibles[1]. Comment après cela ne pas s'écrier avec Sénèque: *Tuscos Asia sibi vindicat* (l'Asie revendique les Étrusques).

* * *

Il nous reste encore à examiner un argument très important, bien que plus négatif que positif. Nous avons en vue la langue des Étrusques que nous ne pouvons pas considérer comme propre à nous fournir un argument positif, parce qu'on n'a encore établi sa parenté avec aucune autre famille de langues. Bien que tout concorde à nous faire supposer qu'un lien de parenté étroit existe entre elle et les langues disparues de l'Asie Mineure, les notions que nous possédons ne nous donnent pas le droit de nous arrêter à des conclusions positives. Dans ce résultat négatif nous avons cependant un argument en faveur de notre théorie indiscutable, car il est impossible, malgré toutes les tentatives entreprises dans cette voie par MM. Corssen, Deecke, Bugge et Lattes, de prouver la moindre parenté de la langue étrusque avec les langues italiques. Sans doute un certain nombre de mots italiques ont pénétré dans la langue étrusque avec le temps, conséquence inévitable du contact de deux peuples voisins, mais cela ne modifie en rien le fait que la langue étrusque par ses racines n'appartient pas à la famille des langues indo-européennes. LA LANGUE ÉTRUSQUE N'APPARTIENT PAS A LA FAMILLE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

La justesse de cette conclusion éclate dans les recherches approfondies d'un des savants les plus versés dans la connaissance de la langue étrusque, Wilhelm Deecke (mort en 1897). En 1874, M. Corssen publia le premier volume de son ouvrage « *Ueber die Sprache der Etrusker* », dans lequel, en prenant de grandes libertés avec les documents, en lançant des hypothèses téméraires et en employant une étymologie fantastique, il prouvait que la langue étrusque appartenait à la famille indo-européenne, tout comme le latin, l'ombrien et l'osque. Cet ouvrage, grâce au nom de son auteur, trouva dans la littérature allemande l'accueil le plus enthousiaste, et l'on cria au triomphe de la science allemande. Seulement, en dehors de CORSSEN ET DEECKE.

1. Müller (ed. Deecke), I, 508: Selten wird der Familienname des Vaters, häufiger der Vorname der Mutter hinzugefügt.

l'Allemagne, on émit timidement des doutes ; le premier qui s'y risqua fut Isaac Taylor[1], qui expliqua l'origine de la langue étrusque par sa théorie touranienne. A cette époque, M. Deecke se décida à livrer un assaut décisif contre l'ouvrage de M. Corssen dans un opuscule impitoyable, intitulé *Corssen und die Sprache der Etrusker*, Stuttgart, 1875. Il renversa de fond en comble l'échafaudage artificiel de la théorie de Corssen et aboutit à des conclusions diamétralement opposées. Corssen écrit à la fin de son ouvrage : « La langue étrusque est attachée par un lien de parenté étroite au latin, à l'ombrien et à l'osque. Elle est une langue italique aussi authentique et aussi pure que ses trois sœurs[2] ». Deecke termine sa critique par ces paroles : « Les Étrusques ont été et restent un peuple *entièrement étranger* aux autres peuples italiques[3]. » C'est un épisode très suggestif dans l'histoire de la philologie.

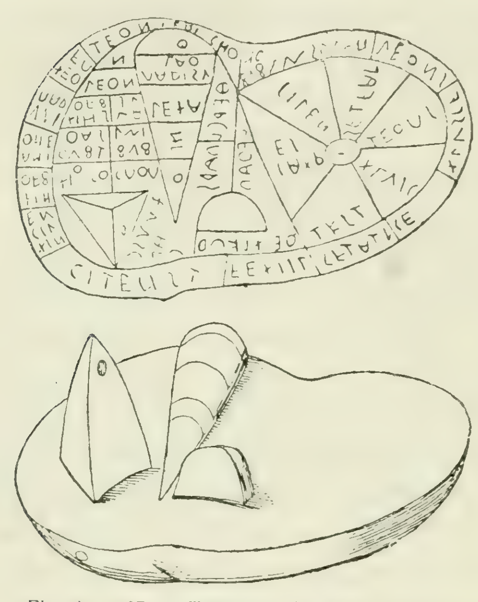


Fig. 26 et 27. — Templum de foie en bronze trouvé à Piacenza.

DEECKE ET PAULI. DOUBLE VARIATION DE L'OPINION DE M. DEECKE.

Mais ce qui est plus suggestif encore, c'est que quelques années plus tard, Deecke s'est efforcé de prouver la justesse des conclusions qu'il avait combattues avec tant d'énergie et de décision dans l'ouvrage de Corssen. En 1882, il fit cette déclaration : « Je ne doute pas de l'origine indo-germanique de la langue étrusque et de son étroite parenté avec les langues grecque et italique, surtout avec cette dernière[4]. » Cette déclaration eut pour résultat qu'un des meilleurs disciples et collaborateur de Deecke, Charles Pauli (mort en 1902) se

1. *Athenaeum*, 1874 (7 nov.).
2. *Ueber die Sprache der Etrusker*, t. II (1875), p. 576.
3. *Corssen und die Sprache der Etrusker*, p. 39.
4. *Etruskische Forschungen*, t. V, préf., p. VI.

sépara de son maître (en 1883). Puis, en 1885, après une polémique mi-plaisante, mi-sarcastique avec son ancien maître et son partisan danois M. Bugge, Pauli affirma les divergences qui le séparaient de de M. Deecke, car il n'avait jamais un seul instant admis le caractère indo-germanique de la langue étrusque, et ne l'admettrait sans doute jamais[1]. En effet, Pauli qui était devenu le spécialiste le plus compétent en Europe dans la lecture et la reproduction des inscriptions étrusques[2], affirma jusqu'à sa dernière heure qu'entre l'étrusque et les langues aryennes il n'y avait aucun lien de parenté. Deecke, peu avant sa mort, changea de nouveau d'opinion. S'étant aperçu qu'il n'avait aucune possibilité de soutenir sa théorie sur le caractère indo-européen de la langue étrusque et n'étant pas désireux de revenir ouvertement à son premier point de vue, il s'efforça, en se fondant sur des raisons extérieures, dans son étude[3] sur les travaux scientifiques consacrés aux langues italiques, de même qu'à l'étrusque et au vénète, de 1866 à 1893, de se réserver le droit de rattacher l'étrusque aux langues italiques. Il est amené à cette conclusion entre autres par la supposition que les noms dans la langue étrusque sont tout à fait italiques ; les noms des dieux en grande partie et même certains noms appellatifs et certaines flexions présentent un caractère en tout cas indo-européen. C'est tout ce qu'il pouvait fournir à l'appui de sa théorie ; aussi continue-t-il en ces termes : « Il reste quand même un élément *étranger* important, plus considérable, j'en conviens, que dans les autres langues italiques, bien que celles-ci présentent aussi plus d'un point énigmatique et des documents jusqu'ici inexplicables. Il faut donc admettre un mélange et il s'agit de savoir lequel des deux éléments prime l'autre, comme dans l'anglais de nos jours l'élément anglo-saxon l'emporte sur l'élément français et scandinave. » Puis, après avoir invoqué la découverte des inscriptions de Lemnos survenue en 1886 et des deux stèles avec inscriptions de Novilara, près de Pesaro, en 1893, Deecke affirme que ces

1. *Altitalische Studien*, t. IV (1885), préface.

2. Corpus inscriptionum Etruscarum, ab academia litt. reg. Borussica Berolinensi et societate litt. reg. Saxonica adjutus, administrante Aug. Danielson, edidit Car. Pauli. Volumen prius. Lipsiae, 1893-1902.

3. *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft*. 81 Band Supplementband zur dritten Folge. Berlin, 1897, p. 59-60.

deux découvertes ont apporté une confirmation solide (! à l'antique théorie d'après laquelle les Étrusques sont venus en Italie de la Lydie : ils auraient débarqué non sur la rive Tyrrhénienne (ainsi que Deecke le pensait autrefois), mais sur l'Adriatique, d'où ils ont passé les Apennins et continué leur route à l'ouest vers des localités où ils ont trouvé et vaincu une population autochtone qui était sans doute composée de Rasenas (!) (Rasenae) ; mais comme ce peuple était plus nombreux que ses vainqueurs, il s'est bientôt émancipé (?!), tout comme les Anglo-Saxons se sont délivrés des Normands. Ainsi par des voies détournées et des affirmations très risquées, Deecke est revenu à la fin de sa vie à sa première thèse, que la langue étrusque, comme le peuple étrusque, n'a par ses origines rien de commun avec les racines indo-européennes ; mais une fois immigrés en Italie, les Étrusques se sont pénétrés jusqu'à un certain point de nouveaux éléments, ce qu'aucun des savants qui défendent la tradition d'Hérodote n'a jamais nié. Quant à la question du lieu où les Étrusques ont débarqué, nous en parlerons plus loin en son temps.

M. CONWAY.

Les assertions d'un spécialiste aussi zélé et expert dans l'étude des langues italiques que l'est M. Conway, telles que nous les trouvons dans son ouvrage capital sur les dialectes italiques [1], montrent combien il est difficile à notre époque d'avoir une autre idée de la langue étrusque que celle que nous donnent les travaux de Pauli, et à laquelle est revenue Deecke. « Si quelqu'un de mes lecteurs, dit M. Conway dans la préface, me demandait pourquoi j'ai exclu de mon ouvrage, aussi sévèrement qu'il est possible, les inscriptions étrusques, et pourquoi, en traitant des inscriptions de Faléries, j'ai appliqué cette loi plus rigoureusement que d'habitude, qu'il me permette de le prier de souscrire au *Corpus inscriptionum etruscarum* de Pauli, et de lire ensuite au moins un des articles du même savant sur la langue étrusque dans les *Altitalische Studien*. Si, après cette lecture, il n'est pas encore satisfait, qu'il voie les dernières assertions de Deecke (dans les *Jahresbericht*, Suppl. Bd. z. III Folge, de Bursian) où il rejette sa propre hérésie contre les théories qui ont fait sa célébrité,

1 *The Italic Dialects*, edited with a Grammar and Glossary, Cambridge, 1897, p. X-XI.

théories qui maintenant triomphent sur toute la ligne et prouvent que l'étrusque n'est pas une langue indo-européenne. »

MM. BUGGE ET LATTES.

Bien qu'après la conversion d'un savant aussi sérieux que l'était Deecke, cette conclusion semble s'imposer, tous les étruscologues ne se croient pas tenus de s'y rallier. MM. Sophus Bugge et Elia Lattes sont les réfractaires les plus en évidence. Tous deux continuent opiniâtrement à soutenir que l'étrusque est une langue indo-européenne. M. Bugge[1] le rattache à l'arménien ; M. Lattes[2] le ramène au latin et au falisque. Les assertions du premier ont été réfutées par Deecke[3] qui partageait autrefois ses idées et qui lui a démontré, entre autres, combien il est hasardeux de comparer des langues qui sont séparées l'une de l'autre par une période de mille ans (Ainsi M. Bugge prend des formes de l'étrusque 500 ans avant Jésus-Christ et des formes de l'arménien 500 ans après Jésus-Christ). « Des formes qui paraissent semblables, remarque M. Deecke, ont pu passer chacune par un processus de phonétique et d'idées tout à fait autre et nous ramener à une origine totalement différente. » Deecke répéta cette condamnation en termes plus sévères six ans plus tard dans le travail que nous avons déjà mentionné. Deecke ne reconnaît pas qu'on puisse admettre cette identité dans le développement de langues qui se sont trouvées dans des conditions très différentes de lieux et de milieu, et il indique encore d'autres « improbabilités criantes » dans la façon dont M. Bugge traite les particules et commente les divers mots étrusques[4]. Si nous ajoutons à cette critique des opérations linguistiques de M. Bugge les réfutations ironiques de Pauli, nous pouvons considérer que la critique scientifique a définitivement mis de côté l'hypothèse de la parenté de l'étrusque et de l'arménien.

Quant à M. Lattes, qui est un infatigable et opiniâtre partisan de l'origine aryenne des Étrusques et de leur langue, les plus saillants de ces travaux sur cette question sont d'abord tous ceux qui traitent de

1. Voy. particulièrement : *Etruskisch und armenisch. Sprachvergleichende Forschungen.* Erste Reihe. Christiania, 1890.

2. Nous indiquons dans le texte plus loin un grand nombre d'articles et de traités de ce savant qui, avec un zèle patriotique extraordinaire, ne veut pas céder les Etrusques à une autre race.

3. *Berliner philologische Wochenschrift*, 1891, n° 22, p. 694-696.

4. *Jahresbericht*, 1897, Supplementband zur dritten Folge, p. 70-71.

l'examen de l'inscription étrusque trouvée sur les bandelettes d'une momie conservée dans le musée d'Agram; cette inscription a été publiée en 1892 par le professeur Krall dans les *Annales de l'Académie* de Vienne [1]. M. Lattes, professeur à Milan, a donné à cette occasion des articles dans la *Perseveranza*, dans les *Mémoires de l'Institut de la Lombardie* et dans ceux de l'*Académie de Turin*, et a enfin composé un grand ouvrage sous le titre de *Saggi e Appunti intorno alla iscrizione Etrusca della Mummia* (Milan, 1894) où, en huit chapitres, il examine la paléographie, la phonétique, la morphologie et le vocabulaire, les formules des noms et des verbes, différents mots (70 en tout), les comparant sans cesse avec des mots de dialectes italiques et les textes d'autres inscriptions étrusques (219 citations), tout en agrémentant cette étude de nombreuses notes (140). Entre autres l'auteur essaie même de rattacher cette inscription au latin africain. C'est un travail très savant et qui montre une persévérance infatigable dans la poursuite du but que l'auteur s'est proposé. Deecke [2] a analysé ce travail en détail, avec beaucoup de bienveillance, car il soutenait dans une certaine mesure la phase nouvelle de son évolution, mais il trouva nécessaire de dire que « quand même cette étude ne donne pas une solution complète de la question étrusque ». Assurément pas, car la question étrusque peut être résolue par le témoignage des anciens et les nombreux documents que nous a transmis le peuple lui-même, et non par d'arbitraires opérations philologiques, si spirituelles qu'elles soient. Une autre étude de M. Lattes se rattache aux deux inscriptions soi-disant étrusques trouvées dans la nécropole de Novilara près de Pesaro, sur des pierres tombales qui portent des dessins de scènes de la vie maritime, militaire et cynégétique. Cette étude est intitulée « *Di due nuove inscrizioni preromane trovate presso Pesaro* » (Rome, 1884). L'auteur présente ses observations paléographiques, herméneutiques et historiques, auxquelles il ajoute quatre appendices se rattachant plus ou moins à la question étrusque. Dans ces appendices, il expose d'abord ses idées sur la langue des inscriptions sabelliques, qu'il

1. *Denkschriften der kais. Academie der Wissenschaften in Wien*. Philosophisch-historische Klasse. Band XLI-III.

2. *Jahresbericht*, 1897, Suppl. Band, p. 97-109.

considère comme des inscriptions italiques et non pas illyriennes comme le fait Pauli ; ensuite M. Lattes s'occupe de la langue des inscriptions vénètes, qu'il considère non plus comme illyriennes, mais comme rhétiques, ce qui est pour lui synonyme d'étrusque. Puis le professeur de Milan juge opportun de donner son opinion sur le rite funéraire des Étrusques, repoussant la juste opinion émise par M. von Duhn[1], d'après laquelle ce rite était celui de l'inhumation. Dans le troisième appendice M. Lattes aborde la question des Pélasges, en qui il ne voit pas un peuple à part, mais un nom collectif de divers peuples migrateurs de l'antiquité. Dans le quatrième appendice, il traite des inscriptions de Lemnos, dont nous parlerons plus bas. Quant aux inscriptions trouvées près de Pesaro et qui forment l'objet principal de ce travail, Deecke remarque[2] que l'auteur laisse sans explication toute une série de mots, et que celle qu'il donne des autres est très douteuse, « recht zweifelhaft ». En ce qui concerne les appendices de cet ouvrage, dans lesquels l'auteur prévient les réfutations et consolide ses arguments par des données empruntées à d'autres sciences, entre autres à l'archéologie et à l'histoire, nous nous permettons de déclarer, dans la mesure de notre compétence, que la question y est résolue non par des faits et des déductions sévères, mais par l'arbitraire et les opinions subjectives de l'auteur. Nous avons suffisamment parlé du rite funéraire des Étrusques ; quant aux Pélasges, ayant en vue que les anciens, sans exception, considèrent leur nom comme celui d'un peuple à part et non comme un nom collectif de différents peuples migrateurs, il ne nous reste qu'à admirer la présomption du savant qui affirme le contraire. Cette présomption oblige M. Lattes d'aller contre la tradition littéraire la plus positive et l'amène aux suppositions les plus fantastiques dans le genre de celle-ci. Le mur pélasgique de l'Acropole d'Athènes appelé *pélasgique*[3] devrait être nommé, selon M. Lattes, tyrrhénien, car ce sont des maçons toscans qui l'ont élevé, *muratori toscani avrebbero dato mano a costruirlo.*

1. *Bemerkungen zur Etruskerfrage. Bonner Studien* R. Kekule von seinen Schülern gewidmet. Bonn, 1890.

2. *Loc. cit.*, p. 114.

3. Herod, V, 64.

Le P. de Cara[1], le plus récent investigateur de la question des Pélasges, ne trouve même pas nécessaire de réfuter sérieusement les affirmations fantaisistes de M. Lattes et se contente de répéter la célèbre interjection d'Horace[2]: *Credat Judaeus Apella, non ego !*

L'INSCRIPTION DE LEMNOS, SON IMPORTANCE.

La passion aveugle avec laquelle M. Lattes s'efforce de démontrer que la langue étrusque provient de la langue italique éclate dans l'explication qu'il donne de l'inscription trouvée par MM. Cousin et Durrbach sur la grande pierre quadrangulaire de Lemnos, inscription que ces deux jeunes savants ont publiée avec les remarques de M. Bréal dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1888 (X, 1).

Cette inscription, écrite en lettres de l'alphabet grec, n'est pas grecque, et M. Bréal a aussitôt fait remarquer que la langue de cette inscription révèle une étroite parenté avec l'étrusque[3]. Peu après, MM. Bugge[4] et Pauli[5] ont soumis cette inscription ou plutôt ces inscriptions (car il y en a évidemment deux) à un examen minutieux et en ont présenté chacun une traduction. Il va de soi que ces deux versions ne se ressemblent pas, d'autant plus que M. Bugge a cru reconnaître qu'il était en présence d'une inscription votive et que M. Pauli croit avoir affaire à une inscription tombale. La différence de ces appréciations tient aussi à ce que le premier pense que la langue de cette inscription présente des racines indo-européennes, tandis que le second juge qu'elle appartient à une langue non indo-européenne, comme l'étaient les langues des Cariens, des Lyciens, des Lydiens, auxquelles, autant que les vestiges que nous avons de ces langues nous permet d'en décider, la langue de l'inscription ressemble, surtout dans les suffixes. Deecke[6], qui était à cette époque dans sa phase indo-européenne et qui s'est appliqué aussi à commenter cette intéressante

1. *Hethei-Pelasgi*, t. II, p. 68.

2. Sat. I, V, 100-101.

3. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1888 (X), p. 5. Voy. *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. VII (1892), p. 323.

4. *Der Ursprung der Etrusker, durch zwei Lemnische Inschriften erläutert*. Christiania, 1886 (Altitalische Forschungen Bd. II, Leipz., 1886).

5. Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos. Lpz., 1886; 2e éd., 1894. Au commencement de son travail, M. Pauli cite les lectures et les commentaires d'autres savants Bugge, Deecke, Apostolides, Moratti.) La traduction des inscriptions par ces savants et par Pauli est citée par de Cara dans Hethei-Pelasgi, t. II, p. 68 sq.

6. *Rheinisches Museum*, 1886 (N. F. XLI), p. 460 sq.

trouvaille, se rangea à l'avis de M. Bugge, quoiqu'il ne reconnût pour juste que l'explication d'un seul mot, et qu'il admît avec Pauli que ce n'était pas une inscription votive, mais une inscription tombale [1]. Mais tous les trois confirmèrent l'opinion de M. Bréal que nous nous trouvons en présence d'une langue parente de l'étrusque, notamment des Tyrrhéniens-Pélasges, lesquels, d'après Hérodote [2], avaient en effet anciennement habité Lemnos et l'île voisine d'Imbros, où ils avaient été vaincus par les Perses, ensuite par les Athéniens (Miltiade) qui les chassèrent de l'île de Lemnos. Strabon [3], en s'appuyant sur Anticlide, indique aussi les Pélasges comme les plus anciens habitants de Lemnos et d'Imbros. On voit quel fait important constitue la découverte de l'inscription de Lemnos en faveur de la théorie de l'origine orientale des Étrusques. L'importance de ce fait, vu les témoignages d'Hérodote et d'Anticlide, n'est nullement atténuée par les suppositions des « indo-européens » MM. Bugge et Lattes [4], qui affirment que les Tyrrhéniens-Pélasges de Lemnos étaient une colonie étrusque. Cette étrange supposition tombe d'elle-même, car elle ne trouve aucun appui chez les anciens historiens. Nous sommes seulement frappés par la hardiesse avec laquelle s'exprime M. Bugge [5] : « Les Tyrrhéniens de Lemnos, ainsi que les autres Tyrrhéniens grecs, qui ne forment qu'une population, sont des émigrés venant de l'Étrurie, comme les vikings du moyen âge étaient des émigrés venant de la Scandinavie. » Deecke, même durant la période de sa conversion à l'indo-européanisme, se sépare complètement sur ce point [6] de M. Bugge, et considère les Tyrrhéniens de Lemnos comme la partie de ce peuple qui est restée sur cette île et s'est ensuite répandue sur les autres îles et les rivages de la mer Égée.

Je considère la découverte de l'inscription (ou des inscriptions) de Lemnos comme un fait de haute importance qui a singulièrement éclairci la question étrusque. Puisque la parenté de la langue de cette

1. *Ibid.* Voy. aussi ses articles dans les *Berliner philologische Wochenschrift* 1886, nº 38, *Deutsche Litteraturzeitung*, 1886, nº 31, et *Literarisches Centralblatt*, 1886, nº 34.

2. Herod., IV, 145 ; V, 20-27 ; VI, 136-140.

3. V, 2, 4 (p. 221 C.).

4. Append. IVº à l'ouvrage : Di due nuove iscrizioni preromane trovate presso Pesaro, in relazione cogli ultimi studi intorno alla questione tirreno-pelasgica, p. 153-181.

5. *Loc. cit.*, p. 59.

6. Voy. son article dans la *Berlin. philol. Wochenschrift*, 1886, nº 38, p. 1192.

inscription avec celle des inscriptions étrusques est attestée par des savants, partisans de diverses hypothèses, comme MM. Bréal, Deecke, Pauli, Bugge et Lattes, nous avons acquis un fait *positif* qui témoigne que les Étrusques sont venus des rives orientales de la Méditerranée et qu'ils appartiennent à la famille des peuples qu'on surnomme Pélasges, fait dont jusqu'à ces derniers temps ne témoignait que leur nom en langue grecque, Tyrrhéniens. Il est regrettable que la clé pour déchiffrer les langues des peuples de cette famille ne soit pas encore trouvée, preuve d'ailleurs que toutes, la langue étrusque inclusivement, n'appartiennent ni aux langues indo-européennes, ni aux langues sémitiques, ni aux langues touraniennes auxquelles les rattachent certains linguistes anglais (Taylor, Browne)[1]. Si au moins une langue de la famille des langues pélasgiques nous eût été conservée sous la forme dans laquelle nous possédons maintenant les langues aryennes, sémitiques et touraniennes, la lecture des inscriptions étrusques, qui a déjà coûté tant d'efforts, nous aurait amenés à un résultat positif. En même temps nous aurions pénétré le mystère des inscriptions hittites (héthéennes) dans l'Asie Mineure, ainsi que celui des inscriptions préhelléniques, que M. A. Evans a tout récemment découvertes et que M. Halbherr découvre sans cesse en grande quantité sur l'île de Crète (à Phaistos et à Cnossos[2]).

M. BRINTON. Le savant américain M. Daniel Brinton[3] nous conduit dans l'Afrique du Nord pour découvrir la parenté de la langue étrusque avec celle des Berbers, des Kabyles et des Touaregs. Cette tentative ne serait pas totalement dépourvue de sens, si l'on prenait en considération la théorie de M. Sergi sur l'origine africaine de la race méditerranéenne[4], théorie d'après laquelle une partie de la race Chamite aurait passé en Asie Mineure à l'époque pré-égyptienne et y aurait formé ce peuple que nous appelons maintenant les Héthéens ou Hittites et dont une partie était for-

1. Voy. le compte rendu de Deecke dans le *Jahresbericht*, 87 Band (Supplementband zur 3-en Folge), p. 75 sq.

2. Voy. Evans, Primitive pictographs, etc. et Journal of Hell. Studies, t. XIV-XVII. L. Pernier dans les *Monumenti Antichi*, t. XII (1902), p. 59 sq. et Halbherr dans les *Monumenti*, t. XIII (1903), p. 22-23. Comp. l'article de Weil dans la *Revue archéologique*, 1903, mars-avril, p. 213-234 : La question de l'écriture linéaire dans la Méditerranée primitive.

3. *The ethnological affinities of the ancient Etruscan*. Philadelphia, 1889.

4. Voy. plus haut page 107 sq. de cet ouvrage.

mée par les Pélasges, comme le P. de Cara le prouve dans son volumineux ouvrage[1]. Mais la période à laquelle se rattache cette émigration est si éloignée (c'est l'époque paléolithique ou du passage au néolithique) de l'époque des Étrusques, et à plus forte raison des Kabyles, Berbers et Touaregs de nos jours, les idées civilisatrices et les phases des langues de ces époques, si éloignées l'une de l'autre, doivent être si immensément différentes, qu'on doit désespérer de prouver cette parenté ancienne lors même qu'elle aurait jamais existé. Il n'est donc pas étonnant que l'ouvrage de M. Brinton, surtout en ce qui concerne ces comparaisons linguistiques, soit considéré comme dépourvu de toute base solide[2].

Les études sur la langue étrusque ont perdu le caractère passionné qu'elles avaient dans les dernières vingt années du XIXe siècle. Deux des plus actifs étruscologues, MM. Deecke et Pauli, sont morts. Après eux ce sont des Danois, MM. Bugge, Thomsen et Torp qui continuent les recherches. M. Torp a publié deux petits volumes de ses *Etruskische Beiträge* (Leipsig, 1902-1903). Comme M. Thomsen, M. Torp est adversaire résolu de l'indo-européanisme dans la question de la langue étrusque, mais il l'est aussi de la méthode comparée pour l'explication des formes et de la signification des mots étrusques isolés, méthode suivie jusqu'ici. Il attaque les travaux de Deecke, Corssen et Pauli, et déclare « qu'on ne peut connaître la fonction des terminaisons et des suffixes que lorsqu'on possède la phrase entière[3] ». Pourtant l'auteur, même avec sa méthode, qui a été admise en principe par M. Pauli, n'a pas fait avancer beaucoup la question, et il l'avoue, comme on peut le voir par ses propres paroles dans l'introduction au second petit volume de son nouvel ouvrage : « ce livre est *plenum opus aleae, ce qu'il doit être* ». Mais l'aveu de la faiblesse des résultats obtenus est exprimé encore plus clairement dans la critique que consacre à ce travail M. Gustave Herbig, qui se montre pourtant très bienveillant pour M. Torp[4]. En tout cas,

M. TORP

1. *Hethei-Pelasgi*, t. I ; II, p. 5, 55 sq.

2. Deecke, *Op. cit.*, p. 74, dit : Die hier mitgetheilten Untersuchungen über die Korperbeschaffenheit der Etrusker, die mit den Nachrichten der Alten, theilweise den Bildwerken im Widerspruch stehen, bedurfen einer Revision. Die Vergleichungen der Kulturelemente sind ohne Belang ; *die sprachlichen ohne jede Warscheinlichkeit*, zumal auf fast durchaus unsicheren Grundlagen ruhend.

3. Voy. la préface à la seconde livraison.

4. *Berliner philol. Wochenschrift*, 1903, p. 146-152 et 175-180

les travaux de M. Torp n'apportent rien ou presque rien à la solution de la question de l'origine des Étrusques, bien que parfois, lorsqu'il déroge à son principe en faisant des comparaisons avec des mots lyciens, il nous donne indirectement des indications sur le lieu où nous devons chercher la patrie des Étrusques.

M. THOMSEN.

Sous ce rapport, un compatriote de M. Torp, M. Wilhelm Thomsen nous apporte des résultats plus appréciables. Il cherche des analogies avec des langues caucasiennes qui avaient déjà attiré l'attention de Pauli. En effet, ces langues, dans les défilés des montagnes qui forment la frontière entre l'Asie et l'Europe, pouvaient plus facilement conserver les vestiges des langues des peuples de l'Asie Mineure qui n'avaient encore subi ni la domination perse, ni la civilisation grecque. En 1899 M. Thomsen publia dans le *Bulletin de l'Académie danoise* un mémoire[1] qui soulève beaucoup d'objections, mais qui cependant présente un essai d'étude dirigé, selon nous, du côté où il est le plus probable qu'on découvrira un lien de parenté entre la langue étrusque et d'autres langues; aussi je crois utile de résumer ce travail.

LIEN AVEC LES LANGUES CAUCASIENNES.

Dans les inscriptions étrusques dont le nombre atteint 5.000, on trouve quelques mots dont la signification et les formes sont compréhensibles et n'éveillent aucun doute. Tels sont : *clan*, fils; *sexe*, fille; *puia*, femme; *avil*, année; *amce*, était; *lupuce*, mourut, etc. Tout le reste est sujet à discussion.

M. Thomsen rejette toute idée de la possibilité d'un lien de parenté entre la langue étrusque et les langues indo-européennes. Mais il existe en étrusque des mots empruntés aux langues italiques, notamment à l'ombrien. Il faut expliquer l'inconnu à l'aide de ces documents mêmes, et pour celui qui veut approfondir la question de la parenté des langues, les formes grammaticales sont plus importantes que le lexique. Aussi voyons-nous qu'en étrusque le *nominatif* est identique au thème, comme l'*accusatif;* on rencontre le plus souvent le génitif qui se forme en ajoutant la lettre *l* (al) à certains thèmes, s (*s*) à d'autres. Ainsi *arnθal* Aruntis, d'*arnθ* Aruns (fem. *arnθial*, du masc. *arnθi*); *larθal* (f. *larθial*) Lartis, de *larθ* Lars; *rufial* Rufiae, de *rufi* Rufia;

1. Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark, 1899, nº 4, p. 373 sq.

pumpual de *pumpui*, nom fém.); *fuflunse*, gén. de *fufluns* Bacchus; *auleis* Auli, de *aule* Aulus; *titeś* Titi, de *tite* Titus; *θanas*, de *θana* (nom f.); *velθuruś* de *velθur* (nom masc.); *θanχviluś*, de *θanχvil* Tanaquil (nom fém.); *clens*, de *clan* fils. Les deux terminaisons se rencontrent aussi ensemble : *ls*, comme dans *larθals* — *larθal*.

A côté de ces formes du génitif on voit encore des formes de ce cas terminées en *sa* qui s'ajoutent au génitif en *l* dans la forme *isa*, tandis que la terminaison caractéristique du génitif en *s* s'assimile à l's de l'affixe; *arnθalisa*, *larθalisa*, *aulesa*, *velθurusa*. De là découle encore la forme — *sala* ou *sla* (*arθalisala* ou *arθalisla*, par ex. *arnθ larθal arnθalisla*, ce qui veut dire : Aruns (filius) Lartis (filii) Aruntis.

On connaît encore la forme casuelle — *śi*, — *si* : *auleśi*, de aule, *clensi* de *clan*. Elle est attribuée aussi au datif, quoiqu'elle appartienne surtout au génitif.

Le pluriel est formé par l'affixe en — *r* (*ar*, — er, et aussi — *ur*), par exemple *clenar*, fils. Avec le même changement que dans le singulier nous avons les terminaisons — *si*, *clenarasi*

— *θi*, — *θ*, — *ti* — *t*, sont évidemment des terminaisons du cas locatif.

Une seule famille de langue caucasienne présente des analogies avec ces formes, et ces analogies sont si frappantes qu'il est impossible de ne pas y voir le signe d'une étroite parenté avec la langue étrusque.

« Il existe au Caucase un très grand nombre de langues et de dialectes qui, malgré leur diversité dans les détails, se ressemblent par leur structure très caractéristique et compliquée, et par leur système phonétique bizarre, non moins caractéristique. » Après cette déclaration, M. Thomsen cite Erkert[1] qui divise ces langues en groupes : lesghien, tchetchène, circassien, abkhase, géorgien (proprement géorgien, mingrélien, laze, suane); mais il admet encore une autre division en langues caucasiennes méridionales ou ibériennes, c'est-à-dire géorgiennes (suane, géorgienne, mingrélienne, laze), et en langues caucasiennes septentrionales ou montagnardes (abkhasienne, circassienne, tchetchène, etc., etc.)

1. *Die Sprachen des kaukasischen Stammes*. Wien, 1895.

Déjà Pauli avait indiqué une série d'analogies entre l'étrusque et le caucasien méridional. Il l'a fait dans son travail sur l'inscription de Lemnos[1], en faisant en même temps des comparaisons avec le lycien et d'autres langues de l'Asie Mineure. Quelques-unes de ces analogies sont sans importance, mais d'autres ont été citées par M. Thomsen qui en ajoute encore : l'étrusque *tive* lune, *tivr* mois, = svan. *thöu*, mingr. laz. *thutha*, *tuta*, lune, mois; géorgien *thve*, *ththve* mois, *mithvare* lune; ing. *thöi* mois, *thorai* lune.

Mais il y a encore plus de ressemblance avec le groupe oriental des langues septentrionales du Caucase (langues lesghiennes). La ressemblance est grammaticale. Le pluriel des substantifs est formé par l'*r*; par exemple : dans le kazikoumouk (— *ru*, — *ri*) *maz* langue, pluriel *mazru*, *xkatta* maison, pluriel *xkatral*, etc., etc. La terminaison *ar*, qui est le propre du pluriel étrusque, se rencontre au nord chez les Tchetchènes et au sud chez les Suanes, par exemple : *čaz* cheval, *čazar*, etc. Le génitif est, tout comme dans l'étrusque, — *l* (la, — ul, — il, — al) dans le kazikoumouk : *musi* or, gen. *musil*, *ppal* — *ul* de la laine, *ssu* — *il* de la sœur, *ssin* — *al*, de l'eau, *max* fer, gen. *muxal*, *xkat* — *lu* — *l* maison, gen. plur. *xkatral*; dans l'avare, — *il*, — *ol*, — *ul*; dans le darghien, — *la*.

Les langues caucasiennes ont un trait distinctif qui frappe immédiatement; c'est le caractère passif de leurs verbes transitifs. Si l'on pouvait, dit M. Thomsen, trouver ce même trait dans la langue étrusque, nous aurions acquis d'emblée une preuve décisive de sa parenté avec les langues caucasiennes. Malheureusement, le peu que nous connaissons de la langue étrusque ne nous permet pas de le constater.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses raisonnements au sujet des nombres, où il espérait relever aussi une parenté entre l'étrusque et les langues caucasiennes : ces combinaisons ne se prêtent pas à un bref résumé. Nous nous bornerons simplement à dire que M. Thomsen n'a pas tort de voir un signe de l'origine des Étrusques en Asie Mineure dans certains liens qu'il remarque entre les langues caucasiennes et l'étrusque. Nous ne connaissons pas la langue des Lydiens, car jus-

1. *Altitalische Forschungen*, t. II (1886), p. 146 sq.

qu'à ce jour on n'a pas trouvé en Lydie une seule inscription écrite dans l'antique langue de ce pays. On a découvert en Égypte une inscription de l'Asie Mineure, dont l'alphabet ne ressemble pas à celui de la langue carienne, mais se rapproche beaucoup plus de l'alphabet phrygien, bien que la langue ne ressemble ni au carien, ni au phrygien. M. Sayce [1] reconnaît dans cette inscription l'alphabet et la langue de la Lydie. Elle renferme le mot *zul* qui signifie fils. M. Thomsen voit là une analogie avec le mot géorgien *švili* et l'inghiloïen *šül* qui a la même signification. Ainsi il a découvert, croit-il, le pont qui relie l'étrusque aux langues caucasiennes.

LIENS DE QUELQUES NOMS ÉTRUSQUES AVEC L'ASIE.

Pour compléter l'étude de M. Thomsen, nous indiquerons de notre côté quelques noms propres faisant partie d'inscriptions ciliciennes, cariennes et lyciennes, qui offrent quelque analogie avec l'étrusque. Tels sont les noms provenant du thème : ταρκυ(ν) ταρκο(ν) τροκο(ν), et notamment : Ταρκύαρις Ταρκύμβιος Τροκόνδας Ταρκόνδας Ταρκονδίμοτος Τροκο-Ζάρμας, etc., d'autre part, dans les inscriptions lyciennes, nous avons *Trqqas*, Trqqñta [2]. Enfin, dans les fameuses lettres babyloniennes découvertes à Tell-el-Amarna, en Égypte, se trouve le nom de *Tarchundaraba* [3] (selon d'autres *Tarchundaraus*). Ce sont des données qu'on ne doit pas négliger pour la solution de la question qui nous intéresse. Le lien de ces noms avec les noms étrusques *Tarchun* (Τάρχων), *Tarchnas* (Tarquinius) est frappant et nous conduit à une solution de la question étrusque conforme à la tradition transmise par Hérodote et soutenue par toute l'antiquité, à laquelle du reste nous conduisent également les documents archéologiques de l'Étrurie et le caractère de toute sa civilisation dans la mesure où nous la connaissons par l'intermédiaire des anciens écrivains et de ses monuments nationaux.

1. *Proced. Soc. of Biblic. archaeology.* 1895. p. 41 sq.
2. Kretchmer. *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache* p. 362
3. Justi dans *Berliner philolog. Wochenschrift.* 1903. p. 370.

CHAPITRE III

LES ÉTRUSQUES

THÉORIE DE L'ORIGINE DES ÉTRUSQUES PLACÉE DANS LES ALPES RHÉTIQUES ET SA RÉFUTATION. — THÉORIE DE L'IDENTITÉ DES ÉTRUSQUES AVEC LES ITALIOTES ET SON INCONSISTANCE ABSOLUE.

Après ce que nous avons dit dans les deux chapitres précédents, il est à peine nécessaire d'analyser en détail la théorie d'après laquelle les Étrusques seraient venus en Italie des Alpes Rhétiques et auraient colonisé le pays entre l'Arno et le Tibre, étant eux-mêmes encore barbares. Cette théorie, qui fut en vogue un certain temps, surtout en Allemagne et en Italie, n'a pour elle le suffrage d'aucune voix de l'antiquité et n'est confirmée par aucun document positif. C'est une de ces combinaisons artificielles à laquelle les savants aimaient autrefois à recourir, lorsque c'était la mode de substituer aux témoignages des historiens anciens ses propres raisonnements philologiques, historiques ou philosophiques. Pourtant, c'est dans l'antiquité que la justesse des assertions d'Hérodote a été pour la première fois mise en doute.

COMMENCEMENT DE LA THÉORIE DES ÉTRUSQUES VENANT DES ALPES RHÉTIQUES.

Nous avons déjà indiqué que Denys d'Halicarnasse[1], contrairement à l'opinion générale qui prévalait dans l'antiquité, s'appuyant sur des raisons très faibles, ou plutôt tout à fait inconsistantes, a nié que les Étrusques soient venus des rives orientales de la Méditerranée, affirmant qu'il est plus conforme à la vérité de les considérer comme des autochtones de la péninsule italique (ἐπιχώριον τὸ ἔθνος).

Il se fondait sur le fait que ni la langue des Étrusques, ni leurs mœurs ne ressemblaient en rien à ceux des autres peuples. La fragilité de ses arguments, que nous avons démontrée, est évidente.

1. I. 30.

Mais cette opinion flattait en une certaine mesure l'amour-propre national des savants italiens, et, acceptée par Micali[1], un des historiens les plus compétents de la première moitié du dernier siècle, elle a gagné facilement des partisans, parmi lesquels M. Lattes, le professeur de Milan, se signala par son zèle.

FRERET. Le premier parmi les savants modernes qui ont accepté la théorie de Denys d'Halicarnasse fut le célèbre académicien, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Nicolas Fréret[2] (né en 1688). Non seulement il a combattu la tradition d'Hérodote, mais, découvrant un lien entre les noms des Rasenas et des Rhétiens des Alpes, il indiqua même le lieu d'origine des Étrusques, d'où ils seraient partis pour se rendre en Italie. Il exposa son idée dans la première moitié du XVIIIe siècle, d'un ton autoritaire et assez hardi pour l'époque.

NIEBUHR. Ensuite, Walkenaer, Heine, A. W. Schlegel[3] et enfin Niebuhr se rangèrent à son opinion. Ce dernier n'ajouta rien à la théorie de Fréret; mais, grâce à son autorité, il lui donna son empreinte, et depuis elle s'est répandue et a passé pour une théorie de Niebuhr.

EXAMEN DE LA THÉORIE DE NIEBUHR. Niebuhr s'est attaché à une indication de Denys d'Halicarnasse[5], d'après laquelle l'historien gréco-lydien, Xanthus, ne mentionne pas le départ des Lydiens pour l'Étrurie[6], et avec la décision qui caractérise Niebuhr, celui-ci s'est mis à déclarer que « le récit d'Hérodote ne s'appuie sur aucune tradition lydienne » et que lors même qu'il y en aurait une, « elle ne mériterait aucune créance ». Pourquoi n'en mériterait-elle aucune ? A cette question si naturelle, Niebuhr répond par des raisonnements de Denys d'Halicarnasse : « Elle ne mériterait aucune créance à cause de la différence complète de la langue, des mœurs et de la religion des deux peuples ». Denys d'Halicarnasse d'ailleurs ne dit rien de la religion, et c'est Niebuhr lui-

1. *Storia degli antichi popoli Italiani*, Firenze, 1832, t. I, ch. VII.

2. Voy. les recherches sur l'origine et l'histoire ancienne des différents peuples de l'Italie dans *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, an IV (1796), p. 230 sq. et aussi Histoire de l'Académie des inscriptions et belles lettres, t. XVIII, 1753.

3. Voy. les citations chez Schwegler : *Römische Geschichte*, t. I, p. 258 (notes).

4. *Römische Geschichte*, t. I, p. 122, 3e éd. (p. 63, éd. 1853).

5. I, 28.

6. Nous avons déjà attiré plus haut l'attention sur ce fait que nous ne savons pas si Denys d'Halicarnasse avait sous les yeux le texte original de Xanthus, ou une compilation du IIe siècle avant Jésus-Christ faite par Denys Scythobrachion.

même qui ajoute ce détail assez maladroitement. Nous avons vu quel lien étroit existe entre la divination de l'Asie Mineure et celle de l'Étrurie, laquelle était une des fonctions principales du culte étrusque. Nous avons trouvé beaucoup de traits de ressemblance dans les mœurs, et, quant, à la langue, Denys d'Halicarnasse avait en vue celle de la Lydie hellénisée et non pas de la Lydie du temps de sa plus ancienne population hittite. On peut seulement se demander avec étonnement comment le grand historien, avec son génie pénétrant, n'a pas remarqué toute la faiblesse du raisonnement de Denys, mais l'a renforcé, en affirmant que les inscriptions étrusques montrent en effet que cette langue est totalement étrangère aux langues italiques, et a ainsi détourné la question de la voie où elle aurait pu trouver sa solution. Mais si les Étrusques, tout en étant étrangers aux autres peuples italiotes, ne sont pas venus de l'Asie Mineure, d'où viennent-ils? Niebuhr résout simplement cette question. Les anciens parlent d'une tribu étrusque qui a habité les Alpes Rhétiques ; là donc doit se trouver la patrie des Étrusques. Mais les anciens, Tite-Live[1], Pline[2], Justin[3], n'ont jamais dit que les Étrusques sont originaires de ces lieux, mais seulement que c'étaient des descendants des Étrusques, *Tuscorum proles*, qui se sont refugiés dans les montagnes pour échapper aux Gaulois. Tite-Live présente même tout un tableau de la dissémination des Étrusques. Leurs premières colonies s'établirent *de ce côté* des Apennins confinant à la mer Tyrrhénienne, *prius cis Apenninum ad Inferum mare ;* ensuite ils se sont dirigés vers le nord, *de l'autre côté* des Apennins, *postea trans Apenninum* et au delà du Pô, où ils occupèrent tous les territoires jusqu'aux Alpes, à l'exception du pays des Vénètes, *trans Padum omnia loca... usque ad Alpes tenuere*. Mais la population des Alpes, surtout les Rhétiens, d'après Tite-Live, seraient aussi d'origine étrusque, *Alpinis quoque ea gentibus haud dubie origo est, maxime Rætis ;* seulement ces descendants des Étrusques sont retournés à l'état sauvage, *quos loca ipsa efferarunt*, de sorte qu'il ne leur resta

1. V, 33.

2. N. *H.*, III, 20 (24), 133 : Raetos Tuscorum prolem arbitrantur a Gallis pulsos, duce Raeto.

3. XX, 5 : Galli sedibus Tuscos expulerunt. Tusci quoque, duce Raeto, avitis sedibus amissis, Alpes occupavere et ex nomine ducis gentem Raetorum condiderunt.

de l'ancien fonds, *ex antiquo*, rien que la langue et encore dénaturée.

Voilà qui est clair. D'ailleurs Justin se prononce encore plus explicitement, quand il déclare que les Étrusques, après avoir abandonné les demeures de leurs ancêtres, *avitis sedibus amissis*, sont allés dans les Alpes. Mais Niebuhr prétend que les Étrusques ne pouvaient pas se réfugier dans les montagnes en s'enfuyant devant les Gaulois. Puisqu'ils n'ont pas été de force à vaincre les Gaulois dans des batailles rangées sous les murs de leurs villes, ils étaient encore moins capables de combattre les peuplades des Alpes et de leur enlever un territoire pour s'y installer.

Ce raisonnement est ingénieux, mais il est fortement en contradiction avec les témoignages des anciens, qui ont d'autant plus de portée que le fait de l'invasion de la vallée du Pô par les Gaulois (au IVe siècle avant Jésus-Christ) n'est pas éloigné des historiens anciens qui l'ont noté. Niebuhr, sans tenir compte des assertions de Tite-Live, de Pline et de Justin, fait au contraire venir les Étrusques de la Rhétie dans l'Italie du Nord, puis leur fait traverser les Apennins et s'établir entre l'Arno et le Tibre, sur le territoire qui est devenu le centre de la civilisation et de la puissance étrusques. Mais le plus fort est que Niebuhr affirme que « les expressions de Tite-Live ne contredisent pas » ses commentaires à lui; pourtant il ne se donne pas la peine d'expliquer les paroles de Tite-Live sur la dégénérescence des Étrusques qui se sont réfugiés dans les montagnes, déclarations qui renversent sa théorie[1]. C'est avec cette désinvolture que le père de l'école critique en Allemagne traite les textes; ce procédé s'est intitulé ensuite *la critique scientifique*, il a trouvé beaucoup d'adeptes non seulement en Allemagne, mais au delà de ses frontières, surtout orientales, où l'on ne reconnaît pour scientifique que ce qui vient d'Allemagne.

Cependant Niebuhr comprenait qu'il ne suffisait pas de mettre de côté l'autorité d'Hérodote et de toute une phalange d'écrivains grecs qui croyaient à l'origine orientale des Étrusques, ni de supprimer les affirmations de Tite-Live sur la dissémination des Étrusques de la mer Tyrrhénienne jusqu'aux Alpes. Il sentait qu'il fallait prendre en consi-

1. *Römische Geschichte*, t. I, p. 123-127 3e éd. (p. 63-65, éd. 1853 en un vol.).

dération le fait que les Grecs, qui étaient depuis les temps reculés en relation avec les Étrusques, n'ont jamais cessé de les appeler Tyrrhéniens, nom que ne justifie nullement la provenance de ce peuple, s'il vient des vallées sauvages du Tyrol. Niebuhr écarte cette nouvelle difficulté par le même procédé qu'il a appliqué aux premières. Les Grecs, selon lui, ont donné ce nom aux Étrusques *par erreur ;* ils ne soupçonnaient pas que le nom de Tyrrhéniens avait passé aux Étrusques, lorsqu'ils ont repris l'Étrurie à ses anciens habitants, les Tyrrhéniens, d'après lesquels ce pays s'appelait dans l'antiquité Tyrrhénie, et ne soupçonnaient pas davantage que « tout ce qui se disait dès les temps anciens des Tyrrhéniens ne s'appliquait nullement aux Étrusques[1] ». Niebuhr affirme que l'Étrurie a été habitée d'abord par les Pélasges, qui y sont restés même après avoir été vaincus par les Étrusques ; et il croit que les Grecs ne faisaient pas la différence entre les Pélasges migrateurs, dont nous cherchons en vain les vestiges en Italie, et les Étrusques, dont la puissance, la richesse, les institutions religieuses ont été parfaitement connus du monde antique, et qui nous ont légué un grand nombre de documents attestant leur existence préhistorique et historique. Il va de soi que l'affirmation du père de l'école critique en Allemagne est tout à fait arbitraire, qu'il n'a jamais existé entre le Tibre et l'Arno une *Tyrrhénie pré-étrusque*, ou que tout au moins son existence doit être prouvée. Mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'un esprit aussi étendu et aussi fort que celui de Niebuhr ait encombré l'histoire ancienne de l'Italie d'une erreur dont la science n'a pu entièrement se dégager pendant près d'un siècle.

En effet, cette théorie de Niebuhr, malgré la contradiction qu'elle OTF. MÜLLER
présente avec la tradition antique et malgré son caractère arbitraire, a produit sur tous ceux de ses contemporains qui s'intéressaient au monde antique une prodigieuse impression, si bien qu'un philologue et un historien comme Otfried Müller, qui n'était inférieur à Niebuhr ni en intelligence, ni en érudition, n'a pu complètement s'en dégager. Dans son travail classique sur les Étrusques[2], Müller sans doute ne parle pas de la Tyrrhénie pré-étrusque et ne rejette pas la tra-

1. *Ibid.*, p. 43, 3e éd. (p. 23, éd. 1853).
2. *Die Etrusker*. Breslau, 1828.

dition des Grecs sur la venue des Tyrrhéniens-Pélasges dans le pays des Ombriens. Pourtant l'élément fondamental du peuple étrusque était, selon lui, formé par les Rasenas rhétiens (c'est ainsi que, selon Denys d'Halicarnasse, les Étrusques s'appelaient eux-mêmes), lesquels, après s'être répandus aux temps anciens jusqu'aux Apennins, auraient franchi ces monts pour combattre les Ombriens, puis se seraient unis aux Tyrrhéniens qui habitaient Tarquinies et auraient ainsi formé le peuple étrusque[1]. Rasenae est selon lui un second nom qui désigne les Rhétiens et bien que ceux-ci soient venus du Nord, ils forment la race fondamentale de l'Italie : *italischer Urstamm*, *das italische Urvolk*[2] *der Rasener*, c'est ainsi qu'il les nomme. Par cette raison les Étrusques, à ses yeux, forment aussi « un peuple primitif particulier de l'Italie », *ein Urvolk Italiens*, qui a reçu sa première impulsion de développement ultérieur des Pélasges. Ceux-ci ont débarqué à Tarquinies et il les considère comme un peuple grec ou demi-grec[3]. Müller s'étonnait en constatant que les Étrusques ont de bonne heure connu la civilisation grecque, l'art grec et les traditions grecques (d'après les connaissances de l'époque, Müller considérait les vases grecs des nécropoles de l'Étrurie comme appartenant à l'art étrusque). Pour s'expliquer ce fait, il admet que les Rasenas se sont unis « aux Tyrrhéniens grecs à Tarquinies et à Caere », et il se montre enclin à accepter comme un *fait historique* que ces Tyrrhéniens appartenaient justement à cette branche des Pélasges « qui ont vécu en Lydie et à Malée, et en général dans la partie méridionale de la mer Egée », d'où, pressés de toutes parts, ils sont allés dans une autre mer, ont débarqué sur les rives de la Marta et ont fondé des colonies allant jusqu'au Tibre. Et il ajoute : « Les liens indiscutables qui existent entre la civilisation étrusque et celle de l'Asie Mineure (aveu important), ainsi que la complète

1. Voici le passage, dans lequel Müller a formulé le plus clairement sa théorie quelque peu embrouillée. « Daher ich mich am liebsten der Ansicht derer anschliesse, welche *Rätien als einen Ursitz der Rasener betrachten* : auf diese Weise, dass ich mir sie von hier seit alter Zeit bis zum Appenninus ausgebreitet denke, von wo sie alsdann gegen die Umbrer vordringen und mit den Tarquinischen Tyrrhenern vereinigt das Tuskische Volk zu bilden anfangen. » Etrusker, t. I, p. 163, 1re éd.

2. *Ibid.*, p. 132 à 133.

3. *Ibid.*, p. 99 : « Das Tuskische Volk bleibt uns ein eigenthumliches, ein Urvolk Italiens, *qui a reçu* den ersten Anstoss zur grösseren Regsamkeit von einem griechischen oder halbgriechischen Volkstamm. »

disparition des Pélasges-Tyrrhéniens de la Lydie et de la partie méridionale de la mer Égée, tandis qu'au nord ils ont persisté jusqu'à la Thalassocratie athénienne[1], confirment cette hypothèse.

Le lien de la civilisation étrusque avec la civilisation orientale a été si évident pour Müller, que, s'il ne s'était pas laissé entraîner par la théorie rhétique de Niebuhr, la question des origines étrusques eût été résolue par lui vers 1830, dans la mesure où elle pouvait l'être encore sans la masse de documents archéologiques que nous possédons maintenant. La science de ce temps ne soupçonnait même pas l'existence de l'âge du bronze dans l'Italie du Nord, ni celle des terramares de l'Émilie et de la Lombardie orientale, ni celle des palafittes des lacs de la Vénétie. Elle ignorait encore toutes les importantes découvertes qui nous ont mis face à face avec la vie préhistorique de l'Italie et son développement progressif à l'époque de la pierre avec la période énéolithique qui la termine, à l'époque du bronze et à celle du commencement de l'âge du fer. Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, nous avons appris à connaître la civilisation des populations qui ont habité d'abord dans des grottes naturelles, puis dans des cabanes enfoncées à moitié dans la terre, des populations qui enterraient leurs morts dans des grottes artificielles, qui vivaient de la chasse et de la pêche, ignoraient l'agriculture et ne possédaient que des outils de pierre, d'os et de corne. Puis les terramares et les palafittes lacustres furent découverts et nous avons constaté qu'à la fin de l'époque de la pierre, une nouvelle population avec une civilisation toute nouvelle et d'autres mœurs est venue du Nord dans l'Italie septentrionale. Nous avons constaté que dans les terramares et au bord des lacs de Garda (dans sa partie sud-est), de Fimon, d'Arquà, habitait une population possédant la civilisation de l'âge du bronze, construisant des maisons sur pilotis, incinérant ses morts et conservant les cendres avec les os calcinés dans des vases encore grossiers, qu'elle mettait en terre superficiellement ou qu'elle disposait sur des planchers posés sur pilotis comme les maisons. Cette population, par ses outils, ses ornements et tous les vestiges de sa civilisation, accusait des liens étroits avec les populations de la vallée du Danube en Hongrie, Autriche et Bavière, ainsi qu'avec les populations de l'est

1. *Ibid.*, p. 88-89.

de la presqu'île balkanique (tout récemment on a découvert en Bosnie sur la Save une terramare tout à fait semblable à celles de la vallée du Pô[1]). Ces populations sont venues en Italie dans la vallée du Pô en traversant ces mêmes Alpes Tyroliennes, où Niebuhr a placé les Étrusques, bien que leur langue n'accuse aucun lien avec celles de ces localités, ni avec celles d'aucun autre pays d'Europe. Vers la fin de l'âge du bronze, une nouvelle population apparaît dans l'Italie septentrionale, parente de celle qui l'a précédée; elle est venue aussi d'au delà des Alpes, elle connaissait déjà l'usage du fer et avait une civilisation différente et plus avancée. Elle incinérait aussi ses morts, mais n'habitait plus dans des maisons sur pilotis et fondait des villages qui prenaient quelquefois les proportions d'une ville, et où les maisons étaient construites l'une à côté de l'autre. Cette population s'est répandue du Pô presque jusqu'à l'embouchure du Tibre, conservant partout la même civilisation. On est d'accord pour reconnaître en elle des Ombriens : les noms primitifs des villes et d'autres localités qu'ils ont habitées en témoignent[2]. Les fouilles archéologiques n'ont jusqu'à ce jour livré aucune trace de l'arrivée d'Étrusques venant du Nord, soit à l'époque du bronze, soit au premier âge du fer, à moins qu'on ne substitue les Étrusques aux Ombriens, ce que font quelques disciples attardés de Niebuhr.

Müller n'a pas pu connaître ces découvertes, ni les résultats des explorations savantes en Asie Mineure qui n'ont commencé que vers 1840, par les travaux de Texier et Fellows, et qui nous ont fait connaître successivement les liens qui existent entre l'architecture des tombes de la Lydie, la Phrygie, la Lycie, la Carie et celle des tombes de l'Étrurie, entre les murs d'enceinte de ces pays et ceux de l'Étrurie, ainsi que les liens qui les rattachent à l'ancienne Grèce pré-hellénique. Toutes ces données réunies ont permis de rapprocher les Étrusques de leur lieu d'origine et de la source de cette antique civilisation, qui, à l'époque pré-hellénique, était la même en Asie Mineure, dans les îles de la mer Egée et au Péloponèse. Si un savant de la force de Müller avait eu à sa

1 Voy. *Glasnik Zemalskogo Muzeia v Bosni i Herzogovini. Sarajevo*, 1901-1902. Vol. XIII, XIV et XV : Donia Dolina, l'article du Dr Tchiro Truhelka.

2 Voy. plus haut chapitre VII de la 1re partie.

disposition tous ces éléments, la question étrusque aurait reçu une solution définitive il y a soixante-dix ans.

Il en a été tout autrement des deux éminents historiens allemands qui vers 1855 succédèrent à Niebuhr dans l'étude de l'histoire de Rome, Schwegler et Mommsen : au lieu de mettre à profit tous ces documents, d'y voir un matériel précieux pour corriger et compléter les connaissances qui avaient manqué à Müller, ils envisagèrent la question étrusque à un tout autre point de vue. Schwegler avait bien saisi le caractère oriental de la civilisation étrusque, et voyait le lien direct qui existait entre le mausolée d'Alyatte en Lydie et la tombe de Porsena en Étrurie, à Chiusi ; cependant, et cela nous étonne d'un esprit si large, il plaçait au même rang que les œuvres monumentales qui caractérisent l'architecture tombale des deux pays et, en Italie, n'appartiennent qu'à l'Étrurie, « les canopes et les scarabées » et tous les objets de commerce phéniciens à « ornementation en arabesques ». S'il n'est pas possible, ajoutait Schwegler, de déduire de la nuance égyptienne ou phénicienne que présentent certaines œuvres d'art étrusques, que ce peuple est sorti de l'Égypte ou de l'Assyrie, il ne l'est pas davantage de déduire de la ressemblance qu'offrent les mausolées étrusques avec ceux de la Lydie que les Étrusques sont d'origine lydienne. Cette analogie s'explique suffisamment par les relations commerciales étendues des anciens Étrusques[1]. Mais, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, l'architecture tombale, qui est intimement liée à la vie de ce peuple, ne peut pas être un objet de commerce, comme les scarabées égyptiens et les coupes d'argent phéniciennes. Ces objets d'importation étrangère et les centaines de hauts tumulus et les milliers de chambres funéraires taillées dans le roc, comme cela se pratiquait en Lydie, en Lycie, en Phrygie et dans toute l'Asie Mineure, sont des choses qu'on ne peut rapprocher. On s'étonne en voyant un savant de la valeur de Schwegler s'arrêter à de semblables parallèles. Nous avons déjà suffisamment expliqué que les croyances religieuses et les rites funéraires qui en découlent ne sont pas modifiées par les relations commerciales et les importations d'objets d'art, pas plus que ne

SCHWEGLER.

1. *Römische Geschichte*, t. I, p. 260-261.

le sont les formes des tombes, lesquelles subsistent pendant des milliers d'années, et ne changent que sous l'influence de la conquête ou du voisinage d'un peuple plus civilisé. Mais les Ligures, les Ombriens, les Sabins qui entouraient les Étrusques ne pouvaient leur suggérer ni les hauts tumulus coniques, ni les chambres funéraires taillées dans le roc avec une porte latérale, une façade sculptée et des lions gardant le sépulcre, car ces peuples n'avaient eux-mêmes aucune idée de ce genre d'architecture. On peut en dire autant des Grecs de la Sicile et de la Campanie, à qui l'architecture funéraire des Étrusques était aussi étrangère. Les Étrusques n'ont pu emprunter leur architecture tombale qu'à l'Asie Mineure, où elle était en honneur de temps immémorial. Et comme cet emprunt de l'Étrurie n'était pas l'effet du caprice de quelques-uns, mais porte l'empreinte du caractère national, il a dû nécessairement être apporté par le peuple qui est venu de ces lieux. En effet, cette architecture était en Étrurie commune à toute la nation, et n'avait pas le caractère d'une imitation de l'étranger, mais de quelque chose qui lui appartenait en propre, tout comme c'était le cas pour cette même architecture en Lydie, en Lycie, en Phrygie, en Carie, etc.

Schwegler réfute l'hypothèse de Niebuhr de l'origine rhétique des Étrusques, qu'Otfr. Müller ne repousse pas. Schwegler accepte le témoignage des anciens, d'après lequel les restes du peuple étrusque, qu'on retrouve dans les Alpes Rhétiques, sont des descendants des fuyards venus du nord de l'Italie pour chercher un abri contre les Gaulois, qui avaient envahi leurs territoires et les exterminaient par le fer et le feu. Mais il eut la malheureuse idée de se persuader que les Étrusques sont un peuple indo-européen tout comme les Ombriens, les Sabelliens et les Latins, un peuple qui apporta de l'Asie, sa patrie primitive, « sa civilisation particulière, sa théologie et sa discipline sacerdotale », un peuple qui était le dernier venu en Italie des peuples préhistoriques[1]. Je qualifie cette idée de malheureuse, car dépourvue de tout appui dans la tradition littéraire, dans la philologie et l'archéologie, elle était condamnée à être réfutée et mise de côté.

1. *Ibid.*, p. 268.

L'attitude prise par Mommsen dans la question de l'origine des Étrusques n'est pas plus heureuse. Le point de vue de l'auteur manque de netteté et il s'appuie sur des bases qui ne sont pas solides. Mommsen[1] ne se contente pas de réfuter la tradition d'Hérodote sur l'origine des Étrusques, mais il n'accorde aucune importance à cette question, trouvant que c'est une recherche futile des archéologues, n'exprimant que leur vain désir de vouloir pénétrer ce qu'on ne peut connaître et ce qui ne vaut pas la peine d'être connu: *was weder wissbar, noch wissenswerth ist.* Ce point de vue nihiliste ne l'empêche pas de défendre par des arguments erronés sa méfiance contre la tradition des anciens. Il affirme que les plus « anciennes » et les plus importantes villes étrusques se trouvent dans l'intérieur du pays, et qu'au bord de la mer il n'y a pas d'importante ville étrusque à l'exception de Populonia, laquelle cependant ne faisait point partie des douze plus anciennes villes de l'Étrurie. Mommsen pense prouver ainsi que les Étrusques n'ont pas pu arriver en Italie par mer. Cette preuve ne résiste pas à un examen sérieux. Les plus anciennes et les plus importantes villes de l'Étrurie étaient situées précisément tout près de la mer, comme Caere-Agylla avec son port Pyrgi (actuellement S. Severa), Tarquinies, Vulsinies, Saturnia, Cosa, Vetulonia, Rusellae. Si ces villes n'ont pas été construites sur la rive même, cela tient à ce que dans l'antiquité on éloignait les villes du rivage par crainte d'attaques imprévues des pirates. Nous observons la même coutume en Grèce (Athènes, Argos, Corinthe). Mais nous avons la preuve que ces villes maritimes étrusques étaient à la fois les plus riches et les plus anciennes d'abord dans la tradition, qui assure que Tarquinies était la métropole de l'Étrurie et que Caere a été fondée par les Pélasges. De même les restes des murs d'enceinte de ces villes étrusques, qui appartiennent au type le plus archaïque, celui que nous ont conservé les murs de Tirynthe, Mycènes, Argos, Orchomène, villes de la Grèce pré-hellénique, attestent également leur haute ancienneté.

Le professeur Brizio[2], qui a autrefois réfuté cette affirmation arbitraire de Mommsen, fait en même temps remarquer que les murs des

1. *Romische Geschichte*, t. I, chap. IX.

2. *La provenienza degli Etruschi*, p. 133 ; *Nuova Antologia*, 1892, XXXVII, janvier, p. 142 sq.

vraies villes de l'intérieur du pays, comme Vulsinies, Chiusi, Pérouse, Cortone, Arezzo, sont construites non avec l'appareil polygonal, mais d'après le système de *l'opus quadratum*. L'archéologie a pris sa revanche du dédain que l'illustre historien lui témoignait, ce qui n'empêcha pas



Fig. 28. — Tombe étrusque dans le jardin de Marguerite à Bologne.

Mommsen de rééditer cette erreur avec beaucoup d'autres dans sa célèbre *Histoire de Rome*. Par une affirmation non moins arbitraire, Mommsen soutient que dans les temps historiques les Étrusques se répandaient du nord au midi, voulant ainsi prouver que les Étrusques sont venus du nord. Mais si les Étrusques s'efforçaient d'étendre leur domination au midi de Tarquinies et de Caere jusqu'au Tibre et au delà, ils sont aussi allés vers le nord au delà, des Apennins et au delà du Pô ; c'est là qu'ils furent arrêtés par l'invasion des Gaulois, qui, tout en ébranlant leur puissance, a facilité aux Romains la lutte avec eux qui s'est terminée par la conquête de l'Étrurie. L'archéologie

donne encore ici une bonne leçon à Mommsen : les monuments étrusques de Caere, Tarquinies, Vulsinies, Vetulonia et, en général, de l'Étrurie proprement dite, sont, en général, plus anciens que ceux des villes bolonaises ; ces derniers ne remontent pas plus haut que la fin du VIe siècle avant Jésus-Christ, et l'architecture tombale de la Certosa bolonaise, du jardin de Marguerite (fig. 28) et de Marzabotto (fig. 29) n'est plus celle des tombes de l'Étrurie tyrrhénienne, car elle ne présente plus ni tumulus coniques, ni hauts mausolées, ni chambres souterraines taillées dans le roc, auxquels la constitution du sol de ce nouveau territoire ne se prêtait pas, mais des tombes profondes, larges, avec des cercueils de pierre. En dirigeant l'émigration des Étrusques du nord au sud de l'Italie, Mommsen laisse indécis leur lieu d'origine et dit vaguement « qu'il faut chercher la plus ancienne patrie des Étrusques à l'ouest ou au nord de l'Italie ». Mais comme il comprend que cette vague explication est insuffisante, il suppose avec non moins d'imprécision (*es ist nicht ganz unwahrcheinlich*) que les Étrusques sont venus en Italie en passant par les Alpes Rhétiques, car jusqu'aux temps historiques on y a toujours entendu la langue étrusque. Ici encore, il reste dans l'incertitude : il ne sait pas s'il doit accepter les témoignages de Tite-Live, de Pline et de Justin, qu'il ne mentionne pas, ou s'il doit se ranger du côté de Niebuhr, dont il ne parle pas non plus. Cette question lui semble sans intérêt. Il se contente de déclarer : « Ils (les Étrusques Rhétiens) pouvaient bien être des épaves des colonies étrusques des rives du Pô, comme ils pouvaient être aussi une partie de ce peuple qui serait resté sur son plus ancien territoire[1]. » De pareils raisonnements ne sont pas scientifiques et restent bien au-dessous de la réputation dont l'*Histoire de Rome* de Mommsen jouit en Allemagne et dans toute l'Europe, bien qu'elle retarde sur les connaissances ethnologiques et archéologiques actuelles. Mommsen est positif sur un point, et avec raison : c'est quand il déclare que les Étrusques n'ont rien de commun avec les peuples italiotes de race indo-germanique, ni dans

1. *Römische Geschichte*, ibid., p. 121-122, 3e éd. « Sie können freilich Trümmer der etruskischen Ansiedelungen am Po, aber wenigstens ebensogut auch in den älteren Sitzen zurückgebliebener Theil des Volkes sein. »

leurs mœurs et coutumes, ni dans leur religion, ni dans leur langue. Mais après avoir fait cette déclaration, il arrive à cette conclusion inattendue, que certains indices qui lui semblent « très consistants », indiquent « qu'il faut rattacher les Étrusques en général (im allgemeinen) aux Indo-Germains ». Nous ne comprenons pas ce que signifie ici, *en général*, d'autant plus que quelques lignes plus loin l'auteur semble renoncer à cette conclusion, quand il s'exprime ainsi : « Les Étrusques — dit encore Denys — ne ressemblent à aucun peuple ni par leur langue ni par leurs mœurs ». Après avoir ainsi oscillé des deux côtés, le célèbre historien termine par ces mots : « et nous aussi nous n'avons plus rien à dire[1] ». Qu'on nous apprenne après cela quelle est l'opinion de Mommsen sur le caractère ethnique des Étrusques !

ÉCHEC COMPLET DE LA THÉORIE NIEBUHRIENNE DANS LA QUESTION ÉTRUSQUE.

Il me semble qu'il est maintenant facile de voir comment la question de l'origine des Étrusques, lancée sur une mauvaise piste par Niebuhr et continuant à être étudiée avec le même mépris de la tradition historique de toute l'antiquité, a totalement échoué avec Mommsen, le dernier représentant en vue de l'école niebuhrienne ; cette fois, il n'y avait plus aucun espoir d'arriver par cette voie à une solution quelconque. C'est la condamnation complète de la théorie que Montelius appelle avec raison « la théorie allemande », bien qu'en Allemagne, ce qui est très naturel, vu le grand mouvement scientifique de ce pays, en dehors de la direction imprimée par Niebuhr, toute une série de savants partant de la tradition historique et mettant à profit les données de l'archéologie et de la linguistique, ont puissamment aidé par leurs travaux les savants d'autres pays à trouver une solution vraiment scientifique de la question de l'origine des Étrusques. Si nous ne pouvons mettre Otfr. Müller au nombre de ces savants, parce que d'un côté il penchait vers la théorie de Niebuhr, nous devons lui tenir compte que d'autre part ses excellents travaux ont frayé le chemin à une solution vraiment scientifique ; nous pouvons, en dehors de lui, nommer des savants comme Thiersch[2], Lepsius[3], E. Curtius[4], Kiepert[5], puis Milchhöfer[6], von

1. Ibid., p. 121, 3e éd. 2. — Ueber das Grabmal des Alyattes. *Abhandlungen* Ac. de Munich, t. I, 1835. 3. — *Ueber die Tyrrhenischen Pelasger in Etrurien*. Leipzig, 1842. — 4. — *Griechische Geschichte*, t. II, p. 547 (5e éd.). 5. — *Lehrbuch der alten Geographie*. Berlin, 1878, p. 408 sq. 6. — *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, 1883, p. 221 sq.

Duhn [1], Pauli [2]. Ces savants, chacun dans sa spécialité, ont trouvé des arguments tirés de la linguistique, de l'étude de la civilisation et de l'archéologie en faveur de la théorie de l'origine asiatique des Étrusques, et quiconque étudiera cette question sans idée préconçue et sans docilité exagérée à l'égard de la soi-disant école allemande critique ou, plus exactement, hypercritique, se rangera à



Fig. 29. — Tombes étrusques dans la Villa Aria à Marzabotto.

cette opinion. Si, dans la solution de ce problème, la science allemande depuis l'ouvrage de Milchhöfer ne devance pas les autres écoles, surtout l'école italienne, où les travaux de M. Brizio que nous avons si souvent cités, de M. Milani [3] et du P. de Cara [4] ne laissent pas chômer l'étude de cette question, pourtant la science allemande n'est

1. *Bonner Studien*, R. Kekulé von seinen Schülern gewidmet. Berlin, 1890, p. 21-37.

2. Voy. particulièrement son ouvrage cité sur l'inscription de Lemnos.

3. Monumenti etrusci iconici. *Museo Italiano*, 1885, p. 289, 291.

4. *Hethei-Pelasgi*, t. III, et ses articles dans la *Civiltà Cattolica*, 1902-1903.

pas en arrière de celle des autres nations, notamment de la France, où depuis le grand travail de Noël des Vergers[1] et l'article de M. de Rougé[2], rien de remarquable n'a été publié en faveur de l'origine orientale des Étrusques, sauf les quelques pages de M. Pottier[3] dans sa description de la céramique du musée du Louvre. De même en Angleterre, c'est toujours le grand travail de Dennis, avec sa très savante introduction, qui fait autorité dans l'élucidation de ce problème sur les bases que nous avons indiquées. D'ailleurs, les belles études de M. Karo, privat-docent de l'Université de Bonn, consacrées aux antiquités de Vetulonia (dont nous parlerons plus loin[4]), donnent à l'Allemagne une place marquante dans l'étude de la question étrusque telle qu'elle se présente actuellement, si l'on considère comme un Allemand ce jeune savant, né en Italie, où il a fait des études et publie ses travaux.

UNE TENTATIVE EN VUE DE VIVIFIER LA THÉORIE DE NIEBUHR.

Pourtant la théorie de Niebuhr, en dépit de l'échec qu'elle a éprouvé et malgré l'attitude hostile qu'on a commencé à prendre à son égard même en Allemagne, n'a pas disparu tout de suite de l'horizon scientifique; elle compte encore ici et là des partisans. Il y a vingt ans, elle s'est ranimée de façon inattendue. En publiant en 1879 son ouvrage sur les terramares de la vallée du Pô[5], M. Helbig, alors second secrétaire de l'Institut allemand à Rome, placé en présence de la question des causes de la disparition des terramares, ne trouva rien de mieux que d'admettre que les habitants des terramares, les ancêtres des futurs Latins, ont été chassés de leurs foyers par les Étrusques, venus du nord. Ceux-ci, descendus des Alpes, auraient eux-mêmes occupé un certain temps ces nauséabondes habitations des terramares, puis, ayant créé la civilisation de Villanova, ou participé à sa création (M. Helbig expose tout cela très vaguement), les Étrusques auraient représenté cette civilisation au midi des Apennins, absorbant par-ci par-là les Ombriens, qui se sont peu à peu confondus avec eux et soumis entièrement à leur civilisation. M. Helbig n'a pas mis en

M. HELBIG.

1. L'Étrurie et les Étrusques. Paris. 1862-1864 (I, p. 143).
2. *Revue archéologique*, 1867 (juillet et août). Voy. note 252
3. Musée du Louvre. Catal. des vases antiques de terre cuite. I-II. Paris. 1896-1899. voy. p. 285 sq.
4. *The Cities and Cemeteries of Etruria*. 3e éd., London. 1883.
5. *Die Italiker in der Poebene*. Leipzig. 1879.

doute que les Étrusques sont venus du nord, et selon lui « seulement quelques savants ignorant les méthodes et les résultats des investigations modernes[1] » pouvaient attribuer aux Étrusques une autre origine. Une semblable assertion était à la fois un peu précipitée et totalement inexacte. D'ailleurs M. Helbig lui-même, quelques années plus tard, dans son principal mémoire sur l'origine des Étrusques[2], a baissé le ton: il a dû reconnaître le fait incontestable que « la fausse (!) opinion sur l'origine asiatique des Étrusques a gagné du terrain dans ces dernières dix années ». Cette étude de M. Helbig, qui entraîna beaucoup d'adhésions, non seulement en Allemagne et en d'autres pays de l'Europe centrale, mais aussi en Italie, renferme une idée séduisante, basée sur des données archéologiques qu'ont fournies les palethnologues italiens. M. Helbig pense qu'à partir de la civilisation de Villanova la civilisation italique présente une évolution constante, notamment le passage graduel (!) des tombes à puits, tombes à incinération, aux tombes à fosse, tombes à inhumation; puis ces dernières évoluent en sépulcres à chambre. Il n'y a pas lieu, continue-t-il, de supposer que ces transformations ethniques aient été l'effet d'invasions de conquérants, mais on peut en conclure que nous sommes ici en présence de phases diverses de l'évolution de la civilisation d'un même peuple. Il faut encore tenir compte du fait que M. Helbig admet, quoique tout à fait arbitrairement, que les Étrusques se sont d'assez bonne heure mêlés aux Italiotes ou Ombriens, dans lesquels il voit « des Étrusques par assimilation ». Il dit qu'il ne sait pas si les tombes, à puits ou à fosse contenaient des hommes de sang italique, mais il est *évident* pour lui (!) que, si de semblables éléments s'y trouvaient, *ils étaient assimilés aux Étrusques dès le commencement de l'époque des tombes à puits*[3]. Pour M. Helbig, des choses qui pour d'autres n'ont aucune raison d'être, sont évidentes, et voici ses raisons: le mobilier funéraire des tombes à puits, c'est-à-dire celles à incinération, présente un lien avec le mobilier funéraire des tombes à fosse, et le

1. *Ibid.*, p. 100.

2. Sopra la provenienza degli Etruschi, *Annali dell'Instituto di corrispondenza archeologica*, 1884, p. 108.

3. *Ibid.*, p. 128.

mobilier de ces dernières se rapproche de celui des tombes à chambre. Tout cela serait très bien si les faits répondaient aux désirs de M. Helbig ; mais M. Brizio[1] lui a démontré qu'il n'en est rien.

M. BRIZIO CONTRE M HELBIG.

M. Brizio, à qui nous cédons la parole, s'appuyant sur les données fournies par les fouilles de la nécropole de Tarquinies, une des plus vastes et des mieux explorées, écrit ceci : « Il est vrai que le mobilier funéraire des tombes à puits se continue dans celui des tombes à fosse. Mais M. Helbig a omis un fait de très haute importance, à savoir que dans les plus anciennes tombes à chambre, qui appartiennent à une époque plus reculée que les tombes à fosse, il n'y a pas trace de ce mobilier funéraire. S'il n'y a pas d'interruption dans le mobilier des tombes à puits et celui des tombes à fosse, ce qui indiquerait que ces deux genres de tombes appartenaient à un seul peuple, cette interruption est totale entre les tombes à puits et les tombes à chambre. On doit en conclure que les tombes à chambre et les tombes à puits ne peuvent pas appartenir au même peuple[2]. » En effet, les tombes à chambre ne pouvaient pas appartenir à un peuple qui a d'abord incinéré ses morts et a commencé à les enterrer dans de simples fosses, distinctes par leur architecture et leur contenu, avec cette exception que dans les tombes à fosse d'une époque postérieure, celles qui appartiennent au VIe siècle avant Jésus-Christ, on trouve déjà des objets fournis par le commerce grec, comme dans les tombes à chambre. Ce commerce a pénétré en Étrurie au commencement du VIIe siècle avant Jésus-Christ, et depuis cette époque les articles de ce commerce ont meublé les tombeaux à chambre. Mais ces mausolées qui de l'avis général, appartiennent exclusivement aux Étrusques, apparaissent en Étrurie longtemps avant le commerce grec, quand le type des tombes à puits, des tombes à rite unique d'incinération, y régnait exclusivement. Dans les plus anciennes tombes à chambre, qui remontent jusque vers le VIIIe siècle avant Jésus-Christ[3], et ne connaissent que le rite de l'inhumation, bien qu'elles soient contemporaines de la domination

1. *La provenienza degli Etruschi*, p. 139 sq.

2. *Ibid.*, p. 140.

3. M. Montelius reporte l'apparition de ces tombes au IXe siècle avant Jésus-Christ et Milani au Xe avant Jésus-Christ. Nous y reviendrons plus loin.

exclusive dans la population locale des tombes à incinération, on ne trouve aucun objet provenant de l'industrie grecque ou indigène; en revanche elles contiennent des objets du luxe oriental, des articles du commerce phénicien, et, à côté de ceux-ci, des objets en bronze, argent et or, ainsi que des poteries, toutes choses de fabrication étrusque, à la hauteur de laquelle la population locale n'était point parvenue. M. Brizio invoque comme exemple de ces tombes anciennes, qui n'ont rien de commun avec les tombes italiques, ni avec celles des colonies grecques en Italie et en Sicile, mais qui présentent un lien étroit avec les tombeaux à coupole de Mycènes, la tombe Regulini-Galassi à Caere. Malheureusement, cette tombe a perdu maintenant son aspect extérieur, car on a édifié dessus une maison de jardinier; c'est pourquoi nous ne la reproduisons pas. Le travail de M. Brizio montre avec évidence qu'il existait en Étrurie, à une époque très reculée, deux civilisations fort distinctes l'une de l'autre, chacune ayant son caractère particulier et qui, au moins jusqu'au VIe siècle avant Jésus-Christ, se sont développées et perfectionnées indépendamment l'une de l'autre : ces deux civilisations sont celle que représentent les tombes à puits et à fosse et celle des mausolées à chambre[1]. A cette conclusion M. Brizio ajoute avec raison : « J'insiste sur ce point, car il me semble que là réside le nœud de la question ethnographique ». Si M. Helbig, pour se débarrasser des conséquences qui découlent de ces faits pour sa théorie, rattache au VIe siècle la chronologie de la tombe de Regulini-Galassi et de Bernardini à Præneste (Palestrina), qui sont contemporaines, il ne pourra pas concilier avec cette date la présence dans ces tombes d'objets du commerce phénicien (non carthaginois). Il aura contre lui l'opinion d'un des archéologues les plus compétents de l'Allemagne elle-même, M. Furtwængler, qui réfute l'opinion de M. Helbig sur l'origine carthaginoise des coupes d'électrum qui sont incontestablement phéniciennes[2], et qui les reporte au VIIe siècle (date la plus rapprochée). Enfin M. Helbig se mettra en contradiction avec lui-même, car il a maintes fois reconnu[3] que la

1. *Ibid.*, p. 156.
2. Die Bronzefunde aus Olympia. *Abhandlungen Ac. de Berlin*, 1879, p. 52.
3. Dans *Annali* 1876, p. 234, p. 239; *Annali*, 1877, p. 407, citations de Brizio (p. 148, note 1).

tombe Regulini-Galassi appartient au VIIe siècle avant Jésus-Christ.

LES PARTISANS DE M. HELBIG EN FRANCE.

Ainsi, les données archéologiques par lesquelles M. Helbig croyait infuser une vie nouvelle à la théorie de Niebuhr ne témoignent pas en sa faveur, et il semble que les études de M. Brizio, pleines d'érudition et de talent[1], qui ont battu en brèche cette nouvelle tentative pour détourner de sa vraie voie la question de l'origine des Étrusques, devraient définitivement détruire le crédit de cette théorie.

M. GSELL.

En fait, la base archéologique sur laquelle M. Helbig appuyait sa théorie lui valut des adhésions. En France, elle fut considérée comme une révélation par M. Martha[2] et en partie aussi par M. Gsell[3], quoique avec beaucoup de réserves. M. Gsell n'est pas disposé à admettre que les Italiotes et les Étrusques aient cohabité pendant des siècles dans la vallée du Pô et qu'ils aient eu la même civilisation, car, lorsqu'ils ont traversé les Apennins, ils ne parlaient pas la même langue, et les Italiotes considéraient les Étrusques comme des étrangers et presque comme des ennemis héréditaires. M. Gsell est, au contraire, enclin à croire que les Italiotes ont occupé le territoire de l'Italie avant les Étrusques. Cette opinion peut s'appuyer sur les textes des anciens écrivains et sur les noms italiques de différents lieux de l'Étrurie. Il considère aussi la civilisation de Villanova comme l'œuvre des Italiotes, mais la langue des Étrusques, dont le lexique en grande partie diffère totalement des dialectes italiques[4], ne lui permet pas de considérer les Étrusques comme des Italiotes. M. Gsell est très hésitant dans la question de l'origine des Étrusques et arrive à la conclusion que cette question, ainsi que l'époque de l'arrivée des Étrusques au milieu des Italiotes, lui semble loin d'être résolue. Mais il ajoute que leur venue d'Orient n'est pas prouvée par des données archéolo-

1. Outre son article principal : « La Provenienza degli Etruschi », que j'ai souvent cité, M. Brizio a publié encore deux articles dans la *Nuova Antologia* 1892 (janvier et mars) ; auparavant il avait examiné la théorie de Helbig dans la *Nuova Antologia*, 1880 (XX). M. Helbig, qui était alors à l'apogée de sa renommée, répondit par une sortie virulente dans un article : « Sopra la provenienza degli Etruschi » (*Annali*, 1884, p. 163), disant que « M. Brizio doit être étonné qu'on lui réponde dans une revue aussi sérieuse que les *Annali* ».

2. *L'art étrusque*, Paris, 1889, et *Dict. des antiquités grecques et romaines*, vol. II, *Etrusci*.

3. *Les fouilles dans la nécropole de Vulci*. Paris, 1891.

4. *Ibid.*, p. 388-389.

giques, « comme l'a démontré M. Helbig[1] ». Il me semble que cette conclusion ne découle pas logiquement des prémisses qui étaient sur plus d'un point la réfutation des théories de M. Helbig. Enfin, M. Gsell s'écarte encore de M. Helbig en ce qui concerne la chronologie des tombes à chambre, qui se rattacheraient, selon lui, à la seconde moitié du VIIe siècle et non du VIe, comme le veut arbitrairement M. Helbig. En considérant l'importance du rôle que doit jouer dans l'argumentation archéologique la solution de la question, quand sont apparues les tombes du type purement étrusque, il est impossible de ne pas se dire qu'en écrivant cette phrase : « comme l'a démontré M. Helbig », M. Gsell ne se rendait pas bien compte de la portée de cette assertion. — Nous avons déjà exposé plus haut le point de vue de M. Martha, et nous n'y reviendrons pas.

LA THÉORIE DE M. HELBIG ET LES SAVANTS ITALIENS.

En Italie, la théorie rénovée de M. Helbig sur l'origine septentrionale des Étrusques trouva aussi des partisans. En réalité, la théorie que les Étrusques et les Italiotes avaient une civilisation commune au commencement de l'âge du fer a été empruntée par M. Helbig à M. Pigorini, qui dès 1870 a enseigné[2] que la civilisation du Latium du commencement de l'âge du fer a été créée par un développement progressif de la civilisation des terramares. En 1882, le palethnologue italien ajouta[3] que la civilisation de Villanova avait la même origine. Ces opinions, ainsi que M. Pigorini lui-même a jugé utile de le déclarer[4], ont été peu à peu acceptées par différents savants et entre autres par MM. Helbig et Undset[5] « Parmi les savants qui ont accepté ces opinions sans réserves, dit M. Pigorini, et qui les ont confirmées par des preuves nouvelles, il faut citer particulièrement MM. Helbig[6] et Undset. » Mais tandis que M. Helbig voit dans les terramares des Proto-Italiotes et des Proto-Étrusques, comme deux populations diverses qui se sont confondues plus tard en une seule dans l'Italie du Nord, et ont

M. PIGORINI.

1. *Ibid.*, p. 343-344.

2. *Nuova Antologia*, 1870, XIII, p. 114.

3. *Bull. di paletn. ital*, 1882 (VIII) 84 et 116.

4. *Bullettino*, 1894 (VIII), p. 78. Cf. *Bullettino*, 1898 (XXIV), p. 306

5. M. Pigorini a en vue un important travail de ce savant danois paru dans les *Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica*, 1885, p. 5, sq : L'antiquissima necropoli tarquiniese.

6. Il invoque son article dans les *Annali*, 1883, p. 108, sq.

marché de pair dans la civilisation du premier âge du fer, M. Pigorini n'admet pas que les Étrusques et les Italiotes fussent des peuples de races distinctes (*di schiatta distinta*), mais les considère ethniquement comme un même peuple (*una medesima gente*)[1]. M. Pigorini s'éloigne encore de M. Helbig qui déclare que l'Étrurie à l'est des Apennins est plus ancienne que l'Étrurie maritime, dont la plus grande antiquité est pourtant attestée par la tradition et les données archéologiques. D'autre part M. Pigorini, d'accord avec M. Helbig, enseigne que la *civilisation étrusque proprement dite* (l'*etrusca propriamente detta*) est sortie de la civilisation de Villanova, comme la civilisation romaine est sortie de celle du Latium, et dans les deux cas sans qu'un nouveau peuple soit venu s'adjoindre à l'ancien dans le pays[2].

M. Pigorini a fait ces déclarations à plusieurs reprises tant dans la revue qu'il publie, qu'aux séances de l'Académie des *Lincei*[3]. Il est donc hors de doute que M. Pigorini résout la question de l'origine des Étrusques sans accorder aucune attention aux nombreux témoignages des anciens, ni à la diversité complète que présentent la langue étrusque et les dialectes italiques, et il ne se pose pas cette question : comment a pu naître en Étrurie cette architecture tombale si caractéristique dont la civilisation de Villanova ne présente aucun rudiment ? Question que M. Helbig n'a pu mettre de côté, bien qu'il ne l'ait pas résolue. C'est dans cette question de l'origine des Étrusques que le plus clairement se manifeste l'impuissance de la palethnologie à résoudre par ses propres forces les questions historiques ou préhistoriques, sans le secours de la tradition littéraire, de la philologie, de l'archéologie comparée et de l'anthropologie. Personne plus que moi ne rend hommage à la science de M. Pigorini, aux immenses services qu'il a rendus aux études palethnologiques de l'Italie et principalement de l'Italie du Nord, d'autant plus que c'est surtout à ses travaux

1. Voy. *Bull. di paletn. ital.*, 1898, (XXIV), p. 306.

2. *Bullettino*, 1894 (XX), p. 78 : « senza la sostituzione o l'intromissione di un popolo nuovo all'antico ».

3. *Rendiconti, Ac. d. Lin.*, 1891, p. 67-68 ; dans la seance du 17 juin, il fit une declaration qu'il a reproduit, dans *Bullettino*, 1894 (XX), p. 77, sq. ; enfin une nouvelle déclaration dans le *Bullettino*, 1898 (XXIV), p. 306.

et à ses entretiens personnels que je dois mon initiation dans les antiquités préhistoriques de l'Italie; mais je ne peux me refuser à déclarer ouvertement qu'en ce qui concerne la solution de la question de l'origine des Étrusques, M. Pigorini reste bien au-dessous de la situation élevée qu'il occupe dans la science.

Pourtant, la direction qu'il a donnée à cette question domine encore actuellement parmi les palethnologues italiens et compte parmi ses partisans un érudit aussi exact que M. Ghirardini, l'éminent professeur de l'Université de Padoue.

M. Ghirardini s'est occupé activement de l'Étrurie préhistorique. M. GHIRARDINI
Il a fouillé un grand nombre de tombes à puits dans la nécropole de Tarquinies, à Monterozzi, et a publié ses comptes rendus dans les *Notizie degli scavi*, 1880-1882. En 1896, il pratiqua des fouilles minutieuses à Volaterrae et publia les résultats de ses travaux dans le VIIIe volume des *Monumenti antichi* (1898). Mais ces fouilles ne concernaient que les tombes à puits et à fosse, appartenant aux deux périodes de la civilisation de Villanova antérieure et postérieure, c'est-à-dire uniquement les tombes avec incinération et inhumation qui se rattachent à la plus ancienne population de ces territoires, aux Ombriens, comme je l'ai déjà indiqué plus haut. J'ai examiné ce dernier compte rendu dans mon article : « Encore des Sicules, des Ombriens et des Latins[1] ». M. Ghirardini montre clairement dans ce travail qu'il partage l'opinion de M. Pigorini au sujet de l'origine des Étrusques. Il s'efforce de prouver qu'on ne constate pas en Étrurie un mélange de l'élément indigène et d'un élément étranger, et il en voit la preuve dans le fait que les tombes à fosse se trouvent dans la nécropole de Volaterrae à côté des tombes à puits. Si l'on admet, selon lui, que les tombes à fosse appartiennent aux Étrusques et les autres aux Ombriens, elles ne se trouveraient pas l'une à côté de l'autre. Donc, ces deux sortes de tombes appartiennent à un même peuple ; et puisque tout naturellement (?) il faut attribuer les tombes à fosse aux Étrusques (?), c'est à eux qu'il faut aussi attribuer les tombes à puits (!). Mais le nœud de la question consiste précisément en ce qu'on n'a aucune raison d'attribuer ces tombes à fosse aux Étrusques. Nous savons que le vrai type

1. *Rev. du M. de l'In. pub.*, 1899, sept., p. 10-17.

des sépultures étrusques est le tombeau à chambre. Si l'on ne peut pas affirmer que les tombes à fosse appartiennent ici aux Étrusques, et des tombes de ce genre se voient *côte à côte* avec des tombes à puits, non seulement à Volaterrae, mais à Tarquinies, à Vulsinies, à Vétulonie, à Narce et dans les nécropoles bolonaises (Arnoaldi, Melenzani), nous pouvons avec plus de raisons retourner la conclusion de M. Ghirardini et dire que, si l'on ne peut pas mettre en doute que les tombes avec incinération, c'est-à-dire celles à puits, présentent le type du rite funéraire de l'ancienne Italie, commun à la vallée du Pô, à l'Étrurie et au Latium, comme parmi ces tombes l'on en trouve souvent à fosse, c'est-à-dire à inhumation, il est évident que la population qui a enterré ses morts dans ces dernières tombes était de race italique. C'est une conclusion claire et rigoureuse, qui, d'autre part, correspond à toutes les données que nous possédons sur la question étrusque. Nous ajouterons que nous ne pouvons pas considérer les tombes à puits comme étrusques, déjà pour la raison que nous les trouvons dans des lieux où les Étrusques ne sont jamais allés, comme l'ancienne nécropole de Verucchio près de Rimini, fouillée par M. Brizio et qui est exclusivement à incinération. M Brizio a publié une remarquable étude sur ces tombes en 1898, dans laquelle il a exposé d'intéressantes idées sur l'importance de cette nécropole pour la solution de la question étrusque[1]. Nous n'avons pas besoin d'ajouter ce fait de grande importance, qu'entre les tombes à puits, qui ont continué à exister en Étrurie même après le développement complet des mausolées à chambre, — dont le caractère étrusque n'est mis en doute ni par M. Ghirardini [2], ni par les autres savants, — et les sépulcres étrusques proprement dits, il n'y a rien de commun ni dans le rite, ni dans l'architecture, ni dans la civilisation. Ce fait a frappé à tel point les savants qu'encore longtemps avant les travaux de Brizio, M. Bertrand, qui, en 1870, a étudié l'importante nécropole située près de Chiusi, arriva à la conclusion qu'on ne peut expliquer ces deux types de tombes qu'en admettant une complète diversité

1. *Notizie degli scavi*, 1898, p. 342-390.

2. Il est étrange que pour prouver ce fait, M. Ghirardini ait eu besoin d'invoquer M. Gsell : Les fouilles dans la nécropole de Vulci, p. 19 sq.



Pl. XXXVI. — Objets d'art étrusque en bronze (Musée archéologique de Florence).



ethnique des populations qui y ont enterré leurs morts. M. Bertrand affirme [1] qu'en passant des tombes à puits aux tombes étrusques proprement dites, on sent qu'on change complètement de milieu et qu'on se trouve en présence de populations et de religions diverses, ainsi que de faits qui ne sont pas l'expression de simples caprices individuels. M. Helbig et ses partisans invoquent le fait que l'incinération se retrouve aussi dans des tombeaux à chambre. Le fait est exact [2], mais on ne rencontre l'incinération que : 1° dans les tombes à chambre d'une époque très postérieure; 2° dans les plus simples mausolées. En ces cas, comme l'a déjà présumé M. Gamurrini [3], les cendres étaient celles d'esclaves et de clients, et les urnes qui les contenaient étaient placées dans des niches ou *loculi*, à droite et à gauche, devant les portes qui menaient à l'hypogée, ou dans des chambres latérales de l'hypogée, ou enfin dans la chambre principale à côté des squelettes des maîtres. C'était déjà pour l'Étrurie la période de la décadence, quand elle passait au rite de l'incinération qui prédomina aux temps romains. M. Conestabile, en communiquant l'opinion de M. Gamurrini, qui attribuait ces cendres aux esclaves et aux clients, remarque non sans raison que l'incinération a été introduite, semble-t-il, en Étrurie en partie sous l'influence des classes inférieures et s'est étendue à mesure que le rôle de l'aristocratie étrusque diminuait [4]. M. von Duhn [5] qui a recueilli assez de preuves en faveur de l'opinion que l'inhumation a été introduite dans ces nécropoles par les Étrusques, qui ont laissé cependant aux peuples qu'ils ont conquis la liberté de suivre leur rite, examine aussi en détail la question de la différence ethnique des deux populations caractérisées par les tombes à

1. *Revue archéologique*, t. XXVIII, 2e ser., 1874, p. 156-157.

2. Il est vrai qu'on a trouvé dans une des chambres laterales du tombeau du Regulini-Galassi un vase contenant des os calcinés; mais déjà Canina a fait remarquer dans la *Descrizione di Cere antica*, p. 78, qu'au point de vue architectural, les deux chambres latérales de cet hypogée appartiennent à une époque postérieure. Brizio en fait aussi la remarque : La provenienza degli Etruschi, p. 161.

3. Voy. la lettre de M Conestabile à M. Bertrand dans la *Revue archéologique*, t. XXVIII, 2e ser. (1874), p. 256.

4. *Ibid.*, p. 257.

5. Voy. « Bemerkungen zur Etruskerfrage », dans le recueil en l'honneur de Kekule; l'article dans le *Bullettino* de Pigorini, 1890 XXV, p. 108-132, et les *Atti e Memorie* della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. Terza serie, vol. X., fasc. 1-3.

inhumation et à incinération. Selon ce savant, le rite du peuple vaincu s'est perpétué plus longtemps sur un point que sur l'autre, et pénétra parfois avec les esclaves dans les riches mausolées de leurs maîtres. Quant au fait, qu'à l'époque romaine les Étrusques ont eux-mêmes adopté le rite de l'incinération, il n'a aucune importance pour la question de l'origine de ce peuple.

Le compte rendu de M. Ghirardini, très complet en ce qui concerne les fouilles, mais faible au point de vue des conclusions sur la question étrusque, a été accueilli avec empressement par M. Pigorini et les autres partisans de l'identité des Étrusques et des Italiotes. M. Pigorini[1] voit dans ces conclusions une nouvelle confirmation de sa théorie. Cette école met principalement en évidence le fait de l'évolution progressive des tombes à puits en tombes à fosse et de celles-ci en tombes à chambre, progression qui n'est pas justifiée, car non seulement on ne peut pas prouver que les tombes à fosse aient apparu en Étrurie avant les tombes à chambre, mais on ne peut pas non plus démontrer que les tombes à puits aient cessé d'être en usage quand les tombeaux à chambre sont devenus la règle. Cette soi-disant progression, résultat d'une évolution intérieure et d'influences commerciales, indiquerait que jamais aucun peuple étranger n'y est venu et ne s'y est posé en conquérant. Ces déclarations, faites d'abord par M. Pigorini et ensuite par M. Helbig, sont répétées comme une vérité acquise par les partisans de ces savants, MM. Martha[2], Gsell[3] et Ghirardini. Ce dernier, acceptant, comme tous les savants de son école, que les tombes à fosse sont des tombes étrusques, affirme dans l'étude que nous avons mentionnée que si les Étrusques étaient un peuple immigré, après avoir conquis la ville, il aurait enterré ses morts non pas au cimetière de l'ancienne population, mais dans un champ à part. Mais, d'abord, comme nous l'avons déjà dit, on n'a aucune raison d'attribuer les tombes à fosse aux Étrusques, qui dans l'Étrurie tyrrhénienne enterraient leurs morts dans des sépulcres à chambre, plutôt qu'aux populations indigènes qui ont commencé peu à peu à adopter le rite funéraire des conqué-

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), p. 304-306.
2. *L'art étrusque*, p. 42-43.
3. *Les fouilles dans la nécropole de Vulci*, p. 340-342.

rants (sur 200 tombes à puits on en compte à Tarquinies 12 à fosse)[1]. Secondement, quelle révolution pouvait être plus puissante que celle qui se manifeste par l'apparition de tumulus funéraires coniques, comme on n'en avait pas encore vus en Italie, avec des assises de pierre, d'énormes mausolées avec des tours ou des pyramides, comme le mausolée de Porsena à Chiusi, des plafonds ronds, voûtés ou carrés, à côté de plafonds à solives, et des chambres funéraires taillées dans le roc avec des murs ornés de peintures ou de sculptures, de hauts murs d'enceinte construits selon l'appareil employé jusque-là seulement en Asie Mineure et dans la Grèce pré-hellénique, et enfin par l'apparition du luxe oriental, répandu à profusion, et d'une écriture indiquant une langue tout à fait étrangère à celle de la population indigène? Mais ce qui marque surtout cette révolution et cette conquête, c'est l'asservissement de la population indigène. « Que l'Étrurie ait été formée par la conquête, dit Niebuhr[2], nous en trouvons la preuve dans la masse des clients qui entourent l'aristocratie étrusque, la pénestie thessalienne, et encore dans l'existence de paysans soumis à la corvée, sans lesquels le peuple vainqueur n'aurait pas pu élever ses colossales constructions. » Denys d'Halicarnasse[3] raconte que lorsque les « puissants » de l'Étrurie vinrent prêter main forte aux Véiens, ils formaient une armée qui, par le nombre, était bien supérieure à celle des Romains. Le souvenir de la conquête des Ombriens par les Étrusques se retrouve dans un document de la littérature ombrienne d'une époque bien postérieure, dans les tables Eugubines, où le nom des Étrusques (Tuscum, Tuscom, Tuscer, Tusce numen) revient sans cesse comme le nom d'un peuple étranger[4] qu'on invite avec d'autres peuples à s'éloigner d'Iguvium, ville de la partie de l'Ombrie qu'ils n'avaient pas conquise. En un mot, la théorie de l'identité ethnique des Étrusques et des Ombriens, la plus faible de toutes les théories qui ont été émises sur l'origine des Étrusques, ne trouve nulle part confirmation.

1. Martha (*Liv. cit.*, p. 42) invoque ce fait pour appuyer sa théorie sans en saisir la signification, qui la contredit.

2. *Römische Geschichte*, p. 135, 3e éd. (p. 69, éd. 1853, en un volume).

3. Dionys. IX, 5 : συνεληλύθεσαν γὰρ ἐξ ἁπάσης Τυρρηνίας οἱ δυνατώτατοι τοὺς ἑαυτῶν πενέστας ἐπαγόμενοι, καὶ ἐγένετο τοῦ Ῥωμαϊκοῦ στρατοῦ μεῖζον τὸ Τυρρηνικὸν οὐκ ὀλίγῳ.

4. Voy. Bréal, *Les tables Eugubines*, Paris, 1875, pl. I, 17, et les commentaires, p. 170.

CHAPITRE IV

LA VOIE SUIVIE PAR LES ÉTRUSQUES ET L'ÉPOQUE DE LEUR ARRIVÉE EN ITALIE

D'après tout ce que nous venons de dire, nous considérons que la question de l'origine des Étrusques est résolue : ils sont partis de la rive orientale de la Méditerranée, qu'ils soient des Lydiens comme l'atteste Hérodote, ou des Pélasges, comme les appelait Hellanicus et comme le pensent les savants modernes depuis Otfried Müller jusqu'à de Cara et M. Montelius. Selon nous une chose est indiscutable, c'est que les Étrusques sont venus de la rive orientale de la Méditerranée, en apportant avec eux la civilisation de l'Asie Mineure, surtout celle de la Lydie, de la Phrygie et de la Lycie qui était commune aussi à la Grèce pré-hellénique et qu'on appelle, avec plus ou moins de raison, civilisation pélasgique. Il nous reste encore à examiner deux points intimement liés à la question qui nous occupe : la voie que les Étrusques ont suivie et l'époque de leur arrivée en Italie. Quand nous aurons élucidé ces deux points, nous aurons épuisé la question des Étrusques en tant qu'elle intéresse notre *Introduction à l'Histoire Romaine*.

LES ÉTRUSQUES SONT-ILS ARRIVÉS PAR LA MER TYRRHÉNIENNE, OU PAR L'ADRIATIQUE ?

J'ai déjà à plusieurs reprises déclaré que les Étrusques sont venus en Italie par la mer, et qu'ils ont abordé la rive occidentale de la presqu'île, baignée par la mer que les Grecs ont depuis nommée Tyrrhénienne, d'après le nom de ces nouveaux colons. Cette opinion s'appuie sur la tradition littéraire, sur l'histoire du développement de la puissance étrusque et sur les données archéologiques. Presque tous les partisans de la théorie de l'origine orientale des Étrusques la partagent, à commencer par Otfried Müller, qui, avec Niebuhr, admet l'existence des Rasenas, mais se prononce pour une colonie orientale établie entre le Tibre et l'Arno. Seul, M. Edmond Pottier a dans ces derniers

temps, de nouveau émis l'opinion que les Tyrrhéniens ont débarqué sur la rive de la mer Adriatique ; remarquons que cette opinion a été défendue auparavant par Lepsius[1], et lui-même avait un prédécesseur dans l'archéologue anglais Millingen[2]. Actuellement M. Païs partage cette opinion de M. Pottier[3].

LE TÉMOIGNAGE D'HÉRODOTE SE RAPPORTE A L'ÉTRURIE TYRRHÉNIENNE.

Le témoignage d'Hérodote[4] nous semble indiquer clairement tout le contraire de ce qu'en déduisent les partisans de l'arrivée des Étrusques par l'Adriatique. Il est vrai qu'Hérodote s'exprime vaguement lorsqu'il dit que les émigrés partis de la Lydie sont arrivés au *pays des Ombriens* (ἐς Ὀμβρικούς), car les Ombriens ont habité des deux côtés des Apennins[5]. Mais sur ce point la pensée d'Hérodote est expliquée non seulement par Denys d'Halicarnasse[6], qui, relatant le récit d'Hérodote, dirige les émigrés vers les confins *occidentaux* de l'Italie, ἐπὶ τοῖς ἑσπερίοις μέρεσι τῆς Ἰταλίας, mais elle est complétée par Hérodote lui-même, qui ajoute à son récit de l'arrivée des Lydiens à la terre des Ombriens, cette phrase : « Là ils construisirent des villes où ils vivent encore jusqu'à ce jour. » Quelles étaient ces villes ? Il va sans dire, Agylla ou Caere, Tarquinies, Vulsinies, Saturnia, Populonie, etc., en un mot les villes connues depuis plus d'un siècle aux marchands grecs, aux navigateurs de la Grande-Grèce et aux Ioniens, les plus anciens explorateurs de la mer Tyrrhénienne, qui, 600 ans avant Jésus-Christ, ont fondé Massalie, et 560 ans avant Jésus-Christ, Alalie sur la rive orientale de la Corse, où, en 536, ils ont subi une défaite infligée par les Étrusques, alliés aux Carthaginois, défaite qu'Hérodote (un Dorien) décrit avec une sérénité épique[7]. Telle était, avec les villes sus-nommées, l'Étrurie qu'Hérodote connaissait. Quant à l'Étrurie adriatique, il l'ignorait, et les villes de cette partie de l'Étrurie ont été fondées tard. Les données archéologiques ne fournissent aucun motif qui permette de rattacher Felsina, la ville principale de l'Étrurie adriatique,

1. *Ueber die Tyrrhenischen Pelasger in Etrurien*. Leipz., 1842.
2. *Annali dell'Instituto di corrisp. archeologica*, 1834, p. 286.
3. *Storia della Sicilia e della Magna Grecia*, t. I, p. 441.
4. I, 94.
5. Voy. plus haut.
6. I, 27.
7. I, 166-167.

enlevée par les Étrusques aux Ombriens et qui était considérée en son temps comme *princeps Etruriae*[1], à une époque antérieure au VIe siècle avant Jésus-Christ, mais plutôt à la fin de ce siècle. Et l'autre ville, Marzabotto (son nom antique n'est pas connu), qui nous a préservé aussi d'importants monuments, est d'une époque encore postérieure.

L'INTERPRÉTATION INCORRECTE DE M. POTTIER

Ainsi le sens des paroles d'Hérodote n'est pas douteux. Telle n'est pas l'opinion de M. Pottier, qui envisage différemment l'origine et la civilisation des Étrusques. Il a exposé sa manière de voir d'abord dans un article où il analyse[2] l'ouvrage de M. Gsell sur les fouilles de Vulci, et ensuite dans son « Catalogue des vases antiques du Louvre[3]. » A l'inverse des autres archéologues et surtout des palethnologues, M. Pottier réclame[4] le respect des textes que nous ont laissés les anciens, et il remarque avec raison qu'une solution qui semblerait juste au point de vue archéologique, ne sera pas universellement admise, si elle est en contradiction avec les témoignages positifs et autorisés de l'antiquité. Pourtant, dans la question des Étrusques, M. Pottier procède en sens tout contraire et subordonne les témoignages de l'antiquité à ses considérations archéologiques.

LE FAUX POINT DE DÉPART ET LA THÉORIE TOUTE ARBITRAIRE DE M. POTTIER

Le point de départ de M. Pottier est faux, car il admet que la civilisation étrusque est venue du Nord au Sud, ainsi que, selon lui, le démontrent certaines fouilles, et comme le lui suggèrent les partisans de la théorie de l'origine rhétique des Étrusques et surtout M. Martha. C'est ce qui explique pourquoi Hérodote, selon son interprétation, fait débarquer les Étrusques sur les rives basses et désertes de la mer Adriatique, où ils n'ont pas élevé de villes même dans la suite des temps. C'est aussi ce qui explique pourquoi M. Pottier affirme catégoriquement que Denys d'Halicarnasse s'est trompé en disant qu'Hérodote avait en vue la côte occidentale de l'Italie. Puis M. Pottier a tort de citer deux textes de Polybe (II, 14 et 17), car le premier de ces textes ne se rapporte nullement aux Étrusques et, dans le second, on ne fait que mentionner qu'ils avaient des territoires dans l'Italie septentrio-

1. Plin. *N. H.*, III, 15 (20), 115.
2. Dans *Journal des Savants*, avril 1892, p. 251.
3. *Musée du Louvre. Catalogues de vases antiques*. Paris, t. I, 1896, II, 1899.
4. *Ibid.*, t. II, p. 285.

nale, ce que personne ne conteste ; mais cette mention se rattache à une époque tardive de l'histoire des Étrusques. Tout le mal provient de ce que M. Pottier, comme M. Martha et les savants qui l'inspirent, MM. Helbig et Pigorini, considère la civilisation de Villanova comme une civilisation étrusque. M. Pottier fait preuve d'une étrange conception de la marche de la civilisation de l'Italie pré-historique, puisqu'il voit la civilisation de l'époque étrusco-ombrienne dans le mobilier funéraire de la nécropole de Novilara[1], nécropole qui appartient à une toute autre population qui enterrait ses morts selon le rite de l'époque néolithique, les jambes repliées ; une population tout à fait étrangère aux Ombriens[2] et qui n'avait avec la civilisation de Villanova que très peu de points de contact. Il va sans dire que M. Pottier attribue l'ornementation géométrique des vases de Villanova à l'art étrusque (!). Il cite bien M. Böhlau[3] qui a décrit cette ornementation, mais il passe sous silence son opinion sur la marche de cette ornementation du midi au nord[4], qui dérange sa propre théorie ; au contraire, il enseigne que cette ornementation a été empruntée par les Étrusques à l'Europe centrale. Cette opinion a d'ailleurs été émise avant lui par M. Conze[5], et a été en son temps réfutée par M. Helbig[6], avant de tomber dans l'oubli, comme dépourvue de base solide. Mais M. Pottier est condamné à tirer les faits par les cheveux pour faire arriver les Étrusques en Italie par la mer Adriatique. Et pour leur donner le temps de faire connaissance, pendant leurs pérégrinations, avec l'art de l'Europe centrale, M. Pottier a recours aux lumières de M. d'Arbois de Jubainville[7] et oblige les Étrusques à mettre, pour venir des rives de l'Asie Mineure à l'embouchure du Pô, *un* ou *deux* siècles (?) ; puis, à notre grand étonnement, il conclut en disant : « C'est ce que fait entendre aussi le texte d'Hérodote » (!!) Il

1. Voy. la description de cette nécropole chez Brizio, *Monumenti Antichi* de l'*Ac. d. Lin.* t. V. p. 103 sq.

2. Non seulement d'après le rite de sépulture, mais aussi d'après le type craniologique, dolichocéphale. Voy. Brizio, *ibid.*, p. 114, 195.

3. Zur Ornamentik der Villanovaperiode, dans *Festchrift* der deustchen Anthropol. Gesellschaft zur XXVI allgem. Versammlung in Cassel, 1895.

4. Voy. plus haut le chapitre VII, à la fin.

5. Zur Geschichte der Anfänge griechischer Kunst, dans *Sitzungsberichte* de l'*Ac. de Vienne* 1870, p. 505 sq.

6. *Annali*, 1875, p. 229.

7. *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 134, 2e éd.

découle, selon M. Pottier, des paroles d'Hérodote que les Étrusques sont arrivés en Italie « après avoir laissé de côté beaucoup de peuples »

Mais, vraiment, la fantaisie de M. Pottier ne connaît pas de bornes. Étant persuadé que ce qu'il venait d'écrire sur le voyage des Étrusques, qui aurait duré des siècles, était un fait acquis, il dit : « Le bagage qu'ils ont recueilli en route est mêlé. Il est naturel que dans la Grèce continentale et dans la région septentrionale, où les conduisait leur navigation à travers l'Adriatique, ils aient surtout développé leur goût pour le système géométrique, issu de l'Europe centrale, et pour l'industrie métallurgique. Mais il est facile de démêler aussi quelques éléments plus rares, issus de l'Orient et du monde mycénien[1]. » SUITE DE PARADOXES.

Ainsi les Étrusques, au cours des longues pérégrinations qu'on leur prête, auraient oublié presque totalement leur civilisation orientale (laquelle s'est cependant manifestée avec tant d'éclat dans leurs tombeaux) et n'auraient apporté avec eux que « quelques éléments plus rares ». Puis, invoquant sans raison l'autorité de M. Böhlau, M. Pottier reprend : « C'est ainsi également qu'on peut expliquer les quelques perles et les morceaux d'ivoire qu'ils apportent avec eux. » Si je ne citais pas textuellement M. Pottier, on pourrait me soupçonner de dénaturer les idées si étranges de l'éminent céramologue parisien. Mais dans la défense de son point de vue, l'auteur ne s'arrête pas à ces singularités; pour prouver que les Étrusques connaissaient à l'époque de Villanova l'incinération et l'inhumation, il invoque pour ce dernier rite la population de Novilara (!) où, comme nous le savons, il n'y avait rien d'étrusque. Il pousse plus loin encore ses excentricités. Ainsi il fait venir la coloration des vases, qui a remplacé l'ornementation gravée de l'Italie centrale, de la céramique aux formes mycéniennes découverte par M. Orsi en Sicile : « C'est par là, dit-il, croyons-nous, que le monde italiote a connu la céramique peinte qui s'oppose à la céramique incisée de l'art villanovien. Les deux éléments partis des extrémités opposées de l'Italie se rencontrent et fusionnent dans l'Étrurie classique des bords de l'Arno[2]. »

Mais il n'y a là aucun lien chronologique. Et à quoi bon aller cher-

1. *Liv. cit.*, p. 303.
2. *Ibid.*, p. 306.

cher ces fouilles des périodes mycéniennes et pré-mycéniennes de M. Orsi, lorsqu'on sait que l'Italie centrale, à partir du VIIe siècle avant Jésus-Christ, a subi non seulement l'influence des colonies grecques méridionales, mais celle du commerce insulaire et continental de la Grèce elle-même. Cette accumulation arbitraire de faits empruntés à diverses localités et en des temps différents, ne justifie guère la déclaration de M. Pottier, qu'il « cherchait avant tout la logique et la vraisemblance », sans prétendre qu'il a trouvé la clé de l'énigme étrusque. Eh bien ! cette clé, en effet, il ne nous l'a pas donnée.

LE TÉMOIGNAGE D'HELLANICUS ET L'INTERPRÉTATION INCORRECTE QU'EN DONNENT MM. POTTIER ET PAÏS, AINSI QUE LEURS DEVANCIERS.

Une seule des considérations de M. Pottier a une certaine importance : c'est quand, après Lepsius[1], il vient invoquer un passage de Hellanicus qui nous a été transmis par Denys d'Halicarnasse[2]. Hellanicus déclare que les Tyrrhéniens qui « s'appelaient auparavant Pélasges » ont reçu le nom de Tyrrhéniens après qu'ils se sont établis en Italie, et il ajoute que sous le règne de leur roi Nanas, ces anciens Pélasges chassés par les Grecs se sauvèrent vers le « fleuve Spinet, » dans le golfe Ionien; là ils abandonnèrent leurs vaisseaux, pénétrèrent dans l'intérieur du pays et s'emparèrent de Croton (Crotone), d'où par une série de conquêtes ils arrivèrent à occuper la Tyrrhénie, c'est-à-dire l'Étrurie. Ce passage permettrait, à ce qu'il paraît, d'interpréter la tradition d'Hérodote pour confirmer la théorie de l'arrivée des Étrusques en Italie par l'Adriatique. Le passage mérite en effet d'être médité, mais il ne confère nullement le droit d'interpréter Hérodote dans le sens du récit de Hellanicus, son contemporain : ni les anciennes traditions étrusques, qui se rattachent non pas à Cortone, mais à des villes tyrrhéniennes, comme Caere, et surtout Tarquinies[3] qui était chez les Étrusques la métropole de douze villes et de leurs institutions politiques et religieuses, ni l'histoire du développement de la puissance étrusque, qui a toujours été concentrée dans l'Étrurie Tyrrhénienne, ni les données archéologiques, les murs d'enceinte, les nécropoles antiques, ne nous autorisent à interpréter la tradition d'Hérodote dans ce sens. Cependant ni M. Pottier, ni M. Païs ne prennent ces faits en

1. *Ueber die Tyrrhenischen Pelasger*, etc.
2. II. I, 28.
3. Muller, *Etrusker* t. I, p. 72 ; ed. Deecke, p. 67.



Pl. XXXVII. — Objets d'art étrusque en bronze (Musée archéologique de Florence).

considération. Ce dernier « n'hésite pas à déclarer » qu'il trouve juste [1] l'interprétation que M. Pottier donne à ce passage d'Hérodote, bien qu'un peu plus loin M. Païs prouve qu'Hérodote et Hellanicus ne sont nullement d'accord sur le point, où les Étrusques ont débarqué en Italie. D'un autre côté, nous n'avons nulle raison d'affirmer avec Schwegler [2] que le récit d'Hellanicus est dénué de tout fondement, ainsi que le récit d'Hérodote sur le départ des Étrusques de la Lydie, bien que M. Païs accepte cette « affirmation des deux mains » [3]. Il ne faut pas oublier que Hellanicus ne parle pas des Étrusques, mais des Pélasges qui sont arrivés vers un des bras du Pô, dans l'Adriatique, et il s'est imaginé que les Pélasges étaient ces Tyrrhéniens, dont, en grec, le nom est resté à l'Étrurie. Hérodote parle aussi des Pélasges qui sont arrivés sur la côte orientale de l'Italie [4], mais il a en vue les Pélasges qui ont habité la Thessalie, et il ne les confond pas avec les Tyrrhéniens-Étrusques, car il dit qu'ils habitent Crotone, plus au nord que ces derniers, ὑπὲρ Τυρσηνῶν. Enfin, Denys d'Halicarnasse [5] mentionne aussi ces mêmes Pélasges qui sont venus de la Thessalie vers l'embouchure du Spinet, et, selon l'habitude des rhéteurs, il donne des détails sur le grand nombre des vaisseaux qui les ont amenés.

CORTONE ET L'HYPOTHÈSE D'UNE IMMIGRATION PÉLASGIQUE ANTÉRIEURE PAR LA VOIE ADRIATIQUE.

Ces témoignages indiquent, en tout cas, que la tradition des Pélasges venus de Grèce sur la rive orientale de l'Italie a longtemps persisté dans la littérature grecque. Cette tradition se rattache spécialement à la ville de Cortone qui a joué un rôle important dans les légendes grecques [6]. Pour cette raison cette ville a été considérée longtemps comme le point de départ des conquêtes étrusques [7], bien que nous ne trouvions aucune confirmation de ce fait ni dans les données archéologiques, ni dans le développement historique de l'Étrurie. Le P. de Cara [8], qui s'est fait une spécialité de la question des Pélasges, admet.

1. *Storia della Sicilia*, etc., p. 441.
2. *Römische Geschichte*, t. I, 261.
3. *Liv. cit.*, p. 449.
4. I, 57.
5. I, 18.
6. Outre les historiens indiqués, Theopompe parle aussi de Cortone et fait mourir là Ulysse. (Lycophr., 805 sq., Schol. ad. Theopomp. fr. 114). Voy. aussi Virg. *Aen.* III, 170; VII, 209; IX, 10; X, 719, et scolies à ces lieux: Sil. Ital. IV, 720, V, 123 et autres.
7. Voy. Stephane de Byzance Τυῤῥηνίας μητρόπολις.
8. *Hethei-Pelasgi*, t, III, p. 353.

d'après les récits d'Hellanicus et de Denys d'Halicarnasse, que les Pélasges sont arrivés à l'embouchure du Spinet, mais il insiste sur ce point qu'on ne doit point confondre cette migration avec celle qui s'est produite vers les rives italiennes, dont parle Hérodote en rapportant la tradition lydienne. Ce sont deux immigrations tout à fait différentes : l'une, la première, accomplie par les Pélasges de la Thessalie ou proto-Pélasges, qui auraient conquis le pays des Ombriens, lesquels, d'après Pline[1], furent obligés de céder aux conquérants trois cents villes; la seconde, accomplie plus tard par les Étrusques, arrivés par la mer Tyrrhénienne vers les rives du pays auquel ils ont dans la suite donné leur nom. Le P. de Cara voit une preuve de la première migration dans les murs d'Ameria (Amélia d'aujourd'hui) qui sont d'architecture pélasgique pure, notamment d'appareil polyédro-mégalithique; les villes étrusques n'ont pas des murs semblables. Ce fait a son importance.

ABSENCE DE PREUVES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES EN FAVEUR DE L'ARRIVÉE DES ÉTRUSQUES PAR LA MER ADRIATIQUE ET POSSIBILITÉ COMPLÈTE DE DÉMONTRER LEUR ARRIVÉE PAR LA MER TYRRHÉNIENNE.

Pour en finir, nous devons avouer que l'arrivée des Étrusques par les rives de l'Adriatique n'a été jusqu'ici confirmée par aucun fait ni archéologique, ni historique, et n'est qu'une hypothèse des anciens historiens et des nouveaux archéologues, hypothèse peu ou point du tout fondée. L'arrivée des Étrusques par les rives occidentales, lors même qu'elle ne découlerait pas avec tant d'évidence du témoignage d'Hérodote, qui parle des villes qu'ils ont construites et où « ils vivent jusqu'à ce jour », est encore confirmée par toutes les données de l'histoire des Étrusques, qui s'est toujours concentrée dans les grandes villes tyrrhéniennes, ainsi que par les données archéologiques, c'est-à-dire par la plus grande antiquité des nécropoles de pur type étrusque, type que les immigrés avaient rapporté de l'Asie Mineure. Dans l'Étrurie du Nord, les villes n'avaient point de murs d'appareil polygonal ou de grands parallélipipèdes, ce qui distingue les murs d'enceinte de l'Étrurie occidentale. Puis l'apparition en Italie du Nord de nécropoles de type étrusque, mais déjà varié (fig. voy. 28 et 29), n'a pas eu lieu avant la fin du VIe siècle avant Jésus-Christ, comme nous l'avons déjà dit dans le précédent chapitre. Quant à l'Étrurie intérieure, les vestiges

1. *N. H.*, III, 14 (19), 113.

des murs d'enceinte, comme nous l'avons vu dans le second chapitre, appartiennent déjà à l'époque de l'*opus quadratum*, et parmi les nécropoles de cette Étrurie pas une n'offre des tombes aussi antiques que celles de Caere, Tarquinies et Vétulonie.

*
* *

ÉPOQUE DE L'ARRIVÉE DES ÉTRUSQUES. LEUR CHRONOLOGIE NATIONALE.

Les chroniques ou l'histoire des Étrusques (*Tuscæ historiæ*), telles que les cite Varron, selon Censorinus[1], nous apprennent que les Étrusques enregistraient combien de siècles d'existence ce peuple comptait déjà, quand finissait un siècle et commençait l'autre, et indiquaient à quelle époque leŭr vie nationale serait terminée. Varron parle, au passage indiqué, d'*Histoires* qui ont été écrites au VIIIe siècle de l'existence des Étrusques. On y disait que les premiers quatre siècles étaient de 100 ans chacun, le Ve comptait 123 années, le VIe et le VIIe 119 années, le VIIIe continuait encore et il restait le IXe et le Xe siècle, époque à laquelle la vie du peuple étrusque devait prendre fin (*quibus transactis finem fore nominis Etrusci*). Ainsi les Étrusques auraient déjà vécu 761 années. Pour déterminer l'époque du point de départ de ce calcul, il faut examiner le témoignage important de l'empereur Auguste, qui, dans le second volume de ses *Mémoires* (libro secundo de memoria vitæ suæ)[2], cité par Servius, relate le fait suivant : l'aruspice Volcatius, à l'occasion de l'apparition d'une comète le jour des obsèques de Jules César, déclara que ce signe indiquait que le IXe siècle des Étrusques était terminé et que le Xe commençait. Ceci s'est produit l'an 44 avant Jésus-Christ (710 de l'ère de Rome). Si nous admettons que le VIIIe siècle des Étrusques n'a duré que 110 ans, et que le IXe siècle eut la même durée, nous voyons que l'an 44 avant Jésus-Christ correspond à l'an 981 de la chronologie étrusque. Si nous ajoutons à ce nombre encore 44 ans, nous obtenons 1.025 années. Mais si nous admettons pour le VIIIe et le IXe âge des Étrusques une durée de 120 ans, nous basant sur la durée des trois siècles précédents, nous arrivons à la conclusion que l'arrivée des Étrusques a eu lieu

1. Censor. *De die natali*. 17. 6.
2. Ad. Virg. Buc IX. 47.

1.045 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire vers le milieu du XIᵉ siècle.

CHRONOLOGIE GRECQUE ET ROMAINE.

Cette chronologie coïncide en général avec celle qui avait cours dans l'antiquité sur les migrations qui ont suivi la guerre de Troie et l'invasion du Péloponèse par les Doriens. Les Grecs allaient alors coloniser les rives de l'Asie Mineure, et ce fut vraisemblablement la principale cause du départ des Tyrrhéniens se rendant sur la rive occidentale de la Méditerranée pour envahir l'Italie. Ainsi[1], la chute de Troie, d'après la chronique du marbre de Paros, se place en l'an 1209 avant Jésus-Christ, et la fondation des colonies de l'Asie Mineure par les Ioniens tombe en l'an 1077 avant Jésus-Christ. D'après les calculs d'Eratosthène et d'Apollodore, la chute de Troie a eu lieu en 1183 ; quatre-vingts ans après, en 1103, les Doriens envahirent le Péloponèse, cinquante ans plus tard, en 1053, les Achéens partirent pour les rives de l'Asie Mineure, et dix ans plus tard, en 1043, les Ioniens prirent la même route. Les écrivains romains ne fixent pas la date de l'arrivée des Étrusques en Italie, mais ils la reportent à une grande antiquité et la rattachent d'une ou d'autre manière à la guerre de Troie et à l'arrivée d'Énée en Italie. Velleius Paterculus[2] voit les Étrusques en Italie centrale tout de suite après la guerre de Troie. Chez Virgile[3] et chez Tite-Live[4], Énée et les Troyens sont en rapport avec les Étrusques à Agylla ou Caere, où ils sont déjà établis et même prospères. Mais cette chronologie que j'appellerai poétique, n'a pas en elle-même de valeur; elle exprime seulement l'opinion générale des écrivains romains qui croyaient que les Étrusques ont habité l'Italie centrale à l'époque à laquelle se rattachent les premières traditions de la vie du peuple latin dans la vallée du Tibre. Cette époque, comme nous l'avons déjà dit plus haut[5], peut se rattacher, selon les données archéologiques, à la fin de l'époque du bronze ou au commencement de l'âge du fer, ce qui correspond également au XIᵉ siècle avant Jésus-Christ, époque de l'arrivée des Étrusques en Italie d'après la chronologie étrusque.

1. Voy. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, V, Leipzig, 1881, p. 193.
2. I, 1.
3. *Aen.* VII, 652 ; VIII, 479 ; XII, 281 ; X, 167, 183.
4. I, 2.
5. Voy. le chap. VI de la 1ʳᵉ partie à la fin.

CHRONOLOGIE ÉGYPTIENNE.

Mais les données empruntées à la chronologie égyptienne, en tant qu'elles se rapportent au peuple appelé dans les inscriptions hiéroglyphiques *Turša*, *Turiša*, publiées par E. de Rougé dans la *Revue archéologique* en 1867[1], ne concordent pas avec cette époque du xie siècle avant Jésus-Christ, époque à laquelle une nouvelle vie a surgi dans l'Italie centrale tyrrhénienne. Nous voyons par ces inscriptions que le peuple Turša, dans lequel on voulait voir, non sans raison, les Tusques (Étrusques), est à la tête de tous les peuples maritimes, allié aux Libyens, et qu'il attaque l'Égypte au temps des pharaons Ménephtah et Rhamsès III. Dans la quatorzième ligne de l'inscription sur les murs du temple de Karnak, la traduction de M. de Rougé porte : « Turša a pris toute l'initiative de la guerre, chacun de ses guerriers a amené sa femme et ses enfants[2] ». Parmi les autres peuples qui y sont mentionnés, d'après M. de Rougé, on trouve les Sicules que le savant français reconnaît dans les Šacalas (nous ne suivons pas l'orthographe de M. de Rougé), ainsi que les Sardes (Šardana), les Achéens et les Lyciens. Comme dans ces inscriptions l'on parle des Sardes et des Sicules, peuples des rives occidentales de la Méditerranée, M. de Rougé voit dans les Turša les Étrusques italiotes. Cette chronologie rattache le séjour des Étrusques en Italie sinon au xive, au moins au xiiie siècle avant Jésus-Christ, ce qui ne concorde ni avec la chronologie des Étrusques eux-mêmes, ni avec tout ce que nous savons de la vie des Étrusques en Italie. Mais nous n'avons aucune raison de voir dans les Šacalas ou Sacarus des Sicules. Max Müller réfute cette interprétation[3]; en se basant sur la parure de tête de ces ennemis des Égyptiens, il voit dans les Šacalas avec beaucoup de raison une peuplade lycienne, voisine des Hittites. Il faut faire la même réserve pour les Sardes des inscriptions égyptiennes du xive au xiiie siècle avant Jésus-Christ. M. de Rougé ne nous donne aucune preuve qu'il s'agisse des Sardes de la Sardaigne, et non des Charadina asiatiques; d'ailleurs, tous les égyptologues ne voient pas dans ce peuple des Sardes de l'île qui

1. *Revue archéologique*, 2e ser., t. XVI, 2 (1867), p. 35-45 (juillet), p. 81-103 (août) : Extrait d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Mediterranée vers le xive siecle avant notre ère.

2. *Liv. cit.*, p. 39.

3. *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, Leipzig, 1893, p. 357 et 362-363.

porte leur nom [1]. Enfin, si même les Charadines ou Charadans étaient des Sardes, ce qui ne serait nullement étonnant vu la situation géographique de cette île, cela ne nous obligerait point à voir dans les *Turša* des Étrusques de l'Italie centrale. Les Turša, ainsi qu'il ressort du passage de l'inscription de Karnak, cherchaient encore un territoire pour le coloniser. Ils sont venus dans le Delta du Nil avec leurs femmes et leurs enfants, évidemment pour s'y établir, comme le pense aussi M. de Rougé en interprétant ce passage de l'inscription de Karnak. Il est évident que les Turša sont allés dans le Delta du Nil, non pas de l'Étrurie où il y avait au milieu des peuples barbares assez de terres à coloniser, mais des rives de l'Asie Mineure [2] ou de celles de la Grèce près desquelles les Tyrrhéniens exerçaient leur piraterie, même longtemps après l'émigration, *diu piraticam exercuerunt* [3]. Mais aller exercer la piraterie dans le Delta du Nil en partant dans cette intention de l'Italie centrale, distance si considérable à cette époque lointaine, celle de Ménephtah et de Rhamsès III, c'est-à-dire au XIVe-XIIIe ou au commencement du XIIe siècle, était une entreprise plus que téméraire. Il nous semble même que M. Deecke [4] attribue à tort les pirateries de temps plus récents dans la mer Egée et sur ses rives aux Tyrrhéniens occidentaux au lieu des Tyrrhéniens orientaux. « Ces pirates, dit-il, sont venus d'Italie ». Lorsque la puissance étrusque s'est consolidée entre l'Arno et le Tibre, ces corsaires par hérédité avaient un champ assez vaste pour leurs exploits dans la partie occidentale de la Méditerranée où ils croisaient des galères phéniciennes, carthaginoises et grecques. Quant au lien qui pourrait rattacher les *Turša* des inscriptions égyptiennes aux Étrusques de l'Italie, nous pouvons admettre seulement une parenté de race, car nous reportons l'arrivée de ces derniers en Italie à une époque beaucoup plus récente. D'ailleurs, les savants pensent actuellement que ces peuples « maritimes » ou septentrionaux dont on parle dans les inscriptions égyptiennes, et qui

1. Brugsch, *Histoire d'Egypte*, p. 172. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. I p. 124. 4e éd.) croit qu'ici il s'agit plutôt des peuples Libyens.

2. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 219, 254, 256, 267, 365.

3. Serv. ad. Virg. *Aen.* VIII, 479; Dionys. III. 45 : ἐλῄστευον γὰρ οἱ Τυῤῥηνοὶ τοὺς ἐμπόρους, ἅπασαν ἐπέχοντες τὴν ἐπέκεινα τοῦ ποταμοῦ χώραν.

4. Müller, *Etrusker*, nouvelle édition par Deecke p. 70 (notes)

auraient envahi l'Égypte au temps des susdits Pharaons, provenaient de l'Asie Mineure et des îles de la partie orientale de la Méditerranée. La grande ressemblance des prisonniers de ces races dont on trouve l'image sur les bas-reliefs égyptiens avec des figures dessinées sur un des vases de stéatite trouvés à Phaestos sur l'île de Crète, la ressemblance de l'ornement de tête et des traits physiques, ressemblance sur laquelle M. Raymond Weil appelle l'attention dans la « Revue archéologique » de 1904 (p. 52-73), est encore une preuve que M. de Rougé s'est trompé et qu'il ne s'agit ni de Sicules, ni de Sardes, ni d'Étrusques.

LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES NE PERMETTENT PAS DE RECONNAITRE LES ÉTRUSQUES COMME DES HABITANTS DE L'ITALIE CENTRALE AU XIVe-XIIIe SIÈCLE.

En se basant sur les données archéologiques, nous ne pouvons admettre que les Étrusques soient venus en Italie à l'époque mycénienne du xive et xiiie siècle. A cette époque la civilisation mycénienne était encore florissante; mais nous ne voyons pas dans le territoire entre le Tibre et l'Arno des vestiges sensibles des colonies de l'époque du bronze que représente surtout la civilisation mycénienne, bien que nous y trouvions des vestiges de l'époque néolithique et de sa période énéolithique, comme on le voit par les récents travaux de M. Colini [1]. Les plus anciennes nécropoles des villes étrusques maritimes ou intérieures se rattachent à l'époque du premier âge du fer, à l'époque de la civilisation de Villanova, et là nous découvrons avant tout la période de la vie italique indigène. Dans les plus anciennes tombes à puits avec le rite de l'incinération, on ne trouve rien d'étrusque, rien qui puisse rappeler le mobilier funéraire des tombes à chambre, qui, comme nous l'avons vu, étaient le propre des Étrusques dans l'Italie centrale. Il est difficile de dire exactement à quelle époque se rattachent les plus anciennes des tombes à chambre connues. Il est seulement évident qu'elles ne sont pas postérieures au viiie siècle avant Jésus-Christ. Nous avons parlé déjà de la tombe Regulini-Galassi à Caere et nous avons indiqué que, malgré toute la richesse et le luxe des objets qui la remplissent (voyez les vitrines du musée Grégorien que nous avons reproduites, fig. 18 et 24), il n'en est pas un qui soit de provenance grecque. Les articles d'importation y sont phéniciens (non carthaginois), ce qui indiquerait le viiie siècle

1. Suppellettile della tomba di Battifolle (Cortona) ed altri oggetti arcaici dell' Etruria dans *Bullettino di paletnol. Italiana*, 1900 (XXVI), p. 133-151.

avant Jésus-Christ ou au moins la première moitié du VIIe siècle. Cependant cette dernière date offre moins de probabilités, tant par le type de la tombe qui n'a pas encore la vraie voûte étrusque, mais la voûte asiatique, la fausse voûte, comme celle des constructions de la Grèce pré-hellénique (Mycène, *Spata*), qu'en raison de la quantité d'objets métalliques qui n'ont rien de commun avec ceux des articles phéniciens, mais qui sont le produit de la civilisation apportée par les Étrusques en Italie ; ces objets portent tous la marque de la civilisation de l'Asie Mineure et sont pourvus de l'ornementation orientale qui a distingué les articles étrusques jusqu'aux temps les plus rapprochés (lions, chimères, animaux ailés) et enfin les ouvrages en filigrane où les Étrusques étaient passés maîtres en Europe.

M. KARO ET SES NOUVELLES CONCLUSIONS CHRONOLOGIQUES.

M. Karo[1], après avoir minutieusement étudié les bronzes et les ouvrages d'orfèvrerie trouvés dans les tombes de Vétulonia, ce riche dépôt de la plus ancienne civilisation étrusque, arrive aux mêmes conclusions que nous sur l'époque à laquelle il faut rattacher les anciennes tombes étrusques. Tous ces trésors de joaillerie appartenant à l'antiquité la plus lointaine, ces fibules à arc enroulé de fils d'or, ou orné de filigrane, ces bracelets, ces colliers avec ou sans chaînette, ces pendants d'oreilles, ces épingles, etc..., produits de l'art indigène, indubitablement, se rattachent, d'après M. Karo[2], à la seconde moitié du VIIIe siècle et au VIIe siècle avant Jésus-Christ. Le P. de Cara[3] fait à ce propos une remarque que nous ne pouvons nous dispenser de citer : « Il est peu probable, selon lui, que les œuvres qui ont atteint une telle perfection vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ y soient parvenues en l'espace de cinquante ans; aussi faut-il faire remonter les plus anciens de ces ouvrages plus haut que le VIIIe siècle ». De notre côté nous ajouterons à cette observation que la richesse des tombes de Vétulonia à *circolo* et à *tumulo* et le luxe royal qui frappa tous les archéologues qui ont les premiers examiné les objets contenus dans la tombe

1. Le oreficerie di Vetulonia, dans *Studi e materiali di archeologia e numismatica*, t. I, 2 (Firenze, 1901), I, p. 235-283 ; t. II, (1902), p. 97-147.

2. *Ibid.*, t. I, p. 237. Al nostro proposito importa notare che tutte le tombe, tranne i pozzetti antichissimi, appartengono al medesimo periodo dell'arte arcaica, epoca compresa nel settimo secolo e nella seconda metà dell' ottavo.

3. *Civiltà Cattolica*, 15 nov. 1902 (p. 2 plaq.) Voy. aussi *Civiltà Cattolica* du 20 juillet 1903 : Le tombe Regulini-Galassi, Bernardini, del Duce, di Cuma e il criterio cronologico.

Regulini-Galassi, n'ont pas été acquis en quelques années, mais ont sans doute exigé un séjour prolongé dans les mêmes lieux. Le goût du luxe et des riches parures des tombes des défunts a demandé aussi, pour se développer, une vie civilisée d'une certaine durée. Il n'y a donc rien d'étrange à ce que le P. de Cara indique pour le commencement de la fabrication de la joaillerie de Vétulonia une date plus reculée que la seconde moitié du VIIIe siècle. M. Montelius[1] n'admet pas que la tombe Regulini-Galassi soit postérieure au IXe siècle. Il n'est pas arrêté dans ses calculs par la présence en ces tombes d'une inscription étrusque, comme on en voit aussi sur quelques vases de la tombe *del Duce* à Vétulonia ; tandis que, selon l'opinion de M. Helbig[2], qui a fait autorité jusqu'à ce jour, l'écriture en Étrurie est apparue au VIIe siècle ou à la fin du VIIIe siècle avant Jésus-Christ. L'arrivée des Étrusques en Italie, selon M. Montelius, a eu lieu dans le courant du XIe siècle, date conforme à la chronologie nationale étrusque et à la tradition.

OBJECTIONS À LA CHRONOLOGIE DE MM. MONTELIUS, EVANS, MYRES, ETC.

Les considérations de M. Montelius, surtout celles sur la chronologie des tombes étrusques à chambre, suscitèrent tout de suite des objections dans la séance de l'Institut anthropologique de Grande-Bretagne et d'Irlande (14 déc. 1896), où elles furent présentées. C'est M. Arthur Evans, célèbre par ses découvertes concernant la civilisation mycénienne, qui, avant d'avoir abordé les données chronologiques, critiqua la théorie de l'origine asiatique de la civilisation mycénienne, émise par M. Montelius. Il affirma que beaucoup des éléments rudimentaires de cette civilisation se sont développés sur le sol égéen et que les tombes de l'Asie Mineure du « type ruche » sont postérieures aux tombes mycéniennes. Mais c'est une question à part que nous ne voulons pas aborder maintenant ; nous devons seulement avoir en vue cette théorie originale de M. Evans, ainsi que celle de M. Salomon Reinach. Cet archéologue de grand talent va encore plus loin dans l'européanisation de la civilisation mycénienne, comme

1. Praeclassical chronology in Greece and Italy, dans *The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Vol XXVI (Lond., 1897), p. 265.

2. *Annali dell' Instituto di corrisp. archeol.*, 1876, p. 230 : L'introduzione dell' alphabeto nell' Etruria abbia avuto luogo negli ultimi decenni dell' ottavo o nella prima metà del settimo secolo a. Cr.

il l'enseigne dans son *Mirage Oriental* [1]. Ces théories ne touchent pas à la question chronologique. M. Evans accepte la date du XIe siècle avant Jésus-Christ, attribuée à l'arrivée des Étrusques en Italie, car cette date est conforme aux données archéologiques et à la tradition. Mais il estime *révolutionnaire*, « nothing less than revolutionary », l'opinion de M. Montelius rattachant les tombes Regulini-Galassi à Caere, Bernardini à Préneste, *del Duce* à Vetulonia, non au VIIe ou au VIe siècle, mais au IXe siècle avant Jésus-Christ : cette date déplace la chronologie de l'âge du fer. Mais l'autorité de M. Montelius oblige le savant anglais à examiner de plus près encore ces dates, lesquelles sont ordinairement acceptées, mais qui sont toujours restées douteuses pour lui. La difficulté pour la solution de cette question réside dans l'ignorance où l'on est encore sur l'époque où l'écriture a commencé chez les Étrusques. Comme l'alphabet étrusque est d'origine chalcidienne (en est-on tout à fait certain?) et que Cumes, la plus ancienne colonie chalcidienne, fut fondée en 730 avant Jésus-Christ, M. Helbig rattache la naissance de l'écriture étrusque au VIIe siècle avant Jésus-Christ. Mais, d'après M. Montelius, Cumes a été fondée en 1049; aussi M. Evans observe-t-il très justement que lors même que nous accepterions cette date pour la fondation de Cumes (elle a été, remarquons-nous, acceptée dans l'antiquité [2]), nous serions en présence d'un phénomène singulier : les inscriptions étrusques seraient de deux siècles au moins antérieures aux monuments d'écriture grecque en Italie. M. Evans admet pour cette raison que la première apparition d'objets portant des inscriptions étrusques doit être plus ou moins contemporaine de la première période de la colonisation grecque en Italie, c'est-à-dire reportée à la dernière moitié du VIIIe siècle avant Jésus-Christ. M. Evans proteste avec M. Montelius contre la date trop avancée qu'on attribue aux tombes étrusques et aux tombes latines les plus anciennes. Mais, personnellement, il ne trouve pas possible d'admettre que ces tombes remontent plus haut que la seconde moitié du VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Par « tombes latines » M. Evans sous-entend celle de Bernardini à Praeneste (actuellement Pales-

1. *L'Anthropologie*, 1893, p. 539-578 et 699-732.
2. Euseb. Chron., p. 100 ed. Seal.



Pl. XXXVIII. — La sculpture étrusque (sarcophages, urnes, statues, etc.) (Musée archéologique de Florence).



trina, où les objets métalliques, comme la gaine d'argent, par exemple, doivent être considérés comme importés de Grèce, et qui correspondent au style des représentations de figures sur certains bandeaux ou diadèmes en or qu'on a trouvés à Athènes dans les tombes du Dipylon avec des vases, dont le style a précédé immédiatement l'ancien style attique. Ces objets ont été trouvés à Athènes avec d'autres objets qui indiquent qu'ils appartiennent au VII[e] siècle avant Jésus-Christ et cela est très important pour déterminer la date des découvertes correspondantes en Italie[1].

Nous avons cité en détail les objections de M. Evans, car il est important pour nos lecteurs de connaître l'opinion d'un archéologue aussi compétent sur la question soulevée par M. Montelius. M. Myres, un spécialiste aussi connu dans les questions de la civilisation égéenne, adressa également des objections à l'éminent archéologue suédois. Il trouve que les recherches de ce savant (il s'agit aussi du mémoire de M. Montelius : *The Tyrrhenians in Greece and Italy*[2]) expliquent beaucoup de circonstances qui concernent les Étrusques et surtout leurs voyages dans la mer Egée et la mer Libyenne, sur lesquels on trouve de vagues indications sur des monuments égyptiens, et que la tradition grecque note vaguement sous le terme de puissance maritime de Minos. D'autre part M. Myres trouve improbable l'opinion du D[r] Brinton qui, s'appuyant sur des considérations philologiques (très douteuses, ainsi que nous l'avons vu), rattache les Étrusques aux Kabyles, Touaregs et Berbères de l'Afrique du Nord, et se croit en droit de déclarer que l'immigration étrusque ne pouvait pas remonter plus haut que la période pré-mycénienne[3]. Nous ne nous arrêterons pas sur une opinion aussi bizarre.

IMPRESSION PRODUITE PAR LA RELATION DE M. MONTELIUS, HORS D'ANGLETERRE.

La communication de M. Montelius à l'Institut anthropologique de Londres a produit une vive impression dans le monde scientifique, et inclina la balance de l'opinion dans le sens que l'antiquité des tombes étrusques à chambre est plus reculée que ne l'avaient établie MM. Martha, Helbig et Gsell, qui les rattachaient à la fin du VII[e] siècle

1. *Journal of the anthropol. Inst.*, etc. t. XXVI, p. 269-276.
2. *Ibid.*, p. 254-261.
3. *Ibid.*, p. 271.

et même au commencement du VIe siècle avant Jésus-Christ, date acceptée par l'École d'archéologues qui fait venir les Étrusques du Nord. M. Salomon Reinach accepta la chronologie de M. Montelius[1] et donna un compte rendu de la fameuse séance de l'Institut anthropologique de Londres. Le P. de Cara[2] l'accueillit aussi très favorablement, voyant dans cette date une confirmation de ses idées sur la diffusion des Pélasges en Grèce et en Italie. Enfin M. Mariani[3] se rangea aussi à cet avis, bien qu'il soit enclin à trouver une certaine exagération dans la chronologie de M. Montelius[4].

CHRONOLOGIE HARDIE DE M. MILANI.

L'archéologue florentin, M. Milani, accepta cette date avec encore plus d'empressement que ses collègues. Dès 1898 il avait déclaré fièrement[5] qu'il connaissait des choses inconnues aux autres, car depuis vingt ans il étudiait les monuments étrusques non pas dans les livres, mais sur les originaux. Il fit cette déclaration à propos d'une nacelle de bronze qu'il a trouvée dans la tombe « del Duce » à Vetulonia, au milieu d'une masse d'autres objets d'or, d'argent, d'ivoire et d'ambre. Doué d'une imagination fougueuse, M. Milani considère cette nacelle comme la découverte la plus importante qui se soit produite en Étrurie dans ces derniers temps. Cette nacelle était « un objet du culte et se rattachait aux rites et aux premières traditions des prêtres, se rapportant à la civilisation étrusque en Italie ». M. Milani attribue cette tombe au IXe-Xe siècle avant Jésus-Christ, ainsi qu'une autre tombe de Vetulonia, *tumulo di Pietrera*, qu'il désigne, non sans raison, comme un « mausolée royal analogue aux tombeaux à coupole de la Phrygie, de la Lydie, de Crète, de Mycènes, Orchomène, etc. » M. Milani trouve dans cette tombe les premières œuvres d'art étrusque plastique indigène se rapportant au culte des morts, et elle renferme les premiers ouvrages d'orfèvrerie locale dans le goût oriental. Quant à l'inscription étrusque qui se trouve sur la stèle de Vetulonia, avec la figure d'un guerrier de type pélasgique, ornée d'une hache à deux

1. Dans *L'Anthropologie* 1897 (VIII), p. 215 sq.

2. Dans *Civiltà Cattolica*, 1897 (décembre), puis dans III. vol. de Hethei-Pelasgi p. 105 sq.

3. Dans *Cultura*, 1898, p. 76 sq.

4. Voy. aussi son cours : *Dei più recenti studi intorno alla questione etrusca*. Pisa, 1901, p. 21, note 6.

5. *Museo topografico dell' Etruria*. Firenze, 1898, p. 20

tranchants (inscription publiée pour la première fois dans les *Not. degli scavi* 1895, p. 305). M. Milani déclare que c'est la plus ancienne inscription de l'Étrurie et qu'elle remonte au IXe ou au Xe siècle[1].

Ainsi M. Milani non seulement confirme les dates que M. Montelius attribue aux plus anciennes tombes à chambre, mais il les recule encore d'un siècle, et c'est à cette date que sans hésitation il fait remonter l'écriture étrusque. Les affirmations d'un archéologue aussi éminent que M. Milani, qui s'est fait une spécialité des antiquités étrusques, méritent nécessairement de retenir sérieusement l'attention, malgré leur hardiesse surprenante. Mais pour prouver que l'inscription étrusque se rapporte au Xe ou même au IXe siècle, il faut avant tout savoir à quelle époque remonte l'origine de l'écriture chez les Grecs en général, et particulièrement à quelle époque est né l'alphabet dorien des colonies chalcidiennes, qui était en usage à Cumes. De lui est sorti l'alphabet étrusque, ainsi que l'a voulu prouver M. Kirckhoff[2], opinion actuellement acceptée partout. A moins qu'on admette que les Étrusques ont apporté un alphabet avec eux et, avec M. Noël des Vergers[3], qu'il est sorti directement de l'alphabet phénicien ? Cette hypothèse est en contradiction avec le fait que dans toutes les inscriptions étrusques nous trouvons des lettres qui font entièrement défaut à l'alphabet phénicien et qui font partie de l'alphabet grec. Ce sont là des questions qui ne sont pas encore mûres, mais qui demandent à être examinées à nouveau en raison de nos nouvelles connaissances sur l'usage assez répandu de l'écriture à l'époque mycénienne ou pré-homérique.

OBJECTIONS DE M. KARO ANTÉRIEURES À SES RECHERCHES SUR LES BRONZES ET L'ORFÈVRERIE DE VETULONIA.

M. Karo, avant d'avoir entrepris ses recherches sur les bronzes et l'orfèvrerie de Vetulonia, s'était catégoriquement opposé à la date que M. Montelius attribue aux plus anciennes tombes étrusques à chambre. Mais, après ces recherches, il a été obligé de reculer l'antiquité des ouvrages d'art étrusque pur qu'on trouve dans cette nécropole, et il les attribua au VIIIe siècle avant Jésus-Christ au lieu de la seconde moitié du VIIe ou du commencement du VIe, comme il le

1. *Ibid.*, p. 33 et 36.

2. Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets, dans les *Abhandlungen* de l'Ac. des sciences de Berlin, 1863, mémoire aussi publié plusieurs fois en volume.

3. L'*Étrurie et les Étrusques*, t. III, p. 47.

croyait précédemment sous l'influence de l'école de M. Helbig[1]. Dans son ouvrage précédent, dans lequel il attribue même la période de Villanova avec les tombes à puits au IXe-VIIIe siècle, M. Karo oppose à la haute antiquité des tombes de Regulini-Galassi à Caere la fibule d'or avec inscription latine trouvée dans la tombe Bernardini, laquelle, ainsi que nous l'avons indiqué à plusieurs reprises, est considérée comme contemporaine des plus anciennes tombes de ce genre en Étrurie à cause de son mobilier funéraire. En parlant de cette inscription, M. Karo dit qu'il est certain que M. Montelius n'attribuera pas ce document précieux au IXe siècle avant Jésus-Christ[2]. Cette objection est, selon moi, la plus forte de toutes celles que M. Karo a opposées à la chronologie de M. Montelius. En effet, personne n'osera attribuer l'inscription latine au IXe siècle avant Jésus-Christ. Surtout actuellement, quand on considère que la plus antique des inscriptions grecques est celle qui se trouve sur un vase du Dipylon[3] et qui, à ce qu'on pense, ne remonte pas au delà du VIIIe siècle. Mais il faut prendre en considération deux faits : 1° nous ne sommes pas encore *tout à fait* certains que la fibule d'or portant l'inscription latine provienne de la tombe Bernardini ; nous ne savons rien sur la façon dont cette fibule a été découverte avec les autres objets de ce riche mausolée. Au contraire, nous savons qu'elle a été trouvée ou achetée en 1871 à Palestrina isolément et sans aucun autre objet[4], quoique tout nous porte à croire qu'elle appartienne au tombeau Bernardini ; 2° la grande antiquité de cette inscription se reconnaît à ce qu'indépendamment des formes les plus archaïques, comme le redoublement au parfait (fhefhaked, c'est-à-dire fefaked = fecit) et le datif de la deuxième déclinaison en oi (Numasioi), formes qui ne se rencontrent pas dans d'autres inscriptions, elle ne connaît pas encore l'f latin pur, qui distingue les alphabets latin et falisque de tous les autres alphabets italiques, mais emploie à sa place l'H (h) aspirée dans sa forme antique fermée des alphabets grecs. Déjà M. Dümmler[5]

1. Cenni sulla cronologia preclassica nell' Italia Centrale. *Bull. di paletn. ital.*, 1898 (XXIV), p. 161.
2. *Ibid.*, p. 152.
3. *Mittheilungen* de l'Instit. archeol. germ. à Athènes t. VI, p. 106 ; Kretschmer, *Die griechischen Vaseninschriften*, Gütersloh, 1894, p. 110.
4. Helbig, *Mittheilungen* de l'Inst. archeol. germ. à Rome, 1887 (II), p. 37-39.
5. *Ibid.*, p. 40-41.

s'est efforcé d'expliquer ce fait et a émis l'hypothèse que l'alphabet chalcidien a été peut-être emprunté par les peuples italiques quand il ne contenait pas encore la lettre φ, mais employait pour la remplacer le signe composé (Π), comme cela se voit dans les inscriptions les plus anciennes de Crète, de Mélos et de Théra. Ceci prouve que nous avons raison de demander que la question des alphabets grecs et de leur diffusion soit revisée, malgré les travaux de Mommsen et de Kirckhoff qu'on croyait définitifs. Quant à la question de l'origine de la fibule d'or portant l'inscription latine, la remarque que nous venons de faire sur l'absence de témoignages exacts sur sa provenance du tombeau Bernardini ne peut pas servir à elle seule d'argument pour rapprocher la date du tombeau de type étrusque dans le Latium. Je suis d'ailleurs persuadé, comme tous les autres savants, que cette fibule d'or conservée dans le Musée Préhistorique de Rome n'a pas d'autre origine que le tombeau de Bernardini.

En tout cas, la plus forte objection présentée par M. Karo contre la chronologie de M. Montelius n'est pas aussi décisive qu'elle l'a semblé à l'auteur; les autres arguments basés sur des comparaisons archéologiques tombent d'eux-mêmes, ou sont atténués considérablement par de nouvelles conclusions auxquelles M. Karo est arrivé après de récentes études sur les bronzes et l'orfèvrerie de Vétulonia. L'inscription découverte au printemps de 1899 au Forum Romain, sous le « Lapis Niger », vient ici bien à propos. Même Mommsen[1], qui s'était longtemps refusé à énoncer une opinion, a fini avec plusieurs autres savants par reconnaître que cette inscription date du temps des rois. L'inscription de la fibule est plus ancienne par ses formes et son orthographe que celle du Forum Romain. Si l'on attribue cette dernière au VIe siècle, la première peut hardiment être rapportée au VIIe siècle avant Jésus-Christ. D'ailleurs, rien ne s'oppose à ce qu'on attribue l'inscription du Forum au VIIe siècle, c'est-à-dire, en suivant la chronologie traditionnelle, au règne de Tarquin-l'Ancien, car au temps de son successeur,

1. *Rheinisches Museum*, 1903 (I Heft), p. 153. Il est étrange que le célèbre savant berlinois, ignorant tous les savants (Ceci, von Duhn, Gamurrini, de Cara, Modestov), tous ceux qui ont d'emblée vu que cette inscription appartient à la période des rois et l'ont prouvé par toutes sortes d'arguments, déclare qu'*avec Turneisen, il* reporte cette inscription au temps des rois.

Servius Tullius, l'écriture devait être déjà suffisamment répandue à Rome, puisqu'on a pu réaliser une réforme fondée sur le cens. L'usage de l'écriture à Rome, mise au service de l'État à l'époque de Servius Tullius, est confirmé par cette réforme, non moins que par le traité d'alliance de Servius avec les villes latines, traité qui jusqu'à l'empire fut conservé dans le temple de Diane de l'Aventin, et dont parle Denys d'Halicarnasse qui l'a vu, et qui dit qu'il était tracé sur une colonne de cuivre[1]. Il fait même la remarque que les lettres de cette inscription ressemblent à celles qui étaient en usage en Grèce dans les temps anciens, οἷς τὸ παλαιὸν ἡ Ἑλλὰς ἐχρᾶτο. On peut supposer que ces lettres avaient le même aspect que les lettres de l'inscription du Forum, où elles n'ont pas encore le caractère distinct des lettres latines d'inscriptions plus récentes[2]. Ce traité témoigne encore que l'écriture à cette époque était connue dans tout le Latium. Mais on avait conservé à Rome, jusqu'au règne d'Auguste, un autre monument d'une plus haute antiquité, le traité avec les Gabiens, qui était placé dans le temple de Sancus et écrit sur un bouclier de bois, revêtu d'une peau de bœuf. Il est attribué par Denys d'Halicarnasse[3] à Tarquin le Superbe, mais Mommsen[4] avec raison l'attribue à Tarquin l'Ancien. De la sorte nous nous trouvons au VIIe siècle de Rome, époque à laquelle on peut raisonnablement rattacher l'inscription sous la pierre noire qui a recouvert le tombeau d'un héros de Rome, Romulus selon toutes probabilités, ainsi que l'a soutenu avec insistance M. Gamurrini[5], et comme on l'admet généralement aujourd'hui *tacito consensu*.

Si rien ne nous empêche de reporter l'inscription du Forum Romain au VIIe siècle, et même à la première moitié de ce siècle, ainsi que le font les professeurs Ceci[6] et von Duhn[7], nous pouvons sans forcer

1. IV, 26.
2. Voy. mon étude sur la plus ancienne inscription du forum romain. *J. du M. de l'Inst. pub., Saint-Pétersbourg*, 1900, mars, et plaquette.
3. IV, 58.
4. *Römische Geschichte*, t. I, p. 112, 3e éd.
5. La tomba di Romolo e il Vulcanale nel Foro Romano, *Rendiconti. Ac. de Lin.*, 1900, et mon étude *Journ. Min. Inst. p.*, décembre 1900, p. 108, sq., ainsi que l'article du professeur Keller dans les *Jahreshefte des österreichischen Archäologischen Institutes*, t. IV (1901), p. 47 sq.
6. *Notizie degli scavi*, 1899, 193, et *Rivista d'Italia*, 15 Luglio, 1899, p. 432 ; 15 novembre 1899, p. 516.
7. Neue Heidelberger Jahrbücher, 1899, p. 111.

les choses rattacher l'inscription de la fibule de la tombe Bernardini de Praeneste, inscription plus ancienne et appartenant à une ville antérieure à Rome, au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. La principale objection de M. Karo n'est donc pas très forte et ne peut nous empêcher de nous écarter considérablement de la fin du VIIe siècle ou de la fin du VIe siècle, date à laquelle M. Helbig[1] et ses partisans reportent la tombe de Bernardini, et de nous rapprocher de la date que M. Montelius attribue à cette tombe et aux tombeaux étrusques analogues, en s'appuyant sur des données archéologiques. Ces données, comme nous l'avons vu, ont obligé M. Karo lui-même à reconnaître que les objets de bronze, d'or et d'argent étrusques de Vétulonia appartiennent non seulement au VIIe, mais même au VIIIe siècle.

LE VIIIe SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST EN ÉTRURIE.

Ainsi le VIIIe siècle avant Jésus-Christ représente pour nous une époque où les Étrusques sont *certainement* déjà établis sur le sol italien, sur lequel ils élèvent de vastes tumulus pour leurs tombeaux, et taillent dans le roc des chambres pour y enterrer leurs morts, selon le rite qu'ils apportèrent de la patrie qu'ils avaient abandonnée. Mais le mobilier funéraire très riche des tombeaux de Regulini-Galassi, *del Duce*, *Tumulo della Pietrera*, ainsi que le sépulcre contemporain de Bernardini, indique que ces tombeaux n'étaient pas les premiers tombeaux étrusques creusés dans le sol italien, de même que les admirables objets de métal et d'orfèvrerie qui nous émerveillent n'ont pas pu surgir spontanément en Italie. Pour toutes ces raisons nous pressentons l'existence d'une période qui a précédé cette architecture et cet art avancé, et involontairement nous sortons du VIIIe siècle et entrons dans le IXe. Ce raisonnement s'impose à nous, mais nous ne pouvons encore ramener à cette date des documents archéologiques dont le type étrusque soit nettement caractérisé.

* * *

Tout récemment M. Joseph Pellegrini vient de publier une étude intitulée : *Tombe greche arcaiche e tomba greco-sannitica a tholos*

1. Helbig reporte cette tombe ainsi que celle de Regulini-Galassi entre 673 et 527 avant Jésus-Christ, *Annali*, 1876, p. 244.

della necropoli di Cuma (*Monumenti antichi* de l'Académie de Lincei. XIII, 1903, p. 202-294). Ce travail est accompagné de 65 figures, dont la plupart (36) appartiennent à la tombe avec incinération dont le mobilier funéraire a été conservé intact.

ÉCHEC DE LA TENTATIVE DE M. PELLEGRINI POUR ÉCLAIRER L'ORIGINE DU MATÉRIEL ARCHÉOLOGIQUE DES PLUS ANCIENS TOMBEAUX DE L'ÉTRURIE.

M. Pellegrini nous introduit dans la plus antique phase de la civilisation de la colonisation grecque en Italie, que l'auteur rattache à la fin du VIIIe ou au commencement du VIIe siècle avant Jésus-Christ. Le fait essentiel de cette phase de la civilisation consiste en ce que les objets de métal précieux (or, électrum, argent) et ceux de bronze et en partie ceux de fer, ont des traits communs avec le matériel archéologique des plus anciennes tombes de l'Étrurie que nous avons citées plus haut, ainsi qu'avec celui de la tombe de Bernardini. M. Pellegrini conclut de ce fait que tous ces objets divers, fibules d'or, d'électrum, d'argent, fermoirs d'argent et d'électrum, vases d'argent (oenochoé, skyphos, phiales), boucliers de bronze, disques, épées de fer dans des gaines d'argent, ne proviennent ni du commerce phénicien, comme l'ont pensé autrefois Helbig, Martha et d'autres, ni de la fabrication locale, comme le démontre actuellement M. Karo, en ce qui concerne les objets de Vétulonia, mais sont des œuvres d'artistes grecs, non pas d'artistes de Cumes, mais de la Grèce proprement dite, et surtout des colonies grecques de l'Asie Mineure. M. Pellegrini trouve la facture de ces objets trop parfaite pour leur attribuer la provenance de Cumes, qui à cette époque naissait à peine ; en outre, cette colonie n'aurait pas pu les exporter en Étrurie et dans le Latium avec une pareille abondance. Quant à la possibilité d'une exportation de ces objets de l'Étrurie à Cumes, M. Pellegrini la nie catégoriquement. Enfin, ce savant admet que les tombes de Cumes sont contemporaines de celles de l'Italie centrale que nous avons nommées, rattachant les unes et les autres à la fin du VIIIe ou au commencement du VIIe siècle.

Le lecteur a déjà remarqué sans doute que la découverte d'anciens tombeaux grecs à Cumes, dont le matériel archéologique ressemble à celui des plus anciennes tombes étrusques et de Bernardini à Praeneste, ne modifie en rien la solution de la question étrusque que nous avons donnée, en ce qui concerne l'origine de ce peuple, ni la chronologie

des plus anciens monuments étrusques. M. Pellegrini croit modifier cette solution en faisant provenir le somptueux mobilier funéraire des tombeaux étrusques des colonies de l'Asie Mineure par voie de commerce. Mais il n'avance aucune preuve démontrant que ces objets étaient l'œuvre des Grecs de l'Asie Mineure et non des peuples au milieu desquels les colonies grecques se sont établies sur les rives orientales de la Méditerranée. Il ne démontre pas non plus que les Étrusques, qu'il reconnaît pour des émigrés de la Lydie, n'ont pas apporté avec eux de leur patrie cette technique et cet art de travailler les métaux précieux que les Grecs ont appris dans leur nouvelle patrie, surtout cet art du filigrane et du granulé, qui est essentiellement asiatique et n'appartient nullement à l'orfèvrerie grecque. D'ailleurs M. Karo [1] a fait voir que les ouvrages d'orfèvrerie de l'Étrurie et des tombes de Cumes, leurs fibules, fermoirs, bracelets, ne possèdent pas les traits caractéristiques non seulement des ouvrages purement grecs, mais même de l'orfèvrerie ionique. Quant au fin travail en filigrane qui distingue les objets de Vétulonia, il manque totalement dans *toute l'antiquité grecque*.

Puis, c'est pour la première fois que nous entendons parler du commerce grec, en tout cas sur une grande échelle, dans la mer Tyrrhénienne, au VIIIe ou au commencement du VIIe avant Jésus-Christ, tandis qu'il est hors de doute que le commerce phénicien y fleurissait à cette époque; on retrouve les objets de ce commerce en grande quantité dans les tombeaux de Regulini-Galassi et surtout dans la tombe Bernardini, où une coupe d'électrum porte une inscription phénicienne. La fabrication locale de certains objets précieux qu'on a recueillis dans les anciennes tombes étrusques est suffisamment prouvée par les inscriptions étrusques qu'on lit sur plusieurs d'entre eux. D'autre part, l'inscription latine sur la fameuse fibule d'or de Préneste qui certifie que cette fibule a été faite par *Manius* pour *Numasius*, est une preuve que la joaillerie locale existait dans une ville commerciale latine à une époque qui a précédé le commerce grec.

Ainsi l'étude de M. Pellegrini n'a rien changé à la solution de la question étrusque et l'auteur s'est trop hâté de conclure.

1. *Bull. di paletn. ital.*, 1904, (XXX), p. 27-49.

*
* *

Nous avons exposé tout ce que les données actuelles nous permettent de dire sur la question étrusque, dans le sens étroit du terme, tel que nous l'avons circonscrit. L'histoire de la civilisation et du développement politique des Étrusques en Italie n'entre pas dans les limites de « *L'Introduction à l'Histoire de Rome* », et ne peut être étudiée que dans ses rapports avec cette histoire ou dans un ouvrage spécial consacré aux Étrusques, comme l'a fait en son temps Otfried Müller.

CONCLUSION.

Nous considérons la question de l'origine des Étrusques comme résolue et scientifiquement résolue, ainsi que nous l'avons exposé au Congrès historique de Rome en 1903. De nouvelles données pourront modifier cette solution, mais non dans sa partie essentielle ; le fait de leur origine orientale restera immuable. Les nouvelles données pourront reculer la date de leur arrivée en Italie, indiquer plus exactement le point du littoral de la Péninsule où ils ont abordé, mais elles ne pourront pas amener d'autres modifications importantes dans la solution que nous avons exposée.



Figure typique d'Étrusque sur un sarcophage.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'AGE DE LA PIERRE EN ITALIE

I. — ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE

CHAPITRE II

L'AGE DE LA PIERRE EN ITALIE

II. — ÉPOQUE NÉOLITHIQUE

CHAPITRE III

L'AGE DE LA PIERRE

III. — FIN DE L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE. PÉRIODE ÉNÉOLITHIQUE

CHAPITRE IV

L'AGE DU BRONZE E ITALIE

IRRUPTION DES RACES NOUVELLES DANS LA PÉNINSULE DES APPENNINS

CHAPITRE V

LES PREMIERS IMMIGRANTS ARYENS SE RÉPANDENT EN ITALIE

CHAPITRE VI

LES LATINS DANS LA VALLÉE DU TIBRE

CHAPITRE VII

LE PREMIER AGE DU FER EN ITALIE. CIVILISATION DE VILLANOVA

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES ÉTRUSQUES

CHAPITRE II

LES ÉTRUSQUES

II. — LES MURS D'ENCEINTE DES VILLES. — AUTRES PREUVES DE L'ORIGINE ORIENTALE DES ÉTRUSQUES : LA DIVINATION, LA MUSIQUE, LE VÊTEMENT ET LA CHAUSSURE, LES MŒURS FÉMININES. — LA LANGUE ÉTRUSQUE.

CHAPITRE III

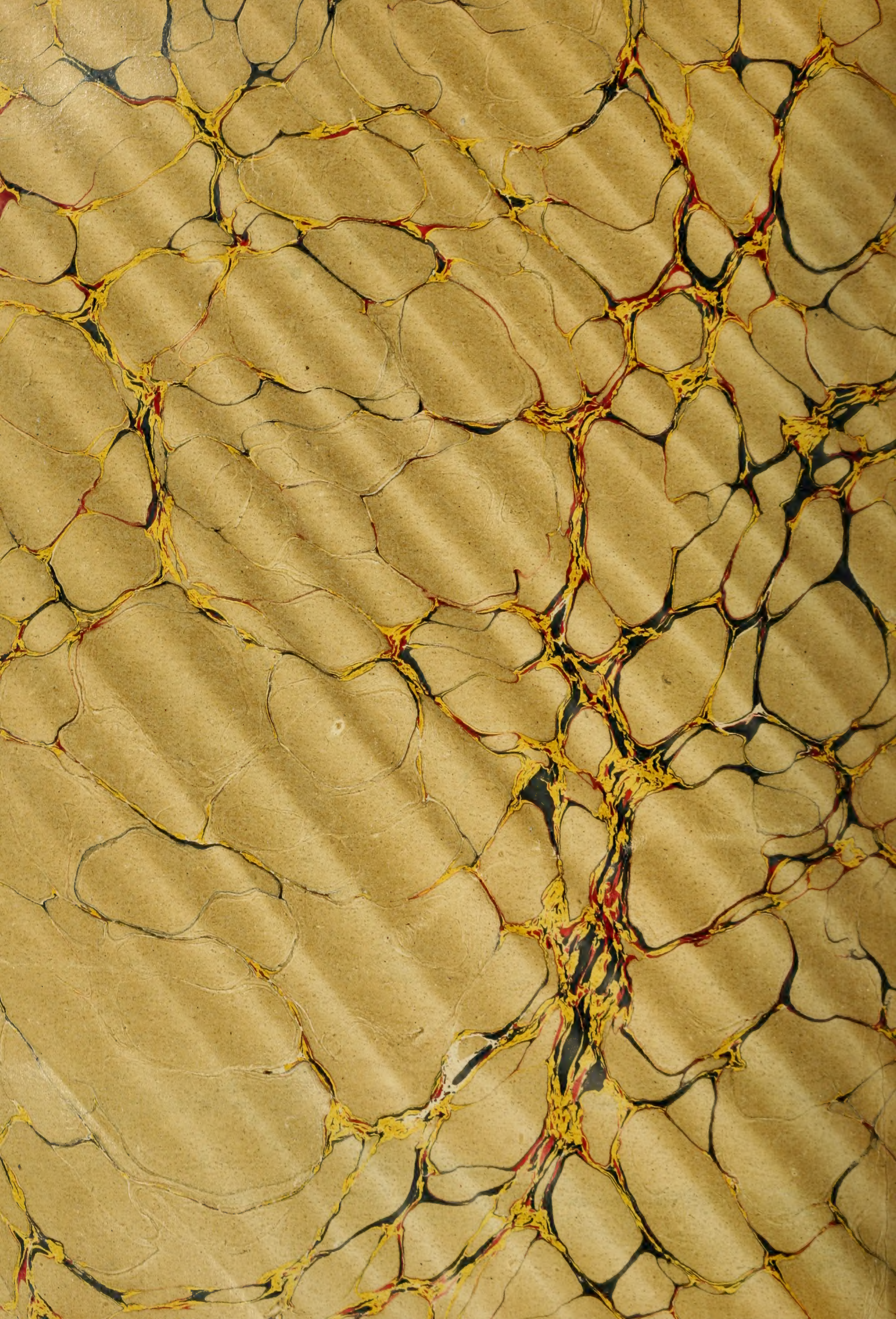
LES ÉTRUSQUES

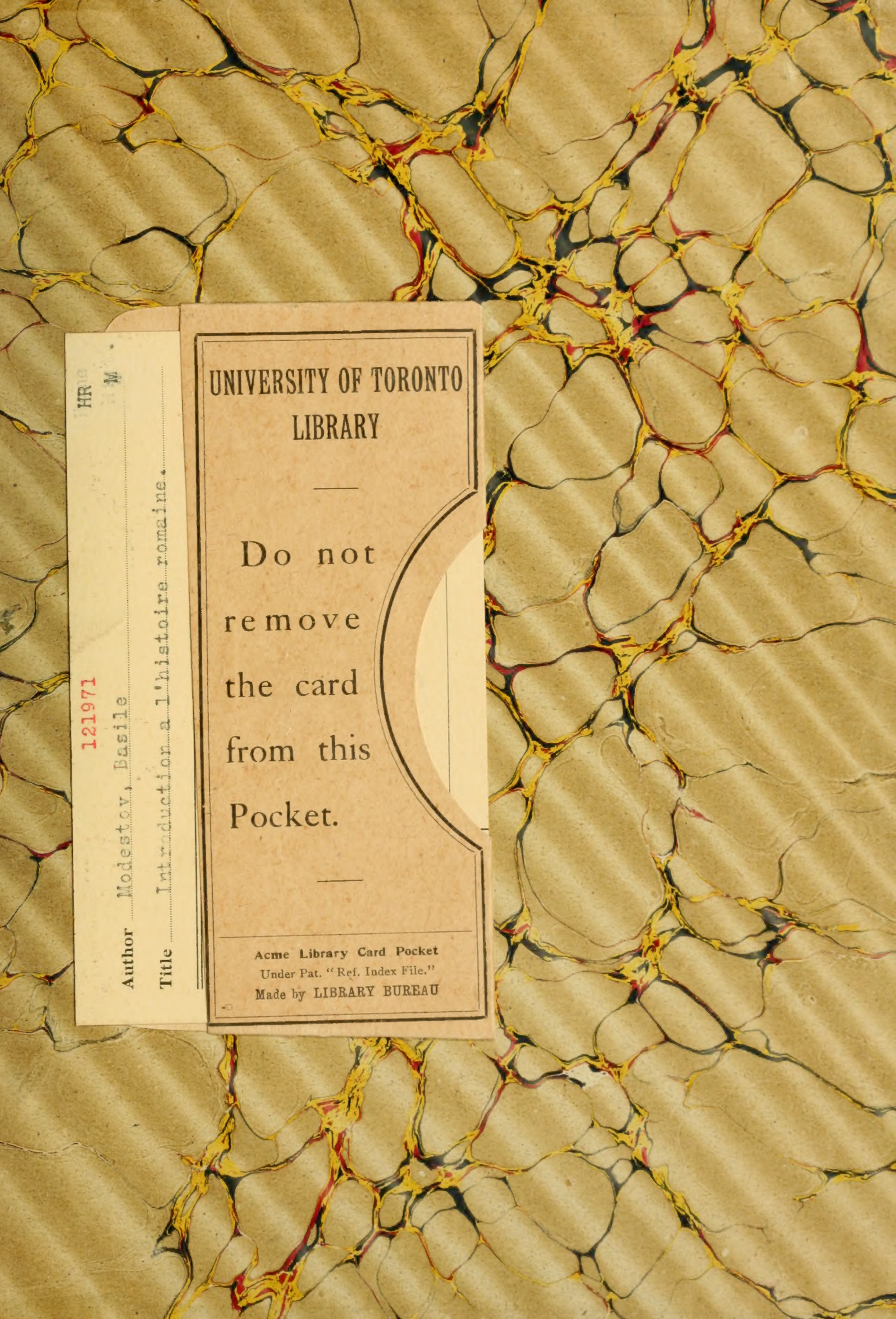
THÉORIE DE L'ORIGINE DES ÉTRUSQUES PLACÉE DANS LES ALPES RHÉTIQUES ET SA RÉFUTATION. — THÉORIE DE L'IDENTITÉ DES ÉTRUSQUES AVEC LES ITALIOTES ET SON INCONSISTANCE ABSOLUE.

CHAPITRE IV

LA VOIE SUIVIE PAR LES ÉTRUSQUES ET L'ÉPOQUE DE LEUR ARRIVÉE EN ITALIE

ÉVREUX, IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY ET FILS





HR
M
121971
Author Modestov, Basile
Title Introduction a l'histoire romaine.
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

